

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ESPACES, PERSONNAGES ET SOCIÉTÉ DANS LE ROMAN D'AVENTURES QUÉBÉCOIS AU XIX^E
SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

NATHALIE DUCHARME

JUILLET 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

En tout premier lieu, je remercie Bernard Andrès, professeur en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, qui a dirigé cette thèse. Monsieur Andrès m'a aussi intégrée à son équipe de recherche pour le projet « Archéologie du littéraire au Québec » (ALAQ). Je suis redevable envers Lucie Robert et Jacinthe Martel, également professeurs au département d'études littéraires de l'UQAM, ainsi qu'envers Paul Bleton, professeur à la TELUQ, des judicieux conseils qu'ils m'ont prodigués. J'ai pu constituer le corpus des œuvres étudiées avec l'aide de Gilles Janson, bibliothécaire à l'UQAM. De nombreux échanges avec mes collègues de l'ALAQ, Nova Doyon, Benoit Moncion, Pierre Monette, Dominique Plante et Julie Roy, ont nourri ma pensée. Qu'on me permette enfin d'exprimer ma gratitude envers ma mère et les amis qui m'ont soutenue et encouragée durant mon doctorat : Madeleine Ducharme, Sophie Jacques, Évelyne Benoit, Martin Thisdale et Alain Fortier.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	vi
Introduction.....	1
Le roman d'aventures québécois : théorie et définition.....	1
Chapitre 1.....	35
Espaces	35
1.1 La théorie de l'espace	35
1.2 Le roman gothique : un espace terrifiant	38
1.2.1 L'origine et la définition du genre	38
1.2.2 Le roman d'aventures gothiques au Québec	42
1.2.3 Les œuvres	45
1.2.4 L'espace dans le roman d'aventures gothiques	51
1.3 Le roman d'aventures historiques : un espace conquis	68
1.3.1 L'origine et la définition du roman historique	68
1.3.2 Le roman d'aventures historiques au Québec	71
1.3.3 Les œuvres	75
1.3.4 L'exotisme	87
1.3.5 L'espace dans le roman d'aventures historiques	92
1.4 Le roman d'aventures sociales : un espace habité.....	101
1.4.1 L'origine et la définition du roman d'aventures sociales	101
1.4.2 Le roman d'aventures sociales au Québec	105
1.4.3 Les œuvres	107
1.4.4 L'espace dans le roman d'aventures sociales	121
Chapitre 2.....	142
Personnages	142

2.1 L'aspect physique des personnages	142
2.2 Le héros	161
2.2.1 La définition et les fonctions du héros	161
2.2.2 Les actions	166
2.2.3 Les valeurs	181
2.3 L'antihéros	193
2.3.1 Le héros médiocre	193
2.3.2 Le brigand romantique	195
2.4 L'héroïne	202
2.5 Le vilain	217
2.5.1 La définition et la fonction du vilain	217
2.5.2 Les actions	220
2.5.3 Les sources du mal	231
Chapitre 3.....	245
Société	245
3.1 Le nationalisme	245
3.1.1 La théorie du nationalisme	245
3.1.2 Le Québec et la Grande-Bretagne	248
3.1.3 Le Québec et la France	256
3.1.4 Le Québec et les États-Unis	261
3.2 L'argent	265
3.2.1 Un état de pauvreté	265
3.2.2 Les causes de la misère	269
3.2.3 L'argent et l'aventure	278
3.3 L'amour et la sexualité	284
3.3.1 L'amour	284
3.3.2 La sexualité	302
3.4 La sécurité	317
3.4.1 La violence	317
3.4.2 Le rôle de la loi	330
3.4.3 Le rôle de la religion	345

Conclusion.....	361
Un roman pour la survie.....	361
Bibliographie.....	380

RÉSUMÉ

Cette thèse a pour but de définir le genre du roman d'aventures publié au Québec au XIX^e siècle. La démarche adoptée met à contribution la poétique des genres et l'analyse du discours ainsi que des valeurs sociales transmises par la fiction dans un cadre historique et géographique donné. À un premier niveau, je retrace l'évolution du genre et en dégage les caractéristiques formelles. À un second niveau, j'analyse les stratégies employées par les auteurs pour adapter les procédés et les lieux communs de la fiction européenne à un contexte québécois.

Je postule à la base que, si le roman d'aventures émerge au Bas-Canada dans un climat d'instabilité politique et de précarité économique, il doit porter les traces des inquiétudes qui gagnent la population, notamment au lendemain de la publication du rapport Durham préconisant l'assimilation des Canadiens français. Ainsi, les diverses manifestations du discours indiquent que le roman entend dénoncer et parfois même résoudre les problèmes politiques et sociaux. Pour saisir les liens qui unissent les stratégies discursives révélées dans les œuvres et le lectorat auquel elles se destinent, j'introduis un concept que je désigne sous le terme d'« idéologie du réconfort. » Il s'agit d'un système de représentations, de prescriptions et d'interdictions mis en place dans l'esprit de rassurer les lecteurs quant à leurs préoccupations, de satisfaire leur besoin d'émotions fortes et de les conforter dans leurs opinions.

Le corpus principal réunit trente-deux romans publiés au Québec entre 1837 et 1900 par vingt auteurs. Les œuvres ont été sélectionnées en fonction de critères préétablis. Elles contiennent une importante quantité d'actions, dont des actes de violence, de même que de nombreux déplacements de personnages dans l'espace. J'examine également vingt-cinq articles critiques publiés dans les journaux. Ceux-ci rendent compte de l'accueil réservé au roman d'aventures qui, de genre décrié au début de la période, devient plus acceptable vers la fin du siècle. Des romans d'Eugène Sue, de Fenimore Cooper, d'Alexandre Dumas et de Jules Verne permettent de mesurer le travail d'adaptation qu'ont réalisé les auteurs d'ici. Enfin, je m'appuie sur une documentation incluant des travaux en littérature et en histoire sociale du XIX^e siècle pour mettre en rapport les situations décrites dans la fiction et le contexte de la période.

Le traitement du corpus principal repose sur l'analyse du descriptif. Le premier chapitre, dans lequel sont résumées les œuvres, explore les espaces de l'aventure. Cette partie permet de suivre l'évolution du roman, qui connaît d'abord une phase dite « gothique » jusqu'au milieu du siècle, puis une phase « historique » et finalement une phase « sociale ». Dans le second chapitre, je m'intéresse au personnel du roman, lequel comprend les figures du héros, de l'antihéros, de l'héroïne et du vilain. Les personnages sont étudiés en fonction de leur apparence physique, leurs actions, leurs valeurs, la récompense qu'ils obtiennent ou la sanction qui leur est infligée. Le dernier chapitre décline les thématiques sociales prises en considération dans le discours des romanciers. Il est question du nationalisme, de l'argent, de l'amour, de la sexualité et de la sécurité.

Les principales conclusions tirées de cette étude mettent en lumière les efforts des romanciers pour se concilier un public tourné vers la modernité et les tenants du conservatisme religieux. Lorsque les situations génèrent des conflits idéologiques, ceux-ci sont résolus dans la perspective de rassurer le plus grand nombre possible de lecteurs. C'est pourquoi la pensée magique et la Providence occupent une place prédominante dans l'aventure. Par ailleurs, notre fiction se distingue partiellement du roman européen en ceci qu'étant largement le produit d'un point de vue colonial, elle rejette les formes d'aventures impérialistes. Enfin, cette thèse révèle de sombres aspects de la société québécoise, tels la violence et la criminalité, qui ont longtemps été ignorés par l'histoire littéraire.

Mots-clés : roman – littérature – aventure – gothique – sociocritique – Québec – 19s.

INTRODUCTION

LE ROMAN D' AVENTURES QUÉBÉCOIS : THÉORIE ET DÉFINITION

Dans un petit village qui était à douze milles de Kenilworth, où ils s'arrêtèrent pour faire rafraîchir leurs chevaux, un pauvre ecclésiastique, curé-desservant du lieu, sortit d'une petite chaumière, et les supplia, si quelqu'un d'entre eux entendait la chirurgie, qu'il voulût bien entrer un instant pour voir un homme qui se mourait [...] Tressilian et Raleigh, remplis des plus vives inquiétudes, se rendirent en toute hâte à la demeure du curé, pour assister aux derniers momens [*sic*] de Lambourne.

Ce dernier était alors dans les angoisses de la mort, dont un meilleur chirurgien que Wayland n'aurait pu le sauver ; car la balle lui avait traversé le corps de part en part [...] il reconnut Tressilian, et lui fit signe de se pencher sur son lit [...] Lambourne lui dit de se hâter, de peur d'arriver trop tard¹.

Vers le coucher du soleil, ils étaient rendus au village d'Yamachiche. Ils s'y arrêtèrent pour faire boire leurs chevaux.

[...] ils virent arriver à eux un ecclésiastique, lequel leur demanda s'il n'y avait pas parmi eux quelqu'un qui entendît la chirurgie et qui voulût bien visiter un pauvre blessé qu'il avait recueilli [...] Taillefert reconnut le révérend M. C. Poqueleau, prêtre, curé de la paroisse, et [...] il entra au presbytère suivi de M. Hocquart et de DuPlessis.

Quelle ne fut pas leur surprise quand ils aperçurent Michel Lavergne ! Le malheureux était dans les angoisses de la mort. Une balle lui avait traversé le corps, et rien ne pouvait le sauver. Il reconnu DuPlessis et lui fit signe d'approcher de son lit [...] il lui fit entendre que la dame était en danger².

¹ Walter Scott, *Kenilworth*, trad. de l'anglais par M. Defauconpret, Paris : Furne, 1830, p. 570-571.

² Frédéric Houde, *Le manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition. Roman inédit*, Montréal : Bilaudeau, 1913 [1880], p. 228.

En 1913, Casimir Hébert édite en volume le feuilleton *Le manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition* de Frédéric Houde. Journaliste et homme politique estimé, Houde était mort en 1884 et sa seule œuvre de fiction, parue dans *le Nouveau Monde* en 1880, risquait de « s'enlizer [sic] plus longtemps dans les sables de l'oubli³. » Dans son désir de faire mentir « le reproche souvent fait aux littérateurs canadiens de ne pas écrire de romans⁴ », Casimir Hébert ignorait sans doute que *Le manoir mystérieux* était en fait une adaptation frôlant le plagiat de *Kenilworth* de Walter Scott (1821). À sa décharge, le roman a mystifié l'institution littéraire pendant quelque temps : lors de sa parution, le critique du *Devoir*, Edmond Léo, souligne le « parfum d'âme canadienne » qui s'échappe du récit mais critique par ailleurs l'abondance de « sorcelleries et de diableries », de même que la propension de Houde à vouloir « faire terrible⁵. » Edmond Léo sous-entend, comme d'autres l'ont fait avant lui, que le développement d'une littérature nationale est incompatible avec le genre populaire fantastique et d'aventures. Sa critique montre bien la position ambiguë de l'institution littéraire depuis le XIX^e siècle par rapport au roman ; on souhaite la publication régulière d'œuvres aussi attrayantes pour le public que celles qui proviennent d'Europe mais à la seule condition qu'elles soient canadiennes dans leur forme et leur esprit. Or, est-il seulement possible d'ignorer ces influences étrangères ? En 1914, Lionel Léveillé met à jour la « fumisterie » du *Manoir mystérieux* qui « après quarante ans passés, fait encore, comme on voit, des victimes, qui ne se sont pas perdues, celles-là, par l'ambition, mais par le désir de faire connaître notre littérature⁶. »

Le manoir mystérieux constitue le cas extrême d'une pratique pourtant répandue au XIX^e siècle qui consiste à produire des romans d'aventures québécois en assimilant des procédés, des thèmes et des modèles d'héroïsme issus des corpus français, britanniques et américains et

³ Casimir Hébert, « Préface », in Frédéric Houde, *Le manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition*, p. 12.

⁴ *Ibid.*

⁵ Edmond Léo, « Causerie littéraire. *Le manoir mystérieux* », *Le Devoir*, 6 septembre 1913.

⁶ L. L. [Lionel Léveillé], « Roman canadien inédit par ... Walter Scott », *Le Nationaliste*, 10 mai 1914.

en les transposant dans notre propre contexte et notre propre histoire. Notre territoire et notre passé colonial se prêtent particulièrement bien à ce travail d'adaptation ; l'aventure surgit en l'absence de lois, quand le besoin d'un justicier se fait sentir⁷. Aussi les territoires reculés, les époques troublées ou les dédales obscurs des métropoles en constituent-ils les décors de prédilection.

Le roman d'aventures connaît un âge d'or dans les pays d'Occident au XIX^e siècle, propulsé par les maîtres français et britanniques, dont Eugène Sue, Alexandre Dumas, Paul Féval, Jules Verne, Walter Scott et Robert Louis Stevenson. Cette forme d'évasion trouve en même temps un terreau fertile dans les littératures émergentes des Amériques. Si James Fenimore Cooper initie le genre aux États-Unis avec *The Spy* (1821), *Leather-Stockings Tales* (1823-1841), et *The Pilot* (1824), au Canada anglais, John Richardson, Gilbert Parker et John Buchan publient des récits empreints d'histoire et d'exotisme amérindien. Le Québec produit de façon continue des romans d'aventures à partir des années 1830, d'abord sous la forme de feuilletons et de volumes, puis en fascicules.

La présente thèse se veut une introduction à un corpus méconnu de trente-deux romans publiés entre 1837 et 1900. Il s'agit là d'une production non négligeable dans une période qui voit paraître moins de cent romans⁸. Il faut préciser d'emblée que la notion de « roman d'aventures » est une construction a posteriori. Le genre, bien que reconnaissable à des formes spécifiques, n'est alors désigné ainsi ni au Québec, ni en France. Ici, les auteurs et la critique le qualifient de roman « de mœurs », « canadien » ou « historique », tandis que les Anglo-Saxons recourent au terme englobant de *romance* pour identifier tout récit d'altérité spatiale ou temporelle. Le « Roman d'aventures » n'apparaît des deux côtés de l'Atlantique que vers la fin du XIX^e siècle, au moment où le genre se distingue de manière si évidente à travers des conventions bien établies qu'il mérite une appellation propre. C'est en France au début du XX^e siècle qu'Albert Thibaudet, Jacques Rivières et Pierre MacOrlan, entre autres,

⁷ Ariel Denis, « Roman d'aventures », in Collectif, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préf. de François Nourissier. Coll. « Encyclopædia Universalis », Paris : Albin Michel, 1997, p. 650.

⁸ 75 romans selon Maurice Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. XXVI ; René Dionne, pour sa part, recense 88 titres dans « Le roman du XIX^e siècle », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 49, 1979, p. 32.

développent les premières réflexions théoriques sur la question dans la *Nouvelle Revue française*⁹. Jean-Yves Tadié définit ainsi le genre en 1982 :

Un roman d'aventures n'est pas seulement un roman où il y a des aventures ; c'est un récit dont l'objectif premier est de raconter des aventures, et qui ne peut exister sans elles. L'aventure est l'irruption du hasard, ou du destin, dans la vie quotidienne, où elle introduit un bouleversement qui rend la mort possible, probable, présente, jusqu'au dénouement qui en triomphe – lorsqu'elle ne triomphe pas¹⁰.

Aujourd'hui, la recherche consacrée à la poétique du roman d'aventures est particulièrement bien développée dans l'Hexagone. Les travaux de Roger Mathé, Alain-Michel Boyer, Daniel Couégnas et Matthieu Letourneux¹¹ témoignent d'une activité dynamique depuis une trentaine d'années. Aux États-Unis, les recherches de John Cawelti se consacrent à la littérature populaire en lien avec la culture de masse¹² alors que celles de Martin Green concernent les questions de pouvoir, de masculinité et d'impérialisme dans l'imaginaire d'aventure¹³. Par contre, au Québec, l'étude du roman d'aventures n'atteint pas le même degré de développement. Pourtant, dès 1874, l'*Histoire de la littérature canadienne* d'Edmond Lareau établit la distinction entre les romans de mœurs et les récits pantelants remplis de péripéties. Quoiqu'il ne leur confère pas le statut de « roman d'aventures », Lareau reconnaît dans les ouvrages d'Eugène L'Écuyer, Joseph Doutre et Georges Boucher de Boucherville des intrigues distinctes des études de mœurs *Charles Guérin* de Pierre-

⁹ Denis, « Roman d'aventures », p. 649-650.

¹⁰ Jean-Yves Tadié, *Le roman d'aventures*. Coll. « Écriture », Paris : Les Presses universitaires de France, 1982, p. 5.

¹¹ Roger Mathé, *L'aventure d'Hérodote à Malraux*. Coll. « L'univers des lettres », Paris : Bordas, 1972 ; Alain-Michel Boyer et Daniel Couégnas (dir. publ.), *Poétiques du roman d'aventures*. Coll. « Horizons comparatistes », Nantes, Éditions Cécile Dufaut, 2004. Je signale aussi la thèse de Matthieu Letourneux, « Poétique du roman d'aventures, entre civilisation et sauvagerie (1860-1920) », Paris IV, 2001.

¹² John Cawelti, *Adventure, Mystery and Romance. Formula Stories as Art and Popular Culture*, Chicago : The University of Chicago Press, 1976.

¹³ Martin Green, *Dreams of Adventure, Deeds of Empire*, New York : Basic Books, 1979 ; *Seven Types of Adventure Tale. An Etiology of a Major Genre*, University Park (Penn.) : The Pennsylvania State University Press, 1991 ; *The Adventurous Male. Chapters in the History of the White Male Man*, University Park (Penn.) : The Pennsylvania State University Press, 1993.

Olivier Chauveau et *La terre paternelle* de Patrice Lacombe¹⁴. En 1896, Albert Ferland recourt au qualificatif de « roman d'aventure canadien » pour désigner *Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier¹⁵, puis en 1907, Camille Roy présente *Une de perdue, deux de trouvées* de Boucherville comme un « roman de mœurs et d'aventures¹⁶. »

Il semble donc que le tournant du XX^e siècle amène la reconnaissance institutionnelle du genre. Paradoxalement, celle-ci survient à une époque où plusieurs œuvres populaires, comme celles de Charles-Arthur Gauvreau, Wilfrid Dorion et Adèle Bibaud, ont sombré dans l'oubli, ou ont du moins été ignorées dans la constitution du canon romanesque québécois du XIX^e siècle. Il faut attendre les années 1960 pour que l'histoire littéraire s'attache à recenser l'ensemble des romans du siècle passé. Paul Wyczynski établit alors pour le projet « Archives des lettres canadiennes » un panorama où il répertorie les œuvres en trois sous-genres : roman d'aventures, roman historique et roman de la terre. Il attribue à la première catégorie une vingtaine de titres, parmi lesquels se trouve *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils¹⁷. D'autres chercheurs reprennent cette classification, notamment les équipes des projets du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, puis de *La vie littéraire au Québec*¹⁸. En 1995, Monique Lafortune publie une anthologie d'extraits de romans historiques et d'aventures¹⁹. Il convient également de souligner l'entreprise des Éditions de la

¹⁴ Edmond Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal : John Lovell, 1874, p. 278-292.

¹⁵ Albert Ferland, « Les jeunes littérateurs canadiens », *La Feuille d'Érable*, 25 juin 1896.

¹⁶ Camille Roy, *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, Québec : Action sociale, 1907, p. 52.

¹⁷ Paul Wyczynski, « Panorama du roman canadien-français », in *Le roman canadien-français. Évolution, témoignages, bibliographie*. T. 3 de *Archives des lettres canadiennes*, 3^e éd., Montréal : Fides, 1977 [1964], p. 13.

¹⁸ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir. publ.), 1840-1869. *Un peuple sans histoire ni littérature*. T. 3 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 370-388 ; 1870-1894. « *Je me souviens* ». T. 4 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1999, p. 370-384.

¹⁹ Monique Lafortune, *Les romans québécois du XIX^e siècle : le roman historique et le roman d'aventures*. Coll. « Les essentiels », Laval : Mondia, 1995.

Huit qui, ces dernières années, ont réédité des titres de Pamphile Lemay, Napoléon Legendre et Wenceslas Eugène Dick.

Malgré tout, la connaissance de notre roman d'aventures dépasse rarement l'étape de la qualification sommaire. Les thèmes principaux et lieux communs sont évoqués mais sans plus. Malgré des analyses d'ouvrages plus connus qui ont été publiées entre 1837 et 1860, on dénombre peu de tentatives pour comparer les romans les uns aux autres²⁰. Je propose donc une étude d'ensemble du corpus des récits d'aventures comprenant tout à la fois les romans que l'historiographie littéraire a retenus comme les meilleurs de la période et les œuvres mineures n'ayant jamais dépassé l'étape de la publication en feuilleton.

Deux questions fondamentales animent cette recherche : premièrement, peut-on dégager des procédés narratifs, de même que des traits diégétiques – décors, personnages et thématiques – inhérents à ce groupe d'ouvrages ? Deuxièmement, comment l'imaginaire de l'aventure a-t-il été adapté pour un lectorat canadien-français ? En d'autres termes, comment nos romans se sont-ils dotés de cette « âme canadienne » qu'exaltait Edmond Léo ? De fait, les premiers romans québécois sont des récits d'aventures ; ils paraissent à une étape particulièrement trouble de notre histoire. Les rébellions de 1837-1838 constituent une crise dont les effets se font sentir politiquement, socialement et économiquement²¹. Le rapport Durham, suivi de l'union du Haut et du Bas-Canada, fait craindre aux Canadiens français la disparition de leur culture dans la population d'immigrants en provenance des îles

²⁰ Louis Lasnier, *Les noces chymiques de Philippe Aubert de Gaspé dans l'influence d'un livre*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2002 ; Ruggero Campagnoli, « Une de perdue, deux de trouvées de Georges Boucher de Boucherville ou comment sortir du syndrome québécois », in *L'altérité dans la littérature québécoise*, actes du colloque de Bagni di Lucca, 22-23 octobre 1986, Bologne, CLUEB, 1987, p. 85-100 ; André Sénécal, « L'autorité du sentiment dans « Les fiancés de 1812 », *Voix et Images*, automne 1981, vol. 7, n° 1, p. 169-175. Il existe également quelques études sur les premiers romans d'aventures québécois, dont : Denis Saint-Jacques, « Crime et châtement dans les premiers romans d'aventures canadiens », in Ellen Constans et Jean-Claude Vareille (dir. publ.), *Crime et châtement dans le roman populaire de langue française au XIX^e siècle*, actes du colloque international *Littérature en marge*, Limoges, mai 1992, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1994, p. 179-192 ; Pierre Hébert, « De « l'assassinart » : réflexion sur nos premiers meurtres littéraires (1835-1837) », in Bernard-Andrès et Marc André Bernier (dir. publ.), *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*. Coll. « République des lettres », Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 399-408.

²¹ Jean-Paul Bernard, *Les rébellions de 1837-1838. Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal : Boréal Express, 1983.

britanniques. Se produit alors une alliance entre les élites et le Clergé, alors en pleine restructuration, qui vise à assurer la pérennité du fait français et catholique dans une stratégie que les historiens qualifient de nationalisme culturel²², d'idéologie de survivance ou de conservation²³. Sur le plan politique, la peur de l'assimilation est périodiquement renouvelée par les projets du Dominion, puis de la Confédération, ainsi que par l'affaire Louis Riel en 1885. Sur le plan intellectuel, la lutte pour la survie se traduit par un vaste projet destiné à doter le peuple d'une histoire et d'une littérature. Toutefois, le nationalisme canadien-français ne présente pas un portrait monolithique, les penseurs libéraux flirtant avec l'idée d'annexion aux États-Unis vers le milieu du siècle²⁴. Par ailleurs, la période est marquée par le conflit opposant les libéraux aux tenants de l'ultramontanisme et de l'orthodoxie religieuse, de sorte que tout au long du siècle s'affrontent les forces centripètes du statu quo socio-économique et les forces centrifuges s'incarnant dans l'esprit critique, le nomadisme et l'aspiration au changement²⁵. Entre le désir de l'Amérique, la nostalgie de la France et le ressentiment envers l'Angleterre, les Canadiens français explorent différentes manières d'exister en tant que peuple, chacune d'entre elles se reflétant dans la fiction d'aventures.

Il faut considérer également la situation économique inquiétante qui prévaut dans la province jusqu'à la fin du siècle. À partir de la décennie 1810, le terroir de la vallée du Saint-Laurent atteint son point de saturation et les habitants en sont réduits à morceler des terres sur lesquelles ils pratiquent une agriculture de subsistance peu rentable parce qu'épuisante pour les sols. La tenure seigneuriale suscite le mécontentement en raison du fardeau de plus en plus lourd que les seigneurs font peser sur les habitants et ne sera abolie qu'en 1854²⁶. À

²² Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*, Montréal : Québec/Amérique, 1977 ; Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896*, Montréal : Fides, 2000, p. 487-488.

²³ Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir. publ.), *Idéologies au Canada français 1850-1900*. Coll. « Histoire et sociologie de la culture », Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1971, p. 133, 182-189.

²⁴ Lahaise et Vallerand, *Le Québec sous le régime anglais*, p. 190-235.

²⁵ *Ibid.*, p. 279.

²⁶ Gilles Laporte et Luc Lefebvre, *Fondements historiques du Québec*, 2^e éd., Montréal et Toronto : Chenelière et McGraw-Hill, 2000 [1995], p. 33.

Montréal et à Québec, beaucoup d'immigrants britanniques joignent leur misère à celle de la classe pauvre francophone, transformant les villes en des viviers d'épidémies, d'émeutes populaires, de tensions raciales et de criminalité²⁷. Lorsque l'industrialisation s'amorce durant la seconde moitié du siècle, elle génère des problèmes de chômage et d'exploitation des travailleurs similaires aux situations vécues en Europe et en Nouvelle-Angleterre²⁸.

Les données historiques m'incitent à postuler l'existence d'une corrélation entre la fiction d'aventures et les anxiétés de la population canadienne-française, c'est-à-dire qu'elle en constitue dans une certaine mesure l'expression et que son discours manifeste une volonté de les soulager. Cette assertion soulève la difficile question de définir la notion d'anxiété collective. Plus que la somme quantifiable des inquiétudes individuelles, l'anxiété collective s'appréhende comme une rumeur lisible dans les journaux, les allocutions d'hommes publics et autres documents d'actualité. Les historiens du contrôle social, dont Jean-Marie Fecteau et Donald Fyson, ont contribué à enrichir la réflexion sur ces questions. Considérons, à la suite de Jean Delumeau, historien de la peur et de la religion en Occident, que l'anxiété se mesure tout autant aux moyens employés par une société pour se rassurer qu'à son expression publique²⁹. Si les prières, les assurances et les multiples objets de la sécurité au quotidien ont progressivement envahi nos vies, quel rôle l'imaginaire de la fiction est-il appelé à jouer dans la quête du sentiment de sécurité ? La tâche d'évaluer l'impact des biens culturels sur la peur s'avère plus pertinente que jamais dans le contexte actuel de la guerre contre le terrorisme et de la montée de l'intégrisme religieux. Les romanciers cherchent-ils à calmer nos inquiétudes en nous faisant voir nos valeurs triomphantes, ou, au contraire, favorisent-ils une angoisse artificielle par l'illustration d'un danger exagéré ?

Ce travail s'inscrit dans le champ des études sur la paralittérature qui a donné lieu à un grand nombre de travaux depuis les années 1980, tant dans les disciplines de la narratologie

²⁷ Lahaise et Vallerand, *Le Québec sous le régime anglais*, p. 154-157.

²⁸ Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec 1851-1896*. Préf. d'Albert Faucher. Coll. « Histoire économique et sociale du Québec », Montréal : Fides, 1971, p. 12-25.

²⁹ Je renvoie aux ouvrages *Rassurer et protéger : le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris : A. Fayard, 1989 ; *La peur en occident (XVI^e-XVIII^e siècles) : une cité assiégée*, Paris : A. Fayard, 1978.

que de la sociologie de la production et de la sociocritique³⁰. Il s'apparente partiellement à l'approche que Lise Queffélec qualifie d'anthropologie culturelle, laquelle se prête pertinemment aux corpus relativement peu étudiés et historiquement situés, comme le roman-feuilleton français au XIX^e siècle³¹. L'anthropologie culturelle se veut totalisante dans son ambition de concilier l'analyse des modes de production (écrivains, public et monde de l'édition), avec la poétique du texte et l'examen des valeurs qui s'y expriment. Ainsi, la littérature peut être appréhendée en tant que « substitut du rite³² » donnant à voir la place qu'occupe un genre dans un contexte de réception précis. Il sera toutefois question de concentrer la recherche sur une approche réunissant la poétique des genres, la sociocritique et l'analyse du discours.

Une démarche qui emprunte à l'analyse sociocritique des textes de fiction en lien avec l'horizon d'attente sied particulièrement à l'étude d'un corpus dont les auteurs désirent explicitement la satisfaction d'un lectorat en pleine émergence. Ainsi, les préfaces et les interventions de romanciers, directement adressées à des lecteurs ciblés, indiquent que le roman d'aventures se présente comme un genre voué au divertissement, à l'éducation et, dans certains cas, à la réforme de la société. C'est pourquoi l'orientation résolument sociale de ces fictions invite le chercheur à mettre l'accent sur leur analyse discursive. Depuis les années 1970, l'étude du discours social, où se croisent les prolongements de la socio-linguistique et l'analyse des idéologies, s'est avérée un domaine fécond pour la réflexion théorique sur la production sociale du sens. En témoignent entre autres les travaux de Pierre Bourdieu, de

³⁰ Daniel Couégnas, *Introduction à la paralittérature*. Coll. « Poétique », Paris : Seuil, 1992, p. 16.

³¹ Lise Queffélec, *Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle*. Coll. « Que sais-je », Paris : Les Presses universitaires de France, 1989 ; Lise Queffélec-Dumasy, « De quelques problèmes méthodologiques concernant l'étude du roman populaire », in Roger Bellet et Philippe Régner (dir. publ.), *Problèmes de l'écriture populaire au XIX^e siècle*, actes du colloque « Mémoire historique et récit populaire dans la seconde moitié du XIX^e siècle ». Coll. « Littérature en marge », Limoges : Les Presses universitaires de Limoges, 1997, p. 229-250.

³² Queffélec-Dumasy, « De quelques problèmes méthodologiques concernant l'étude du roman populaire », p. 6.

Régine Robin, de Michel Pêcheux et de Marc Angenot³³. Ce dernier, dans le préliminaire théorique de son ouvrage intitulé *1889. Un état du discours social*, définit ainsi son objet :

Tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société ; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les média électroniques. Tout ce qui se narre et s'argumente, si l'on pose que narrer et argumenter sont les deux grands modes de production du discours³⁴.

Dans ce qui apparaît comme une multiplicité cacophonique de sujets et d'opinions se détachent des « dominances interdiscursives³⁵ », c'est-à-dire des répertoires, des règles et des statuts qui confèrent de l'importance à certaines idées. L'hégémonie détermine ce qui peut être traité, et dans quel ordre, elle élève des objets au rang de fétiches et en occulte d'autres comme des tabous, pour aboutir à une représentation du monde qui vise tant à fournir des modèles de comportement aux individus qu'à créer une communion de pensée entre eux. Angenot dira ainsi de l'hégémonie qu'elle est « égo-centriste » et « ethnocentriste³⁶ », au sens où le discours génère un « moi » qui s'adresse à un « nous », suscitant inévitablement le rejet de « l'autre » : marginal, fou ou étranger. Si l'hégémonie n'est pas le produit d'une élite spécifique, elle s'adresse naturellement aux classes dominantes, plus susceptibles d'agir en conséquence, et fait appel à des lieux communs, des présupposés, des croyances et des évidences à partager, bref à la doxa.

Le discours, lorsqu'il est abordé dans ses manifestations multiples – journaux, littérature, rumeur publique, production musicale, etc., convient à une circonscription verticale du champ de recherche, qu'il s'agisse d'étudier une année dans le XIX^e siècle français chez Marc Angenot, ou une seule journée dans l'analyse discursive du 4 septembre 1793³⁷. Si la démarche s'insère préférablement dans un cadre géo-politique donné, alors un corpus

³³ Régine Robin, « Présentation : le discours social et ses usages », in Collectif, *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 2, n° 1, avril 1984, p. 5-17.

³⁴ Marc Angenot, « Le discours social : problématique d'ensemble », in *1889. Un état du discours social*. Coll. « L'Univers des discours », Longueuil : Éditions du Préambule, 1989, p. 13.

³⁵ *Ibid.*, p. 19.

³⁶ *Ibid.*, p. 31-33.

³⁷ Jacques Guilhaumou et Denise Maldidier, « Analyse discursive d'une journée révolutionnaire. 4 septembre 1793 », in Collectif, *Le discours social et ses usages*, p. 137-158.

romanesque produit au cours d'une période de plus de soixante ans, à raison d'un rythme moyen de moins de deux publications par année, me porte à considérer l'approche plus ciblée de l'analyse discursive dans le champ de la fiction. Aussi, je traiterai non pas de discours social comme d'un discours produit « par » la société sur un événement ou un sujet donné, mais bien d'un discours « sur » la société produit par un médium, le roman. Je réfère ainsi aux recherches de Philippe Hamon et de Henri Mitterand³⁸ dont les conceptualisations de la hiérarchie rejoignent celle de l'hégémonie chez Marc Angenot, en tant que système ordonnant la priorité des valeurs et définissant les prescriptions ainsi que les interdictions. Henri Mitterand énonce que le discours romanesque relève certes de l'auteur et du groupe auquel il appartient, mais aussi de l'accueil qui lui est réservé³⁹. Le discours concerne alors « l'imposition d'un savoir » et d'un jugement sur la société, sous la forme d'une évidence à partager. Il touche les « comportements géographiquement et historiquement situés », qu'ils proviennent des modes de production, du monde du travail, des instances dirigeantes ou des classes sociales⁴⁰.

Aborder le discours dans son rapport étroit avec les valeurs sociales revêt une importance significative en ce qui a trait à la paralittérature puisque la recherche a initialement abordé l'angle idéologique dans un but avoué de légitimité ; le contenu idéologique des feuilletons, fascicules, *comic books* et autres fictions de l'imaginaire ne compensait-il pas leur pauvreté esthétique ? C'est dans cette perspective que l'étude des romans d'espionnage et de science-fiction a révélé certains rouages de la propagande dans le contexte de la Guerre froide et de la conquête spatiale⁴¹, que les récits d'aventures français et britanniques ont donné la preuve de leur lien avec l'impérialisme et que l'observation du roman populaire inauguré par Eugène

³⁸ Philippe Hamon, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluation dans l'œuvre littéraire*. Coll. « Écriture », Paris : Les Presses universitaires de France, 1984 ; Henri Mitterand, *Le discours du roman*, 2^e éd. Coll. « Écriture », Paris : Les Presses universitaires de France, 1986 [1980].

³⁹ Mitterand, *Le discours du roman*, p. 5.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Érik Neveu, *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985. Voir également de Paul Bleton, *Les anges de Machiavel*. Coll. « Études paralittéraires », Québec : Nuit blanche, 1994 ; Gianni Haver et Patrick J. Gyger (dir. publ.), *De beaux lendemains ? Histoire, société et politique dans la science-fiction*. Coll. « Média et histoire », Lausanne : Éditions des Antipodes, 2002.

Sue a permis de retracer l'origine de la pensée socialiste dans la fiction en France⁴². La paralittérature est un terreau d'idéologies d'autant plus fertile qu'elle s'abrite derrière un statut d'innocuité : produit de consommation pour les enfants, les rêveurs et les pauvres, dont le discours s'esquisse dans des visions allégoriques d'extra-terrestres, de tueurs en série et autres monstres aussi incroyables. Plus que tout autre genre, sans doute, la paralittérature se construit collectivement, pour peu qu'elle fidélise son public. Les feuilletons interminables et les séries en fascicules favorisent les courriers des lecteurs ; *Les mystères de Paris*, par exemple, est en partie modelé sur les nombreux commentaires adressés à son auteur⁴³. Mais si elle se tient à l'affût des craintes, des désirs ou des haines communes, il est aussi vrai que la littérature populaire cherche à promouvoir des courants de pensée, parvenant en contrepartie à se créer des destinataires.

En ce qui concerne la recherche québécoise consacrée aux idéologies du XIX^e siècle décelables dans les faits sociaux et la littérature, je m'attache à une tradition établie depuis les années soixante dans laquelle s'inscrivent les travaux de Fernande Roy, de Jean-Paul Bernard et de Denis Monière⁴⁴. Je reprends de ce dernier la définition de l'idéologie comme un « système global plus ou moins rigoureux de concepts, d'images, de mythes et de représentations qui dans une société donnée affirme une hiérarchie de valeurs et vise à modeler les comportements individuels et collectifs⁴⁵ ». Dans les années 1970 et 1980, les travaux sur l'imaginaire social, une notion englobant l'ensemble des composantes idéologiques et des représentations collectives, ont mis à jour les grandes orientations

⁴² Georges Jabinet, *Les mystères de Paris d'Eugène Sue*. Coll. « Les grands événements littéraires », Paris : Société française d'éditions littéraires et techniques, 1932, p. 70-75 ; Armand Lanoux, « Introduction », Eugène Sue, *Les mystères de Paris*, préf. de Francis Lacassin. Coll. « Bouquins », Paris : Robert Laffont, 1989, p. 12-15.

⁴³ Francis Lacassin, « Préface », in Eugène Sue, *Les mystères de Paris*, p. 21.

⁴⁴ Jean-Paul Bernard (dir. publ.), *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*. Coll. « Études d'histoire du Québec », Montréal : Boréal Express, 1973 ; Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal : Boréal Express, 1993.

⁴⁵ Monière, *Le développement des idéologies au Québec*, p. 13.

idéologiques du Québec⁴⁶, dont certaines seront évoquées dans ce travail, par exemple l'idéalisation du passé, l'agriculturisme, l'ultramontanisme et le messianisme.

Je décèle un point de convergence entre l'horizon d'attente du roman d'aventures et sa teneur idéologique dans un concept que je désigne sous le terme « d'idéologie du réconfort. » Il s'inspire en partie de l'idéologie de la consolation telle qu'analysée par Umberto Eco dans son recueil d'essais intitulé *De Superman au surhomme*⁴⁷. À l'instar de la consolation, le réconfort agit comme un système de représentations, de valeurs et d'idées stratégiquement mises en place par les auteurs dans l'objectif, parfois explicitement formulé, de répondre aux attentes du lectorat et dans la perspective de rendre supportable une réalité perçue comme difficile. Cependant, Umberto Eco a vu dans la consolation une notion adaptable à tous les publics, or, il m'apparaît que le réconfort n'agit pas de la même façon selon que l'on s'adresse à une femme ou un homme, un adulte ou un enfant, un pauvre ou un riche et un individu en position de pouvoir ou opprimé. Par ailleurs, Umberto Eco laisse entendre que l'idéologie de la consolation, qu'il a vue à l'œuvre dans les romans populaires français et les *comics* américains, est dénuée de tensions, autrement dit, qu'elle ne renferme pas de contradictions⁴⁸ et qu'elle se déploie de manière naturelle, sans rencontrer d'obstacles. Or, il semble que cela ne puisse pas être le cas pour notre roman d'aventures. En effet, comme Yves Dostaler l'a montré, la production romanesque dans le Québec du XIX^e siècle est subordonnée à des impératifs moraux et religieux⁴⁹ qui peuvent se heurter aux aspirations des romanciers dans leurs tentatives pour reproduire les codes et l'imaginaire des romans d'aventures étrangers. Alors qu'en France, indique Dostaler, les gens de lettres peuvent trouver suffisamment de lecteurs adoptant différents courants de pensée, au Québec, un

⁴⁶ Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*. Coll. « Reconnaissances », Montréal : Hurtubise HMH, 1974 ; Fernand Dumont et Yves Martin (dir. publ.), *Imaginaire social et représentations collectives*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1982 ; Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec. 1764-1867. Essai*. Coll. « Essais littéraires », Montréal : L'Hexagone, 1993.

⁴⁷ Umberto Eco, *De Superman au surhomme*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris : Grasset, 1978.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁹ Yves Dostaler, *Les infortunes du roman dans le Québec du XIX^e siècle*. Coll. « Littérature », Montréal : Hurtubise HMH, 1977, p. 7.

auteur doit se soucier de ne jamais heurter l'opinion publique⁵⁰, sachant que son œuvre sera lue par des femmes, des enfants et parfois des critiques au service de l'Église, comme ceux du périodique *Les mélanges religieux*. Aussi ne doit-on pas ignorer que le discours du roman d'aventures, à l'instar de toute la production littéraire d'ici, s'inscrit dans le respect de la morale chrétienne et d'un ensemble de valeurs positives axées sur la récompense et la foi en l'avenir.

Le choix de la terminologie est également significatif ; « consolation » renvoie au sentiment de tristesse et de perte, Umberto Eco insistant d'ailleurs sur le pouvoir libérateur des larmes dans l'esthétique du récit populaire. Par contre, « réconfort » se rapproche de la lutte contre la peur, comme en fait foi son équivalent anglais *re'assurance*. Le réconfort est une commodité en cette ère du post 11 septembre : « lecture réconfort », « cuisine réconfort », « *feel good movie* », « *cocooning* », tous ces mots dénotent la quête d'un refuge contre un monde chaotique et méchant de même qu'une démission temporaire, à l'échelle individuelle, de la société. Le réconfort est aussi une forme de complaisance qui ne confronte pas les idées reçues et tend à promouvoir l'acceptation des problèmes plutôt que de suggérer des moyens de les régler. Je tenterai ainsi de comprendre comment fonctionne l'idéologie du réconfort, à qui elle s'adresse et quelles en sont les limites.

Le mot « aventure » évoque à lui seul un sentiment de plaisir mêlé d'une agréable crainte. Il se définit au XIX^e siècle comme une « entreprise hasardeuse, périlleuse, et qui, cependant, peut offrir quelque attrait »⁵¹. Issu du latin *adventura*, provenant du verbe *advenire* – « ce qui doit arriver à quelqu'un » – le mot « aventure » signifie ce qui arrive de fortuit et d'inopiné⁵². À cette conceptualisation neutre de l'aventure comme étant un produit du hasard s'en ajoute une, plus positive, qui en fait une expérience recherchée. « Aller à l'aventure » et « courir les aventures » sont des expressions consacrées. Même la

⁵⁰ Dostaler, *Les infortunes du roman*, p. 8.

⁵¹ Jean-Baptiste Brousseau, « Aventures », in Pierre Larousse (dir. publ.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 1, Genève et Paris : Slatkine, 1982, p. 1048.

⁵² [S.A], « Aventure », in Alain Ray et Josette Ray-Debove (dir. publ.), *Le petit Robert*, 1990, Montréal : Les Dictionnaires Robert-Canada, 1990, p. 142.

mésaventure peut revêtir une aura poétique : « Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux, pleurerait sa funeste aventure⁵³. »

Qu'est-ce qui pousse les hommes à poursuivre une action à l'issue incertaine et qui comporte sa part de danger, sinon de mort ? Selon Vladimir Jankélévitch, l'être humain ne supporte pas la routine du quotidien, celle-ci devenant une source d'ennui dont l'aventure constitue le remède. Elle appartient donc résolument à l'avenir, particulièrement l'avenir dans ce qu'il contient d'indéterminé. Le futur comporte une part de certitude puisqu'on sait qu'il adviendra, mais on ignore de quoi il sera fait. C'est cette ignorance qui crée un mélange d'horreur et d'attrait ressemblant à la sensation de vertige. En nous s'affrontent donc l'attraction pour la mort et l'instinct de conservation, aussi les guerres et les catastrophes de toutes sortes suscitent-elles à la fois une angoisse et un désir d'héroïsme. Si l'aventure fait appel à cette dualité, encore faut-il que le succès triomphe à la fin car alors elle ne serait plus que tragédie. Avec l'aventure dite « mortelle » et son cortège de drames : le danger, le malheur, la maladie, et l'aventure amoureuse qui met en jeu les émotions, l'aventure « esthétique » est celle qui touche le plus le récit. Elle se voit comme un spectacle parce qu'elle se vit de l'extérieur, soit par celui qui l'a connue et qui la raconte après coup, soit par celui qui regarde les tribulations des autres avec le plaisir du voyeur⁵⁴. Pour Georg Simmel, l'aventure se situe au carrefour de la sécurité et de l'insécurité puisque tout en étant un événement isolé de la vie, elle en fait intimement partie. N'importe qui a déjà connu l'aventure à un moment ou un autre mais toute aventure trouve également une fin avec le retour à l'existence normale⁵⁵.

Inhérente à l'humain, l'aventure est-elle universelle pour autant ? *Ideology of Adventure* de Michael Nerlich retrace l'histoire de l'aventure en tant que phénomène de la modernité occidentale attribuable à la montée de la bourgeoisie et de la pensée individualiste. En préface, Wlad Godzich énonce les transformations mentales qui rendent l'aventure possible :

⁵³ Brousseau, *ibid.*, p. 1048.

⁵⁴ Vladimir Jankélévitch, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*. Coll. « Présence et pensée », Paris : Aubier, 1963, p. 7-23.

⁵⁵ Georg Simmel, *La philosophie de l'aventure : essais*, trad. de l'allemand par Alix Guillain. Coll. « Tête-à-tête », Paris : L'Arche, 2002, p. 71-83.

reconnaissance et acceptation des changements, qu'ils soient d'ordre social, économique, politique et culturel ; mise en valeur de la nouveauté et de l'inconnu ; acceptation du risque ; reconnaissance de « l'autre », de sa race, de sa religion, de sa société, et intégration de l'autre en soi, par l'alliance ou par la coercition. À cet égard, l'idée d'aventure est reliée à l'élaboration des nationalismes depuis l'époque moderne, en ceci qu'elle a progressivement élevé l'aventurier au rang de modèle pour ses concitoyens. La glorification de l'aventure relève d'un processus observable dans la fiction à travers les époques. Dans l'Antiquité, les récits accordent peu d'autonomie aux aventuriers en les dépeignant comme des jouets des dieux, à témoin Ulysse qui erre d'écueil en écueil avant de retrouver son foyer. Au Moyen Âge, le roman d'aventures se présente sous la forme de quêtes accomplies par des chevaliers. L'idée du voyage pour une cause noble prend forme au cours des croisades ; plus tard, à la Renaissance, les marchands navigateurs et les investisseurs se désignent comme des aventuriers par le courage dont ils font preuve dans leurs explorations et par la part de risque qu'ils assument dans le commerce⁵⁶.

À partir du XVII^e siècle, on voit surgir une multitude de romans en Angleterre, en France et ailleurs en Europe, qui affichent le mot « aventures » dans leurs titres⁵⁷. Ces récits narrent des expériences de voyages, de colonialisme, de guerre et de criminalité⁵⁸. Avec *La vie et les étranges aventures de Robinson Crusoe* de Daniel Defoe (1719) naît une forme d'aventure qui décrit des expériences initiatiques empreintes de vertus telles la foi, l'endurance et le patriotisme. Ce n'est pas un hasard si l'Angleterre promeut ainsi l'aventure, elle qui, deux siècles auparavant, avait élevé les marins Francis Drake et Walter Raleigh au rang de héros nationaux. C'est au journal londonien *The Adventurer* que l'on doit la première définition idéalisée de l'aventure par l'introduction des notions de courage et de désintéressement. Si toute l'existence est une guerre dans laquelle l'homme est appelé à résister aux dangers, l'aventure consiste à s'y exposer volontairement pour le bénéfice de ses semblables. It is the

⁵⁶ Michael Nerlich, *Ideology of Adventure. Studies in Modern Consciousness. 1100-1750*, t. 1, trad. de l'allemand par Ruth Crowley, préf. de Wlad Godzich. Coll. « Theory of History and Literature », Minneapolis : University of Minnesota Press, 1987, p. XXI-XXIII.

⁵⁷ Nerlich, *Ibid.*, p. 4-11, 60, 280.

⁵⁸ *Les aventures de Télémaque* de Fénelon (1699) et *Les aventures de M. Robert Chevalier dit de beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France*, d'Alain René Le Sage (1732).

man who provokes danger in its recess, who quits a peaceful retreat, for peril and labour, to drive before a tempest or to watch in a camp...It is the ADVENTURER alone on whom every eye is fixed with admiration, and whose praise is repeated by every voice⁵⁹.

Les travaux de Martin Green et de Sylvain Venayre associent l'expansion du colonialisme au XIX^e siècle avec le développement d'une littérature qui valorise l'entreprise individuelle comme le fondement de l'impérialisme. L'Empire britannique s'est d'ailleurs érigé sur la somme de ces actions accomplies par des colons, des commerçants et des explorateurs. « Le thème des aventures est en effet lié à des fins politiques, et ce dans deux directions principales : défendre la politique de colonisation et promouvoir l'esprit d'entreprise⁶⁰. » Par le prisme du discours colonialiste, l'entreprise de l'aventurier, qui est égoïste à la base puisqu'il s'agit surtout de s'enrichir ou de vivre l'expérience de l'altérité, s'entrevoit comme une mission civilisatrice pour le bénéfice de la patrie et du genre humain. La bravoure, l'endurance, le sang-froid et le sacrifice de soi sont autant d'attributs chers à l'aventurier, dont on fait un citoyen par excellence, modèle que les jeunes lecteurs de récits héroïques apprennent à admirer. C'est ainsi que la littérature d'aventure soutient la fierté nationale et joue un rôle dans l'éducation sociale des enfants, surtout les garçons. Elle leur apprend la valeur de la loyauté et leur indique comment canaliser leur soif d'indépendance et leur agressivité vers un idéal patriotique⁶¹.

Soutenir que le roman d'aventures est un vecteur d'idéologies nationales ne suffit pas à expliquer son succès en Occident au XIX^e siècle. Il faut également tenir compte de l'évolution des pratiques d'édition et de lecture dans leurs relations étroites avec les conditions sociales, particulièrement en milieu urbain. Durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, la Grande-Bretagne entre dans l'industrialisation. L'économie et la démographie connaissent un essor important alors que le passage progressif d'une production domestique

⁵⁹ John Jawkesworth, *The Adventurer*, Londres : 1752, cité par Martin Green, *The Adventurous Male*, p. 1.

⁶⁰ Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*. Coll. « Historique », Paris : Aubier, 2002, p. 85.

⁶¹ Green, *Seven Types of Adventure Tale*, p. 30.

régionale à une production mécanisée en manufactures favorise la croissance des villes⁶². L'industrialisation en Europe et en Amérique du Nord a pour conséquence d'accroître une bourgeoisie urbaine constituée de petits commerçants, de membres des professions libérales et d'artisans qualifiés. L'alphabétisation aidant, le livre et le journal deviennent des produits de consommation. « L'embourgeoisement » de la société occidentale au XIX^e siècle aurait, selon Roger Mathé et Paul Zweig, contribué à créer un besoin d'évasion d'autant plus lancinant que se développe la sphère domestique dans laquelle la lecture trouve une place importante⁶³.

La littérature d'aventures doit sa popularité à sa diffusion dans les journaux, qui se multiplient tant au Québec qu'en France et en Angleterre dans la première moitié du siècle. Le roman-feuilleton, un mode de publication qui consiste à découper le texte de fiction en tranches pour les publier périodiquement, sert la carrière de plusieurs grands écrivains français, de Balzac à Zola, mais ce sont les auteurs de récits d'aventures qui en profiteront le plus parce que leurs procédés d'écriture s'y adaptent particulièrement : épisodes clos dans le suspense pour encourager les abonnements, répétition d'informations, intrigues inutilement étirées, etc. Le format de diffusion contribue donc à modeler la structure interne du récit. L'impression d'éditions bon marché favorise l'accès des classes modestes à la lecture, la formule du « roman de gare » adoptant les caractéristiques du feuilletons pour procurer aux lecteurs une dose de danger, de péripéties, d'amour et de violence et leur permettre de se projeter dans la destinée des protagonistes⁶⁴. Le développement de la littérature de masse a ainsi élargi le fossé entre ce que la critique juge comme de la « grande » littérature, celle qui renouvelle les esthétiques par l'expression d'un style personnel, et la « paralittérature », au sens d'infralittérature ou de pseudolittérature, qui s'organise autour de conventions répondant

⁶² Patrick Verley, *La Révolution industrielle*. Coll. « Folio Histoire », Paris : Gallimard, 1997, p. 47, 133, 244.

⁶³ Mathé, *L'aventure d'Hérodote à Malraux*, p. 89 ; Paul Zweig, *The Adventurer*, New York : Basic Books, 1974, p. 12-13.

⁶⁴ Queffélec, *Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, p. 5.

aux attentes d'un public étendu et qui lui offre des lectures rapides et constamment renouvelées⁶⁵.

Roman policier, d'aventures, d'amour ou de science-fiction, toutes les formes de la paralittérature ont provigné d'un même tronc commun. Le *romance*⁶⁶ ne se rattache pas à un genre particulier mais désigne plutôt un corpus de romans repérable à un ensemble de thèmes tels que l'amour, l'aventure et l'exotisme, et dont les personnages sont simplifiés en fonction d'une polarisation des valeurs. La diégèse, qui obéit au schéma cyclique de la dépossession d'un monde idéal suivi du retour à la situation initiale, implique une suite d'épreuves à surmonter. Northrop Frye attribue au *romance* le pouvoir d'engendrer l'euphorie émotionnelle du lecteur en lui procurant d'intenses sensations ou en le confortant dans ses rêves.

Il semblerait donc que le romanesque [*romance*] ne fait que remplacer le monde de l'expérience ordinaire par un monde de fantaisie, où le mouvement narratif ne cesserait, soit de s'élever vers un accomplissement des désirs, soit de sombrer dans le cauchemar de l'anxiété⁶⁷.

Robert Louis Stevenson se remémore avec délectation ses lectures de jeunesse :

Que l'on me donnât un bandit de grand chemin, et ma coupe débordait – un Jacobite faisait aussi l'affaire, mais le brigand restait mon plat de prédilection. J'entends encore aujourd'hui le claquement joyeux des sabots des chevaux sur le chemin au clair de lune [...] Nous avons tous – chacun avec son imagination particulière – lu au moins quelques livres

⁶⁵ Cawelti, *Adventure, mystery and romance*, p. 12-16.

⁶⁶ J'adopte l'anglicisme de *romance* en l'absence d'un terme français approprié. Dans sa traduction de l'ouvrage *The Secular Scripture* de Northrop Frye (1976), Cornelius Crowley emploie le mot « romanesque », lequel porte à confusion parce qu'en Angleterre au XIX^e siècle l'institution littéraire ébauche une distinction entre le *romance* et le *novel*, alors que cette distinction n'existe pas dans la fiction en France. *L'écriture profane. Essai sur la figure du romanesque*. Coll. « Bibliothèque critique », Paris : Circé, 1988. De fait, l'œuvre de Joseph Conrad et de Ford Madox Ford intitulée *Romance* (1903) a été traduite sous le titre *L'aventure*, qui associe plus étroitement la notion de *romance* à une création de l'imaginaire et au plaisir de la lecture. Certains travaux récents consacrés au roman d'aventures rétablissent le terme anglophone, comme on le voit dans le livre de Tadié, *Le roman d'aventures*, p. 12-13, et l'article de Mathieu Letourneux, « Le roman d'aventures relu par le *Romance* », in Jean-Michel Boyer et Daniel Couégnas (dir. publ.), *Poétiques du roman d'aventures*, p. 229-245.

⁶⁷ Frye, *L'écriture profane*, p. 61.

d'histoires dans notre enfance, non pour le style ou les personnages ou la pensée, mais pour une certaine qualité d'« événements à l'état brut⁶⁸. »

Une part du plaisir lié à la lecture du *romance* relève de l'identification à un héros, celui-ci perpétuant dans les grandes lignes le modèle du chevalier qui entreprend une quête par amour pour une dame, par loyauté envers son roi ou par idéal chrétien. Ses pérégrinations l'entraînent dans des lieux inconnus où il lui faudra affronter des bêtes sauvages, déjouer des vilains et sauver une demoiselle en détresse. Le récit de chevalerie, qui, on le voit par sa structure narrative et ses personnages, prolonge la tradition de la poésie épique, va fixer pour longtemps les cadres spatial et événementiel du *romance*⁶⁹. Ce dernier n'est pourtant pas exempt d'un caractère édifiant car il célèbre l'idéal chevaleresque du courage, de la loyauté et de la courtoisie amoureuse. Au cours des siècles, ces thèmes ont su prospérer à travers les récits en suivant l'évolution des modes et de la société.

À travers les métamorphoses du genre, la constante réside dans la recherche d'un ailleurs. Le *romance* requiert du lecteur une certaine forme de naïveté ou plutôt une acceptation du caractère fantaisiste, parfois à outrance, de l'œuvre qu'il parcourt, de même que son identification à des idéaux, sans quoi les développements lui paraîtront absurdes⁷⁰. Cela n'exclut pas pour autant la recherche d'effets de réel puisque la vraisemblance participe à cette identification du lecteur au personnage et à ses tribulations. Savant équilibre entre la réalité et l'altérité, le *romance* vise avant tout la production d'émotions ; de ce fait son cheminement suit de près celui de la connaissance empirique des sensations humaines et du comportement qui en découle. La peur, entre autres, fait l'objet d'une attention particulière depuis le XVIII^e siècle. En Angleterre, Edmund Burke lui reconnaît une influence notable dans le plaisir de la lecture romanesque. « Lorsque le danger ou la douleur serrent de trop près, ils ne peuvent donner aucun délice et sont simplement terribles ; mais, à distance, et

⁶⁸ Robert Louis Stevenson, *Essais sur l'art de la fiction*, trad. de l'anglais par France-Marie Watkins et Michel Le Bris. Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris : Payot, 1992, p. 205.

⁶⁹ Daniel Couégnas, *Introduction à la paralittérature*. Coll. « Poétique », Paris : Seuil, 1992, p. 12-13.

⁷⁰ Gillian Berr, *The Romance*, Londres : Methuen, 1970, p. 8-10.

avec certaines modifications, ils peuvent être délicieux et ils le sont, comme nous en faisons journallement l'expérience⁷¹ ».

La filiation entre le roman d'aventures et le *romance* fait en sorte que plusieurs chercheurs, dont Roger Mathé, Ariel Denis et Martin Green, ne restreignent pas la définition du roman d'aventures à un type de récits d'exploration exotique mais l'appliquent à divers sous-genres, dont le récit gothique, historique, policier, d'espionnage ou social. « Un roman d'aventures, c'est, d'abord, un récit plus récit que les autres⁷² » qui a pour but de raconter des péripéties situées dans un cadre éloigné de la société à laquelle appartiennent les lecteurs.

Le simple lecteur de fiction, toutefois, ressentira, sans avoir besoin de les formuler, les liens immédiats et profonds (et le plaisir identique) qui unissent – entre bien d'autres – la poursuite de la Baleine blanche, l'arrivée sur l'île au Trésor, le combat des Hobbits contre les forces de l'Ombre ; il saura naïvement ce qu'il y a de mystérieusement commun entre une boîte louche dans une ruelle crasseuse de New York, un voilier sur l'immensité d'une mer ténébreuse, une route déserte à travers un pays ignoré⁷³...

C'est la vision qu'il convient d'adopter pour le roman d'aventures québécois en raison de son caractère polymorphe. S'y conjuguent des éléments d'exotisme amérindien, des légendes fantastiques, des guerres historiques, des complots criminels dans un cadre urbain et des péripéties en milieu villageois. Ces diverses manifestations de notre imaginaire procèdent de deux courants majeurs. L'un d'entre eux, anglo-saxon et historique, est issu du roman gothique anglais de la fin du XVIII^e siècle qui précède les romans historiques de Walter Scott. Celui-ci a influencé Fenimore Cooper, dont l'imaginaire amérindien a trouvé un écho dans plusieurs de nos romans. L'autre, d'origine française, est le prolongement direct du mélodrame populaire qui prend naissance durant le Directoire. C'est le mélodrame qui confère au récit d'aventures québécois son conflit manichéen entre des jeunes héros protecteurs de demoiselles et des vilains machiavéliques, de même que sa prédilection pour

⁷¹ Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, 2^e éd., trad. de l'anglais par Baldine Saint-Giron. Coll. « Textes philosophiques », Paris : Vrin, 1998 [1757], p. 84.

⁷² Ariel Denis, « Roman d'aventures », p. 649.

⁷³ *Ibid.*, p. 648.

les enfants perdus et les effets pathétiques⁷⁴. Au cours du XIX^e siècle, l'imaginaire du mélodrame investit une littérature fondée sur la peinture des mœurs urbaines et criminelles qui influera sur nos romans.

Le corpus se compose de trente-deux romans publiés au Québec entre 1837 et 1900, plusieurs d'entre eux ayant été sélectionnés à partir du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et de la série *La vie littéraire au Québec*, en fonction de critères préétablis par les chercheurs dans le domaine du roman d'aventures. Dans leur fond, les romans doivent comporter une certaine quantité d'actes de violence physique ainsi que plusieurs changements de lieux où sont suivis les déplacements des personnages. Les intrigues sont construites autour de l'opposition entre des forces positives et maléfiques. Dans leur forme, les œuvres épousent les procédés suivants : une itération rythmique axée sur l'accumulation des rebondissements, une narration dominée par l'action, une abondance de dialogues et de figures stéréotypées. Dans l'ensemble, les romans choisis reprennent la poétique d'Aristote : ils sont réalistes dans leur contexte mais doivent par ailleurs répondre au besoin d'identification des lecteurs et leur permettre de vivre des expériences émouvantes par procuration. C'est dans cette perspective que j'ai inclus dans le corpus les romans de Joseph Marmette, qui sont attribués au genre historique⁷⁵ mais qui dans le fond et la forme se distinguent peu des romans d'aventures.

Les romanciers sont dix-sept hommes et une femme d'origine canadienne-française ainsi que deux auteurs étrangers, le Français Henri-Émile Chevalier et le Canadien anglais William Kirby. Chevalier, qui a effectué un séjour de cinq ans au Québec, fait partie du corpus en raison des efforts qu'il a manifestés pour s'intégrer à la vie intellectuelle et pour inclure de nombreux aspects de la culture d'ici dans ses romans. Quant au *Chien d'or* de William Kirby, les sources de l'histoire québécoise employées par l'auteur et l'adaptation française qu'en a fait Pamphile Le May valent à l'œuvre son inclusion. Sauf ces exceptions, les romanciers forment un groupe relativement homogène. Ce sont des hommes formés pour les professions

⁷⁴ Anne Ubersfeld, « Mélodrame », in Collectif, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préf. de François Nourissier. Coll. « Encyclopædia Universalis », Paris : Albin Michel, 1997, p. 450-456.

⁷⁵ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir. publ.), *1870-1894. « Je me souviens »*, p. 376-378.

libérales, qui exercent principalement le journalisme et le droit, et dont l'activité littéraire est secondaire, comme pour la plupart des auteurs de l'époque⁷⁶. Cependant, ils « demeurent » jeunes tout au long du siècle alors que, dans l'ensemble de la profession littéraire, l'âge des auteurs va en s'accroissant. Dans son étude de 185 écrivains publiant entre 1840 et 1900, Daniel Mativat établit qu'au début de la période, 51 % des individus ont moins de 30 ans, alors que dans le roman d'aventures, cette proportion est de plus de 80 %. À la fin de la période, la tendance chez les écrivains en général s'inverse et si 3% ont moins de 30 ans, 50 % en ont plus de 50. Or, dans le roman d'aventures, les moins de 30 ans signent encore 10 % de la production et les moins de 40 ans forment 71 % des auteurs. Alors que l'âge moyen des gens de lettres passe de 34 ans en 1840 à 54 en 1900⁷⁷, soit un vieillissement de vingt ans, chez les romanciers d'aventures, ce vieillissement ne dépasse pas une douzaine d'années, l'âge moyen passant de 25 ans en 1840-1860 à 36 ans en 1881-1899.

Il en résulte que le roman d'aventures présente l'apparence d'un discours de personnes jeunes et peu établies dans le domaine littéraire, surtout que plusieurs d'entre elles ne produiront qu'un seul roman d'aventures. Il est donc envisageable que le manque d'expérience des romanciers infléchisse leur discours dans le sens d'une plus grande énergie ou d'une plus grande naïveté, mais on peut certainement soupçonner que ce discours revêt un cachet de spontanéité qui pourrait le situer en avance, voire en contradiction, avec d'autres manifestations discursives de l'époque. Il faut donc se garder de parvenir hâtivement à un schéma discursif qui ne serait que le reflet d'idéologies dominantes observées par les contemporains et les historiens.

Le corpus s'ouvre avec *Les révélations du crime*, publié en 1837. Le récit de François-Réal Angers n'a jamais fait l'unanimité chez les historiens du littéraire, dont certains lui contestent le titre de premier roman québécois au profit de *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé, paru quelques mois plus tard⁷⁸. Néanmoins, l'ouvrage recèle suffisamment

⁷⁶ Daniel Mativat, *Le métier d'écrivain au Québec (1840-1900). Pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?*, Montréal : Triptyque, 1996, p. 57.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 40.

⁷⁸ Gilles Dorion, « Présentation », in François-Réal Angers, *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices*. Coll. « NB poche », Québec : Nota Bene, 2003 [1837], p. 7-8.

d'éléments issus de la fiction – une mise en intrigue des faits historiques, des dialogues et des changements de focalisation – pour être considéré comme un roman⁷⁹. L'année 1900 correspond à la dernière livraison, en janvier, du feuilleton *Bataille d'âmes* de Pamphile Le May. Après quoi, la production de romans d'aventures s'interrompt jusque dans les années 1920, quand les éditions Edouard Garant lancent la collection « Le roman populaire illustré ». Au XIX^e siècle, le roman d'aventures québécois aspire au même statut que l'ensemble du genre romanesque et n'appartient pas encore officiellement au domaine du paralittéraire. Or, un lectorat non spécialisé constitue en quelque sorte un microcosme de la société, ce qui influe sur le discours. Plus important, le XX^e siècle voit diminuer la pratique de la parabase, appelée aussi intervention auctoriale, qui constitue un outil privilégié pour saisir les liens qui unissent le texte aux récepteurs.

À ce corpus principal s'ajoute un corpus auxiliaire de vingt-cinq articles critiques publiés dans les périodiques. Leur sélection, établie sans lecture préalable, visait à couvrir la majorité des romans et la totalité de la période, de façon à rassembler un échantillonnage d'opinions provenant d'imprimés de diverses orientations politiques comme *Les mélanges religieux*, *Le Canadien* et *L'Opinion publique*. Une première lecture a permis d'observer que le roman d'aventures est décrié à l'origine, tant pour son mépris des conventions classiques et sa maladresse stylistique que pour son immoralité. Mais vers la fin du siècle, on tend à le juger de plus en plus comme un divertissement inoffensif, sinon édifiant. Une seconde étape de la recherche consiste à évaluer la manière dont la réception critique influence les auteurs dans le remaniement de leurs écrits. C'est ainsi que l'analyse tiendra compte des éditions retravaillées, qui dévoilent des pratiques d'auto-censure et un souci des auteurs de répondre aux critiques. Je signale enfin qu'en plus de me fonder sur des recherches consacrées au roman d'aventures, je ferai référence à des titres étrangers, dont ceux d'Alexandre Dumas, d'Eugène Sue, de Jules Verne, de Robert Louis Stevenson et de Fenimore Cooper, afin de mettre en relief des correspondances narratives ou des particularités de notre imaginaire.

Il importe dans un premier temps de juger les trente-deux romans sur un pied d'égalité, sans tenir compte de la réputation de leurs auteurs ou de leur valeur esthétique. Cette étude

⁷⁹ Dorion, « Présentation », p. 9-15.

implique surtout l'analyse du langage descriptif. La représentation des espaces, des personnages, des phénomènes sociaux et des événements historiques est porteuse d'une hiérarchie de valeurs. Il en va de même pour le schéma narratif, quand les sanctions et les récompenses sont attribuées en fonction de comportements qu'on veut encourager ou réprimer. En effectuant un tri des éléments constitutifs des romans selon trois catégories : les espaces, les personnages et la société, j'adopterai une approche évolutive qui permettra de retracer dans la durée la transformation des caractéristiques des romans et les orientations du discours.

S'il est vrai que, selon Maurice Lemire, l'imaginaire littéraire se divise entre une source populaire, spontanée, qui « s'articule autour de son goût premier⁸⁰ », et un courant dit « savant » répondant à une idéologie imposée de l'extérieur, la recherche a longtemps appréhendé la littérature par le prisme des forces réactionnaires – clergé, bourgeoisie canadienne-française, idées politiques dominantes – qui tendent vers les valeurs de la conservation et du repli. Mais depuis les années 1990, on assiste, avec les travaux d'Yvan Lamonde et de Gérard Bouchard⁸¹, entre autres, à une réorientation de la recherche ; celle-ci porte sur les énergies mouvantes et aborde les thèmes de l'américanité, de l'aventure et du nomadisme. Ces thématiques s'ancrent dans une culture populaire dont on a peu traité parce que ses consommateurs ne laissent pas de traces écrites et qu'il faut ainsi la chercher dans le produit qu'on leur offre et les instances de diffusion.

En conséquence, la démarche consiste à considérer les deux pôles de l'imaginaire d'aventures : celui qui proviendrait de l'institution, génératrice d'idées, à laquelle appartiennent les écrivains, et le populaire, réceptacle du discours, que l'on devine tantôt réceptif et tantôt contestataire. Mais deux difficultés majeures surgissent d'une telle ambition.

⁸⁰ Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec*, p. 19.

⁸¹ Yvan Lamonde, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1991 ; Gérard Bouchard, « Le Québec comme collectivité neuve. Le refus de l'américanité dans le discours de la survivance », in Yvan Lamonde et Gérard Bouchard (dir. publ.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal : Fides, 1995, p. 8-24.

Peut-on ignorer le rôle des écrivains dans la constitution de l'idéologie du réconfort ? Que penser par exemple de la posture féminine dans le discours de *L'enfant perdue* d'Adèle Bibaud, posture que le pseudonyme d'Eléda Gonneville ne dissimule nullement ?

Outre les considérations de sexe et d'origine ethnique, prendre en compte la profession parallèle et l'orientation politique des auteurs se révèle essentiel à tout examen des idéologies dans une perspective évolutive. Entre le « rouge » Joseph Doutre, qui publie *Les fiancés de 1812* en 1844, et le chantre du catholicisme Pamphile Le May, publiant à la fin du siècle, s'élabore une représentation des Québécois à travers un processus d'inclusion et d'exclusion de pratiques et d'idées. Un bon Canadien français agit d'une certaine manière, rejette des comportements, s'associe avec des personnes et en combat d'autres. Ce sont de semblables jugements, souvent sans équivoque, parfois ambivalents et difficiles à cerner qui habitent le discours. C'est pourquoi l'analyse repose sur le postulat de l'auteur en tant que narrateur car, au demeurant, seul *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet* de Jean-Baptiste Proulx est narré par un personnage. Un problème surgit quand on étudie l'influence du lectorat sur l'auteur, car comment celui-ci parvient-il, sinon à identifier clairement le récepteur de son discours, du moins à le cerner, parfois même à créer un effet de relation interpersonnelle avec des êtres dont nous n'avons guère de traces ? Alors que les archives conservent l'abondant courrier des lecteurs adressé à Eugène Sue, au Québec, les archives des écrivains sont plus éparées et ce sont surtout les critiques qui nous renseignent sur la réception du roman d'aventures. Par ailleurs, le contact avec les lecteurs s'entrevoit davantage à l'intérieur du texte dans l'intervention auctoriale, appelée aussi parabase. Ce procédé se définit comme une intrusion de l'auteur dans le texte pour faire connaître aux lecteurs ses intentions ou ses opinions personnelles⁸². Nos auteurs de romans d'aventures font un usage variable de leur pouvoir d'intervention ; certains récits, comme ceux de Régis Roy, ne contiennent que très peu de digressions, alors que Pamphile Le May en use dans tous ses romans, au point où *Bataille d'âmes* semble avoir été entièrement voué à un enseignement moral et religieux.

⁸² Bernard Dupriez, *Gradus, les procédés littéraires*. Coll. « Domaine français », Paris, Éditions 10/18, 1984, p. 317.

L'intervention auctoriale recèle un triple intérêt, d'abord par ce qu'elle affirme, c'est-à-dire un jugement sur un phénomène social, un personnage ou un comportement ; ensuite par la stratégie qui se déploie dans la visée de convaincre les récepteurs de la validité du propos. Il faut distinguer ici le récepteur direct, le lectorat, celui que l'auteur interpelle, et le récepteur indirect, c'est-à-dire la critique, le clergé et les agents de l'institution littéraire qui ne sont jamais mentionnés mais dont le poids se fait sentir sur les stratégies narratives et discursives lisibles dans les œuvres. Enfin l'auteur, dans sa façon d'approcher le lectorat, révèle consciemment ou non les valeurs et préjugés du milieu auquel il appartient. Quand Joseph Marmette relate les mœurs des premières Canadiennes à sa lectrice qu'il imagine jouant du piano ou secouant son éventail, il insinue que sa contemporaine est une femme dégradée par rapport à son ancêtre laborieuse⁸³, et quand Le May demande aux dames de ne pas avoir peur de le suivre « dans ces lieux écartés⁸⁴ », il convoque l'image d'une lectrice émotive et peu expérimentée à qui il aurait causé quelques frémissements. Cet avertissement indiquerait que les romanciers initient certains lecteurs à des situations qui risquent de les heurter dans leurs sensibilités ou leurs convictions.

Dans l'interpellation du lectorat, le ton employé envers ce dernier détermine le type de relation entretenu avec lui ainsi que l'attention que l'auteur veut voir accorder à ses propos. L'ironie ou le sarcasme indiquent un lien privilégié quand le narrateur se permet de fustiger le public ou qu'il a le sentiment de voir sa pensée partagée dans une large mesure. À l'inverse, un ton allusif, l'emploi de métaphores, une formulation hésitante suggèrent l'inconfort à l'endroit des prises de position et un désir de n'en voir le sens saisi que par une portion éclairée du lectorat. De même qu'ils anticipent la résistance des lecteurs à leurs choix narratifs, les romanciers prévoient la contestation de leurs opinions et s'arment en conséquence de précautions oratoires qui articulent ou précèdent leur argumentation. Ils

⁸³ Marc Angenot relève la même pratique dans les romans français pour femmes où les adresses à la lectrice reflètent la badinerie du courtisan. La « femme idéologique » est un être capricieux et avide de flatteries qu'il faut éduquer sans en brusquer l'orgueil. Marc Angenot, « Des romans pour les femmes : un secteur du discours social en 1889 », *Interventions critiques*, vol. IV : *Paralittératures, science-fiction, utopie, Discours social/Social Discourse*, vol. XII, 2003, p. 123-124.

⁸⁴ Pamphile Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, Rémi Ferland (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1998 [1877], p. 148.

adoptent des formules d'excuse, insistent sur la nécessité d'interrompre leur récit pour s'exprimer sur un sujet capital et recourent à la citation d'autorités pour appuyer leurs affirmations. Le paratexte littéraire délimité par les exergues, les références en notes de bas de pages, et plus encore dans la préface, sont de précieuses mines d'énoncés discursifs. S'y ajoute un autre paratexte, imprimé, lui, dans les journaux, aux alentours immédiats du feuilleton. S'il est impossible d'en effectuer le dépouillement exhaustif dans cette recherche, on y détecte à tout le moins certaines dominances thématiques et discursives. Fréquemment relégués à la fin des périodiques, les romans d'aventures en feuilletons appartiennent à l'ordre du bref, de l'accessoire et du « non-intellectuel » en ce qu'ils s'adressent à un public en apparence dépolitisé. Insérés entre les annonces de sirop miracle et les faits divers traitant de condamnations judiciaires et de sauvetages extraordinaires, ils partagent avec leur paratexte l'idéologie de la pensée magique⁸⁵, où tout questionnement trouve sa réponse dans un visible esprit de justice universelle.

Le discours ne tient pas que dans l'articulation explicite de l'intervention auctoriale, mais se détache aussi de la trame narrative du roman, domaine de recherche amplement exploité par les tenants de la sociocritique et de l'étude littéraire des idéologies⁸⁶ qui ont contribué à définir les lieux d'expression du discours. Je retiens particulièrement la narration historique et le personnage comme sujets d'analyse puisque le récit historique, situé sur la frontière entre le narratif et le commentaire auctorial, renvoie directement à un jugement sur la société contemporaine, alors comparée à un passé reconstitué. Le ton employé indique la force du lien émotif qui rattache le présent aux valeurs d'autrefois.

⁸⁵ Héritée du concept de « mentalité primitive » décrit par Lucien Lévy-Bruhl, la pensée magique se définit comme un ensemble de croyances non scientifiques qui visent à régler des problèmes, à expliquer des phénomènes inconnus et à justifier des comportements. Chantal Hurteau Mignon, *L'émergence du magique dans la pensée. La pensée de secours*. Coll. « Psychologiques », Paris : L'Harmattan, 1999, p. 76-80.

⁸⁶ Outre les ouvrages de Philippe Hamon et de Henri Mitterand, je signale les actes du colloque de Cluny II. Francis Cohen (dir. publ.), *Littérature et idéologies* [s.l.] : Nouvelle critique, 1970. Sur la théorie de la sociocritique, consulter Claude Duchet (dir. publ.), *Sociocritique*. Coll. « Université », Paris : Fernand Nathan, 1979, et Pierre Zima, *Manuel de sociocritique*. Coll. « Connaissance des langues », Paris : Picard, 1985.

Les personnages portent en eux la hiérarchie des valeurs défendues par une société en autant qu'il existe une entente tacite entre auteurs et lecteurs sur ce qui constitue un œuvre morale. Or, dans le roman d'aventures, le schéma manichéen ordonne que la sanction récompense les bonnes actions et punisse les mauvaises en fonction des principes comportementaux reconnus de tous. Les dialogues et monologues intérieurs des protagonistes véhiculent une vaste section du discours, si l'on prétend que les bons individus reproduisent le discours normatif, tandis que les méchants défendent la pensée de la subversion, de sorte que le bien et le mal s'associent à la parole comme aux actes. Encore faut-il définir ce que sont le normatif et le subversif ; par exemple, une valeur qui va à l'encontre du discours institutionnalisé va-t-elle recevoir la même condamnation du lectorat ? Si par discours institutionnalisé, on entend les idées des élites religieuses, intellectuelles, financières et politiques, alors dans quelle mesure le romancier croit-il que les ouvriers et les petits artisans peuvent y adhérer ? Dans cette perspective, comment peut-il concilier la promotion de l'agriculture et l'auditoire urbanisé ? Existe-t-il des voies médianes par lesquelles des conflits idéologiques vont se résorber ? Dans certains cas, un jugement de l'auteur confirme ou infirme la moralité des paroles prononcées par un personnage, mais il est par contre très rare que cette intervention contredise un personnage héroïque. Ainsi la fonction héroïque joue-t-elle un rôle de médiation entre le discours et le lectorat anticipé.

Entre héros et vilains évolue une cohorte de personnages secondaires dont la fonction, hormis de participer à la suite narrative ou de meubler le récit d'effets particuliers tels que l'humour, la terreur et le pathétique, consiste à illustrer les positions idéologiques du texte. Ces personnages échappent au processus d'identification du lecteur car ils ne réunissent pas toutes les qualités de l'héroïsme et ne sont pas assez démoniaques ni puissants pour assumer un rôle de vilain digne de ce nom. Leur cheminement, qui ne laisse pas de place à l'incertitude, ne répond pas non plus aux attentes en matière de suspense ; les personnages n'existent qu'à seules fins d'exemple d'une conduite à suivre ou d'un interdit à respecter. Les personnages secondaires s'avérant trop nombreux pour se prêter ici à une analyse systématique, seuls quelques cas plus forts seront évoqués. Il suffit de préciser à cette étape

que les personnages secondaires se divisent en deux catégories principales dont la première est celle des cas sociaux, en d'autres mots les victimes et les truands qui font la démonstration des failles de la société. La seconde inclut les personnages guides : prêtres, chefs et prophètes qui, dans leurs diatribes, indiquent la voie de la sagesse et la meilleure position à prendre.

Il sera ensuite question de comparer cette analyse aux données historiques que nous possédons sur la société québécoise de l'époque, dans le but de repérer les points de correspondance entre la réalité des Canadiens français et sa représentation, mais aussi les sources de tensions et les contradictions. Cette démarche pourrait mettre en lumière les circonstances dans lesquelles le discours s'accorde ou s'objecte à des visions du monde, les accepte ou les nie. Toutefois, elle est freinée par la connaissance limitée que nous avons des lecteurs québécois. Ceci m'oblige à élaborer un portrait approximatif du lectorat à partir des informations récoltées sur les moyens de diffusion et l'alphabétisation de la population.

La faible production romanesque au Québec durant la période indique qu'il n'existe pas de public spécifique au récit d'aventures, du moins pour les œuvres d'ici. Le lectorat semble donc être le même que celui de la fiction en général, qu'elle soit canadienne ou d'origine étrangère. Qui lit des romans ? Nous savons que les deux principales conditions requises à la lecture sont l'alphabétisation et l'accès à l'imprimé. Le public privilégié se situerait donc naturellement dans les classes alphabétisées des villes et les groupes de lecteurs ne seraient pas différenciés⁸⁷. Cependant, quelques statistiques permettent de nuancer cette affirmation. Les recherches d'Allan Greer montrent qu'en 1838 et 1839, 42,3 % des femmes dans les régions rurales du Québec savent lire, pour 30,2 % des hommes⁸⁸. Manon Brunet souligne le rôle des femmes dans la transmission de la littérature, car non seulement lisent-elles plus que les hommes tout au long du siècle, mais elles lisent également à haute voix pour leur famille.

⁸⁷ Denis Saint-Jacques et Marie-Josée Des Rivières, « La littérature populaire », p. 458.

⁸⁸ Allan Greer, « L'alphabétisation et son histoire au Québec : état de la question », in Yvan Lamonde (dir. publ.), *L'imprimé au Québec : aspects historiques (18^e-20^e siècle)*. Coll. « Culture savante, n° 2 », Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, p. 44, cité par Manon Brunet, « Les femmes dans la production de la littérature francophone au début du XIX^e siècle », in Claude Galarnau, Maurice Lemire (dir. publ.), *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 173.

Elles consomment surtout des romans qui sont disponibles dans les journaux, autant à la campagne qu'à la ville⁸⁹. Par exemple, *La Gazette des campagnes*, qui publie *Captive et bourreau* de Charles-Arthur Gauvreau, vient de Sainte-Anne de la Pocatière. L'importance du lectorat féminin est reconnue par les auteurs, qui ciblent davantage les lectrices dans leurs interpellations. Tout en demeurant plus importante en milieu urbain, l'alphabétisation progresse jusqu'à atteindre 75 % de la population entre 1890 et 1900⁹⁰. Entre les membres des professions libérales, entièrement alphabétisés, et les journaliers, qui le sont peu, se situent les classes d'artisans et de marchands qui peuvent lire dans une proportion allant de 33 % à 86 % en 1840⁹¹.

En ce qui concerne l'accessibilité matérielle aux romans, il est certain qu'au début de la période, le livre québécois constitue un objet coûteux pour la majorité des Canadiens. Par exemple, *L'influence d'un livre* et *Les fiancés de 1812* coûtent l'équivalent de plus d'un dollar, aussi un écrivain doit-il couvrir les frais d'impression d'un volume par la pratique de la souscription, qui perdure jusque dans la seconde moitié du siècle. Les difficultés rencontrées par Philippe Aubert de Gaspé pour réunir les signatures requises⁹² font croire que le public d'origine du roman d'aventures ne dépasse pas quelques centaines de personnes. Si le périodique constitue le lieu privilégié de la publication – 21 des romans du corpus ont d'abord paru en feuilletons, il est aussi peu accessible à la classe pauvre. Dans les années 1830, l'abonnement à un journal représente environ un mois et demi de salaire pour un ouvrier⁹³. Mais selon les données recueillies par Jean de Bonville, l'économie canadienne, qui connaît une hausse à la fin du siècle, favorise l'apparition d'une presse à grand tirage et plus économique. *La Patrie*, qui publie *Bataille d'âmes*, de Pamphile Le May, en 1899-1900, voit son bassin de lecteurs passer de 3000 à un peu moins de 20 000 entre 1897 et 1900,

⁸⁹ Brunet, « Les femmes dans la production de la littérature francophone au début du XIX^e siècle », p. 175-176.

⁹⁰ Mativat, *Le métier d'écrivain au Québec*, p. 118.

⁹¹ *Ibid.*, p. 94.

⁹² *Ibid.*, p. 225-227.

⁹³ Lemire (dir. publ.), *1806-1838. Le projet national des Canadiens*. T. 2 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 13, 182.

tandis que *La Presse*, où paraît *L'enfant perdue* d'Adèle Bibaud, tire à un peu moins de 15 000 exemplaires en 1888. En 1896, la plupart des abonnements annuels coûtent environ trois dollars⁹⁴. À ce moment, il est possible de se procurer une copie bon marché des *Mystères de Montréal*, d'Auguste Fortier, pour la somme de 10 cents⁹⁵. Selon Edouard-Zotique Massicotte, 15 000 exemplaires de cette édition auraient été imprimés en 1894⁹⁶.

On peut en conclure que le lectorat augmente et se démocratise vers la fin de la période, ce qui a une incidence importante sur le contenu et le discours des intrigues. Par ailleurs, il faut faire état de la lecture gratuite dispensée dans les bibliothèques et dans la sphère domestique, où un feuilleton peut être lu par le maître de la maison bourgeoise, son épouse et les serviteurs. Le roman d'aventures connaîtrait ainsi une diffusion allant bien au delà de l'achat de livres. Mais s'il fallait cerner un lecteur type sur la base des données intra et extra textuelles, je dirais qu'au milieu du siècle, celui-ci est une femme ou un homme de classe moyenne ou supérieure, mais que, dans la dernière décennie du siècle, il sera aussi issu des milieux populaires urbains. Considérant l'impossibilité dans les limites de la recherche de compiler des traces écrites laissées par les lecteurs, je ferai donc appel au concept de lecteur anticipé par le romancier, concept qui s'inscrit dans le prolongement des multiples théories développées depuis les trente dernières années dont celle du lecteur « implicite⁹⁷ » de Wolfgang Iser : lecteur « visé », « invoqué », « modèle » ou « idéal ». S'il n'est nullement question ici de renouveler la théorie de la coopération interprétative, il convient toutefois d'aller au-delà de la simple abstraction pour situer historiquement ce lectorat anticipé dans ses diverses catégories sociales, par exemple, la jeune fille bourgeoise, l'ouvrier, l'habitant rural, etc., afin de mieux comprendre à qui s'adressent certaines manifestations spécifiques du discours et le contexte de leur formulation. Ces catégories de lecteurs sont parfois

⁹⁴ Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1988, p. 259-295.

⁹⁵ [Anonyme], « Bibliographie », *L'Enseignement primaire*, 15 mars 1894.

⁹⁶ Edouard-Zotique Massicotte, « Le plus nomade des écrivains canadiens-français », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 52, n° 6, 1946, p. 167.

⁹⁷ Wolfgang Iser, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, trad. de l'allemand par Évelyne Sznycer. Coll. « Philosophie et langage », Bruxelles : Pierre Mardaga, 1985, p. 60.

explicitement identifiées dans les interventions auctoriales mais elles se laissent aussi entrevoir dans la description des lieux et des personnages ainsi qu'entre les lignes d'un jugement de l'auteur. L'orientation idéologique des journaux influence de façon notable le discours en fonction du lectorat visé.

La thèse compte trois chapitres, chacun destiné à baliser un aspect majeur du genre. Le premier est consacré aux espaces privilégiés du roman d'aventures qui seront déclinés dans une perspective évolutive. Cette partie, de facture plus inaugurale, sera l'occasion de résumer les œuvres et de les partager en trois catégories qui se succèdent au cours du siècle : les premiers romans de style gothique, puis ceux à caractère historique et enfin ceux dominés par des aventures sociales. Chaque sous-genre fera l'objet d'une définition à partir d'ouvrages similaires de la littérature étrangère. Le second chapitre porte sur les personnages principaux des récits, en l'occurrence le héros, l'antihéros, l'héroïne et le vilain. Ces figures sont évaluées par l'apparence physique, les actes, les valeurs et la sanction. Enfin, je m'intéresse dans le dernier chapitre à la mise en fiction de la société québécoise par les romanciers. C'est à cette étape que la démarche fera le plus appel à l'analyse de l'intervention auctoriale. Quatre thèmes sociaux s'imposent en raison de la récurrence des commentaires et de leur impact sur la portion narrative des œuvres. Il s'agit du nationalisme, autrement dit du rapport qu'entretiennent les Canadiens-français avec la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis, puis de l'argent, ensuite de l'amour et de la sexualité, et, finalement, de la sécurité. Ce dernier thème se subdivise en une étude de la représentation de la violence dans les romans et du discours portant sur les solutions qu'on croit y apporter par le biais de la loi et de la religion.

Les buts poursuivis par ce travail concernent tout à la fois l'étude de la fiction d'aventures et l'approfondissement des connaissances sur la littérature québécoise au XIX^e siècle. À un premier niveau, cette thèse est une tentative pour cerner la portée et la limite d'un genre romanesque qui a été dénigré tant par l'institution littéraire de son temps que par les chercheurs contemporains. Découvrir la spécificité du roman d'aventures permet de déterminer comment un genre jusqu'alors étudié avec la production des grandes nations impérialistes a pu s'adapter à une jeune population coloniale. À un second niveau, l'analyse mettra l'accent sur des aspects de la société québécoise jusqu'alors peu abordés par l'histoire littéraire, telles l'anxiété, la violence et les abus envers les femmes et les enfants. Ces

questions touchent en même temps des forces actives que l'on a longtemps cru étouffées par le conformisme religieux, dont le désir d'évasion, le courage et l'individualisme. Il faut espérer ainsi que l'étude de la notion d'aventure favorisera un regard nouveau sur la valeur de la fiction québécoise au XIX^e siècle, que l'on a eu tendance à juger comme un instrument de la répression sociale destiné à faire croire au Canadien qu'il est un être paisible et casanier, voire apathique.

CHAPITRE PREMIER

ESPACES

1.1 La théorie de l'espace

La recherche sur la poétique du roman d'aventures accorde une importance capitale à la notion d'espace puisque l'aventure, par définition, survient lors de la rupture de l'individu avec la vie quotidienne et l'univers familial. On a ainsi traité des différents degrés de dépaysement rencontrés dans cette littérature : altérité géographique dans le voyage vers des terres inconnues ; altérité temporelle du roman de cape et d'épée et, enfin, altérité de classe, quand sont dépeints les milieux pauvres ou la haute société¹. Toutefois, l'espace ne se réduit pas au simple décor, bien que son évocation manifeste la recherche du pittoresque et de l'effet de réel². Selon Jean Weisgerber, l'espace se définit comme le lieu géographique décrit dans le roman mais aussi la somme des termes relatifs au mouvement et à l'emplacement des personnes et des choses dans ce lieu. L'espace romanesque regroupe « l'ensemble des relations existant entre les lieux, le milieu, le décor de l'action et les personnes que celle-ci présuppose, à savoir l'individu qui raconte l'histoire et les gens qui y prennent part³. »

¹ Roger Mathé, *L'aventure d'Hérodote à Malraux*, Paris, Bordas, 1972, p. 92-94 ; Lise Queffélec, « La construction de l'espace exotique dans le roman d'aventures au XIX^e siècle », in Alain Buisine, Norbert Dodile et Claude Duchet (dir. publ.), *L'exotisme*. Actes du colloque de Saint-Denis de la Réunion (7 – 11 mars 1988), Paris : Didier. Érudition, 1988, p. 354 ; Ariel Denis, « Romans d'aventures », in Collectif, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préf. de François Nourissier. Coll. « Encyclopædia Universalis », Paris : Albin Michel, 1997, p. 648-649.

² Queffélec, « La construction de l'espace exotique », p. 353.

³ Jean Weisgerber, *L'espace romanesque*. Coll. « Bibliothèque de littérature comparée », Lausanne : L'âge d'homme, 1978, p. 13-14.

L'espace du récit, enfin, est vécu à différents niveaux : d'abord par le narrateur en tant que personne physique, fictive ou non, et à travers la langue qu'il utilise ; ensuite, par les (autres) personnages qu'il campe ; en dernier lieu, par le lecteur qui introduit à son tour un point de vue éminemment partial⁴.

L'espace est avant tout un objet construit par l'auteur, à l'aide du langage descriptif, et reconstruit par le lecteur en fonction de référents et de valeurs qui leur sont communs. Weisgerber dira aussi de l'espace qu'il est anthropomorphe, c'est-à-dire qu'il trahit la condition matérielle ou l'état mental des personnes qui l'occupent et qu'il agit aussi directement sur leur vie⁵. Dans son étude de l'espace chez Balzac, Henri Mitterand constate qu'il en est des rues de Paris comme des personnes : certaines sont nobles, d'autres vieilles et d'autres assassines⁶. Il y a des lieux à qui on prête le pouvoir de tuer, de rendre fous ou au contraire de donner la prospérité à ceux qui les habitent. Les lieux mentent aussi, quand leur beauté dissimule la souffrance ou la turpitude.

L'étude de l'espace s'effectue donc en étroite relation avec la compréhension des rapports sociaux, entre autres par l'identification des mêmes antinomies : pauvre/riche ; sale/propre ; sauvage/civilisé. Dès que les hommes ont appris à se solidariser pour exploiter des lieux qui sont favorables à leur santé et leur sécurité, les rapports de force sont intervenus dans la hiérarchisation des milieux de vie. Ainsi, la qualité de l'endroit où une personne réside s'accroît-elle proportionnellement avec le rang qu'elle occupe dans la communauté, avec tout ce que cela implique en matière de conflits entre les groupes et de problèmes d'adaptation, quand une situation requiert le passage d'un lieu à un autre. C'est pourquoi je propose, à la suite de Roland Bourneuf et d'Uri Eisenzweig, une étude des valeurs symboliques et idéologiques associées à la représentation de l'espace⁷. Il s'agit donc de dégager le contenu idéologique des récits d'aventures par l'étude, dans un premier temps, des

⁴ Jean Weisgerber, *L'espace romanesque*, p. 13.

⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁶ *Le discours du roman*, 2^e éd. Coll. « Écriture », Paris : Les Presses universitaires de France, 1986 [1980], p. 196.

⁷ Roland Bourneuf, « L'organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires*, avril 1970, p. 77-94 ; Uri Eisenzweig, « L'espace imaginaire du texte et l'idéologie. Propositions théoriques », in Claude Duchet (dir. publ.), *Sociocritique*. Coll. « Université », Paris : Fernand Nathan, 1979, p. 183.

rapports entre les personnages et l'espace et, dans un second temps, des jugements de valeur contenus dans les descriptions de lieux et les interventions d'auteurs. Je relèverai particulièrement l'impact des déplacements des individus dans l'espace sur leurs destinées. Quels sont les endroits recommandés ou interdits aux Canadiens-français ? Comment leur relation avec l'espace est-elle définie ? Voilà les deux principales questions qui seront formulées à travers la présentation chronologique des œuvres.

S'il existe un imaginaire référentiel qui traverse tous les romans du début jusqu'à la fin du siècle, c'est celui de la jungle, au sens figuré d'espace où sont abolis les critères définissant l'ordre social et la sécurité. En effet, la jungle représente un espace trop vaste pour être aisément géré par les appareils de l'État, qu'il s'agisse de la police ou de l'armée. La personne qui se retrouve en forêt, en montagne, sur la mer, sur la route ou même dans certaines rues d'une métropole la nuit tombée s'isole du reste de la communauté. Elle se prive d'un abri contre les éléments et de l'aide de ceux qui pourraient la protéger contre des individus malveillants. On s'égaré facilement dans de telles immensités où chaque arbre, chaque rocher ou chaque mur est pareil à un autre et dissimule parfois un ennemi. Dans la recherche, autant du côté français qu'anglo-saxon, le concept de « jungle » a été identifié sous le vocable de *wilderness*, pour définir à la fois l'espace de l'aventure et la régression de l'aventurier à l'état de sauvagerie au contact de la nature et des peuples primitifs. « Ce voyage " au cœur des ténèbres " est en effet présenté comme une rencontre avec le *wilderness*, valeur ambiguë, force instinctive de vie, mais aussi folie et cruauté (" goût du sang ")⁸. »

De fait, la jungle offre un espace de confrontation entre les individus, loin des normes de la civilisation. « La violence, la cruauté, le meurtre s'y déploient devant le lecteur⁹ ». Mais si la « loi de la jungle », selon l'expression consacrée, dicte qu'il faut tuer ou être tué, l'idéologie de l'aventure requiert le maintien des normes morales. De manière générale, l'isolement d'un personnage héroïque dans un lieu de dangers l'incite à rechercher d'autres personnages qui partagent avec lui un respect du pacte social (ne pas voler, violer ou tuer) de façon à ce que tous puissent se prémunir contre les personnages qui l'enfreignent. Comme

⁸ Letourneux, « Poétique du roman d'aventures », p. 13.

⁹ Queffélec, « La construction de l'espace exotique », p. 356.

l'ont montré certains chercheurs, l'aventure ne rejette les espaces civilisés que de façon temporaire¹⁰. Une fois que l'on croit le besoin d'évasion du lectorat assouvi, il convient de lui montrer les bienfaits d'un retour à la vie policée.

Les paramètres d'un schéma de base, constitué de trois phases successives : rupture de la situation initiale, aventures et retour à la sécurité, incluent une multitude d'esthétiques qui peuvent être cependant regroupées en trois catégories. Chacune d'entre elles domine la production du récit d'aventures à un moment dans le siècle et se rapporte à une étape particulière de l'histoire des Québécois. Chacune d'entre elles, de surcroît, énonce une vision particulière des relations qu'ils entretiennent avec leur milieu. La première phase du roman d'aventures, qui relève de la mode du roman gothique, s'ouvre avec le corpus en 1837 et s'achève en 1855, avec quelques réminiscences durant les décennies suivantes. La seconde, celle du roman historique, se déploie au cours de la seconde moitié du siècle mais se concentre dans les années 1870 et 1880. Une production de récits d'aventures à caractère social s'amorce aussi durant la décennie 1850 pour se poursuivre jusqu'à la toute fin du siècle.

1.2 Le roman gothique : un espace terrifiant

1.2.1 L'origine et la définition du genre

Le roman gothique, également appelé roman noir ou frénétique, prend naissance en Angleterre en 1764 avec la publication du récit *Le château d'Otrante* (*The Castle of Otranto*) d'Horace Walpole. Son succès entraîne progressivement une production de plus en plus abondante parmi laquelle se distinguent les œuvres d'Ann Radcliffe, de Matthew Gregory Lewis et de Charles Robert Maturin. Durant un âge d'or que Maurice Lévy circonscrit entre 1764 et 1824, la fiction britannique quitte le décor urbain que les auteurs de romans sociaux tels Defoe et Fielding avaient exploré pour se porter sur les sites de vieilles abbayes dans les

¹⁰ Matthieu Letourneux, « Le roman d'aventures relu par le *romance* », in Alain-Michel Boyer et Daniel Couégnas (dir. publ.), *Poétique du roman d'aventures*. Coll. « Horizons Comparatistes », Nantes : Cécile Defaut, 2004, p. 242 ; Lise Queffélec, « La construction de l'espace exotique », p. 358.

landes brumeuses¹¹. Si les Européens du Grand Siècle avaient méprisé le Moyen Âge, qualifiant volontiers de « gothique » une époque jugée barbare, les hommes des Lumières férus de voyages et d'antiquités redécouvrent l'architecture médiévale à travers les ruines des monastères anglais rasés durant la Réforme¹². Cet engouement cultive la sensibilité du sublime dans l'art ainsi que dans la littérature. Le sublime exalte l'âme par l'antithèse du positif et du négatif, de l'ombre et de la lumière. Dressées sur une colline verdoyante, les ruines escarpées d'un donjon représentent le contraste qui provoque une forte impression où l'admiration et la crainte peuvent coexister. Le discours fondateur de l'esthétique gothique, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* d'Edmund Burke (1757), développe la théorie du sublime en fonction de la terreur. Appartient au sublime, énonce-t-il, ce qui porte l'émotion à son paroxysme.

Tout ce qui est propre à susciter d'une manière quelconque les idées de douleur et de danger, c'est-à-dire tout ce qui est d'une certaine manière terrible, tout ce qui traite d'objets terribles, ou agit de façon analogue à la terreur, est source du sublime, c'est-à-dire capable de produire la plus forte émotion que l'esprit humain soit capable de ressentir¹³.

Le plaisir et l'excitation engendrés par de fortes émotions expliquent en partie l'émergence de la fiction gothique. Le genre a fait l'objet d'une multitude d'analyses depuis plusieurs années, par le biais de la psychanalyse, de la mythocritique ou du structuralisme, mais la perspective sociale a été de plus en plus envisagée depuis une trentaine d'années¹⁴. De fait, l'émergence de la littérature gothique correspond aux premiers stades de la Révolution industrielle en Angleterre et le fait qu'elle connaisse par la suite son apogée vers 1800

¹¹ Maurice Lévy, *Le roman « gothique » anglais. 1764-1824*, 2^e édition. Coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », Paris : Albin Michel, 1995 [1968], p. 7.

¹² Lévy, *Le roman « gothique » anglais*, p. 10.

¹³ Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, 2^e éd., trad. de l'anglais par Baldine Saint-Giron. Coll. « Textes philosophiques », Paris : Vrin, 1998, p. 84.

¹⁴ Voir, par exemple, David Punter, *The Literature of Terror. A History of Gothic Fiction from 1765 to the Present day*, Londres et New York : Longman, 1980 ; Toni Wein, *British Identities, Heroic Nationalisms, and the Gothic Novel, 1764-1824*, New York : Palgrave Macmillan, 2002 ; Robert Miles, *The Gothic and Ideology*, New York : Modern Language association of America, 2003.

pourrait être attribué partiellement à l'effet d'entraînement chez des auteurs émules de Walpole¹⁵.

Cependant, la popularité de certains auteurs explique-t-elle entièrement la fascination qu'exerce l'imaginaire gothique sur la société durant cette période ? La Révolution américaine, la rébellion avortée de 1798 en Irlande¹⁶ et la Terreur en France rappellent l'importance d'envisager l'impact des transformations socio-économiques de la fin du siècle sur les représentations mentales des Européens et des Nord-Américains : l'insécurité et les crises économiques inhérentes aux conflits armés, la fin des repères hiérarchiques¹⁷, enfin la précarité du travail dans un contexte de capitalisme naissant et la perte de réconfort dans la religion. Dans cette optique, le genre gothique peut être appréhendé comme une fusion de l'esthétique médiévale et des anxiétés sociales, religieuses et ontologiques¹⁸.

La diégèse du roman noir dans sa forme originelle se présente sous différents schémas : dans un décor médiéval de châteaux ou d'abbayes en ruines battus par les éléments, une jeune héroïne subit les persécutions d'un tuteur pervers ; des complots se trament autour d'héritiers orphelins ; un homme incarnant le pouvoir et la connaissance, qu'il soit aristocrate, savant ou religieux, expérimente une descente au cœur du mal et de la folie. *Le Frankenstein* (1818) de Mary Shelley et *Melmoth, l'homme errant* (1820) de Maturin soulèvent la question de l'usurpation du pouvoir divin de création et d'immortalité. Des phénomènes étranges, expliqués ou surnaturels, interviennent dans une narration dont l'efficacité repose sur le

¹⁵ Lévy, *Le roman « gothique » anglais*, p. 438.

¹⁶ Les Irlandais représentent certains des auteurs gothiques les plus prolifiques. R. Loeber et M. Stouthamer-Loeber, « The Publication of Irish Novels and Novelettes, 1750-1829 : A Footnote on Irish Gothic Fiction », *Cardiff Corvey : Reading the Romantic Text 10 (june 2003)*. Page consultée le 26 octobre 2004. http://www.cf.ac.uk/encap/corvey/articles/cc10_n02.html

¹⁷ Jean Meyer évalue qu'entre 1780 et 1802 la noblesse européenne diminue de près de la moitié, une attrition dont la Révolution française est partiellement responsable avec la restructuration des états. Mais surtout, c'est la remise en question généralisée du concept de noblesse qui compose le « fait majeur social de la période ». « L'évolution de la société en Europe (1780-1802) », in Collectif, *L'Europe à la fin du XVIII^e siècle (Vers 1780-1802). Scandinavie, Empire russe et Empire ottoman exclus*. Coll. « Regards sur l'histoire », Paris : Sedes, 1985, p. 388.

¹⁸ Max Dupperay, *Le roman noir anglais dit « gothique »*, Paris : Ellipse, 2000, p. 6, 69.

suspense et la révélation du secret¹⁹. Au demeurant, l'imaginaire gothique entretient des liens de parenté avec le genre fantastique issu de la même époque, notamment dans le recours à l'effet de terreur et la confrontation à l'irrationnel, à la différence que si le roman fantastique se caractérise par l'intrusion de la surnature dans un contexte réaliste, le roman gothique met davantage l'emphase sur l'anxiété vécue au contact de lieux terrifiants²⁰.

Si le noyau dur du roman gothique à l'anglaise se situe entre 1764 et les années 1820, les nombreuses traductions et rééditions d'œuvres gothiques classiques et fantastiques de même que leur adaptation théâtrale se poursuivent en France dans les années 1830. C'est sans compter les productions françaises de Charles Nodier, portées par l'engouement que suscite la parution française des *Contes* d'Hoffmann en 1828. Il est donc possible d'affirmer que la littérature d'influence gothique au Québec, loin d'accuser un retard par rapport au roman noir anglais, fait écho au mouvement européen, lequel agit par un télescopage de la Grande-Bretagne à l'Europe continentale et ensuite à l'Amérique. Au tournant du XIX^e siècle, on assiste à l'émergence, dans plusieurs pays d'Europe et des Amériques, d'un imaginaire gothique et fantastique qui puise à un ferment de références communes telles la religion, le folklore et les croyances magiques, sans exclure pour autant les variations régionales. L'Allemagne, par exemple, produit des *schauerromans*, mélodrames sanglants fortement teintés de magie maléfique qui inspirent Matthew Lewis pour l'écriture de son roman *Le Moine* (*The Monk*) (1796)²¹. On en trouve certaines traces dans *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé (1837), notamment dans une scène de meurtre brutal et dans la présence de la main-de-gloire, un talisman confectionné avec la main séchée d'un pendu qui doit conduire à un trésor.

En rejoignant un vaste lectorat provenant de milieux divers²², le roman gothique n'en fait pas moins l'apologie des valeurs bourgeoises, puisque ses thèmes touchent à la transmission de l'argent, à la quête du savoir, à la préservation de la moralité et aux dangers de la

¹⁹ Dupperay, *Le roman noir anglais dit « gothique »*, p. 6.

²⁰ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris : Seuil, 1970, p. 29, 46-47.

²¹ Lévy, *Le roman « gothique » anglais*, p. 307, 342.

²² *Ibid.*, p. 459.

transgression, qu'elle soit d'ordre social ou sexuel. L'usurpation de titres ou d'héritages comme moteur de l'action touche l'obsession profonde des individus pour la préservation des biens matériels dans une société où la criminalité est un fléau mal contrôlé et où l'industrialisation introduit comme de nouvelles réalités l'instabilité financière et la mouvance des classes. Socialement, le gothique peut s'interpréter non pas exclusivement comme une littérature d'évasion, mais comme une tentative pour vivre avec le changement et en négocier les anxiétés²³.

1.2.2 Le roman d'aventures gothiques au Québec

L'adaptation du modèle gothique européen dans un contexte de société coloniale s'inscrit dans un processus d'« américanisation » entamé à la fin du XVIII^e siècle aux États-Unis et poursuivi au Canada anglais, puis au Québec. Chez les auteurs nord-américains, on a pu observer une tendance à remplacer l'architecture médiévale par les montagnes, les forêts et les cours d'eau afin de créer des effets d'oppression que le donjon a procurés aux lecteurs européens. Au XX^e siècle, par exemple, la fiction gothique canadienne s'intéressera au Grand Nord et aux Prairies dont l'immensité désolée devient source de fascination et de terreur²⁴.

Rompant avec vision idéalisée de la nature comme une terre nourricière et une source de renouveau, le décor nord-américain se conçoit en tant que métaphore pour décrire la sauvagerie résidant au cœur de l'humain. Le premier romancier canadien, John Richardson, évoque la perte de soi au contact du *wilderness* dans *Wacousta* (1832). Du côté des États-Unis, la tradition gothique inaugurée par Charles Brockden Brown, qui est reconnu – à l'instar de Richardson – comme le premier romancier natif de son pays²⁵, s'enrichit de

²³ Punter, *The Literature of terror*, p. 412-413.

²⁴ Voir l'article de Marcienne Rocard, « Approche gothique du paysage canadien : Death by Landscape de Margaret Atwood », *Le gothique et ses métamorphoses, Caliban*, n° 33, p. 147-148.

²⁵ « Brown, Charles Brockden (1771-1810), acclaimed as the first professional American author... » « Brown, Charles Brockden », in Margaret Drabble et Jenny Stringer (dir. publ.), *The Concise Oxford Companion to English Literature*. Coll. « Oxford Reference », Oxford et New York : Oxford University Press, 1987, p. 73.

nouvelles considérations en traitant de l'esclavage et des tensions entre les colons blancs et les Amérindiens.²⁶

La sensibilité gothique, par son traitement de l'espace menaçant et du motif antithétique oppresseur/victime, occupe une place déterminante dans la genèse de notre littérature d'imagination. Michel Lord a décelé la présence du « mythos noir » dans les premières œuvres de fiction québécoise, dont certaines sont également des romans d'aventures tels *Les révélations du crime*, *L'influence d'un livre*, *La fille du brigand*, *Les fiancés de 1812* et *Une de perdue, deux de trouvées*²⁷. Le courant gothique européen aurait atteint le Bas-Canada assez tôt puisque dès 1797, et plus tard dans les années 1830, la Montreal Library offre les titres anglais des romancières Ann Radcliffe, Maria Edgeworth et Charlotte Smith²⁸. Au début du XIX^e siècle, *L'Abeille canadienne* publie des extraits de *L'Antiquaire*, un roman aux accents gothiques de Walter Scott²⁹. Ainsi, au moment où Philippe Aubert de Gaspé fils publie son roman *L'influence d'un livre* en 1837, les lecteurs de la province semblent réceptifs à une littérature sombre et terrifiante, si on en juge par la présence des traductions et des romans fantastiques français³⁰. Avant de Gaspé, Georges Boucher de Boucherville avait fait paraître la nouvelle « La tour de Trafalgar » dans *L'Ami du peuple*, le 2 mai 1835. Il y est question d'un jeune homme égaré qui trouve refuge lors d'une nuit d'orage à l'intérieur de la

²⁶ Ces vingt dernières années, les spécialistes du gothique américain ont multiplié les études axées sur les phénomènes de la culpabilité et de l'aliénation et scrutent ainsi les contradictions idéologiques engendrées dans l'élaboration de la jeune république. Consulter à ce propos Peter Kafer, *Charles Brockden Brown's Revolution and the Birth of American Gothic*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 2004 ; Teresa Goddu, *Gothic America : Narrative, History and Nation*, New York et Chichester (R.-U.) : Columbia University Press, 1997.

²⁷ Michel Lord, *En quête du roman gothique québécois (1837-1860). Tradition littéraire et imaginaire romanesque*. Coll. « Essais », Québec : Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Université Laval, 1985.

²⁸ Isabelle Monette, « L'offre de titres littéraires dans les catalogues de la librairie montréalaise (1816-1879) », in Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dir. publ.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal : Fides, 2003, p. 242.

²⁹ Dominique Plante, « L'archive et ses réseaux: Henri Antoine Mézière et *L'Abeille canadienne* », *Postures: critique littéraire, dossier littérature québécoise*, n° 6, 2004, p. 23.

³⁰ Les romans de Charles Nodier sont alors disponibles à l'Institut canadien. Isabelle Ducharme, « L'offre de titres littéraires dans les catalogues de bibliothèques de collectivités à Montréal (1797-1898) », in Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dir. publ.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, p. 257.

tour érigée près de Côte-des-Neiges pour commémorer la victoire de l'amiral Nelson à Trafalgar. Le héros y vit une nuit d'angoisse après qu'une main invisible l'a frôlé et qu'il a entrevu des taches de sang sur les murs. Le jour venu, il rencontre un mystérieux inconnu qui lui avoue avoir assassiné sa bien-aimée et l'amant de celle-ci. « La tour de Trafalgar » ne se distingue pas particulièrement du modèle européen, transposant simplement un objet de décor médiéval dans un contexte canadien.

La nouvelle terrifiante de Boucherville encourage manifestement d'autres littérateurs puisque, le 23 septembre de la même année, la direction de *L'Ami du peuple* déplore que son nouveau concours d'écriture n'attire que des amateurs « d'histoires d'horreur et de mort » tout en consacrant Boucherville avec son conte amérindien « Louise Chawanikisque³¹ ». Loin de se tarir, la veine gothique trouve de nouvelles sources d'inspiration dans l'histoire récente du Bas-Canada, notamment avec la nouvelle d'Ulric-Joseph Tessier, « Emma ou l'amour malheureux », publiée dans *Le Télégraphe* en 1837. L'intrigue, se situant durant l'épidémie de choléra de 1832, raconte l'histoire d'une jeune fille enterrée vivante. Avec la maladie³², la décennie 1830 apporte son lot d'anxiétés aux Canadiens français. L'endettement paysan, la crainte de la famine et l'aversion envers l'immigration croissante en provenance des îles britanniques³³ exacerbent les tensions politiques au Bas-Canada. D'autre part, le monde du travail est secoué par des grèves, des émeutes et plusieurs manifestations de vandalisme et de violence personnelle qui indiquent une résistance populaire aux

³¹ Maurice Lemire (dir. publ.), *1806-1838. Le projet national des Canadiens*. T. 2 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 172.

³² La propagation du choléra à Québec et à Montréal engendre un climat de suspicion dans la population et des thèses voulant que le gouvernement britannique ait tramé la mort des Canadiens-français en favorisant le débarquement d'immigrants se répandent. Louise Dechêne et Jean-Claude Robert, « Le choléra de 1832 dans le Bas-Canada : Mesure des inégalités devant la mort », in Peter Keating et Othmar Keel (dir. publ.), *Santé et Société au Québec. XIX^e-XX^e siècle*, Montréal : Boréal, 1995, p. 79.

³³ François-Réal Angers associe la montée de la criminalité aux étrangers : « la navigation jette sur nos bords ses flots de populations diverses, ce troupeau infecté se répand dans les champs et grossit chaque jour d'habitues de prisons, de matelots mécontents, d'aventuriers, de fainéants et de débauchés ». *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices. Chroniques canadiennes de 1834*. Gilles Dorion (éd.). Coll. « NB poche », Québec : Nota Bene, 2003 [1837], p. 79.

changements amenés par le capitalisme industriel³⁴. Dans ce contexte, les littérateurs manifestent de l'intérêt pour la déviance sociale et les crimes crapuleux, se fondant en cela sur l'actualité et la mémoire collective.

1.2.3 Les œuvres

En 1837, le juriste François-Réal Angers (1812-1860) fait paraître *Les Révélations du crime ou Cambray et ses complices. Chronique canadienne de 1834*. L'ouvrage narre la série de vols et de meurtres commis en 1834 à Québec par une bande de brigands sous la conduite d'un marchand respectable du nom de Charles Chambers³⁵. Angers modifie les noms des protagonistes pour relater l'ascension du groupe constitué par Cambray, ses principaux vols dans les domiciles de Québec, son arrestation et la délation de Waterworth – le principal complice de Cambray – qui conduira à la déportation de ce dernier. La narration par le personnage de Waterworth, entrecoupée de quelques interventions de la part d'Angers, déploie certaines stratégies qui font de cette chronique un véritable récit d'aventures. Le lecteur est de ce fait convié à suivre les mécréants dans une multitude de déplacements autour de Québec : l'Île d'Orléans, Carouge [Cap-Rouge] et Charlesbourg ; à naviguer sur le fleuve, se terrer dans les bois autour des plaines d'Abraham ou parcourir la route des Cantons de l'Est. La mise en intrigue des événements, n'obéissant pas à une trajectoire linéaire, assure le dynamisme du récit et maintient le suspense au fur et à mesure que les turpitudes des brigands se dévoilent au cours de leur procès – jusqu'à la fin qui prolonge l'incertitude quant à la sanction appliquée aux bandits, puis laisse planer le doute sur la destinée de Cambray. L'œuvre d'Angers baigne dans un climat de terreur créé par des descriptions de la nature déchaînée et par un traitement outrancier donné aux actes de violence.

Le meurtrier était sans voix, et ayant voulu pousser un cri, il ne sortit de sa bouche qu'un torrent de sang qui se répandit sur la figure de sa victime et humecta sa langue aride [...] Cette scène d'horreur se serait prolongée plus longtemps, si le vent, qui continuait à

³⁴ John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, nouv. édition mise à jour, trad. de l'anglais par Hélène Filion, Sillery : Septentrion, 1995, p. 130-131,166.

³⁵ Pierre-Georges Roy, « La bande de Chambers », *Cahiers des Dix*, n° 3, 1938, p. 89-113.

souffler avec force, n'eut poussé contre la chaloupe une grosse vague, qui la souleva avec violence et fit lâcher prise aux deux adversaires³⁶.

Quelques mois après la parution des *Révélations du crime*, Philippe Aubert de Gaspé fils (1814-1841) publie *L'influence d'un livre*. La préface de l'ouvrage, sous-titré *Roman historique* ne stipule en aucun endroit que l'œuvre s'apparente au récit d'aventures ou d'épouvante gothique. De Gaspé soutient avoir tenté quelques années auparavant d'écrire un roman dans lequel un héros passe par toutes sortes de tribulations amoureuses avant de trouver le bonheur, mais il y aurait renoncé pour se consacrer plutôt à reproduire les mœurs canadiennes en cet « âge industriel³⁷ ». Son attention se porte sur le meurtre d'un colporteur du nom de Guillemette commis par un charlatan dénommé Marois, qui a été pendu à Québec en 1829³⁸.

François-Réal Angers et Philippe Aubert de Gaspé se réclament tous deux de la véracité historique en s'interdisant l'autorité du créateur ; ils se présentent plutôt comme de simples relais entre le vécu et le narratif. Alors qu'Angers dit s'appuyer sur une entrevue avec Waterworth, Aubert de Gaspé affirme que Charles Amand lui a lui-même raconté son histoire.

L'influence d'un livre est historique comme son titre l'annonce. J'ai décrit les événements tels qu'ils sont arrivés, m'en tenant presque toujours à la réalité, persuadé qu'elle doit toujours remporter l'avantage sur la fiction la mieux ourdie [...] Il a donc fallu me contenter de peindre des hommes tels qu'ils se rencontrent dans la vie usuelle. Lepage et Amand font seuls exception : le premier, par sa soif du sang humain; le second, par sa folie innocente³⁹.

Sous un plaidoyer en faveur du récit d'observation, Aubert de Gaspé inscrit en réalité son livre dans la tradition du roman gothique et d'aventures. L'évocation de ses personnages marginaux annonce la promesse d'une série de perturbations riches en inquiétude. Le roman se subdivise en de multiples axes spatio-temporels orientés autour du personnage de Charles

³⁶ Angers, *Les Révélations du crime*, p. 96.

³⁷ Philippe Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996 [1837], p. 13-14.

³⁸ Louis Lasnier, *Les noces chymiques de Philippe Aubert de Gaspé dans L'influence d'un livre*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 91.

³⁹ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 13-14.

Amand, un pauvre habitant obsédé par le désir de faire fortune à travers l'alchimie. Sous l'influence du livre de magie du Petit Albert – de là le titre du roman – l'antihéros tente de se procurer la main d'un condamné à mort pour en fabriquer une main-de-gloire. Le récit se transporte alors plus tard sur la scène du meurtre de Guillemette qui va conduire à l'échafaud son assassin, nommé ici Lepage, et pourvoir Amand de son macabre talisman. La découverte de la victime alerte plusieurs villageois parmi lesquels apparaît le héros romantique du récit, le jeune médecin Eugène Saint-Céran. Ce dernier aime Amélie, la fille d'Amand, mais sa pauvreté fait obstacle à leur union. Charles Amand se livre à diverses manœuvres dans sa quête du trésor, lesquelles lui font sillonner par le fleuve et les chemins boueux la région de Québec, de Port Joli à Anticosti. Il doit aussi essayer les revers : son associé peureux qui nuit à ses conjurations, le médecin qui lui refile une chandelle de suif plutôt qu'une main de gloire, puis le contrebandier qui le retient prisonnier durant cinq ans sur l'île où il trouve par hasard une cassette remplie d'argent. Parallèlement, Eugène Saint-Céran voyage de Québec au Haut Canada après s'être vu refuser la main d'Amélie, et s'y complaît dans la fréquentation de prostituées. Après quoi, il revient à Québec pour planifier l'enlèvement de la jeune fille, mais le stratagème des amants est mis à jour par le retour d'Amand. Le nouveau riche consent finalement au mariage de sa fille et Saint-Céran offre à son beau-père un livre de sciences dans le vain espoir qu'il abandonne ses pratiques d'alchimie.

Entre les développements de ces intrigues multiples, Aubert de Gaspé intercale deux légendes canadiennes de tradition orale. « L'étranger », issue de la légende du « Diable au bal⁴⁰ », raconte l'histoire d'une jeune fille du nom de Rose Latulipe qui succombe au Démon et est sauvée in extremis par l'intervention du curé, alors que dans « L'Homme du Labrador », Rodrigue Bras-de-fer qui ne craint ni Dieu ni Diable est visité par de terrifiants démons dans un poste de traite isolé après avoir tué son camarade dans un excès de rage. En 1864, longtemps après la mort prématurée d'Aubert de Gaspé, l'abbé Henri-Raymond Casgrain édite une version censurée de *L'influence d'un livre*, qu'il intitule *Le chercheur de trésors ou l'Influence d'un livre*. Ce nouveau titre associe plus étroitement l'intrigue au genre

⁴⁰ Aurélien Boivin, « Le conte fantastique au XIX^e siècle : essai de classification », in Boivin (éd.), *Les meilleurs contes fantastiques québécois du XIX^e siècle*, Montréal : Fides, 1997, p. 11.

de l'aventure et, au reste, le livre, soigneusement expurgé de ses jurons et de ses références à l'amour charnel, est distribué en prix aux écoliers à la fin du siècle⁴¹.

Eugène L'Écuyer (1822-1898) trouve son inspiration à la fois dans l'œuvre d'Angers et dans celle d'Aubert de Gaspé pour rédiger *La fille du brigand*, un feuilleton publié sous le pseudonyme de Pietro dans *Le Ménestrel* en 1844. Dès les premières lignes, l'auteur annonce son intention d'effrayer son public par une mise en contexte sinistre et par l'évocation du crime à venir : « ... les rues de Québec étaient désertes ; un silence effrayant régnait sur la ville. Tout annonçait une de ces nuits de vol et de meurtre...⁴² ». Comme dans *L'influence d'un livre et les Révélations du crime*, le récit se veut historique, mais à seule fin de restituer une période de violence et de donner du poids à l'horreur du crime. « Québec vivait alors dans une époque de sang [...] où on avait chaque jour à enregistrer un nouveau meurtre⁴³. L'intrigue criminelle s'amalgame à un drame amoureux, par l'idylle impossible entre le jeune gentilhomme, Stéphane, et Helmina, dont le père dirige la bande des brigands du Cap-Rouge. L'Écuyer exploite l'inadéquation morale inhérente à la tradition gothique, où l'on traite fréquemment de la dépendance d'une héroïne vertueuse envers un parent démoniaque⁴⁴. Mais il finira par dissiper l'équivoque : Maître Jacques n'est en réalité que le tuteur de la jeune fille. Soudainement épris d'elle, il la séquestre dans une grotte et l'enjoint à devenir sa femme sous la menace de la laisser mourir de faim. Une mission de secours menée par Stéphane et le véritable père d'Helmina se solde par la mort du coupable et l'heureuse union des jeunes gens.

Comparé à ces premiers récits, le roman *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville (1814-1894) se révèle une œuvre dense et composite puisque son aspect gothique se concentre dans la première partie et disparaît dans la seconde au profit d'un drame historique. De même, l'aventure qui abonde dans la première moitié de l'intrigue

⁴¹ Maurice Lemire, « L'influence d'un livre », in Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*, p. 390.

⁴² Eugène L'Écuyer, *La fille du brigand*, in Gilles Dorion (éd.) *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996, p. 235.

⁴³ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 235.

⁴⁴ Dupperay, *Le roman noir anglais*, p. 56.

va également décroître en importance dans la seconde. Une telle multiplicité des styles et des thèmes trouve son origine dans la genèse chaotique du roman ; la diffusion du feuilleton amorcée dans *L'Album littéraire et musical de la Minerve* en janvier 1849 s'interrompt après 33 chapitres en juin 1851 parce que la revue n'est plus rentable. Boucherville reprendra la rédaction de son feuilleton de janvier 1864 à juillet 1865 dans *La Revue canadienne*. Mais à ce moment, le roman historique succède à la fiction gothique⁴⁵, alors Boucherville remanie la section qu'il avait publiée et en élimine plusieurs passages avant de lui donner une suite. Le roman paraîtra plus tard en deux tomes chez Eusèbe Sénécal en 1874⁴⁶. Bien que Boucherville ait expurgé de la première mouture les éléments les plus choquants, surtout les références à la sexualité, *Une de perdue, deux de trouvées* conserve néanmoins ses accents gothiques dans la première partie et, même si le surnaturel en est absent, le roman trouve ses effets de terreur dans les bayous sombres de la Louisiane et sur les mers des Antilles.

L'histoire s'amorce avec la lecture du testament d'Alphonse Meunier, riche négociant qui a fait de son fils adoptif Pierre Saint-Luc l'héritier de sa fortune. Ignorant de ce fait, le jeune capitaine revient de Cuba avec à bord de son navire Sir Arthur Gosford, sa fille Clarisse et Sara Thornbull, la fille du consul anglais. Après avoir affronté le pirate Cabrera, qui poursuit Sara d'un amour impossible, Pierre arrive à La Nouvelle-Orléans et tombe dans un piège tendu par le médecin Léon Rivard. Ce dernier, qui a empoisonné Alphonse Meunier pour s'emparer de sa fortune, fait séquestrer Pierre par ses complices, la famille Coco-Letard. Il tente ensuite de simuler la mort du jeune homme afin de lui substituer devant le tribunal un garçon attardé qu'il aurait fait passer pour un fils naturel de Meunier. Mais Pierre échappe à ses geôliers qui ont tenté de le tuer avec un serpent venimeux et surgit au tribunal pour réclamer son héritage alors que Rivard échappe à la justice.

⁴⁵ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques, (dir. publ.), *1840-1869. Un peuple sans histoire ni littérature*, p. 404-405.

⁴⁶ Maurice Lemire, « Une de perdue, deux de trouvées », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900. T. 1 du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 720-728.

À la suite de ces événements, Pierre envoie son fidèle nègre Trim et Arthur Gosford délivrer Sara, que Cabrera a entraînée dans les bayous, le temps de faire face à une révélation : Alphonse Meunier était son véritable père et sa mère vit encore au Canada. Ainsi se clôt la première partie de *Une de perdue, deux de trouvée*. Dans le second opus, les complots meurtriers et les chasses à l'homme cèdent le pas aux remous sociaux des rébellions au Bas-Canada et à la quête du héros pour retrouver sa mère.

Après Boucherville, le seul roman doté de forts accents gothiques qui paraît au Québec avant les dernières décennies du siècle provient de l'auteur français résidant au Canada, Henri-Émile Chevalier. Ce dernier se fera plus tard connaître pour ses romans d'aventures historiques, mais en 1853, ses influences sont encore très liées aux modèles européens et il fait paraître dans *Le Moniteur Canadien* un feuilleton intitulé *Les souterrains du Château de Maulnes*, dont l'action se situe en France. Le prologue de ce drame familial montre deux jeunes hommes de lettres pourchassés par les autorités qui trouvent refuge au château. Par une nuit d'orage, une apparition qu'ils croient être le fantôme d'un vieillard fou les conduit dans les soubassements où ils découvrent un blason médiéval. Lors de leur seconde visite au château, ils retrouvent le vieillard mort à côté d'un manuscrit racontant sa vie. L'intrigue transporte le lecteur à la veille de la Révolution de 1789 pour dévoiler la tragédie d'une jeune aristocrate du nom de Louise, qui épouse son cousin, Horace de Villermont, malgré son amour pour le bandit Henry Bravo – dont la sœur a été déshonorée par Villermont. Apprenant l'infidélité de sa femme, Villermont tue son rival en duel, mais les complices du brigand se vengent en assassinant sa fille et Villermont sombre dans la folie. Outre ses développements terrifiants, notamment en ce qui concerne les pratiques des brigands, *Les souterrains...* déploie tous les mécanismes du roman noir : suspense, citations lugubres de Byron, orages et cavernes obscures, terreurs imaginaires et violences réelles. L'aventure s'y manifeste sous la forme de poursuites, de sauvetages héroïques et de rencontres illicites entre les amoureux.

Durant la seconde moitié du siècle, la production d'œuvres à caractère gothique s'interrompt au profit de l'histoire et de l'exotisme, cependant, on décèle quelques éléments de style et de narration issus de l'esthétique gothique dans certains romans d'aventures parus au cours de cette période. *L'intendant Bigot* de Joseph Marmette (1871), qui traite de l'enlèvement et de la séquestration d'une jeune femme par l'intendant machiavélique,

exploite le lieu gothique par la description d'un mystérieux manoir truffé de passages secrets et de pièges. Je mentionne également deux romans publiés à la fin du siècle : *L'enfant mystérieux* de Wenceslas Dick (1880) marie le motif de la persécution d'une jeune fille par un tuteur malveillant aux figures du folklore canadien, par exemple la dame blanche, le loup-garou, le lutin et la sorcière amérindienne. *Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier (1893) ouvre son intrigue sur la découverte d'un vaisseau fantôme ayant appartenu à un patriote poussé à l'exil par les machinations d'un rival. Les deux romans introduisent dans leur trame narrative un conte fantastique selon les procédés mis en œuvre par Aubert de Gaspé. Dans *L'enfant mystérieux*, Wenceslas Eugène Dick décrit une veillée au village, au cours de laquelle un habitant se plaît à effrayer l'assistance avec une légende intitulée « Une histoire de loup-garou ». Dans *Les Mystères de Montréal*, un vieux marin raconte « Une histoire de revenant », dans laquelle des Amérindiens reviennent d'entre les morts assouvir leur vengeance sur le capitaine de navire qui les a assassinés.

1.2.4 L'espace dans le roman d'aventures gothiques

Les premiers romans d'aventures gothiques au Québec se caractérisent par la représentation d'une violence exacerbée et le recours à des accents de surnaturel et des stratégies narratives de retour au passé. Mais la principale influence du genre frénétique sur nos romans se manifeste dans la mise en place d'un espace terrifiant parce que fondamentalement situé hors de l'expérience objective, c'est-à-dire dans les marges de l'activité quotidienne et régulée de l'individu. Ainsi, sans même effectuer un déplacement, le personnage vit une première expérience de l'altérité quand son univers connu se trouve plongé dans la nuit. L'obscurité totale abolit les repères de l'espace dans les communautés préindustrielles faiblement éclairées et pousse dans leurs refuges les habitants et les bourgeois. Aussi, le monde de la nuit appartient-il au bandit ou au débauché. Dans nos romans gothiques, tous les actes criminels, qu'il s'agisse des expéditions de la bande de Cambrai ou les conjurations maléfiques d'Amand, se déroulent sous le couvert de l'obscurité et les descriptions de ces actes éveillent l'inquiétude en raison d'un climat oppressant : « Les ténèbres étaient alors complètes, le vent s'était levé et gémissait plaintivement à la cime des

hautes futaies⁴⁷ » ; « La nuit était sombre » [...] Tout présageait un nuit horrible⁴⁸ » ; « ... l'ombre d'une nuit d'orage et de terreur⁴⁹ » ;

Le panorama gothique européen se déploie de façon à évoquer le sublime, ainsi l'action se déroule-t-elle généralement dans le décor des collines anglaises ou des Alpes italiennes. Au Canada, l'imaginaire gothique ne se porte pas encore sur les vastes étendues du Nord ou des Plaines. Avant que ces régions ne soient colonisées, nos auteurs se restreignent aux lieux qu'ils connaissent : *Les Révélations du crime*, *L'influence d'un livre* et *La fille du brigand* ont pour cadre la région de Québec ; la première partie de *Une de perdue, deux de trouvées* se situe en Louisiane où Boucherville a effectué un séjour de 1838 à 1840⁵⁰. Quant au Château de Maulnes, il se trouve non loin de Châtillon-sur-Seine où Chevalier a vu le jour⁵¹. Outre qu'il se concentre sur des lieux délimités comme la ville et sa région immédiate ou le domaine entourant le château, l'espace gothique est défini en termes d'exiguïté et d'obscurité. Dès la première page, *L'influence d'un livre* s'ouvre sur la description de la chaumière d'Amand, laquelle est cernée d'un côté par les montagnes, et de l'autre par le fleuve et un bosquet de pins. L'Écuyer procède de la même façon en amorce de *La fille du brigand* : des montagnes que le soleil couchant teinte de sang ; « la sombre verdure » ; des nuages qui jettent une ombre⁵². L'univers gothique appartient à l'ordre de ce qui est clos, bas et sombre. D'ailleurs, la forêt contribue encore plus activement à souligner la correspondance entre le mal et la nature, en se présentant comme le refuge de la barbarie. Les bois sont « un lieu maudit⁵³ », où se terrent « une classe d'industriels⁵⁴ » : des « rebuts de la société ».

⁴⁷ Henri-Émile Chevalier, *Les souterrains du Château de Maulnes*, *Le Moniteur canadien*, 21 juillet-9 décembre 1853 (21 juillet).

⁴⁸ Aubert de Gaspé, *L'Influence d'un livre*, p. 16.

⁴⁹ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 235.

⁵⁰ Placide Lépine [pseudonyme de Henri-Raymond Casgrain], « Georges de Boucherville », *L'Opinion publique*, 22 février 1872.

⁵¹ Stefán Ketseti, « Fortune littéraire et fortune critique d'une œuvre controversée : Henri-Émile Chevalier (1828-1879) », mémoire de maîtrise, Montréal : Université de Montréal, 1992, p. II.

⁵² L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 235.

⁵³ *Ibid.*, p. 257.

Quand ils ont fait quelque bonne prise, la marmite s'accroche à la branche d'un arbre, la volaille cuit en plein air et se mange sur l'herbe ; la lune et les étoiles voient des rendez-vous amoureux, de dégoûtantes orgies, des complots iniques, des sommeils courts et agités⁵⁵.

Ceci dit, l'utilisation de la forêt comme repaire de brigands relève de la tradition européenne et n'a rien de spécifiquement québécois. Pastichant Ann Radcliffe, Henri-Émile Chevalier évoque les dangers de la forêt : « Tous les bois environnants regorgent de bandits, et malheur au piéton attardé, malheur au cavalier solitaire, malheur au chasseur égaré⁵⁶. » Toutefois, la singularité de notre roman gothique tient justement à cette imitation du modèle étranger, sans égard à deux siècles de traite des fourrures et de symbiose entre les Canadiens et leurs forêts, comme si le nomadisme du Canadien français, « l'appel du Nord » pour citer Jack Warwick⁵⁷, n'avait jamais existé ou ne devait plus être encouragé. De fait, la superstition prend le relais pour associer au démoniaque tout ce qui est sauvage et distant car l'individu qui « prend le bois » échappe à la surveillance de la communauté. « C'était l'épouvantail dont se servait la superstition pour inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice⁵⁸. »

Tous les soirs, disaient les vieillards, on voyait tout autour du bois des feux souterrains qui s'échappaient du sein de la terre, des fantômes qui se répandaient dans les champs [...] c'étaient des cadavres que l'on voyait suspendus à tous les arbres [...] c'étaient des spectres qui prenaient toutes sortes de formes, des bêtes féroces qui s'entre-déchiraient [...] tel était le tableau que les bonnes femmes inventaient dans leurs superstitions en parlant du Cap-Rouge.

Cependant nous dirons que le Cap-Rouge avait une réputation si horrible et si effrayante que personne n'aurait osé, sans se faire taxer de folie et d'imprudence, le traverser dans la nuit⁵⁹.

⁵⁴ On peut se demander si l'Écuyer entend par « une classe d'industriels » des individus qui s'ingénient à faire le mal ou alors cette « classe laborieuse, classe dangereuse » que les élites craignent au début du XIX^e siècle. Daniel Dicaire, « Police et société à Montréal au milieu du XIX^e siècle », mémoire de maîtrise, Montréal : Université du Québec à Montréal, 1999, p. 5

⁵⁵ Angers, *Les révélations du crime*, p. 79.

⁵⁶ Chevalier, *Les souterrains du Château de Maulnes*, *Le Moniteur canadien*, 8 septembre 1853.

⁵⁷ Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française. Essai*, trad. de l'anglais par Jean Simard. Coll. « Constantes », Montréal : Hurtubise HMH, 1972.

⁵⁸ L'Écuyer, *La Fille du brigand*, p. 257.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 257.

En d'autres occasions, la forêt devient labyrinthique ; elle se substitue au château du roman gothique européen dans la mise en place d'une atmosphère oppressante. Dans *La Fille du brigand*, les jeunes Helmina et Julienne sont forcées par leur ravisseur d'accomplir « une marche horrible dans des sentiers tortueux⁶⁰ », tandis que les héros de *Une de perdue, deux de trouvées* poursuivent dans les bayous de La Nouvelle-Orléans le pirate Cabrera avec l'aide de l'esclave Trim, qui connaît bien l'endroit pour avoir déjà tenté de s'y échapper. Dans une annexe à la première version du feuilleton, laquelle avait pour titre « histoire de Trim », Boucherville décrit avec une saisissante réalité la fuite d'un esclave dans les bois « encombrés de jeunes repoussis, de ronces et de lianes⁶¹ », poursuivi par les aboiements des chiens, les cris du surveillant de plantation et le sifflement des balles, jusqu'à ce que la fuite de l'esclave s'arrête brutalement au bord d'une baie envahie par les requins.

Aucun élément de décor n'occupe une aussi grande place dans le roman gothique québécois que l'eau. Toutes les œuvres baignent littéralement dans une abondance d'eau, qu'il s'agisse des orages, de la pluie qui tombe « par torrents⁶² », du « mugissement des vagues⁶³ » sur le fleuve ou du « bruit monotone de la chute de Montmorency⁶⁴ ». Le mal s'incarne dans l'eau qui agit comme un être vivant capable de se déchaîner, de retenir les protagonistes prisonniers et de bouleverser leur existence. Les univers de nos romans sont encerclés d'étendues d'eau qui tiennent lieu de barrières autant psychologiques que naturelles : *L'influence d'un livre* se situe à Port-Joli, *La fille du brigand*, à Cap-Rouge, *L'enfant mystérieux*, à l'Île d'Orléans et, enfin, *Les mystères de Montréal* initie son intrigue dans le port de la métropole.

Le fleuve Saint-Laurent tient un rôle catalyseur auquel le roman gothique accorde une importance comme aucun autre type de roman d'aventures ne le fera par la suite. Frontière entre la vie et la mort, le fleuve est la voie par laquelle survient l'étrange : les flots rejettent le

⁶⁰ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 298.

⁶¹ Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 814.

⁶² Angers, *Les révélations du crime*, p. 99

⁶³ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 25

⁶⁴ L'Écuyer, *ibid.*, p. 235.

cadavre de Guillemette que Lepage avait tenté de faire disparaître ; il amène Anna, *l'enfant mystérieux*, aux habitants de l'île qui la prennent pour un loup-garou. Figé dans les glaces, le fleuve permet aux fantômes d'envahir le navire de Longpré dans la légende « Une histoire de revenant » insérée dans *Les mystères de Montréal*. Or, l'individu reste passif devant le mystère qui surgit de l'extérieur et n'emprunte la voie des eaux que rarement. Seul Charles Amand entreprend la traversée du Saint-Laurent pour atteindre une caverne où il croit que son trésor l'attend. Le fleuve revêt alors la forme d'un portail, d'une frontière séparant la condition initiale de pauvreté chez Amand de l'aventure qui le mène à l'enrichissement. L'aspect sinistre du décor indique que le héros commet là un acte de transgression :

Ce cap a quelque chose de majestueux et de lugubre [...] Une nuée d'oiseaux, enfants des tempêtes, voltigent continuellement autour de son front couronné de sapins et semblent, par leur croassement sinistre, entonner le glas funèbre de quelque mourant. Le fleuve s'engloutit avec fracas dans sa base en forme de caverne, où la voix de l'homme n'a jamais retenti. Or, c'était dans cette caverne qu'Amand voulait pénétrer⁶⁵.

Michel Lord a soulevé l'importance de l'eau dans le roman gothique québécois et, sans pouvoir développer davantage la question dans le cadre de sa recherche, il reconnaît dans le navire un substitut adéquat au château gothique européen. Le navire tient lieu à la fois de prison flottante et de refuge contre la tempête et les pirates⁶⁶. Il sillonne les pages de *L'influence d'un livre*, *Une de perdue*, *L'enfant mystérieux* et *Les mystères de Montréal*. Il affronte les tempêtes et ses naufrages changent la destinée des héros, les laissant orphelins, comme Anna, ou contribuant à leur richesse, comme Amand. Le vaisseau fantôme appelé Marie Céleste constitue l'énigme au cœur des *Mystères de Montréal*.

En tant que lieu clos, le navire recrée le microcosme social. Le pirate y côtoie le marchand et la jeune aristocrate, les marins et les capitaines y forment une hiérarchie menacée par le risque de mutinerie, comme dans l'équipage de Paul Turcotte ou celui de Pierre Saint-Luc. Fidèle à l'imaginaire gothique qui fait surgir le péril de l'intérieur, le navire crée un isolement absolu où tous les passagers deviennent des victimes potentielles en l'absence du secours venant de la terre. Boucherville traite l'état d'anxiété ressenti par les

⁶⁵ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 61-62.

⁶⁶ Lord, *En quête du roman gothique québécois*, p. 42.

passagers du Zéphyr lors de la bataille navale livrée par Pierre au navire pirate de Cabrera : la chasse dans la nuit, le spectral pavillon noir hissé à travers la fumée des canons, les craquements de la charpente, Clarisse Gosford annonçant au capitaine son intention de se suicider plutôt que d'être violée⁶⁷ ; enfin, l'alternance du désespoir et du soulagement quasi hystérique devant la victoire. « Le sublime et la mort à un bout, le ridicule et la folie à l'autre⁶⁸. » « Sur mer, la mort nous environne de tous côtés : sur le vaisseau le fer, le feu, les balles ; hors du vaisseau la mer et ses abîmes. La mort, partout la mort⁶⁹ ! »

Manifestement, les auteurs québécois savent reproduire les procédés du roman gothique européen, mais ils n'osent jamais aller aussi loin dans l'esprit du genre et ne s'abandonnent pas avec autant d'audace à la terreur ou à la représentation des tabous. Notre roman s'inspire davantage du courant mené par Ann Radcliffe, avec des histoires d'amour et des fins heureuses, que de récits plus sombres tels ceux de Matthew Gregory Lewis et Charles Robert Maturin⁷⁰. À l'exception des *Souterrains du Château de Maulnes* de Henri-Émile Chevalier, les intrigues se concluent par la punition des êtres vils et le rétablissement des victimes dans leurs droits ; peu de personnages principaux subissent une tragédie irréversible ou commettent des actes d'un pur sadisme. D'ailleurs, André Carpentier a montré que le roman québécois présente une version « euphémisée » de la littérature gothique par rapport aux modèles européens⁷¹. Ainsi, l'imaginaire gothique se serait implanté au Bas-Canada en ignorant les décors d'abbayes et les figures de prêtres pour privilégier les personnages de bandits et d'orphelines déshéritées. En Europe, ceux-ci sont plus présents dans les romans écrits par des femmes, comme Regina Maria Roche et Ann Radcliffe, mais aussi dans les romans noirs et les mélodrames français. Les références à Ann Radcliffe que l'on retrouve

⁶⁷ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 398-421.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 405.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 313

⁷⁰ L'intrigue du roman *Le moine* (1795) de Lewis se situe durant l'Inquisition et a pour personnage principal un moine honnête qui succombe à la tentation, alors que *Melmoth, ou l'Homme errant* (1820) de Maturin, raconte l'errance à travers les siècles d'un homme qui a vendu son âme au diable et qui meurt au terme de maintes tentatives pour trouver une âme en remplacement de la sienne.

⁷¹ André Carpentier, « Notes en marge d'un historique du roman fantastique québécois au XIX^e siècle », *Voix et Images*, vol. 19, n^o 1 (55), automne 1993, p. 106.

dans *Les souterrains du Château de Maulnes* et les allusions faites par Aubert de Gaspé à Ducray-Duminil⁷² laissent croire que les auteurs qui publient au Québec s'intéressent davantage aux intrigues orientées sur le sort des victimes de complots et le rapprochement des parents et des enfants. Seul le récit *Les révélations du crime* met au premier plan un personnage malfaisant, Waterworth, qui, toutefois, se repent de ses crimes, consacrant ainsi le triomphe de la vertu.

Si le courant québécois s'apparente un tant soit peu à la fiction canadienne-anglaise telle que l'a analysée Gerry Turcotte⁷³, il semblerait que nos romanciers aient appréhendé l'esthétique gothique avec une certaine distanciation. Autrement dit, ils en auraient consciemment imité les codes mais en auraient, sciemment ou non, ignoré les préoccupations pour lui conférer un esprit plus proche de leur propre expérience. Par exemple, les questions reliées à la violence et à la pauvreté occupent une place plus importante que la corruption du pouvoir et la religion. La distinction entre les imaginaires gothiques nord-américain et européen s'explique en partie par le contexte colonial, si l'on considère, d'abord, que la faible concurrence entre les romanciers d'ici ne les oblige pas à une surenchère des effets choquants. Le cadre social est aussi tout à fait différent ; le Québec n'a pas (ou plus) d'aristocratie ; la perception de la société dans notre roman gothique n'est donc pas celle d'un monde sclérosé et marqué par la décadence. La pratique religieuse y est homogène, alors que la littérature anglaise renferme une part d'anti-catholicisme – avec ses moines fous et ses nonnes perverses – à laquelle nos auteurs n'ont pas adhéré. D'autre part, les questions reliées à la violence et à la pauvreté ne rejoignent pas l'imaginaire gothique européen comme elles le font ici. Or, la peur de ses voisins et de la misère en milieu colonial est un problème crucial

⁷² François-Guillaume Ducray-Duminil (1761-1819) est un populaire auteur français dont les œuvres *Victor ou l'Enfant de la forêt* (1796) et *Coelina ou l'Enfant du Mystère* (1798) se situent dans la veine des romans d'Ann Radcliffe. Maurice Lévy, *Le roman « gothique » anglais*, p. 242-243.

⁷³ « The Gothic in English Canada is certainly terrific, but there is also frequently an air of controlled artificiality about it, if not of outright parody, so that its practitioners seem always to be self-conscious in their use of the mode. Gerry Turcotte, « English-Canadian Gothic », in Marie Mulvey-Roberts (dir. publ.), *The Handbook to Gothic Literature*, New York : New York University Press, 1998, p. 49-53, cité dans *Gothic Studies*, vol. 4, n° 2, novembre 2002, table des matières reproduite dans le site « The Sickly Taper », www.thesicklytaper.pagedepot.com. Page consultée le 19 juillet 2007.

parce qu'elle entre en contradiction avec la « mythologie des (re)commencements » que Gérard Bouchard associe à la conscience collective dans les « collectivités neuves⁷⁴. » À cet effet, le discours du roman gothique québécois présente l'image d'un pays où les petites gens vivraient les mêmes souffrances que dans l'ancien monde.

Il faut considérer également qu'au moment où naît le roman gothique au Québec, l'influence des romans de Fenimore Cooper et de Walter Scott s'est également fait sentir. On peut alors soupçonner la mise en œuvre d'un métissage générique qui laisserait transparaître un nouvel esprit d'initiative s'incarnant dans les personnages de nos romans. Ce sens de l'entreprise se manifeste d'abord dans la multiplication des déplacements entrepris par les individus. Certes, les premières nouvelles terrifiantes publiées au Québec ont exalté le thème de la claustration : « La tour de Trafalgar » raconte l'histoire d'un homme forcé de passer la nuit dans une tour dont l'orage l'empêche de sortir, tandis que dans « Emma ou l'amour malheureux », l'héroïne, que l'on a cru atteinte du choléra, est enterrée vivante. En revanche, les premiers romans gothiques témoignent d'une véritable frénésie du mouvement. Quand le personnage européen – ou américain – demeure souvent impuissant devant ceux qui lui veulent du mal ou qu'il sombre irrémédiablement dans la folie⁷⁵, son homonyme québécois multiplie les tentatives pour échapper à son sort. Waterworth et Cambray s'efforcent d'éviter l'exécution, le premier en livrant ses camarades, le second en simulant la contrition ; Pierre Saint-Luc poursuit des pirates, puis échappe à l'enfermement et se précipite au tribunal afin de revendiquer son héritage ; Amand parcourt la région pour s'adonner aux conjurations qui le sortiront de sa pauvreté et lui permettront de vaincre le mépris dans lequel on le tient en raison de sa médiocrité et de son obsession :

⁷⁴ Gérard Bouchard, « L'Histoire comparée des collectivités neuves ou cultures fondatrices », in *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal : Boréal, 2000, p. 15.

⁷⁵ Le roman *Wieland* (1798) de Charles Brockden Brown raconte l'histoire d'un colon angoissé qui est poussé à tuer sa famille par de mystérieuses voix provenant en fait d'un voisin cruel.

... il me faut de l'or, oui : de l'or ; et l'on verra si Amand sera toujours méprisé, rebuté comme un visionnaire, comme un... oui, comme un fou ; pourquoi me cacher le mot ? Ne me l'ont-ils pas dit, ne me l'ont-ils pas répété jusqu'à ce que j'aie été assez près de le croire⁷⁶?

La manie innocente d'Amand résume à elle seule la prédominance accordée à l'aventure dans le gothique québécois en ce qui a trait au traitement artificiel donné à l'hallucination et aux autres manifestation de la folie. La démence n'y est jamais présentée comme une maladie mais plutôt comme un trouble spontané, entièrement produit par des conditions externes et susceptible de disparaître dès que tout obstacle s'écarte. Par exemple, la mère d'Anna, l'héroïne de *L'enfant mystérieux*, sombre dans la folie lorsque son enfant disparaît, puis elle recouvre instantanément la raison en la retrouvant vingt ans plus tard. Parce que sa « fille » refusait ses avances, Maître Jacques « s'arrachait les cheveux, se ruait sur les pierres avec frénésie⁷⁷ » avant de retrouver son calme. Il imitait en cela Cambray qui « s'emporta comme une bête féroce, bondissant de frénésie, secouant ses chaînes, criant, hurlant, et puis se calmant aussitôt⁷⁸. » Eugène L'Écuyer introduit la scène la plus frénétique du corpus des romans lorsqu'il décrit l'épisode au cours duquel Stéphane, ayant découvert que sa bien-aimée Helmina est la fille d'un brigand, succombe à une crise de *delirium tremens* :

Trois heures sonnent lentement. Stéphane est dans sa chambre étendu sur une bergère, le visage d'une pâleur livide, les yeux égarés, les cheveux en désordre et les poings fermés. Tout à coup il se lève, se promène à grands pas, frappe tout ce qu'il rencontre, et vient retomber sur son fauteuil ; puis il se lève encore, se roule sur le plancher, déchire ses habits et regagne encore une fois son siège. Tantôt, il grince des dents, s'arrache les cheveux, se meurtrit les bras; tantôt il pleure, il gémit, il tremble convulsivement, puis ses yeux se ferment doucement, on dirait qu'il repose paisiblement⁷⁹.

Ces manifestations d'aliénation, rendues en termes d'actions cumulatives plutôt que d'émotions, rattachent les intrigues à l'écriture de l'excès propre au gothique, tout en introduisant un vocabulaire du mouvement. C'est toute une physiologie de la contrariété qui se développe dans les premiers romans d'aventures québécois, qu'il s'agisse de la colère impuissante ou de la répulsion incitant le personnage à fuir. Ainsi, la narration s'inscrit dans

⁷⁶ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 15.

⁷⁷ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 302.

⁷⁸ Angers, *Les révélations du crime*, p. 135.

⁷⁹ L'Écuyer, *ibid.*, p. 287.

une logique du corps intimement liée au mouvement dans l'interaction entre les protagonistes à l'intérieur d'un espace : poursuivre, fuir, enlever, s'évanouir, autant d'actions trahissant une incapacité du personnage à tolérer son environnement ou à le partager avec l'autre. Eugène Saint-Céran quitte le Bas-Canada après avoir essuyé le rejet du père d'Amélie, et lorsque qu'il en revient dans l'intention d'arracher la jeune femme à son milieu, il trouve Amand prêt à lui concéder la main d'Amélie. Or, ce n'est pas un père qui accueille un gendre, mais bien un homme qui veut se « débarrasser⁸⁰ » de sa fille. Après la mort de sa femme, l'alchimiste se consacre seul à ses recherches dans sa petite chaumière. « Son âme à lui, c'est dans ce foyer. Ne l'accusez pas de folie, au moins dans cela, car le foyer, c'est le royaume des illusions, c'est la source des rêves de bonheur⁸¹. »

Que la nature sinistre et désolée ménage des effets d'oppression en lieu et place du château européen n'atténue pas pour autant l'importance du bâtiment gothique, lequel se présente toujours sous son aspect le plus rébarbatif. La ville de Québec revêt quelques traits massifs et barbares de la forteresse médiévale, quand le vent vient se briser « avec fracas », tel un appareil de siège, sur « les vieux murs » de la porte Saint-Louis⁸². La description de La Nouvelle-Orléans dénote le délabrement :

La rue déserte et obscure, à peine éclairée à de longs intervalles par des lanternes dont les vitres brisées avaient, dans plus d'un endroit, laissé le vent éteindre les lumières. Quelques lanternes intactes conservaient encore cependant leur lumière pâle et lugubre et luttèrent, en se balançant, contre les efforts du vent⁸³.

Les prisons représentent également le dernier vestige du donjon gothique, comme celle de Québec où on enchaîne les détenus sur « une épaisse muraille tapissée de moisissure et de toiles d'araignées⁸⁴. »

Les prisons !...ne semble-t-il pas que ce mot seul, prisons, exprime quelque chose de terrible et d'effrayant, quelque chose de redoutable, qui glace le sang et brise le cœur ?

⁸⁰ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 75.

⁸¹ *Ibid.*, p. 78.

⁸² L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 236.

⁸³ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 386.

⁸⁴ Angers, *Les révélations du crime*, p. 113.

Lorsque vous prononcez ce mot ou que vous l'entendez dire, ne vous figurez-vous pas sur-le-champ des murs épais, des cachots ténébreux et infects, des grilles et des portes de fer, des spectres hideux, des personnes décharnées ? Ne croyez-vous pas entendre des gémissements sourds, des cris aigus, des larmes continuelles, le bruit des chaînes, le fracas des criminels ? ce mot, prison, ne vous retrace-t-il pas un séjour de douleur et de supplice, un repaire empoisonné, une caverne où le soleil n'a jamais pénétré, un purgatoire terrestre en un mot⁸⁵ ?

Dans *Les mystères de Montréal*, Paul est incarcéré à la prison du Pied-du-Courant, dont la description adopte le vocabulaire de l'architecture médiévale et reprend la métaphore de l'enfer qu'Angers fait sienne dans *Les révélations du crime*.

Son apparence frappe de loin et ses petites fenêtres semblent autant de trous de meurtrières. On ne dirait pas une construction faite pour les hommes. [...] Bloc massif sur la façade duquel semble être écrit comme à l'entrée de l'enfer de Dante : « Vous qui entrez ici perdez toute espérance⁸⁶. »

L'espace gothique est intimement lié à la hantise de l'emprisonnement et de l'ensevelissement ; les cachots, l'asile de La Nouvelle-Orléans, la grotte où Julienne et Helmina sont gardées captives, la cave dans laquelle les Coco-Letard jettent Pierre Saint-Luc sans lui en donner la raison. Tous ces lieux rendent compte du désespoir et de l'impuissance. Toutefois, le lieu gothique n'implique pas seulement une oppression physique dans le manque d'espace mais il se rapporte aussi à la paranoïa. En filigrane de toutes ces intrigues s'inscrit une autre forme d'oppression, celle qui est exercée sur un individu par un autre en état de pouvoir tel le père ou le médecin. On notera par contre l'absence significative des autorités britanniques. Tout au plus peut-on voir quelques magistrats et soldats dépersonnalisés participant aux institutions judiciaires. Dans cette perspective, il serait très difficile de présumer que l'oppression exercée par un personnage sur sa victime dans la fiction gothique tient lieu de métaphore pour le sentiment d'oppression que ressentiraient les Canadiens envers les conquérants.

Toutefois, cette « absence » de l'élément britannique ne doit pas être interprétée à la légère, car elle est aussi significative que toutes les représentations. Afin de minimiser les

⁸⁵ L'Écuyer, *La fille du brigand.*, p. 280.

⁸⁶ Auguste Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 93.

représailles qui menacent la société après l'insurrection de 1837, l'intelligentsia canadienne-française condamne les patriotes. Il faudra attendre *L'histoire du Canada* de François-Xavier Garneau (1849) pour voir une première interprétation positive de leur action⁸⁷. S'il n'est pas permis de critiquer ouvertement les autorités, il n'est pas non plus concevable de les représenter en train de protéger les Canadiens contre le mal. Il est vrai que François-Réal Angers et Philippe Aubert de Gaspé ont publié leurs romans avant que n'éclate l'insurrection, mais Angers se préparait à entrer au barreau et avait tout intérêt à montrer du respect envers le gouvernement. Effectivement, il dénonce les prisons qu'il compare à des écoles du crime, mais ne s'en prend qu'aux failles du système judiciaire et non au gouvernement qui l'a mis en place.⁸⁸

Quant à Aubert de Gaspé fils, il n'avait *a priori* aucune raison d'en vouloir aux élites britanniques dont il était proche par sa mère anglophone. S'il a pu se sentir opprimé, c'est sans doute par les patriotes. En 1835, alors qu'il est correspondant parlementaire pour deux journaux de tendances opposées, *Le Canadien* et le *Quebec Mercury*, il est accusé par le député patriote O'Callaghan de mal rapporter les débats. Une altercation avec son accusateur lui vaut un mois de prison, dont il se venge en jetant un liquide nauséabond dans le poêle de la chambre d'assemblée. Il échappe à un mandat d'arrestation en se réfugiant avec son complice Napoléon Aubin à Port-Joli où il rédige *L'influence d'un livre*. Contraint par la suite à vivoter, il meurt à Halifax en 1841 pendant que son père est en prison pour malversations financières⁸⁹. Même si Aubert de Gaspé n'a pas exprimé explicitement sa rancœur envers les autorités, il reste que ses relations avec l'élément britannique ne l'ont pas protégé, ni lui, ni sa famille.

Pour relever la trace d'un discours implicite à portée collective, il convient d'examiner la socialité de l'espace, c'est-à-dire la représentation des lieux habités. La dépossession apparaîtra ainsi l'un des thèmes les plus importants pour comprendre le rapport entre

⁸⁷ Gilles Laporte, « Introduction », in Gérard Filteau, *Histoire des patriotes*, 2^e éd., Sillery, Septentrion, 2003 [1938], p. XIII.

⁸⁸ Angers, *Les révélations du crime*, p. 36.

⁸⁹ Lasnier, *Les noces chymiques de Philippe Aubert de Gaspé*, p. IX.

l'imaginaire gothique et la société. Si nous considérons d'abord cette notion en relation avec les auteurs, il appert qu'Aubert de Gaspé n'est pas le seul à avoir dû fuir son milieu. Henri-Émile Chevalier a été exilé pour s'être opposé au coup d'état de Napoléon III⁹⁰ et Georges Boucher de Boucherville se réfugie aux États-Unis après sa participation aux rébellions en tant que secrétaire des *Fils de la liberté*⁹¹. Quoique *Les souterrains du Château de Maulnes* revête un caractère autobiographique avec la mise en intrigue de deux jeunes écrivains persécutés pour leurs opinions politiques, les premiers romanciers ne blâment pas ouvertement les autorités pour des actes de répression.

Selon Eugénia Delamotte, l'imaginaire gothique répond à l'anxiété des limites, que celles-ci relèvent du social, du spatial ou de la moralité. On y traite des peurs de commettre le mal et aussi de le subir, à fortiori dans un lieu d'isolement qui n'offrirait aucune protection⁹². Cette hantise de se retrouver seul en compagnie d'un autre menaçant trouve toute sa pertinence dans nos romans, car non seulement le lieu est-il dépeint dans son absence de perspectives d'évasions – malgré tous les efforts des protagonistes pour s'échapper – mais il est également menacé d'intrusions. Les Britanniques ont amené leurs lois, leurs prisons et leurs politiques d'exclusion, mais qu'ont-ils fait pour protéger les citoyens contre le choléra et le crime ? Des immigrants, comme Waterworth et Stewart, hantent les rues de Québec et s'introduisent dans les domiciles pour violer, torturer et tuer, tout cela sur ordre d'un notable canadien. La peur de l'étranger se mue en paranoïa envers le compatriote : Fortier dénonce les bureaucrates, ces traîtres qui vendent les leurs aux Anglais⁹³, tandis que le médecin de famille empoisonne son client pour s'emparer de sa fortune et que le guérisseur assassine son hôte dans sa chambre.

La terreur de l'intrusion semble d'autant plus pathétique qu'elle se manifeste dans le cadre d'une grande pauvreté matérielle. En effet, la misère réside dans presque tous les lieux

⁹⁰ Stefán Ketseti, « Fortune littéraire et fortune critique d'une œuvre controversée », p. II.

⁹¹ Placide Lépine [pseudonyme de Henri-Raymond Casgrain], « Georges de Boucherville », *L'Opinion publique*, 22 février 1872.

⁹² Eugénia Delamotte, *Perils of the Night : a Feminist Study of Nineteenth-Century Gothic*, Oxford : OUP, 1990, citée par Max Duperray, *Le roman noir anglais*, p. 63.

⁹³ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 71

du récit gothique. Seules les maisons de Cambray et de Pierre Saint-Luc possèdent quelques richesses, mais ils quitteront ces résidences, l'un pour la prison, l'autre pour le Canada. Le château de Maulnes est tombé en désuétude parce que son propriétaire se tapit dans les souterrains, en proie à la folie après une invasion de brigands. Les autres habitations, chaumières misérables comme celle d'Amand ou de la mère Nollet dans *L'influence d'un livre*, ou les auberges délabrées de madame A... dans *Les révélations du crime* et de Madame La Troupe dans *La fille du brigand*, témoignent de la profonde déchéance dans laquelle sont tombés leurs propriétaires.

La conception idéologique du décor appuie la thèse selon laquelle toute pauvreté résulte d'une dépossession. Le mari de Madame A... est mort sans lui laisser de revenus et Madame Latroupe a sombré dans la misère et l'alcoolisme à cause du frère débauché qui gérât ses biens. Le cas de Charles Amand rend compte de la pauvreté des agriculteurs dans la vallée du Saint-Laurent au début du XIX^e siècle⁹⁴. Les antécédents seigneuriaux d'Aubert de Gaspé lui permettaient sans doute de se distancier de son héros pour se rallier à un « nous » bourgeois, éduqué et mondain, comme on peut le déceler par ses adresses au lectorat : « une de ces magnifiques grilles qui décorent nos salons ennuyeux⁹⁵ » « se blaser sur l'idée de la mort dans nos théâtres [...] l'avantage immense, dont nous avons su si bien profiter, d'ensevelir leur sensibilité sous le rideau qui termine un des drames de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas⁹⁶ ». Dans les faits, la famille de Gaspé souffrait d'un manque chronique d'argent et cette éducation que Philippe valorise⁹⁷ lui apparaissait peut-être un idéal aussi inaccessible pour lui que pour Amand, lui qui n'avait jamais pu terminer ses études par manque de ressources⁹⁸.

Tout en entretenant un climat d'inquiétude suscité par l'environnement oppressant, la peur de la violence et le désœuvrement, le roman gothique ne peut cautionner des projets

⁹⁴ John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, p. 131.

⁹⁵ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 78.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 28.

⁹⁷ « Que n'aurait pas fait cet homme [Amand] si son imagination fertile eût été fécondée par l'éducation ? » Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 17.

⁹⁸ Lasnier, *Les noces chimiques de Philippe Aubert de Gaspé*, p. 16.

d'évasion qui permettraient aux Canadiens français de corriger leur situation ou de quitter leur pays. De terrifiantes hallucinations, ou des phénomènes surnaturels – la distinction n'est jamais clairement établie –, condamnent ceux qui convoitent des biens matériels ou de l'argent. La fonction moralisatrice de la terreur dans *L'influence d'un livre* est, à cet égard, particulièrement éloquente : Rose Latulipe est pratiquement emportée par le Diable pour avoir cédé à l'attrait du magnifique collier qu'il lui offrait. Dupont, l'assistant d'Amand, se sent si oppressé à l'idée d'enfreindre la religion pour quérir la pierre philosophale qu'il devient terrifié par la forêt :

Comme il entrait dans le bois situé au pied de la montagne, son âme se resserra en lui-même et son cœur se prit à battre avec violence ; il lui sembla que l'atmosphère était plus étroite, une sueur froide coulait sur son front, et il se sentait exténué, ses jambes pouvaient à peine le supporter. Il avait peur !...Chaque arbre lui semblait un fantôme et le vent qui bruissait dans le feuillage lui semblait un gémissement qui tombait sur son esprit comme le râle de la dernière agonie d'un mourant⁹⁹.

Quant à Amand, sa nouvelle prospérité ne lui procurera pas la respectabilité qu'il recherchait et il demeurera prisonnier de son obsession pour ses travaux d'alchimie. S'il fait preuve d'indulgence envers la monomanie de son héros, Aubert de Gaspé sanctionne de façon plus virulente toute forme de violence et châtie ses personnages par des expériences irrationnelles et des remords sans fin. Lepage entrevoit le fantôme de Guillemette et une dame blanche au visage « dévoré par un cancer hideux¹⁰⁰ », après avoir tué le colporteur pour son argent. Le Diable apparaît à Rodrigue Bras-de-fer parce qu'il a tué un camarade sous l'effet de la colère et le vieillard en porte la culpabilité nombre d'années plus tard. Une sentence similaire attend Antoine Bouet, poussé au suicide par le fantôme de son frère qu'il a tué pour son argent et dont il a maltraité la fille.

Que le remords frappe celui qui tente d'échapper à la pauvreté par le mal, voilà qui est tout à fait approprié au discours du roman gothique, dans la mesure où la loi britannique, trop froide et expéditive, ne laisse pas de place à la haine de la populace. Lors de l'arrestation de Lepage, un magistrat « homme sévère », admoneste un témoin qui veut insulter le prévenu :

⁹⁹ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 19.

¹⁰⁰ Aubert de Gaspé, *ibid.*, p. 26.

« le prisonnier n'était pas encore trouvé coupable par un jury de son pays » et « quand bien même il le serait, sa situation devait inspirer la pitié plutôt que le persiflage¹⁰¹ ». Aussi, le remords et la folie du coupable apparaissent-ils comme les seules punitions susceptibles d'apporter un sentiment de sécurité dans la population, du moins selon le discours des auteurs. «... le remords commence son office de bourreau », affirme Aubert de Gaspé¹⁰² ; « Son esprit était hanté par toutes les harpies du remords et du désespoir¹⁰³ », dira Wenceslas Eugène Dick d'Antoine Bouet ; alors, « Il faut payer », conclut le meurtrier. François-Réal Angers et Eugène L'Écuyer, pour leur part, tentent de dissuader la criminel par la peur de la prison, d'où les descriptions terrifiantes des cachots et l'angoisse qui étouffe le prisonnier : «...j'éprouvais toutes les horreurs de l'isolement », relate Waterworth. « des rêves épouvantables m'obsédaient. Je voyais des spectres tracer ma sentence de mort sur les murailles et dresser pour moi des échafauds¹⁰⁴ ». Les romanciers d'ici adoptent la stratégie de l'effroi mise à l'épreuve par les écrivains européens pour repousser le crime. Leur discours fait donc peu de distinction entre la répression de la criminalité en Europe et ici en ce sens qu'une prison reste une prison, c'est-à-dire un gouffre de souffrance. Dans les faits, les prisons et les maisons d'enfermement urbaines de la province étaient de modestes établissements comparativement aux grandes institutions de France et d'Angleterre¹⁰⁵, mais la fiction se modèle moins sur la réalité que sur la littérature de prison très en vogue en Europe dès le tournant du XIX^e siècle¹⁰⁶. Outre son caractère moralisateur, cette imitation du genre européen peut être un gage de succès auprès du lectorat que l'on veut terrifier et elle a aussi une fonction politique : critiquer implicitement les abus du système judiciaire.

¹⁰¹ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 29.

¹⁰² *Ibid.*, p. 27.

¹⁰³ Wenceslas Eugène Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 2, p. 282.

¹⁰⁴ Angers, *Les révélations du crime*, p.127.

¹⁰⁵ André Cellard, *Punir, enfermer et réformer au Canada, de la Nouvelle-France à nos jours*. Coll. « Brochure historique n° 60 », Ottawa : La Société historique du Canada, 2000, p. 10.

¹⁰⁶ Paul Zweig, *The Adventurer*, New York : Basic Books, 1974, p. 168.

La vengeance paraît tout aussi exclue car aucune confrontation finale n'oppose héros et vilains. Alors si l'espace s'avère aussi intolérable et qu'il n'existe aucune autre protection contre le mal que la conviction dans le remords du criminel, la fuite pourrait-elle être envisagée ? En examinant les actes d'évasion entrepris par les héros, on constate que ceux-ci se soldent majoritairement par des échecs – lesquels se présentent sous la forme du naufrage (*L'influence d'un livre*, *L'enfant mystérieux* et *Les mystères de Montréal*), de la corruption morale (Saint-Céran dans *L'influence d'un livre*) ou du phénomène surnaturel (Rodrigue Bras-de-fer dans *L'influence d'un livre* et l'équipage du *Découvreur* dans *Les mystères de Montréal*). Celui qui parviendra à garder intacte son intégrité dans ses pérégrinations à l'étranger court par contre le risque de se voir dépouillé de ses biens, comme Pierre Saint-Luc, ou de se faire voler sa fiancée comme Paul Turcotte dans *Les mystères de Montréal*. À l'instar de nos aïeux qui mettaient en garde leurs enfants contre « le bonhomme sept heures » pour les convaincre de rentrer à la maison avant la nuit tombée, le récit gothique aura manié la terreur pour inciter les Canadiens à rester chez eux, même si le discours ne propose alors aucune solution profitable pour vaincre leur misère.

Somme toute, l'imaginaire de ces premiers romans recèle un profond pessimisme en ce qui concerne l'aventure et l'occupation de l'espace. Les romans renvoient à une image du Canadien asphyxié par la pauvreté et la peur de la mort. Plus de soixante-dix ans de régime britannique semblent avoir provoqué une césure entre le Canadien et ses racines. Le colon robuste et l'intrépide coureur des bois ont disparu, laissant la place à un être terrifié qui se sent à l'étroit dans la vallée du Saint-Laurent. Il ne peut occuper un espace où il ne se reconnaît pas, mais il ne veut pas non plus y échapper. Le récit gothique – et la fiction québécoise dans le même élan –, prennent naissance dans une impasse idéologique que la fiction historique pourra dénouer. Si la fuite dans l'espace est inconcevable, le voyage dans le passé pourrait susciter une nouvelle prise de conscience chez les Canadiens en leur rappelant qu'ils ont jadis fait preuve de courage et d'esprit d'entreprise. Le roman historique va donc résoudre en partie le dilemme. Alors, le territoire, que le roman gothique dépeint comme exigu et terrifiant parce qu'il est rongé par la criminalité et qu'il est habité par l'inconnu, va apparaître dorénavant comme un vaste objet de conquête où sont déployés le courage et l'ingéniosité des héros.

1.3 Le roman d'aventures historiques : un espace conquis

1.3.1 L'origine et la définition du roman historique

Au XIX^e siècle, la fiction tire avantage des avancées scientifiques pour élargir ses horizons, tant dans sa façon de représenter le passé que les réalités contemporaines. Tandis que les historiens s'appuient de plus en plus sur une rigoureuse exploitation de l'archive pour fonder un discours objectivant du passé, les anthropologues et les biologistes bénéficient des progrès dans le domaine des transports pour parcourir les moindres recoins de la planète. Les missions religieuses et les projets de colonisation sont suivis attentivement par le public¹⁰⁷. La conquête de l'Ouest américain, plus chaotique certainement, stimule les imaginaires et rappelle que les nations ont toutes une enfance sanglante. Walter Scott puise dans le choc des races, saxonne et anglo-normande, la source d'*Ivanohé*, alors que les guerres civiles, les conflits de religion et la terreur en Vendée fascinent Alexandre Dumas et Balzac, Gustave Aimard, pour sa part, se faisant le chantre de l'aventure au Far West.

Cet intérêt porté aux élans nationaux qui constitue l'esprit du mouvement romantique en Europe durant la première moitié du siècle¹⁰⁸ rejoint un si large spectre de productions littéraires à caractère historique qu'il s'avère ardu pour le chercheur d'établir des distinctions marquées entre le roman historique et le roman d'aventures historiques. En effet, qu'est-ce que *Les trois mousquetaires* sinon un tableau d'époque, certes imparfait mais soigneusement documenté, doublé d'une succession d'équipées haletantes ? Roman historique et roman d'aventures contiennent des intrigues truffées d'épisodes violents et d'actes héroïques. Tous deux prétendent également à une forme de réalisme, le premier parce que la vraisemblance favorise un certain sentiment d'identification chez le lectorat, le second parce que représenter le passé est tout simplement son objectif principal.

¹⁰⁷ Pierre Milza et Serge Bernstein, *Histoire du XIX^e siècle*. Coll. « Initial », Paris : Hatier, 1994, p. 456-460.

¹⁰⁸ David M. Hayne, « L'influence des auteurs français sur les récits de 1820 à 1845 », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Le romantisme au Canada*. Coll. « Les Cahiers du CRELIQ », Québec : Nuit Blanche, 1993, p. 50.

L'origine du roman historique remonte au XVII^e siècle, mais l'on attribue à Walter Scott (1771-1832) la paternité de son expression contemporaine. Ayant initié sa carrière par l'écriture de récits gothiques, le romancier et poète écossais se consacre par la suite à mettre en valeur l'histoire et les coutumes ancestrales de ses compatriotes. *Waverly*, publié en 1814, inaugure une forme de roman dans lequel l'histoire constitue l'élément principal et non plus, comme auparavant, le décor d'intrigues chevaleresques. Scott relègue les monarques au second plan et met en évidence des personnages fictifs issus de milieux modestes¹⁰⁹. *Rob Roy* (1817), *Ivanohé*, (1820) et *Quentin Durward* (1823), par exemple, remportent un succès international et exercent une influence notable sur les romanciers en Europe et en Amérique, qu'on songe à Alexandre Dumas, Robert Louis Stevenson et James Fenimore Cooper¹¹⁰.

Le roman d'aventures historiques puise dans les époques reculées ou les terres lointaines l'absence de lois, voire de civilisation, qui favorise le dépassement de soi. Au XIX^e siècle, la société occidentale tend vers la mise en place généralisée de systèmes de contrôle des populations. La formation des corps de police, l'institutionnalisation des pénitenciers, les recensements plus perfectionnés et l'identification des citoyens font en sorte qu'il est de plus en plus ardu d'échapper à la surveillance de l'État¹¹¹, sinon par l'imagination. Les colonies et les jeunes terres aux richesses inexploitées et dépourvues de régulation sociale – où les individus sont libres de se livrer à toutes les exactions – constituent des territoires de prédilection pour l'aventure. Ainsi, les écrivains favorisent les époques qui sont les plus propices aux conflits privés, comme le Moyen Âge ou les XVII^e et XVIII^e siècles, âge d'or de la piraterie¹¹².

¹⁰⁹ Georges Lukacs, *Le roman historique*. 3^e éd., trad. de l'allemand par Robert Saille. Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris : Payot, 2000 [1937], p. 40.

¹¹⁰ Henri d'Halmeras, *Alexandre Dumas et Les trois mousquetaires*. Coll. « Les grands événements littéraires », Paris : Malfère, 1929, p. 113 ; Madeleine L. Cazamian, *Les doctrines d'action et l'aventure. 1880-1914*, t. 3 de *Le roman et les idées en Angleterre. 1860-1914*. Coll. « Les Belles lettres », Paris : Société d'édition, 1955, p. 90.

¹¹¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris : Gallimard, 1975, p. 10-32.

¹¹² Ariel Denis, « Roman d'aventures », in Collectif, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préf. de François Nourissier. Coll. « Encyclopædia Universalis », Paris : Albin Michel, 1997, p. 648-656.

Scott, toutefois, a fait plus pour le roman historique que de recréer des conflits exaltants. À la lutte entre les héros et les traîtres se superpose un discours axé sur les aspirations nationales qui véhicule des idéaux propres au romantisme : la liberté, le patriotisme et le sacrifice individuel. Jean Molino soutient qu'on aurait tort de voir dans le roman historique « romantique » une stricte reproduction des mœurs situées dans le temps car ce serait faire abstraction du rôle politique de l'histoire. Ainsi, le « roman historique au XIX^e siècle accompagnera régulièrement les nationalismes » et répondra à une vision de l'histoire basée sur « la survivance du passé dans le présent¹¹³. »

Dans son étude sur l'esprit d'aventure en Occident, Martin Green énonce qu'au moment où Walter Scott émerge sur la scène littéraire, son pays vit également une époque charnière de son histoire, alors que les Écossais sont partagés entre le ressentiment d'un passé douloureux vécu sous le joug anglais et la perspective de participer à l'économie et à l'impérialisme britannique. Après la défaite jacobite de Culloden en 1746, les Highlanders ont dû abandonner leurs clans dissous et ont émigré en masse dans les Indes et les Amériques, développant ainsi un esprit d'aventure et un sens de l'entreprise qui leur aurait donné le sentiment de faire plus étroitement partie de l'Empire britannique. Il faut également tenir compte du riche patrimoine culturel de l'Écosse, regroupant des légendes et des actes d'héroïsme passés auxquels puisent les écrivains afin d'alimenter la fierté nationale. Green en conclut que la convergence de ces deux phénomènes – fidélité au passé et confiance dans le futur – aurait permis à l'Écosse de donner au roman d'aventures certains de ses meilleurs auteurs, qu'on pense à Walter Scott, Robert Louis Stevenson ou R.M. Ballantyne. Il présume aussi que les Irlandais, peut-être à cause de leur religion, leur dépendance à l'agriculture ou du peu de considération que leur accordaient certaines élites britanniques, n'auraient pas eu autant d'occasions de se solidariser avec les Anglais dans les entreprises économiques¹¹⁴.

¹¹³ Jean Molino, « Qu'est-ce que le roman historique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n^{os} 2-3, mars-juin 1975, p. 217, 220.

¹¹⁴ Martin Green, *The Adventurous Male. Chapters in the History of the White Male Man*, University Park (Penn.) : The Pennsylvania State University Press, 1993, p. 115-121.

Comment la situation des Canadiens français se compare-t-elle à celle des Écossais ? Ayant échoué à acquérir leur indépendance, les Canadiens français, dont les conditions économiques sont difficiles, se trouvent menacés après l'Union de perdre leur langue et leur religion. Comme les habitants des îles britanniques, beaucoup ont trouvé dans l'exil un moyen d'améliorer leur situation matérielle, mais convenons que la vie dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre n'a rien de valorisant du point de vue de la fierté nationale en comparaison avec ce que plusieurs Écossais accompliront dans le commerce en Inde ou dans la compagnie de la Baie d'Hudson¹¹⁵. D'autant plus que notre littérature ne cautionnera pas l'exode des Canadiens français¹¹⁶. Toutefois, à l'instar des Écossais, les Canadiens français possèdent une riche tradition orale de légendes et de chansons de même que la mémoire d'actes glorieux accomplis à l'époque de la colonisation française. Et si le conte fantastique encourage la fidélité religieuse des Canadiens français¹¹⁷, le roman historique tente de promouvoir la foi en leur esprit d'entreprise.

1.3.2 Le roman d'aventures historiques au Québec

Les travaux de Margaret Taylor, Laurence Bisson et David M. Hayne ont souligné l'influence de Scott sur le roman historique du Canada¹¹⁸. Nos hommes de lettres imitent son style épique empreint de mélodrame et reprennent ses procédés, dont la mise en valeur du pittoresque et de la couleur locale, la reconstitution du décor d'époque et l'établissement au premier plan de personnages ordinaires que croisent des figures historiques. L'apport de Scott se fait ainsi sentir dès les premières productions littéraires, si l'on en juge par le titre du

¹¹⁵ J. M. Bumsted, *Les Écossais au Canada*. Coll. « Les groupes ethniques du Canada, n° 1 », Ottawa : Société historique du Canada, 1982, p. 13-14.

¹¹⁶ *Jeanne la fileuse* (1875) d'Honoré Beaugrand est l'un des rares romans du XIX^e siècle à prendre la défense des émigrés aux États-Unis.

¹¹⁷ Aurélien Boivin, « Introduction. Le conte fantastique au XIX^e siècle : essai de classification », *Les meilleurs contes fantastiques québécois au XIX^e siècle*, Montréal : Fides, 1997, p. 13-16.

¹¹⁸ Margaret Bresee Taylor, « Le roman historique canadien-français des origines jusqu'à 1914 », thèse, Montréal : McGill, 1942 ; Laurence Bisson, *Le romantisme littéraire au Canada français*, Paris : E. Droz, 1932 ; David M. Hayne, « The Historical Novel and French Canada », thèse de doctorat, Ottawa : Université d'Ottawa, 1945. Cités par Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes*, p. 239-240.

roman de Joseph Doutre (1825-1886), *Les fiancés de 1812*, qui s'apparente à *La fiancée de Lammermoor*. Aubert de Gaspé père, l'auteur des *Anciens Canadiens* (1863), avait traduit les œuvres de Scott dans sa jeunesse et le lisait quotidiennement¹¹⁹, tandis que son fils en cite des extraits en épigraphes dans *L'influence d'un livre*. De Gaspé fils aurait pu également s'inspirer de l'alchimiste créé par Scott dans *Kenilworth* (1821) pour imaginer Charles Amand. Frédéric Houde a adapté le roman situé dans l'Angleterre élisabéthaine à un contexte canadien en lui donnant pour cadre Rivière-du-Loup en 1743. À chaque personnage de *Kenilworth*, Houde substitue un homonyme canadien : Leicester devient l'intendant Hocquart; Amy Robsart, Joséphine Pezard de la Touche et le preux Tressilian, Gatineau DuPlessis. Si l'imitateur livre par moments une reprise quasi littérale de la traduction française¹²⁰, il tranche dans le vif du roman pour n'en conserver que le fil des rebondissements, de sorte que le *Manoir mystérieux* se rapproche davantage du roman d'aventures que le modèle original, qui est plus près du roman historique par l'abondance de ses observations sociales sur l'époque élisabéthaine.

La version de Houde porte sur les tentatives de DuPlessis pour libérer son ancienne fiancée, séquestrée dans un manoir isolé par l'intendant Hocquart, avec qui elle a contracté un mariage secret. L'intendant, aspirant au poste de gouverneur, se laisse manipuler par son serviteur Deschesnaux et son complice Cambrai (référence aux *Révélation du crime* ?) qui veulent discréditer l'épouse gênante et se débarrasser de l'ancien prétendant. Des duels, une tentative d'empoisonnement et des poursuites entre Rivière-du-Loup et Québec ponctuent le récit jusqu'au dénouement, alors que DuPlessis et un Hocquart repentant arrivent trop tard pour empêcher Joséphine de faire une chute fatale dans un piège tendu par les deux âmes damnées. Houde introduit quelques personnages historiques, dont les membres des familles Bégon et Beauharnais, pour remplacer les courtisans de la reine Élisabeth. Il rédige

¹¹⁹ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir. publ.), *1840-1869. Un peuple sans histoire ni littérature*. T. 3 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 408.

¹²⁰ On sait que durant la seconde moitié du siècle, les œuvres de Scott étaient disponibles au Québec dans des traductions de Louis Barré et de Defauconpret. Albert Dandurand, *Le roman canadien-français*, Montréal : Albert Lévesque, 1937, p. 68-69.

également un épilogue à caractère historique dans lequel il châtie Deschesnaux en l'associant à la déchéance de Bigot.

Autant, si ce n'est davantage, que Walter Scott, François-Xavier Garneau (1809-1866) a exercé une influence majeure sur la formation du roman historique québécois, lui apportant à la fois le fondement documentaire et le souffle épique¹²¹. Avant la publication de *L'histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, les jeunes littérateurs disposaient de peu de travaux historiques sur lesquels s'appuyer pour reconstituer l'histoire récente du Canada¹²². En préface des *Fiancés de 1812*, Joseph Doutre affirme avoir fondé son récit sur des relations verbales tout en accusant les intellectuels plus âgés de n'avoir pas travaillé à l'établissement d'une histoire récente.

L'historien sera quelquefois choqué du peu de respect que nous avons pour la vérité. Mais nous lui en voudrions de notre part pour ne nous avoir pas mieux instruits. Que connaît-on de l'histoire du Canada depuis l'avènement de la domination anglaise sur notre pays ? Nous n'en avons aucun écrit, ou, s'il en existe, ce sont tout au plus quelques feuilles périodiques que le temps a détruites¹²³.

François-Xavier Garneau, notaire et poète romantique, s'imprègne de la conscience nationale ; il a voyagé en Europe, a fréquenté des Écossais et des Polonais ; la cause des patriotes le touche. Dans la consternation générale qui suit le rapport Durham et l'Union, il entreprend de donner aux Canadiens français une histoire qui leur rendrait la fierté de leurs origines. Publiée en quatre tomes de 1845 à 1852, *L'histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* apparaît comme l'un des ouvrages les plus influents du XIX^e siècle pour sa richesse documentaire, qui puise notamment dans les archives de la colonie reproduites à Albany, sa qualité littéraire et pour l'esprit qui l'anime. Dans son discours préliminaire,

¹²¹ Pierre Savard et Paul Wyczynski, « Histoire du Canada des origines jusqu'à nos jours », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 347.

¹²² Michel Bibaud avait publié une *Histoire du Canada* chez John Jones en 1837, qui porte sur une période allant de la Nouvelle-France jusqu'aux rébellions. Mais selon Pierre Savard, l'ouvrage aurait été dénigré à la suite de la publication de *L'histoire du Canada* de Garneau en raison de son style pauvre et de sa partialité envers le gouvernement britannique. In Lemire (dir. publ.), *ibid.*, p. 345-347.

¹²³ Joseph Doutre, *Les fiancés de 1812*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996, p. 90.

Garneau entend célébrer les actes héroïques de résistance face à une nature hostile et aux agressions multiples venant des Amérindiens et des Anglais¹²⁴. Henri-Émile Chevalier et Joseph Marmette, les auteurs de romans d'aventures historiques les plus prolifiques, ont tiré leur inspiration de certains épisodes de la Nouvelle-France relatés par Garneau, dont l'autorité est invoquée dans *L'Île de sable* et *La fiancée du rebelle*¹²⁵.

En ce qui concerne spécifiquement le roman québécois, la question n'est pas tant de repérer l'apport du roman historique au roman d'aventures mais plutôt l'inverse. Maurice Lemire, qui a souligné l'importance du roman historique dans l'expression du nationalisme romantique au Canada français, plus particulièrement entre 1860 et 1939¹²⁶, précise que le roman canadien-français, bien que s'étant donné pour mission de vulgariser l'histoire du Canada, se caractérise surtout par son obédience aux procédés du feuilleton. Aussi l'action, l'exotisme et le mouvement y dominent-ils au détriment d'une représentation réaliste des groupes et des mentalités¹²⁷. Plusieurs romanciers du XIX^e siècle mettent en œuvre certains procédés du récit d'aventures comme la péripétie, l'accumulation de déplacements et la polarisation des personnages en héros et vilains, mais en accordant la préséance à l'évocation des mœurs, des lieux et des enjeux historiques. *Les anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé père et *Jacques et Marie* (1866) de Napoléon Bourrassa entrent dans cette catégorie. Parmi les romans historiques publiés durant la période, treize titres se sont distingués par la primauté de l'aventure sur la reconstitution historique.

¹²⁴ Pierre Savard et Paul Wyczynski, « Histoire du Canada des origines jusqu'à nos jours » in Lemire (dir. publ.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 347-354.

¹²⁵ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 32-34 ; Joseph Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 10.

¹²⁶ Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes du roman canadien-français*. Coll. « Vie des lettres canadiennes », Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1970, p. X.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 11.

1.3.3 Les œuvres

Alors que *L'influence d'un livre* et *La fille du brigand* révèlent leurs influences gothiques, *Les fiancés de 1812*, publié la même année que le récit de L'Écuyer, en 1844, dévoile une certaine forme d'hybridité qui n'a rien d'exceptionnel si on considère qu'en Europe, l'esthétique gothique de disparaît pas façon abrupte, se fusionnant plutôt avec le roman d'aventures urbaines naissant. *Les mystères de Paris* d'Eugène Sue témoigne de l'influence du roman noir avec ses bas-fonds oppressants, ses individus prédateurs et ses jeunes filles persécutées. À l'époque où paraît le feuilleton de Sue en 1842, les jeunes auteurs québécois s'abreuvent toujours à la littérature fantastique et il est donc concevable que les scènes les plus terrifiantes des *Mystères de Paris* retiennent leur attention.

Joseph Doutre perpétue par certains aspects la tradition gothique adoptée par ses prédécesseurs et initie à d'autres égards le roman d'aventures historiques, ne serait ce qu'en situant pour la première fois le cadre d'une intrigue dans un événement majeur de l'histoire canadienne. À Châteauguay, durant la guerre qui oppose les États-Unis et la Grande-Bretagne, le jeune officier de milice Gonzalve de R... affronte l'ennemi en ignorant que son amoureuse, Louise Saint-Felmar, est partie à sa recherche pour fuir un mariage imposé par son père. L'héroïne déguisée en garçon tombe sous la coupe d'un chef de brigands, qui, on le découvrira plus tard, est Gustave, son propre frère disparu depuis plusieurs années. Après maintes péripéties vécues sur les sols américain et canadien, les amants se retrouvent et s'épousent. Quelques années plus tard, le père de Louise découvre que le mystérieux sauveur qui lui a épargné la noyade, alors qu'il poursuivait la fugueuse, n'est autre que son gendre et consent enfin à bénir le mariage de sa fille.

Tout comme *L'Influence d'un livre* et *La fille du brigand*, l'accumulation des situations périlleuses prend le pas sur les descriptions de mœurs canadiennes. L'imagerie gothique transpire de nouveau dans l'utilisation du lieu clos : la forêt dense, le repaire souterrain des brigands et le château des Saint-Felmar isolé sur une île. L'épouvante atteint son paroxysme lors de l'enlèvement de Louise et la terreur ressentie par cette dernière aux mains du chef qui tente de la séduire. La prédation sexuelle teintée d'inceste et d'homosexualité évoque

assurément le climat de perversion morale adjacente à l'imaginaire frénétique¹²⁸. De même, la sensibilité romantique de l'œuvre correspond une fois de plus au schéma de l'amour contrarié par un père hostile, voire despotique, que Michel Lord identifie comme le *senex iratus*, le « vieillard en colère »¹²⁹.

À l'exception de ces quelques éléments, l'aspect gothique des *fiancés de 1812* est visiblement atténué par rapport aux romans antérieurs : aucune manifestation du surnaturel, ni débordement psychologique à caractère obsessionnel. Les mobiles des personnages trouvent leur justification logique dans les facteurs socio-historiques que Doutre effleure avec une partialité évidente : le peuple français « sublime dans toutes ses actions », était venu pour apporter la civilisation dans les forêts de l'Amérique, mais un « peuple envieux » vint lui ravir « le fruit de ses labeurs ». Heureusement, les Canadiens surent reconnaître « la manière sage et libérale dont ils furent administrés » et prouvèrent leur loyauté à leurs maîtres quand une « troisième nation, mue par l'ambition et l'arrogance [...] vient porter ses armes au sein de notre pays¹³⁰ ».

Le roman se présente en seconde partie sous l'apparence de lettres, que le héros Gonzalve échange avec sa fiancée et son ami américain Brandsome, et d'un récit de vie que Gustave adresse à sa sœur. Ce caractère épistolaire tend, dans un premier temps, à ménager des effets de réel en entretenant l'illusion d'un narrateur-archiviste, et, dans un second temps, à orchestrer une polyphonie multipliant les formes d'expériences, chacune d'entre elles propres à représenter un groupe social : la caste aristocratique et militaire à laquelle appartient Gonzalve, la bourgeoisie montante dont Louise fait partie et les marginaux regroupant les voleurs et prêtres défrôqués que décrit Gustave. L'illusion du récit historique se trouve également renforcée par la mise en place d'indications géographiques et temporelles apportées à la fin de chacune des lettres qui sont soigneusement numérotées de la « lettre première » à la « lettre septième ». Cet échange permet à Doutre de rendre compte des événements qui se produisent des deux côtés de la frontière sans avoir à fournir de

¹²⁸ Punter, *The Literature of Terror*, p. 19.

¹²⁹ Lord, *En quête du roman gothique*, p. 21.

¹³⁰ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 91.

descriptions des lieux et des combats. Il témoigne aussi de l'institutionnalisation de la poste comme moyen de communication rompant l'isolement entre différents milieux.

Si l'on suit strictement l'ordre des publications suivant les *Fiancés de 1812* en 1844, il appert que les romans d'aventures ayant un cadre historique dominant jusqu'au milieu des années 1870 et que la Nouvelle-France constitue l'époque privilégiée par les romanciers. La Conquête et les rébellions patriotes, qui sont les autres sujets les plus exploités dans la fiction historique canadienne-française¹³¹, n'investissent pas autant le roman d'aventures, se situant plutôt dans les marges de ses intrigues. *L'intendant Bigot* de Joseph Marmette et *Le château de Beaumanoir* se terminent par la Conquête qui met fin à l'aventure tandis qu'au terme de *Captive et bourreau* de Charles-Arthur Gauvreau, le malfaiteur expie ses fautes en s'engageant dans le mouvement patriote à la fin du récit. À l'autre extrémité, l'événement devient le déclencheur de l'aventure : *Vengeance fatale* de Wilfrid Dorion et *Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier décrivent les tribulations de deux hommes lancés dans une quête de justice après que leurs rivaux eurent profité du chaos ambiant pour leur causer un tort. Seul le roman *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville situe la moitié de son intrigue dans le cadre de l'insurrection, mais celle-ci n'a pour fonction que de procurer quelques moments de violence et de suspens que le héros esquive sans trop de gloire alors qu'il parcourt la région à la recherche de ses origines. La Nouvelle-France comme cadre des intrigues constitue un choix stratégique pour les romanciers qui s'emparent ainsi d'un sujet tout à fait original et maintenant documenté par les historiens. Ils montreront ainsi aux lecteurs l'exemple de leurs courageux ancêtres, colons et explorateurs qui se sont appropriés le territoire¹³².

Incidentement, l'un des premiers auteurs à repérer le potentiel romanesque de la Nouvelle-France est le Français Henri-Émile Chevalier (1828-1879). Ce dernier arrive à Montréal en 1853 et fonde avec G.-H. Cherrier *La Ruche littéraire* où il publie *L'Île de sable* (1854), *La*

¹³¹ Je signale le mémoire de Vivianne Gauthier, « Imaginer les rébellions : 1837-1838 dans le roman historique canadien-anglais et québécois francophone aux XIX^e et XX^e siècles », mémoire de maîtrise, Montréal : Université du Québec à Montréal, 2000.

¹³² Roger Le Moine, « Le roman historique québécois (1837-1925) », in *Le roman canadien-français*, p. 69.

huronne de Lorette (1854-1855) et *Histoire d'une famille canadienne 1606-1850* (1859). Il collabore également aux journaux *le Pays* et *La Patrie*, qui impriment ses deux nouvelles intitulées « La vengeance d'une Iroquoise » (1854) et « La batelière du Saint-Laurent » (1854). Trois autres de ses romans paraissent dans *Le Moniteur canadien* : *Les souterrains du Château de Maulnes* (1853) ; *La jolie fille du faubourg Québec* (1854), puis *Les mystères de Montréal* (1855). En 1858 et 1859, les éditions de John Lovell reprennent sous de nouveaux titres ses nouvelles « La batelière du Saint-Laurent » (« L'héroïne de Châteauguay. Épisode de la guerre de 1812 »), « La vengeance d'une Iroquoise » (« L'iroquoise de Caughnawaga ») ainsi que le roman *La jolie fille du faubourg Québec (Le pirate du Saint-Laurent)*. Amnistié, Chevalier regagne la France en 1860 et poursuit la rédaction de romans historiques situés au Canada¹³³. Les ouvrages rédigés par Chevalier au Québec, à l'exception des *Mystères de Montréal*, (1855) – une longue réflexion sur le statut de l'écrivain au Québec – et la chronique *Histoire d'une famille canadienne*, s'inscrivent dans le courant de l'aventure et de l'exotisme. *L'Île de sable*, *La jolie fille du faubourg Québec* et *La Huronne de Lorette* débordent de dangers, de mouvements et de rebondissements multiples, tout en adoptant pour protagonistes un jeune couple entraîné dans des entreprises périlleuses.

L'Île de sable tire son origine de la légende de Marguerite de Roberval, qui aurait été abandonnée sur l'île par son protecteur le Sieur de Roberval pour cause d'infidélité¹³⁴. Citant en préface un épisode relaté dans le second chapitre de *L'histoire du Canada* de Garneau, Chevalier met en intrigue l'expédition levée par le marquis de la Roche en 1598 à titre de lieutenant général du Canada. Dans la crainte d'une mutinerie, le marquis avait abandonné son équipage sur l'île et ce n'est que cinq ans plus tard que le roi de France ordonna la délivrance des survivants. Le récit amalgame la légende et le fait historique pour raconter l'histoire du vicomte Jean de Ganay et de Guyonne la poissonnière. Embarquée à bord du

¹³³ Sa collection intitulée « Drame de l'Amérique du Nord » dans laquelle on compte ses œuvres canadiennes paraît chez Calmann-Lévy au cours de la décennie suivante. Au Québec, quelques-unes de ses publications feront l'objet d'une nouvelle adaptation par Eugène Achard entre 1942 et 1949.

¹³⁴ Ce banc de sable plongé dans le brouillard à l'Est de la Nouvelle Écosse, que l'on qualifie de « cimetière de l'Atlantique », témoigne d'une longue tradition de naufrages depuis 1583. Jean-Guy Morissette et Aurélien Boivin, « L'Île de sable », in Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 382-383.

navire sous un déguisement de marin, la jeune héroïne parvient à masquer son identité à travers les tempêtes, la violence des membres d'équipage et les multiples périls de l'île, tout en entretenant un amour secret pour Jean. Un scapulaire en possession de la jeune fille et une tache de naissance révèlent qu'elle est en réalité la comtesse de Pentoëk, disparue à sa naissance et adoptée par un pêcheur. Plus aucun obstacle social n'empêche l'amour des jeunes gens qui, une fois secourus, s'installent en Acadie où leur bonheur est bientôt interrompu par la mort en couches de l'héroïne.

Au cours des années 1860, le mouvement littéraire patriotique que mène en partie l'abbé Casgrain favorise le roman mettant en valeur « nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature [...] nos immenses et impénétrables forêts¹³⁵...» Puisque l'exhumation du passé servira à exalter le patriotisme par la représentation du territoire canadien, le roman d'aventures devra renoncer aux rivages exotiques. L'édition complétée du roman de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvée*, souligne cette mutation du roman d'aventures vers un canadianisme affirmé. À Québec, Pierre Saint-Luc se lie d'amitié avec les deux sœurs Saint-Dizier ainsi que leur mère et les conversations de salons succèdent aux scènes de fuite dans les bayous et aux poursuites maritimes. Ses pérégrinations l'entraînant de Sorel à Saint-Denis, Pierre se trouve bien malgré lui mêlé aux combats mais il nie l'ampleur de l'insurrection, ce qui lui permet d'exonérer en partie les patriotes. Ses vues se révèlent dans les dialogues où divers personnages requièrent l'opinion d'un étranger impartial, dont le gouverneur Gosford lui-même :

– ... parlez, M. de Saint-Luc, j'aime à vous entendre dire ce que vous pensez ; au moins, vous, vous n'êtes pas mû par des sentiments d'hostilité politique ou de races¹³⁶.

Après la défaite de Saint-Charles, Pierre découvre que sa mère n'est autre que madame de Saint-Dizier, mais celle-ci se meurt de maladie. Il arrive à son chevet à temps pour se voir confier par sa mère la garde de ses sœurs, de là le titre de l'ouvrage.

¹³⁵ Henri-Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire au Canada », in *Œuvres complètes*, Montréal : C. Darveau, 1873 [1866], p. 85.

¹³⁶ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 683.

Par la suite, Boucherville opère un complet changement de décor, de façon apparemment arbitraire, et situe son épilogue dans les montagnes du Tyrol. Pierre est absent de la scène mais on apprend qu'il a épousé Clarisse Gosford et qu'ils vivent à Pirarelia. Par cette issue maritale transposée dans un autre pays, Boucher rompt avec l'épilogue idéal qui voudrait que les héros jouissent d'un bonheur mérité sur la terre de leurs ancêtres, mais, ce faisant, il évite d'avoir à exposer les conséquences des rébellions sur la société canadienne. De façon tout aussi inattendue, l'auteur rappelle le pirate Cabrera, qui avait été tué dans la première version et qui n'apparaît pas en seconde partie du roman. À la toute fin, Cabrera, qui s'est repenti de ses crimes, retrouve Sara et l'arrache au couvent où elle s'était réfugiée. *Une de perdue, deux de trouvées* apparaît ainsi comme un roman de l'indécision ; intéressé par la veine du roman historique, Boucher voudrait délaissier la Louisiane et les personnages qu'il avait créés mais il ne parvient pas pour autant à exploiter tout le potentiel épique des rébellions, ce qui le poussera donc à abandonner le territoire canadien pour renouer avec ses aventuriers de la première heure.

Toutefois, l'arrivée de Joseph Marmette (1844-1895) sur la scène littéraire correspond à une nouvelle vague de romans qui allient la reconstitution fouillée du passé, la conception d'intrigues enlevantes et la valorisation de l'identité canadienne. *L'histoire du Canada* de Garneau lui servira de principale source dans la production de sa fiction historique. Ses influences littéraires, par contre, proviennent des auteurs de courants gothique, romantique et historique comme Nodier, Scott, Hugo, Dumas et Cooper¹³⁷. Celui qu'on a surnommé « le Fenimore Cooper du Canada¹³⁸ » publie cinq romans d'aventures historiques inédits entre 1866 et 1875. Il affirmera en introduction de son second roman, *François de Bienville*, que, bercé durant sa jeunesse par la lecture de Scott, de Cooper et des historiens canadiens, il a souhaité « rendre populaires, en les dramatisant, des actions nobles et glorieuses que tout Canadien devrait connaître¹³⁹. » Sa prédilection se porte naturellement sur la Nouvelle-France

¹³⁷ Roger Le Moine, *Joseph Marmette, sa vie, son œuvre*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1968, p. 20.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 9.

¹³⁹ Joseph Marmette, *François de Bienville. Scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle*, Montréal : Léger Brousseau, 1870, p. 9.

à l'époque des guerres iroquoises et de la rivalité avec les colonies anglaises au XVII^e siècle. Son premier feuilleton, *Charles et Éva*, publié dans *La Revue canadienne* en 1866, a pour cadre une expédition punitive menée en 1690 par des Canadiens et leurs alliés Hurons contre les colonies anglaises qui ont cautionné le massacre de Lachine¹⁴⁰. Un héros fictif du nom de Charles Dupuis accompagne l'expédition et participe au sac du poste de Schenectady, non loin d'Albany. Il épargne toutefois une jeune Française catholique, Éva Moririer, qu'il décide de ramener avec lui. Mais la marche de retour s'avère semée d'embûches : les « hardis aventuriers¹⁴¹ » doivent lutter contre la famine et les Amérindiens Agniers avant de regagner finalement Montréal où Charles et Éva se marient.

Le second roman de Marmette intitulé *François de Bienville*, publié chez Léger Brousseau en 1870, constitue en quelque sorte la suite de *Charles et Éva* puisque son action se situe durant la tentative d'invasion du Canada par Phips en 1692. On y suit cette fois les tribulations de l'officier François Le Moyne de Bienville qui doit défendre Québec, et la vertu de sa fiancée Marie-Louise, contre les machinations de l'Agnier Dent-de-Loup et du soldat anglais John Harthing. Ceux-ci enlèvent Marie-Louise et laissent François pour mort dans un incendie mais le frère de la jeune femme intervient pour la sauver et les complices s'enfuient en se jetant dans la rivière Montmorency. Après avoir frôlé la mort de tous côtés, héros et vilains se retrouvent dans une confrontation finale au cours de laquelle François tue Harthing en combat singulier. Entre temps, Marie-Louise a donné sa vie à Dieu pour obtenir la guérison de son frère, lequel a été empoisonné par Dent-de-loup. Ainsi, au lieu du traditionnel mariage, l'intrigue se conclut par une scène où les Français massacrent un groupe d'Iroquois. Avant d'être tué, Dent-de-loup blesse François et ce dernier trépane, la croix de sa fiancée entre les mains, le regard tourné vers « le fleuve qui roulait majestueusement ses grandes eaux vers la capitale¹⁴² ».

¹⁴⁰ Craig Brown (dir. publ.), *Histoire générale du Canada*. Coll. « Compact », Montréal : Boréal, 1990, p. 169.

¹⁴¹ Marmette, *Charles et Éva*, 2^e éd., Montréal : Lumen, 1945 [1866-1867], p. 170.

¹⁴² Marmette, *François de Bienville*, p. 294.

Dans *L'intendant Bigot*, paru dans *L'Opinion publique* en 1871, Marmette relate les derniers jours de la Nouvelle-France en s'inspirant de la légende de Caroline, un récit issu de la tradition orale qu'Amédée Papineau avait mis en page pour la première fois en 1837¹⁴³. Suivant la croyance populaire selon laquelle l'intendant corrompu aurait séquestré une jeune fille dans son château de Beaumanoir, Marmette imagine le personnage de Berthe de Rochebrune, une orpheline que Bigot enlève dans l'espoir de s'en faire aimer. Mais tandis que Raoul de Beaulac, l'amoureux de Berthe, tente de la délivrer, l'intendant projette de couvrir ses malversations en complotant avec son cercle d'intimes pour livrer le Canada aux Anglais. Dans la confusion de l'invasion, Berthe s'échappe d'abord de Beaumanoir, puis trompe la vigilance des Anglais qui l'interceptent. Mais, dans sa fuite, elle se retrouve face-à-face avec Bigot et le choc la plonge dans une catalepsie dont elle ne s'éveille que lorsque les Britanniques bombardent sa maison. Heureusement, Baulac, venu pleurer sa fiancée qu'il croyait morte, arrive à temps pour la sauver de l'incendie, mais ne parvient pas à rejoindre la bataille des plaines d'Abraham. Le sort de la colonie est joué mais, si Bigot échappe à la justice de l'histoire, Marmette lui réserve un sort aussi atroce qu'improbable en l'imaginant dévoré par un requin¹⁴⁴.

Le chevalier de Mornac, imprimé par l'atelier typographique de *L'Opinion publique* en 1873 (le journal avait publié le feuilleton la même année), permet à Marmette de renouer avec les grands espaces en situant son intrigue en 1664. Son héros français débarque à Québec avec l'intention de mettre son épée au service du roi et se retrouve à la tête d'une expédition dirigée vers la Pointe-à-Lacaille. En font partie deux Hurons, le futur explorateur Louis Jolliet, Jeanne de Richecourt – dont Mornac est épris – et le meurtrier Vilarme, qui s'est pris de passion pour Jeanne. Les voyageurs sont rapidement capturés et torturés par les Iroquois, mais plusieurs circonstances favorisent l'évasion des héros et le châtement des traîtres. Contrairement à ses autres œuvres, Marmette a l'occasion, avec *Le chevalier de*

¹⁴³ Amédée Papineau, « Caroline. Légende canadienne », *Le Glaneur*, juillet 1837, p. 119-121.

¹⁴⁴ À l'époque de Marmette, les historiens ignoraient ce qu'il était advenu de Bigot après son procès et sa condamnation à l'exil. Les recherches postérieures établirent qu'il avait fini ses jours en Suisse. Roger Le Moine, « L'intendant Bigot de Marmette. Le temps de l'intrigue et le temps de l'écriture », *Les Cahiers des Dix*, n° 53, 1999, p. 70.

Mornac, d'échapper aux contraintes historiques en décrivant une époque dénuée d'événements majeurs. Ainsi peut-il se consacrer à dépeindre les mœurs amérindiennes et à multiplier les actes de violence et les rebondissements.

Son dernier roman, *La fiancée du rebelle*, qui paraît dans *La Revue canadienne* en 1875, ne l'autorise pas à une telle licence puisque son intrigue porte sur un événement capital et plus récent de l'histoire canadienne : l'invasion du Canada par les Américains en 1775. L'habituel triangle amoureux auquel recourt le romancier forme encore la base du récit : le Canadien-français Marc Évrard est victime d'une accusation de trahison forgée par son rival, l'officier britannique James Evil. Expulsé de Québec par le gouverneur, il se joint alors aux troupes américaines, dans l'espoir qu'un nouveau gouvernement lui permette de retrouver sa fiancée, Alice. Il participe, aux côtés de Benedict Arnold et du général Montgomery, à l'assaut de Québec. S'il épouse peu après Alice, qui a surmonté maintes épreuves pour le rejoindre, la défaite du parti américain force les jeunes gens à quitter le pays. Évrard subit une blessure mortelle dans un duel final avec Evil et les deux époux meurent d'épuisement dans la forêt durant la retraite américaine.

Jamais la fidélité de Marmette à l'histoire, ou du moins à l'historiographie telle que pratiquée par ses contemporains, n'a été aussi puissante que dans ce roman. Le formidable travail de documentation effectué par l'auteur transparait dans la multiplication des descriptions de combats, tout comme dans la citation des références aux sources employées. Mais, en l'occurrence, Marmette est tenu de considérer le discours patriotique qui prévaut durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Comme l'a fait remarquer Maurice Lemire, laisser vivre ses personnages aux États-Unis aurait signifié que Marmette éprouvait de la sympathie pour les Américains, alors que, s'il en avait fait de loyaux sujets de la couronne, il aurait porté préjudice au nationalisme canadien-français¹⁴⁵. Dans cette perspective, la mort apparaissait, sinon comme la seule issue, celle qui répondait le plus à la soif d'héroïsme et d'abnégation des Canadiens français et qui s'accordait au goût de Marmette pour le mélodrame.

¹⁴⁵ Lemire, *Les grands thèmes nationalistes*, p. 183-184.

Malgré une maîtrise affirmée des conventions dramatiques, Marmette s'est toujours réclamé de la plus grande rigueur historique, au risque, selon lui, de nuire à l'imagination romanesque¹⁴⁶. Ses préventions insistent sur le caractère sérieux du genre romanesque et sous-entendent donc que sa lecture constitue une activité utile pour la formation citoyenne. Il apparaît cependant qu'une telle volonté de reconstituer les décors et les mœurs d'une époque se traduit dans l'écriture par des intrigues où dominent les motifs du feuilleton populaire : un jeune héros français ou canadien accomplit une mission au service de la colonie et s'oppose à un vilain étranger, qu'il s'agisse d'un Français, d'un Britannique ou d'un Amérindien. Il est toujours flanqué d'un adjutant plus âgé, un habitant bourru et violent, et il gagne l'amour d'une jeune fille magnifique que le méchant convoite également. L'action, rythmée par des complots, des duels et des enlèvements, entraîne les personnages hors de la ville jusqu'au cœur des forêts où se dénoue souvent l'intrigue.

Après l'œuvre de Marmette, le roman d'aventures se préoccupe un peu moins d'histoire alors que Pamphile Le May et Wenceslas Eugène Dick publient des romans populaires à caractère social. Néanmoins, il faut souligner quelques tentatives pour poursuivre l'aventure historique durant les deux dernières décennies du XIX^e siècle¹⁴⁷. En 1886, Edmond Rousseau (1850-1909) reprend dans les grandes lignes l'histoire de *L'intendant Bigot* dans son roman *Le château de Beaumanoir* (Lévis, Mercier et cie). Il donne à son héroïne le prénom de Claire et substitue quelques péripétie de son cru à celles imaginées par Marmette, comme un duel entre le héros et l'intendant.

¹⁴⁶ « D'ailleurs, loin de fausser l'histoire, comme il arrive malheureusement dans le très grand nombre des romans historiques, je me suis au contraire efforcé de la suivre rigoureusement dans toutes les péripéties du drame [...] Mais on me reprochera, peut-être, l'aridité de certains détails qui pourront, aux yeux de quelques lecteurs, sembler étranges dans une œuvre d'imagination. À cela je répondrai que, mon but étant de faire mieux connaître un des plus beaux épisodes de nos annales [...] je n'ai, à dessein, employé d'intrigue que ce qu'il en faut pour animer mon récit. », *François de Bienville*, p. 10-11.

¹⁴⁷ Certains romans historiques parus dans les années 1880 n'ont pas été retenus à cause d'un faible contenu en aventures. Ce sont les titres *Gustave ou un héros canadien* de Charles-Arthur Gauvreau (1882), *Un revenant* de Rémi Tremblay (1884), *Une fête de Noël sous Jacques Cartier*, d'Ernest Myrand (1888), *Les Exploits d'Iberville* d'Edmond Rousseau et *Nicolas Perrot* de Georges Boucher de Boucherville (1889). Les romans historiques de Laure Conan publiés au tournant du siècle ont également été exclus pour la même raison.

Deux ans avant *Le château de Beaumanoir*, *L'Étendard* avait fait paraître *Le chien d'or*, une traduction libre par Pamphile Le May du roman *The Golden Dog*, écrit par le Canadien d'origine britannique William Kirby¹⁴⁸. Le récit s'inspire d'une sculpture placée sur une maison construite, rue Buade, à Québec au XVII^e siècle¹⁴⁹. Le bas-relief représente un chien couché rongant un os. En haut et en bas de la gravure sont inscrits les vers suivants :

Je suis un chien qui ronge lo
 En le rongant je prend mon repos
 Un tems viendra qui nest pas venu
 Que je morderay qui maura mordu¹⁵⁰.

C'est donc sous le thème de la vengeance que s'inscrit l'intrigue imaginée par Kirby, qui amalgame les faits et les personnages tirés du Régime français avec les légendes de Caroline et de la Corriveau. Rivalités politiques et chassé-croisés sentimentaux constituent la trame de l'action située en 1748, durant le règne de Bigot. La résistance à l'intendant et à son monopole commercial s'organise autour du bourgeois Philibert, à qui appartient la maison du chien d'or. Son fils Pierre, qui est colonel dans l'armée, aime la douce Amélie de Repentigny, tandis que le frère de cette dernière, Le Gardeur, se joint à la coterie de Bigot. Le Gardeur adore Angélique de Méloises, mais la belle a jeté son dévolu sur Bigot, qui abrite dans son château une jeune métisse du nom de Caroline. Ivre de jalousie, Angélique demande à la Corriveau d'éliminer Caroline à l'aide d'un bouquet de roses couvertes d'*aqua tofana*. L'intendant, craignant une enquête sur la mort de sa maîtresse, fait diversion en favorisant un affrontement entre le père Philibert et Le Gardeur, au cours duquel le bourgeois sera tué. Amélie, confrontée au crime qui sépare maintenant sa famille de celle de son fiancé, entre au couvent où elle mourra plus tard.

Pendant la dernière décennie du XIX^e siècle, Régis Roy publie deux romans d'aventures situés en Nouvelle-France. L'auteur voue une admiration à Marmette, qu'il décrit comme

¹⁴⁸ William Kirby, *The Chien d'or (The Golden Dog). A Legend of Quebec*, New York et Montreal : Lovell et Adam Wesson, 1877.

¹⁴⁹ Elle se trouve aujourd'hui sur la façade de l'hôtel des postes qui remplaça la maison rasée au XIX^e siècle. David M. Hayne, « Le chien d'or », in Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 116.

¹⁵⁰ Hayne, « Le chien d'or », p. 116.

« l'une de nos plus belles plumes de romanciers »¹⁵¹ et s'intéresse comme lui aux défenseurs de la colonie. Si Marmette aime la guerre, Roy, pour sa part, privilégie l'exploration. Paru dans *Le Monde illustré* en 1897, *Le cadet de la Vérendrye ou Le trésor des montagnes de roches* raconte les aventures fictives de personnages historiques, Louis-Joseph de la Vérendrye et son compagnon Pierre de Noyelles¹⁵², qui reçoivent d'un Amérindien mourant une carte menant à un trésor dans les Rocheuses. En se lançant à sa recherche, ils ignorent que les meurtriers du vieil homme, un dénommé Brossard et son acolyte, l'Amérindien L'Oeil croche, poursuivent également l'or. Malgré plusieurs tentatives des racailles pour nuire aux héros, ceux-ci trouvent une pépite dans une grotte des montagnes et contrecarrent une attaque des Amérindiens sur le fort Jonquière. Roy introduit alors le personnage de Maria, prisonnière espagnole des autochtones, afin de greffer une brève idylle amoureuse à son récit, mais il fait mourir rapidement ce personnage superflu lors d'une poursuite effrénée en canots. Les héros se partagent l'or et l'on précise qu'ils s'engageront plus tard dans la guerre de Conquête.

Le second roman de Roy, publié en 1899 dans *Le Monde illustré*¹⁵³ a pour titre *Le chevalier Henry de Tonty ou Main-de-fer*. À l'exemple de la Vérendrye, Tonty est une figure historique dont la destinée fut assez méconnue pour que l'auteur ait pu en faire le héros d'une intrigue dont l'explorateur Cavelier de la Salle constitue cependant le pivot. Le récit débute d'ailleurs par une authentique anecdote que Roy toutefois transpose dans un autre lieu et à une autre date : la tentative d'assassinat de Cavelier de la Salle par un serviteur à Québec en 1678. Dans le roman de Roy, l'attentat a lieu au fort Frontenac en 1675 et le valet Jolicoeur va être exécuté lorsqu'il s'évade. On le retrouvera plus tard à Paris, essayant de nouveau de s'en prendre à La Salle, qui reçoit l'aide de Tonty. Le chevalier italien, un redoutable combattant muni d'une prothèse métallique, accompagne l'explorateur en Nouvelle-France

¹⁵¹ Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 29.

¹⁵² Yves C. Zoltvany, « Louis-Joseph Gauthier de la Vérendrye », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Page consultée le 7 janvier 2007.

<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=35488&query=verendrye>

¹⁵³ Le roman connaît une réédition modifiée par l'auteur sous le titre *La main de fer*, Montréal : Édouard Garand, 1931.

pour une expédition qui devra les conduire jusqu'à l'embouchure du Mississippi en passant par la région du Niagara. Jolicoeur et un complice qui garde une rancune envers Tonty suivent l'expédition et tissent dans l'ombre des alliances avec les Tsonnontuans et les Illinois afin de saboter le navire que les explorateurs construisent. Mais l'ingéniosité de Tonty jointe à sa diplomatie lui permet de se rallier des tribus et, au terme de leur voyage, les Français érigent le fort Saint-Louis où l'intrigue se conclut par une attaque des Iroquois au cours de laquelle Jolicoeur et son complice trouvent la mort.

1.3.4 L'exotisme

L'exotisme constitue, avec l'histoire, l'un des principaux champs d'intérêts de nos romanciers, eux qui connaissent l'influence des récits de mœurs amérindiennes, dont *Les Natchez* (1826) de Châteaubriand et *Le dernier des Mohicans* (1826) de Fenimore Cooper¹⁵⁴. La légende de « L'Iroquoise », adaptation canadienne d'un texte états-unien, paraît sans nom d'auteur dans *la Bibliothèque canadienne* en 1827. Cette nouvelle ayant pour héroïne une jeune Amérindienne qui meurt au nom de sa foi donnera naissance à une littérature à caractère exotique qui exploite le mythe du « bon Sauvage¹⁵⁵. » Cependant, le roman d'aventures ne suit pas cette tendance. *La fille du brigand*, tout comme *L'influence d'un livre*, ne comportent pas d'exotisme ni de personnages amérindiens. Bien que *Les fiancés de 1812* dévoile une portion d'intrigue située aux États-Unis, la participation des Amérindiens au conflit ne fait l'objet que d'une brève allusion de la part de Doutre, qui les décrit ornés de plumes et de tatouages, demandant le secours des Canadiens¹⁵⁶. Rien, somme toute, qui témoigne d'un quelconque intérêt ethnographique. Il faudra attendre les romans d'Henri-Émile Chevalier pour que l'Amérindien apparaisse en tant que personnage secondaire,

¹⁵⁴ Lemire (dir. publ.), 1806-1838. *Le projet national des Canadiens*. T. 2 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 364.

¹⁵⁵ Ont paru, entre autres, les nouvelles « Louise Chawinikisique » de Georges Boucher de Boucherville (1835), « Felluna » de Jean-Éraste d'Orsonnens (1856) et « Hélika » de Charles Deguise (1871). Lemire, « L'Iroquoise », *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 396-397.

¹⁵⁶ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 151.

d'abord dans *La jolie fille du faubourg Québec*, puis dans *La Huronne de Lorette*¹⁵⁷. Une douzaine de romans d'aventures parus par la suite révèlent une présence amérindienne tandis que seul *Une de perdue, deux de trouvées*, représente des Afro-américains. Enfin, une tribu de Guaranis du Paraguay menace le personnage de Paul Turcotte dans *Les Mystères de Montréal*.

Dans la tradition du roman d'aventures, le rôle de l'autochtone répond davantage aux critères d'action qu'à ceux du réalisme social et leur rôle consiste à traquer les aventuriers, à les soumettre à la torture et à les poursuivre. Ce sont des agressions qui manifestent un caractère sauvage, une force brute et une ruse se révélant des traits plus pertinents pour le récit d'aventures que la description du mode de vie ou de la culture. De fait, les pratiques de cannibalisme, de mise au bûcher ou de scalp visent à susciter la peur tout en mettant en relief la bravoure et la résistance des héros. C'est ainsi que le roman d'aventures, contrairement à la tradition de la nouvelle fondée sur la légende de la vierge iroquoise, privilégie les hommes autochtones pour leur valeur guerrière. Ils endossent de surcroît le rôle d'adjuvants ou d'ennemis des héros selon les circonstances. Les Amérindiens représentés par Joseph Marmette et ses successeurs, qu'il s'agisse de Pamphile Le May, de Wenceslas Dick, de Régis Roy ou d'Auguste Fortier, se divisent en deux camps distincts : les figures positives, lesquelles sont des Hurons christianisés, et les figures négatives, appartenant presque toujours à la nation iroquoise et refusant d'abandonner leurs coutumes jugées primitives et impies. Quant aux femmes, on en compte peu dans les romans historiques mais les récits d'aventures sociales en mettent quelques unes en scène à titre d'éléments exotiques. La Vipère-grise de *La jolie fille du faubourg Québec*, La Sauvagesse du roman de Charles-Arthur Gauvreau, *Captive et bourreau*, ou La Démone de *L'enfant mystérieux* se livrent à la sorcellerie pour servir les plans des personnages de mauvais blancs, complicité entre l'homme et la vieille femme autochtone qui s'apparente à la relation d'une mère et de son fils. Il faut voir à cet effet comment Castor pelé assure la protection de Mornac au sein de la tribu en l'adoptant

¹⁵⁷ Ce récit d'aventures n'a pas été retenu parce que l'interruption de *La Ruche littéraire* en 1855 a empêché Chevalier d'en compléter la rédaction. L'édition complète de *La Huronne* paraîtra en France chez Calmann-Lévy en 1861.

pour remplacer son fils décédé. À l’opposé, la relation de l’homme amérindien avec la femme blanche repose essentiellement sur une convoitise charnelle à peine déguisée.

Au demeurant, les interactions entre Blancs et Amérindiens se résument à une suite d’intrusions des uns dans l’espace territorial et mental des autres. D’une part, les Amérindiens investissent la ville pour bouleverser l’univers des protagonistes : ils livrent un secret, comme Le Bison – qui révèle aux héros l’emplacement d’un trésor dans *Le cadet de la Vérendrye* – ou Sougraine, annonçant faussement son lien de paternité avec Léontine au notaire Vilbertin dans le roman de Pamphile Le May, *L’affaire Sougraine*. Ils veulent aussi exercer une vengeance sur un ennemi blanc ou capturer des jeunes filles qu’ils entraînent dans la forêt, comme Tamahou dans *L’Enfant mystérieux*. D’autre part, les Blancs effectuent des incursions dans les terres des Amérindiens et se heurtent à leur hostilité, mais, si l’homme blanc parvient toujours à fuir son adversaire quand il ne le domine pas par la force des armes, l’Amérindien, même lorsqu’il représente une figure positive, est toujours sévèrement puni pour avoir voulu s’approprier l’espace – et la femme – de l’homme blanc. Il en est ainsi du Bison qui meurt assassiné à Montréal, de Griffé d’Ours qui, lors d’une rencontre à Québec, s’attire la haine mortelle de Mornac, tandis que Longue Chevelure dans *L’affaire Sougraine* perdra la petite fille qu’il a eue avec son épouse blanche.

Cette victoire absolue de l’homme blanc dénote une impossibilité pour les deux races de cohabiter au sein du territoire canadien et ainsi se dévoile le paradoxe du roman d’aventures historiques. L’appropriation progressive de l’Amérique du Nord par les populations européennes a causé la perte de la culture amérindienne, mais l’aventure requiert absolument cet élément d’exotisme, alors, que l’Amérindien effraie ou qu’il suscite la pitié, son altérité doit demeurer intacte. En préservant l’image de l’autochtone sauvage et meurtrier, la fiction se conforte dans la croyance que l’héroïsme des Canadiens français découle d’une lutte incessante livrée à des agresseurs barbares. Cette conception idéologique contribue aussi, comme elle le fait en Europe et aux États-Unis, à exempter le lecteur de tout sentiment de culpabilité par rapport à la violence exercée par procuration sur ces adversaires de papier.

Le choix des espaces explorés révèle d'autres désirs d'exotisme et, alors que le roman d'aventures européen rêve d'Orient ou d'Afrique pendant que le roman des États-Unis intègre son espace national dans un imaginaire de l'Ouest¹⁵⁸, la fiction québécoise exploite peu les possibilités de l'Ouest canadien ; seul Régis Roy situe l'action du *Cadet de la Vérendrye* dans les montagnes rocheuses, tandis que Pamphile Le May raconte, dans son roman *Picounoc le maudit*, les aventures de Djos Letellier, devenu trappeur dans le Nord-Ouest. La plupart des romanciers situent leurs intrigues dans un cadre québécois, plus spécifiquement dans le Sud de la province. Régis Roy s'intéresse aux régions du Niagara et du Mississippi, mais il n'existe pas d'aventures gaspésiennes ou saguenayennes, pas plus que de voyages sur les continents africain et asiatique. L'Inde ou la Chine feront l'objet d'évocations dans les romans populaires de Charles-Arthur Gauvreau et de l'abbé Proulx pour ménager quelque effet d'exotisme par la mention des voyages de leurs héros marins, mais ces contrées ne seront jamais représentées.

Au XIX^e siècle, l'esprit d'aventure canadien-français ne se définit pas en termes de conquête étrangère. Ceci peut être attribué au fait que le Canadien, colonisé et non colonialiste, s'identifierait peu à cet esprit d'entreprise à l'étranger qui animerait l'aventurier britannique ou français. Certes, Joseph Marmette et Régis Roy mettent en scène des bretteurs français qui trouvent en Nouvelle-France un terrain propice à l'héroïsme et à de beaux duels, mais, à l'inverse, le Canadien quittant le pays pour l'Europe rencontrera l'humiliation et la dégradation. *Une horrible aventure* (1875), récit de mœurs de Wenceslas Eugène Dick, raconte l'histoire d'un jeune homme épris d'aventures qui, lors d'un séjour à Paris, devient l'objet d'une farce macabre que lui font des étudiants. Ayant assisté, horrifié, au faux meurtre d'une princesse grecque par un Turc, le Canadien rentre à la maison, guéri pour toujours de ses fantasmes d'Orient.

Le personnage de Gustave, le frère de l'héroïne des *Fiancés de 1812*, est l'un des rares grands voyageurs du récit d'aventures. Amené tout jeune à Paris pour y étudier, Gustave se révèle brillant militaire, mais un duel contre un Français qui l'a traité de sauvage américain marque le début de ses tribulations à travers le monde : après son emprisonnement en Russie

¹⁵⁸ Alain-Michel Boyer, « Préface », in Boyer et Daniel Couégnas (dir. publ.), *Poétiques du roman d'aventures*. Coll. « Horizons comparatistes », Nantes : Cécile Defaut, 2004, p. 20.

pour soupçon d'espionnage, il se fait marin et longe quelques côtes de l'Asie – dont il ne dit toutefois rien dans le récit de ses pérégrinations – avant de rejoindre les Grecs dans leur combat contre les Turcs. Il adopte la culture grecque et épouse une jeune beauté dénommée Alpina, mais la trahison de sa femme détruit l'estime qu'il avait pour son peuple d'adoption et il fuit en Italie où il est recruté par une société criminelle composée d'aristocrates français et italiens. Devenu rapidement leur chef, Gustave arme une frégate de pirates pour sillonner la Méditerranée, puis prend la tête d'une vaste organisation criminelle étendant ses ramifications d'un bout à l'autre de l'Amérique. Un autre périple en France lui permet d'assister aux derniers sursauts du règne napoléonien, mais sa condition de brigand lui laisse un dégoût profond. Gustave trouvera le pardon dans la maison paternelle, au contact de son identité canadienne et s'affranchira ainsi de toutes les influences de l'ancien monde.

Cette incursion de l'aventurier canadien dans le continent européen constitue une exception puisque les deux seuls autres romans dont l'action se déroule en France, *Les souterrains du château de Maulnes*, de Chevalier, et *L'enfant perdue*, d'Adèle Bibaud, mettent en scène des personnages européens. L'aventure canadienne décrit plutôt une trajectoire verticale dans le continent américain : New York, la Louisiane, le Mexique, Cuba, la Jamaïque, le Paraguay, autant de destinations qui trahissent le désir du recommencement loin de ces « vieux pays que la civilisation a gâtés », écrivait Patrice Lacombe¹⁵⁹. À première vue, l'appel du Sud semble entrer en contradiction avec le discours nationaliste canadien-français qui incite les romanciers à puiser dans le passé du Québec l'exotisme nécessaire à l'aventure plutôt qu'à le quérir aux confins du monde. Or ceux-ci éluderont le problème en recourant au motif de l'exil. C'est pour fuir les autorités britanniques que le patriote Paul Turcotte (*Les mystères de Montréal*) s'engage dans la marine et combat dans la guerre du Mexique, alors que Gustave et Pierre Saint-Luc ne sont en fait que des Canadiens déracinés à la naissance. De sorte que la quête, autant que la conquête, régit l'esprit de l'aventure au Québec ; quête de l'identité perdue à la suite de l'abandon de la France et de la Conquête britannique, quête de l'identité ensevelie sous une

¹⁵⁹ Patrice Lacombe, *La terre paternelle*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996, p. 354.

culture étrangère et quête de l'identité à travers le continent américain ou par un retour au passé.

1.3.5 L'espace dans le roman d'aventures historiques

Alors que l'espace dans le roman d'aventures gothiques n'offrait aucune protection contre le mal et que les personnages laissés à eux-mêmes ne pouvaient y échapper d'une quelconque façon, l'espace du roman historique se divise en un monde de sécurité et un monde d'aventures que les héros peuvent investir à leur gré puisque ils sont intimement liés à la conduite de l'État. En effet, à la différence de ses prédécesseurs, le roman d'aventures historiques définit son espace en fonction de la nation. *Les fiancés de 1812* de Joseph Doutre est la première œuvre du corpus dans laquelle le territoire se révèle en tant que pays opposé à un ennemi étranger, et dont l'intrigue réfère à l'un des principaux lieux de mémoire de l'histoire canadienne. Dans la région de Châteauguay, les célèbres voltigeurs font montre de loyauté envers la Grande-Bretagne et de bravoure devant les envahisseurs américains qui font honneur aux Canadiens français¹⁶⁰, d'autant plus que la mémorable bataille marque pour un bref moment la concorde exemplaire entre les peuples britannique et français et les Premières Nations.

De nouvelles conceptions de l'identité canadienne se dessinent dans le rapport des individus et de l'espace. Mentionnons d'abord l'apparition de la notion d'État, qui n'avait que rarement fait l'objet d'une mention dans les œuvres antérieures, où l'on avait tout au plus évoqué le système judiciaire. C'est au roman historique que l'on doit l'introduction de l'armée, du gouvernement et de la marine, et le premier effort de définir ces appareils dans leur relation avec ceux d'un autre État en se fondant sur des critères de puissance et de vertu. On qualifiera la France de noble patrie, les États-Unis de nation agressive et l'Angleterre sera déclarée perfide durant le régime français, puis magnanime après la Conquête, sauf durant

¹⁶⁰ Les voltigeurs de Châteauguay constituent une unité de service pour la longue durée levée au Bas-Canada et entraînée selon les mêmes standards que l'armée britannique. Lors de la bataille de Châteauguay qui a lieu le 26 octobre 1813, les voltigeurs et la milice repoussent l'avance des Américains vers Montréal. John Mackay Hitsman, *The Incredible war of 1812. A Military History. Updated by Donald E. Graves*, 2^e éd., Toronto : Robin Brass Studio, 1999 [1965], p. 185-187.

l'époque des rébellions. Parallèlement à cette interprétation subjective des forces en présence, il convient pour les auteurs de mesurer la capacité de chaque nation à conquérir, maintenir et protéger le territoire.

Québec était fortifié du côté de la campagne par des murs de trente pieds de haut et de douze pieds d'épaisseur. Audessus [*sic*] du Palais et de la basse-ville la cime du roc était défendue moitié par des murailles et moitié par des palissades. La rue Sault-au-Matelot et Près-de-Ville, qui offraient deux étroits défilés par où l'ennemi pouvait seulement pénétrer dans la basse-ville, furent entrecoupés de plusieurs barrières et de barricades, dont un bon nombre de pièces de canon défendaient l'approche¹⁶¹.

Au mois de mai 1675, Louis XIV donna le fort [Frontenac] à Cavelier de la Salle, à condition qu'il le rebâtirait en pierre ; qu'il y entretiendrait vingt hommes pendant deux ans ; et, après cela, une garnison pareille à celle de Montréal ; qu'il placerait une colonie de cultivateurs dans le voisinage¹⁶² ...

De fait, la guerre, principalement sous la forme d'un harcèlement des colons par les tribus amérindiennes ou d'une invasion du Canada par l'Angleterre et ses colonies, s'impose comme le motif principal des romans d'aventures historiques, ceux-ci étant inscrits dans le sillon de l'histoire-bataille telle qu'elle se pratique au XIX^e siècle. Outre le fait qu'elle participe à l'évocation des actes héroïques accomplis par les soldats et les explorateurs, la guerre met en contexte une absence d'ordre favorable aux activités subversives des vilains, que ceux-ci soient des Anglais, des traîtres français ou des Amérindiens. Mais elle permet également à plusieurs héros de se rallier sous la bannière de la France, la mère-patrie qui fut jadis protectrice et bienveillante.

La mise en fiction du pouvoir colonial français implique que les auteurs représentent les domaines du gouverneur, de l'intendant et de l'Église, ces instances de l'autorité s'incarnant dans la ville de Québec avec son château Saint-Louis, le palais de l'intendant et ses églises. Mais comme le roman historique valorise les combattants et les découvreurs, Québec n'est pas un lieu d'aventures, pas plus que Montréal, appelée Ville-Marie, que Marmette et Roy décrivent comme une bourgade primitive, privée d'éclairage et cernée de palissades pour

¹⁶¹ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 93.

¹⁶² Roy, *Le chevalier Henry de Tonty*, p. 88.

protéger « les pauvres demeures des colons » des attaques amérindiennes¹⁶³. Dans la première partie de *L'Île de sable*, Henri-Émile Chevalier brosse un tableau de la Bretagne selon la même dichotomie spatiale opposant la forteresse de la Roche et ses « constructions inférieures » : ... les huttes étaient occupées par des serfs qui représentaient la soumission passive, alors que le manoir était le séjour des guerriers qui représentaient la force active¹⁶⁴. »

Les villes ont pour fonction principale d'amorcer l'aventure en abritant les héros canadiens, le temps pour eux de concevoir des plans d'expéditions ou de défense dans l'attente de l'invasion britannique. C'est pourquoi la majorité des romans historiques débutent par une introduction aux lieux. Marmette offrira le plus complet tour guidé de Québec qui soit dans son roman *François de Bienville*, en accordant toutefois la prédilection aux fortifications et aux bâtiments des pouvoirs militaires et religieux¹⁶⁵. Car le roman d'aventures ne s'intéresse guère à la vie privée d'une majorité de la population, ainsi fait-on peu de cas des centres de commerce et des habitations dont la modestie fait pâle figure à côté de la pierre des grands bâtiments et des puissantes fondations. Le roman d'aventures historiques a militarisé son espace avec des canons, des murailles et des tambours rythmant la marche des garnisons. De même, le fort se révèle le bâtiment le plus évoqué, qu'il s'agisse du fort de L'Île-aux-Noix¹⁶⁶, des forts La Reine, Maurepas et La Jonquière¹⁶⁷ ou des forts Frontenac et Saint-Louis¹⁶⁸. De l'intérieur de ces lieux, le lecteur n'aura toutefois pas d'aperçu parce que la représentation des forts obéit à une stratégie narrative destinée à évoquer toute la puissance coloniale en balisant l'espace de l'intrigue d'une série d'oasis de sécurité.

En adaptant *Kenilworth* à un contexte canadien, Frédéric Houde s'est livré, consciemment ou malgré lui, à une véritable réflexion sur la fonctionnalité du lieu. S'il

¹⁶³ Marmette, *Charles et Eva*, p. 17-18 ; Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 2.

¹⁶⁴ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 101.

¹⁶⁵ Marmette, *François de Bienville*, p. 29-30.

¹⁶⁶ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 161-163.

¹⁶⁷ Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 32, 42, 59.

¹⁶⁸ Roy, *Le chevalier Henry de Tonty*, p. 87, 121.

remplace Kenilworth par le « manoir mystérieux » de La-Rivière-du-loup, c'est que son récit nécessite un décor à la fois retiré et symbolisant la puissance, car, dans la colonie, l'intendant incarne le seul personnage capable de mobiliser les ressources matérielles et humaines nécessaires pour soustraire une femme à la vigilance du gouverneur¹⁶⁹. L'intérêt de Houde pour la signification des toponymes est encore plus révélateur. Sous un passage au cours duquel DuPlessis fait étape dans un village du nom de fort d'Yamachiche pour la nuit, l'auteur adresse une longue note à ses lecteurs pour leur rappeler l'origine de ce nom.

... dans les commencements de la colonie, ceux qui allaient s'établir dans l'intérieur du pays, à distance des villes fortifiées, telles que Québec, Trois-Rivières et Montréal, se groupaient, en cas d'attaques par les Indiens hostiles, près de quelque enceinte fortifiée élevée à la hâte et consistant généralement en palissades de pieux, dans lesquelles ils se réfugiaient au moment du danger¹⁷⁰.

C'est donc sur le fondement de ces espaces acquis que peut se concevoir la véritable aventure, c'est-à-dire autour des pôles d'appropriation et de défense du territoire. On a pu observer que les villes et les forts contribuent à la protection des Canadiens contre les invasions ennemies. Les scènes qui se situent à l'intérieur de ces endroits n'offrent que peu d'informations sur le quotidien des colons, mais les dialogues échangés entre les personnages d'aventuriers constituent de précieux outils pour comprendre les valeurs que les auteurs du XIX^e siècle associent aux grandes expéditions militaires et aux explorations entreprises durant la période de la Nouvelle-France.

Mentionnons d'abord que seuls les personnages des romans de Régis Roy publiés à la toute fin du siècle font mention d'enjeux commerciaux ou de possession des ressources naturelles, et seulement s'ils s'inscrivent dans le cadre d'une entreprise héroïque de découverte ou de protection du territoire. Par exemple, dans *Le cadet de la Vérendrye*, les deux héros veulent trouver de l'or mais, pour s'initier à « la vie aventureuse », il leur faut s'engager dans une expédition au but plus noble, celle qui est de découvrir la mer de l'Ouest

¹⁶⁹ Voir mon article « Représentation et fonction du personnage de l'intendant dans le roman historique canadien-français au XIX^e siècle », *Québec français*, hiver 2006, p. 30-33.

¹⁷⁰ Frédéric Houde, *Le manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition*, Montréal : Billaudeau, 1913 [1880], p. 76

sous le commandement de Monsieur de Varennes¹⁷¹. Dans *Le chevalier Henry de Tonty*, le plaidoyer du héros en faveur de l'exploitation de la Nouvelle-France s'accompagne d'une mise en garde contre l'obstacle que représente la présence amérindienne : « Il y a de grandes richesses dont l'acquisition n'est pas sans dangers, parce que nous avons un ennemi redoutable, cruel, sanguinaire, cherchant toujours l'occasion de nous causer du mal, et qui nous empêche de nous écarter pour faire aucune découverte. Il faudrait qu'il fût détruit¹⁷²... »

Dans les autres romans, l'appropriation du territoire participe à l'élaboration de l'identité canadienne-française à l'aide des valeurs qui semblent a priori les plus importantes dans la pensée nationaliste, c'est-à-dire la langue et la religion. Pour le marquis de la Roche, dont l'équipage s'échoue sur *L'Île de sable*, il faut « porter le flambeau de lumière et de vérité au milieu des peuplades ignorantes et idolâtres qui habitent les forêts de l'Amérique du Nord, [...] empêcher les hérétiques, les Huguenots [...] de distiller sur la Nouvelle France le venin de leurs dogmes mensongers¹⁷³ ... » La mission civilisatrice qui anime la majorité des aventures situées en Nouvelle-France implique dans son orientation initiale de vaincre l'ignorance des « Sauvages ». Toutefois ni le missionnaire, ni le colon ne prennent part à ces entreprises et seul l'homme d'épée affirme son emprise sur le territoire en éliminant ses ennemis plutôt qu'en les civilisant. Au delà de la culture française et du catholicisme, c'est bien le courage devant la menace de disparition sur le territoire inhospitalier que l'on veut célébrer. Qui plus est, un courage qui n'a rien à envier à celui des Français de la métropole.

Ni les éléments déchaînés, ni la distance, ni le nombre presque toujours supérieur de leurs ennemis, rien ne pouvait arrêter cette poignée de braves que la France transplanta sur les bords incultes et sauvages du Saint-Laurent, qui y introduisirent la civilisation au prix de leur sang et qui y luttèrent avec succès, pendant plus de deux siècles, contre des ennemis sans nombre acharnés à leur perte [...] Et pourtant, après tant de sacrifices, de valeur et de sang répandu, après avoir regardé longtemps à l'horizon où était la France, à l'horizon où étaient leur espoir et leur vie, après avoir acquis la triste certitude qu'on les avait oubliés, là-bas, sur les terres lointaines qu'ils avaient rendues éminemment françaises, et s'être assurés que leurs cris de détresse ne trouvaient plus d'écho dans le cœur de la mère-patrie, il leur fallut mourir. Mais ils tombèrent en braves, et nos champs de bataille d'Abraham et de Sainte-Foy ont bu

¹⁷¹ Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 18-19.

¹⁷² Roy, *Le chevalier Henry de Tonty*, p. 89.

¹⁷³ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 103.

un sang aussi généreux que celui que tant d'autres enfants de la France, nos frères, ont si souvent versé en maints endroits de la vieille Europe¹⁷⁴.

Le père de M. Joseph de la Vérendrye ; celui qui, avec une indomptable énergie et au sein de difficultés et de dangers sans nombre avait ouvert l'Ouest Canadien au flambeau de la civilisation, rendait l'âme, le 6 décembre 1746 [...] Malgré cet âge qu'il portait allègrement ; malgré toutes les fatigues endurées dans ses voyages sans compter les misères et les dégoûts dont ses envieux ou ses ennemis n'avaient cessé de l'abreuver ; malgré le peu de profit financier qu'il en avait retiré, l'intrépide Canadien, une semaine avant son trépas, songeait encore à organiser une nouvelle expédition pour l'Ouest¹⁷⁵.

L'aventure en Nouvelle-France se teinte d'amertume puisqu'elle ne permettra jamais au Canadien français d'en tirer avantage à long terme, de sorte qu'il ne lui reste que l'héroïsme dans le sacrifice et la mort. Mais si le territoire lui sera dérobé dans une ultime défaite en 1759, il aura su à tout le moins le conquérir de maintes façons. Ce sont d'abord des milliers de kilomètres parcourus à pied, vers les colonies anglaises, dans *Charles et Éva, La fiancée du rebelle et Le chevalier Henry de Tonty* ; en effectuant du portage dans *Le cadet de la Vérendrye*, en escaladant des montagnes et en traversant les étendues désertiques de *L'Île de sable*. Par ailleurs, le roman d'aventures découvre le cheval et la vitesse ; Georges Boucherville met en scène des chevauchées enlevantes dans *Une de perdue, deux de trouvées*, lorsque Pierre Saint-Luc poursuit la cavalerie anglaise ou que Cabrera se lance au secours de Sara qui a perdu le contrôle de sa voiture : « il plonge ses éperons dans les flancs de son cheval, qui bondit comme un tigre blessé, secoue sa crinière et part comme un ouragan [...] Cinquante cavaliers s'élancent après lui au galop [...] il approche, il est temps... Un précipice est à dix pas¹⁷⁶ ... »

Le roman d'aventures historiques se distingue également du récit gothique par la représentation et la fonction du décor. L'eau ne produit plus d'effets de terreur et se décrit dorénavant en termes de puissance et de mouvement : elle devient un torrent « mugissant¹⁷⁷ »

¹⁷⁴ Marmette, *Charles et Éva*, p. 172-173.

¹⁷⁵ Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 28-29.

¹⁷⁶ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 424-425.

¹⁷⁷ Marmette, *François de Bienville*, p. 212.

et une « avalanche torrentielle¹⁷⁸ » aux chutes Montmorency ; un « tournoiement continu¹⁷⁹ » à Sault-Saint-Louis. Les « eaux furibondes » entraînent le pauvre Emery et son embarcation dans le gouffre du Niagara¹⁸⁰ quand une branche providentielle lui permet d'échapper à la mort. Soumis à la puissance destructrice des flots, le corps déploie des efforts héroïques, par exemple lorsque Gonzalve sauve la vie de Saint-Felmar, dont le canot menace d'être englouti par les remous :

Confiant dans son courage et sa force, il traîne à l'eau un morceau de bois sec qui se trouvait près de lui ; et se jetant dessus à plat ventre, il nage en luttant contre le cours rapide du fleuve [...] Avant d'avoir atteint le plus périlleux des milles qui se forment en ces endroits, il se sentit engloutir, et sa poutre s'échappa soudain de dessous lui. Heureusement qu'il lui restait encore quelque force [...] Aussi avec toute la légèreté et la promptitude que peut inspirer la crainte d'une mort inévitable, il mit la main sur l'heureux canot et y sauta sans presque l'ébranler¹⁸¹.

Les écrivains savent également se faire les chantres de la nature sereine et majestueuse, ainsi le roman d'aventures témoigne-t-il pour la première fois d'un véritable amour du territoire canadien, lequel se lie étroitement à une mémoire positive des lieux malgré les violences dont ils seront entachés, qu'il soit question de la Conquête, des rébellions ou, dans *L'Île de sable*, du déportement des Acadiens. Une vision idyllique attend l'équipage du Castor qui vient d'essuyer une grave tempête :

Quelques nuages follets lutinaient bien encore ça et là sur la cîme des vagues écumeuses, mais déjà le dôme céleste dévoilait ses splendeurs éclatantes et dans le lointain se groupaient des masses blanchâtres qui se dessinaient, s'échancraient, se nuançaient, s'estompaient à chaque enjambée du Castor vers elle.

C'était le cap Canceau, les rives de l'Acadie, actuellement la Nouvelle-Écosse¹⁸².

¹⁷⁸ Marmette, *L'intendant Bigot*, Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 2, Montréal : Fides, 1996, p. 897.

¹⁷⁹ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 117.

¹⁸⁰ Roy, *Le chevalier Henry de Tonty*, p. 101

¹⁸¹ Doutre, *ibid.*, p. 118-119.

¹⁸² Chevalier, *L'Île de sable*, p. 453.

C'est qu'en effet il n'y a peut-être pas au monde un plus beau comme un plus grandiose spectacle que celui qu'offre la vue de la vallée de la rivière Saint-Charles ou des Laurentides qui la borde au loin à l'horizon, prise des hauteurs de la route de Sainte-Foy¹⁸³.

Alors que le roman gothique avait mis en place un décor ténébreux, le roman historique valorise la lumière en montrant l'empire du soleil sur tous les panoramas : « Le soleil était au milieu de sa course¹⁸⁴ », « Le soleil montant à son zénith¹⁸⁵ ». L'astre du jour se reflète dans la beauté d'un cours d'eau qui prend l'apparence d'un « ruban argenté¹⁸⁶ ». « Les rayons dorés du soleil couchant, qui poudroient sur la vallée de la rivière Saint-Charles et s'en vont jeter un dernier miroitement sur les eaux assoupies du grand fleuve¹⁸⁷ ». Le Saint-Laurent au « lustre argenté¹⁸⁸ » trouve dans le récit historique toute la noblesse que l'imaginaire gothique avait occultée en le dépeignant comme le lieu de tous les dangers. Le cours d'eau devient au surplus le lieu de l'entreprise positive, en favorisant l'exploration du Canada durant la Nouvelle-France, puis en assurant un commerce florissant au XIX^e siècle, comme en témoigne l'admiration d'Hermine, la sœur de Pierre Saint-Luc, devant le chantier naval sur la rivière Saint-Charles :

... des navires en construction, de toutes formes et de toutes grandeurs, les uns n'offrant encore qu'une ligne étroite qui devait servir de quille, d'autres leurs carènes à demi radoubées ; puis ceux-là plus avancés, montrant leurs coques noires prêtes à être lancées pour aller bientôt augmenter la nombreuse flotte marchande qui va porter les produits du Canada dans les pays étrangers¹⁸⁹.

Les auteurs convoquent maintenant l'image du Canadien français qui se dépasse au contact du territoire, alors que dans l'imaginaire gothique, la nature avait pour fonction instrumentale de terrifier les personnages, qui ne surmontaient jamais leur peur. Ainsi, la forêt était-elle appréhendée comme une source d'inconnu et donc, de phénomènes

¹⁸³ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 671.

¹⁸⁴ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 95.

¹⁸⁵ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 453.

¹⁸⁶ Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 42.

¹⁸⁷ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 825.

¹⁸⁸ Doutre, *ibid.*, p. 145.

¹⁸⁹ Boucher de Boucherville, *ibid.*, p. 671.

surnaturels. À présent, l'aventure historique se vit dans un environnement qu'il convient de défier et de maîtriser afin de survivre. D'abord, le héros du roman historique apprivoise la forêt. Ce lieu qui constituait une source de terreur et qui emprisonnait le personnage dans un univers labyrinthique, selon l'imaginaire frénétique, fait maintenant l'objet d'une complète appropriation de la part du héros historique, ce dernier l'utilisant à son avantage pour déjouer ses ennemis. Dans *Les fiancés de 1812*, Gonzalve s'y dissimule afin d'espionner des traîtres de l'armée britannique ; Raoul et son serviteur, Lavigueur profitent du couvert des bois pour approcher le camp de Wolfe dans *L'intendant Bigot* ; la forêt permet aux hommes de Tonty d'apprendre l'existence d'une manœuvre amérindienne pour détruire leur navire, tandis que dans *Charles et Éva*, le contingent canadien se tapit dans un bois près de Schenectady avant de surprendre la colonie anglaise. Cette « indianisation » de l'espace montre que l'exploitation de la nature est la clé de la survie des aventuriers. Ceux-ci vont couper des arbres pour traverser les rivières dans *L'intendant Bigot* ou construire une barque dans *Le chevalier de Tonty* ; ils vont aussi chasser, pêcher et endurer l'hiver, qui fait son apparition dans le roman d'aventures avec *L'Île de sable*.

La violence exercée par les Amérindiens sur les aventuriers et les tortures auxquelles ils les soumettent, les marches épuisantes, les rigueurs du climat et la faim représentent les épreuves les plus difficiles à affronter. La famine qui guette les aventuriers Charles et Éva dans la solitude de la forêt américaine ou les naufragés de *L'Île de sable*, « cet hôte terrible, ce spectre hideux [...] »¹⁹⁰ les fait régresser vers un état de sauvagerie. Seuls les héros conservent leur dignité, tandis que les personnages secondaires se battent pour la rare nourriture ou envisagent le cannibalisme. À l'instar des premiers humains sur terre, les héros dominent la nature par l'apprentissage des techniques de survie en s'attachant à des personnages initiés à l'exploration du milieu sauvage qui ont visiblement pour modèle d'origine Œil-de-faucun dans *Le dernier des Mohicans*. Dans *L'Île de sable*, Guyonne est sauvée de la famine par un pêcheur sur glace qui lui permettra de survivre mieux que quiconque. Mais c'est Joseph Marmette qui fait de l'homme des bois un archétype incontournable du roman d'aventures. Chacune de ses œuvres met en scène un personnage

¹⁹⁰ Marmette, *Charles et Éva*, p. 137.

âgé dont l'expérience vient en aide au jeune héros militaire et inexpérimenté. Dans *Charles et Éva*, Thomas tue un orignal pour nourrir son maître et la troupe affamée, puis Bras-de-fer met sa force et son expérience au service de François de Bienville : lui qui a battu « les immenses forêts du Canada, des colonies anglaises et de la Louisiane, tantôt chassant, guerroyant, bivouaquant ou dormant sous un ouigouam ami, tantôt poursuivi, serré de près par les Iroquois...¹⁹¹ ». Dans *L'intendant Bigot*, Jean Lavigueur, « l'ex-coureur des bois, familier avec ce genre d'exercice¹⁹² », aide Raoul à traverser la rivière sur un pont de fortune, tandis que dans *La fiancée du rebelle*, le vieux Tranquille accompagne Marc dans ses combats aux côtés des Américains. Après Marmette, Régis Roy reconnaît lui aussi l'importance des forestiers qui sauvent les héros. Il fait mention de deux Mohicans « qui l'hiver durant pourvurent la garnison en gibier¹⁹³ » et de pêcheurs déjouant les complots des Iroquois dans *Le chevalier Henry de Tonty*.

La collaboration entre les différents types d'aventuriers dans le but de maîtriser le territoire demeure sans aucun doute la plus importante leçon que le roman d'aventures retiendra au cours des dernières décennies du siècle, alors qu'il connaît la concurrence d'un nouveau type de fictions d'aventures fondées sur les nouvelles réalités de l'urbanisme. Celles-ci ont pour cadres les villes et les communautés villageoises. L'exotisme, de plus en plus ténu, n'y apparaît alors que comme un élément pittoresque destiné à situer dans un décor canadien des histoires de complots et d'enlèvements.

1.4 Le roman d'aventures sociales : un espace habité

1.4.1 L'origine et la définition du roman d'aventures sociales

La notion de « roman populaire » soulève d'emblée le problème de sa définition : roman du peuple, traitant du peuple ou s'adressant à lui ? La distinction est importante car du rôle qu'on voudra bien assigner au genre dépend le type d'œuvres qu'on y inclurera. En France, le

¹⁹¹ Marmette, *François de Bienville*, p. 163-164.

¹⁹² Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 899.

¹⁹³ Roy, *Le chevalier Henry de Tonty*, p. 97.

roman populaire a souvent été désigné en fonction des pratiques de diffusion et du lectorat : « roman-feuilleton ; « roman de gare » ou « roman de la portière¹⁹⁴ ». Voilà des qualificatifs péjoratifs qui associent cette littérature à la masse peu scolarisée et à une lecture de consommation englobant toutes sortes de formes génériques, du roman de cape et d'épée au roman de guerre revancharde en passant par le roman du martyr féminin et de l'erreur judiciaire¹⁹⁵. Un roman populaire s'adresse à un public le plus diversifié possible et fait ainsi appel à des émotions, des terreurs et des aspirations communes. Parallèlement à cette définition générale, il en existe une autre, restrictive, qui désigne plus spécifiquement par le terme de « romans populaires » les récits d'aventures urbaines qui commencent à être publiés en France dans les années 1830¹⁹⁶. C'est cette conception qui sera privilégiée ici, mais, afin d'éviter la confusion entre la définition du roman populaire multiforme et celle qui associe le genre à des œuvres du genre des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, je privilégie l'appellation de « roman d'aventures sociales ».

Dans sa forme, ce type de fiction développe des intrigues situées en milieu urbain à l'époque contemporaine. Son schéma principal repose sur la réparation d'une injustice commise envers un ou plusieurs individus, soit par les victimes elles-mêmes, soit par un héros puissant et doté d'une identité secrète. Les développements mélodramatiques comme des enlèvements, des empoisonnements et des combats singuliers, se concluent sur une note positive : les exploiters payent pour leurs méfaits et les victimes retrouvent leur famille au cours de scènes de reconnaissance¹⁹⁷. De l'aventure, le roman d'inspiration sociale retient le hasard, la violence, la lutte du bien contre le mal mais également une certaine forme d'exotisme destiné à fasciner un public de classe moyenne par l'exposition des extrêmes sociaux qui s'incarnent dans des mendiants et des aristocrates.

¹⁹⁴ Yves Olivier-Martin, *Histoire du roman populaire en France de 1840 à 1980*, Paris : Albin Michel, 1980, p. 10.

¹⁹⁵ Marc Angenot, *Le roman populaire. Recherches en paralittérature*, Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1975, p.13.

¹⁹⁶ Roger Mathé, *L'aventure d'Hérodote à Malraux*. Coll. « Univers des lettres », Paris : Bordas, 1973, p. 94.

¹⁹⁷ Martin, *Histoire du roman populaire*, p. 14 ; Mathé, *L'aventure d'Hérodote à Malraux*, p. 94.

La poétique du roman d'aventures sociales s'inscrit dans le prolongement de plusieurs traditions. Au roman médiéval, il emprunte les justiciers chevaleresques ; le mélodrame populaire, développé en France à la fin du XVIII^e siècle, lui procure le vilain machiavélique, l'enfant abandonné et l'héroïne pauvre mais vertueuse qui se découvre des origines aristocratiques¹⁹⁸. Le décor urbain et le discours sur la criminalité et ses causes se rattachent au roman picaresque anglais du XVIII^e siècle, dans la lignée de *Moll Flanders* (1722) de Daniel Defoe, tandis que l'esthétique gothique se manifeste dans les descriptions oppressantes des ruelles qui remplacent les labyrinthes du château¹⁹⁹.

Source de divertissement pour la petite bourgeoisie et les ouvriers alphabétisés – qui recherchent une littérature adaptée à leur imaginaire – et exutoire pour les anxiétés collectives, cette littérature fait écho au romantisme social, révélé par la sensibilité aux malheurs d'autrui, le désir de justice pour tous et le renouveau religieux²⁰⁰. De fait, la moralité chrétienne sous-jacente à la fiction sociale valorise la charité, la piété et l'entraide, aussi ne manquera-t-elle pas de trouver un accueil positif au Québec²⁰¹, même si la critique cléricale la voue aux gémonies pour sa violence, son caractère protestataire et sa sexualité voilée²⁰². Plus subversif encore : le roman social exploite particulièrement le renversement des hiérarchies en dépeignant des pauvres gens vertueux se révélant des aristocrates déshérités et les bourgeois respectables dissimulant les pires vices.

¹⁹⁸ Madeleine Ambrière (dir. publ.), *Précis de littérature française du XIX^e siècle*, Paris : Les Presses Universitaires de France, 1990, p. 15-16.

¹⁹⁹ Martin, *Histoire du roman populaire*, p. 15.

²⁰⁰ Angenot, *Le roman populaire*, p. 12-15.

²⁰¹ La bibliothèque de l'Institut canadien de Québec comptait les productions d'Éugène Sue, de Paul Féval, d'Alexandre Dumas et de Frédéric Soulié parmi ses titres les plus demandés. Marc Angenot, « Le roman français dans la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal. 1845-1876 », *Littératures*, n° 1, 1988, p. 82.

²⁰² Le périodique *Les Mélanges religieux* a publié des chroniques dénonçant *Les mystères de Paris* et le roman-feuilleton. « Que des hommes raisonnables, tels que nos lecteurs, par exemple, dont la haute intelligence, rompue depuis longtemps aux difficultés de la vie, est mûrie par le travail et l'étude, lisent de pareilles choses, certes, ils n'iront pas bien loin, lèveront les épaules et jetteront ce livre sans y songer davantage. Mais malheureusement, ces œuvres ne s'adressent pas à eux : elles vont droit aux parties faibles, c'est-à-dire aux femmes oisives, aux masses peu éclairées, à la jeunesse bouillante... » Anonyme, « Du feuilleton-roman – étude critique. Le juif errant, les mystères de Paris, etc. Par M. Alfred Nettement », *Les Mélanges religieux*, 7 novembre 1845.

Le roman d'aventures sociales traite assurément du peuple et aspire à le conquérir, mais sa production relève de la bourgeoisie, des écrivains lettrés, qui s'efforcent de répondre à un horizon d'attente²⁰³. Le terme de « romancier populaire » apparaît pour la première fois dans la presse socialiste en 1843 pour désigner Eugène Sue²⁰⁴. *Les mystères de Paris* est l'un des initiateurs du roman populaire, tel qu'il se répand en Europe et en Amérique du Nord pendant la deuxième partie du XIX^e siècle, et le meilleur représentant de sa forme et de son discours social. Répondant à une commande faite par son éditeur de reproduire un roman anglais sur les bas-fonds de Londres, l'écrivain dandy s'inspire de la chronique judiciaire pour rédiger un feuilleton épique qu'il destine à la bonne société parisienne. Or, *Les mystères de Paris*, publié dans *Le journal des débats* à partir de juin 1842, connaît rapidement un immense succès auprès des classes laborieuses qui se reconnaissent dans la misère dépeinte par Sue.

Dès lors, l'auteur se prend au jeu et fait de son feuilleton une tribune d'où il dénonce l'exploitation des travailleurs, l'absence de filet social pour les invalides et la condition des femmes dans le mariage²⁰⁵. Les personnages et les intrigues développés soutiennent la thèse attribuant à la fatalité sociale la source de la criminalité et prouvent que le repentir et la collaboration entre les riches et les pauvres, plutôt que la répression judiciaire, viendront à bout des fléaux sociaux²⁰⁶. Des thèses sociales naïves mais réconfortantes inscrites en filigrane d'intrigues enlevantes impliquant un héros paternel, des victimes attachantes et des vilains diaboliques, contribuent à faire des *Mystères de Paris* un succès international. À l'instar de plusieurs villes en Europe et en Amérique, Montréal compte quatre *Mystères*²⁰⁷ au XIX^e siècle.

²⁰³ Martin, *Histoire du roman populaire*, p. 12.

²⁰⁴ Angenot, *Le roman populaire*, p. 4.

²⁰⁵ Armand Lanoux, « Introduction », in Eugène Sue, *Les mystères de Paris*, préf. de Francis Lacassin. Coll. « Bouquins », Paris : Robert Laffont, 1989, p. 2-14.

²⁰⁶ Georges Jarbinet, *Les mystères de Paris d'Eugène Sue*. Coll. « Les grands événements littéraires », Paris : Société française d'éditions littéraires et techniques, 1932, p. 149-150.

²⁰⁷ *Les mystères de Montréal* de Henri-Émile Chevalier (1855) ; *The Mysteries of Montreal* de Charlotte Führer (1881) ; *Les mystères de Montréal* d'Hector Berthelot (1879-1881) et *Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier (1893). Voir Gilles Marcotte, « Mystères de Montréal : la ville dans le roman populaire du XIX^e siècle », in Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir. publ.), *Montréal imaginaire : ville et littérature*, Montréal : Fides, 1992, p. 97-149.

La naissance du roman d'aventures sociales correspond, en France, à l'introduction du feuilleton dans la presse quotidienne à caractère politique en 1836. Avant cette date, et ce, dès 1829, des revues françaises publiaient des œuvres d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue. Mais, avec la fondation de *La Presse* de Girardin et du *Siècle* de Dutacq, le feuilleton, qui désignait alors le bas de la feuille destiné à la critique littéraire ou musicale, devient l'espace où on publie un roman par tranches. Le succès de la pratique contribue à faire vendre des journaux et à réduire le prix des périodiques²⁰⁸. En partie à cause des contraintes éditoriales et en partie à cause des impératifs économiques dictés tant par les propriétaires de journaux que par les auteurs eux-mêmes, le feuilleton instaure ses propres paramètres d'écriture. On en viendra donc à désigner sous le terme de « roman-feuilleton », un type d'intrigues stéréotypées qui se prolongent au détriment de la cohérence. Le coup de théâtre devient condition sine qua non au découpage en tranches, chaque livraison se terminant par un questionnement destiné à accrocher le lectorat et l'amener à se procurer le prochain numéro.

1.4.2 Le roman d'aventures sociales au Québec

La diffusion de la littérature par le feuilleton atteint le Québec dès la seconde moitié des années 1830, avec la publication dans *L'Ami du peuple* d'écrits de Balzac et de Dickens²⁰⁹. Mais il faudra attendre jusque en 1844 pour voir la première publication d'une œuvre québécoise en feuilleton avec *La fille du brigand* d'Eugène Lécuyer, bien que sa longueur (dix chapitres échelonnés sur moins d'un mois) le rapproche davantage d'une nouvelle que d'un roman fleuve de l'ampleur des *Mystères de Paris*, qui s'étale sur 16 mois, de juin 1842 à octobre 1843. L'émergence du roman-feuilleton au Bas-Canada correspond aussi aux premières tentatives pour imiter le style et l'intrigue d'Eugène Sue. Dans *La fille du brigand*, la description des rues de Québec et de l'auberge mal-famée de Madame La Troupe évoque les lieux décrits par Sue. En préface des *Fiancés de 1812*, Joseph Doutre salue l'imagination

²⁰⁸ Lise Queffélec, *Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, Paris : Les Presses universitaires de France, 1989, p. 4-7, 11.

²⁰⁹ Lemire (dir. publ.), *1806-1838. Le projet national des Canadiens*, t. 2 de *La vie littéraire au Québec*, p. 171.

du romancier. À un détracteur qui juge l'œuvre de Sue inutile, le jeune auteur entend prouver que le roman peut réformer la société : « *Les Mystères de Paris* sont une savante école de discipline privée et publique²¹⁰. »

Le développement urbain, particulièrement en ce qui concerne Montréal²¹¹, favorise l'émergence d'une littérature d'aventures sociales en lui procurant d'abord une voie de diffusion dans des revues culturelles et littéraires comme *L'Opinion publique* et *Le Monde illustré*, et des journaux à vocation populaire comme *La Patrie* et *La Presse*. D'autre part, le mode de vie urbain modifie les conditions de travail et le quotidien d'une grande partie de la population québécoise²¹², en conséquence les préoccupations touchant l'économie, la santé et la sécurité publique investissent le roman d'aventures comme rarement auparavant. La relation de mutuelle influence entre la réalité et la fiction prend une signification importante à mesure que se développe au XIX^e siècle une tradition de journalisme judiciaire et de faits divers. Selon le *Grand dictionnaire Larousse du XIX^e siècle*, la rubrique des faits divers présente une suite d'anecdotes insolites qui mêlent l'aventure, le surprenant et le tragique : naufrages, crimes sordides, exploits héroïques, catastrophes naturelles et phénomènes inexplicables²¹³. Le roman d'aventures québécois applique souvent les procédés du feuilleton à sa propre historiographie de faits vécus. Si le roman gothique a trouvé son inspiration dans les crimes réprimés alors que le roman historique s'est inspiré des grands événements militaires, le récit populaire s'intéresse aux crimes lâches, tels l'empoisonnement, ou aux enfants maltraités et aux accidents tragiques. C'est le journal qui fait office de relais discursif entre le fait divers et la fiction. Le romancier emprunte au chroniqueur les formules langagières visant à créer un effet de proximité entre le lecteur et l'événement qu'il décrit :

²¹⁰ Joseph Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 87.

²¹¹ Entre 1861 et 1901, le territoire de l'île de Montréal est passé de 118 015 habitants à 360 838. Recensement du Canada cité par Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal : Boréal, 1992, p. 40. En comparaison, la croissance de Québec a été plus faible : de 50 000 à 62 000 habitants entre 1871 et 1891. G.-Henri Dagneau (dir. publ.), *De la Confédération à la charte de 1929*. T. 4 de *La ville de Québec. Histoire municipale*. Coll. « Cahiers d'histoire n° 35 », Québec : La Société historique de Québec, 1983, p. 154.

²¹² Linteau, *ibid.*, p. 94-118.

²¹³ Franck Évrard, *Fait divers et littérature*. Coll. « Université », Paris : Nathan, 1997, p. 12-13.

narration au présent, souci du détail, suivi chronologique, mise en fiction de personnages réels, etc.

L'esthétique du roman-feuilleton, qui traduit l'imaginaire d'une époque, cherche à faire vivre les faits en direct, sans mise à distance ou médiation. Le style, les images stéréotypées, les descriptions sentimentales, les situations dramatiques révèlent comment le roman-feuilleton privilégie l'événement, l'expansion lyrique et le caractère sensationnel de l'intrigue²¹⁴...

À l'autre extrémité, le journaliste reprend à son compte les procédés et les lieux communs de la fiction tels que l'emploi de titres-choc, de la périphrase (le corps inerte sans vie) et le recours à l'analepse²¹⁵. Si « faire vrai » importe au romancier, « faire frémir » est devenu le credo du nouvelliste.

1.4.3 Les œuvres

La jolie fille du faubourg Québec, publié dans *Le Moniteur canadien* en 1854, représente la première manifestation du roman d'aventures sociales tel qu'il se développe au Québec durant la seconde moitié du siècle. Henri-Émile Chevalier évoque le contraste entre la pauvreté des bas-quartiers de Montréal et la richesse d'un manoir sur la Côte des Neiges à travers une intrigue déclinant tous les thèmes de la fiction sociale : l'amour, le rétablissement de la justice et l'affrontement entre des victimes et leurs persécuteurs. On y retrouve par ailleurs quelques reliquats d'exotisme, dont un pirate et une sorcière amérindienne. Au cours d'une période indéterminée du XIX^e siècle, la jeune fille adoptive d'un charretier, dénommée Angèle, se porte au secours d'Alphonse, un homme blessé qui s'est évadé de prison en compagnie d'un brigand du nom de Mike. Les deux amoureux doivent échapper aux autorités anglaises et à la vindicte d'un prétendant jaloux. On découvre par la suite que Mike avait kidnappé Angèle alors qu'elle était enfant pour l'abandonner à un charretier, sur ordre d'un pirate qui voulait s'approprier la fortune de son riche frère en se débarrassant de la fille de ce

²¹⁴ Évrard, *Fait divers et littérature*, p. 39.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 118.

dernier. Finalement, les brigands sont appréhendés, tandis qu'Angèle épouse Alphonse et va vivre à New York avec lui.

Alors que *L'Île de sable* appartenait à un contexte historique essentiel au déroulement de l'intrigue, *La jolie fille* a si peu de prétentions à l'historicité que l'époque change entre la diffusion du feuilleton original et sa réédition chez Lovell en 1859. Dans la première version, Chevalier fait référence à des élections agitées durant lesquelles l'annexion aux États-Unis constitue un enjeu, Alphonse étant alors emprisonné pour ses sympathies américaines. Dans les versions remaniées de 1859 et de 1952²¹⁶, les événements se déroulent durant les rébellions sans que l'intrigue s'en trouve autrement altérée : le héros, cette fois un patriote, est encore pourchassé par les Anglais avant de trouver asile aux États-Unis. Le nouveau titre de l'œuvre, *Le pirate du Saint-Laurent*, marie l'exotisme au patriotisme, cependant, le roman d'aventures sociales ne trouvera pas d'autre expression au Québec pendant les vingt années suivantes, qui sont dominées par les romans historiques de Chevalier et de Marmette. *Une de perdue, deux de trouvées* rend hommage à certains traits des *Mystères de Paris*, avec des auberges, des scènes d'emprisonnement et un personnage de notable corrompu, mais un seul roman de cette période, celui de Napoléon Legendre (1841-1907), situe son récit dans un décor urbain et contemporain.

Paru dans *L'Album de la Minerve* en 1872 et 1873, *Sabre et scalpel* raconte l'histoire d'un complot fomenté par un médecin italien, Giacomo Pétrini, pour séduire une orpheline canadienne-française du nom d'Ernestine et s'emparer de sa fortune. Avec l'aide d'un complice appelé Peyron, Pétrini gagne la faveur du tuteur de la jeune fille, mais un rival fait son apparition en la personne de Gustave Laurens, un officier britannique. Par un concours de circonstances, Laurens découvre que Pétrini dirige une puissante société de brigands ayant son siège à Cap Rouge, ce même endroit où Cambray, dans *Les révélations du crime*, ainsi que maître Jacques, dans *La fille du brigand*, regroupaient leurs bandes de criminels. En désespoir de cause, Pétrini et Peyron enlèvent Ernestine pour obtenir une rançon tout en se présentant comme des sauveteurs auprès de la jeune fille qui croit Laurens responsable de

²¹⁶ Henri-Émile Chevalier, *Le patriote*, Eugène Achard (éd.), Montréal : La librairie générale canadienne, 1952.

l'enlèvement. Ce dernier, avec l'aide de la police, s'introduit dans l'ancre des brigands. Pendant que policiers et criminels se livrent bataille, Pétrini et Laurens s'affrontent en duel sous les yeux d'une Ernestine enfin confrontée au vrai coupable. Pétrini, fou de dépit, poignarde la jeune femme, mais, selon les conventions du genre, la médaille qu'elle porte fait dévier la lame et Laurens tue Pétrini. Le mariage des héros consacre la victoire du sabre sur le scalpel.

En 1874, le jeune Wilfrid Dorion (1856-1914) publie, dans *L'Album de la Minerve* le feuilleton *Pierre Hervart*, qui fera l'objet d'une publication revue et corrigée par l'auteur en 1893, sous le titre plus sensationnel de *Vengeance fatale*. À la veille des rébellions de 1837, Pierre Hervart, un fermier de Saint-Antoine-sur-Richelieu, épouse Mathilde, au grand dam de son rival, le vicomte Raoul de Lagusse. Ce dernier profite de la confusion qui règne lors de la bataille de Saint-Denis pour tuer Hervart. Vingt ans plus tard à Montréal, le fils d'Hervart, également nommé Pierre, s'éprend de Christine Darcy, la fille d'un important homme d'affaires. Mais Louis remarque que Darcy porte au doigt un anneau identique à celui que lui a laissé sa mère – laquelle a été assassinée par le vicomte – avec la recommandation de craindre le porteur d'un tel bijoux. Puivert, un ancien complice de Raoul de Lagusse, lui révèle que Darcy et le meurtrier des parents de Pierre ne font qu'un. Les deux camps formés, d'un côté, par Hervart et ses amis et, de l'autre, par Darcy et sa société secrète de voleurs, se retrouvent pour un combat armé aux limites de la ville. Hervart tue son ennemi en duel, puis épouse Christine, cette dernière n'étant évidemment pas la vraie fille de Darcy mais une enfant enlevée à sa mère par le vicomte au cours d'un cambriolage.

Charles-Arthur Gauvreau (1860-1924) reprend les thèmes de la vengeance et de la jalousie amoureuse sur fond de rébellions dans son roman *Captive et bourreau*, publié dans un tiré à part de *La Gazette des campagnes* en 1882. Tout comme dans son roman de mœurs aux accents mélodramatiques, *Les épreuves d'un orphelin* (1881), Gauvreau tente d'intégrer des éléments d'exotisme amérindien à un récit d'aventures larmoyantes. À l'Île-Verte, dans le Bas-du-fleuve, George et Mélas s'éprennent tous deux d'Alexandrine et, bien que la demoiselle préfère George, ce dernier doit s'engager dans la marine. Lorsqu'il revient, cinq ans plus tard, un Mélas dévoré de jalousie tente de le faire tuer par des Amérindiens avec qui il s'est lié, mais en vain ; George épouse Alexandrine avant de reprendre la mer. Mélas

profite de cette absence pour enlever Armande, l'enfant de leur union, et la mère éplorée sombre dans la folie. Armande grandit dans un village maléchite en subissant les mauvais traitements de Mélas, jusqu'à ce qu'elle reçoive le secours d'un jeune fonctionnaire, Laurent, et de l'Amérindien Bison-des-Plaines. Vaincu par le remords, Mélas s'engage aux côtés des patriotes et expie ses fautes en subissant de graves mutilations. Le pardon de Georges, accompagné par la guérison spontanée de sa femme et le mariage des deux amoureux, rétablit l'amitié initiale entre les deux hommes.

Le roman de l'abbé Jean-Baptiste Proulx (1846-1904), intitulé *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet*²¹⁷ débute par l'enlèvement brutal de trois petits enfants de Saint-Polycarpe par un colporteur qui les vend à des marins. Seul Pierre et son frère survivent à la difficile vie en mer et s'évadent afin de retrouver leurs parents. Mais la mort de son frère force Pierre à mener seul sa quête d'un bout à l'autre du Québec, odyssée qui lui fera vivre diverses aventures et beaucoup d'inconfort. C'est seulement après trente-cinq ans que, désabusé et résolu à se fixer, il retrouve les siens par hasard.

Adèle Bibaud (1857-1941) adopte aussi le motif de l'enfant enlevé en lui apportant toutefois un traitement plus sentimental et propre à captiver un lectorat féminin. Publié en feuilleton dans *La Presse* en 1888²¹⁸, *L'enfant perdue* situe son action en Europe, comme seul Henri-Émile Chevalier l'avait fait auparavant avec *Les souterrains du Château de Maulnes*. L'intrigue, extrêmement complexe, s'étend de la période prérévolutionnaire jusqu'aux guerres napoléoniennes et implique une multitudes de personnages issus de la noblesse

²¹⁷ Abbé Jean-Baptiste Proulx, *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet*. Coll. « du Goéland », Montréal : Fides, 1978 [1887].

²¹⁸ Georges Bellerive, dans ses *Brèves apologies de nos auteurs féminins* (1920) et Aurélien Boivin, dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1, *des origines à 1900*, affirment à tort que la première publication de *L'enfant perdue* a eu lieu dans le journal *Le Monde* de Montréal en 1881. Mais dans le *Dictionnaire des auteurs de langue française d'Amérique du Nord*, on remarque que le feuilleton publié dans *Le Monde* s'intitule *L'enfant perdu* et ne comporte pas de nom d'auteur. La lecture de quelques lignes m'a suffi pour reconnaître le roman *Sans famille* du Français Hector Malot (1878), lequel a été publié sous un autre titre comme il est courant de le faire dans les journaux québécois à la fin du XIX^e siècle. Kenneth Landry, « Le roman-feuilleton français dans la presse périodique québécoise à la fin du XIX^e siècle : surveillance et censure de la fiction populaire », *Études françaises*, n^o 36, vol. 3, 2000, p. 78.

d'épée. Motivé par le dépit amoureux et le désir de venger un parent tué en duel, le vicomte de Mirebelle enlève la femme et la petite fille du comte de Louvois, qui s'est absenté pour assumer une charge d'ambassade en Espagne. L'enfant, du nom d'Aurore, s'enfuit et trouve refuge auprès de la baronne de Faenza. Quelques années plus tard, elle vit diverses tribulations amoureuses avec le fils de sa protectrice tandis que Mirebelle prend le contrôle d'une organisation criminelle. Amours secrètes, duels, enlèvements, incendies et suicides conduisent l'intrigue jusqu'au dénouement final, où, lors d'une scène de bal, Aurore dévoile une marque à l'épaule que son père reconnaît. *L'enfant perdue*, qui ne connaîtra jamais de publication en volume, est pourtant le roman d'Adèle Bibaud le plus abondant en péripéties de toutes sortes. Ses autres récits développent plutôt des histoires d'amour dans le cadre de la Conquête, comme par exemple, *Trois ans en Canada*, ou durant les Rébellions, comme *Les fiancés de St-Eustache*²¹⁹. L'auteure manifeste un intérêt pour les lieux fétiches, aussi somptueux que romantiques, des feuilletons européens ; des châteaux de provinces aux parcs brumeux où les héros croisent le fer sous les vieux chênes.

On peut observer que ces romans d'aventures adhèrent fortement aux modèles européens par le recours aux thèmes du triangle amoureux et de l'enfant martyrisé. Du reste, l'évocation du contexte historique n'a pour effet que d'exalter le patriotisme, tandis que la description du décor fait bien peu pour conférer un cachet canadien à des intrigues où évoluent des traîtres aristocrates et où toutes les orphelines sont des millionnaires disparues. Pendant la seconde moitié du siècle, les conventions du roman d'aventures sociales en France ont fait l'objet d'une telle exploitation que Hector Berthelot (1842-1895), sous le pseudonyme de Ladébauche, les parodie dans son feuilleton *Les mystères de Montréal*. Sa publication en deux parties dans *Le vrai Canard* en 1879 et 1880 sera suivie par une édition en 1898. *Les mystères de Montréal* réalise une incursion dans le monde ouvrier du faubourg Québec de Montréal en 1879. Benoni Vaillancourt, un cordonnier, et Cléophas Plouf, un conducteur de petits chars, se disputent la main d'Ursule Sansfaçon, une héroïne peu conforme aux standards de beauté du roman populaire car la petite vérole l'a éborgnée. Le trio se trouve impliqué dans un complot lorsque le comte de Bouctouche, voulant dissimuler la mort de son

²¹⁹ *Trois ans en Canada* [Montréal] [s.é.], [1887] ; *Les Fiancés de St-Eustache*, [Montréal] [s.é.], 1910.

fil afin de conserver la fortune dont il est légataire, lui substitue le frère d'Ursule, Petit Pite, avec la complicité de Cléophas. Un notaire-détective du nom de Caraquette²²⁰ tente de prouver l'imposture mais Bouctouche meurt en absorbant la dose de poison qu'il destinait à son associé gênant. Cléophas vole à Caraquette le trésor des Bouctouche dont il avait la garde, mais Benoni l'assassine et lui reprend le trésor. Son bonheur avec Ursule sera de courte durée puisque Caraquette le dénonce à la police. Tandis que le meurtrier monte à l'échafaud, sa veuve s'engage comme cuisinière et un marquis de Malpèque surgit en tant qu'héritier de la fortune. « Comme vous voyez, tout est bien qui finit bien²²¹, » conclut ironiquement l'auteur.

Les mystères de Montréal pourfend avec humour les clichés du récit d'aventures. Par exemple, l'incontournable marque de naissance servant à reconnaître l'héritier légitime apparaît sous la forme d'un castor rongeur une feuille d'érable surmontée de la devise : « travail et concorde » ; la balle de fusil qui atteint Ursule s'amortit dans le faux cul que la pauvre servante s'est confectionné avec quelques épaisseurs des journaux *Le Monde* et *Le Nord* pour avoir une robe de grande dame. Et que dire de telles envolées lyriques : « Je sens un [sic] oppression dans le reintier. J'ai des vents dans l'estomac et le cœur me toque comme une pataque dans un sabot²²². » Satirique, *Les mystères de Montréal* brosse pourtant un tableau détaillé d'une vie urbaine pénible, avec ses épidémies, son chômage et la déchéance guettant à tout moment les protagonistes.

Si la majorité des auteurs de l'époque ne produisent qu'un seul de ces récits d'aventures, Wenceslas Eugène Dick (1848-1919) et Pamphile Le May (1837-1918) se distinguent, à la fin des années 1870, par la publication de plusieurs œuvres au caractère canadien plus marqué. Dick publie trois romans et Pamphile Le May, quatre, ce qui fait du poète national des Canadiens français l'auteur ayant le plus contribué au roman d'aventures après Joseph

²²⁰ Avec les noms de Bouctouche, Caraquette et Malpecque, empruntés à la toponymie des provinces maritimes, Berthelot confère à ses personnages un cachet d'exotisme tout en parodiant la fiction européenne qui fait intervenir des aristocrates aux patronymes aussi originaux qu'improbables.

²²¹ Hector Berthelot, *Les mystères de Montréal. Roman de mœurs*, Montréal : A.P. Pigeon, 1898 [1879], p. 118.

²²² Berthelot, *ibid.*, p. 2.

Marmette. Obéissant au principe qui veut qu'un écrivain s'inspire de ce qu'il connaît, le docteur Wenceslas Eugène Dick se remémore ses années d'études dans *Le roi des étudiants*, un feuilleton publié dans *L'Opinion publique* de juin à décembre 1876. À Québec, durant une époque indéterminée après la guerre de Sécession, des étudiants de médecine se livrent à une beuverie tout en s'épanchant sur leurs amours impossibles et en fustigeant leur ennemi commun, un séducteur du nom de Joseph Lapierre. Ce dernier, un ancien espion de l'armée confédérée, oblige Laure à l'épouser, sous peine de révéler la trahison que le père de la jeune fille aurait commise durant la guerre²²³. Or, Paul Champfort aime sa cousine et entend bien démasquer Lapierre avec l'aide de Gustave, le roi des étudiants dont l'amante, Louise, souffre aussi des attentions de Lapierre. S'engage alors entre les jeunes hommes et le maître-chanteur une guerre livrée à coups d'enlèvements, de séquestrations et d'attentats. La culpabilité de Lapierre se dévoile au bal pré-nuptial, puis le traître se suicide après avoir vainement tenté d'abattre Gustave. L'intrigue se conclut par le double mariage des étudiants.

Dick quittera par la suite le décor de Québec pour transporter ses intrigues en milieu rural. *L'enfant mystérieux*, paru dans *L'album des familles* en 1880-1881 – puis chez J.A. Langlais en 1890 – retrace la destinée d'Anna, une petite fille échouée sur l'Île d'Orléans et recueillie par le pêcheur Pierre Bouet et sa femme. En grandissant, l'enfant trouvée devient la proie de son oncle Antoine qui convoite son héritage. Sous l'avis d'une prophétesse amérindienne appelée La Démone, Antoine Bouet fait enlever l'enfant gênante par l'Amérindien Tahamou. Mais le jeune contrebandier Charles Hamelin la délivre inopinément. Antoine harcèle son frère malade jusqu'à ce qu'il succombe et s'approprie la tutelle de l'orpheline qu'il maltraite. Le thème de l'enfant choyé catapulté dans une vie de misère et d'inquiétude appartient résolument au roman noir. On en trouve les origines dans l'œuvre de Ducray-Duminil, *Coelina ou l'enfant du mystère* (1798). Anna retrouve la quiétude lorsque son véritable père, un riche Anglais qui la croyait morte, vient la réclamer – non sans avoir

²²³ L'intrigue de Dick se fonde sur la participation de plusieurs Canadiens français à la guerre de Sécession. Jean Lamarre, *Les Canadiens français et la guerre de Sécession. 1861-1865 : une autre dimension de leur migration aux États-Unis*, Montréal : VLB, 2006.

préalablement reconnu la traditionnelle tache de naissance. Anna épouse Charles avant de quitter l'île pour une vie meilleure, tandis que son bourreau accablé de remords se suicide.

L'enfant mystérieux sera suivi de *Un drame au Labrador*, publié dans *Le Monde illustré* de mars à juillet 1897. L'action se déroule dans la baie isolée de la rivière Kécarpoui, où une famille de Français du nom de Labarou se cache depuis que le père a tué un marin dans une rixe sur l'île de Miquelon. Son passé refait surface lorsque les Noël, la famille du défunt, s'installent par hasard dans la baie. Des liens amoureux se tissent entre Arthur Labarou et Suzanne Noël, mais Gaspard, le cousin d'Arthur, en conçoit de la jalousie et tente de noyer son rival. Pendant que Wapwi, un petit Amérindien adopté par les Labarou, enquête sur la disparition d'Arthur, Gaspard se fait contrebandier et courtise Suzanne. Mais le retour du disparu met fin à leur projet de mariage. Celui qu'on croyait mort avait trouvé refuge à bord d'un navire et s'était enrichi au cours de ses voyages. Le héros peut maintenant épouser Suzanne, réconciliant ainsi les deux familles.

L'œuvre romanesque du poète et essayiste Pamphile Le May manifeste la même capacité que Dick à transposer des histoires de secrets enfouis et de crimes crapuleux aussi bien à la ville qu'à la campagne et dans des lieux plus isolés, se permettant en certaines occasions de faire progresser une intrigue dans plusieurs milieux successifs. Son imaginaire, habité par les thèmes de la faute originelle et de la fuite, traduit le phénomène de la mouvance en cette seconde moitié du XIX^e siècle, alors qu'un nombre de Canadiens français abandonne les villages et l'agriculture pour le travail en ville et qu'inversement, certains quittent la ville pour l'aventure de la colonisation²²⁴. Le romancier trouve souvent dans l'actualité le lieu et l'événement fondateurs de ses intrigues : dans *Le pèlerin de Sainte-Anne*, publié chez Darveau en 1877, il s'inspire d'un naufrage survenu à Lotbinière quarante ans auparavant. Devenus orphelins à la suite d'un naufrage, Djos et sa sœur Marie-Louise subissent les mauvais traitements de leur oncle Eusèbe. Djos s'enfuit et s'engage comme draveur, mais un blasphème lui vaut de se retrouver subitement muet. Il entreprend alors un pèlerinage à

²²⁴ Jean Hamelin, Yves Roby, *Histoire économique du Québec. 1851-1896*. Préf. d'Albert Faucher Coll. « Histoire économique et sociale du Québec », Montréal : Fides, 1971, p. 374.

Sainte-Anne de Beaupré, quête qui lui permettra d'arracher Marie-Louise aux griffes de son tuteur.

La suite du *Pèlerin de Sainte-Anne* intitulée *Picounoc le maudit* paraît également chez Darveau en 1878. Picounoc l'avaricieux, le fils maudit par son père, épouse Aglaé pour sa terre alors qu'il convoite Noémie, la femme de Djos. Ayant convaincu Djos que sa femme le trompait, Picounoc amène Aglaé, à qui il a donné un châle semblable à celui de Noémie, dans un lieu où il a fixé rendez-vous à Djos. Fou de jalousie, Djos tue Aglaé en croyant qu'il s'agit de son épouse infidèle, puis prend la fuite dans l'Ouest canadien. Pendant vingt ans, « le grand-trappeur » rachète son crime en combattant des Amérindiens malfaisants et en protégeant des convertis. Il apprend que Noémie, toujours vivante, va épouser Picounoc et revient en catastrophe dans l'intention d'empêcher cette union. C'est alors que Picounoc le dénonce et qu'il subit un procès pour meurtre au cours duquel son fils démasque le vrai coupable. Picounoc fait alors une chute mortelle en tentant d'échapper aux autorités.

L'affaire Sougraine, publié encore une fois chez Darveau en 1884, s'appuie sur un autre fait divers : en 1882, une adolescente du comté de Portneuf appelée Elmire Audet s'enfuit avec un Abénaquis âgé d'une cinquantaine d'années du nom de Louis Sougraine. L'homme subira un procès pour le meurtre de sa femme légitime et sera acquitté en 1884, deux semaines après la publication du roman de Le May, qui avait anticipé l'issue du procès²²⁵. Le roman reproduit d'ailleurs plusieurs éléments de l'affaire : après le décès mystérieux de sa femme, Sougraine s'enfuit dans l'Ouest canadien en compagnie d'une jeune Blanche du nom d'Elmire. Un incendie de forêt sépare les deux fuyards et des chercheurs d'or ramènent la jeune fille au bercail. Vingt-trois ans plus tard, Elmire est devenue l'une des plus respectables bourgeoises de Québec, lorsque Sougraine revient la faire chanter à propos de son passé. Le ministre Le Pêcheur et le notaire Vilbertin font chacun pression sur Elmire afin d'obtenir la main de sa fille Léontine, mais cette dernière aime le jeune Rodolphe. Heureusement, les amoureux recevront l'appui d'un métis sioux du nom de Longue Chevelure, qui connaît le

²²⁵ Rémi Ferland, « Introduction », Pamphile Le May, *L'affaire Sougraine*. Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1999 [1884], p. VII.

passé trouble de Sougraine. Après avoir tenté de tuer l'Amérindien au cours d'une partie de chasse, Sougraine est arrêté pour le meurtre de son épouse. L'écheveau des relations entre les personnages se dénoue au cours du procès : Le Pêcheur se révèle être le fils qu'Elmire a eu avec Sougraine et Léontine est la fille de Longue chevelure adoptée par Elmire. Sougraine connaît l'acquittement, alors que Le Pêcheur succombe à une balle tirée par Monsieur d'Aucheron, le mari jaloux d'Elmire. Cette dernière entre au couvent et Léontine peut épouser Rodolphe. Quant à Vilbertin, il meurt d'apoplexie.

Le feuilleton *Bataille d'âmes*, qui paraît dans *La Patrie* de novembre 1899 à janvier 1900, réitère la recette éprouvée dans les œuvres précédentes : un meurtre commis une vingtaine d'années auparavant, un homme cupide, une jeune fille victime des convoitises et un amoureux transi. Cette fois encore, l'action se transpose d'un milieu rural à un milieu urbain : à l'Île aux ours, Zidore Tourteau et son complice Bancalou tuent un touriste pour lui voler sa montre. Vingt ans plus tard, Tourteau viole la jeune institutrice de Saint-Ixe où il pratique le métier d'usurier. Désespérée, la jeune femme du nom de Lucette tente de se suicider mais en est empêchée par le fils de l'homme que Tourteau a assassiné. Lucette s'enfuit à Montréal où elle retrouve Christine, la femme de Tourteau qui a fui son époux brutal. Si ce dernier vient conquérir et ramener sa femme à St-Ixe, ce n'est que pour l'empoisonner par la suite. Mais, à l'instar de Picounoc, Tourteau paie le meurtre de sa femme par une blessure mortelle. Malgré son amour pour Jean-Marcel, Lucette entre au cloître et Bancalou travaille à racheter ses crimes.

Les mystères de Montréal (1893), le seul roman publié par le journaliste Auguste Fortier, occupe une faible place dans l'histoire littéraire québécoise puisqu'il n'a jamais été réédité depuis 1894. Son intrigue synthétise plusieurs des grandes influences du roman d'aventures qui se sont manifestées au cours du XIX^e siècle. J'ai relevé précédemment les aspects gothiques de l'œuvre qui transparaissent dans les scènes d'enfermement et dans un récit fantastique se déroulant à bord du navire. Mais Fortier livre également un roman d'une forte teneur historique et exotique, dont le dénouement, de surcroît, met à l'œuvre tous les mécanismes du roman social, qu'il s'agisse du cadre urbain ou du motif de la justice. *Les mystères de Montréal* débute par un prologue dans lequel les autorités du port de Gibraltar font la découverte d'un vaisseau fantôme du nom de Marie-Celeste, qui aurait été affrété à

Montréal. Fortier s'inspire ainsi de l'une des plus célèbres énigmes maritimes du XIX^e siècle²²⁶. Ensuite, la narration effectue un retour sur les rébellions de 1837 et nous faisons connaissance avec un habitant du Richelieu qui a pour nom Paul Turcotte. Le jeune homme affronte courageusement les troupes britanniques à la bataille de Saint-Denis, mais un marchand dénommé Charles Gagnon le livre aux autorités afin de lui ravir sa fiancée, Jeanne. Emprisonné avec les autres patriotes au Pied-du-courant, Paul parvient à s'évader et s'engage en tant que marin dans un exil de plusieurs années. Les péripéties exotiques prennent alors le pas sur les événements historiques : Paul survit à des naufrages et se mesure à des pirates menés par Gagnon – qui se fait maintenant appeler Buscapié. Il est capturé par des cannibales, puis adopté par une tribu d'indigènes du Paraguay qui le couvrent de diamants et il s'illustre dans la guerre du Mexique. Une fois amnistié, le héros revient à Montréal et découvre que Gagnon, qui a pris l'identité d'un banquier, a réalisé quelques vols audacieux dans la bonne société montréalaise et qu'il manigance pour contraindre Jeanne au mariage. Paul aide la police à intercepter Gagnon, puis il épouse Jeanne avec qui il finira ses jours tranquillement à Saint-Denis.

Malgré un accueil favorable réservé à ses *Mystères*²²⁷, Auguste Fortier n'a jamais publié d'autres fictions, du moins sous la forme de romans. Il a plutôt choisi de parcourir les continents africain, indien et asiatique²²⁸, tout en faisant parvenir aux lecteurs de *La Presse*

²²⁶ En 1872, le brigantin *Mary Celeste* est trouvé dérivant au large des Açores, déserté et ne présentant aucune trace d'avarie ou d'abordage. Le mystère de son abandon a suscité nombre de spéculations depuis. L'interprétation la plus plausible serait que le capitaine, effrayé par des émanations provenant de la cargaison d'alcool, aurait évacué le navire avec son équipage dans une barque que la mer aurait emportée. Charles Edey Fay, *Mary Celeste. The Odyssey of an Abandoned Ship*, Salem : Peabody Museum, 1942. Voir également mon article « L'archive et l'invention littéraire : le cas des *Mystères de Montréal* d'Auguste Fortier (1893) », in Nancy Desjardins, Jacinthe Martel (dir. publ.), « Archives et fabrique du texte littéraire », *Figura. Textes et imaginaires*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2001, p. 77-86.

²²⁷ Nestor félicite Fortier pour son roman original et bien fait, qui évite les clichés du mélodrame (*L'Union nationale*, 20 janvier 1894). Le journal de *L'Enseignement primaire* en recommande la lecture (15 mars 1894) et Albert Ferland inclut Fortier dans sa galerie de jeunes littérateurs canadiens, estimant que si le roman d'aventures canadien avait eu « droit de cité », Fortier « en aurait été le premier principe et la dernière fin », *La Feuille d'érable*, 25 juin 1896.

²²⁸ Edouard-Zotique Massicotte, « Le plus nomade des écrivains canadiens-français », *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 52, n^o 6, 1946, p. 167-168.

une série d'observations de voyages et même une « épouvantable aventure »²²⁹. L'écriture des *Mystères de Montréal* trahit-elle un véritable fantasme de globe-trotter que Fortier aurait fini par réaliser ? Les premières publications du jeune homme, une étude des Canadiens français destinée à la France et une description du Fleuve Saint-Laurent, dénotent un véritable intérêt pour l'ethnographie et la géographie²³⁰ que plusieurs lectures semblent avoir entretenu. Jean-Baptiste Proulx a produit le seul autre roman décrivant une aussi grande variété de lieux, sans doute parce que l'abbé a parcouru presque autant de chemin que son héros dans le cadre de ses activités apostoliques et missionnaires : le Manitoba, le nord de l'Ontario, la plus grande partie du Québec, l'Angleterre, la France et l'Italie²³¹. Si Adèle Bibaud situe son roman à l'extérieur du Québec, les notices biographiques qui lui ont été consacrées n'indiquent pas si la jeune journaliste a effectué un voyage en France d'où elle aurait tiré la documentation nécessaire à la rédaction de *L'enfant perdue*. Sa situation personnelle le lui permettait sans doute²³², mais les descriptions des rues parisiennes et des châteaux de provinces auraient tout autant pu provenir de publications diverses, dont les feuillets français à la mode.

Au demeurant, les auteurs de romans populaires durant les trois dernières décennies du siècle situent rarement leurs intrigues dans des contrées éloignées et s'en tiennent généralement aux lieux qu'ils connaissent bien pour y être nés ou y avoir résidé à un moment ou un autre de leur vie. Wenceslas Eugène Dick a situé son *Enfant mystérieux* dans son village natal de l'île d'Orléans et son *Roi des étudiants* à Québec où il a étudié ; *Captive et bourreau* a pour cadre L'île Verte, là où Charles-Arthur Geauvreau habite depuis sa naissance quand il rédige son roman. Pamphile Le May fait débiter l'intrigue du *Pèlerin de*

²²⁹ Le 16 janvier 1917, *La Presse* publie un de ses rapports de voyage relatant avec maints détails l'étape d'une mission japonaise à Bangkok au cours de laquelle il tombe dans un guet-apens tendu par un Siamois qui l'oblige à jouer sa vie aux dés.

²³⁰ Massicotte, « Le plus nomade des écrivains canadiens-français », p. 167.

²³¹ Gilles Dorion, « Jean-Baptiste Proulx », *Dictionnaire biographique du Canada*, version en ligne. Page consultée le 7 janvier 2007.

<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=41127&query=proulx>

²³² Adèle Bibaud appartenait à un milieu cultivé et aisé. Elle était en outre célibataire, donc, relativement autonome. Georges Bellerive, *Brèves apologues de nos auteurs féminins*, Québec : Librairie Garneau, 1920, p. 49-51.

Sainte-Anne à Lotbinière, son village d'origine. Celui qui a su décrire aussi bien la ville que la campagne a travaillé à Ottawa et à Québec avant de se retirer définitivement à Saint-Jean-Deschailion en 1890.

Le refus de l'exotisme étranger ne peut pas justifier entièrement cette prédilection pour des récits où les aventures se vivent en communauté, mais les obstacles pécuniaires auxquels devaient faire face plusieurs écrivains et l'obligation pour eux d'assurer leur sécurité par l'exercice de professions libérales ou bureaucratiques ne leur permettaient pas de voyager abondamment²³³ – même si certains auront effectué beaucoup de déplacements à l'intérieur du Québec. Wenceslas Dick a tenté sa chance comme médecin à Château-Richer, Saint-Agapit-de-Lotbinière, Saint-David-de-Lévis et Sainte-Anne de Beaupré, où il était mal payé par ses patients trop pauvres²³⁴. La prédilection accordée aux sujets régionaux revêt toute son importance dans le contexte du courant patriotique car un « roman canadien » demeure une chose si rarissime parmi le débordement des œuvres étrangères qu'il faut s'en distinguer par la couleur locale. « Une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, en un mot, une littérature nationale, » prône Casgrain en 1866²³⁵. Hors du Canada, point de salut, peut-on constater devant le traitement réservé au feuilleton d'Adèle Bibaud. Le 6 octobre 1888, la rédaction de *La Presse* adresse ses excuses à ses lecteurs qui se plaignent de l'interruption du feuilleton, mais réitère son intention de le suspendre chaque fois que la publicité exigera un espace supplémentaire, ce qui n'empêche pas le journal de maintenir ses feuilletons européens. Les références à ce « joli feuilleton » rempli de « scènes charmantes²³⁶ » qu'on trouve dans l'article promotionnel suggèrent, non sans condescendance, que les lecteurs doivent s'attendre à une œuvre typiquement féminine. En insistant de surcroît sur « la

²³³ *La vie littéraire au Québec* indique que seuls Georges Boucher de Boucherville, Joseph Doutre, Pamphile Le May et Joseph Marmette ont effectué un séjour hors du pays. 1840-1869. *Un peuple sans histoire ni littérature*, p. 78-92.

²³⁴ Sœur Saint-Bernard-De-Clairvaux [Suzanne Lafrenière], « Wenceslas-Eugène Dick, romancier inconnu », *Le roman canadien-français*. T. 3 de *Archives des lettres canadiennes*, Montréal : Fides, 1971, p. 94.

²³⁵ Henri-Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire au Canada », in *Œuvres complètes*, p. 83.

²³⁶ [Anonyme], « Un roman canadien sous le titre de *L'enfant perdue* », *La Presse*, 16 juillet 1888.

connaissance parfaite des œuvres dramatiques » manifestée par la « jeune Canadienne de Montréal²³⁷ », l'éditeur promet au public qu'à défaut de lire un roman qui se passe chez nous, il retrouvera sous la plume de mademoiselle Gonnevillle tous les mécanismes du genre européen avec lequel il est familier. Voilà pour le lectorat qu'on juge facile à combler, mais qu'en est-il de l'institution ? En somme, aurait-il été possible aux écrivains de contourner cette obligation morale de publier une œuvre qui se déroule au Québec ? Certes, Adèle Bibaud est triplement discriminée, en tant que femme – l'une des premières auteures de la période avec Laure Conan –, en tant que Canadienne française face à la concurrence étrangère et en tant qu'auteure ayant produit un roman qui ne parle pas du Québec. Le sentiment communément partagé selon lequel les littérateurs d'ici sont désavantagés au point de vue du talent par rapport aux étrangers fait en sorte qu'un roman d'aventures canadien qui n'a pas le Canada pour cadre ou des personnages canadiens pour héros n'aurait que peu de chances de s'inscrire dans la postérité littéraire. À preuve, *Les souterrains du château de Maulnes* et *L'enfant perdue* ont presque entièrement sombré dans l'oubli.

Par contre, qu'est-ce qui empêchait les auteurs d'introduire des éléments d'exotisme oriental dans notre cadre québécois ? Après tout, plusieurs œuvres européennes situées en Angleterre et en France comportent un cachet d'exotisme. *La pierre de lune* de Wilkie Collins (1868) porte sur un joyau d'origine indienne qui arrive en Angleterre avec le meurtre dans son sillon. Les récits de Sherlock Holmes sont aussi truffés de serpents indiens, de poisons chinois et autres éléments provenant des quatre coins du monde. Pourquoi ces éléments sont-ils absents de notre imaginaire ? Considérons d'abord que l'exigence du réalisme, même dans les romans les plus rocambolesques, oblige les auteurs à appuyer leurs effets d'exotisme par des connaissances documentées. Des centaines de pages de notes de recherches sur la géographie, la flore et la faune produites par le romancier français Gustave Aimard, qui sont incidemment détenues par le service des archives de l'UQAM, témoignent du travail colossal que représente le fondement documentaire d'un roman d'aventures. Nos romanciers, souvent à peine sortis du collège, n'auraient eu ni le temps, ni l'énergie à consacrer à un tel travail, surtout s'ils jugeaient que de situer leurs intrigues au Canada était

²³⁷ [Anonyme], « Un roman canadien », *La Presse*, 16 juillet 1888.

déjà plus profitable pour eux. On ne saurait non plus ignorer le fait que le lien émotif qui unit le public européen et les territoires de l'empire n'existe pas ici. En effet, pour les lecteurs français et britanniques, chaque élément d'exotisme oriental qui surgit sur leur territoire est présenté comme porteur de danger, une vague menace de vengeance de la part du colonisé qui vient hanter le colonisateur. Dans cette optique, on pourrait conclure que l'exotisme étranger n'a pas investi notre imaginaire parce qu'il ne détenait pas de valeur idéologique aux yeux des auteurs.

1.4.4 L'espace dans le roman d'aventures sociales

Le roman à caractère social issu des dernières années du XIX^e siècle partage avec le récit d'esthétique gothique des années 1830 et 1840 une trame fondée sur des crimes et sur la persécution des innocents par des individus sans scrupule. Outre le fait qu'il révèle l'évolution de la société québécoise dans son passage d'une vie rurale à un vie plus urbanisée, il témoigne, dans son traitement de l'espace, des mutations survenues dans la littérature sous l'influence de la fiction du terroir. Ainsi, ces romans mettent-ils en relief une spatialisation fondée sur le besoin de rassemblement des individus et ne glorifient plus l'aventure dans la solitude et l'éloignement de la civilisation comme l'avait fait le roman historique.

Si de grands espaces sont représentés, ceux-ci se situent de plus en plus loin de la vallée du Saint-Laurent et se distinguent par leur caractère isolé : le Labrador, les forêts de la Gatineau, le Grand-Nord canadien. Comme dans le roman historique, l'aventure exploite les dangers de la nature : les falaises abruptes, la marée montante, le feu qui court dans la plaine ou les attaques d'animaux sauvages. Mais contrairement aux héros de Marmette ou de Roy, les protagonistes des romans de Dick et de Le May ne recherchent pas l'action ou la gloire mais fuient la société des hommes. Labarou et Sougraine échappent à la justice après la mort suspecte d'un proche. Djos Letellier gagne d'abord les camps de la Gatineau pour fuir son tuteur abusif dans *Le pèlerin de Sainte-Anne*. Loin de l'église et des normes sociales, il devient un de ces hommes des bois mal embouchés et impies que le conte fantastique châtie à

plaisir par de terribles malédictions²³⁸. Dans *Picounoc le maudit*, Djos fuit vers le Nord-Ouest après avoir tué l'épouse de Picounoc. Il y trouve la rédemption en purgeant les terres des Amérindiens agressifs et en protégeant une jeune autochtone christianisée des machinations d'un sorcier. Il impose ainsi sa propre conception de la justice en fonction du pacte social et religieux de la communauté qu'il a dû quitter. Djos n'est pas le seul personnage à apporter la civilisation dans l'espace sauvage ; les Labarou ont établi dans la baie de Kécarpoui une petite colonie patriarcale et autosuffisante. Toutefois, les descriptions de cette nature sauvage s'accordent avec l'humeur de Labarou qui subit dans la tristesse la disparition prolongée de son fils. « Il faut avoir vécu isolé sur une côte déserte, ayant sans cesse sous les yeux la majesté vierge de la nature telle que Dieu l'a faite, pour comprendre l'insondable mélancolie qu'une telle situation amène à la longue dans l'âme humaine²³⁹. »

Dick et Le May déploient des espaces d'exil où on attend le retour à l'harmonie qui n'existe qu'au sein de la communauté. Ce rapport à l'espace accompagne une nouvelle perception de la mort dans l'aventure, car si le roman historique montre qu'il est naturel, voire romantique, de mourir tragiquement au milieu de la forêt, comme Marc et Louise dans *La fiancée du rebelle*, de tomber sur le champ de bataille comme *François de Bienville* ou de succomber aux épreuves d'une vie d'explorateur comme le chevalier de Tonty, le roman d'aventures sociales révèle la crainte de périr seul dans la nature, « loin du cimetière béni de la paroisse²⁴⁰ » ou de sombrer en mer sans sépulture.

L'aventure dédiée à la gloire des Canadiens français qui s'engageaient héroïquement à quitter la sécurité du foyer pour se surpasser a disparu au profit d'une aventure accidentelle ; une épreuve à subir avant de retrouver les siens, ou une erreur de jugement : « débarrassé du joug qu'impose la société des hommes²⁴¹ », Sougraine rencontre dans les terres de l'Ouest une troupe de Canadiens français attirés par l'or de la Californie. « Elle avait bravé mille dangers pour atteindre les mines célèbres où s'était précipité le monde des travailleurs

²³⁸ Boivin, « Le conte fantastique au XIX^e siècle », p. 16.

²³⁹ Dick, *Un drame au Labrador*, p. 20.

²⁴⁰ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 5.

²⁴¹ *Ibid.*, p. XV.

aventureux, elle en bravait mille autres pour retrouver les joies de la famille et les charmes indéfinissables de la patrie²⁴² ». Seuls des actes coupables ou des désirs futiles poussent les hommes à quitter leur foyer et la désignation d'« aventurier », qui détenait une valeur positive dans le roman historique, s'adresse maintenant à ceux qui cherchent la fortune par des moyens illicites.

Maintenant qu'il n'est plus de mise de partir à l'aventure, il faut bien que l'aventure trouve les héros dans leur milieu. Le récit répond donc au discours patriotique en évoquant les mœurs rurales des Canadiens français, sans pour autant renoncer aux motifs du roman urbain. Le mal, la violence et le danger, ne trouvant plus le protagoniste au détour d'un sentier ou sur les océans, font irruption dans un environnement structuré : des champs labourés, des rues délimitées et soigneusement identifiées. La forêt a perdu la place qu'elle occupait dans les récits gothiques et historiques, car seuls les romans *Captive et bourreau* et *Sabre et scalpel* y situent une partie de leur action. L'imaginaire maritime peuple toujours les romans populaires, quoique l'eau ne produit plus d'effets de terreur, et les auteurs sont plus soucieux de réalisme, si l'on en juge par l'importance du métalangage nautique employé pour décrire la profession de marin et la vie maritime de Québec et de Montréal. « – Il est bien huit heures au moins ; il y a longtemps que nous avons passé la pointe Saint-Joseph et l'angélus sonnait justement... Sacrebleu ! nous avons talonné ! Pare à virer, largue les écoutes et fais prendre le foc »²⁴³.

Si les villes, attirant toutes les classes sociales et tous les types d'individus, constituent logiquement le lieu privilégié d'une confrontation entre le bien et le mal dans le cadre du roman social, leur représentation reste problématique dans la mesure où la littérature du terroir, initiée par le récit de Patrice Lacombe, *La terre paternelle* (1846), a fait de la ville l'instrument de la déchéance morale des individus. Le mouvement patriotique auquel participent entre autres Pierre-Olivier Chauveau et Antoine Gérin-Lajoie s'associe

²⁴² Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 4.

²⁴³ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 1.

résolument à la mise en valeur de la campagne²⁴⁴. En ce sens, les romans d'aventures de la seconde moitié du siècle participent à ce courant, alors que plusieurs œuvres ont pour cadre des paroisses environnant Québec ou des villages de la région : L'Île d'Orléans (Legendre); Saint-Jean, Saint-Monat, Charlesbourg (Dick) et Lotbinière (Le May). On accordera aussi une importance aux lieux des rébellions : Saint-Denis, Saint-Antoine et Sorel (Dorion, Fortier, Gauvreau). Or, comment concilier la valorisation du monde rural mise de l'avant par le mouvement patriotique et les motifs du roman d'aventures qui s'adresse aussi aux classes urbaines ? Les auteurs introduiront dans des décors campagnards des problématiques touchant plus spécifiquement les grands centres. Gauvreau et Proulx situent des enlèvements d'enfants à l'Île-Verte et à Saint Polycarpe. Pamphile Le May privilégie également les villages comme scènes de crimes. À Lotbinière, Djos tue la femme de Picounoc ; à l'Île-aux-Ours, Zidore abat un vieux chasseur, puis viole Lucette et assassine son épouse dans son village de Saint-Ixe.

Tout en dressant cette carte sanglante du Québec, les auteurs ne manquent pourtant pas de dépeindre les mœurs pittoresques de la campagne : la veillée, l'épluchette de blé d'Inde, les moissons, autant de représentations d'une vie idyllique qui se dessinent dans une grande part de la fiction à partir de la seconde moitié du siècle, qu'il s'agisse du roman du terroir ou du roman de mœurs. À cet effet, le roman d'aventures social recourt davantage à la description lyrique d'une nature paisible et splendide. Le May, par exemple, conjugue ses talents de romanciers et de poète par l'emploi généralisé de la métaphore :

Un matin d'automne, un vieillard revenait de visiter ses lignes dormantes, et ramant d'un bras ferme, la tête penchée dans un rêve, il longea les bords chatoyants de l'île aux Ours, l'une des nombreuses et ravissantes îles qui semblent s'avancer comme une flotte dans les eaux calmes du fleuve, entre Sorel et le lac Sainte-Pierre. Un voile de brume tombait moelleux et léger sur ces oasis de verdure et sur ces flots tranquilles, et partout, dans le dédale des chenaux étroits, au-dessus des courants sombres, glissaient d'autres courants plus

²⁴⁴ Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin. Roman de mœurs canadiennes*, Montréal, G.H. Cherrier, 1853 ; Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard le défricheur, Les Soirées canadiennes*, 1862, p. 65-319 ; Jean Rivard, *économiste, Le Foyer canadien*, 1864, p. 15-371.

subtils et tout imprégnés d'une lumière blanche. Les îles paraissent de larges émeraudes enfouies dans la soie d'un écrin²⁴⁵.

C'est ce vieillard que Tourteau assassinera quelques instants plus tard, puisque l'effet de terreur ne disparaît pas pour autant avec une représentation bucolique de l'espace. Au contraire, le crime se révèle des plus sordides lorsque perpétré dans un tel cadre. Ce procédé narratif introduit même un horizon d'attente ; une scène aussi harmonieuse ne pouvant se prolonger, l'irruption de Zidore et de son complice, précédée de coups de feu tirés dans le brouillard, suscite le malaise et préfigure cet événement perturbateur qui constitue la base de tout récit populaire. De surcroît, la représentation de la nature relève d'une certaine nostalgie pour des espaces vierges maintenant colonisés. Plusieurs auteurs ont tendance à intervenir dans la narration pour préciser que l'endroit qu'ils dépeignent n'a plus rien de commun avec ce qu'il a été, comme s'ils se faisaient les gardiens du passé sauvage des Canadiens français :

À trois lieues du fleuve Saint-Laurent, en arrière de la ville de Québec, au milieu des montagnes que forment la chaîne des Laurentides, se trouve une espèce de petit vallon traversé aujourd'hui par un excellent chemin de colonisation, mais qui, dans le temps où se passe notre histoire, était couvert d'une végétation tellement vigoureuse que l'accès en était, sinon impossibles, du moins excessivement difficile.

C'était la forêt vierge dans toute sa grandiose nature, dans toute sa sauvage beauté²⁴⁶.

Que ces romans parviennent à concilier le désir de l'aventure dans la nature et la valorisation de la campagne ne doit pas nous faire ignorer que ce décor pittoresque n'est qu'un leurre, car, soit qu'il n'existe plus que dans le fantasme d'un lectorat urbanisé, soit qu'il dissimule en fait les mêmes turpitudes que la société urbaine. Ainsi, *Le May*, tout en se faisant le défenseur de la campagne, trahit les failles du discours, en révélant que le mal ne résulte pas d'une dégradation morale survenue au contact de la ville, mais qu'il réside en chaque individu, aussi bien en milieu rural qu'urbain. Aussi va-t-on assister en contrepartie à plusieurs descriptions de mœurs dont le principal effet est de renforcer la solidarité villageoise, comme les messes, le veillées et autres festivités dépeintes dans *Captive et*

²⁴⁵ *Le May, Bataille d'âmes*, Rémi Ferland (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1996, p. 1.

²⁴⁶ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 105.

bourreau de Gauvreau, *Vengeance fatale* de Dorion et dans toutes les œuvres de Le May, à l'exception de l'urbaine *Affaire Sougraine*.

Bien qu'elles répondent au goût du jour pour l'évocation d'un mode de vie paisible et solidaire que de plus en plus de citadins ont perdu, ces scènes ne représentent que de courts interludes entre des actes de violence et de cruauté, tels les meurtres et les vols organisés que l'on associe plus facilement à la littérature sociale située en milieu urbain qu'à la littérature du terroir. Alors que l'espace agricole tend à se rétrécir dans la région du Saint-Laurent à la fin du XIX^e siècle²⁴⁷, l'acquisition et la préservation de la terre deviennent un enjeu majeur dans les intrigues de Le May : Eusèbe Asselin spolie les deux enfants Letellier de leur héritage tandis que Picounoc épouse Aglaée pour sa terre avant de la faire tuer. Il en va de même pour Zidore qui assassine sa femme afin de s'emparer de ses biens. Les protagonistes des *Mystères de Montréal* de Berthelot volent, mentent et tuent pour s'approprier une parcelle de stabilité domestique à travers le mariage ou l'établissement à la campagne. « Voulez-vous en trois ou quatre jours gagner assez d'argent pour vous acheter une terre et vous établir confortablement dans quelque paroisse du Nord de Montréal²⁴⁸ ? » demande le comte à Cléophas. Si la campagne est présentée comme une sorte d'Eldorado, alors pourquoi n'y a-t-il pas plus d'aventures dans le contexte de la colonisation ? On peut envisager que les auteurs aient assimilé de manière stratégique le discours apologétique de l'agriculture de façon à s'inscrire dans le mouvement patriotique tout en s'adressant plus particulièrement au lectorat urbanisé et à ses préoccupations. Hormis l'intérêt pour l'actualité criminelle, on y voit la nostalgie pour la vie agricole laissée derrière. Cette approche du compromis favorise l'adaptation de l'imaginaire du crime, qui est le fait de la littérature européenne, à un contexte québécois de façon à se prémunir contre les reproches de la critique. En l'occurrence, l'élément de crime joint à la nostalgie du monde rural sous-entend que la vie à la ville est un pis-aller, une condition de déchéance en attendant le retour au vrai foyer.

²⁴⁷ Marta Danylewycz signale que dans la plaine de Montréal à la fin du siècle, « le manque de terres était endémique », *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*, Montréal : Boréal, 1988, p. 52, citée par John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, p. 223.

²⁴⁸ Berthelot, *Les mystères de Montréal*, p. 44.

Parmi treize récits d'aventures sociales publiés durant la seconde moitié du XIX^e siècle, seulement quatre se situent exclusivement dans une communauté rurale (*Captive et bourreau*, *Un drame au Labrador*, *L'enfant perdu et retrouvé* ou *Pierre Cholet* et *Picounoc le maudit*), alors que cinq autres romans ont pour cadre la ville de Montréal (*La jolie fille du faubourg Québec*, *Pierre Hervart*, *Les mystères de Montréal* et *Bataille d'âmes*), que quatre se déroulent en partie ou en totalité à Québec (*Sabre et Scalpel*, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, *Le roi des étudiants* et *L'affaire Sougraine*) et que *L'enfant perdue* d'Adèle Bibaud transporte son intrigue à Paris. Le roman social introduit l'aventure dans la ville, exploitant les troubles engendrés par la croissance urbaine telles la pauvreté, génératrice d'envie et d'agressivité, ou la promiscuité qui favorise les maladies, les accidents et les incendies.

Puisque la majorité de ces récits évoquent une période précédant de quelques années le temps de leur publication, certains romanciers comme Chevalier et Dorion manifestent le souci de marquer un certain effet de distance entre la ville qu'ils reconstituent et celle qui existe à la fin du XIX^e siècle. Ils font mention de la population plus éparse, des quartiers moins développés et de l'absence d'éclairage. La stratégie consiste à recréer une cité un peu plus dangereuse et encore marquée par l'inconnu.

À l'époque où commence cette histoire, Montréal était loin d'occuper l'étendue qu'il embrasse maintenant. Le Faubourg Québec, si peuplé aujourd'hui, ne comptait guère que quelques maisonnettes éparpillées à travers de vastes prairies marécageuses et sillonnées de ruisseaux²⁴⁹.

Mais les temps n'étaient pas aussi tranquilles qu'aujourd'hui et il avait, comme d'ailleurs il en est encore maintenant, certaines rues où il n'est pas prudent de s'aventurer seul, à quelqu'heure [*sic*] que ce soit²⁵⁰.

En 1845, sur la rue Bonaventure, les maisons étaient plus éloignées les unes des autres qu'aujourd'hui [...] La rue était boueuse et ce n'était qu'avec précaution et en tâtant du pied qu'on avançait sur des trottoirs étroits, faits avec des planches mal jointes et pourries par un long service²⁵¹.

²⁴⁹ Chevalier, *La jolie fille du faubourg Québec*, *Le Moniteur canadien*, 9 février 1854.

²⁵⁰ Wilfrid Dorion [sous le pseudonyme de Carle Fix], *Pierre Hervart*, p. 344.

²⁵¹ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 344.

D'autres auteurs n'auront pas de telles préventions et représenteront plutôt Montréal en tant que grande cité aussi peu sécuritaire que les métropoles européennes et américaines. C'est le cas de Pamphile Le May, qui compare la ville dans *Bataille d'âmes* à « un gouffre qui rend ses victimes », « un cercle grouillant », « une mer montante²⁵² » où prolifèrent les malfaisants de toutes sortes à la faveur d'un éclairage au gaz qui « se meurt continuellement²⁵³. »

Dans les quartiers les moins fréquentés, dans les rues les plus ignorées, le clan des parias volontaires, paresseux et voleurs, meurtriers et libertins, avait son domicile, cavernes de fauves avec des vitres aux fenêtres et le heurtoir à la porte. C'était là qu'on discutait les excursions nocturnes sans clair de lune, le revolver au poing, les projets de vol, les tentatives d'assassinat²⁵⁴.

Quant à la ville de Québec, elle a perdu ce visage militaire qu'elle arborait dans le roman historique. Elle se présente maintenant comme une émule de Montréal, « une populeuse fourmilière²⁵⁵ » où se croisent « les désœuvrés, les curieux, les employés du gouvernement, les chercheurs d'aventures ou de distractions²⁵⁶... » La représentation de Montréal et Québec repose essentiellement sur le jeu des contrastes entre ces extrêmes que constituent la misère opposée à la richesse ou la vertu combattant le vice. C'est par la bipolarité de ces mondes que la ville dévoile son caractère exotique, tout comme le roman gothique l'avait fait par le recours au surnaturel et le récit historique, par l'évocation du passé.

Dans les bas-fonds des villes, les auberges et tavernes constituent des lieux d'aventures par excellence. Dans le roman gothique, les auberges abritaient les rencontres entre les bandits et autres rebuts de la société, tandis que le roman historique avait peu l'usage de ces lieux clos et trop médiocres pour les nobles serviteurs de la Nouvelle-France. En revanche, le récit social leur accorde un rôle essentiel dans la représentation de la vie urbaine et dans le déroulement de l'action. Presque toutes les œuvres contiennent un ou plusieurs

²⁵² Le May, *Bataille d'âmes*, p. 154.

²⁵³ *Ibid.*, p. 74.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 155.

²⁵⁵ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 29.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 29.

établissements aux patronymes peu distincts, par exemple « Le Cheval blanc » (*L'enfant perdue* et *Les mystères de Montréal* de Fortier en référence à Eugène Sue), « L'Oiseau de proie », « La Colombe victorieuse » (*Le pèlerin de Sainte-Anne*) et « Le Loup-Garou » (*L'affaire Sougraine*). Ces endroits, pour la plupart décrépits, sont tenus par quelques hommes dénommés père Pitou (*Sabre et scalpel*) ou Bibi Saint-Michel (*Les mystères de Montréal* de Fortier), mais surtout par des femmes de mauvaise réputation aux noms plutôt communs : mère Javotte (*Sabre et scalpel*), mère Dupuis (*Pierre Hervart*), Madame Labourique (*Le pèlerin de Sainte-Anne*).

Dans l'imaginaire du roman d'aventures, la taverne reste associé au vice et à la déchéance, témoignant des luttes engagées à Montréal au XIX^e siècle pour promouvoir la tempérance²⁵⁷. Mais plus qu'une incitation à l'ivrognerie, l'auberge conserve sa fonction de repère pour les criminels. Dans ces estaminets de la basse-ville de Québec et du port de Montréal, où se réfugie la « populace la plus crapuleuse²⁵⁸ » qui soit, on peut « tramer les plus affreux complots sans craindre les oreilles indiscrettes²⁵⁹. » À ces culs-de-basse-fosse s'opposent les merveilles de la modernité, particulièrement à Montréal. Il s'agit, par exemple, des grands hôtels comme l'Albion, fleuron de la population anglophone situé sur la rue McGill, ou du Rasco²⁶⁰ de la rue Saint-Paul, qui accueille les Canadiens français sur ses cinq étages, ainsi qu'il est décrit dans *Les mystères de Montréal*. Pamphile Le May, pour sa part, oppose les lieux de débauche et les églises, qu'il qualifie de « sanctuaires », en accordant une grande attention à la description des lieux saints : à Québec, les cloches de la Basse-ville qui sonnent l'angélus en accord avec la grosse cloche de la cathédrale du cap ; l'église de la

²⁵⁷ Dans *Les mystères de Montréal* de Berthelot, Cléophas est condamné à 5 \$ d'amende ou un mois de prison pour avoir troublé la paix alors qu'il se trouvait en état d'ivresse. p. 27.

²⁵⁸ Wilfrid Dorion, *Vengeance fatale. Roman canadien. Nouvelle édition revue et corrigée de « Pierre Hervart »*, Montréal : Desaulniers, 1893, p. 88.

²⁵⁹ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 342.

²⁶⁰ L'hôtel Rasco fait également l'objet d'une mention dans *Une de perdue, deux de trouvées, Pierre Hervart* et *Les mystères de Montréal* de Berthelot. Construit en 1834, le Rasco était considéré comme l'établissement le plus luxueux du pays. « Des hôtels du XIX^e siècle... » Page consultée le 2 août 2006. www.vieuxmontreal.qu.ca/tour/etape4/4textes5.htm

Haute-ville ; la flèche de l'église de Sainte-Anne. À Montréal, les nombreuses églises « montrent le ciel à la foule qui passe²⁶¹. »

Dans un article consacré à *La fille du brigand*, Gilles Dorion a souligné l'importance de la verticalité dans le roman d'Eugène L'Écuyer. Alors que les malfaisants agissent généralement dans des lieux souterrains, les bons individus se retrouvent plutôt dans les endroits en hauteur²⁶². Cette fonction idéologique du bâtiment investit la majorité des romans d'aventures ayant un cadre urbain. Par exemple, la basse ville de Québec et le port de Montréal englobent plusieurs lieux de criminalité et d'inquiétude, tandis que les clochers de Sainte-Anne de Beaupré, la prison du Palais de justice à Montréal et la Côte-des-Neiges où se réfugient les héros de *La jolie fille* pour échapper aux autorités sont décrits comme des lieux de pouvoir et de sécurité. Loin de symboliser la démesure et l'orgueil, la hauteur annonce un progrès réconfortant.

La description des intérieurs occupe une place plus importante dans le roman social que dans les œuvres gothiques et historiques. Si l'effet du courant réaliste est ici indéniable, cette attention portée par les auteurs au mobilier d'une habitation ou à son décor contribue à accentuer l'effet de contraste social en milieu urbain, car à l'intérieur d'un même récit, on pénétrera tout autant dans les chambres miteuses des maisons de pension que dans les demeures opulentes. À témoin ces descriptions esquissées par Berhelot dans *Les mystères de Montréal*.

L'inconnu se laissa choir [*sic*] dans un fauteuil moëlleusement [*sic*] capitonné et recouvert d'une housse. [...] les globes immenses qui se dressaient dans les cadres d'or sculptés dans tous les coins de l'appartement, les crédences recouvertes des vases les plus riches de la Chine et du Japon, les lustres aux cristaux étincelants, les poufs, les divans en brocatelle vert et or, des chefs-d'œuvres d'ébénisterie en laque et en bois de rose. D'épais rideaux en reps qui masquaient les fenêtres, laissaient pénétrer dans l'appartement un demi-jour voluptueux, et les plantes exotiques rangées sur une jardinière imprégnaient l'atmosphère des parfums les plus pénétrants²⁶³.

²⁶¹ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 157.

²⁶² Gilles Dorion, « Un roman d'aventures québécois du XIX^e siècle, *La fille du brigand* d'Eugène L'Écuyer, ou : « de l'auberge à l'église », in Roger Bellet et Philippe Régner (dir. publ.), *Problèmes de l'écriture populaire au XIX^e siècle*. Coll. « Littératures en marge », Limoges : Les Presses universitaires de Limoges, 1997, p. 87.

²⁶³ Berhelot, *Les mystères de Montréal*, p. 33.

[Cléophas] se regarda dans un petit miroir fêlé dont une partie du vif argent avait disparu [...] Le malheureux voulait se suicider [...] Il y avait le suicide par asphyxie, mais ce genre de mort lui parue [*sic*] impraticable à cause des nombreux courants d'airs et des ouvertures mal fermées de son appartement [...] Il n'y avait pas de charbon dans la maison de pension Bauchiard [...] Il songea à se donner la mort par pendaison [...] la corde à linge de madame Bauchiard était trop vieille et trop pourrie pour pouvoir être utile dans une maison de pension bien réussie [...] Cléophas commençait à désespérer de son suicide lorsqu'une idée lumineuse lui traversa le cerveau. Il venait de voir sur son chandelier une quantité assez considérable de vert-de-gris, un carbonate de cuivre hydraté²⁶⁴.

Ces descriptions établissent également le rapport entre la véritable nature de l'individu et l'image qu'il projette par son milieu de vie. Parmi tous les romans de la période, seul *L'enfant perdue* d'Adèle Bibaud fait évoluer un personnage aussi moral qu'Aurore dans des châteaux de province et de somptueux hôtels particuliers de l'aristocratie parisienne. Dans cette représentation de la France postrévolutionnaire, la bonté et la grandeur d'âme résident dans la délicatesse du milieu aristocratique, alors que le vil comte de Mirebelle se complait dans les bas-fonds de Paris et dans la fraternisation avec la plèbe.

Il n'en est pas ainsi des romans situés au Québec, dans lesquels la richesse d'un intérieur comme celui de la maison Darcy dans *Pierre Hervart*, le manoir de Bouctouche des *Mystères de Montréal*, de Berthelot, et celui de Charles Gagnon, alias le banquier de Courval, dans le roman de Fortier, dissimulent la duplicité de son propriétaire. Tout environnement luxueux apparaît ainsi comme le fruit d'une injustice, un bien qui n'a pu être acquis que par le vol et la dissimulation d'un acte coupable commis envers quelqu'un dans le passé. L'environnement semble témoigner d'un certain soupçon envers la haute-bourgeoisie canadienne-française. Chez les bourgeois parvenus, comme les Moulins dans *Sabre et scalpel* et des d'Aucheron dans *L'affaire Sougraine*, l'acquisition de biens luxueux se traduit par une complète absence de bon goût. Ainsi, toute richesse semble-t-elle imméritée, voire immorale, quand elle se veut ostentatoire. En revanche, la pauvreté s'avère synonyme de franchise et de vertu, dans la mesure où elle s'accompagne de la propreté.

Dans une petite chambre, coquette, riante, sur un lit tendu de rideaux blancs, bien propres, un jeune homme dormait. Assise à son chevet, dans un antique fauteuil en joncs, une jeune fille reposait aussi. [...] Placée sur une petite table, en arrière des deux personnages, la

²⁶⁴ Berthelot, *Les mystères de Montréal*, p. 12.

veilleuse, de sa limpide clarté, en lutte avec l'ombre, les enveloppait comme sous une gaze diaphane à travers laquelle les formes, les angles, se noyaient dans une suave harmonie²⁶⁵.

Elle s'était mise dans une pension, d'abord [...] et sa chambre, petite, sans soleil, avait quelque chose de la tristesse d'une tombe. Elle en fit un autel. Un crucifix, des fleurs, des images, une lampe, des rideaux blancs, tout cela donnait un petit air de gaieté chaste qui valait un rayon de soleil²⁶⁶.

À l'opposé, tout ce qui est sale dans le roman d'aventures trahit la médiocrité et la dégradation morale, ainsi qu'elle afflige Petrini, le brigand de *Sabre et scalpel* et la mère Guilloux, la maquerelle de *La jolie fille du faubourg Québec* :

C'était une chambre de dix pieds carrés, sombre, humide et enfumée, avec une petite fenêtre donnant sur la cour; trois des carreaux étaient bouchés avec un vieux chapeau et des lambeaux de linge en guise de vitres. Le quatrième carreau [...] était tapissé d'une couche si épaisse de poussière et de toiles d'araignées qu'il ne donnait guère plus de lumière que les autres²⁶⁷.

... une vaste cuisine sombre, malpropre, lambrissée de toiles d'araignées et de batterie [*sic*] de cuisine ébréchée ou rouillée [...] Pour le plancher, gémissait sous une couverture de boue visqueuse et glissante²⁶⁸.

À Montréal et à Québec, le contrôle sanitaire est le cheval de bataille des campagnes entreprises par les autorités pour lutter contre les épidémies et les maladies causées par l'insalubrité. Le roman d'aventures se met ainsi au diapason d'un processus d'acculturation de la société urbaine qui tend à convaincre l'opinion publique que l'hygiène et la moralité vont de pair²⁶⁹. Le plus grand défi du roman d'aventures sociales a certainement été d'esquisser un portrait de la vie urbaine sans pour autant sacrifier aux exigences de l'aventure dans le mouvement. C'est pourquoi les rues y occupent une place si importante. Les grandes artères – Sainte-Catherine à Montréal ou Champlain à Québec – tout comme le dédale de

²⁶⁵ Chevalier, *La jolie fille du faubourg Québec*, 13 avril 1854.

²⁶⁶ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 147.

²⁶⁷ Legendre, *Sabre et Scalpel*, p. 18.

²⁶⁸ Chevalier, *ibid.*, 16 février 1854.

²⁶⁹ L'argument invoqué à l'époque pour investir dans l'hygiène publique était d'éviter des révoltes ouvrières causées par la peur de la maladie. Claudine Pierre-Deschêne, « Santé publique et organisation de la profession médicale au Québec. 1870-1910 », Peter Keating et Othmar Keel, *Santé et société au Québec*, p. 115-132.

leurs ruelles dessinent les contours de l'espace d'aventures. Qu'il fasse nuit et tout peut arriver : une attaque de voleurs, une poursuite ou des accidents multiples. Chez Le May, par exemple, les rues montréalaises deviennent la nuit le terrain des gangs comme dans le Paris gothique d'Eugène Sue :

Un sifflement aigu se fit entendre quelque part sur le chemin Papineau, dans le voisinage de la rue Notre-Dame. Un autre coup de sifflet répondit aussitôt. Il paraissait venir de la rue Lagachetière, d'un pâté de maisons sales qu'un rayon lointain effleurait d'une lueur grise comme la lueur des cierges sur une tombe. Un homme se mit à courir. On ne le voyait pas, mais on le suivait au retentissement du trottoir. Or, comme il courait, se hâtant d'arriver, il heurta violemment un citoyen paisible qui descendait vers la rue Notre-Dame, où il se trouverait moins perdu. Le citoyen tomba lourdement et se prit à crier au meurtre²⁷⁰.

En d'autres circonstances, ces espaces sont le terrain d'une lutte engagée entre l'individu et l'autorité.

Il [Alphonse] traversa le Champ-de-Mars et gagna la rue St. Louis, qu'il longea à toutes jambes.

Mais un soldat l'avait aperçu, et s'était mis à sa poursuite, ainsi que plusieurs autres militaires. Le malheureux évadé, comprenant qu'il ne leur échapperait qu'en leur faisant perdre sa trace dans le dédale des ruelles qui enchevêtrèrent le faubourg de Québec, enfila d'abord Perthina Street, tourna à gauche, et enfin se jeta dans Wolf Street²⁷¹.

Or, ce type d'aventures sous forme de poursuites en territoire urbain trouve rapidement ses limites, à mesure que les forces du maintien de l'ordre s'imposent et rendent de telles scènes invraisemblables. En 1854, le héros de Chevalier pouvait échapper aux autorités dans les rues de la ville, mais en 1879, les deux personnages de Berthelot – Cléophas et Benoni – ne pourront pas échanger quelques coups de poings dans une ruelle sans que la police n'intervienne et les mette en prison pour un mois. Conséquemment, les actes de violence se commettent de plus en plus en dehors de l'espace public, bien à l'abri dans des maisons où on empoisonne un proche gênant, comme Zidore le fera avec sa femme dans *Bataille d'âmes* ou comme Bouctouche tentera de le faire avec son homme de main Cléophas. L'aventure surgit

²⁷⁰ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 74.

²⁷¹ Chevalier, *La jolie fille du Faubourg Québec*, *Le Moniteur canadien*, 9 mars 1854.

également sur les routes reliant les grandes villes à leurs banlieues. On y fait des rencontres dangereuses, comme Gustave qui empêche l'assassinat d'un homme par des bandits sur la route de Cap-Rouge dans *Sabre et scalpel* ou Angèle et Alphonse, qui tombent dans l'embuscade de brigands sur la Côte-des-Neiges dans *La jolie fille...* l'absence de police favorise aussi les règlements de comptes et Pierre Hervart tuera Darcy sur le chemin de Lachine, tandis que le détective Caraquette profitera du service de transports publics pour traquer Bouctouche de Montréal à Saint-Jérôme.

Les auteurs tirent partie des trains et des meilleures conditions routières²⁷² dans le sud du Québec pour multiplier les déplacements entre les communautés et mettre en scène des accidents. Malgré le grand intérêt que la société occidentale au XIX^e siècle porte au progrès en matière de transports aérien ou sous-marin, le roman d'aventures québécois ne leur accorde aucune attention, à la manière, par exemple, de Jules Verne. Seuls le chemin de fer, le réseau routier et la navigation favorisent le mouvement et ce n'est qu'au début du XX^e siècle que l'écrivain populaire Emma Adèle Lacerte imagine une cité sous-marine équipée de bathyscaphes autonomes dans son roman *Nemoville* (1917). Avant elle, cependant, Paul-Jules Tardivel avait introduit quelques innovations technologiques dans son roman d'anticipation *Pour la patrie* (1895), dont un appareil similaire à notre télécopieur.

La démographie reste le seul aspect de l'urbanisme dont la croissance apparaît comme un objet d'intérêt en raison des dangers qu'elle suscite. On assiste ainsi à quelques accidents inhérents à la foule. Dans *Pierre Hervart*, la venue du cirque à Montréal rassemble une assistance nombreuse et l'événement dégénère en émeute. En réécrivant son roman sous le titre de *Vengeance fatale*, Dorion souligne encore plus l'ampleur de la catastrophe et en retrace minutieusement le déroulement : l'affaissement du chapiteau, la chute du mât et la foule désorientée qui se rue dans tous les sens²⁷³. Si les moyens de transport tiennent, au mieux, un rôle purement accessoire. ils sont au pire une source de danger. Dans *Les mystères de Montréal*, Ursule est renversée par un chariot en traversant la rue, tandis que *Bataille d'âmes* contient une scène au cours de laquelle Zidore Tourteau écrase son propre fils dans la

²⁷² John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, p. 178.

²⁷³ Dorion, *Vengeance fatale*, p. 69.

rue avec son chariot. Berthelot utilisera aussi un déraillement de train pour éliminer un de ses vilains. On peut évoquer également les nombreux naufrages qui parsèment les récits, alors que l'incendie s'inscrit au rang des tragédies.

En se basant sur une préoccupation quotidienne, les romanciers utilisent le feu comme ressort dramatique. Il devient un événement déclencheur quand il donne lieu à des sauvetages héroïques, comme dans le chapitre au titre évocateur d' « incendie et duel » dans *Les mystères de Montréal* d'Hector Berthelot, au cours duquel Cléophas sauve la vie d'Ursule dans une conflagration qui ravage le quartier Sainte-Marie. L'événement est décrit par Berthelot avec l'abondance de détails qui régit la nouvelle journalistique : les efforts des pompiers, la présence de la foule et les premiers soins apportés aux blessés. L'auteur ne s'intéresse pas aux causes d'un sinistre dont l'occurrence est assez fréquente. À cette époque, des quartiers de grandes villes brûlent périodiquement par des causes multiples²⁷⁴. « Québec pouvait bien contempler, tous les dix ou vingt ans, le spectacle d'un de ses quartiers les plus peuplés flambant comme une manufacture d'allumettes²⁷⁵ », commente Wenceslas Dick au sujet d'une distillerie clandestine. De fait, le roman social exploite davantage le potentiel dramatique de l'incendie criminel. Dans *L'enfant perdue* d'Adèle Bibaud, le vicomte de Mirebelle y recourt pour simuler la mort de Blanche et de sa fille qu'il a enlevées, alors que dans *Pierre Hervart*, de Wilfrid Dorion, Raoul de Lagusse met le feu à une maison de Montréal afin de couvrir un vol, causant la mort de la propriétaire dont il recueillera toutefois la fille. Sans doute pour se prémunir des critiques qui pourraient être soulevées contre une telle improbabilité – ou pour rassurer des lecteurs inquiets – Dorion explique : « Le télégraphe d'alarme n'était pas alors perfectionné comme il l'est maintenant, et les appareils pour éteindre les incendies étaient loin d'être ce qu'ils sont aujourd'hui²⁷⁶. »

Avec le passage d'un cadre rural à un décor urbain, le roman d'aventures compose avec les progrès de la sécurité publique, par la lutte aux incendies et la répression du crime. C'est pourquoi certains auteurs choisissent de situer leurs intrigues à une époque antérieure où ces

²⁷⁴ Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, p. 105.

²⁷⁵ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 527.

²⁷⁶ Dorion, *Pierre Hervart*, p. 534.

progrès ne se sont pas encore réalisés mais où le besoin s'en fait sentir néanmoins. On ne saurait en conclure pour autant qu'un roman plus contemporain ne puisse pas receler un aussi grand potentiel d'aventures. Mais à l'exemple de la littérature sociale en France, notre fiction exploite les failles de la sécurité publique en dénonçant la croissance du crime organisé et les vains efforts de la police à prévenir le crime.

La manifestation la plus évidente de cette évolution dans la littérature d'aventures réside dans la mutation progressive de notre roman social vers la littérature policière. Norbert Spehner indique que le roman policier, qui se définit comme un type de récit traitant principalement de la résolution d'un crime par un enquêteur, ne prend pas naissance au Québec avant le début du XX^e siècle²⁷⁷. Néanmoins, le roman d'aventures au siècle précédent témoigne de l'intérêt des auteurs et du public pour les affaires judiciaires, tout en partageant certaines de ses caractéristiques avec le roman policier archaïque²⁷⁸ qui se développe en Europe et aux États-Unis après la publication de *Double assassinat dans la Rue Morgue* d'Edgar Allan Poe (1841). Le personnage secondaire du détective en constitue l'une des figures les plus novatrices. Mentionné pour la première fois en tant que figurant dans *Les révélations du crime*, il se présente sous l'apparence d'une brute imperturbable dans *L'influence d'un livre* :

Ce personnage gros et trapu avait le regard farouche, et une immense paire de favoris rouges qui lui couvraient la moitié du visage donnait quelque chose d'atroce à sa physionomie. Il tenait dans sa main droite, avec l'immobilité d'une statue, un grand sabre écossais qu'il appuyait sur sa cuisse²⁷⁹.

De simple gardien silencieux dans les premiers romans d'inspiration gothique, le policier deviendra un personnage actif durant la seconde moitié du siècle. Dès 1849, Boucherville dépeint André Lauriot, policier de la Nouvelle-Orléans, sous les traits d'un vieux limier : « employé presque toujours dans les affaires difficiles, il savait déployer au besoin un tact et

²⁷⁷ Norbert Spehner, *Le roman policier en Amérique française*, Québec : Alire, 2000, p. 28.

²⁷⁸ Jean-Paul Colin, *Le roman policier français archaïque. Un essai de lecture groupée*, Berne : Peter Lang, 1984, p. 10 ; Jean-Claude Vareille, « Roman policier archaïque et aventure archaïque », in Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle*. Coll. « Littérature et idéologies », Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 185.

²⁷⁹ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 29.

une finesse admirables, une patiente inaltérable, une activité extraordinaire et un courage à toute épreuve²⁸⁰. » D'autres enquêteurs surgissent ensuite dans les récits populaires : Kobus, un « agent de police assez futé²⁸¹ et respectueux des autorités » dans *Sabre et scalpel* et Michaud, le limier arrogant des *mystères de Montréal*. Créés à partir des détectives américains et européens qui emploient la méthode déductive, à l'exemple du chevalier Dupin de Poe, ou du Sherlock Holmes de Conan Doyle, ces hommes ne jouent toutefois qu'un rôle accessoire en épaulant les héros qui identifient eux-mêmes les criminels. Dick fait toutefois exception dans *Un drame au Labrador* avec le personnage de Wapwi, dont la « sagacité indienne²⁸² » s'allie avec des méthodes d'investigation résolument tirées de la profession policière, dans les perquisitions auxquelles il se livre avec sa tante Mimi pour relever les indices parsemés sur la côte, rassembler les « pièces à conviction²⁸³ » et poursuivre le meurtrier. Si les « deux policiers improvisés²⁸⁴ » jouent un rôle essentiel dans la résolution du mystère, ils tendent également à montrer que le détective du roman populaire succède au trappeur du roman d'aventures exotiques par son flair et son appropriation de l'espace dans la traque du gibier²⁸⁵. Tout comme l'explorateur, l'enquêteur, qu'il s'agisse du héros ou du policier, triomphe par sa capacité à s'adapter aux lieux, à les connaître et à s'y mouvoir mieux que son ennemi. Bien sûr, une enquête policière au Labrador est une chose incongrue ; comment une simple fille de cultivateur et un enfant amérindien isolés sur ce territoire reculé ont-ils développé une telle maîtrise du vocabulaire judiciaire ? Encore là, le roman ne vise pas tant la cohérence que la coexistence de deux formules, le roman de la terre et le récit policier.

Peu importe que le cadre de son intrigue soit le Labrador ou Montréal, notre roman dévoile l'intrusion progressive de la justice comme forme de contrôle social puisque celle-ci

²⁸⁰ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 529.

²⁸¹ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 132.

²⁸² Dick, *Un drame au Labrador*, p. 96.

²⁸³ *Ibid.*, p. 99.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 97.

²⁸⁵ Jean-Claude Vareille, *L'homme masqué, le justicier et le détective*. Coll. « Littérature et idéologies », Lyon : Les Presses universitaires de Lyon, 1989, p.45.

s'exerce avec ou sans le secours de la police. Les développements des récits soulèvent des questionnements sur l'appropriation de l'espace par les appareils de la loi. Certes, les auteurs s'intéressent à la démarche des tribunaux et au déroulement des procès qu'ils dépeignent méticuleusement. Hector Berthelot consacre un chapitre entier des *Mystères de Montréal* à la comparution de Benoni et de Cléophas devant *le recorder* pour s'être battus dans une ruelle. En revanche, les prisons sont essentiellement représentées en tant que lieux de transition où on attend un procès et où on subit une légère peine. On s'en évade souvent, tels les héros Charles dans *La jolie fille du faubourg Québec* et Paul dans *Les mystères de Montréal* ou le vil Gagnon du même roman, qui meurt abattu par les gardiens dans la cour du pénitencier. Des hésitations affleurent : la répression judiciaire frappe-t-elle des innocents ? échoue-t-elle à punir correctement les coupables ? Aucun vilain du roman d'aventures ne croupira en prison pour ses crimes. L'imaginaire des auteurs en ce qui a trait à la criminalité et sa prévention se situe au carrefour d'un impératif social qui prône le respect de la loi par le contrôle de l'espace et d'un besoin d'évasion, une soif d'émotions fortes qui appelle la souffrance des orphelins, la folie des veuves et les larmes des jeunes fiancées.

Tout en s'intéressant à l'application de la justice, les romanciers exploitent l'intérêt des sociétés occidentales au XIX^e siècle pour le phénomène naissant du crime organisé. Ainsi l'élément policier le plus important du roman d'aventures québécois réside-t-il dans la représentation des sociétés criminelles. À partir de la publication des *Révélation du crime*, on retrouve un groupe de malfaiteurs sévissant dans la majorité des romans gothiques et dans tous les romans populaires, qu'il s'agisse de petits malfrats sous la conduite du vilain ou de sociétés hiérarchisées aux codes stricts comme dans *Les fiancés de 1812*, *Une de perdue* ou *Sabre et scalpel*. Leur présence témoigne de la fascination des lecteurs en Europe et au Canada pour ces sociétés secrètes ; dans *Pierre Hervart* le Club des Valets de Cœurs est formé par les personnages loyaux pour s'opposer aux malversations du Club des Rois de Pique, alors que dans *Les aventures de Rocambole* de Ponson du Terrail (1858), on retrouve une association criminelle qui s'appelle le Club des Valets de Cœur. La bande de Giacomo Petrini dans *Sabre et scalpel* se rapproche de celle des *Habits noirs et des Compagnons du silence* de Paul Féval (1863-1875). Pamphile Le May crée aussi dans *Bataille d'âmes* un groupe criminel dénommé le « le club des Six ». Ces associations opèrent dans le plus grand secret. Elles se subdivisent en cellules autonomes, comme les loges de Gustave dans *Les*

fiancés de 1812, et adoptent des codes visant à préserver leur anonymat, par exemple les mots de passe en italien et les serments de fidélité récités par les brigands dans *Sabre et Scalpel*.

Contrairement à leur première représentation dans *Les révélations du crime*, *L'influence d'un livre* et *La fille du brigand*, les criminels ne sont plus vus comme des marginaux d'une extrême brutalité. On les retrouve maintenant au sein de la bonne société ; leur approche relève aussi d'un plus grand raffinement et comprend le chantage, l'utilisation d'intermédiaires, les complots et l'emprunt d'identités multiples. La croyance en un monde obscur où se trameraient des actes criminels et où se pratiqueraient des rituels sataniques s'est répandue depuis longtemps dans la population occidentale. Au XIX^e siècle, les développements de la presse et le suivi attentif des faits divers vont mettre les citoyens en contact quotidien avec les crimes crapuleux. Il n'en faut pas plus pour stimuler les imaginations des écrivains qui font croire à l'existence d'un monde parallèle au cœur même de la ville. À Montréal, le prestigieux *London Club* abrite des criminels quand ce n'est pas une maison décrépite au coin de Sainte-Catherine et Dorchester qui leur sert de repère (*Les mystères de Montréal* de Fortier; *La jolie fille du faubourg Québec*). À Québec, le modeste cabinet du docteur Petrini sert de couverture aux activités d'un réseau de faux-monnayeurs.

Le souci de situer dans un milieu réaliste des intrigues criminelles ne consiste pas exclusivement à décrire le décor ; une autre distinction notable entre le roman social de la fin du XIX^e siècle et le récit d'aventures historiques qui l'a précédé se situe dans l'utilisation du langage adapté aux régions, aux classes sociales et aux corps de métier. Désormais, les personnages s'expriment dans une langue qui n'est plus empruntée au roman français et qui comporte ses propres particularités. Au Français châtié des personnages de la Nouvelle-France a succédé une langue émaillée d'anglicismes comme « lôfer et « bommer » (flâner) et d'expressions québécoises comme « donner la pelle » (éconduire un amoureux) ou « faire manger de l'avoine » (évincer un rival)²⁸⁶. Berthelot manie le parler canadien-français avec

²⁸⁶ Berthelot, *Les mystères de Montréal*, p. 3; Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 15 ; Narcisse-Eutrope Dionne, *Le parler populaire des Canadiens français*, Québec : Garneau, 1909, p. 84, 314, 492.

aisance : « Laissez-moi, je m'en vas chez nous et si vous continuez à me bâdrer j'en parlerai à poupa²⁸⁷. »

Le satiriste attribue le parler populaire canadien-français à tous ses personnages, rompant ainsi avec la tradition établie dans notre roman qui veut que les héros s'expriment tous dans un français soigné. La fonction héroïque est ainsi étroitement liée à la classe instruite et au milieu urbain ou, dans le cas des romans historiques, à l'élite seigneuriale. Les disparités de langage sont exclusivement réservées aux particularités de classes sociales et de groupes ethniques. Les habitants manient un parler canadien-français uniformisé, principalement à des fins de créer un effet pittoresque et non pour souligner les régionalismes. Les criminels usent de leur propre jargon : « mangeur de lard » (novice dans le crime)²⁸⁸ auquel répond celui des policiers de quartier : réaliser un « coup de filet », ou passer « la nuit au violon²⁸⁹. » Les Amérindiens se désignent à la troisième personne, cliché commun dans toutes les littératures d'aventures. Le souci de réalisme cède parfois le pas au patriotisme, alors que Pierre Cholet conserve son accent québécois après avoir été enlevé à l'âge de cinq ans et avoir passé vingt ans dans la marine française ! Autre inconséquence : dans *Une de perdue, deux de trouvées*, le personnage de Trim s'exprime en « petit nègre » tout au long du récit.

– Nous parlé, nous demandé, nous cherché ; dans tout cas toué faisé comme moué, moué faisé comme toué ; moué tapé, toué tapé ; moué couri, toué itou²⁹⁰.

Or, l'histoire de sa vie, qu'il est sensé avoir rédigée après les événements et que Boucher joint en annexe du feuilleton, relève d'un style tout différent :

– Je suis de votre avis, leur dis-je, nous pouvons rester ici jusqu'à demain. Nous verrons après. Je crois qu'il ne serait pas prudent de fixer notre demeure ici cependant ; il y a bien de la bonne eau, de la pêche, de la chasse et des huîtres ; mais je craindrais que tout cela ne servît à nous faire découvrir²⁹¹.

²⁸⁷ Hector Berthelot, *ibid.*, p. 5.

²⁸⁸ Angers, *Les révélations du crime*, p. 82.

²⁸⁹ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 251.

²⁹⁰ Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 487.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 821.

De deux choses l'une, ou le bon Trim a profité des largesses de Pierre Saint-Luc pour s'offrir la meilleure des éducations ou Boucher de Boucherville a joué sur deux régimes énonciatifs, celui de l'oralité et celui de la narrativité. Il semble alors que l'écriture du récit autobiographique ne se prête pas à des effets langagiers. D'ailleurs, dans tous les romans, les emprunts au parler populaire, à l'anglais et à l'argot se situent presque uniquement au niveau du dialogue et rarement dans la narration.

À la multiplication des formes de langages correspond une multiplication des espaces sociaux qui n'existe pas dans les autres types de récits d'aventures depuis 1837. Le roman gothique avait créé un espace d'oppression évoquant un sentiment de solitude et d'impuissance. Dans cette définition du territoire québécois, il n'existe aucune protection contre le mal et la déchéance. Mais le roman historique ouvre les horizons de l'aventure en lançant les Canadiens français à la conquête de ce territoire qui était source d'effroi. Il devient aussi essentiel de se réunir en armée et de se percevoir comme une nation pour repousser les attaques venues des « autres », qu'il s'agisse des Amérindiens ou des Anglais. Dans cette optique, les lieux ont peu d'importance lorsque seul l'héroïsme compte et l'espace s'organise essentiellement en deux sphères : la forteresse et le *wilderness*, autrement dit, la sécurité et le danger ; le Canadien français et l'étranger.

Le roman d'aventures sociales, en revanche, définit de plus en plus précisément son espace et cette communauté canadienne que le roman historique avait voulu construire atteint une si grande masse qu'elle se fragmente en une multitude de micro-espaces individuels pour lesquels tous et chacun doivent lutter contre la cupidité ou la jalousie des autres. Garder sa terre, son héritage ou son emploi ; oublier un affront ou le venger restent les principaux enjeux de toutes les intrigues. Malgré la mise en place progressive d'une sécurité publique, le danger se trouve plus présent parce que le personnage n'a plus besoin de partir en expédition pour le trouver ; le mal guette les victimes innocentes au détour d'une rue ou dans le confort d'un salon. L'aventure relève ainsi davantage du drame personnel que de l'épopée nationale. Le roman entend aussi présenter une plus grande diversité d'expériences humaines à un lectorat en croissance à la fin du siècle. Il est maintenant possible à toutes les catégories de lecteurs de se reconnaître dans un espace imaginaire qui met en opposition les conflits entre bourgeois, ouvriers, habitants et chômeurs.

CHAPITRE 2

PERSONNAGES

2.1 L'aspect physique des personnages

La littérature d'aventures du XIX^e siècle érige comme un principe fondamental que la beauté du corps correspond à la grandeur de l'âme alors qu'inversement, la laideur trahit l'immoralité¹. Procédure normative qui favorise la lisibilité de l'œuvre en divisant d'emblée les bons et les méchants selon des critères esthétiques, la fonction narrative de la description physique en appelle également à l'investissement émotionnel ; de l'auteur, d'une part, formulant consciemment ou non des fantasmes d'idéal de beauté ou des images de terreur, et du lecteur, d'autre part, que l'on cherche à satisfaire. Sur le plan social, par ailleurs, la fiction tend à refléter une notion communément admise et appuyée par de récentes études en sciences cognitives selon laquelle l'apparence des individus influence de manière significative la perception que l'entourage entretient de leurs rôles sociaux².

Les romans d'aventures du corpus présentent une méthodologie commune dans la description physique des personnages, celle-ci visant à ce que la lecture procure un jugement rapide et habituellement définitif sur l'orientation morale des protagonistes. Les premières descriptions de visages font intervenir la dialectique du beau et du bien : l'expression

¹ Caroline F. Keating, « Charismatic Faces : Social Status Cues Put Faces Appeal in Context », in Gillian Rhodes et Leslie A. Zebrowitz (dir. publ.), *Facial Attractiveness. Evolutionary, Cognitive and Social Perspectives*, Westport (Conn.) et Londres : ABLIX, 2002, p. 153-192.

² Francis Berthelot, *Le corps du héros. Pour une sémiologie de l'incarnation romanesque*. Coll. « Le texte à l'œuvre », Paris : Nathan, 1997, p. 90.

« angélique » d'Amélie et la « douceur d'ange » d'Ernestine³ constituent les principales caractéristiques, avec la modestie et la pureté, qui apparaissent sur les beaux traits des jeunes femmes. Les héros doivent aussi révéler un visage beau et franc, une « mâle franchise qui commandait le respect⁴ » (Gustave Laurens). La figure « franche et ouverte » de Paul Chamfort « plaisait au premier abord⁵. » « La franchise, la grandeur d'âme et l'audace se lisent sur son visage⁶ », écrit Marmette au sujet de Charles Dupuis. À l'inverse, la figure « sournoise⁷ » (Gagnon) et au « cachet d'hypocrisie⁸ » (Lapierre) du vilain révèle sa félonie. « Rien de franc ni d'ouvert dans ce vilain visage, qui ne trahissait au contraire que fourberie et méchanceté⁹ » (Villarme).

Avec l'amour du beau, le culte de la jeunesse définit l'incarnation romanesque. Ce trait revêt une importance capitale dans le roman d'aventures, où l'action requiert la force physique et l'énergie que confère la jeunesse. En outre, l'idylle amoureuse, qui joue un rôle déterminant dans la fabula, exige fréquemment que des jeunes gens beaux et pleins de vie s'engagent dans une longue union bénie de plusieurs enfants qui assureraient la survie de la race. Quoique les héros ont entre cinq et soixante ans, la moyenne de leur âge se situe dans la jeune vingtaine. Les filles sont plus jeunes et ont en moyenne moins de vingt ans, leur adolescence en faisant des icônes de fraîcheur, d'innocence et de touchante vulnérabilité. Seules Guyonne de *L'Île de sable* et Jeanne Duval des *Mystères de Montréal* ont dépassé l'âge de vingt-cinq ans parce qu'elles ont été momentanément écartées du mariage, l'héroïne de Chevalier par son déguisement masculin et celle de Fortier par la longue absence de son fiancé. Chevalier se croit d'ailleurs obligé d'intervenir dans une note de bas de page pour

³ Philippe Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996 [1837], p. 38 ; Napoléon Legendre, *Sabre et scalpel*. Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les éditions de la Huit, 1998 [1872-1873], p. 25.

⁴ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 81.

⁵ Wenceslas Eugène Dick, *Le roi des étudiants, L'Opinion publique*, juin-décembre 1876, p. 287.

⁶ Joseph Marmette, *Charles et Éva*, 2^e édition, Montréal : Lumen, 1945 [1866-1867], p. 18.

⁷ Auguste Fortier, *Les mystères de Montréal*, Montréal : Desaulniers, 1893, p. 205.

⁸ Dick, *ibid.*, p. 395.

⁹ Joseph Marmette, *Le chevalier de Mornac. Chroniques de 1664*, Montréal : Hurtubise HMH, 1972 [1873], p. 67.

expliquer aux lecteurs que, ayant toujours désigné son héroïne par les termes de « jeune fille », il se doit de continuer même si cette dernière a atteint l'âge de trente ans¹⁰.

Les vilains, par contre, sont plus vieux que les représentants du bien ; ils dépassent généralement l'âge de trente ans, la moyenne se situant dans la quarantaine. La maturité accorde à ces personnages un pouvoir socialement reconnu d'exercer une contrainte sur les autres, pouvoir dont ils abusent, naturellement. L'autorité paternelle, comme on le voit chez Maître Jacques (*La fille du brigand*), Messieurs Duval (*Les fiancés de 1812*) et Couillard (*La fiancée du rebelle*), exerce une pression insoutenable sur les jeunes filles. D'autre part, la respectabilité acquise dans l'exercice d'une profession honorable, comme le docteur Rivard dans *Une de perdue, deux de trouvées*, ou la fortune accumulée au cours des années de malversations et de crimes brutaux décuple la puissance de l'homme mûr. Pensons par exemple à Bigot et à ces tyrans de villages qu'imagine Pamphile Le May. Mais si la supériorité sur le plan social permet au monstre de persécuter les démunis et les êtres soumis à son autorité, elle est au bout du compte défaits par la détérioration physique qu'engendre la vieillesse. L'exemple le plus probant apparaît dans *Pierre Hervart*, alors que le duel final entre Pierre et l'homme qui a détruit sa famille scelle le sort du scélérat vieillissant.

La jeunesse prêtait à Pierre un secours utile. Aussi était-il toujours ferme, tandis que Darcy, qui n'était plus aussi souple que le comte de Lagusse, commençait à faiblir.

Enfin la fatigue s'empara de lui, et il n'eut plus la force de parer l'épée de Pierre, qui glissa rapidement jusqu'au cœur de l'aventurier, du voleur, du meurtrier¹¹ !

La noyade (Maître Jacques), les chutes (Picounoc), les blessures mortelles (Zidore, Rivard, Bigot par Marmette) sont autant d'accidents imputables à la faiblesse physique des vilains. À cet égard, le roman d'aventures célèbre la revanche de la jeunesse sur l'autorité patriarcale en consacrant la victoire du corps sur le pouvoir matériel et social.

Selon Jean-Philippe Miraux, la description des personnages dans le roman remplit diverses fonctions : représenter le réel, informer, donner un sens et une valeur esthétique au récit. Les fonctions pragmatique et symbolique, en particulier, semblent revêtir une grande

¹⁰ Henri-Émile Chevalier, *L'Île de sable, La Ruche littéraire*, février-décembre 1854, p. 718.

¹¹ Wilfrid Dorion [sous le pseudonyme de Carle Fix], *Pierre Hervart, Album de la Minerve*, 9 avril-11 juin 1874, p. 564.

importance dans le roman d'aventures. La fonction pragmatique concerne le rôle que le récit se donne auprès du lectorat ; à travers le héros, le lecteur est appelé à vivre des épreuves physiques et des aventures par procuration à l'aide d'un corps de substitution. Par ailleurs, les émotions vécues au contact des personnages, pitié, peur ou colère, convoquent l'illusion d'une relation entre le lecteur et la création littéraire, comme s'il s'agissait d'une véritable personne. Quant à la fonction symbolique, elle touche au domaine de la morale et de l'idéologie¹². En allant au-delà de l'équivalence entre la description physique du personnage et son portrait psychologique, on observe que les personnages incarnent un ensemble de valeurs esthétiques, morales et religieuses qui se rattachent aux sociétés européenne et nord-américaine du XIX^e siècle.

Ouvrons ici une parenthèse pour signaler que la construction onomastique des personnages est surdéterminée. Ainsi, les héros portent souvent des noms à connotation religieuse (Saint-Luc, Saint-Céran, Saint-Felmar), aristocratique (de Ganay, de Bienville, de Baulac) ou typiquement canadienne-française (Provost, Letellier, Turcotte). Les prénoms d'héroïnes évoquent la douceur et l'innocence (Amélie, Marie-Louise, Angèle), la pureté (Claire, Blanche, Aurore) ou les grandes figures historiques (Jeanne, Joséphine, Christine). Quant aux vilains, leurs noms révèlent sans subtilité leur appartenance au mal (Evil, Villarme, Sournois, Le pêcheur (Le pécheur)). Notons également l'intertextualité dans les emprunts aux auteurs étrangers : Walpole (Horace Walpole), Darcy (Jane Austen), Kobus (Erckmann-Chatrian).

La description physique des corps met d'abord en évidence leur caractère unidimensionnel. Le personnage du roman d'aventures est une icône dont l'apparence ne peut être explorée que sous l'aspect visuel, les autres sens étant presque entièrement évacués. On ne trouve que très peu de descriptions de voix, sinon quelques mentions d'une voix mélodieuse ici ou d'une voix forte là. La voix ne joue un rôle majeur que dans *Le pèlerin de Sainte-Anne* de Pamphile Le May, justement parce que son héros en est privé après l'avoir utilisée pour renier sa foi religieuse. Incapable de se défendre contre tous les abus dont il est

¹² Jean-Philippe Miraux, *Le personnage du roman. Genèse, continuité, rupture*. Coll. « Lettres, n° 128 », Paris : Nathan, 1997, p. 13.

victime, Djos doit quêter le miracle de Sainte-Anne de Beupré. Une fois qu'elle lui sera rendue, sa voix deviendra un instrument de justice lui permettant de plaider son innocence contre des accusations de vol et récupérer la garde de sa sœur.

Silencieux, le personnage est également inodore. Les efforts physiques d'un coureur des bois, la pauvreté d'un fermier ou la douce réclusion d'une jeune fille dans sa chambre ne sont pas considérés sur le plan olfactif. Ni les parfums du corps, ni la transpiration et encore moins les relents de l'étable ne font l'objet de mentions particulières. Ainsi sommes-nous encore loin du réalisme cru de *La scouine*. Quand Marmette énonce que l'intendant Bigot est punais, il s'agit bien de montrer que ses attraits de séducteur ne peuvent dissimuler une puanteur reflétant la saleté de son âme. De même, la dimension tactile est aussi peu explorée. Les personnages ne se touchent pas abondamment, sinon pour s'infliger des blessures, alors que les échanges amoureux se limitent strictement à des manifestations de galanteries acceptables en public. La sensualité dans le contact des objets n'existe pratiquement pas, les vêtements, par exemple, servant surtout à décrire le statut social des personnages, à l'exception de Joseph Marmette, qui se complaît dans l'évocation des robes bien coupées mettant en valeur les courbes de ses héroïnes¹³.

La mode ne révèle pas que les corps ; elle met également en évidence les allégeances politiques, car si les héros se couvrent d'étoffes du pays, les traîtres recherchent l'élégance anglaise¹⁴ et, tout comme une demeure luxueuse cache souvent une fortune mal acquise, des habits trop riches dénotent une veule assimilation au mode de vie britannique. De manière générale, le vêtement doit accroître la dignité du héros qui le porte et le rendre attrayant sans éveiller de soupçons sur sa vanité. Ainsi, dans le roman historique, les modes du XVIII^e siècle qui pourraient être jugées ridicules par des lecteurs contemporains sont-elles abandonnées par certains personnages. Marmette et Kirby ne manquent pas de préciser que

¹³ Joseph Marmette décrit chez Berthe de Rochebrune « l'harmonie du buste et des hanches dont une longue robe à taille faisait deviner toute la perfection », *L'intendant Bigot*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 2, Montréal : Fides, 1996 [1871], p. 827.

¹⁴ « Comme on le voit, il n'avait pas échangé les étoffes fines de l'Angleterre, pour endosser le costume rustique des patriotes », dit Wilfrid Dorion de Raoul de Lagusse. *Pierre Hervart*, p. 366. Auguste Fortier brosse un portrait typique du héros patriote : Paul Turcotte « s'habillait d'étoffes du pays, se chaussait de bottes tannées, fumait du tabac canadien ... », *Les mystères de Montréal*, p. 17.

Marc Evrard et Pierre Philibert ne portent pas de perruques, contrairement à l'usage de l'époque. Quoique très soigneusement vêtue selon son temps par ailleurs, Berthe de Rochebrune, dit Marmette, ne porte pas les paniers qui auraient enlevé de la grâce à sa silhouette¹⁵. L'auteur croit sans doute que, pour ses lecteurs, ces accessoires encombrants et incompatibles avec l'aventure dans le mouvement sont devenus le symbole d'une vanité aristocratique issue d'un autre âge. Le réalisme de la description historique reste subordonné à une prédilection esthétique que l'auteur anticiperait chez son lectorat ou qu'il exprimerait pour lui-même.

Si la beauté demeure une qualité prépondérante du héros et de l'héroïne tout au long du XIX^e siècle, les critères employés pour la définir évoluent en fonction des courants esthétiques visibles dans des représentations sociales et littéraires. Dans nos premiers romans de tradition gothique, la description des héros s'inspire manifestement de la sensibilité romantique. Eugène de Saint-Céran, et Stéphane D... sont d'une beauté délicate, leur visage pâle se teinte de mélancolie et de mystère. En raison de son amour malheureux, Stéphane subit une transformation physique ; son apparence féminine, voire infantile – avec un « teint de rose », des « cheveux bouclés » et un « sourire joyeux » – devient un modèle de souffrance : « des yeux baissés, courbés sous le poids de sa douleur... », des joues « pâles et creuses¹⁶. »

Parallèlement, les héros gothiques manifestent peu d'habiletés physiques. Eugène voyage mais ne réalise pas d'exploits, non plus que Stéphane qui sombre dans une crise de délire. Il en est ainsi des héros médiocres comme Charles Amand – pâle, faible et maladif – et Waterworth dans *Les révélations du crime*. L'héroïne gothique introduit un modèle de beauté créole que le roman d'aventures préserve jusqu'à la fin du siècle. Amélie, Louise Saint-Felmar, Helmina et Louise de Villedieu ont les cheveux noirs, les yeux sombres, un teint pâle et une fragilité enfantine qui menace constamment de se muer en fièvre. Dans l'imaginaire

¹⁵ Joseph Marmette, *La fiancée du rebelle. Épisode de la guerre des Bostonnais. 1775*, Montréal : Imprimerie de *La Revue Canadienne*, 1875, p. 26 ; *L'intendant Bigot*, p.827. William Kirby, *Le chien d'or*, trad. de l'anglais par Pamphile Le May, t. 1. Coll. « Québec 10/10 », Montréal : Stanké, 1989 [1884-1885], p. 66.

¹⁶ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 264.

gothique, le corps de la femme s'ajuste à l'espace ; sa pâleur indique l'enfermement, tandis que sa nervosité évoque la biche aux aguets.

Les descriptions des vilains gothiques s'inscrivent plutôt dans le registre du dégoût et de la peur. Leur monstruosité physique annonce un caractère abominable, perceptible sous le vernis des bonnes manières et de l'affabilité, qu'on songe à maître Jacques, dont les respectables habits couvrent « une physionomie grossière et rebutante ...¹⁷ » Les trois vilains les mieux représentés offrent deux modèles de laideur divergents qui correspondent à autant de manifestations de la brutalité. Le premier, Charles Cambray, incarne le prototype du génie du crime, manipulateur charmant qui n'hésite pas par ailleurs à supprimer les complices menaçant sa façade de respectable bourgeois. Lui qui est « d'une beauté et d'une force peu communes¹⁸ » devient sous le coup de la colère un être hideux, préfigurant le personnage de Monsieur Hyde créé par Robert Louis Stevenson (1886).

... Alors le masque d'hypocrisie qui couvre habituellement sa figure tombe et vous montre un phantasme effrayant ; son œil étincelle et se cave, son front se couvre de longs replis, les fibres de son visage se crispent, battent avec violence et menacent de se rompre ; ses lèvres minces deviennent livides et tremblantes, et sa bouche, à demi ouverte et tirailées convulsivement et tour à tour d'un côté et de l'autre, laisse entrevoir un affreux grincement de dents¹⁹.

Le second, Lepage, le tueur de *L'influence d'un livre*, est une brute sanguinaire dénuée de tout raffinement qui évoque par certains traits l'homme du Néandertal.

Cet homme était d'une taille et d'une force prodigieuses : il eût été bien proportionné sans son immense poitrine ; son front était large et proéminent et deux sourcils épais couvraient deux os d'une grandeur démesurée sous lesquels étaient ensevelis, dans leur orbite creuse, des yeux sombres et étincelants. Son nez aquilin couvrait une bouche bien fendue sur laquelle errait sans cesse un sourire de bague, ce sourire qu'on ne voit guère que sur le siège des prévenus, qui les abandonne dès qu'ils entrent au cachot et qu'ils reprennent lorsque les prisons les revomissent au sein de la société. Deux protubérances qu'il avait derrière les oreilles l'auraient fait condamner sans témoins par un juge phrénologiste. Ses manières,

¹⁷ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 238.

¹⁸ François-Réal Angers, *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices. Chroniques canadiennes de 1834*, Gilles Dorion (éd.). Coll. « NB poche », Québec : Nota Bene, 2003 [1837], p. 45.

¹⁹ Angers, *ibid.*, p. 46.

quoique engageantes, inspiraient la défiance ; et l'enfance même qu'il cherchait à capturer s'enfuyait à sa vue²⁰.

Dans *La jolie fille du faubourg Québec*, publié près de vingt ans plus tard, Henri-Émile Chevalier imaginera pour sa part le type du vilain taré, une aberration de la nature :

Il avait les cheveux d'un blond ardent, le front bas, inexpressif, les yeux petits, d'un gris terne, le nez épaté, le visage rond, le col épais [...] À la vue de cet homme, un disciple de Swedenborg n'aurait pas manqué de dire : « Voilà une création humaine incomplète ! L'ange qui est en nous ne saurait vivre derrière cette forteresse d'animalité [...] » Un apôtre de Lavater eut distingué, sur son visage, des signes non équivoques d'égoïsme.

Disons-le à l'honneur de la science, physiognomiste, phrénologiste et spiritualistes ne se seraient pas trompés²¹.

Cette science de la phrénologie, à laquelle de Gaspé et Chevalier font allusion, étudie le comportement criminel en se fondant sur la morphologie de la boîte crânienne²². À une époque de grande précarité économique, la notion que l'agressivité puisse être une tendance innée chez certains individus et non pas le résultat de la pauvreté rassure la population tout en la confortant dans l'illusion que ce mal transparait inévitablement chez ceux qui en sont atteints. La physionomie repoussante du vilain gothique confirme une croyance selon laquelle le mal, s'il pouvait être clairement identifié chez les gens, serait plus aisé à combattre. Par ailleurs, le roman d'aventures historiques représente la méchanceté de façon non équivoque en l'attribuant à des figures immédiatement reconnaissables telles les Amérindiens ou les

²⁰ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 23.

²¹ Henri-Émile Chevalier, *La jolie fille du faubourg Québec*, 30 mars 1854.

²² Fondateur de la phrénologie, le Viennois François-Joseph Gall (1758-1828) avance qu'à la base du système cérébral existe un cerveau inférieur qui abrite les mauvais penchants et les pulsions animales, tandis que le cerveau supérieur est le siège de l'âme et du perfectionnement. Le cerveau criminel présenterait une atrophie de la partie intellectuelle et un sur-développement de la fonction instinctive. Quand Aubert de Gaspé publie *L'influence d'un livre* en 1837, le médecin français Félix Voisin fait paraître son mémoire intitulé « l'organisation centrale défectueuse de la majeure partie des délinquants. » Par la suite, son collègue Hubert Lauvergne publie le résultat de ses recherches menées auprès des prisonniers du bagne de Toulon. L'ouvrage intitulé « Les forçats considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel » sert de référence à des journalistes et des écrivains du XIX^e siècle. Il y est mentionné que parmi les signes distinctifs identifiant les meurtriers se trouvent les bosses caractéristiques situées derrière les oreilles qu'Aubert de Gaspé attribue à Lepage. André Zysberg, « Présentation », Dr Hubert Lauvergne, *Les forçats. 1841*, Grenoble : Jérôme Millon, 1991[1841], p. 23, 58.

Anglais. De fait, la particularité du héros ne sera plus uniquement de déceler le mal mais de le combattre avec la force et la vitalité de son corps.

Situé dans une transition entre les courants gothique et historique, Gonzalve de R... des *Fiancés de 1812* arbore ce visage pâle et mélancolique qui sied à l'homme romantique, mais qu'il s'accorde le loisir de lire les lettres de Louise sous le couvert d'un arbre en versant quelques larmes ne l'empêche pas de plonger ensuite dans les rapides pour secourir le père de sa fiancée ou de se battre vaillamment contre les Américains. Toutefois, c'est Pierre de Saint-Luc, le héros de Georges Boucherville, qui marque un point tournant dans l'évolution des descriptions physiques puisqu'il est le premier personnage dont le corps témoigne d'une pratique de l'aventure.

Les exercices en mer et une vie pleine d'activité et de dangers avaient développé avantageusement toutes ses qualités corporelles et intellectuelles ; son front haut annonçait l'intelligence. Son œil noir et brillant semblait percer jusqu'au fond de la pensée. Sa bouche petite, ses dents régulières et blanches, ses lèvres vermeilles, semblaient inviter le plaisir quand il souriait. Sa haute stature, ses épaules musculeuses et charnues, ses bras nerveux, sa taille souple, tout annonçait, chez le capitaine Pierre, une force et un activité extraordinaire. Mais s'il était grand, robuste et vigoureux, toute cette vigueur était gracieuse, parce qu'elle était symétrique sans avoir rien de raide ni de gêné. Plus noble tête ne se balançait peut-être jamais plus gracieusement sur d'aussi larges épaules et une aussi vaste poitrine²³.

Force, santé et grâce aristocratique constituent dorénavant les critères définissant la beauté, tant chez les hommes que les femmes, dans le roman d'aventures historiques, particulièrement ceux qui se situent en Nouvelle-France. Le corps du héros contribue à valoriser l'image du Canadien français triomphant en l'élevant au dessus de son ennemi, voire de tous les autres hommes, révélant un être d'exception. Il a la taille « au dessus de la moyenne²⁴ » et la droiture du soldat ; il est « grand... », a « bonne et fière mine²⁵ » ou est « grand, droit et fièrement découpé²⁶ » ; Sa robustesse correspond aux exercices qu'il

²³ Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996 [1848-1851 et 1864-1865], p. 371.

²⁴ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 855.

²⁵ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 35.

²⁶ Kirby, *Le chien d'or*, t. 1, p. 65.

effectuée, comme le cadet de la Vérendrye qui « aurait paru plus grand qu'on ne le croyait à première vue, n'eût été la vie des bois où il lui fallait souvent porter quelque fardeau [...] ou encore, plié sur l'aviron. [...] L'exercice acquis à la rude existence lui donna des muscles d'acier²⁷. »

Musclé et bronzé, le héros affiche une séduction virile qui est propre à susciter l'admiration du lectorat des deux sexes et la fascination des jeunes héroïnes. Par exemple, il n'y a « rien d'efféminé » chez Louis Gravel, le lieutenant du *Château de Beaumanoir*. Joseph Marmette semble avoir conscience de rompre avec un idéal romantique alors qu'il plaide en faveur des mâles aventuriers comme Raoul de Beaulac et François de Bienville. « Quand je dirai qu'il était vigoureux et fort, on me croira sans peine, vu qu'il ne ressemblait guère à ces héros de roman, grêles et pâles...²⁸ »

Enfin, lectrices, dernière déception pour vous, M. de Bienville n'était pas beau de figure. Cependant, pour rester dans le vrai, je dois me hâter d'ajouter qu'il n'était certainement pas laid [...] Si, enfin, tenant vos doigts mignons dans sa main nerveuse et dure, cet homme, frère de héros et héros lui-même, vous eût dit : « Je vous aime », peut-être aurait-il pris un extérieur plus séduisant à vos yeux, et n'auriez-vous pas retiré votre main tremblante de celle du galant guerrier²⁹.

En ce XIX^e siècle où l'imagerie occidentale présente la jeune fille idéale comme un archétype de chasteté³⁰, l'héroïne québécoise arbore la même beauté virginale que ses consœurs du récit gothique. Bien qu'on la retrouve encore majoritairement dépeinte selon le type créole – avec un teint pâle et des cheveux noirs – le modèle commence à subir la concurrence de la beauté normande, à la blondeur et aux yeux bleus, qui participe à la valorisation des origines françaises des Canadiens. Au reste, hommes et femmes obéissent aux mêmes critères de santé : un teint frais et coloré, des yeux brillants, des dents blanches, un front large et haut, signe d'un bon développement cérébral. L'embonpoint est à proscrire

²⁷ Régis Roy, *Le cadet de la Vérendrye ou le trésor des montagnes de roches*, Montréal : Leprohon, 1897 [1896-1897], p. 2- 3.

²⁸ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 856.

²⁹ Marmette, *François de Bienville. Scènes de la vie canadienne au XVIII^e siècle*, Montréal : Léger Brousseau, 1870, p. 17.

³⁰ Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir. publ.), *Le XIX^e siècle*. T. 4 de *Histoire des femmes en Occident*, sous la dir. de Georges Duby et Michelle Perrot, Paris : Plon, 1991, p. 250.

et à la minceur féminine correspondent des visages d'hommes forts mais peu charnus : des joues « pleines, sans être grasses³¹ ». « L'exercice [...] ne lui permit pas de donner à sa figure une apparence grassouillette, sans qu'on eût pu toutefois l'accuser de maigre³² ».

La bonne forme physique des héros et des héroïnes ne relève pas d'un goût arbitraire mais repose sur la croyance, appuyée par certains observateurs en Nouvelle-France, que les colons, sélectionnés en fonction de leur robustesse et dispersés sur un vaste territoire, auraient joui d'une meilleure santé que les classes urbanisées d'Europe³³. Des travaux récents d'historiens indiquent cependant que, dans les faits, l'état de santé des habitants se comparait sensiblement à celui de l'Europe, avec un fort taux de mortalité – particulièrement chez les enfants – attribuable aux mauvaises conditions d'hygiène, au climat rigoureux et aux maladies infectieuses³⁴.

Pour un lectorat canadien-français habitant Montréal durant la seconde moitié du XIX^e siècle, soumis aux vicissitudes de la pollution industrielle, du manque d'espace et de l'insalubrité³⁵, ce portrait de personnage sain pouvait apparaître comme un idéal de beauté. Surtout lorsqu'un jugement comme celui de Joseph Marmette tombe sur les « jeunes beautés d'aujourd'hui, celles des villes, du moins, que l'air malsain des cités et l'atmosphère homicide des salles de bal rendent si pâles et diaphanes...³⁶ » Par ailleurs, la croyance en la supériorité physique du Canadien, outre le fait qu'elle entretient le culte des héros de la Nouvelle-France³⁷, contribue à la promotion de la campagne comme un véritable havre de

³¹ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 855.

³² Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 3.

³³ François Guérard, *Histoire de la santé au Québec*, Montréal : Boréal, 1996, p. 14.

³⁴ *Ibid.*, p. 13-14, ; Jacques Bernier, *Maladies, Médecine et Société au Canada : aperçu historique*. Coll. « Brochure historique n° 63 », Ottawa : La Société historique du Canada, 2003, p. 3- 4.

³⁵ Martin Tétreault, *L'état de santé des Montréalais. 1880-1914*. Coll. « RCHTQ. Études et documents, n° 5 » [s.l.] : Regroupement des chercheurs-chercheures en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, 1991, p. 34, 103.

³⁶ Marmette, *François de Bienville*, p. 44-45.

³⁷ Ce mouvement visant à magnifier les grands personnages de la Nouvelle-France prend naissance vers le milieu du XIX^e siècle et connaît son apogée entre 1880 et 1930. Promu par la littérature, l'iconographie et la commémoration publique, il a grandement contribué au développement

paix et de santé. À témoin cet extrait d'un discours prononcé par le député Charles Langelier devant l'Institut canadien à Québec en 1891 :

Comment se fait-il alors, dira-t-on, que tant de gens désertent les champs, où ils trouvent la liberté, l'indépendance et la santé pour aller s'étioler dans les étroites et malsaines demeures des villes, et dans des établissements où la mort et la production vont de pair ? [...] Les champs à l'air pur et libre sont désertés pour l'atelier, pour la machine et pour le souterrain³⁸.

Ainsi, la quête des grands espaces qui transparait dans le récit historique irait de pair avec le fantasme d'une vie plus saine. Mais ce discours implique alors le risque d'assimiler les héros à des figures d'habitants, ce qui pourrait diminuer leur qualité aux yeux de lecteurs avides de se projeter dans des modèles de supériorité romantique. « Mille pardons aux dames, mes lectrices, qui croiraient me voir faire le portrait d'une paysanne³⁹ », se défend Joseph Marmette après avoir comblé d'éloges Marie-Louise, une « jeune fleur » à qui « le soleil avec l'air pur du nouveau monde avaient contribué à donner plus de force et de sève⁴⁰ ». C'est la raison pour laquelle les héros et les héroïnes historiques portent les marques extérieures de leur noblesse. Autant chez les hommes que les femmes, un visage aux traits fins, une démarche fière et confiante, de petits pieds et de petites mains annoncent l'appartenance à la vieille aristocratie française. Des termes tels « Traits de race⁴¹ », « noble fierté⁴² », « grâce⁴³ » reviennent avec fréquence dans les descriptions de physionomies.

Le vilain endosse pour sa part toutes les caractéristiques physiologiques qui sont contraires à celles du héros et de l'héroïne. Autant ces derniers témoignent physiquement de leur sang aristocratique, autant les personnages amérindiens appartiennent au règne animal.

de l'idéologie nationaliste. Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, Montréal : Hurtubise HMH, 1988, p. IX, 2-3, 26.

³⁸ Charles Langelier, *Éloge de l'agriculture. Prononcé devant l'Institut canadien à Québec, octobre 1891*, Québec : Belleau, 1891, p. 18.

³⁹ Marmette, *François de Bienville*, p. 44-45.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 45-46.

⁴¹ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 728,

⁴² Marmette, *Charles et Éva*, p. 18,63.

⁴³ Edmond Rousseau, *Le château de Beaumanoir*, Lévis : Mercier, 1886, p. 18.

Leur taille et leur force agressive ne proviennent pas de l'éducation ou de l'expérience au combat mais plutôt d'une puissance innée et inhumaine que renforcent les tatouages en tant que symboles tribaux synonymes d'altérité. Les noms attribués par Marmette à ses Amérindiens sont d'ailleurs intimement liés à l'animalité, par exemple Dent-de-Loup et Loup-Cervier. Ainsi dépeint-il l'Iroquois Griffé d'Ours :

Sur son cou épais reposait une grosse tête, au front et au menton fuyants. Les yeux petits et bruns, brillaient à fleur de l'orbite, tandis que le nez écrasé semblait se confondre avec la bouche, saillante et carrée comme le museau d'une bête fauve. En un mot, c'était une vraie tête d'ours plantée sur un corps d'homme, à la charpente lourde et aux appétits féroces comme l'animal auquel il ressemblait⁴⁴.

La métaphore bestiale renvoie à la cruauté instinctive du personnage et, si l'Amérindien s'apparente au fauve, Alexis Chedotel, le pilote cruel et vindicatif de *L'Île de sable*, tient du faucon : ... « son front fuyant, son menton déjeté, sa lèvre supérieure proéminente, son bec de corbin lui prêtaient [*sic*] le mascaron d'un oiseau de proie⁴⁵. » Quant à Léon Rivard, le médecin psychopathe créé par Georges Boucher de Boucherville, trahit sa duplicité et son sadisme par une physionomie reptilienne : une figure « maigre et osseuse surmontée d'un front chauve et aplati, fuyant en arrière comme une tête de serpent⁴⁶. » L'absence de cheveux, par la calvitie ou par le rasage du crâne pratiqué par les Iroquois, constitue un déni de tout ce que la société occidentale a accordé de puissance à la chevelure masculine depuis le récit de Samson⁴⁷. Les Amérindiens ne sèment-ils pas justement l'épouvante par la pratique du scalp ? Encore au XIX^e siècle, la rousseur chez l'homme reste associée dans l'imaginaire collectif à la violence et à la luxure⁴⁸ et c'est pourquoi tous les vilains de race blanche de Joseph Marmette – Harthing, Bigot, Villarme et Evil – arborent des cheveux roux, qui sont, rappelons-le, souvent associés aux peuples britanniques.

⁴⁴ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 46.

⁴⁵ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 238.

⁴⁶ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 385, 388.

⁴⁷ Pierre Gascar, *Le cheveu. Essentiellement*, Paris : Nathan et Delpire, 1998, p. 20-25.

⁴⁸ Xavier Fauche, *Roux et roussees. Un éclat très particulier*. Coll. « Découvertes », Paris : Gallimard, 1997, p. 20.

Le corps du vilain est un vecteur d'idéologies quand son animalité sous-entend que l'humain normalement constitué, autrement dit, l'homme « achevé », aspire nécessairement au bien. Seul le sous-homme, celui qui n'aurait pas rompu avec la pensée instinctive, se voue à la violence et à la poursuite de ses désirs sans considération pour les autres. Dans cette perspective, toute anomalie de naissance devient l'indice de cette inhumanité. Par exemple, le personnage de Brossard, dans *Le chevalier Henry de Tonty*, louche d'un œil ; cela lui vaut, chez les Amérindiens qui l'adoptent, le surnom de L'Œil-croche. Hormis de l'identifier, son imperfection l'assimile au domaine primitif des Amérindiens, qui sont d'ailleurs souvent décrits comme ayant un regard fuyant, indice de leur duplicité.

Quoique le corps conditionne à la base le comportement du traître, celui-ci contribue à la détérioration de son aspect physique en s'abandonnant à ses vices. Brossard exhibe des « dents jaunes et ébréchées » et un visage rougi par l'alcool⁴⁹, tandis que Villarme et Evil accusent un embonpoint. Le soleil qui hâle si joliment les visages des héros jaunit ou rend « basané⁵⁰ » ceux de leurs ennemis. La description de l'officier anglais John Harthing établit clairement l'équivalence entre la laideur et la dégradation morale.

Son front pâle, sillonné de rides, était comme un voile agité toujours par le souffle intérieur des passions. Et lorsque ses yeux, d'un gris verdâtre, s'animaient sous leurs paupières inquiètes, on y voyait passer les fauves reflets de ses appétits désordonnés⁵¹.

La correspondance entre l'apparence et la moralité souligne toute l'importance que la société du XIX^e accorde au contrôle du corps⁵². Bien que les pratiques d'hygiène n'apparaissent pas dans le roman d'aventures – la narration ne fera jamais état d'un personnage se livrant à des ablutions, il va de soi qu'un honnête homme entretient son corps et ne le soumet à aucun abus. À l'opposé, un être dégénéré cède à la glotonnerie, à la boisson ou court les grands espaces sans la raison valable de servir la colonie, s'identifiant davantage au Sauvage qu'au héros.

⁴⁹ Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 21.

⁵⁰ Kirby, *Le chien d'or*, volume 1, p. 86.

⁵¹ Marmette, *François de Bienville*, p. 199.

⁵² Michelle Perrot (dir. publ.), *De la Révolution à la Grande Guerre*. T. 4 de *Histoire de la vie privée*, sous la dir. de Philippe Ariès et Georges Duby, Paris : Seuil, 1987, p. 442-446.

La théorie de la dégénérescence, telle que développée durant la première moitié du XIX^e siècle par la médecine aliéniste, permet de penser la criminalité : « Les bandits et les criminels sont issus de la catégorie des dégénérés, tout comme les dégénérés sont le vivier de la criminalité. Le dégénéré est le concentré de toutes les tares ; et celles-ci s'inscrivent toujours dans le corps⁵³. » À partir du moment où ce postulat est accueilli avec scepticisme durant la seconde moitié du siècle⁵⁴, on peut observer une transformation importante chez le vilain du roman d'aventures sociales dont l'apparence revêt dorénavant les attributs de la beauté, des qualités autrefois réservées aux héros.

La fin de l'univocité entre le beau et le bien se discerne également dans le roman historique de la fin du siècle, comme *Le chien d'or* de Kirby où Bigot et Angélique de Méloises apparaissent comme deux figures d'une séduction démoniaque. Bien que ne pouvant être qualifié de beau, l'intendant possède un regard d'une « puissance redoutable⁵⁵ » et rempli de flammes qui fascine autant qu'il suscite la crainte. Quant à Angélique, digne émule de Milady dans *Les trois mousquetaires*, sa taille voluptueuse, sa blondeur « digne de Titien », ses « charmes matériels qui poussent les hommes à l'héroïsme le plus grand ou au crime le plus infâme⁵⁶ » lui vaudraient assurément le titre de première femme fatale de la littérature québécoise. Petrini dans *Sabre et scalpel* et Lapierre dans *Le roi des étudiants* mettent à profit leur beauté incomparable, tandis que Darcy, dans *Pierre Hervart*, et Mirebelle, dans *L'enfant perdue*, trompent leurs victimes par un beau regard, des « traits extrêmement réguliers », « une régularité de profil grec », « des traits réguliers mais durs⁵⁷. »

⁵³ Cette théorie, qui est principalement due à Bénédict-Augustin Morel (1809-1873), identifie le dégénéré comme un infirme et un malade de naissance – épileptique ou crétin – mais aussi un homme déchu par l'alcoolisme ou des pratiques sexuelles déviantes. Elle soutient aussi que la faiblesse du corps prédispose à l'immoralité et qu'inversement, la maladie mentale se traduit par la dégénérescence physique. Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir. publ.), *De la Révolution à la Grande Guerre*. T. 2 de *Histoire du corps*, Paris : Seuil, 2005, p. 291-292.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 291.

⁵⁵ Kirby, *Le chien d'or*, t. 1, p. 86.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁵⁷ Wilfrid Dorion [sous le pseudonyme de Carle Fix], *Pierre Hervart*, p. 366 ; Adèle Bibaud [sous le pseudonyme d'Eléda Gonnevillle], *L'enfant perdue*, *La Presse*, 19 juillet 1888 ; Wenceslas Eugène Dick, *Un drame au Labrador*, Montréal : Leprohon, 1897, p. 38.

La perfection aristocratique d'un Petrini, d'un Bouctouche ou d'un Mirebelle devient l'apanage du mal, et non plus de l'héroïsme, quand le vilain s'approprie le front large, la minceur, la musculature et la grande taille de l'intellectuel ou du sportif. Mais qu'une magnifique apparence s'accompagne d'un « air faux⁵⁸ » ou une expression qui crée le malaise suggère que la trop grande beauté, comme la richesse, éveille maintenant le soupçon. En renversant les conventions de l'esthétique romanesque qui prévalaient jusqu'alors, la description du scélérat à la fin du siècle témoigne d'une subversion des hiérarchies sociales. La noblesse, considérée jadis comme un point de référence morale, est dorénavant perçue comme le symbole de l'inutilité, voire du parasitisme, alors que sa fonction guerrière a été rendue caduque par la société bourgeoise⁵⁹.

Si plus d'un vilain rejoint la caste des beaux gentilshommes, c'est que l'aventure se déplace de la nature sauvage à la sphère mondaine où il faut gagner la confiance de sa proie par l'attrait physique, le langage et l'apparence de la supériorité sociale. Ainsi, le corps du chasseur de fortune porte-t-il la marque d'un homme trop beau pour travailler honnêtement. Dans les descriptions des scélérats perdure également la notion établie dans le roman historique que le mal provient souvent de l'étranger. La peau mate, le type grec et mauresque de Joseph Lapiere annoncent la paresse du séducteur latin en quête de fortune⁶⁰, tandis que les traits italiens de Giacomo Petrini sont la marque de sa violence de banditti exalté.

C'était, en un mot, une de ces figures superbes mais ténébreuses que les femmes adorent, et que les hommes détestent d'instinct ; on sentait que l'âme qui habitait cette enveloppe était capable de tuer dans l'amour comme dans la haine, sans hésitation et sans remords. Les traits accentués accusaient cette volonté ferme et énergique qui marche froidement vers son but, sans se soucier des obstacles et sans trop regarder aux moyens⁶¹.

⁵⁸ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 395.

⁵⁹ William Serman observe que, si les officiers nobles exercent toujours une forte influence dans l'armée française, leur nombre va en décroissant à partir de la Révolution de juillet, quand est rétablie de façon rigoureuse l'accessibilité des roturiers aux grades. « La noblesse dans l'armée française au XIX^e siècle (1814-1900) », in Collectif, *Les noblesses européennes au XIX^e siècle*. Coll. « École française de Rome, n° 107 », Rome : École française de Rome et Università de Milano, 1988, p. 554-555.

⁶⁰ Dick, *ibid.*, p. 395.

⁶¹ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 20.

En ce siècle industriel où s'accroissent les occasions de passer d'une nation à l'autre et d'une classe à l'autre et où la consommation des biens matériels augmente dans toutes les couches de la société⁶², se mouvoir dans différents milieux devient plus aisé, multipliant les occasions de se prétendre autre que ce que l'on est. Alors l'hypothèse qu'il demeure malgré tout possible de décrypter le visage humain afin de déceler le mensonge et la fraude a pour but de reconforter les lecteurs. Cette évolution signifierait peut-être également que la perception de la criminalité s'est complexifiée au cours des années. Ce qui se percevait autrefois comme le résultat d'une faiblesse psychologique inscrite dans le physique apparaît maintenant comme un phénomène essentiellement social et donc susceptible d'être rencontré chez tous les types d'individus. Les personnages féminins, confinés à la sphère du privé, sont souvent aveuglés par la beauté du vilain, mais les héros masculins, qui possèdent l'expérience des relations dans le domaine public, adoptent progressivement le même jugement que celui qui est donné d'emblée aux lecteurs dans les descriptions physiques des vilains. La lectrice se voit ainsi montrer les codes qui lui permettraient de décrypter les intentions des membres de son entourage masculin.

Le roman d'aventures sociales témoigne de ce fait d'un nouveau système de valeurs puisqu'alors que le roman historique mettait en images le rêve d'un corps magnifié, le récit urbain offre le réconfort dans le rapprochement avec le quotidien. Il marginalise la supériorité et met en valeur le moyen, sinon l'ordinaire ; on assiste alors à une diminution notable des descriptions de héros et d'héroïnes. Certes, la beauté reste de mise, mais elle se veut modeste et définie en peu de mots. Chez les hommes, la séduction virile cède le pas au charme sympathique : « un fort joli garçon⁶³ » ; « un grand et beau garçon ... sympathique distinction⁶⁴ » ; « une expression [...] qui commandait le respect en même temps que la sympathie [...] Sa beauté [...] était de celles qui viennent de l'âme plutôt que du

⁶² Emili Giralt (dir. publ.), *L'Europe et l'Amérique du Nord au XIX^e siècle*. Coll. « L'Histoire nouvelle, vol. 3 », Paris : Alpha, 1986, p. 406 ; Daniel Roche, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles. XVII-XIX^e siècle*, Paris : Fayard, 1997, p. 48-66.

⁶³ Dick, *Un drame au Labrador*, p. 19.

⁶⁴ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 287.

visage⁶⁵ ; » ; « un jeune homme qui appelait la sympathie par une figure noble et intelligente⁶⁶. »

Dans l'ensemble, le corps du héros appartient à un modèle passe-partout qui ne tient plus compte du milieu de vie ou de la profession. Qu'il soit étudiant en droit à Montréal ou pêcheur au Labrador, le jeune Canadien français reste grand, musclé et bronzé. Toutefois, s'il ne tient plus de l'homme fort de la Nouvelle-France et ne porte plus les traces d'une grâce aristocratique, il n'a pas en revanche de ces faiblesses liées aux mauvaises conditions de vie urbaines que décriait Marmette dans ses romans historiques. Il n'affiche pas non plus les marques d'un dur labeur sur la ferme ou dans le milieu ouvrier.

Il en va tout autrement de l'héroïne, qui, bien que toujours d'une admirable beauté, présente une plus grande vulnérabilité dans le récit d'aventures sociales que dans le roman historique et se rapproche davantage du personnage gothique. Son visage pâle arbore des traits mélancoliques et elle se livre à moins d'activités physiques. Certaines jeunes femmes sont par ailleurs affligées de défauts qui n'auraient jamais pu exister chez les parfaites amazones de la Nouvelle-France. Dans *Les mystères de Montréal* de Berthelot, Ursule est défigurée par la picotte et doit porter un « œil de vaisselle⁶⁷ », tandis qu'Euphémie, dans *Un drame au Labrador* de Dick, se dandine sur de courtes jambes comme « une oie grasse⁶⁸ ». Dans son roman *Captive et bourreau*, Charles-Arthur Gauvreau explique avec un sens évident du pathos que son héroïne Armande est devenue, après quelques années de vie au sein d'une tribu amérindienne, « la personnification de la douleur ». L'enfant grêle, au teint brun et aux « épaules décharnées par une fièvre latente », ressemble à une de ces petites immigrantes errant « dans les rues de nos villes⁶⁹. »

⁶⁵ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 81.

⁶⁶ Wilfrid Dorion, *Vengeance fatale*, Montréal : Desaulniers, 1893 [1874], p. 33.

⁶⁷ Hector Berthelot, *Les mystères de Montréal*, Montréal : A.P. Pigeon, 1898 [1879-1881], p. 58.

⁶⁸ Dick, *Un drame au Labrador*, p. 34.

⁶⁹ Charles-Arthur Gauvreau, *Captive et bourreau*, tiré à part de *La Gazette des campagnes*, 1882, p. 41.

Pourquoi existe-t-il une telle disparité entre des héros uniformément plaisants et sains, quoique sans splendeur, et des héroïnes magnifiques mais parfois ravagées par la maladie ? Il est évident que le roman d'aventures sociales requiert une victime qui s'attire la commisération du lectorat. Ainsi, celle qui dans les romans gothiques et historiques était la proie d'hommes malfaisants devient-elle en plus victime de ses conditions de vie, correspondant à un portrait plus réaliste d'une jeune femme pauvre et malade comme il s'en trouve alors beaucoup à Montréal⁷⁰. En revanche, le souci de réalisme n'explique pas pourquoi le héros ne présente pas de telles défaillances physiques. Une piste d'explication se trouve sans doute dans l'horizon d'attente, car, dans la mesure où le réconfort fait contrepoids à l'injustice, un héros puissant et physiquement attrayant peut rétablir l'ordre et arracher l'héroïne à sa triste condition. Puisque les femmes semblent avoir occupé une part importante dans le marché du feuilleton au Québec, on peut supposer que l'image d'un héros bon et solide fait écho à certains de leurs fantasmes. De même, un lectorat masculin, tout autant que féminin, peut s'émouvoir des tortures physiques infligées à des jeunes filles innocentes.

Il faut également prendre en compte le fait que les héroïnes n'exercent pas de professions, alors que les personnages masculins sont, par leur métier, les représentants d'une société qui se prétend idéale. Contrairement aux héros des œuvres historiques, subissant des blessures et mourant parfois au service de la colonie, les bûcherons, agriculteurs, pêcheurs, avocats et médecins ne peuvent montrer les effets de la fatigue ou de la pauvreté⁷¹. Ce serait dévaloriser

⁷⁰ Dans son étude sur la condition des familles ouvrières à Montréal entre 1879 et 1882, Bettina Bradbury relève que le taux de mortalité des femmes est supérieur à celui des hommes. 50 % des décès chez les femmes âgées de vingt à quarante ans est causé par la tuberculose. Bettina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et suivi quotidien pendant la phase d'industrialisation*, trad. de l'anglais par Christiane Teasdale, Montréal : Boréal, 1995, p. 205.

⁷¹ On sait combien le travail de la terre pouvait être harassant et souvent ingrat dans un contexte de précarité où les habitants sont soumis aux variations de climat, à la maladie et à l'endettement. Serge Courville, Normand Séguin, *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*. Coll. « Brochure historique n° 47 », Ottawa : La Société historique du Canada, 1989, p. 17. Malgré tout, la littérature d'aventures dépeint des habitants prospères, tels Louis Gravel dans *Le château de Beaumanoir*, Djos dans *Picounoc le maudit* ou Paul Turcotte dans *Les mystères de Montréal*. Par ailleurs, les professions libérales offrent également peu de rétributions pour beaucoup de Canadiens-français. Le notaire Eugène L'Écuyer et le médecin Wincelas Eugène Dick ont consacré l'essentiel de leur carrière à errer de paroisse en paroisse à la recherche d'une clientèle. Jean-Guy Hudon, « Introduction », in Eugène L'Écuyer, *La fille du brigand. Œuvres choisies*, Jean-Guy Hudon (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 2001, p. XVII ; Sœur Saint-Bernard-De-Clairvaux [Suzanne Lafrenière],

ces professions qui, bien que dénuées de gloire, n'en constituent pas moins l'épine dorsale de la société canadienne-française, selon l'idéologie du temps. Or le héros, autant dans son corps que dans sa moralité et son statut social, se fait le porte-étendard des principales valeurs défendues par le clergé et la bourgeoisie libérale : respect de l'ordre, courage et solidarité.

2.2 Le héros

2.2.1 La définition et les fonctions du héros

Toute tentative pour définir le héros en tant que personnage littéraire se heurte à la difficulté d'articuler les axes narratifs et émotifs du récit de fiction, problématique encore plus apparente quand il s'agit d'aborder les littératures de genre. Philippe Hamon, entre autres, récapitule les multiples points focaux par lesquels le héros s'appréhende : occurrences dans le récit, réaction de sympathie ou d'antipathie, fonction idéologique, incarnation des valeurs sociales à un moment donné, etc. Hamon suggère que le héros peut être considéré en tant que « point de l'œuvre », en d'autres termes, un lieu où se définit le genre du texte dans l'établissement d'un pacte de communication et d'un ensemble de contraintes⁷². Cette approche s'avère d'autant plus pertinente dans l'étude du roman d'aventures où le héros est appelé à jouer un rôle fondamental, lui qui est le dépositaire de la quête, le bénéficiaire de l'admiration du public et le défenseur de la liberté⁷³. La figure du héros est depuis longtemps un objet d'analyse en histoire et en études littéraires. Depuis les travaux de Thomas Carlyle, de Joseph Campbell et d'Umberto Eco⁷⁴, de nombreuses études questionnent l'image et le

« Wenceslas-Eugène Dick, romancier inconnu », in *Le roman canadien-français. Évolution - Témoignages - Bibliographie*. T. 3 de *Archives des lettres canadiennes*, Montréal : Fides, 1971, p. 93-94.

⁷² Philippe Hamon, « Héros, Héraut, hiérarchies », in J. Alsina (dir. publ.), *Le personnage en question*, Toulouse : Université de Toulouse-Le Mirail, 1984, p. 395.

⁷³ Ariel Denis, « Roman d'aventures », in Collectif, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préf. de François Nourissier. Coll. « Encyclopædia Universalis », Paris : Albin Michel, 1997, p. 648-656.

⁷⁴ Thomas Carlyle, *On Heroes, hero-worship, and the Heroic ind History*, New York : J. Wiley, 1849 ; Joseph Campbell, *The Hero with a Thousand Faces*, Princeton : Princeton University Press, 1949 ; Umberto Eco, *De Superman au surhomme*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris : Grasset, 1978.

rôle de l'héroïsme dans la civilisation occidentale : les textes dirigés par Pierre Brunel⁷⁵ abordent le rapport étroit entre l'héroïsme dans un contexte historique et sa représentation littéraire, tandis que Jean-Marie Apostolides dans son ouvrage *Héroïsme et victimisation*⁷⁶ étudie le processus par lequel la sensibilité s'est divisée à travers les âges en pôles de la violence et de la pitié. Au Québec, la recherche sur le personnage romanesque a donné lieu à quelques ouvrages généraux consacrés à la fonction narrative du héros en tant que protagoniste principal d'une œuvre⁷⁷.

La synthèse des recherches qui permettent de retracer les traits définitoires du héros indique qu'au cœur de cette définition se trouvent les concepts de l'exploit et du sacrifice. Dans la mythologie antique, le héros s'incarne en un demi-dieu doté de pouvoirs extraordinaires qui accomplit des prouesses hors de la portée des mortels. Même si l'imaginaire le ramène par la suite à une dimension humaine, sa supériorité sur ses semblables demeure intacte. L'exploit qu'il accomplit consiste essentiellement en un effort physique hors du commun ou en une résistance morale à des épreuves qui en briseraient plus d'un. Force, courage et persévérance constituent ses qualités les plus prégnantes⁷⁸.

L'autre aspect fondamental de l'héroïsme se rattache à la notion de sacrifice, qui est, selon Jean-Marie Apostolides, la pierre angulaire de la pensée chrétienne en matière de violence et de guerre. Alors que le héros antique s'adonne à une violence égoïste, centrée sur la conquête et l'acquisition de richesses, l'idéal chrétien veut que le combattant voue son agressivité à la défense de la foi et des faibles. Ce processus visant à juguler la violence privée connaît son aboutissement avec la formation de l'absolutisme au XVII^e siècle, quand la « civilisation des mœurs », décrite par Norbert Elias, a donné vie à l'idéal de l'honnête

⁷⁵ Pierre Brunel (dir. publ.), *L'héroïsme*. Coll. « Prépas scientifiques », Paris : Vuibert, 2000.

⁷⁶ Jean-Marie Apostolides, *Héroïsme et victimisation : une histoire de la sensibilité*. Coll. « Essais », Paris : Exils, 2003.

⁷⁷ Consulter entre autres Jean-Charles Falardeau, *L'Évolution du héros dans le roman québécois*, Montréal : Université de Montréal, département d'études françaises, Conférences J.A. de Sève, 1967-1969.

⁷⁸ Brunel (dir. publ.), *L'héroïsme*, p. 3-8.

homme, celui qui sait vivre en société et qui s'oppose à la barbarie⁷⁹. Le héros de roman d'aventures incarne au premier abord le porteur de la civilisation qui se frotte au contact du non-civilisé. La confrontation donne souvent lieu à la destruction de l'ennemi primitif, quoique la régression de l'aventurier à un état sauvage ne soit pas exclue, comme je compte le montrer.

Le héros dans son acception moderne désigne l'homme, plus que la femme, qui risque sa vie pour des causes ou des personnes. Si ce service implique l'éventuel don de sa vie, il exige d'autre part que l'ennemi soit sacrifié pour la même raison⁸⁰. Cependant, le soldat ne représente que l'une des facettes de l'héroïsme. S'y juxtapose, à mesure que les villes se développent, le prototype du héros-sauveur : les policiers, les pompiers et les autres agents de la paix qui protègent la population au péril de leur vie. En littérature, les détectives issus de l'ère victorienne, puis les super-héros nés dans les *comics* américains représentent l'une des plus vives expressions du besoin d'être protégé de l'insécurité générée par le crime⁸¹. Pourtant, le culte de l'héroïsme comporte un paradoxe : en ralliant la communauté sous une même bannière par ses exploits, le héros consacre la victoire de l'individualisme puisqu'il se trouve élevé par les siens au-dessus de tous et clame qu'un homme seul peut modifier le cours des événements. Le héros présente ainsi un caractère exemplaire ; il invite tout à chacun à le suivre et à lui ressembler⁸², assurant une cohésion sociale fondée sur l'aspiration à l'excellence et à la reconnaissance publique du sacrifice qu'il a consenti.

La valeur accordée à l'héroïsme tendrait par ailleurs à fluctuer au cours des époques, si l'on en croit Jean-Marie Apostolides et l'équipe de Brunel qui ont observé que le XX^e siècle, avec son cortège d'atrocités et de guerres déshumanisantes, marque la fin des exploits militaires accomplis par un seul individu. Apostolides affirme que le deuxième conflit mondial voit l'émergence d'une sensibilité axée sur la victimisation, autrement dit la compassion pour les éprouvés de toutes sortes. L'héroïsme subit les effets de cette mutation

⁷⁹ Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, trad. de l'anglais par Pierre Kamnitzer, Paris : Calmann-Lévy, 1973 [1969], p. 64-69, 292-294.

⁸⁰ Apostolides, *Héroïsme et victimisation*, p. 7-21, 86.

⁸¹ Eco, *De Superman au surhomme*, p. 167-168.

⁸² Apostolides, *ibid.*, p. 37.

et se conçoit de moins en moins comme une entreprise visant à protéger la nation. Il transcende maintenant les frontières de l'activité militaire pour englober toute forme de résistance aux obstacles et à la souffrance. Ceci expliquerait pourquoi aujourd'hui le terme de héros semble aussi galvaudé, désignant sans distinction un bon samaritain, un sportif médaillé ou un malade en rémission.

Il faudrait toutefois nuancer l'affirmation d'Apostolides selon laquelle le phénomène de la victimisation se dessine au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, quand dans le littéraire, tant au Québec qu'en France, les diverses manifestations d'un intérêt pour les malheurs des humbles sont observables dès le XIX^e siècle. Le roman de la victime aux intrigues larmoyantes qui fleurit durant la Belle-époque⁸³ connaît au moins un émule québécois avec l'œuvre de Charles-Arthur Gauvreau intitulée *Les épreuves d'un orphelin* (1881). Outre cet exemple, la fiction d'aventures québécoise accorde un statut privilégié aux héros victimes de leurs origines modestes ou de crimes commis à leur encontre. D'Eugène Saint-Céran, amoureux transi et désargenté de *L'influence d'un livre*, jusqu'à Djos Letellier, le muet de Pamphile Le May livré à l'exploitation de ses tuteurs, beaucoup de jeunes hommes, particulièrement dans le roman d'aventures sociales, réalisent avant tout l'exploit de surmonter l'épreuve qui leur a été imposée dans leur enfance.

On peut donc se demander si, loin d'incarner des figures contradictoires, le modèle du héros-victime, dans les œuvres gothiques et sociales, et celui du brave guerrier des romans historiques ne procéderaient pas en fait d'un même ardent désir d'échapper à de mornes perspectives d'avenir. Sur le plan de la production, il est essentiel de prendre en considération les conditions matérielles défavorables d'une majorité des jeunes romanciers d'ici. Face à une faible rémunération et aux difficultés de s'imposer dans un marché littéraire restreint⁸⁴, plusieurs auront sans doute projeté, consciemment ou non, leur propre quête de bonheur dans l'expérience de leurs protagonistes. Philippe Aubert de Gaspé exprime suffisamment de

⁸³ Je mentionne entre autres *La porteuse de pain* (1884) de Xavier de Montépin et *Chaste et flétrie* (1889) de Charles Merouvel.

⁸⁴ Daniel Mativat, *Le métier d'écrivain au Québec (1840-1900). Pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?*, Montréal : Triptyque, 1996, p. 78 ; Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1989, p. 69.

doléances reliées à la pauvreté et au mépris général de l'« âge industriel⁸⁵ » envers les esprits éduqués pour que l'on ignore sa situation d'autodidacte et de fils de seigneur ruiné⁸⁶.

Au plan de la réception, prenons en compte l'influence du contexte socio-économique sur l'imaginaire des lecteurs. Les conditions économiques qui ont poussé tant de Canadiens français au travail dans les villes, et même vers les États-Unis dans un phénomène d'exode qui se produit ailleurs dans le monde, paraissent avoir soulevé des préoccupations à propos du phénomène de la déchéance. On constate aussi la récurrence des intrigues où triomphe la justice, comme en attestent beaucoup de trajectoires individuelles dans le roman d'aventures sociales. Mais, soit par engouement pour les récits criminels et exotiques, soit par refus de heurter le discours apologétique de l'agriculture et de la colonisation, plusieurs auteurs auraient privilégié l'approche métaphorique de la déchéance plutôt que la démonstration réaliste de la misère.

Toutefois, s'il répond à un besoin, exprimé ou non, de s'identifier à un individu qui se surpasse, le héros littéraire ouvre également un espace de rêve et de liberté pour le lecteur⁸⁷, en le transportant dans des contrées lointaines ou des époques reculées. Outre cette fonction ludique, le héros enseigne les valeurs morales de courage et de fidélité qui font de l'aventure un genre particulièrement adapté à un jeune public. Enfin, il entend reconforter en rétablissant le bien et la justice. Qu'il s'agisse d'hommes modestes soumis au danger par la cruauté des autres, ou de courageux aventuriers enrôlés dans la colonie, tous ces hommes partagent une variété de propriétés sociales et morales destinées à gagner l'admiration du lectorat.

⁸⁵ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 13.

⁸⁶ Louis Lasnier, *Les noces chymiques de Philippe Aubert de Gaspé dans L'influence d'un livre*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 9-11,16.

⁸⁷ Claude Grignon, « Composition romanesque et construction axiologique », in *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Coll. « Hautes études », Paris : Seuil, 1989, cité par Pierre Glaudes et Yves Reuter, *Le personnage*. Coll. « Que sais-je ? », Paris : Les Presses universitaires de France, 1998, p. 104-105.

Examinons la figure du héros par le biais des conceptualisations développées entre autres par Lise Quéffelec et Philippe Hamon⁸⁸, lesquelles portent sur la fonction idéologique du héros en tant que porteur des valeurs politiques, morales et guerrières d'une société. Ces idéaux, cependant, ne tendent pas forcément vers l'obéissance aveugle à l'autorité. Par exemple, dans un milieu et à un moment où sont favorisées des valeurs plus conservatrices, les héros renforcent la loi. Quand ils s'incarnent dans des figures de grande puissance, c'est avant tout pour secourir les vulnérables, à l'instar de Rodolphe dans *Les mystères de Paris*⁸⁹ et de Pierre Saint-Luc dans *Une de perdue, deux de trouvées*, ces derniers étant des héros réconfortants par excellence.

À l'inverse, un climat d'agitation des travailleurs ou de revendications de groupes divers produit souvent des héros rebelles qui défient la norme, tels Arsène Lupin et Fantômas dans la France du tournant du XX^e siècle. Si l'objectif premier de tels personnages reste le gain personnel, leurs actions contribuent inévitablement à la victoire des humbles sur les profiteurs. Au Québec, la fonction héroïque s'inscrit en majorité dans le respect de l'autorité, mais en exprimant, dans certaines occasions, un caractère subversif par l'invention de brigands généreux et d'hommes opposés au gouvernement britannique. Les actes et les valeurs qui façonnent le comportement du héros relèvent du contexte social dans ce qu'il a de favorable à la formation du caractère héroïque.

2.2.2 Les actions

La somme des actes variés accomplis par un héros se répartit en trois registres qui peuvent être identifiés comme le maintien ou le rétablissement de l'ordre, la survie et la protection du pays et des personnes, l'analyse de ces actions portant sur les ruptures

⁸⁸ Lise Queffelec-Dumasy, « Personnage et héros », in Pierre Glaudes et Yves Reuter (dir. publ.), *Personnage et histoire littéraire*, actes du colloque de Toulouse, 16-18 mai 1990. Toulouse : Les Presses universitaires de Toulouse-le-Mirail, 1991, p. 235-248 ; Philippe Hamon, *Texte et idéologie*. Coll. « Quadrige », Paris : Les Presses universitaires de France, 1997.

⁸⁹ Eco, *De Superman au surhomme*, p. 65-69.

survenues dans l'évolution du corpus ainsi que des récurrences lisibles d'une œuvre à l'autre. Une des compétences constantes du héros est la facilité avec laquelle il découvre l'existence de pratiques illégales ou immorales et les met à jour. Dans *L'influence d'un livre*, Eugène Saint-Céran se trouve fortuitement mêlé à la découverte du corps de Guillemette. Ayant fait la rencontre du colporteur en compagnie de Lepage quelque temps auparavant, le jeune homme reconnaît la victime et identifie le suspect, permettant aux constables d'arrêter le meurtrier. Dans *Les fiancés de 1812*, Gonzalve apprend par une surveillance minutieuse l'existence d'un complot de désertion impliquant le meurtre d'officiers britanniques et son initiative pour déjouer les traîtres lui vaut l'estime de ses supérieurs. En effet, l'aptitude à repérer le mal et à le dénoncer confère au héros le respect de tous, de même que l'autorité nécessaire pour traquer les criminels.

Le roman d'aventures sociales donne vie à une quantité de héros se livrant à un exercice de détection. Paul Champfort et Gustave Després, dans *Le roi des étudiants*, s'évertuent à confondre Lapierre, l'espion converti en gentilhomme, qui ne recule devant aucun enlèvement ou aucune tentative de meurtre pour dissimuler son passé à la jeune femme qu'il veut épouser. La revanche de Paul Turcotte sur Charles Gagnon dans *Les mystères de Montréal* s'avère aussi parsemée de dangers, alors que le jeune patriote retrouve les complices du traître, perce ses identités, puis le dénonce à la police. L'action du héros enquêteur se situe au delà du travail de la police dans la répression quotidienne du désordre car il lui faut s'opposer à des individus agissant sous le couvert de la respectabilité ou de l'autorité, et donc insoupçonnés de la police. Lapierre recourt au mensonge pour séduire Laure, le sorcier Hibou blanc utilise la magie pour contraindre ses victimes dans *Picounoc le maudit*. Pensons aussi à tous ces pères et tuteurs exerçant la force sur leurs enfants. Par ailleurs le héros ne porte lui-même le châtiment qu'en de rares occasions, laissant à la loi le pouvoir d'exercer la justice ou au vilain l'occasion de se détruire. Son accomplissement vise avant tout à pallier les insuffisances des autorités et à restituer un ordre qui a été rompu. Quand Pierre Hervart retrouve l'assassin de ses parents, quand Gustave Després rétablit l'honneur du colonel Privat, sali par Lapierre, quand Leroyer arrache sa fille perdue aux manigances de sa famille adoptive pour la vendre au plus offrant, la justice est rendue aux victimes du passé. Les héros se font donc les défenseurs de ceux que la loi ne peut aider ou a oubliés depuis plusieurs années et ils prennent, en quelque sorte, le relais de la justice divine.

Comme Dieu, ils ont la capacité de juger le cœur des hommes et de discerner le mal, en conservant la mémoire des souffrances anciennes, et en redressant les torts le moment venu.

Alors que dans le récit d'aventures sociales, la quête du héros reste individuelle et n'engage qu'un nombre limité d'individus impliqués dans un drame privé, les héros de romans historiques, eux, assument des actes de meneurs qui mettent à contribution un grand nombre de gens ayant un impact sur la communauté, voire sur la nation entière. En prenant en charge la survie des naufragés de *L'Île de sable*, Jean de Ganay applique une discipline militaire qui l'aide à préserver la communauté pendant cinq ans, malgré la famine et les mutineries. Gonzalve, des *Fiancés de 1812*, se retrouve à la tête d'une compagnie de 400 miliciens à Châteauguay, le théâtre de l'une des victoires décisives du conflit. Il avait lui-même recruté 200 habitants et Amérindiens⁹⁰ par un pouvoir de persuasion dont seuls les meneurs d'hommes sont dotés.

Le héros se distingue par son aptitude à influencer les autres dans le sens des normes morales ; il obtient l'obéissance et canalise les volontés individuelles vers un seul but, que celui-ci consiste à attaquer les colonies américaines, comme Charles Couillard Dupuis, à assumer la direction d'un fort, comme Tonty, ou à soutenir la Nouvelle-France contre les Anglais, comme Raoul de Beaulac ou Louis Gravel. L'importance de rassembler les hommes s'avère si cruciale dans le récit historique que l'on peut constater la rareté des figures de découvreurs en tant que héros, alors que l'histoire du Québec a pourtant retenu avec admiration les d'Iberville, Radisson et Jolliet qui ont balisé le territoire. Seuls trois protagonistes, Jean de Ganay, la Vérendrye et Tonty se livrent à quelque exploration. Dans l'ensemble, l'héroïsme ne peut s'accomplir qu'au regard des autres et pour leur protection.

De plus, le corpus ne contient aucun aventurier scientifique, bien que les modèles étrangers ne manquent pas aux lecteurs québécois, qui ont accès aux œuvres de Jules Verne sous forme de livres ou de feuillets⁹¹. Quelques indices permettent d'expliquer ce phénomène ; on observe notamment le silence des auteurs à propos des ressources

⁹⁰ Joseph Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 160.

⁹¹ Marc Angenot, « Le roman français dans la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal (1845-1876) », *Littératures*, n° 1, 1988, p. 80.

documentaires en matière de sciences naturelles. Faune, flore, merveilles géologiques et vestiges de civilisations perdues ne font l'objet d'aucune mention, même dans les intrigues se déroulant hors du Canada. Certes, on peut taxer d'ignorance ces jeunes hommes formés pour les professions libérales plutôt que les sciences, mais considérons aussi qu'il y existe peu d'institutions du savoir gérées par des Canadiens français qui seraient susceptibles de fournir un cadre réaliste à des personnages de scientifiques, comme on en trouve en Europe ou aux États-Unis⁹². Sans compter que notre fiction, respectueuse de la religion, ne pourrait peut-être pas autoriser une vision agnostique de la nature. « Le Seigneur n'a pas dit : *discutez et prouvez*, mais *croyez et priez* », assène un personnage de prêtre dans *Les révélations du crime* de François-Réal Angers⁹³.

Il est par ailleurs plausible que, si l'aventure scientifique, présente dans les romans anglais et français du XIX^e siècle, fleurit dans des sociétés pluridisciplinaires, pour ne pas dire achevées, alors les littérateurs québécois, davantage préoccupés par la survie de la langue française et de la religion, auraient jugé plus pertinent de favoriser l'héroïsme axé sur la défense de la communauté et la destruction des cultures menaçantes – amérindiennes, anglaise et américaine. Sans aller jusqu'à affirmer qu'un endoctrinement nationaliste soit à l'œuvre, j'émettrais que quand l'enjeu ne repose ni plus ni moins que sur la lutte du Canadien français contre la disparition, il ne peut s'accorder le loisir d'étudier son environnement ni d'exercer sa libre pensée si elle débouche sur le doute. Au demeurant, le héros ne se remet en question, bien qu'il lui arrivera en revanche de contester le gouvernement britannique après la Conquête.

En certaines circonstances, le héros se pose à l'encontre de l'autorité politique et de la loi mais uniquement si les principes qu'il défend les contredisent. Par exemple, Marc Evrard, dans *La fiancée du rebelle* de Joseph Marmette, se joint à la force d'invasion américaine en 1775, non par conviction personnelle à l'égard du républicanisme, mais pour égaler l'exploit

⁹² Certains romans de Jules Verne, dont *Voyage au centre de la terre* (1864) et *Vingt mille lieues sous les mers* (1869) ainsi que *Le monde perdu* (1912) d'Arthur Conan Doyle dépeignent des personnages de scientifiques intégrés à des organisations scientifiques et universitaires.

⁹³ Angers, *Les révélations du crime*, p. 138.

de son père mort durant la Conquête et plus encore pour racheter son honneur après que le Britannique James Evil l'ait fait expulser de Québec par de fausses accusations de trahison afin de le séparer de sa fiancée. Dans ce cas, le respect de l'ordre se subordonne à l'honneur et à l'amour dans l'échelle des valeurs. Dans *Picounoc le maudit*, Djos, qui vient de tuer dans un élan de jalousie celle qu'il croit être sa femme, se soustrait à la loi en se faisant passer pour mort et s'enfuit dans l'Ouest canadien. Cet acte de préservation en apparence contraire au sens de l'honneur et à la responsabilité servira en définitive à rétablir la vérité, pour que tout le village découvre enfin la machination ourdie par Picounoc afin de s'emparer des biens de sa défunte femme et d'épouser la « veuve » de Djos.

Par contre, la rébellion contre l'ordre se conclut inévitablement par un retour à l'obédience, comme en témoigne également l'aventure de Paul Turcotte dans *Les mystères de Montréal*. Patriote révolté contre les abus du gouvernement britannique, le Canadien français reste quand même fidèle au principe de l'empire, alors qu'on le voit s'appropriier l'île déserte sur laquelle il a échoué au nom de la Grande-Bretagne. Vaincu, Turcotte doit, comme ses compatriotes, renoncer à l'indépendance du Canada, d'autant plus que l'amnistie accordée aux rebelles exilés lui permet de rentrer au pays à la fin du récit.

Pour d'autres héros, la contestation de l'autorité britannique se traduit par une allégeance aux idéaux américains : Alphonse Maigret, dans *La jolie fille du faubourg Québec*, est un tenant de l'annexionisme du Canada aux États-Unis. Emprisonné, il s'évadera pour s'exiler à New-York où il trouvera la prospérité. Le désir d'une vie meilleure convainc plusieurs Canadiens français de s'enrôler dans l'armée nordiste durant la guerre de Sécession en 1860 et ce, en dépit du sentiment anti-nordiste qui prévaut au Canada à l'époque et du soutien accordé aux états sudistes par le gouvernement et l'Église catholique⁹⁴. *Le roi des étudiants* reflète ces positions adverses : alors que Gustave Després s'engage dans l'armée de l'Union pour combattre Lapierre, qui appartient au camp sudiste, son ami Paul Champfort prend les armes pour les États confédérés. Bien que soutenant une cause perdue, Paul se dévoue à la

⁹⁴ Jean Lamarre, *Les Canadiens français et la guerre de Sécession. 1861-1865 : une autre dimension de leur migration aux États-Unis*, Montréal : VLB, 2006, p. 37-49, 101.

protection de sa famille française de Louisiane et défend son mode de vie agricole, des valeurs chères à l'opinion canadienne. Où que se dirigent leurs sympathies politiques, les héros ne sont amenés à rejeter le Canada que par l'impérieuse nécessité de survivre : Marc, Alphonse, Djos, Gustave et Paul Turcotte n'ont d'autre endroit où aller après avoir enfreint la loi ; quant à Paul, il protège sa culture d'adoption.

La survie constitue l'un des objectifs les plus importants dans la conduite des héros puisque ceux-ci sont tous soumis à un moment ou un autre à certaines épreuves physiques qui menacent leur vie. Ce n'est toutefois pas le cas dans les premiers romans d'aventures, alors que ni Eugène Saint-Céran, ni Stéphane ne vivent de véritables dangers. C'est Gonzalve, des *Fiancés de 1812*, qui le premier risque sa vie dans sa tentative de sauver Saint-Felmar de la noyade. À partir de ce moment, plusieurs héros auront à surmonter des défis physiques périlleux en raison de l'isolement auquel les soumet la nature hostile. Toutefois, les flots mouvementés, le feu de forêt, les attaques de bêtes sauvages ou l'absence de nourriture ne sont que quelques obstacles terribles mais peu récurrents comparés à la violence des ennemis.

Survivre aux blessures physiques infligées par les vilains représente la plus difficile épreuve des héros et tous n'y parviennent pas ; François de Bienville trépane des suites d'un coup de mousquet tiré par un Amérindien embusqué, tandis que Marc Evrard, affaibli par une marche de plusieurs jours, succombe au coup d'épée porté par James Evil. Les héros, d'une vitalité peu commune, ne peuvent mourir que par la trahison et l'acharnement de leurs ennemis, ou lorsque leur survie implique la rupture d'un certain discours idéologique. Dans son ouvrage *Les grands thèmes nationalistes du roman historique*, Maurice Lemire énonce que si Marc Evrard avait échappé à la mort et gagné les États-Unis, ce dénouement aurait pu être interprété par la critique comme une affirmation selon laquelle des Canadiens avaient appuyé la cause américaine⁹⁵. En ce qui concerne François de Bienville, sa mort force Marie-

⁹⁵ Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes du roman historique*, Montréal : Fides, 1976, p. 183-184. Dans mon article intitulé « La mise en fiction de l'invasion américaine de 1775. Sources et modalités », j'énonce que la culture populaire québécoise, fortement imprégnée d'influences états-uniennes, aurait incité les auteurs à entretenir une image positive des Américains. Cela expliquerait pourquoi l'héroïsme de Marc Evrard trouve son équivalent chez des officiers américains, qui sont présentés comme des hommes dignes d'admiration. », in Jacinthe Martel (dir. publ.), *L'archive littéraire, mémoire de l'invention. Tangence*, n° 78, été 2005, p. 21-43.

Louise à respecter le vœu fait à Dieu d'entrer au couvent en remerciement pour la survie de son frère.

La plupart des héros parviennent à endurer les blessures qu'ils subissent, au prix d'un effort remarquable. Marmette souligne l'héroïsme de son chevalier de Mornac, soumis à la torture par les Iroquois : « Mornac ne dit rien. La seule idée qu'il se trouvait en présence d'une femme lui aurait fait souffrir mille morts plutôt que de desserrer les dents [...]. Bien que le chevalier souffrit d'une manière atroce, il ne poussa pas une plainte⁹⁶. » Il va de soi que l'héroïsme face à la douleur ne peut se distinguer que si d'autres hommes succombent, prouvant ainsi l'extrême difficulté de l'épreuve. Mornac paraît d'autant plus brave face au traître Villarme qui hurle sa douleur, de même Pierre Cholet semble-t-il plus vigoureux que son frère qui meurt de faim et d'épuisement à leur arrivée au Canada. Maîtres de l'endurance, les héros possèdent aussi toutes les facultés mentales nécessaires à leur résistance, particulièrement dans les cas d'emprisonnement. Si Pierre Saint-Luc tremble et s'évanouit dans le cachot des Coco-Letard, les héros qui lui succéderont développeront la capacité de surmonter l'isolement et la peur. Jean de Ganay et Paul Turcotte subissent pendant plusieurs années la captivité sur une île déserte, confrontés à la mort de leurs compagnons, aux blessures et aux fièvres ; ils s'abritent, chassent et se confectionnent des vêtements dans l'attente des secours, comme Djos le trappeur qui subsiste dans une caverne, où les Amérindiens l'ont enfermé, jusqu'à ce que ses amis l'en délivrent.

Le troisième registre regroupant les actions du héros concerne la protection du territoire et des personnes. La plus importante manifestation de l'héroïsme depuis la venue du christianisme consiste à assurer la sécurité de ceux qui ne peuvent se protéger eux-mêmes. Elle émerge de la « paix de Dieu », un mouvement médiéval régissant les combats que l'Église a établie dans le but de diriger la violence des chevaliers vers des causes nobles telles que la guerre sainte et le respect des faibles⁹⁷. Plus un idéal qu'une réalité, la « paix de Dieu »

⁹⁶ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 123.

⁹⁷ Michel Ballard, Jean-Philippe Genet et Michel Rouche, *Le Moyen Âge en Occident*, Paris : Hachette, 1990, p. 103.

a investi les imaginaires et donné vie aux Charlemagne, Lancelot et Bayard, autant de modèles de vertu et de héros nationaux.

Les personnages du roman d'aventures québécois s'inscrivent dans le prolongement de la tradition chevaleresque par leur dévouement envers la nation canadienne-française. De fait, les deux tiers d'entre eux sont d'origine québécoise, les autres étant des Français et des francophones de Louisiane. L'identité de Gustave Laurens, dans *Sabre et scalpel*, porte à confusion : le nom semble anglophone et l'homme est officier de Sa Majesté, mais rien dans le roman n'indique son origine. On compte également deux Amérindiens francophones convertis à la culture des Blancs, Leroyer, dans *L'affaire Sougraine*, et Wapwi, dans *Un drame au Labrador*. Le roman historique consacre l'émergence du héros patriote qui se voue corps et âme à la protection du Canada contre les invasions ennemies au cours d'événements clé dans l'histoire de la colonie ; François de Bienville contre les colonies britanniques lors de l'attaque de Québec en 1692, Raoul de Beulac, Pierre Philibert et Louis Gravel durant la Conquête de 1759 et, enfin, Gonzalve de R... dans la guerre de 1812. Pour leur part, Charles Couillard, Robert de Mornac et Pierre de Noyelles repoussent les Amérindiens belliqueux durant le régime français.

Si le héros militaire domine l'aventure du passé, il ne se fait pas absent pour autant du reste de la production et près de la moitié des héros de tout le corpus pratiquent la profession de soldat ; cependant, seuls deux d'entre eux, Gonzalve et Gustave Laurens, appartiennent à l'armée britannique. Certes, les romans dont les intrigues se situent en Nouvelle-France marquent la revanche du Canadien français sur son ennemi anglais, mais comment les auteurs d'œuvres plus contemporaines appréhendent-ils le conflit d'allégeances sous-jacent à la présence d'un héros canadien combattant dans l'armée du conquérant ? Pour Joseph Doutre, la valorisation du soldat canadien passe par le dénigrement de son homologue britannique dans une longue dénonciation à laquelle plusieurs de ses concitoyens auraient sans doute pu souscrire. Jeunes, fats et mal entraînés, les soldats anglais ne manquent pourtant pas de mépris envers la population qu'ils dominent.

Leur courage n'est pas au bout de leur épée, encore bien moins dans leur cœur. Mais ils passeront avec sang-froid sur un homme paisible, ils le feront fouler aux pieds de leurs chevaux, briseront tout ce qui s'oppose à leur passage, et cela, avec une indifférence toute chevalière. Pas un mot de réplique, s'il vous plaît ! Car au défaut de leur épée dont ils ne

connaissent pas l'usage, ils vous fendront la figure d'un coup de fouet qu'ils savent faire claquer comme le premier maquignon⁹⁸.

L'auteur des *fiancés de 1812* n'est guère plus tendre à l'égard des Américains et de leur prétention républicaine à vouloir adopter le métier des armes. « Tous les hommes sont soldats aux États-Unis, le négociant comme le mécanicien ; et l'épée ne sied pas mieux à l'un qu'à l'autre⁹⁹. » Seule l'aristocratie de la vieille France, conclut-il, peut pourvoir le Canada en authentiques guerriers.

Gonzalve était l'homme au caractère noble et ouvert qui qualifie à juste titre le véritable gentilhomme français. Au moment de la lutte entre les Américains et notre pays, il n'avait pas été pris à l'improviste comme la plupart des conscrits canadiens. Il joignait déjà l'art au courage de la nation¹⁰⁰.

Initié au métier des armes, son esprit forgé par l'enseignement de son père, Gonzalve incarne le prolongement du paladin français, qui serait aussi pétri de moralité chrétienne que de philosophie voltairienne, un libéral, en somme, selon les principes de l'auteur qui allait devenir membre de l'Institut canadien¹⁰¹. « Gonzalve, disions-nous, était doué de ce naturel noblement militaire qui, sans faire faste d'une piété empruntée, professait néanmoins une religion éclairée et bien entendue¹⁰². » En se montrant supérieur aux Britanniques et aux Américains, le Canadien, si tant est qu'il descende de la noble lignée des seigneurs de Nouvelle-France, se révèle le soldat le plus apte à défendre le Canada. *Les fiancés de 1812* est l'un des premiers ouvrages de fiction à souligner le lien d'identification entre le Canadien français et une nation canadienne, ainsi le discours de Doutre sous-entend que la protection du pays n'implique pas comme une évidence le soutien au gouvernement. Le loyalisme ne doit pas être vu ici comme l'expression d'une veule soumission mais plutôt comme la part la plus importante de l'honneur du soldat. Quand Gonzalve met toute son énergie à triompher

⁹⁸ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 124.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 144.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 189.

¹⁰¹ Philippe Sylvain, « Doutre, Joseph », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Page consultée le 16 août 2006. www.biographi.ca/FR/ShowBioasp?BioId=39611&query=doutre.

¹⁰² Doutre, *ibid.*, p. 192.

des déserteurs, il montre que la loyauté est avant tout l'antithèse de la lâcheté et que le Canadien défendra mieux son pays que tout conquérant ne le pourrait.

Les romans historiques subséquents tendent à maintenir la primauté du guerrier de vocation auréolé par la gloire de combats passés, comme Raoul, qui s'est illustré à Oswego (1756) et à Carillon (1758), ou Philibert dans *Le chien d'or*, héros de la bataille d'Acadie (1755). Présentés comme s'ils répondaient à un besoin de compensation, ces hommes prouvent que la défaite des plaines d'Abraham n'a pas été le fait d'une faiblesse de la part des militaires canadiens qui ont eu maintes occasions de soutenir la colonie durant la guerre de Sept ans. Le héros se voit donc lié à la valeur d'une noblesse d'épée qui trouve sa légitimité dans les guerres de Nouvelle-France, à défaut de la faire remonter au Moyen Âge. Lorsque François de Bienville se demande s'il est digne d'épouser la sœur du baron d'Orsay, ce dernier lui répond que le titre de noblesse conféré à son père pour sa bravoure à la guerre vaut bien la gloire d'un descendant de croisé qui végète à la cour. Edmond Rousseau rapporte d'ailleurs ces mots de Vaudreuil cités par Gameau : « En général, les Canadiens semblent être nés pour être soldats. Une éducation mâle et toute militaire les endurent de bonne heure à la fatigue et au danger¹⁰³. »

Les héros incarnent donc le meilleur de deux mondes : la noblesse de l'ancienne France alliée au courage acquis dans la vie en colonie. Même si moins de la moitié des héros combattants appartiennent réellement à l'aristocratie française, tous les auteurs insistent sur leur supériorité sociale qu'il attribuent à une excellente éducation et à leur filiation aux familles fondatrices de la Nouvelle-France, comme s'ils affirmaient ainsi l'existence d'une aristocratie militaire parallèle à l'élite seigneuriale. Cependant, cette conception de l'homme né pour être un héros se trouve progressivement remise en question par le développement du roman d'aventures sociales qui entraîne une certaine démocratisation de l'héroïsme. C'est alors qu'on voit augmenter le nombre de jeunes hommes exerçant des professions libérales telles que médecins ou avocats, tandis que beaucoup d'autres appartiennent à la bourgeoisie ou au milieu ouvrier et agricole.

¹⁰³ Edmond Rousseau, *Le château de Beaumanoir*, Lévis : Mercier, 1886, p. 274.

Il en résulte que le mérite ne revient plus au héros parce qu'il défend la nation mais parce qu'il représente la nation ; il incarne dorénavant les forces actives de la société québécoise, c'est-à-dire le savoir, le commerce et le travail manuel et agricole. Ce changement de perception est tel que les romanciers historiques de la fin du siècle semblent avoir eu soin d'en tenir compte. Les noms de héros sans particule – Evrard, Gravel, Philibert – font leur apparition. William Kirby affirme à ses lecteurs qu'il est tout à fait honorable pour un noble colonel tel que Philibert d'avoir un père qui se mêle de commerce¹⁰⁴. Edmond Rousseau se doit également d'expliquer comment un personnage aussi beau, intelligent et courageux que le lieutenant Gravel puisse avoir pour père un simple cultivateur. Serait-il en fait le fils secret d'un grand homme de la colonie ? L'auteur dénonce le préjugé qui relie héroïsme et sang bleu : Louis a acquis sa valeur dans le travail des champs. Il est un exemple pour tous les agriculteurs qui auraient l'ambition de vouloir une meilleure condition pour leur fils que le travail du sol. Ils « vont ainsi faire presque toujours le malheur de leurs enfants, quand ils n'ont pas à s'accuser de grêver le pays de sujets inutiles, parfois dangereux¹⁰⁵. »

Dans l'intention d'accorder une plus grande valeur au Canadien moyen, les auteurs donnent naissance à des guerriers issus du peuple, comme Paul Turcotte, un habitant, ou Tonty, un fils de banquier ruiné, autant de personnages qui n'existaient pas dans les récits historiques antérieurs. Parallèlement, s'ils démontrent que la vigueur au combat peut se retrouver dans toutes les couches de la société, les héros contribueraient aussi à entretenir l'esprit guerrier des lecteurs masculins, qui sont régulièrement incités, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, à s'enrôler dans différents conflits, que ce soit la guerre civile américaine ou les guerres de l'Empire (guerre de Crimée, 1854-1855 ; des Boers 1899-1902)¹⁰⁶. La figure héroïque relève ainsi d'une stratégie visant à prouver que le courage et le patriotisme ne sont pas l'apanage exclusif d'une poignée d'élus.

¹⁰⁴ Kirby, *Le chien d'or*, t. 1, p. 37.

¹⁰⁵ Rousseau, *Le château de Beaumanoir*, p. 12.

¹⁰⁶ Aux XIX^e et XX^e siècles, certains groupes voués à l'effort de guerre recourent aux figures héroïques de la Nouvelle-France, telles Madeleine de Verchères et Dollard des Ormeaux. Jacques Mathieu, « Les figures héroïques », in André Champagne (dir. publ.), *Le Québec des XVIII^e et XIX^e siècles*. Coll. « Entrevues avec l'histoire », Québec : Septentrion, 1996, p.208.

Avant même d’embrasser la cause de la patrie, tous les héros du roman d’aventures se vouent à la protection de leurs proches. Sur un premier plan, cette protection se définit par une prise en charge d’un individu, principalement une jeune femme, afin d’assurer la protection de ses droits contre des amoureux malvenus ou des pères dominateurs. Le tiers des héros du corpus se consacre à de telles missions ; alors qu’Eugène Saint-Céran, Stéphane D..., Gonzalve de R..., Pierre Hervart et Marc Évrard arrachent les femmes qu’ils aiment à la tutelle de pères brutaux qui les refusent pour gendres, Raoul de Beaulac, Robert de Mornac, Léon Gatineau, Paul Champfort, Gustave Després et Paul Turcotte protègent les demoiselles contre les attentions des vilains. Si, en ce qui concerne Hervart, Mornac, Champfort, Després et Turcotte, la délivrance de la femme aimée nécessite la mort de l’oppresseur, dans tous les cas, la protection se concrétise par le mariage. Cependant, les conclusions des récits se gardent bien de mentionner si la vigilance d’un époux pèse moins lourd que celle d’un père...

Le sentiment amoureux ne représente pas cependant le seul motif de la protection puisque le lien familial occupe une place très importante dans la fonction de l’héroïsme. Toutefois, lorsqu’il est question de maintenir le tissu familial, la tâche revient avant tout à l’héroïne, le héros pour sa part étant surtout appelé à assurer sa descendance. En effet, seuls quatre personnages soutiennent des membres de leur famille : Alphonse Maigret reconce à ses études pour entretenir une mère âgée à qui il doit son support alors que d’autres héros offrent leur protection après avoir établi ou reconnu l’existence d’un lien familial. Arthur Labarou, en adoptant l’orphelin amérindien Wapwi, s’en fait le protecteur et assure sa subsistance au sein de sa famille. Djos Letellier, devenu muet, se prend de pitié pour une petite fille maltraitée par des brigands et, reconnaissant en elle la jeune sœur qu’il a abandonnée pour s’enfuir, s’engage à la délivrer. Pamphile Le May recourt au même motif, fort populaire dans la littérature populaire¹⁰⁷, du lien familial instinctif. Dans *L’affaire Sougraine*, Leroyer s’attache à Léontine d’Aucheron et manœuvre en coulisses pour empêcher Sougraine de pousser la mère de la jeune fille à un mariage d’intérêt parce qu’elle aime le jeune Rodolphe

¹⁰⁷ Dans *Les mystères de Paris*, par exemple, Rodolphe se fait le protecteur de Fleur de Marie en ignorant qu’elle est sa fille disparue.

Houle. « Il n'était pas vain cet instinct qui me poussait à te protéger¹⁰⁸ », s'exclame le Sioux en apprenant que Léontine est sa propre fille.

La plus grande contribution du héros à la sécurité des personnes repose toutefois sur le sauvetage, acte héroïque entre tous qui signifie se mettre en danger pour sauver la vie d'un autre. Le sauvetage de la noyade représente sans doute l'une des formes d'héroïsme la plus accessible dans la mesure où elle ne nécessite que de bonnes qualités de nageur. Le feu représente un élément négligeable et peu de personnages en sont sauvés, sauf monsieur de Godefroy, arraché aux flammes de sa maison incendiée par Louis Gravel. Quelques héros épargnent à des jeunes femmes la mort par des blessures mortelles, qu'on songe à Jean de Ganay qui retrouve Guyonne, perdue dans l'île avec une jambe fracturée, ou Pierre Saint-Luc qui protège Asile d'un taureau furieux avec une maestria digne des plus grands toréadors.

Il y eut alors une lutte courte et terrible entre l'homme et la bête ; mais Saint-Luc, habitué depuis longtemps à ces genres d'exercices, auxquels se livre la jeunesse créole à la Louisiane, était trop habile pour que l'issue fût douteuse. Il maintint d'abord l'animal des ses puissances mains ; puis lui tournant graduellement la tête de son côté, il lui tordit brusquement les cornes en lui appuyant un genou sur le cou. Le taureau lâcha un beuglement rauque et strangulé, et tomba lourdement. Asile était sauvée¹⁰⁹.

Quelle que soit la forme que revêt le sauvetage, le héros s'illustre par une compétence inaccessible aux autres individus présents ; par hasard ou par obligation envers un être chéri, il renverse une situation mortelle par sa présence d'esprit et ses forces physiques. Mais son acte de protection le plus significatif consiste à soustraire une personne à la violence en exerçant lui-même la violence contre l'agresseur. Le héros gothique accomplit peu d'exploits physiques, alors que le héros guerrier émerge dans *Les fiancés de 1812* avec la première manifestation du roman historique. C'est d'ailleurs l'aventure historique qui procure la plus grande occurrence d'affrontements armés ayant pour enjeu la survie de personnes sans défense, bien qu'on en retrouve également dans le roman social. Il est en majorité question pour le héros de contrecarrer une tentative de meurtre, par exemple, quand Tonty sauve Cavalier de la Salle d'un attentat dans une ruelle en assommant les deux assaillants avec sa

¹⁰⁸ Pamphile Le May, *L'affaire Sougraine*. Rémi Ferland (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1999 [1884], p. 219.

¹⁰⁹ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 693.

main de fer ; quand Gustave Laurens empêche des faux-monnayeurs de tuer leur ancien complice ou quand Leroyer délivre des Canadiens français capturés par des Sioux.

En d'autres occurrences, le héros s'interpose pour empêcher le viol d'une jeune femme ; nombreuses sont ainsi les héroïnes protégées par l'arrivée inopinée du héros. Entre autres, Pierre Saint-Luc se porte au secours d'Henriette, attaquée par deux hommes dans une ruelle de Montréal ou tente de soustraire Sara et Clarisse au sort qui les attend si son navire subissait l'abordage ; Mornac protège Jeanne des avances de Griffé-d'ours et Gustave Laurens pourchasse Petrini qui a enlevé Ernestine. La rescousse de Marie-Louise, harcelée par Harthing, se veut à cet égard des plus spectaculaires dans son recours aux conventions d'usage.

Harthing fait un pas...Mais au même instant la fenêtre s'ouvre avec une violence extrême, et un homme tombe comme un boulet au milieu de la chambre, en criant :

– Damnation !

[...]

– Ah ! attends un peu, infâme ! s'écrit Bienville d'une voix étranglée par l'exaspération ; nous allons voir si tu peux aussi bien manier l'épée que violenter une femme. Oh ! oh ! je te tiens, misérable¹¹⁰ !

L'épisode joue sur la corde sensible de la peur suscitée par la brutalité masculine et de son opposé, la puissance virile prête à bondir à la défense de la victime. Malgré le traitement grandiose des scènes de sauvetage et la satisfaction qu'elles peuvent procurer à la lecture, l'acte de courage laisse entrevoir des aspects plus sombres sous une apparence de désintéressement. D'une part, il apparaît essentiel d'observer comment l'héroïsme entraîne une dépendance de la part de la femme secourue, qui, affirme-t-on dans la majorité des descriptions de situations critiques, serait morte ou à jamais déshonorée sans l'intervention du sauveur. Cette dépendance continue de s'exercer si l'agression proférée par le vilain se maintient dans la suite du récit, la victime devant s'en remettre à la protection du héros jusqu'à l'élimination complète du danger, car il n'existe aucune autre autorité gouvernementale ou religieuse qui puisse contrecarrer la volonté du prédateur.

D'autre part, la protection des faibles engendre inévitablement une forme de paternalisme appelant la reconnaissance et l'obéissance selon le principe implicite qui veut que celui qui sauve une vie acquiert un pouvoir sur celle-ci. La soumission de la femme envers l'homme qui l'aide à échapper aux dangers paraît aller de soi dans une forêt grouillante d'Amérindiens menaçants – comme on peut le voir dans *Le chevalier de Mornac* quand Jeanne dépend de son cousin pour sa survie, ou dans *Le cadet de la Vérendrye*, quand les deux héros prennent en charge Dona Maria. Au cœur de ces liens se trouvent l'amour, bien sûr, mais également l'impératif social pour les hommes d'assurer la sauvegarde des femmes et pour elles de collaborer aux tentatives des héros de les préserver. Mais la relation de dépendance se révèle encore plus ambiguë lorsqu'elle se définit entre l'homme blanc et l'indigène. Ayant été adopté par Arthur Labarou, Wapwi se dévoue à celui qu'il a substitué à son père, bien que le jeune homme s'apparente davantage par son âge à un frère. « Quant à son dévouement pour son *petit père*, – comme il appelle Arthur, – c'est du fétichisme à l'état pur¹¹¹ », comme le montre l'adolescent qui suit son maître en tous lieux et s'acharne à confondre son meurtrier lorsqu'il le croit assassiné.

Si Arthur s'est laissé émouvoir devant l'orphelin « comme l'aurait fait une mère¹¹² », Paul Turcotte trahit des considérations plus personnelles lorsqu'il délivre Irisko des cannibales dont il abhorre les pratiques. « Souviens-toi de mon nom et regarde-moi comme il faut, afin de me reconnaître, si tu me rencontres un jour¹¹³ », dit-il au fils du chef, qui sera appelé plus tard à rendre la pareille lorsque Turcotte sera capturé par les membres de sa tribu. Mais Pierre Saint-Luc est le héros qui exerce le plus de pouvoir sur l'entourage qu'il protège. Capitaine du *Zéphir* pourchassé par les pirates, il croit pouvoir cacher à Clarisse le sort qui l'attend si le vaisseau tombe entre leurs mains. Propriétaire d'une vaste plantation, il affranchit ses « enfants¹¹⁴ » esclaves qui rechignent à abandonner la soumission à leur bon

¹¹⁰ Marmette, *François de Bienville*, p. 183-185.

¹¹¹ Dick, *Un drame au Labrador*, p. 36

¹¹² *Ibid.*, p. 10.

¹¹³ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 341.

¹¹⁴ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 567.

maître. Saint-Luc promet d'être toujours là pour eux s'ils se comportent « comme il faut¹¹⁵. » Trim, l'esclave qu'il a épargné après une tentative d'évasion, lui voue sa reconnaissance éternelle. « Trim lui était attaché de cet attachement qui se s'explique pas mais qui existe ; c'était l'attachement du chien pour son maître ! Le capitaine aurait dit à Trim “ jette-toi au feu », et Trim s'y fut jeté sans hésiter...¹¹⁶». Que Pierre n'abuse jamais de cet ascendant sur Trim confirme la force du lien d'interdépendance qui existe entre sauveteur et sa victime obligée à lui et d'ailleurs, le capitaine devra à son esclave sa délivrance de la maison des Coco-Letard.

2.2.3 Les valeurs

Après avoir retracé les principales actions accomplies par le héros, il convient d'en examiner les motivations, celles-ci obéissant à en deux valeurs principales qui sont le courage et la loyauté. Par la notion de courage, il faut entendre l'esprit d'initiative et la faculté de surmonter la peur, ainsi que le don de soi et la persévérance devant des épreuves prolongées. L'expression la plus élémentaire du courage en regard de l'aventure se situe dans le sens de l'entreprise, qui se révèle dès *L'influence d'un livre* en 1837 avec le personnage d'Amand, mais aussi, dans une moindre mesure, avec celui d'Eugène Saint-Céran, qui, miné par un amour impossible, cherche la fuite dans le Haut-Canada. Accepter de quitter le confort du foyer pour des territoires hostiles, s'engager dans l'armée ou dans la marine témoigne d'un goût de l'héroïsme explicitement avoué. Gustave « aimait les aventures...¹¹⁷ » « Raoul avait, au plus haut point, l'amour des grandes actions¹¹⁸. »

Cinq héros exercent la profession de marin, laquelle représente la vocation la plus commune après celle de soldat ; ce sont Pierre Saint-Luc, Paul Turcotte, Charles Hamelin, Arthur Labarou et Pierre Cholet. Contrairement au métier des armes, unanimement accepté comme moyen de défendre la cause des Canadiens français, les activités reliées à la

¹¹⁵ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 569.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 376.

¹¹⁷ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 95.

¹¹⁸ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 856.

navigation sont l'objet de jugements ambivalents. La mer ouvre un espace de conquête pour des hommes sans ressources comme Charles Hamelin, qui veut s'enrichir par la contrebande, et Arthur Labarou qui devient un grand pêcheur de perles en Asie ; elle constitue aussi une forme d'évasion pour le patriote proscrit qu'est Paul Turcotte. La mer est la matière même de l'héroïsme et le condensé de toutes les épreuves d'endurance : il faut affronter les éléments, essuyer des attaques ennemies, dominer les mutins et survivre à la faim et la maladie. « Sur terre », écrit Henri-Émile Chevalier, « l'être humain rarement oublie son caractère ; sur mer il l'abaisse ou l'exalte au gré des circonstances¹¹⁹. »

Le commandant d'un navire, bête, stupide dans un temps calme, deviendra un génie dans une tempête. Sa voix dominera celle de l'ouragan, sa volonté domptera la rage des éléments, et sa personne s'incarnera d'une nouvelle vie pour lutter avec les trois formidables ennemis conjurés à sa perte: – l'eau, l'air, le feu!¹²⁰

Par contre, la vie en mer s'inscrit à l'encontre d'une vie normale sur la terre et auprès de la famille qui pourrait assurer la survie de la société québécoise et, de fait, plusieurs discours de narrateurs dénoncent l'extrême difficulté de la vie en mer, le danger permanent, le travail incessant et le risque pour les hommes de détruire la famille par leur absence comme l'ont fait George dans *Captive et bourreau* et Richard Walpole dans *L'enfant mystérieux* en quittant leur épouse et leur enfant pour parcourir le monde. Wenceslas Eugène Dick raille, par un procédé d'accumulation, cet esprit d'aventure à l'anglaise auquel les hommes donnent libre cours pour tuer le temps.

Il avait tour à tour chassé le tigre dans les jungles du Bengale et le puma avec les Patagons ; parcouru les contreforts neigeux de l'Himalaya et escaladé les pentes vertigineuses du Chimborazo ; il s'était assis sous la tente du jellah d'Arabie et avait fumé le calumet avec les indigènes de Nouvelle-Zélande...

Et les trois-quarts des millionnaires ennuyés par la brumeuse Albion ne courent ainsi le monde, eux pareillement, que pour s'engourdir... par le mouvement¹²¹.

¹¹⁹ Chevalier, *L'île de sable*, p. 312.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 312.

¹²¹ Dick, *L'enfant mystérieux*, Québec : J. A. Langlais, t. 2, 1890 [1881-1881], p. 238.

L'aventure ne peut donc être encouragée que si elle découle du devoir ou si elle constitue une alternative à la mort. Au reste, toute aventure maritime se conclut par le retour à la vie terrestre du héros qui trouve le bonheur dans le mariage ou dans la vie avec sa famille.

Une autre condition essentielle au courage repose sur la pleine reconnaissance du danger encouru et sur l'aptitude à faire abstraction de la peur. Que le héros soit un Français débarqué au Canada ou un Canadien, c'est son acceptation de la mort qui le distingue de tous ses semblables : « Je sors d'une famille où la peur est un mot vide de sens ¹²² », déclare Jean de Ganay. Cependant, la supériorité du héros ne réside pas dans l'aveuglement mais dans le refus inébranlable de céder à l'ennemi. Cette détermination s'illustre dans une scène assez commune au roman d'aventures historiques où le guerrier maintient seul sa position quand toute la soldatesque se débande. En Bretagne, pendant le siège du manoir de la Roche, Jean se retrouve ainsi « frémissant d'indignation ¹²³ » devant la lâcheté de ses hommes, et se prépare à se jeter dans la mêlée pour y mourir ; à Québec, Marc Evrard, son fidèle Tranquille et le major Ogden essuient sans sourciller les coups de feu tirés des remparts alors que les autres rebelles se sont enfuis de terreur. Par un acte de pure bravade, les deux Canadiens et leur officier bostonnais se montrent plus courageux que la majorité des Américains et des Britanniques :

Les trois braves retraitèrent gravement au pas, tout comme des flaneurs [*sic*] qui prennent plaisir à essayer une rafraichissante [*sic*] averse d'été, malgré la pluie de balles qui les effleurait avec de sinistres sifflements.

Un instant ils se retournèrent tous trois dans un commun ensemble et jetèrent aux assiégés un dernier cri de défi, avant de rentrer dans les ténèbres ¹²⁴.

Joseph Marmette dépeint ses héros se lançant les premiers à la rencontre de l'ennemi, tels François de Bienville qui prend d'assaut d'une maison où se sont retranchés des Iroquois. La participation de Raoul à la bataille de Sainte-Foy atteint des dimensions épiques alors que le jeune officier, ayant été atteint de deux balles et d'un coup de baïonnette, rassemble les

¹²² Chevalier, *L'Île de sable*, p. 102.

¹²³ *Ibid.*, p. 149.

¹²⁴ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 95.

hommes et tente de barrer la route au régiment des Highlanders sur le coteau de Sainte-Geneviève.

Sa noble tête nue, les cheveux au vent, l'œil en feu, le sourire de la vengeance aux lèvres, il lançait son cheval au beau milieu des rangs épais des montagnards. Le noble animal, sans craindre les baïonnettes, y entrait à coups de poitrail. Raoul se baissait, trouvait deux ou trois poitrines anglaises avec la pointe de son épée, puis faisait se cabrer son cheval dont les sabots ferrés en se rabattant sur le sol broyait les crânes qu'ils rencontraient, de sorte qu'il y avait place nette autour du jeune homme¹²⁵.

Cette scène de massacre présentée comme un moment de « sublime folie¹²⁶ » ne viserait pas tant à éteindre la soif de sang du lectorat qu'à accentuer l'effet de pathos dans l'évocation de la défaite. « Frères ! dit Beaulac en regardant les siens, c'est ici qu'il faut mourir !¹²⁷ » Le don de leur vie reste le plus important sacrifice consenti par les héros, or, est-il entièrement fondé sur l'amour de la patrie ? N'y a-t-il pas matière à soupçonner une certaine stratégie défensive dans cet acharnement de plusieurs auteurs à montrer des hommes qui ne reculent pas devant les Anglais ?

Dans sa préface du *Château de Beaumanoir*, Edmond Rousseau se pose en ardent défenseur des militaires canadiens-français contre des attaques proférées par des journaux canadiens-anglais.

Dans un temps où une certaine partie de nos voisins d'Ontario cherchent à nous traiter en pays conquis ; quand un grand nombre de journaux anglais canadiens poussent le fanatisme et la haine du nom français jusqu'à mettre en doute notre courage ; tranchons le mot : quand il n'y a que quelques mois, un journaliste anglais, sans le moindre semblant de vérité [...] s'oubliait jusqu'à accuser nos volontaires canadiens-français de Québec et de Montréal de lâcheté, de pillage, de brigandage, l'auteur se dit que l'écrivain canadien avait un devoir sacré à remplir : défendre sa nationalité calomniée, outragée¹²⁸.

¹²⁵ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 962.

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Rousseau, *Le château de Beaumanoir*, p. 258.

Le château de Beaumanoir paraît en 1886 dans les remous soulevés par l'affaire Riel qui avait polarisé l'opinion publique au Québec et en Ontario¹²⁹. Cependant, Rousseau n'est ni le premier ni le dernier à aborder ce point extrêmement sensible qu'est la notion de courage chez les Canadiens français. Dans *L'intendant Bigot*, Joseph Marmette déplore que ses contemporains aient oublié la résistance livrée par leurs ancêtres, saluant ce sens du devoir d'autant plus grand que la ruine de la Nouvelle-France était imminente.

N'était-ce pas de l'héroïsme que l'acte de ces gentilshommes et de ces paysans qui couraient à la mort, les uns persuadés qu'elle serait inutile au salut du pays, les autres confiants dans le succès de leurs armes [...] Pauvres ancêtres, dont les os blanchis se retrouvent par toute la contrée sous la charrue du laboureur, tant ils sont nombreux les champs de bataille de la patrie où vous êtes tombés en combattant, c'est à peine si vos fils d'aujourd'hui savent apprécier votre grandeur d'âme ! ils en sont stupéfiés ! Peut-être se rencontrera-t-il parmi eux des économistes qui seront tentés de taxer votre héroïsme de folie ! Serait ce donc, ô sublimes fous que vous étiez, que votre forte race s'est tellement abâtardie d'âge en âge qu'elle ne peut plus produire aujourd'hui que des épiciers¹³⁰ ?

En 1893, le patriote Paul Turcotte défend l'honneur des Canadiens français en sauvant de la noyade la femme d'un citoyen anglais qui l'avait insulté. Il prouve alors à tous que ses compatriotes ne sont pas des lâches et que lui-même accepte non seulement de s'exposer à une arrestation en raison de la notoriété que lui vaut son acte de courage mais aussi de pardonner à ses ennemis, les rendant du même fait redevables envers lui.

La défaite de 1759, puis le refus d'une majorité de Canadiens de se joindre aux révolutionnaires américains et enfin la rébellions de 1837-1838 auraient-ils laissé aux Québécois un complexe du mauvais combattant ? Les romanciers d'aventures s'évertuent à affirmer le courage des soldats canadiens, autant dans les dialogues des personnages que dans les interventions auctoriales. Certains iront jusqu'à mettre les compliments dans la bouche des ennemis. « Les Canadiens sont braves¹³¹ », reconnaît un capitaine américain dans *Les*

¹²⁹ En 1885, une certaine presse anglophone de l'Ontario avait critiqué la participation des Canadiens français à la milice canadienne lors de la campagne du Nord-Ouest. Desmond Norton, « Le Canada français et la milice canadienne 1868-1914 », Jean-Yves Gravel, *Le Québec et la guerre*. Coll. « Études d'histoire du Québec », Montréal : Boréal Express, 1974 [article originellement publié en 1969], p. 23-46.

¹³⁰ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 894.

¹³¹ Doure, *Les fiancés de 1812*, p. 140.

fiancés de 1812. « Oh le brave patriote¹³² ! », s'exclame l'Anglais de qui Turcotte a sauvé l'épouse dans le chapitre au titre évocateur « Les Canadiens ne sont pas des lâches ». La représentation de l'héroïsme désintéressé aura certainement contribué à contrer un sentiment d'infériorité ressenti dans la société par des héros braves et d'autant plus disciplinés qu'ils se mesuraient à des forces insurmontables. « Il était, pour le moins, téméraire d'oser continuer la lutte », écrit Marmette dans *L'intendant Bigot*. « Pourtant M. de Lévis, aidé par la bravoure des troupes françaises et le sublime dévouement des Canadiens [...] voulut tenter un suprême effort pour reprendre Québec¹³³. »

Victoire et défaite revêtent peu d'importance comparées à la valeur du sacrifice et c'est la raison pour laquelle l'acclamation publique de l'héroïsme s'avère indispensable ; elle est le cérémonial par lequel le don de soi est unanimement reconnu et récompensé et où la communauté se solidarise devant les épreuves, comme lorsque la foule du port de Québec se rassemble autour de Paul Turcotte, à la suite de l'accident qui a failli coûter la vie à une jeune femme. « Votre nom ! crièrent cent voix¹³⁴ ». Le héros de la guerre du Mexique se verra plus tard décerner l'ordre des chevaliers, obtenant des étrangers la gratitude pour son courage que ses compatriotes lui ont refusée durant les rébellions. L'accueil des héros de *Charles et Éva* se veut aussi l'occasion de sublimer la mort des hommes laissés derrière.

... tous les habitants, se pressant sur leur passage, les accompagnèrent de mille cris joyeux, tandis que les cloches carillonnaient à l'envi, et que les canons de la place mêlaient leur grosse voix à tout ce tapage.

Ces manifestations enthousiastes étouffaient cependant des sanglots et voilaient bien des larmes¹³⁵...

Si le triomphe des survivants occulte la mort des autres, permettant à la communauté de guérir ses plaies, il avalise aussi les crimes commis en son nom, comme les nombreuses morts faites sur les champs de bataille. L'héroïsme permet aussi à l'homme de se racheter. Une fois acquitté du meurtre d'Aglaé, Djos est acclamé ; on a porté la défense sur ses actes

¹³² Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 174.

¹³³ Marmette, *ibid.*, p. 997.

¹³⁴ Fortier, *ibid.*, p. 174.

¹³⁵ Marmette, *Charles et Éva*, p. 170.

héroïques dans sa lutte contre les Indiens dans l'Ouest et sur le fait qu'en tant que miraculé de la bonne Sainte-Anne, il détenait une approbation divine qui l'empêchait de sombrer dans le mal ; seule la jalousie et une colère légitime causée par les manipulations de Picounoc pouvaient l'avoir poussé à une telle extrémité, affirme son avocat. L'héroïsme produit un certain nombre d'aspects plus sombres, dont le développement de l'orgueil. En effet, celui qui accomplit un exploit s'élève au-dessus du commun et en prend inévitablement conscience. François de Bienville, drapé dans la pavillon dérobé à l'ennemi, contemple d'un air hautain la populace venue lui rendre hommage « car le Français, brave et glorieux par excellence, n'est jamais étonné des honneurs de la victoire¹³⁶. » Avec le sentiment de supériorité vient aussi le refus de connaître un sort médiocre. Pour le capitaine Saint-Luc, « accoutumé à envisager la mort au milieu des balles et des batailles, entouré de l'excitation et de l'enthousiasme du combat¹³⁷ », quel déshonneur que de mourir sous les crocs d'un simple serpent !

Il convient par ailleurs de s'interroger sur les motivations profondes de l'héroïsme, lorsque Raoul de Beulac, Mornac et Tonty ont gagné l'armée par ambition, pour se distinguer et s'élever en grade. Il appert que l'héroïsme valorise bien plus l'individu que sa cause, surtout si l'homme se trouve isolé des contraintes de l'autorité. Au Paraguay, Paul Turcotte se retrouve parmi une tribu d'indigènes où il fait la découverte d'une bible et d'un fusil abandonnés naguère par un missionnaire. Ces deux objets symboliques de pouvoir et de civilisation lui permettent de devenir le souverain de la tribu. Ainsi incarne-t-il la figure de l'aventurier-roi, un fantasme de puissance qui fait partie intégrante de l'esprit d'aventure au XIX^e siècle¹³⁸.

Plus discutable encore est le sacrifice qui dissimule des penchants autodestructeurs. François de Bienville, Raoul de Beulac et Paul Turcotte se sont tous trois jetés dans la frénésie de la bataille par dépit amoureux. Ce geste, plus près de la dépression et de l'instinct

¹³⁶ Marmette, *François de Bienville*, p. 179.

¹³⁷ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 480.

¹³⁸ Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne. 1850-1940*. Coll. « Historique », Paris : Aubier, 2002, p. 55-60.

de mort que du véritable courage, contrevient au précepte qui veut qu'un héros voue son sacrifice à son pays et s'avère donc nuisible au groupe. Certes, le guerrier doit mourir si l'issue de la bataille l'exige mais doit autrement vivre pour triompher et n'a pas le droit de renoncer à une vie précieuse pour des considérations personnelles ou une cause qui ne le mériterait pas. Quand Paul Turcotte et Jean-Marcel Provost plongent à la rescousse d'une femme, ces actions sont immédiatement contestées par une intervention du narrateur : Paul mourra-t-il en emportant la mémoire de ses exploits passés ? Jean-Marcel est-il un fou ou un être admirable de risquer sa vie pour une inconnue ? Protéger les faibles signifie sacrifier les forts et de ce fait les deux exigences fondamentales de la nature et de la culture s'opposent.

En voulant jouer sur les deux tableaux du nationalisme et du pathos exploité par le biais de l'amoureux suicidaire pour satisfaire tous les lecteurs, les auteurs génèrent un conflit entre des pulsions contradictoires : la volonté de mourir pour échapper à la disgrâce de vivre dans un pays vaincu et celle d'assurer la survie de la race par le mariage. Afin de résoudre cette contradiction, les romanciers font intervenir un revirement dramatique qui fait en sorte que la majorité des héros survivent, se marient et ont des enfants sans pour autant refuser le sacrifice de leur vie : le jeune homme déterminé à mourir rencontre son pire ennemi dans un combat singulier qui lui permet d'échapper au massacre du reste de ses troupes, ou il est arraché malgré lui au danger par un adjuvant fidèle.

... il prend son élan pour se jeter sur le cercle terrible qui l'entourne.

Mais au même instant, arrive un cheval qui décrit une grande courbe en l'air et tombe en hennissant au milieu des Anglais [...] tandis que les ennemis étonnés hésitent, Lavigneur, qui monte le vaillant coursier, se penche sur le cou de son cheval, empoigne Raoul par la ceinture, le soulève comme un enfant et le jette en travers de sa selle. Puis, enlevant à grands coups d'éperons sa monture qui renverse trois montagnards, il revient vers la ville au triple galop¹³⁹.

Si la représentation du héros à travers le corpus témoigne du besoin de concilier les aspirations collectives et l'esthétique du sacrifice, elle dévoile également le développement d'une définition de la virilité en rapport à la souffrance, qu'elle soit physique ou morale. Dans le roman gothique des années 1830-1840, la propension à verser des larmes s'avère

¹³⁹ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 963.

parfaitement crédible pour un homme. Alors que l'image de Gonzalve arrosant de ses pleurs les lettres de Louise, ou de Stéphane posant la tête sur les genoux de son ami Émile pour sangloter, fait sourire le lecteur d'aujourd'hui, l'émotivité des hommes de l'époque procédait d'influences romantiques exaltant la souffrance morale¹⁴⁰.

La seconde version de *Une de perdue, deux de trouvées*, publiée dans les années 1860, annonce une première modification du comportement masculin quand Pierre se laisse aller aux larmes dans l'intimité en apprenant la mort de son père mais qu'il se fait violence pour ne pas exhiber sa détresse devant sa mère mourante. On peut ainsi observer que durant la seconde moitié du siècle, la démonstration du chagrin est passée de la sphère publique au domaine privé¹⁴¹ et devient une faiblesse honteuse avec la venue du héros guerrier dans le roman historique. Les larmes sont « indignes d'un soldat¹⁴² », écrit Marmette au sujet de Raoul qui se retient de laisser cours à son chagrin. « ... Mornac ne retint qu'à force d'une incroyable énergie les sanglots de douleur que ses pieds enflés, meurtris et ensanglantés lui arrachaient presque¹⁴³. » Cela dit, le véritable courage ne consiste pas à ne pas ressentir d'émotions mais à savoir les refréner, car le héros se retrouve plus d'une fois soumis au risque de sombrer dans la folie ou de régresser à un état de sauvagerie devant les épreuves qui lui sont imposées. Que Jean de Ganay songe au cannibalisme après plusieurs semaines de famine ou que Mornac revête les vêtements de peau des Amérindiens après son adoption par « une vieille sqaw » relèvent de l'exception et de l'inadmissible, témoignant de l'extrême gravité des situations.

La majorité des descriptions de caractères fait état du grand sang-froid affiché par les héros en toutes circonstances. La crise de *delirium tremens* à laquelle succombe Stéphane dans *La fille du brigand* ne serait sans doute plus concevable dans les œuvres subséquentes.

¹⁴⁰ David M. Hayne, « L'influence des auteurs français sur les récits de 1820 à 1845 », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Le romantisme au Canada*. Coll. « Les cahiers du CRELIQ », Québec : Nuit blanche, 1993, p. 50-52.

¹⁴¹ Michelle Perrot (dir. publ.), *De la Révolution à la Grande Guerre*, p. 157.

¹⁴² Marmette, *ibid.*, p. 911.

¹⁴³ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 127.

Seulement dans *Picounoc le maudit* assistera-t-on à la folie passagère de Djos quand il soupçonne l'infidélité de sa femme et, au reste, il consacra vingt années de sa vie à expier ce moment d'égarement. D'ailleurs, les exemples d'admirable maîtrise de soi sont nombreux : Jean qui prend en charge la défense du manoir de Roche assiégé, ordonnant à tout le monde avec un calme parfait ; Paul, échoué sur un île déserte pendant deux ans sans subir la moindre séquelle psychologique ; Tonty, s'amputant lui-même à froid sa main blessée sur le champ de bataille. Ces expériences héroïques témoignent de la valorisation de la résistance morale chez l'individu appelé à incarner un exemple pour ses semblables. En quelques décennies, l'image du héros québécois est passée du statut de victime à celui de défenseur ; la solitude des premiers hommes cède la place à une sociabilité dans laquelle s'affirment l'honneur, la loyauté et l'amour des autres.

La loyauté, qui constitue l'autre valeur motivant les actions du héros, implique le respect des hiérarchies ainsi que certaines qualités sociales qui en font un être éminemment apprécié par son entourage. Un sens aigu du devoir anime tous ses gestes et surtout lorsque l'obéissance entre en conflit avec ses aspirations personnelles. Le héros a ainsi appris à respecter une autorité sans pour autant en partager les principes : Jean de Ganay, le protestant, s'engage à suivre le marquis de la Roche dans une mission visant à instaurer une colonie catholique ; Marc Evrard obéit au commandement américain et Tonty voue une fidélité absolue à Cavalier de La Salle, dont le caractère despotique a soulevé la mutinerie de ses hommes.

L'honneur, valeur prisée entre toutes par le héros, pousse ce dernier à presque toujours se ranger du côté d'un chef, mais ceci ne l'empêche nullement d'assumer en plusieurs occasions des qualités de meneur lorsqu'il réunit les hommes à la cause. Le héros du roman historique se distingue par son éloquence : discours, cris de ralliement et nobles envolées patriotiques ; il reste l'homme de la situation, celui dont les grands chefs requièrent l'opinion. Par contre, cette conception du héros rassembleur tend à disparaître dans le roman social avec l'éclatement des grands groupes, qu'il s'agisse de conseils de guerres ou de bataillons. De plus en plus isolé dans le milieu urbain, le héros doit exercer ses dons de conviction, une conversation de salon à la fois, pour convaincre les gens de sa valeur. Outre son sens du devoir et sa conviction inébranlable, le héros doit aussi faire preuve de sensibilité face aux

épreuves, les siennes comme celles des autres. En tout caractère héroïque se cache une blessure propre à susciter la pitié et l'affection du lectorat. Dans l'ensemble, les épreuves morales des jeunes hommes révèlent qu'une profonde anxiété de solitude habite les romans d'aventures des origines jusqu'à la fin du siècle. « L'Écriture sainte l'a dit : *Voe soli !* – malheur à l'homme seul¹⁴⁴ », affirme Wenceslas Eugène Dick ; et Pierre Cholet de dire après la mort de son frère : « Je suis seul dans ce bois ; quand bien même je parviendrais à retourner parmi les hommes, je serai encore seul¹⁴⁵. La hantise de l'isolement est liée au fait que la majorité des protagonistes n'ont pas de famille ou s'en trouvent éloignés. La plupart des héros sont orphelins de père et mère et n'ont ni frère ni sœur. Certes, la solitude du héros favorise sa participation à l'aventure ; libéré d'attaches filiales, il peut voyager plus aisément, mais à ce lien rompu se substitue une filiation spirituelle par delà la mort, qui pousse le fils au plus grand respect pour le père disparu, l'amenant parfois à vouloir venger sa mort, comme Marc Evrard et Pierre Hervart.

Les héros sont de surcroît frustrés dans leurs ambitions ; ils éprouvent un amour souvent impossible pour une jeune fille inaccessible et leur existence est grevée par la pauvreté. En effet, tous les jeunes hommes vivent dans la précarité ; le roman gothique les dépeint comme des êtres incompris par une société cruelle ; le courant historique les voit confrontés aux invasions, à la menace des sauvages et à l'imminente destruction de leur monde, sinon de leur vie ; le roman social enfin les soumet à toutes sortes d'injustices : kidnappés durant l'enfance, accusés faussement de crimes, manipulés par des voleurs, etc. Rien d'étonnant alors à ce que la mélancolie, le sérieux et l'obsession de la dignité fassent partie intégrante de leur personnalité. Pourtant, ils ne se départissent jamais d'une délicatesse des mœurs et d'une grandeur d'âme qui font d'eux des êtres d'exception. Toujours polis et aimables, d'une courtoisie exemplaire tant avec les dames qu'avec les scélérats qui les insultent, les héros savent gagner l'estime de leurs proches, montrant toute l'importance que revêt la sociabilité dans les romans. Paul Champfort, « le roi des étudiants », n'est que l'un de ces hommes appréciés de tous. « On l'aimait beaucoup, parmi les universitaires, tant à cause du cachet de

¹⁴⁴ Dick, *Un drame au Labrador*, p. 20.

¹⁴⁵ Jean-Baptiste Proulx, *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet*, intro. de A.-M. Cholette. Coll. « du Goéland », Montréal : Fides, 1978 [1887], p. 54.

sympathique distinction dont toute sa personne était empreinte, que par la bonté de son caractère et la solide intelligence qu'on lui savait¹⁴⁶. » Stoïque face aux épreuves, le héros est aussi magnanime envers ses agresseurs. Pierre paie ses gages de médecin à Rivard qui a voulu l'assassiner ; Mornac pardonne à Villarme d'avoir favorisé sa capture par Griffes d'ours et Tonty laisse en liberté l'homme acharné à sa perte. Mais notons que la mansuétude du héros a moins à voir avec la charité chrétienne qu'avec le sentiment d'invulnérabilité de l'homme qui se sait moralement et physiquement supérieur à son adversaire.

Ce sont toutefois les femmes aimées qui obtiennent la plus indéfectible loyauté de la part des héros. Protégées des dangers, elles sont également assurées de voir leurs souhaits respectés par des amants toujours chevaleresques. Si Joséphine de la Touche refuse de rompre son mariage pour suivre Léon Duplessis, si Lucette Longpré ne peut épouser Jean-Marcel afin de ne pas l'accabler d'une femme souillée par le viol, ces hommes vont se soumettre et renouveler leur promesse de fidélité. Les années de séparation n'atténuent pas l'amour que Paul Turcotte porte à Jeanne et Mornac préfère la torture à la perspective de fuir en abandonnant Jeanne de Richecourt aux Amérindiens. De même Philibert ne vengera pas son père tué en duel par le frère de sa fiancée.

Quand le héros est déchiré entre différentes allégeances, qu'elles soient envers l'autorité, la famille ou l'amour, le dénouement s'oriente dans le sens d'une résolution en faveur de tous les enjeux. Par exemple, Pierre Hervart ne peut accuser Darcy d'avoir tué ses parents sans diffamer sa fille Christine qu'il aime. Il veut alors renoncer à sa vengeance à condition que Darcy lui laisse Christine en mariage. Mais son refus pousse Hervart à le tuer en duel, après quoi, il offre une nouvelle vie à Christine. La plupart des héros concilient leurs devoirs envers leur famille, leur pays et leur amoureuses, prouvant que les valeurs de tradition, patrie et famille occupent une part égale et sont indissociables dans la constitution d'un tissu social idéalisé. L'heureuse résolution de ces problématiques révèle des stratégies pour reconforter diverses catégories de lecteurs ; les femmes y trouveraient la démonstration d'un dévouement indéfectible envers elles et les hommes y verraient l'exemple d'un amour triomphant des

¹⁴⁶ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 287.

conditions difficiles. Rappelons en effet qu'au XIX^e siècle, nombre d'hommes restent célibataires quand leur situation financière ne leur permet pas de soutenir un ménage. C'est le cas notamment de Philippe Aubert de Gaspé et d'Eugène L'Écuyer¹⁴⁷. La quête des héros se résumerait ainsi à éviter toute rupture de l'ordre et à maintenir ou rétablir un lien avec le passé en préservant le pays ou remplaçant le domaine familial éclaté. On ne saurait toutefois voir en lui un agent du conservatisme sans ignorer qu'il clame avant tout le triomphe du progrès, ne serait ce qu'en réussissant là où d'autres ont échoué. Cependant, son caractère, résolument positif, ne risque-t-il pas de susciter en certaines occasions l'incrédulité, sinon l'ennui, du lectorat, qui serait en droit de se demander comment il est possible de conserver toutes ses vertus au vu d'autant de difficultés ? Comment le lecteur peut-il s'identifier à un individu d'une moralité à toute épreuve ? La réponse se trouverait en partie dans la figure de l'antihéros, qui, quoique moins fréquente que celle du héros pur, occupe une place essentielle dans les œuvres qu'elle investit et contribue principalement à combler les lacunes d'un personnage irréprochable.

2.3 L'antihéros

2.3.1 Le héros médiocre

Quelques personnages échappent à la conception du héros en tant qu'homme profondément moral et voué à la survie des Canadiens français. Ils peuvent être qualifiés d'antihéros dans la mesure où ils se situent parmi les actants principaux du récit et possèdent des attributs de la fonction héroïque, c'est-à-dire le courage et l'initiative, toutefois, il leur manque le désintéressement et la faculté d'abnégation qui composent le caractère héroïque dans son sens le plus noble. Ces hommes se divisent en deux catégories : le héros médiocre et le brigand romantique.

De son aveu, Georges Waterworth, le narrateur des *Révélation du crime* (1837), n'avait aucune prédisposition au mal avant de succomber à l'influence de Charles Cambray et de

¹⁴⁷ [S.A], « Aubert de Gaspé fils, Philippe-Ignace-François », in Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal : Fides, 1976, p. 12-13.

progressivement former avec lui une bande de bandits. Enivré par l'excitation du danger, Waterworth vole, torture et tue jusqu'à ce que l'emprisonnement et la peur du châtimeur le poussent à confesser ses crimes sous le prétexte du remords. Certes, Waterworth fait preuve de courage en brisant l'ascendant de son maître sur lui et en risquant des représailles pour son témoignage, mais il se révèle surtout comme un homme faible, déchiré entre sa loyauté pour ses camarades et son instinct de conservation. Si son fatalisme inspire la pitié et un soupçon de mépris, il n'en demeure pas moins que Waterworth incarne le repentir et la soumission à l'ordre, des valeurs chères à toute société. Sa collaboration lui vaut d'ailleurs une complète remise en liberté.

La quête alchimique de Charles Amand dans *L'influence d'un livre* reflète un besoin d'enrichissement et de reconnaissance sociale qu'aurait sans doute partagé plusieurs de ses contemporains durant les années de crise économique qui précèdent les rébellions. Dans sa poursuite de la fortune, Amand fait montre de persévérance et d'un sens de la débrouillardise indéniable ; seules ses méthodes contraires à la religion appellent la condamnation. Aubert de Gaspé prie les lecteurs de poser un regard indulgent sur cet antihéros que sa « folie innocente¹⁴⁸ » mène à poursuivre ses recherches alchimiques même si elles s'avèrent vaines, prouvant ainsi que le rêve compense pour « toute l'amertume de l'existence¹⁴⁹. »

Bénoni Vaillancourt, l'un des personnages principaux du roman parodique *Les mystères de Montréal* d'Hector Berthelot, se veut touchant dans sa dévotion pour Ursule, sentiment qui résiste à la maladie défigurante de la jeune femme et qui conduit le cordonnier à se battre pour elle contre son rival Cléophas. Cependant, on a tôt fait de déplorer les aspects sombres de son caractère alors que, par manque de travail, il extorque sa fiancée et la bat. Après avoir tué Cléophas pour s'approprier le trésor des Bouctouche, Bénoni éprouve des remords et tente de s'amender en offrant à Ursule un mariage heureux mais c'est sans compter la vindicte du notaire Malpèque qui le livre à la police, non sans lui avoir d'abord laissé quelques jours de quiétude dans son ménage.

¹⁴⁸ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 13.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 78.

Ces trois personnages, qui constituent autant de cas pathétiques de vie gâchée, sont conçus à des fins d'exemples pour montrer les conséquences désastreuses de la misère dans une société en voie d'industrialisation et les actes futiles, voire immoraux, que certains hommes sont appelés à commettre pour améliorer leur sort. Waterworth est l'illustration du piège dans lequel tombent les hommes éblouis par la perspective d'argent facile ; Amand est un esprit peu éduqué en proie aux croyances désuètes et Bénoni se veut le représentant d'une classe d'ouvriers soumis aux aléas du chômage et tentés par des expédients. Dans le combat manichéen qui oppose des génies du crime et des héros lumineux, ces personnages occupent une zone grise ; on leur attribue suffisamment de qualités pour générer la sympathie, mais c'est une sympathie que l'on veut empreinte de pitié. En effet, le ton employé pour les juger oscille entre le pathétique et la dérision.

S'il [Charles Amand] perdit le goût de faire des conjurations, cela ne l'empêchait pas souvent, soit qu'il se trouvât la nuit dans un bois, ou sur un rivage, de s'entretenir avec quelques gnomes solitaires (qu'il décorait du nom pompeux de *gognomes*) cachés dans quelque taillis ou gémissant sur quelque rocher que la marée montante allait ensevelir¹⁵⁰.

Bénoni subit son procès à la Cour du Banc de la Reine et fut condamné à mourir sur la potence. Il se prépara à la mort comme un bon chrétien et monta les degrés de la potence comme un *blood*¹⁵¹.

Le héros médiocre présente une vision dystopique du Canadien moyen, en ce sens qu'elle invoque les pires scénarios qui puissent advenir sous de pénibles conditions de vie : l'ignorance, la faiblesse de caractère et la pauvreté qui mènent à la folie ou au crime.

2.3.2 Le brigand romantique

Le brigand romantique, pour sa part, s'inscrit a contrario de toute forme de médiocrité puisque ce type de personnage flamboyant revêt les attributs de l'héroïsme – bravoure, loyauté, protection des faibles – avec un mélange de mélancolie et de brutalité virile destiné à séduire le lectorat. En fait, seule son absence de respect pour la loi l'empêche d'incarner un

¹⁵⁰ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 79.

¹⁵¹ Berthelot, *Les mystères de Montréal*, p. 112.

héros à part entière. Gustave Duval (*Les fiancés de 1812*), Antonio Cabrera (*Une de perdue, deux de trouvées*), Henry Bravo (*Les souterrains du château de Maulnes*) et Charles Hamelin (*L'enfant mystérieux*) correspondent particulièrement à ce portrait.

Parmi le personnel du roman d'aventures, le brigand romantique reste sans doute l'élément le plus susceptible de procurer de fortes sensations au lectorat féminin, ce dont les auteurs semblent avoir pleinement conscience. « D'ailleurs il faut le dire, la beauté a tant d'empire sur une femme !.. Que n'obtient la beauté sur une femme¹⁵² !... » constate avec une pointe de sarcasme Joseph Doutre à propos de Gustave. En effet, d'un point de vue physique, le bandit au grand cœur se veut une figure encore plus sexualisée que le héros : grande beauté, cheveux sombres, teint bronzé et musculature mise au service d'une énergie sauvage en constituent les principaux traits. Henri-Émile Chevalier introduit Henry Bravo à ses lecteurs – et à son héroïne – dans une mise en scène des plus dramatiques.

Cet homme portait un chapeau noir aux larges bords surmonté d'une plume rouge, un ample manteau dans lequel le vent s'engouffrait, découvrant une ceinture rouge d'où pendaient deux paires de pistolets d'argent et un long couteau de chasse. Il était en outre chaussé de bottes hautes qui lui montaient jusqu'aux genoux.

Vu au travers de la clarté blafarde qui sillonna les ténèbres, dans une attitude fière, semblant braver le courroux des éléments déchaînés, à une heure solennelle où l'exaltation de l'esprit avait atteint son paroxysme, cet individu, quelqu'il [*sic*] fut, devait profondément impressionner une jeune fille aussi romanesque que Louise, et peut-être laisser sur son imagination une trace indélébile¹⁵³.

Sur le plan social, par ailleurs, les brigands possèdent toutes les grâces inhérentes à l'aristocratie, quoique seul Cabrera provienne d'une noble famille. Seuls Gustave et Charles ont le Canada pour terre maternelle, mais tous ont voyagé et arborent les manières d'hommes du monde aussi confortables dans les salons que sur le pont d'un navire, car leurs origines et leur éducation les destinaient à occuper les plus hautes sphères de la société. Les études de Gustave Duval attestent du soin mis à développer un être d'exception : envoyé à Paris à l'âge de huit ans pour y parfaire son éducation, le fils de Saint-Felmar maîtrise les disciplines

¹⁵² Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 132.

¹⁵³ Henri-Émile Chevalier, *Les souterrains du château de Maulnes*, *Le Moniteur canadien*, 21 juillet - 9 décembre 1853, 15 septembre.

militaires, la navigation, la médecine, l'astronomie, les arts et la mécanique. Henry Bravo, bien que roturier, a reçu une éducation de noble et amorçait une carrière prometteuse de peintre lorsqu'il en fut réduit au brigandage.

Qu'est-ce qui entraîne des hommes d'aussi bonnes dispositions vers le crime ? Il s'agit pour la majorité d'entre eux d'une injustice et d'une blessure morale dont l'impact ne manquerait pas d'attirer la compassion des lectrices émues. Gustave a été amené à tuer un Français en duel en défendant son honneur de Canadien insulté. Forcé de fuir la colère de Napoléon, dont sa victime était proche, il trouve refuge en Grèce, où sa belle épouse le trahit pour la fortune d'un sultan. C'est en parcourant l'Europe à la recherche de distractions qu'il se retrouve impliqué dans une bande criminelle.

La situation de Cabrera présente certaines similarités avec celle de Gustave puisque ce fils de comte espagnol est faussement accusé d'avoir tué un homme et doit fuir jusqu'à Cuba où il sera accueilli par le pirate Lafitte qui en fera son successeur. Tout comme Gustave, Henry Bravo, né Jacques Lamotte, subit des brimades de la part de ses nobles camarades de collège, puis la déchéance survient lorsque le comte de Villermont séduit sa sœur, causant la ruine de cette dernière. En voulant la venger, elle et sa mère morte de chagrin, Lamotte agresse l'aristocrate mais paie sa faute par une condamnation à mort, à laquelle il échappe toutefois en trouvant refuge parmi des voleurs dans la forêt. L'amour qui lie ces hommes à des jeunes femmes inaccessibles constitue d'autre part un important facteur de la sympathie qu'ils inspirent. Gustave se retrouve plus d'une fois confronté à l'épouse traîtresse ; Cabrera aime la fille du gouverneur de Matance, Henry se désespère de sa passion pour l'épouse de son ennemi et Charles ne peut épouser Anna sans que la fortune de cette dernière n'humilie le pauvre garçon.

La force d'une telle dévotion malgré les obstacles ne manquerait pas de toucher le sensible lectorat féminin, en dépit, ou peut-être à cause d'une colère intérieure qui anime ces hommes. Il n'est pas inconcevable qu'un bandit tourmenté qui se défoule dans la violence mais se voue par ailleurs à la défense de la femme aimée rejoigne une prédilection consciente

ou inavouée pour la puissance masculine chez un lectorat féminin¹⁵⁴. Cette énergie se déploie dans d'audacieux actes de sauvetage, par exemple quand Cabrera et Bravo sauvent les belles de leurs chevaux emballés ou Charles qui affronte Tamahou dans un combat à mains nues pour délivrer Anna.

Ces figures n'en feraient pas moins l'envie des lecteurs masculins en réalisant un désir de liberté hors des contraintes de la loi et des hiérarchies. Sans maîtres ni égaux, les bandits sont les plus importants symboles du recommencement et se réinventent à mesure qu'ils changent de lieux et d'identités : Cabrera est un jour un pirate, le lendemain planteur et enfin le comte de Miolis tandis que Henry Bravo devient le vicomte Oscar de Parbissé et que Gustave Duval, se faisant appeler le Grand, en viendra à assumer le nouveau nom de Saint-Felmar qu'a adopté son père. De surcroît, les brigands romantiques trouvent chez leurs amis et leurs complices l'estime que la société leur a retirée. Maîtres de l'évasion, cavaliers superbes et bretteurs émérites, ils font en outre étalage d'un panache et d'une désinvolture face à la mort qui les rapprochent davantage des D'artagnan, Scaramouche, Lagardère et autres fiers aventuriers de la fiction européenne que de nos héros proprets.

Voilà la raison pour laquelle Gustave et Cabrera occupent un grand espace dans des œuvres qui pourtant sont sensées mettre en évidence les personnages de Gonzalve et de Pierre Saint-Luc. Pour de tels modèles de perfection, les brigands font plus que servir d'adversaires ; ils sont de véritables palliatifs à la fadeur des héros en dynamisant l'intrigue et divisant la fonction héroïque en deux pôles : la vertu intacte et la vertu malmenée. Sur l'axe narratif, par exemple, la relation que Gustave fait de sa vie criminelle intervient après le mariage des deux fiancés et contribue ainsi à relancer le récit normalement achevé avec la fin des aventures.

¹⁵⁴ Charles Darwin publiera en 1871 son ouvrage *The Descent of Man and Selections on Relation to Sex* dans lequel il traite de la sélection par les femmes des partenaires plus forts et mieux armés. Bert Bender, *The Descent of Love. Darwin and the Theory of Sexual Selection in American Fiction 1871-1926*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1996, p. 10-11.

Le cas de Cabrera rend compte des manipulations qu'un romancier peut faire subir à un personnage afin de s'adapter aux exigences du genre. Dans la première version d'*Une de perdue, deux de trouvées*, publiée de 1849 à 1851, le pirate est un être abject ; il a tué un homme de sang-froid en Espagne, ne possède aucune qualité morale et, en conséquence de ses actes, il meurt brutalement à la fin du feuilleton. Mais Boucherville, sensible aux commentaires d'un critique qui lui suggère d'accroître le caractère sentimental de son œuvre¹⁵⁵, modifie de façon substantielle son brigand dans la seconde version du roman en 1864. Cabrera, ayant tué honorablement son adversaire en duel, survit à sa blessure et revient à la toute fin du roman, fort d'avoir renié sa vie de pirate et d'avoir retrouvé son titre pour vouer son amour à Sara. En lieu et place du traditionnel mariage de Pierre Saint-Luc, l'auteur nous comble d'ultimes moments de suspense : Cabrera va-t-il atteindre Sara avant qu'elle ne prenne le voile ? Pourra-t-il la convaincre de l'épouser ?

L'amour, la valeur ou le courage ne suffisent cependant pas au brigand pour s'assurer l'intérêt de l'auditoire si ses pratiques illégales ne méritent pas son pardon. De tout temps, les communautés ont déterminé, par le prisme de leurs valeurs, le degré de gravité des crimes et ont en général porté un jugement plus sévère sur les actions portant préjudice aux personnes qu'aux possessions¹⁵⁶, même si le vol reste un crime sévèrement réprimé. Or, il peut arriver en certaines occasions qu'un acte punissable par la loi rencontre l'approbation d'une partie de la société si sa perpétration redresse un tort. On peut évoquer entre autres le duel d'honneur et diverses pratiques de contrebande visant à soulager les populations d'une taxation écrasante. Wenceslas Dick semble s'être résolument rangé du côté de son contrebandier Charles Hamelin lorsqu'il peste contre le fisc, associant la taxe sur les spiritueux avec une mesure oppressive de « Sa Majesté, au Canada¹⁵⁷. »

Au reste, nos brigands partagent plusieurs traits communs avec le prototype du bandit social, tel qu'étudié par Eric J. Hobsbawm. À partir de poèmes et de ballades d'origines

¹⁵⁵ [S.A], « Album littéraire et musical de la Minerve », *Les Mélanges religieux*, 31 août 1849.

¹⁵⁶ À partir de 1840, la législation pénale anglaise ne punit plus de mort que le meurtre, le viol et la trahison. André Cellard, *Punir, enfermer et réformer au Canada, de la Nouvelle-France à nos jours*. Coll. « Brochure historique, n° 60 », Ottawa : La Société historique du Canada, 2000, p. 14.

¹⁵⁷ Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 2, p. 5.

multiples, Hobsbawm a constaté que le mythe du bandit au grand cœur perdure à travers les époques et sur plusieurs continents. Lié à la montée du capitalisme, ce personnage qui provient fréquemment d'une classe supérieure tend à apparaître durant les crises économiques en s'élevant contre les profiteurs pour le bénéfice des plus pauvres. S'il est traité en criminel par l'État, les classes paysannes l'acclament comme un justicier¹⁵⁸. Toutefois, le banditisme social ne vise pas le renversement de l'ordre et se consacre plutôt à préserver les structures traditionnelles. Le brigand ne tue pas inutilement, aide les faibles et, quand il le peut, il reprend sa place privilégiée dans la société¹⁵⁹.

La figure du brigand romantique a ceci de particulier qu'elle met en place une conception idéalisée des réseaux criminels qui, contrairement à la plupart des représentations de bandits malfaisants, ne laisse pas entrevoir les actes de violence commis sur des innocents. De surcroît, les associations criminelles projettent une image plus positive quand elles paraissent être régies par une codification rigoureusement appliquée. On peut observer que les auteurs accordent beaucoup plus de minutie à la description des activités criminelles tenues par des bandits sympathiques que par des vilains. Examinons d'abord la société de pirates dirigée par Antonio Cabrera : dans un estuaire de Cuba se trouve un vaste complexe de hangars abritant cinq à six cents individus de toutes nationalités que le général dirige d'une main de fer mais avec une « impartiale justice¹⁶⁰. » L'homme distribue le butin et les punitions selon le mérite, se fait un point d'honneur à ne pas laisser ses hommes en arrière et, s'il capture des femmes, ce n'est pas pour en abuser mais pour leur faire patiemment la cour¹⁶¹. Ses actions passées de piraterie, à peine évoquées, se limitent dans l'intrigue à poursuivre le *Zéphyr* de Pierre Saint-Luc pour s'emparer de sa cargaison et se venger du héros qui l'a humilié.

Henry Bravo, pour sa part, se trouve à la tête d'un groupe de chauffeurs brigands soumis à des codes qui poursuivent comme but politique de harceler l'aristocratie en lui soutirant ses biens. Bien qu'il veuille se venger d'une caste honnie, Bravo ne parvient toutefois pas à la

¹⁵⁸ Eric J. Hobsbawm, *Les bandits*, trad. de l'anglais par J.P. Rospars, Paris : Maspero, 1972, p. 5-13.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 17, 41-42.

¹⁶⁰ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 379.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 378-380.

renverser, lui qui aime une comtesse et qui, pour la fréquenter, va jusqu'à adopter une identité d'aristocrate. Du reste, les chauffeurs d'Henry Bravo ne cessent pas leurs activités après la Révolution, preuve que l'appât du gain les motive davantage, d'autant plus que la mort de leur chef met fin à toute prétention de moralité.

Le brigand romantique exerce donc une force civilisatrice au sein des communautés criminelles ; pour preuve, la société soigneusement élaborée que Joseph Dautre imagine pour Gustave, dit le Grand. Ce dernier rassemble une communauté de 5000 hommes, femmes et enfants répartis en 200 loges de brigands à travers les Amériques, qui sont soumis à une charte, dont la facture, on ne peut plus officielle, permet à l'auteur de déployer son savoir d'avocat.

INSTITUTION DU GRAND

Loge no 1, 2 septembre 1811

Jamaïque

HAINES AU MEURTRE,

MORT AUX ASSASSINS

N°... des loges de douce rapine soumis à l'empire du Grand [...]

Art. 1^{er}. Le meurtre sera en abomination et puni de mort dans l'empire du Grand.

2° L'assassin échappé sera indirectement dénoncé à la justice civile sous ses nom, prénom et signalement.

3° Toute fille conquise sera amenée devant le Grand qui en disposera à son gré...sa vie sauve.

[...]

5° On procédera à nommer un juge dans chaque loge tous les six mois.

6° Les devoirs de ce juge seront comme suit : veiller aux entreprises, les empêcher si elles ne peuvent avoir lieu sans effusion de sang, tenir un registre de tout ce qui se fera [...]

9° Les biens de l'Église seront exempts de dévastations des loges du Grand, à qui on dénoncera les fautes commises contre les propriétés ou les personnes du clergé de quelque croyance qu'il soit¹⁶².

¹⁶² Dautre, *Les fiancés de 1812*, p. 210.

Justifiant auprès de sa sœur son mode de vie, Gustave argumente que puisque la criminalité ne peut être éliminée, autant l'ennoblir en l'encadrant de règles destinées à gagner l'indulgence du public et de la police. C'est une mission morale que se donne Gustave, lui qui affirme n'avoir pas oublié les principes de la religion catholique. Ainsi se met-il à enlever des prêtres débauchés pour en faire des ministres repentants assignés à ses loges. Les liens qu'entretient Gustave avec ceux qu'il appelle « mon peuple¹⁶³ » laissent croire que l'action du brigand transcende la simple notion de criminalité. Par son sens de la justice, son traitement équitable de ceux qui lui sont dépendants, sa protection des faibles et son respect des rituels qu'il établit, il crée en quelque sorte une société idéale, en suppléant aux défaillances des gouvernements. Son ordre repose sur une utopie de l'autocratie bienveillante qui, bien que tout à fait fonctionnelle, n'est en réalité qu'un ersatz de communauté puisque les chefs de ces groupes, inévitablement rongés par le remords, finiront par trahir ceux qu'ils dirigeaient avant de retrouver leur condition initiale au sein du « vrai monde ». Gustave détruit ses loges, force les occupants à reprendre le droit chemin et rejoint sa famille comme un fils prodigue ; Cabrera purge les Caraïbes des pirates qui les infestaient et retrouve son titre en Espagne, tandis que Charles renonce à la contrebande pour prendre un poste de capitaine et épouser Anna.

Pendant un moment néanmoins, le brigand a eu l'occasion d'être, comme l'aventurier-roi, le maître d'une quantité de personnes et l'ingénieur d'un nouveau pacte social. Frustré par la vie, il s'est forgé un environnement dans lequel il se donne le meilleur rôle sous le prétexte de rétablir les iniquités, jusqu'à ce qu'il trouve ce qui lui manque personnellement. C'est ce privilège inouï, refusé à la majorité des gens, qui lui confère sans doute son plus grand attrait.

2.4 L'héroïne

La femme occupe une place essentielle dans le roman d'aventures québécois, contrairement à son homologue européen qui souvent la relègue aux pages du prologue ou de l'épilogue, en tant que fiancée attendant sagement au foyer le retour du vaillant

¹⁶³ Doure, *Les fiancés de 1812*, p. 209.

explorateur¹⁶⁴. Cette omniprésence de l'élément féminin peut être partiellement attribuable au contingent restreint de lecteurs car, si en France on assiste progressivement à une division sexuelle des lectorats en matière de littérature de masse à la fin du siècle – les hommes et les garçons se tournant vers l'aventure et les femmes, vers la fiction sentimentale –¹⁶⁵, au Québec, les femmes semblent être demeurées d'une année à l'autre de grandes consommatrices de récits d'aventures. On peut d'ailleurs en juger par les fréquentes marques de considération adressées à « la jeune fille¹⁶⁶ », « ma lectrice » et aux « jolies lectrices », pour l'intérêt desquelles les auteurs auraient toujours pris soin d'inclure une héroïne amoureuse dans leurs intrigues, quand ils n'en font pas leur personnage principal.

Dans la lutte entre le bien et le mal qui constitue l'élément fondamental des récits d'aventures, l'héroïne tient le rôle de barème jugeant des valeurs morales des autres personnages. La jeune femme, qui privilégie invariablement le héros au détriment d'un individu mauvais, fait l'objet dans presque toutes les œuvres d'un combat livré par les deux hommes pour son affection. De fait, sa fonction principale consiste à incarner un modèle de perfection morale susceptible de plaire tant aux autres personnages qu'aux lecteurs des deux sexes, voire aux auteurs eux-mêmes. Quand Eugène Saint-Céran fait le panégyrique d'Amélie – fille aimante et dénuée de toute sophistication – après avoir déversé son venin sur les demoiselles du grand monde désireuses de se vendre au plus offrant, on peut soupçonner que Philippe Aubert de Gaspé, en fils de seigneur désargenté, y a inclus un peu de ressentiment. D'autre part, Roger Le Moine a vu dans les beautés sublimes imaginées par Marmette le fantasme d'un amour ardent que l'auteur, malheureux dans son mariage, aurait entretenu¹⁶⁷.

¹⁶⁴ Anne-Marie Thiesse, « Le roman populaire d'aventures : une affaire d'hommes », in Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle*. Coll. « Littérature et idéologies », Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 199-208.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 200.

¹⁶⁶ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 74.

¹⁶⁷ Roger Le Moine, *Joseph Marmette, sa vie, son œuvre*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1968, p. 37.

L'héroïne apporte l'innocence dans un monde ravagé par les guerres et autres violences, en créant un espace de raffinement, ainsi son savoir se limite-t-il généralement à la sphère domestique. Napoléon Legendre dénonce avec ironie le modèle de l'ange du foyer comme étant le produit de la piètre éducation qu'on dispense aux Canadiennes françaises. Élevée par les ursulines, Ernestine Moulins...

... ignorait la géométrie et les logarithmes. Le système planétaire avait beaucoup de secrets pour elle [...] Ses maîtresse avaient même poussé la cruauté jusqu'à lui refuser les douceurs de la physique, de la chimie et du calcul différentiel et intégral. Elle savait très bien sa langue et possédait à un certain degré de perfection quelques langues étrangères. Elle rédigeait parfaitement une lettre et savait faire cuire un saucisson. Elle dessinait bien, chantait joliment et jouait agréablement du piano. Elle pouvait aussi, sans consulter ses auteurs, faire proprement une reprise et coudre solidement un bouton¹⁶⁸.

Or, le discours sur la modestie et la place des femmes à la maison, pour tout conforme qu'il soit à l'esprit du temps, n'en est pas moins contradictoire avec un genre qui s'est donné pour but de faire rêver d'aventures ses lectrices. Alors, même si elles possèdent toutes les dispositions à une vie maritale sans remous, les jeunes filles se trouvent propulsées dans l'aventure malgré elles, d'abord et avant tout par l'absence d'un lien solide avec la mère, qui assurerait en principe le maintien au foyer par la surveillance et l'éducation. Beaucoup d'héroïnes sont ainsi orphelines ou séparées de leur mère, quand elles n'ont pas une mère totalement effacée, comme celle d'Amélie dans *L'influence d'un livre*, ou une marâtre comme Alice dans *La fiancée du rebelle*. Livrée à un père oppresseur ou au contraire laxiste, elles tendent ainsi à échapper au giron familial et affrontent divers défis, tant physiques qu'émotionnels. Pour des lectrices de la bourgeoisie, très souvent soumises à l'étroite supervision de leur mère en ce qui a trait à leurs fréquentations et même leurs déplacements quotidiens¹⁶⁹, l'héroïne incarnerait certainement un idéal de liberté dans les mouvements et les décisions.

¹⁶⁸ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 25.

¹⁶⁹ Le journal d'Henriette Dessaulles est un témoin précieux de l'autorité exercée par les mères sur les filles dans la bourgeoisie québécoise du XIX^e siècle. Le collectif Cléo, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal : Les Quinze, 1982, p. 166. Le roman de mœurs *Christophe Bardinnet*, d'Eugène L'Écuyer, montre comment une mère pousse sa fille à un mariage d'intérêt aux dépens de ses sentiments amoureux, une situation que dénonce également Philippe Aubert de Gaspé

L'aventurière fait aussi rêver par sa supériorité sociale puisque sur trente-deux héroïnes principales, seulement quatre proviennent de milieux modestes. Cinq autres vivent dans une pauvreté temporaire car elles sont en fait de riches héritières disparues à la naissance qui retrouvent leur famille à la fin du récit. Ces enfants perdues, Angèle Morlaix, Guyonne Perrin, Anna Walpole et Aurore de Louvois, répondent à un rêve commun de s'élever au dessus de sa condition. La morale du récit indique ainsi que, souvent, les êtres valent mieux que la vie qu'ils mènent. Les héroïnes concilient la supériorité de classe et la vertu qu'on associe dans le roman social avec la pauvreté ; elles appartiennent donc au meilleur de deux mondes. Au demeurant, leurs valeurs sont les mêmes que celles que la société occidentale du XIX^e associe aux femmes vertueuses : modestie, chasteté, patriotisme, piété et dévotion à la famille¹⁷⁰.

L'héroïne, toutefois, n'est pas le pendant féminin du héros car, certes, elle partage avec lui ses principes moraux, mais sa fonction dans le récit demeure essentiellement celle de la victime des crimes commis par le vilain et doit être rescapée par le héros si elle ne peut se sauver elle-même. Les termes employés pour la désigner appartiennent au registre de la victimisation et de l'infantilisation. « Pauvre enfant » apparaît dans un moins huit romans à travers le siècle ; Marmette l'emprunte systématiquement dans toutes ses œuvres. C'est sans compter « cette enfant¹⁷¹ », « la belle enfant¹⁷² » et « la naïve enfant¹⁷³ ». Autre affirmation de sa dépendance, l'héroïne se définit fréquemment par son lien à l'homme, mais il s'agit d'un lien brisé, qui laisse le personnage isolé, en attente d'une nouvelle filiation ; « l'orpheline¹⁷⁴ »

dans *L'influence d'un livre* quand il parle des « mères expérimentées » qui corrompent leurs filles, p. 40.

¹⁷⁰ Fraisse et Perrot (dir. publ.), *Le XIX^e siècle*. T 4 de *Histoire des femmes en Occident*, p. 169-194.

¹⁷¹ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 287.

¹⁷² Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 60.

¹⁷³ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 35.

¹⁷⁴ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 24.

n'a plus de famille, « la fille du brigand » répond d'un tuteur indigne, tandis que « la fiancée¹⁷⁵ » attend un amant disparu.

De toutes les infamies imposées à l'héroïne, l'enlèvement et la séquestration représentent les plus récurrentes alors que presque la moitié des jeunes femmes se retrouvent kidnappées à la naissance, capturées par des Améindiens ou enfermées par des tuteurs brutaux et des vilains amoureux. Le motif de l'enlèvement, outre le fait qu'il crée un point tournant dans l'évolution de l'intrigue, exploite la peur universellement ressentie par les femmes de se voir arrachées à la sécurité pour subir une épreuve qui risque de se conclure par la mort ou par l'abus sexuel, ce qui à l'époque revient au même. Il faut voir en effet comment certaines héroïnes contemplant le suicide pour éviter de subir cet outrage et l'admiration avec laquelle les narrateurs saluent leur résolution.

Cette noble et superbe créature [Jeanne de Richecourt] se leva, droite, fière et belle comme Jeanne d'Arc devant ses juges, et d'un mouvement prompt comme la pensée, tirant de son corsage le poignard qui ne la quittait jamais, elle en dirigea la pointe vers son cœur et s'écria :

– Écoute-moi bien, monstre ! Au premier geste que tu fais pour me toucher, je me tue¹⁷⁶ !

La tactique, est-il besoin de le préciser, porte toujours ses fruits alors que l'agresseur renonce, subjugué par la colère farouche de sa proie. Si dans les intrigues, peu de femmes connaissent des brutalités physiques autres que l'enlèvement – Marie-Louise Letellier et Armande Dubois sont battues, alors que Lucette Longpré est violée –, toutes expérimentent la peur de la souffrance et la plupart pleurent ou s'évanouissent en cas de danger. Ressort dramatique qui rend compte de la gravité de la situation, la perte de conscience permet à un narrateur, dirait-on, de « se débarrasser » de l'héroïne, le temps de montrer des actes de violence qu'on juge insoutenables pour une femme, en plus de lui exempter des actions physiques inhabituelles telles que la course puisqu'elle est portée par le héros.

¹⁷⁵ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 139.

¹⁷⁶ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 122.

Il est pertinent de considérer que la plus grande part des épreuves auxquelles les jeunes femmes sont soumises peuvent être imputées à leurs pères, ces derniers échouant toujours à protéger adéquatement leurs enfants. Dans un cas, l'absence du père se révèle catastrophique pour l'avenir de la petite fille ; en voulant retrouver son mari qui est tombé malade lors d'un voyage en Europe, Eugénie Walpole succombe à son tour à la maladie à bord d'un navire et doit faire mettre son enfant à terre pour la sauver. Anna, « l'enfant mystérieux », grandit en toute ignorance de ses origines et sous la méfiance constante des villageois superstitieux. Son père adoptif, Pierre Bouet, est incapable dans sa naïveté de voir les machinations de son frère pour la tuer ; il ira même jusqu'à en lui en confier la garde avant son décès. Dans *L'enfant perdue*, la petite Aurore connaît un sort comparable : en l'absence de son époux, ambassadeur d'Espagne, Blanche et son enfant sont enlevées par le comte de Mirebelle qui est amoureux de la dame. Si Aurore parvient à s'échapper au bout de quelques années et à trouver refuge chez une baronne, elle grandit avec le poids de sa naissance obscure et renonce à l'amour d'Henri parce qu'elle ne se croit pas digne de lui. L'abandon par le père marque ainsi le début d'une vie d'incertitude et de périls qui ne prendra fin qu'avec la reconstitution du lien familial.

D'autres pères sont présents mais exercent une telle tyrannie sur leur fille que celle-ci fuit sa famille, subissant, pour conséquence, une série de dangers, voire même la mort. C'est le cas de Louise Saint-Felmar, qui tombe entre les mains des brigands en voulant échapper à un mariage forcé et d'Alice Cognard qui vole au secours de Marc, entraînant avec elle la vindicte du prétendant éconduit qui va causer la perte des deux amants. Joseph Doutré insiste sur le réalisme des abus commis par Saint-Felmar envers sa fille quand il l'empêche d'aimer Gonzalve.

Les scènes que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ne seront absolument pas la création d'un cerveau exagéré. Ce seront des faits analogues à d'autres dont les acteurs peuvent encore attester l'authenticité. Le vice que nous signalons aujourd'hui dans quelques parents n'est pas une chose que notre siècle ait à déplorer l'origine. Il a été de tout temps. [...] Convenons qu'il est parfois nécessaire qu'ils interfèrent dans les affections de leurs filles ; car le cœur humain est rempli de faiblesses ; et souvent un cœur trop tendre et trop ouvert pour se laisser entraîner dans une affection indigne de lui. Mais le plus souvent cette

opiniâtreté ne doit son origine qu'à de viles spéculations pécuniaires ou à un degré de plus ou de moins dans le rang des familles¹⁷⁷.

La ruine financière du père peut aussi avoir un impact néfaste sur la destinée de la fille. Dans *Le cadet de la Vérendrye*, Dona Maria relate que la situation de son père, qui a perdu sa fortune au jeu, les a forcés sa fille et lui à tenter l'aventure du commerce en Amérique. Malheureusement, des Amérindiens les ont capturés et ont tué le vicomte. La pauvreté du père devient aussi parfois l'instrument par lequel le vilain tente de posséder sexuellement l'héroïne. Dans *le château de Beaumanoir*, Bigot cause la ruine du seigneur de Godefroy afin de pousser Claire au mariage, tandis que *Bataille d'âmes* montre comment Zidore Tourteau s'insinue dans les grâces de la famille Longpré par des prêts d'argent pour mieux s'en prendre à Lucette. Le roman d'aventures invite donc à contempler deux images diamétralement opposées de la paternité ; alors que chez le héros, le père incarne un modèle idéalisé qui appelle l'émulation, ou qui demande à être vengé par le fils de l'injustice dont il a été victime, pour l'héroïne, il est essentiellement une figure débilite. La véritable fonction héroïque de la femme consiste à préserver ou à retrouver une structure familiale et ses actes visent par conséquent à sauvegarder ses répondants masculins, c'est-à-dire son père, son frère et son amoureux, en somme, de s'assurer constamment la proximité d'un protecteur. Cette manifestation de solidarité est permanente à travers le corpus et, s'il est aisé de concevoir le lien unissant une jeune personne à son amant dont elle est séparée, il faut s'interroger sur le fait qu'autant d'héroïnes subissent des tracasseries et prennent des risques pour soutenir leur frère.

Soupçonnant que son frère disparu et le brigand qui l'a séquestrée ne sont qu'un, Louise Saint-Felmar est en proie au tourment : le serment qu'elle a prêté devant le « Grand » de ne pas trahir son repère l'empêche de dévoiler ses aventures à son fiancé ; de plus, elle craint de confronter son frère au sujet de son enlèvement. Pour éviter des souffrances à Gustave qui ignore la cause de sa froideur, Louise lui demande de produire le récit de sa vie, puis, ses soupçons confirmés, elle lui révèle être ce jeune homme qu'il a retenu prisonnier en reprenant ses vêtements masculins, offrant ainsi son pardon. « ... c'était une terreur de femme, un

¹⁷⁷ Doure, *Les fiancés de 1812*, p. 120.

souvenir... mais je ne fuirai plus ce souvenir. Car il me dira que je t'ai connu noble au sein de la dégradation... il me dira que c'est à moi qu'est dû ton retour à la vertu¹⁷⁸. » Frère et sœur rétablissent ainsi un lien familial rompu, Louise en réintroduisant le fils disparu aux Saint-Felmar et à leurs proches, Gustave en autorisant l'union de sa sœur et de Gonzalve, quand Saint-Felmar s'y refuse et se substituant donc au père indigne dans le rôle de tuteur.

La dévotion fraternelle se conjugue avec le sentiment patriotique, comme en témoigne l'initiative d'Henriette Daubreville dans *Une de perdue, deux de trouvées*. Pierre Saint-Luc fait la connaissance de la jeune femme alors qu'elle se faufile la nuit dans les rues de Montréal pour aider son frère à fuir les autorités. Que le héros doive soustraire l'imprudente à la violence de trois brigands ne décourage nullement Henriette qui entraîne son sauveur d'ors et déjà enamouré dans ses missions auprès des rebelles. Après avoir évoqué l'extrême climat de terreur qui règne en ville après la proclamation de la loi martiale, Georges Boucherville souligne la contribution des femmes au conflit.

C'est à cette époque que l'ont vit de grands actes de courage et de dévouement parmi les femmes canadiennes de Montréal. Plusieurs s'exposèrent à des dangers graves pour porter des secours et des consolations. On vit des jeunes femmes timides chercher l'obscurité de la nuit afin de n'être point découvertes, braver le mauvais temps, s'exposer aux insultes pour porter de la nourriture à des maris ou à des frères qui n'osaient sortir des lieux où ils se tenaient cachés¹⁷⁹.

Henriette, la « noble et généreuse sœur¹⁸⁰ », se soumet à une série d'épreuves, dont le narrateur admet le caractère humiliant, pour servir la cause de sa famille. En somme, elle est une espionne : sa tâche consiste à mentir et à recueillir des renseignements sur les autorités. Malgré toute la reconnaissance que lui inspire Pierre Saint-Luc, Henriette conserve sa loyauté à son fiancé et ne peut répondre à son amour ; en revanche, ce que le héros perd de fidélité amoureuse, il le gagne en affection filiale puisqu'il découvrira plus tard que sa protégée est en fait sa cousine.

¹⁷⁸ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 224.

¹⁷⁹ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 737.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 746.

Le cas de Guyonne Perrin de *L'Île de sable*, tout comme celui de Henriette, suggère que l'héroïsme féminin trouve sa pleine acceptation morale et rencontre la plus grande part d'admiration lorsqu'il émerge dans des conditions où les personnages masculins sont réduits à l'impuissance. Ayant découvert que son frère Yvon, un routier paresseux, a été condamné à la déportation en Amérique, Guyonne conçoit l'idée d'échanger ses vêtements avec lui et de prendre sa place à bord du navire, non pour vivre de grandes aventures mais pour assurer à son vieux père un soutien économique qu'elle-même en tant que femme aurait été incapable d'apporter.

Le besoin de corriger l'injustice faite envers le frère pousse également Euphémie Labarou à entreprendre une enquête pour trouver l'assassin d'Arthur. Sous ce noble motif, celle que Wenceslas Dick présente comme une détective improvisée¹⁸¹ s'inscrit dans une lignée d'enquêteuses fictives qui surgissent dans le roman populaire victorien au cours des années 1860. Ces personnages, observe Chris Willis, en viennent accidentellement à la profession d'enquêteur privé afin de trouver l'assassin d'un père ou d'exonérer un amant faussement accusé¹⁸². On sait combien l'image de gardienne de la famille associée à la femme est largement véhiculée dans la société occidentale à l'époque, même si dans les faits, la visibilité des femmes sur le marché du travail la contredit¹⁸³. Le discours fait ainsi appel à l'intérêt des lectrices pour la littérature populaire, lequel réside sûrement en partie dans sa propension à conjuguer les valeurs traditionnelles de loyauté et la mise en scène d'aventures trépidantes vécues par de jeunes héroïnes indépendantes. À cet égard, les romanciers québécois font preuve d'une connaissance notable des fictions populaires en vogue en Europe et aux États-Unis, lesquelles font une place plus importante à un personnage central féminin vers la fin du siècle.

Il appert donc que la loyauté envers un homme aimé constitue un prétexte moral par lequel les héroïnes peuvent entreprendre des actions qui les soumettent à divers dangers sans

¹⁸¹ Dick, *Un drame au Labrador*, p. 54.

¹⁸² Chris Willis, « The Female Sherlock. Lady Detectives in Victorian and Edwardian Fiction », janvier 2000. Page consultée le 24 juillet 2006.
www.chriswillis.freemove.co.uk/femsherlock.htm

¹⁸³ Fraisse et Perrot (dir. publ.), *Le XIX^e siècle*, p. 419-428.

encourir l'indignation de la société. La domination quasi exclusive des auteurs masculins dans la production de romans d'aventures ne permet pas d'envisager la participation du personnage féminin en relation avec la question de l'émancipation des femmes qui est débattue au cours du XIX^e siècle ; au reste, peu de romanciers se sont ouvertement exprimé sur la question dans leurs œuvres, sauf en matière de mariage, dont je traiterai dans le troisième chapitre.

Par contre, certaines pistes d'analyse se dégagent en ce qui concerne le traitement accordé aux conflits opposant les différentes loyautés montrées par les femmes. On peut ainsi établir que l'héroïne prend plus souvent partie contre son père en faveur de son fiancé, mais que, lorsqu'un frère et un amoureux s'opposent, la fidélité ira au frère plutôt qu'au prétendant. Dans *François de Bienville*, par exemple, Marie-Louise promet à Dieu d'entrer au couvent s'il épargne son frère blessé par une balle empoisonnée. La guérison de Louis force Marie-Louise à renoncer au mariage avec François et quand Louis délivre sa sœur de sa promesse en donnant sa bénédiction à ses épousailles, François meurt sur le champ de bataille, scellant le destin de sa fiancée qui était de se sacrifier pour le frère. Dans *Le chien d'or*, Philibert sauve Le Gardeur de la noyade et la reconnaissance qu'en éprouve sa sœur Amélie se transforme en amour pour le sauveur, mais, en tuant le père de Philibert, Le Gardeur rompt les fiançailles de Philibert et de sa sœur, qui, se trouvant déchirée entre sa loyauté pour un assassin et son amour pour le fils de la victime, trouve refuge dans un couvent.

Afin de saisir l'importance de la fratrie dans le roman d'aventures, il convient de prendre en considération les conditions de vie des auteurs québécois. Plusieurs des romans de la production ont été rédigés par de jeunes hommes célibataires, de sorte que pour ces romanciers, le modèle féminin prendrait forme dans le souvenir des relations avec des sœurs et de proches parentes. Cette adresse de Madame Tilly à Amélie dans *Le chien d'or* rend compte de la valeur du lien sororal : « l'amour d'une sœur, dit-elle, n'oublie jamais, ne se fatigue jamais, ne désespère jamais¹⁸⁴ ». Dans son ouvrage, *Histoire des frères et sœurs*, Didier Lett énonce que le frère et la sœur vivent une relation jugée généralement positive

¹⁸⁴ Kirby, *Le chien d'or*, t. 2, p. 282.

puisqu'elle exclut la concurrence, frère et sœur incarnant par ailleurs un modèle de couple idéal parce que fondé sur la chasteté¹⁸⁵.

Que dans le roman d'aventures le lien filial trouve sa plus grande expression dans un contexte où la présence maternelle fait défaut impliquerait que l'héroïne soit appelée à remplacer la mère en tant que protectrice de la famille. Par exemple, Guyonne accepte de se laisser déporter à la place de son frère après avoir passé la nuit devant la tombe de sa mère. « C'est elle qui m'a suggéré ce stratagème¹⁸⁶ », confie-t-elle. Dans *Le château de Beaumanoir*, Claire de Godefroy, soumise à la lâcheté de son père, tire sa force de sa mère décédée, qui lui fera consentir « à l'immolation de toute [sa] vie par piété filiale¹⁸⁷. » L'instinct maternel se traduit aussi par l'image de l'héroïque infirmière dont la société admire le dévouement – qu'on pense seulement au culte rendu à Florence Nightingale à la fin du siècle¹⁸⁸. Angèle Morlaix soigne Alphonse dans sa chambre de jeune fille, Éva Moririer se dévoue pour les blessés français et amérindiens sans distinction et Alice Cognard secoure Marc Évrard dans la forêt avec l'expertise d'un médecin.

De ses mains ensanglantées, Alice arracha plutôt qu'elle n'ouvrit le gilet qui couvrait sa poitrine, et déchira sa chemise en lambeaux qu'elle replia plusieurs fois. Quand elle jugea que la compresse était assez épaisse, elle l'appuya sur la blessure. Tout en l'y maintenant de sa main gauche, elle défait de la droite sa ceinture qui retenait l'épée, la remonta sous les bras, en ramenant les extrémités sur la poitrine où elle les rejoignit, passer dans la boucle d'argent l'autre bout de la ceinture qu'elle serra fortement en l'arrêtant ensuite avec soin¹⁸⁹.

La sollicitude de l'héroïne s'illustre également dans ses efforts pour racheter la faute de ses parents, surtout de son père. Alors que Léontine d'Aucheron accepte un mariage d'intérêt pour éviter la ruine de sa mère adoptive, que Claire de Godefroy se rapproche de Bigot pour faire annuler la dette de son père et que Laure Privat cède au chantage de Lapierre pour sauver la mémoire de son père accusé de trahison, Lucette envoie son salaire à ses parents qui

¹⁸⁵ Didier Lett, *Histoire des frères et sœurs*, Paris : Éditions de la Martinière, 2004, p. 179-180.

¹⁸⁶ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 235.

¹⁸⁷ Rousseau, *Le château de Beaumanoir*, p. 106

¹⁸⁸ Patricia Donhahue, *Nursing, the finest art. An illustrated History*, St-Louis, Toronto et Princeton : The C.V. Mosby Company, 1985, p. 238-239.

¹⁸⁹ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 731.

sont pourtant partiellement responsables de l'agression qu'elle a subie et Anna veille au chevet de son père qui se laisse détruire à petit feu par son frère Antoine. Tous ces actes de dévouement semblent à priori renforcer l'image du père en tant que figure la plus puissante de la famille au XIX^e siècle, celle à qui l'on doit le respect en toutes circonstances¹⁹⁰.

Or, si le roman d'aventures fait de l'héroïne un exemple de responsabilité familiale en la montrant comme une personne qui jamais n'abandonne les siens, alors le moindre acte subversif de sa part ne peut avoir pour origine un quelconque défaut de sa personnalité ; il sera imputé à la défaillance du chef de famille. Ce qui paraît être un renouvellement de la fidélité absolue au père implique en fait une remise en question de sa suprématie dans les sphères privée et publique. Le discours tend ainsi à valoriser la jeune fille, qui apparaît non seulement comme quelqu'un qui est capable de prendre des décisions pour elle-même et les autres, mais aussi comme une citoyenne plus utile et plus responsable que certains hommes matures quand elle fait preuve d'abnégation et d'héroïsme dans la défense de sa patrie. Cette stratégie discursive s'adresse manifestement aux lectrices, qu'on juge avides d'indépendance. Elle touche également le jeune lectorat masculin en lui laissant penser qu'en cas de conflit avec un aîné, la sœur ou la fiancée prendra son parti.

Le dénouement du récit va d'ailleurs dans le sens de cette stratégie : en récompense de leur loyauté, les héroïnes se voient généralement accorder le bonheur d'appartenir enfin à une famille unie ; si la majorité d'entre elles fonde une famille par le mariage avec le héros, quelques-unes retrouvent les parents disparus ou, en de rares exceptions, elles entrent au couvent. La mort représente une issue peu fréquente ; alors que la fin de Maria dans *Le cadet de la Vérendrye* répond essentiellement à un besoin de relancer l'intrigue par un effet dramatique, les décès de Josephine Pézard, d'Alice Cognard et de Guyonne relèvent de la sanction morale : Joséphine paie de sa vie l'ambition qui a guidé son choix d'époux et le rejet de son fiancé ; Alice meurt pour avoir soutenu la cause américaine avec son mari ; Guyonne décède en couches en avouant à Jean que leur mariage est maudit parce qu'elle avait promis de se vouer à Dieu s'il la sauvait du danger. Ironiquement, c'est après avoir affronté les

¹⁹⁰ Perrot (dir. publ.), *De la Révolution à la Grande Guerre*, p. 124.

dangers, la maladie et les blessures sous une identité masculine que Guyonne meurt pour avoir accompli son rôle de femme.

En assumant par substitution la responsabilité maternelle, les héroïnes réalisent la fusion de deux icônes privilégiés de la société québécoise : celles de la mère et de la vierge. En tant que sœur, fille et fiancée, la femme contribue à la promotion des valeurs de solidarité familiale, dans une société en voie d'industrialisation qui fragmente la famille. L'émigration aux États-Unis, l'urbanisation et l'augmentation du travail en usine détruisent progressivement les structures traditionnelles du monde rural, où les générations étaient plus unies. Les femmes doivent apprendre de plus en plus à subsister loin des parents et des frères et sœurs tandis que la précarité économique retarde les mariages, quand elle ne sépare pas les couples¹⁹¹. Dans de telles conditions, peut-on s'étonner que le roman d'aventures alimente le fantasme de la réunification des familles sous la vigile d'une jeune fille dévouée ? D'autre part, on ne saurait ignorer l'admiration que l'histoire québécoise d'alors voue aux vierges guerrières, de Jeanne d'Arc à Madeleine de Verchères, dont la popularité atteint son apogée au tournant du XX^e siècle et dont la commémoration a largement été utilisée à des fins nationalistes pour symboliser la résistance à l'envahisseur¹⁹². Plus que tout autre auteur, Joseph Marmette a vanté la bravoure de ses héroïnes de Nouvelle-France, qui ne font que refléter selon lui la réalité historique :

Permettez-moi, mesdames, de vous rappeler, si vous vous plaisez à l'oublier, que vos mères furent des femmes fortes, qui savaient aussi bien charger et tirer un mousquet, que vous promener vos doigts effilés sur les touches d'ivoire d'un piano ou suivre les capricieuses arabesques de vos broderies. [...] Ne riez pas, car si les exemples de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette vous paraissent d'une époque et d'un pays trop lointains, sachez que nous eûmes aussi des femmes héroïques, dont les noms figurent avec honneur dans les plus belles pages de notre histoire. [...] Apprenez-le donc à vos filles, ce noble nom de Verchères, et le soir, à la veillée, racontez-leur les beaux souvenirs qu'il rappelle, afin que si, par malheur, un jour leurs frères tombaient sanglants sur un champ de bataille, nos sœurs ne

¹⁹¹ Le collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, p. 141, 184.

¹⁹² En octobre 1692, Madeleine de Verchères, âgée de 14 ans, dirige la défense d'un fort de L'Est de Montréal contre une attaque iroquoise en l'absence de son père. Le souvenir de cet exploit a depuis été célébré par des cérémonies commémoratives, un film, un monument et des œuvres picturales. Colin M. Coates et Cecilia Morgan, *Heroines and History. Representations of Madeleine de Verchères and Laura Secord*, Toronto : University of Toronto Press, 2002, p. 69-94.

craignissent pas d'affronter les balles pour panser de nobles blessures et arrêter l'effusion du plus pur sang de la patrie¹⁹³.

Le discours de Marmette à l'intention de lectrices qui pourraient trouver ridicules les activités martiales de ses héroïnes tient compte d'une opinion selon laquelle l'héroïsme au féminin relève de la transgression morale et est même inconcevable. Conséquemment, les scènes où des femmes sont représentées dans la réalisation d'actions réservées aux hommes s'accompagnent généralement d'un discours justificateur. Dans *Les fiancés de 1812*, Joseph Doutre explique qu'il est plausible que Louise assimile les bases de l'escrime et du tir au pistolet en huit jours puisque l'on apporte guère plus de formation aux soldats professionnels de l'armée britannique¹⁹⁴. Marie-Louise charge les pistolets de son frère comme toute bonne femme savait le faire en Nouvelle-France, assure Marmette et si Guyonne et Berthe savent ramer, c'est parce qu'elles sont pauvres et ont dû participer aux activités de leur famille d'accueil. « Élevée côte-à-côte [*sic*] avec le dénuement [*sic*] ; ayant fréquemment rongé sa faim, la sœur d'Yvon ne ressentait pas comme ses compagnons ce besoin de nourriture qui croît par les entraves mêmes qui s'opposent à sa satisfaction¹⁹⁵ », explique Henri-Émile Chevalier pour justifier le sang-froid que montre son héroïne face à la famine.

De même, quatre héroïnes se travestissent pour obéir à un impératif hautement moral ; Louise et Alice le font pour éviter de subir la violence masculine le temps pour elle de rejoindre l'homme qu'elles aiment ; Henriette s'efforce aussi de ne plus attirer l'attention de bandits pendant qu'elle aide son frère fugitif ; quant à Guyonne, elle adopte les vêtements de son frère à l'unique fin de l'épargner en assumant son sort. En Nouvelle-France comme en Europe, une femme qui cache son identité sous des vêtements masculins contrevient à la loi et s'expose à de sévères punitions¹⁹⁶. Cependant, depuis la fin du XVIII^e siècle, le

¹⁹³ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 837-938.

¹⁹⁴ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 123-124.

¹⁹⁵ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 449.

¹⁹⁶ En 1696, Anne Edmond, de l'Île d'Orléans, est condamnée au châtimeut corporel pour s'être travestie afin de tromper les autorités sur l'imminence d'une invasion britannique et ainsi soustraire son amant à la milice. Sa fraude d'identité aurait soulevé plus d'indignation que son acte de trahison. Par ailleurs, en 1738, une Juive nommée Esther Brandeau, déguisée en marin, est arrêtée à son arrivée à Québec. Face à son refus de se convertir, les autorités la déportent en France. Coates et Morgan,

travestissement féminin devient un phénomène d'intérêt discernable dans les faits et dans la fiction. Cette forme de transgression jugée aberrante fascine néanmoins un public avide d'histoires inusitées et fait l'objet d'une certaine indulgence dans la mesure où elle répond à une nécessité. Ainsi, on considérera qu'une femme qui s'enrôle dans l'armée sous un déguisement masculin évite la dégradation de la prostitution et participe à l'effort de guerre¹⁹⁷. Paradoxalement, la femme qui s'immisce dans un milieu masculin risque de voir son subterfuge découvert et de subir ce à quoi elle tente d'échapper, une éventualité que le roman d'aventures québécois exploite particulièrement. Dans *Les fiancés de 1812*, Gustave, qui n'a pourtant pas percé le déguisement de Louise, se livre néanmoins à des tentatives d'attouchement sur la jeune femme. Dans *L'Île de sable*, Guyonne se voit découverte par le vil pilote Chedotel qui veut la contraindre à des faveurs sexuelles en échange de son silence.

Dans les deux cas, l'appropriation du vêtement masculin implique l'adoption du comportement de l'homme et la vertu féminine transparaît pour le héros impressionné comme Jean de Ganay qui se prend d'amitié pour le forcat : « la sévère beauté de ce jeune homme, sa physionomie intelligente, la douceur de ses traits, la chasteté de son maintien, surprisent l'écuyer¹⁹⁸ [...] Quand au brigand Gustave, il ira même jusqu'à renoncer à sa vie criminelle au contact de son noble prisonnier. « Ce jeune homme avec sa figure virginale et innocente, la douceur de ses paroles, la grâce et la noblesse de sa démarche me tira d'un long sommeil¹⁹⁹ ». Rongé de remords à la vue du gentilhomme qu'il fut jadis, Gustave renonce à attaquer avec sa bande le manoir qui se trouve dans les environs et qui appartient aux Saint Felmar. « Je rends grâce aujourd'hui d'avoir trahi la confiance du jeune homme [...] Sans l'intérêt que j'ai conçu pour lui et qui m'inspira de le conduire aux États-Unis, ma troupe entière tombait sur ma famille et y exerçait des ravages terribles²⁰⁰. »

Heroines and History, p. 26-27. Voir aussi Christine Bard et Nicolle Pellegrin, « Introduction », in Le collectif Clio, *Femmes travesties, un « mauvais genre »*, Toulouse : Clio/Presses universitaires du Mirail, 1999, p. 7-19.

¹⁹⁷ Sarah Burton, « Women Soldiers in the Civil War », *The Beaver*, août-septembre 2002, p. 30.

¹⁹⁸ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 309.

¹⁹⁹ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 214.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 222.

Victime impuissante ou aventurière entreprenante, l'héroïne enrichit la dynamique du récit d'aventures par les dangers qu'elle affronte, mais sa plus grande contribution reste la force de sa conviction morale qui constitue le principal support des héros dans leur lutte contre les actions des vilains.

2.5 Le vilain

2.5.1 La définition et les fonctions du vilain

Depuis l'émergence de la fiction, le scélérat ou vilain, *the villain* pour les Anglais, constitue la figure indispensable d'un récit, à plus forte raison dans la fiction d'aventures qui se nourrit de complots et de combats. Toutes les littératures à différentes époques privilégient certains archétypes du mal, le rôle social et la nature des actions évoluant selon les imaginaires ; le Moyen Âge abhorre les chevaliers félons, symboles d'égoïsme et d'impiété par excellence, alors que le XVIII^e siècle consacre la popularité des pirates et voleurs de grand chemin, qui évoquent le mouvement et le goût de l'exotisme. Le XIX^e siècle pour sa part a vu l'émergence du meurtrier ; celui dont les tueries passaient inaperçues dans le sillage des guerres anciennes devient, dans une société régie par la loi, le plus dangereux agent du mal²⁰¹. L'Ouest américain a eu Billy le Kid, l'Angleterre, Jack L'Éventreur, le Québec a son Charles Chambers, des figures bien réelles dont la renommée, cependant, a acquis des proportions considérables et a contribué à façonner des mythes qui ont servi de modèles à plusieurs incarnations romanesques. Sans Chambers, aurait-on vu Maître Jacques sévir dans les pages de *La fille du brigand* ou Giacomo Petrini dans *Sabre et scalpel* ?

En matière de cruauté, la fiction d'aventures révèle des influences théâtrales majeures : de Shakespeare, on a tiré des attitudes du « mauvais génie », homme qui sous l'apparence de l'ami ou du conseiller trompe et complotte la destruction de celui qui lui voue sa confiance. L'ombre de Iago dans *Othello* se profile derrière Picounoc, qui distille à l'oreille de Djos le venin de la jalousie en lui faisant croire que sa femme le trompe, ou derrière Deschesnaux,

²⁰¹ John Mortimer, « Introduction », John Mortimer (dir. publ.), *The Oxford Book of Villains*, Oxford et New York : Oxford University Press, 1992, p. VIII.

quand il incite l'intendant Hoquart à renier Joséphine dans *Le manoir mystérieux*. La vilénie québécoise est marquée au coin du machiavélisme le plus sophistiqué avec son cortège de complots et de manipulations, qui vont souvent au-delà de la violence brutale et, comme les traîtres de la scène élisabéthaine, les méchants incitent les autres à se détruire eux-mêmes, autant qu'ils peuvent les détruire²⁰².

Certains vilains du roman historique recourent à une rhétorique de l'excès manifestée par des tirades enflammées où se dévoile leur prétention au mal absolu : « par Satan²⁰³! » ; « Le diable est pour moi²⁰⁴ », « au nom du diable²⁰⁵ », « le diable nous pousse...²⁰⁶. » Ils héritent des traîtres du mélodrame des emportements amoureux d'un grand effet dramatique²⁰⁷ : « Si j'avais deux âmes, je les vendrais l'une après l'autre à Satan pour que cette femme fut à moi²⁰⁸! » s'exclame Bigot. « Puisque tu veux l'avoir, viens donc prendre son cadavre²⁰⁹! » s'écrit Petrini avant de poignarder Ernestine, dans une scène récurrente du répertoire de boulevard où héros et brigand s'affrontent pour la jeune fille. Rires sataniques, apparitions, évasions spectaculaires : les excentricités du vilain sont au diapason du Diable séducteur que plusieurs contes mettent en vedette²¹⁰.

Le personnage malfaisant remplit diverses fonctions par rapport à la structure interne du récit et à l'acte de lecture. Au niveau narratif, il détermine le déroulement des événements en tant qu'agent perturbateur, dont les actes entraînent une réaction défensive de la part des

²⁰² [S.A], « Scélérat (*Villain*) », in Henry Suhamy (dir. publ.), *Dictionnaire Shakespeare*, Paris : Ellipses, 2005, p. 356-357.

²⁰³ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 849-920 ; William Kirby, *Le chien d'or*, volume 1, p. 238.

²⁰⁴ Dick, *Un drame au Labrador*, p. 39.

²⁰⁵ Angers, *Les révélations du crime*, p.55.

²⁰⁶ Houde, *Le manoir mystérieux*, p. 145.

²⁰⁷ Anne Ubersfeld, « Mélodrame », in Collectif, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, p. 450-456.

²⁰⁸ Marmette, *ibid.*, p. 928.

²⁰⁹ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 158.

²¹⁰ Daniel Mativat, « Le personnage du diable dans le conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Étude socio-textuelle », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1979, p. 7, 20-21.

autres personnages. La nature de ces actes ainsi que leur motivation tend par ailleurs à évoluer au cours des publications ; le roman d'aventures gothiques privilégie les vilains brutaux que l'on qualifierait aujourd'hui de psychopathes par leur absence de compassion et de remords, leur aptitude au mensonge et le sadisme narcissique avec lequel ils exécutent leurs forfaits²¹¹. Par la suite, le roman historique, qui fonde la lutte entre le bien et le mal sur un antagonisme ethnique, crée des vilains amérindiens et anglais, ces hommes agissant avant tout sous le motif de la haine envers les Français. Le scélérat se présente alors moins sous la forme d'un prédateur que d'un adversaire, introduisant une notion d'égalité entre les combattants, que le roman gothique, essentiellement axé sur un rapport agresseur-victime, ne connaissait pas. En revanche, le mal dans le roman social retrouve en partie son caractère d'origine avec le retour aux criminels en quête de proies à détrousser. Toutefois, leurs méthodes se sont affinées à mesure qu'ils s'insinuent dans les hautes sphères de la société et qu'on les voit recourir aux changements d'identité, à la corruption et au crime organisé ; c'est l'ère du coureur de dot et du génie criminel qui peuvent planifier leur entreprise sur plusieurs années.

Le traître occupe la fonction de personnage repoussoir par la démonstration de son immoralité et l'exemplarité de la punition qui lui est réservée, car, si le bien n'emporte pas toujours la reconnaissance, le mal est assuré d'être sanctionné. Ainsi donc, qu'il suscite la peur, la haine, voire même l'admiration, le vilain est conçu pour conforter le lectorat dans ses choix moraux. La pulsion de destruction et l'instinct de révolte présents en chacun trouve un exutoire dans ces personnages à travers qui se vit l'expérience de la méchanceté par procuration. Au reste, ils sont une importante source de divertissement, comparés aux héros affadis par les exigences de la vertu, de sorte qu'ils demeurent plus longtemps dans les mémoires en remportant une victoire symbolique, sinon réelle ; Bigot, Picounoc et Cambray entre autres soulèvent l'intérêt à la lecture bien plus que leurs opposants.

²¹¹ Dès le début du XIX^e siècle, le comportement psychopathe est diagnostiqué sous l'appellation de « manie sans délire », puis « folie morale ». Il est plausible que les auteurs québécois, par la lecture de romans européens ou de comptes rendus judiciaires dans les journaux, aient partagé l'intérêt de l'institution médicale pour les cas de démence criminelle. J. Reid Meloy, *Les psychopathes : essai de psychopathologie dynamique*, Paris : Frison-Roche, 2000, p. 21-29.

Par delà le plaisir littéraire qu'il engendre, le vilain fascine les bien-pensants et renouvelle sans cesse les interrogations sur la nature du mal dans la société. Qu'est-ce qui fait qu'un individu parmi tant d'autres en vient à se transformer en monstre : tare congénitale, conditions matérielles, antécédents familiaux ? Si le débat perdure, il n'en reste pas moins que le comportement criminel et tout ce qui appartient au domaine de la transgression nous informent davantage sur les changements culturels que le respect de la norme ; quand les vertus essentielles persistent d'une époque à l'autre, les attitudes par rapport à la moralité et à la loi évoluent.

2.5.2 Les actions

Une première constante qui se dégage de l'attitude du personnage mauvais dans son rapport à la société québécoise est qu'il ne cherche en aucun cas à en renverser l'ordre politique et social. De fait, il n'existe aucun vilain annexionniste, sympathique à l'invasion américaine ou patriote, si l'on excepte Mélas Vincent dans *Captive et bourreau* qui participe aux rébellions pour racheter ses fautes, devenant ainsi un héros. L'action séditeuse, pour les rares fois où elle se manifeste, reste l'apanage du personnage positif. C'est que la subversion a toujours été associée à une prise de position libérale et à la défaite ultime. Les marchands partisans des Américains, comme Marc Evrard dans *La fiancée du rebelle*, les annexionnistes, comme Alphonse dans *La jolie fille du faubourg Québec*, ou les patriotes, comme Paul Turcotte dans *Les mystères de Montréal*, ont tous vu leurs espoirs anéantis. Or, la défaite est présentée de manière à susciter la compassion du lectorat visé. Le lecteur « idéologique », c'est-à-dire l'image du lecteur que le narrateur donne à voir lorsqu'il s'adresse à lui, est une personne qui a déjà souffert d'une position sociale inférieure. Même les jeunes bourgeoises qu'interpelle Joseph Marmette sont perçues comme des victimes de leur mode de vie futile et contraint.

À l'opposé, les vilains sont des gagnants dans la société et ne méritent, de fait, aucune pitié ; ils servent les autorités afin de se rapprocher du pouvoir et ainsi assurer leur emprise sur les autres, aussi les trouve-t-on régulièrement dans l'orbite des élites politique et

économique, mais pas religieuses ; le respect de l'Église catholique empêche l'existence dans nos romans d'un Frolo²¹² ou autres prêtres déments de la fiction étrangère. En revanche, les scélérats sont officiers, aristocrates, marchands ou banquiers, tous exploitant le préjugé répandu qui affilie l'apparence et la respectabilité. « Quel bel homme ! son père a dû être au moins duc ou marquis²¹³ ! » s'exclame la tutrice d'Ernestine devant Giacomo Petrini.

Une femme s'attache volontiers aux grands vices comme aux grandes vertus, pourvu que l'objet de son amour sorte de la ligne ordinaire. Les extrêmes la captivent, en bien comme en mal. Nous constatons le fait sans prétendre l'expliquer²¹⁴.

Il a été énoncé en début de chapitre que le roman d'aventures sociales met en place une certaine normalisation de la vertu, le bien pouvant se rencontrer davantage dans l'homme simple que dans son supérieur. Le vilain tend ainsi à rassembler autour de lui toutes les suspicions liées à l'exercice du pouvoir. Mais, à la différence du politicien ou de l'homme d'affaires évoluant dans la société réelle et qui se contente généralement d'accumuler les pouvoirs et la richesse, le vilain littéraire a besoin de plus : il lui faut faire le mal, par plaisir ou rancœur. Avant tout, il lui faut une femme, son choix se portant toujours sur l'innocente jeune fille qui en aime un autre et se refuse à lui. Pour s'en emparer, il profitera de l'autorité paternelle qui pèse sur les jeunes filles de l'époque. Quand le mariage requiert l'assentiment parental, à plus forte raison dans les classes bourgeoises²¹⁵, beaucoup de femmes subissent des pressions afin de réaliser une union avantageuse du point de vue matériel et social²¹⁶. Certes, la plupart des filles, pauvres ou riches, aspirent à un « bon parti », mais la demoiselle aisée a plus l'heur d'attirer le vilain qui confond souvent amour et cupidité. À travers les

²¹² Frolo est le prêtre dominateur et licencieux créé par Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris* (1831), Ugo Dèttore, « Frolo, Claude », in Collectif, *Dictionnaire des personnages de tous les temps et de tous les pays*. Coll. « Bouquins », Paris : Robert Laffont, 1960, p. 399.

²¹³ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 51.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 117.

²¹⁵ Les jeunes personnes issues des milieux ouvriers, qui n'étaient pas soumises à la nécessité de préserver un important patrimoine familial, bénéficiaient en général d'une plus grande indépendance vis-à-vis de leurs parents. Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, p. 167 ; Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 92-107.

²¹⁶ Gagnon, *ibid.*, p. 141.

personnages de James Evil, de Petrini, de Lapierre et Bigot dans *Le manoir mystérieux*, qui se présentent sous leur forme la plus distinguée pour manipuler les pères afin d'obtenir la main des filles, une portion du discours soutient que les parents oppriment les enfants en devenant les complices naïfs de la norme sociale.

Quelle que soit son attitude par rapport à ses proches, le vilain reste un être condamnable par les actions illégales qu'il commet. Dans cette catégorie se situe en premier lieu le vol, mais non pas le vol médiocre auquel s'adonnent tant de petits truands dans les villes ; les criminels se retrouvent en majorité à la tête de réseaux organisés, certes moins ambitieux que les loges du Grand dans *Les fiancés de 1812*, mais autrement plus dangereuses. En effet, le bandit malfaisant, contrairement au brigand romantique, ne vole pas par conscience sociale et ne s'encombre pas de partager les richesses ou de ménager les femmes et les curés. La bande de Cambray fait régner la terreur à Québec en volant les églises et en s'introduisant la nuit dans les chaumières pour torturer, violer les femmes et parfois tuer les infortunés. Les groupes criminels, tant ceux de Maître Jacques, Petrini, Darcy et Mirebelle que de Cambray et Bigot, dévoilent des pratiques similaires qui s'inspirent d'une image généralisée que l'opinion publique s'est forgée sur « les armées du crime » décrites dans les journaux et les romans populaires venus d'Europe dans le but ultime de moraliser et de normaliser la société²¹⁷. C'est la chronique judiciaire dans les journaux qui agit à titre de relais discursif entre l'opinion publique et la fiction. Les écrivains et les lecteurs sont familiers avec le métalangage policier et juridique employé par la presse et partagent ainsi une vision commune, vraie ou distordue pour les besoins du sensationnalisme, des agissements criminels. Les groupes organisés sont dépeints comme exerçant la loi du silence sur leurs membres, punissant les délateurs, étendant leurs ramifications par la corruption des élites judiciaires et protégeant leurs repaires par des codes secrets, à témoin cette devise « mafieuse » partagée par les hommes de Petrini.

Chi tace sta ricco

*Chi parla sta morto*²¹⁸

²¹⁷ Dominique Kalifa, *Crime et culture au XIX^e siècle*, Paris : Perrin, 2005, p. 143-144.

²¹⁸ « Celui qui se tait est riche ; celui qui parle est mort. » Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 95, 192.

Le crime organisé constitue une force émergente dans les sociétés industrialisées parce qu'il coordonne les atteintes à la propriété et se dissimule derrière une hiérarchie, rendant la répression policière de plus en plus ardue²¹⁹. C'est pourquoi il fascine le public en lui laissant entrevoir l'existence d'un monde parallèle, puissant et hermétique, mais auquel la fiction prétend donner l'accès. Le phénomène du banditisme urbain se veut ainsi plus intéressant que la piraterie qui se déroule hors de la sphère publique et appartient à un âge révolu. Si les flibustiers captivent encore les amateurs de romans de cape et d'épée en Europe²²⁰, au Québec, seuls Larençon dans *La jolie fille du faubourg Québec* d'Henri Émile Chevalier et Charles Gagnon dans *Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier appartiennent encore à cette catégorie de vilains.

La fraude reste une forme de criminalité plus accessible et choquante parce qu'elle se trouve à portée de plus de gens, en même temps qu'elle gagne l'admiration lorsqu'elle relève de l'inventivité. Si le lecteur peut rager en voyant comment Charles Gagnon soudoie un agent des postes pour détourner le courrier et ainsi empêcher Paul de contacter sa fiancée, il ne pourra que s'esclaffer devant l'ingéniosité perverse du comte de Bouctouche. Ayant épousé la nièce d'un riche armateur dans l'espoir d'hériter de sa fortune, Bouctouche voit le trésor de la famille Malpèque légué plutôt à son fils, le vicomte, mais ce dernier meurt de maladie. Pour éviter de rendre l'héritage à la famille, Bouctouche conçoit l'idée de substituer à son petit garçon le jeune petit Pite qu'il achète à ses parents pour 100\$. Afin de renforcer la supercherie, il tatoue sur la fesse du prétendant la marque de naissance que possédait son fils. Malheureusement, ses plans sont anéantis par l'indiscipline du gamin des rues, incapable de se comporter en fils d'aristocrate.

La fraude en tant que telle ne compromet pas directement la sécurité des personnes et ne représente certes pas l'une des pires actions des vilains si on la compare à l'enlèvement et à la séquestration. Dès le roman gothique et jusqu'à la fin du siècle, les vilains capturent des femmes pour des raisons aussi diverses que la vengeance, la cupidité ou le désir sexuel. Mais

²¹⁹ Paul Lunde, *Crime organisé : un guide complet de l'industrie la plus rentable du monde*, trad. de l'anglais par Semie La Mascara, Montréal : Trécarré, 2003, p. 192.

²²⁰ Voir entre autres le cycle des corsaires (1898-1908) de Rafael Sabatini.

en fait, l'acte lui-même, son ignominie, reste plus important que sa motivation. Le colporteur qui kidnappe Pierre Cholet, son frère et son cousin n'a aucune raison valable d'agir ainsi, si ce n'est une rancœur envers madame Cholet qui lui a refusé de l'argent, réaction beaucoup trop commune pour qu'un homme risque la prison à cause d'une vengeance aussi radicale. Qui plus est, le capitaine à qui il vend les enfants n'a pas besoin de main-d'œuvre et s'occupe des petits comme de ses fils. Ce que ce crime dénote en fait, c'est une anxiété de l'étranger répandue dans la culture rurale du Québec traditionnel et qui s'incarne dans la peur du quêteux ou du « Bonhomme sept heures » dont nos grands-mères prédisaient la visite pour menacer les enfants turbulents et qui trouve son équivalent en Europe dans la peur des Gitans.

Ainsi l'enlèvement, s'il est orchestré par le vilain, reste fréquemment accompli par des acolytes représentés comme des figures de cauchemar. Maître Jacques, Petrini et Mirebelle emploient leurs hommes de main brutaux pour s'emparer des jeunes femmes qu'ils convoitent ; quant à Bigot, tel qu'imaginé par Marmette et Rousseau, il recourt à des serviteurs particulièrement menaçants : Louis Sournois s'approche de Berthe, qui est terrifiée par des yeux sortis de leurs orbites, un nez écrasé, des dents pointues et des mâchoires qui « avaient une grande ressemblance avec celles d'un loup²²¹ » – l'analogie au folklore est évidente. Dans *Le manoir mystérieux*, Bigot attire Claire dans un traquenard sous le prétexte d'une blessure que son père aurait subie pour ensuite l'enlever et la confier à un geôlier qui tente d'en abuser. Antoine Bouet et Mélas Vincent, pour leur part, font appel à des Amérindiens cruels et d'apparence diabolique pour procéder à l'enlèvement. Le crime par homme interposé permet au chef de ne pas s'impliquer personnellement afin, dans le cas où il faut faire disparaître la jeune femme, de ne pas attirer l'attention, ou de pouvoir se rapprocher sentimentalement d'une victime moins traumatisée par sa présence. C'est le cas notamment de Maître Jacques et de Petrini qui se présentent comme des sauveurs auprès de leurs prisonnières.

De tous les crimes évoqués dans le roman d'aventures, l'enlèvement est sans doute celui qui s'apparente le plus à un artifice littéraire destiné à entretenir la tension dramatique car il

²²¹ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 828.

prend peu racine dans la réalité du Québec au XIX^e siècle. L'ethno-historien Guy Giguère a relevé des cas sordides de meurtres d'enfants, crimes isolés de désaxés ou de parents indignes²²². Quoi qu'il en soit, la représentation des actes criminels se rallie davantage à l'imaginaire qu'à la réalité, par exemple, le cas de Mélas enlevant la petite Armande au berceau avec le dessein de consacrer sa vie à la maltraiter pour faire payer sa mère d'avoir repousser son amour tient de l'absurde. Comment aussi justifier qu'un séducteur aussi riche que Bigot consacre ses efforts à kidnapper des demoiselles innocentes quand toutes les femmes de Québec s'offrent à lui ? Ou que Mirebelle enlève Églantine pour son argent alors qu'il s'enrichit déjà par le crime ?

Si l'enlèvement renvoie à une manifestation de préoccupation collective, ce serait peut-être l'anxiété de la séparation qui représente une réalité quotidienne pour les Québécois. Dans une société qui en moyenne produit des familles nombreuses, les périodes de difficultés économiques, comme celles qui affligent le pays à la veille des rébellions ou celles que connaissent à différents moments les milieux agricoles ou ouvriers urbanisés, le décès d'un des parents entraîne souvent la dispersion des enfants qui sont alors répartis chez des proches, voire à l'orphelinat²²³. Par ailleurs, les cas d'abandon d'enfants à la crèche sont fréquents²²⁴. Si l'on prend aussi en considération le nombre de jeunes filles « placées » dans le travail domestique ou envoyées à l'usine, on peut en conclure que beaucoup de femmes et d'enfants passent l'essentiel de leur temps sous la supervision de personnes qui n'ont peu ou pas de lien familial avec eux. On conçoit donc aisément le stress qu'une telle situation engendrerait, sans même tenir compte des abus physiques et psychologiques qui pourraient en découler²²⁵. Le vilain remplirait alors une fonction métaphorique en canalisant toutes les formes

²²² Guy Giguère, « L'histoire se répète. Des enfants martyrisés », *Le Journal de Montréal*, 23 juillet 2006.

²²³ Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, p. 175-176.

²²⁴ En 1875, les couvents des sœurs grises estiment recevoir en moyenne deux enfants par jour, Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, p. 175-176.

²²⁵ La Commission royale d'enquête sur les relations entre le capital et le travail (1889) fait état de pratiques d'enfermement et de châtiments corporels sur des jeunes ouvriers des deux sexes. Fernand Harvey, *Révolution industrielle et travailleurs. Une enquête sur les rapports entre le capital et le travail au Québec à la fin du XIX^e siècle*, Montréal : Boréal Express, 1978, p. 33, 68, 144.

d'exploitation, ce qui expliquerait l'absence de logique de ses motivations. Ses actions témoignent également d'une croyance relativement réconfortante que les individus mauvais, et non pas les structures défailtantes, causent la souffrance des gens.

Par ailleurs, le roman historique nie la responsabilité collective de la colonie dans son échec militaire et utilise le vilain comme bouc émissaire. Dans les trois romans qui lui sont consacrés, François Bigot est tenu pour le principal responsable de la chute de la Nouvelle-France. William Kirby l'accuse d'avoir causé la faillite de l'Acadie, dont il était gouverneur, par ses fraudes, puis « [i]l ruina la Nouvelle-France, par égoïsme d'abord, et ensuite pour ses protectrices, et pour la foule des courtisanes et des fragiles beautés de la Cour [...] malgré tous les efforts des *honnêtes gens*, les bons, les vrais habitants de la colonie²²⁶ ». Joseph Marmette lui impute tous les malheurs du pays : d'extorquer la population sur la vente du grain, de multiplier les banquets orgiaques pendant que la population crie famine et de négliger la défense de Québec. Il adopte la théorie, avancée dans un mémoire de la Société historique de Québec, selon laquelle l'intendant aurait vendu la colonie aux Anglais pour couvrir ses malversations et retourner en France sans être inquiété²²⁷.

En réalité, l'administration de Bigot a sans doute contribué à détériorer les conditions de vie des Canadiens avant la Conquête, mais il n'existe aucune preuve d'une machination aussi étendue, selon Guy Frégault qui énonce que l'image de l'intendant, présentée dans les œuvres comme une incarnation du mal absolu, aurait permis à l'historiographie du XIX^e siècle d'exonérer les Canadiens français pour la défaite²²⁸. Une même intention aurait pu animer Wenceslas Eugène Dick quand il a montré comment Lapierre a livré le régiment sudiste du colonel Privat à l'armée du Nord, causant la mort de ce dernier. Attribuer l'échec des armées confédérées à la trahison revient à en retirer la responsabilité aux braves Canadiens français qui ont joint ses rangs.

²²⁶ Kirby, *Le chien d'or*, t. 1, p. 87.

²²⁷ [S.A.], *Mémoire sur les affaires du Canada depuis 1749 jusqu'à 1760*, Québec, Société historique de Québec, 1838, cité dans Joseph Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 807.

²²⁸ Guy Frégault, *François Bigot, administrateur français*. Coll. « Bibliothèque d'Histoire », Montréal : Guérin, 1994 [1948], p. 34, 391-392.

La même stratégie transparait dans *Les mystères de Montréal* où l'on assiste à la destruction du mouvement patriote par la faute des Bureaucrates comme Charles Gagnon. « Cette défaite des patriotes était son œuvre. [...] En agissant ainsi le but de Charles Gagnon était de livrer son rival aux mains des Anglais et pour cela il avait fait marcher les Habits-Rouges sur les cadavres de ses compatriotes...²²⁹ » Ainsi, la perpétration d'un crime privé, pour la possession d'une femme, amène le vilain à anéantir l'idéal national, qu'il s'agisse de la Nouvelle-France, d'un Sud indépendant ou d'un Canada libéré de l'Empire britannique.

Cependant, aucun crime ne peut se comparer au meurtre, l'action la plus moralement inacceptable et qui encourt la peine capitale dans la plupart des États au XIX^e siècle. Inutile d'invoquer que l'opinion publique tend généralement à évaluer les différents degrés de gravité d'un acte homicide, faisant montre de plus d'indulgence envers le crime non prémédité et motivé par l'émotion. Philippe Aubert de Gaspé rejoint probablement plusieurs lecteurs lorsqu'il écrit au sujet de Lepage :

Je conçois que l'Espagnol vindicatif attende son ennemi au détour sombre d'une forêt et lui plonge son poignard dans le cœur ; que le Corse sauvage attende sur le haut d'un ravin l'objet de sa *vendette* et, d'un coup de sa carabine, l'étende à ses pieds ; que l'impétueuse Italienne porte un stylet à sa jarretière et perce le sein d'un amant infidèle ; il y a quelque chose de grandiose dans leur action ; le premier appelle sa vengeance « le plaisir des dieux » et dit avec le poète anglais que « c'est une vertu ». Le second a une dette sacrée à payer : son père peut-être la lui a-t-il laissée ! La troisième a son excuse dans la passion la plus puissante du cœur humain, l'amour, source de tant d'erreurs. [...] Mais ce que je ne puis concevoir et ce qui répugne à la raison, c'est qu'un être, auquel on ne peut refuser le nom d'homme, puisse s'abreuver du sang de son semblable pour un peu d'or...²³⁰

Notons que dans son panorama des passions meurtrières, de Gaspé inclut d'autres peuples latins que les Canadiens-Français. Or, comme Lepage, la majorité des vilains du roman d'aventures tuent de sang froid et en grande partie pour éliminer un obstacle à l'enrichissement ou à une relation avec une femme. En effet, seuls les Amérindiens tuent par haine, notamment Loup Cervier dans *Charles et Éva* et Dent-de-Loup dans *François de Bienville* de Joseph Marmette, qui s'acharment contre les Blancs, le premier parce que son

²²⁹ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 57.

²³⁰ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 22-23.

épouse blanche a été tuée par les siens, le second parce après avoir été retenu prisonnier à Schenectady, il fut renié par sa tribu.

Bien que la colère née de l'injustice donne lieu à des scènes d'une violence dramatique propres à pourvoir le lecteur en émotions fortes, elle ne remplit pas suffisamment d'espace dans un feuilleton ni ne contribue à maintenir un certain niveau de suspense. Cela explique en partie pourquoi les intrigues s'attardent davantage aux machinations complexes et d'autant plus inquiétantes qu'elles se portent parfois sur plus d'une génération, comme la tentative de Léon Rivard pour tuer Pierre Saint-Luc, après avoir empoisonné Alphonse Meunier et faire réclamer l'héritage par un orphelin qu'il fait passer pour un fils naturel du marchand. Dans *Le chevalier de Mornac*, Villarme tue la mère de Jeanne de Richecourt par dépit amoureux, puis fait accuser le mari de la dame, après quoi, il jette son dévolu sur l'héritière et tente d'assassiner Mornac, son protecteur. Picounoc le maudit conçoit certainement le complot le plus tordu de tous pour éliminer à la fois sa femme Aglaé, qu'il a épousée pour sa terre, et le mari de Noémie dont il se dit amoureux. Lentement, il incite Djos à la jalousie en lui laissant entendre que Noémie le trompe avec le médecin du village. Djos, voyant Picounoc avec celle qu'il croit être Noémie, tue Aglaé d'un coup de pierre. Picounoc fait alors accuser son voisin de meurtre et lors, du retour de ce dernier vingt ans plus ans, il assassine Geneviève, le seul témoin de son crime.

Les meurtres avec préméditation constituent sûrement dans la société comme dans la fiction d'aventures la plus grave forme de cruauté car non seulement placent-ils les victimes dans l'incapacité totale de se protéger, mais ils impliquent aussi dans plusieurs cas un abus de confiance. Donner la mort à une épouse, un parent ou un frère rompt le pacte de protection mutuelle qui lie les membres de la famille, attaquant le fondement même de la société. Le caractère scandaleux de tels actes se reflète dans le traitement que les journaux ont accordé aux affaires réelles survenues au cours du siècle²³¹. Les actes criminels des vilains en révèlent moins cependant sur l'évolution des mentalités québécoises en matière de droits des personnes que les comportements légaux, ou du moins insuffisamment réprimés par la

²³¹ *Crimes et Châtiments. La petite histoire du crime au Québec* d'Hélène-Andrée Bizier rassemble certaines des affaires de meurtres ayant défrayé la chronique du XVIII^e au XX^e siècle. Montréal : Stanké, 1981.

justice, qui soulèvent des questions d'ordre moral. Quel est l'impact du mensonge et de la fausse représentation dans les relations sociales ? À partir de quel point l'autorité parentale devient-elle abusive ? Le roman d'aventures, particulièrement du type social, participe à la dénonciation d'attitudes qui sont de plus en plus jugées inadmissibles mais pour lesquelles s'exerce peu ou prou la répression judiciaire. C'est le cas notamment de la manipulation mentale et des mauvais traitements sur des personnes à charge.

C'est un truisme d'affirmer que la civilisation atlantique du XIX^e siècle reste imprégnée des vertus chrétiennes d'humilité, de charité et de dévotion, surtout au Québec où l'Église catholique exerce une influence notable, quoique loin d'être absolue, sur les comportements sociaux²³². Les vilains qui apparaissent dans le roman d'aventures durant la seconde moitié du siècle évoluent dans un monde de plus en plus régi par les exigences du conformisme. C'est pourquoi ils s'efforcent de dissimuler leurs vices sous un vernis de vertus qui, si elles trompent leur entourage, se dévoilent aux lecteurs dans toute leur hypocrisie. Léon Rivard se fait passer pour un ascète distribuant son salaire aux pauvres et cette réputation lui permet de manipuler le juge de la Cour des preuves afin qu'il reconnaisse Jérôme comme l'héritier de Meunier.

... je me suis décidé à convertir les trois mille piastres, que me lègue M. Meunier, en quelque bien-fonds qui deviendra la propriété du pauvre orphelin.

– Vous faites là une noble et belle action, docteur, permettez-moi de vous dire, sans flatterie, que vous êtes le meilleur et le plus saint homme que je connaisse²³³ !

L'attitude de Picounoc, pour sa part, relève de la cruauté la plus pure ; pendant vingt ans, l'habitant va s'acharner sur Noémie afin de l'amener à l'épouser. Il se présente comme un homme pieux et couvre la femme de Djos de services qu'il fait payer par les autres, jouant les amoureux transis et s'engageant à financer les études de droit de son fils.

– Vous ne voulez pas m'aimer, de bon gré – ajouta-t-il en souriant – vous m'aimerez de force : je vous rendrai tant de services que je gagnerai votre affection, et vous finirez par vous jeter dans mes bras, quand tout le monde vous abandonnera. N'importe, je ne vous garderai

²³² Philippe Sylvain, Nive Voisine et Lucien Lemieux, *Les XVIII^e et XIX^e siècles*. T. 2 de *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal : Boréal Express, 1989, p. 441.

²³³ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 455.

point rancune. Savez-vous que je suis presque heureux des malheurs qui fondent sur vous ? Ils me fournissent l'occasion de vous faire du bien.

– Que vous êtes bon²³⁴ !

En désespoir de cause devant la fidélité de Noémie, Picounoc la réduit au dénuement : il pousse les hommes engagés sur sa ferme à l'ivrognerie pour qu'ils ne travaillent pas et s'arrange avec un usurier pour que la dame fasse faillite, puis il rachète sa maison aux enchères et l'offre à la veuve dont la reconnaissance s'exprime par le consentement au mariage. La duplicité de ces deux hommes, à laquelle s'ajoutent celles de Petrini, Lapierre et Deschesnaux, s'étale devant le lectorat afin de le faire réagir face à une telle naïveté de la part des victimes. Cette hypocrisie suggère que la perception de la moralité catholique évolue au cours du siècle ; alors que les premiers vilains du roman gothique ont peine à dissimuler leurs turpitudes et que ceux du roman historique s'affichent par l'uniforme ou la coiffure de plumes, le roman social introduit la figure du faux gentilhomme, dont l'aura de bonté brille si fort qu'elle entraîne la suspicion. Si l'homme ne doit pas paraître trop riche, ou trop noble, il ne doit pas non plus être trop vertueux, sous peine de faire croire à une dissimulation. De fait, les individus trop innocents, ceux qui n'ont jamais péché, tombent le plus rapidement victimes des vilains.

Aussi graves que soient le mensonge et l'exploitation, ils n'atteignent pas autant les victimes que les abus physiques. Rappelons que l'époque offre peu de protection concrète contre la maltraitance des femmes, des enfants et des aînés, ce qui ne signifie pas pour autant que la population ne soit pas sensibilisée à la brutalité à l'intérieur de la famille²³⁵, phénomène d'autant plus préoccupant qu'il appartient à la sphère privée et initie une politique du silence. Quand Cambray bat son vieux père ; quand Saint-Felmar séquestre sa fille dans son manoir ou quand Mélas maltraite Armande dans une tribu amérindienne, ce sont là des actions cachées, sans impact direct sur la communauté et pourtant, leur description a pour but de susciter la compassion des lecteurs et les inviter à y voir un reflet de la réalité. Pour ce faire, Pamphile Le May emploie une stratégie qui consiste à interpeller le lecteur sur

²³⁴ Pamphile Le May, *Picounoc le maudit*, Montréal : Hurtubise HMH, 1972 [1878], p. 119.

²³⁵ Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, p. 244-247.

un ton indigné et à créer un effet de proximité renforçant l'illusion de contempler une véritable personne.

Le petit Joseph était chétif et maigre. Il travaillait trop et ne dormait pas assez. Son tuteur le faisait lever dès cinq heures du matin, en hiver, pour l'envoyer à l'étable. Pauvre petit Joseph ! Si vous l'aviez vu, mal vêtu, mal chaussé²³⁶ ...

L'orpheline ! elle couche comme son petit frère sur la paille froide, dans une chambre sans feu, recouverte d'un seul drap de toile, en plein cœur de l'hiver [...] L'orpheline ! elle a le fouet si un enfant pleure, car c'est toujours de sa faute²³⁷.

Pamphile Le May est le romancier qui a le plus mis l'accent sur la violence familiale en montrant les traitements odieux que font subir ses vilains aux gens à leur charge : Eusèbe Asselin et sa femme entraînent la petite Marie-Louise dans la forêt pour qu'elle se perde, puis ils tentent de la vendre à un bordel ; Zidore Tourteau maltraite sa femme et son fils avec le plus grand sang-froid.

Il fallait les garder à la maison, sous sa main. Il fallait aussi empêcher les gens de parler, de sympathiser avec ses victimes, de se tourner davantage contre lui, de le mépriser. C'était une méchanceté raisonnée. Et Dieu sait ce qu'un mari sans cœur et rusé peut faire de mal à une femme bonne et sensible que le devoir met à ses genoux²³⁸.

Par l'exemple de ses personnages, Le May met en évidence la règle du silence qui régit le village, comme en témoignent ces scènes où des habitants compatissent entre eux aux malheurs des victimes mais sans se porter à leur défense ; inertie d'autant plus justifiable qu'elle se fonde sur le laxisme de la loi et le devoir chrétien d'obéissance.

2.5.3 Les sources du mal

Dans son introduction au panthéon des vilains littéraires, John Mortimer rappelle que la représentation de la malfaisance, qu'elle qu'en soit la forme, soulève le débat opposant nature et culture dans l'analyse de ses origines²³⁹. La pauvreté et l'ignorance, énonce-t-il,

²³⁶ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 14.

²³⁷ *Ibid.*, p. 24.

²³⁸ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 93.

²³⁹ Mortimer, « Introduction », in *The Oxford Book of Villains*, p. X.

n'expliquent pas toujours la transformation d'un homme en monstre, d'ailleurs, les élites de la société ont parfois produit les pires criminels. Naît-on avec la pulsion de la méchanceté ? Répondre à cette question requiert un examen des origines des vilains et leurs valeurs sociales.

Le relevé des nationalités auxquelles appartiennent les personnages criminels indique que la proportion des étrangers est supérieure à celle des héros étrangers. Sur trente-quatre vilains parmi les personnages principaux, on compte quinze Canadiens français, les autres provenant en majorité de la France (10), des États-Unis (1), de l'Italie (2), tandis que quatre appartiennent aux nations amérindiennes et que deux sont britanniques. La rareté des vilains anglais peut s'expliquer par une volonté de ne pas heurter les sensibilités en professant une haine ethnique envers les Canadiens anglais et, au reste, aucun auteur ne formule un discours ouvertement haineux. Lorsqu'il y a injustice, elle est imputée à une trahison individuelle, comme le complot de James Evil contre Marc Evrard. Cependant, Evil et Harthing attaquent leurs ennemis par jalousie amoureuse et abusent du pouvoir que leur confère l'uniforme, mais leurs motivations ne relèvent aucunement du devoir envers la couronne. On conçoit, d'autre part, que les vilains italiens aient constitué pour les auteurs un élément prétexte à la mise en scènes de conflits impliquant des figures au tempérament exalté que le cliché commun associe avec les peuples latins. Les Amérindiens, pour leur part, remplissent une fonction de prédateurs sauvages et païens.

En revanche, il convient de se questionner sur le nombre de vilains provenant de la France. Certes, Henri-Émile Chevalier, en tant que Français, a situé ses romans dans le cadre qu'il connaissait le mieux, mais qu'en est-il de Bigot, Villarme, de Lagusse, Bouctouche²⁴⁰, Mirebelle et Gaspard Labarou ? D'une part, ces vilains appartiennent majoritairement à l'aristocratie, à une époque de la production littéraire où, comme je l'ai énoncé, la supériorité sociale devient synonyme de décadence morale. Mais cette dégénérescence des mœurs contribue aussi à mettre en valeur le caractère vertueux des Canadiens français, comme en témoigne le cas de Bigot. Kirby relie ses vices à la cour de France vautrée dans ses plaisirs et

²⁴⁰ En dépit de son titre de comte, Bouctouche vient d'une famille des provinces maritimes. Berthelot, *Les mystères de Montréal*, p. 34.

compare les fêtes de l'intendant « aux royales orgies de la Régence, et aux débauches de Croisy et des petits appartements de Versailles²⁴¹. » Selon Marmette, Bigot aurait pu être un vrai gentilhomme s'il n'avait été perverti par la marquise de Pompadour. En l'occurrence son départ du Canada aurait préservé les « anciennes mœurs pures qui font aujourd'hui l'honneur de la population ; car le contact de cette corruption étrangère et partielle n'avait pas assez longtemps duré pour gagner la société canadienne...²⁴² »

Une spécificité du vilain canadien réside dans sa propension à changer d'identité. Dans la littérature d'aventures en général, le changement d'identité est une pratique des plus courantes ; on la retrouve autant chez les héros que les méchants. Cependant, dans le roman québécois, il n'y a pratiquement que les vilains qui changent de nom. Pour mieux comprendre la cause de cette singularité, examinons la nature de cette transformation. La plupart des scélérats qui empruntent un nouveau nom en choisissent un de complètement étranger à la culture canadienne-française. C'est le cas de Raoul de Lagusse, un Français naturalisé canadien qui devient le Britannique Darcy, et de Charles Gagnon, qui se transforme tour à tour en Buscapié et Hubert de Courval. D'autre part, les seuls héros à changer de nom, Paul Turcotte et Gustave Lenoir, adoptent une autre identité québécoise, Nicolas Houle et Gustave Després.

Si nous observons le rôle joué par le changement d'identité dans le roman européen, nous concluons qu'il est surtout question de gommer son passé pour se réinventer et ainsi accomplir une mission. Par exemple, Edmond Dantès revêt l'identité du comte de Monte-Cristo pour justifier sa richesse acquise par la découverte de son trésor et se donner un cachet d'exotisme qui lui permettra d'approcher ses ennemis sans la crainte de dévoiler sa condition d'évadé. Athos adopte un nom de guerre afin d'inhumer son passé en tant que comte de la Fère, coupable de meurtre. Pensons aussi aux multiples alias d'Arsène Lupin qui le servent dans ses cambriolages. Bref, chez le héros français, la double identité s'inscrit parfaitement dans l'activité de l'aventurier. Par opposition, le héros canadien-français ne semble pas avoir le droit de commettre une telle action, car elle entacherait l'image du héros, ce qui nuirait au

²⁴¹ Kirby, *Le chien d'or*, t. 1, p. 85.

²⁴² Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 1003.

caractère éminemment moral que s'est donné le roman d'ici. Plus important, changer d'identité implique un déni de son appartenance à la culture canadienne et il s'agit donc d'un acte malfaisant, qui révèle le peu de cas que les méchants font des valeurs patriotiques.

N'étant pas pour la plupart de bons patriotes, les vilains n'ont pas non plus de parents ou du moins ceux-ci ne font pas l'objet d'une mention pour une vingtaine de méchants qui semblent ainsi être surgis spontanément, alors que les héros et héroïnes sont tous évoqués en rapport avec leur lien parental. L'éducation ne peut donc entrer en ligne de compte dans la formation d'un vilain car, chez ceux dont la famille est évoquée, celle-ci s'avère majoritairement innocente des crimes de leur progéniture. Le narrateur de *Pierre Hervart* explique comment Raoul de Lagusse a sombré dans la criminalité malgré tous les efforts de sa famille pour lui procurer le confort matériel et la meilleure éducation possible. Lorsqu'il y a culpabilité des géniteurs, il s'agit surtout d'une faute de la fatalité. Selon Marmette, Bigot descend d'une famille d'aristocrate pervers, quant à Picounoc, il a été maudit par son père, lui-même maudit par le sien.

En fait, la plupart des vilains possèdent à la base les meilleurs privilèges dont la société puisse les doter. Ils sont bourgeois, médecins ou fermiers prospères, bref aucun d'entre eux ne souffre de ses conditions d'existence ou n'a un motif raisonnable d'envier son prochain. Au reste, ceux qui vivent une situation précaire n'ont qu'eux à blâmer, comme Antoine Bouet qui dilapida l'héritage paternel par sa paresse. Le mal ne provient donc pas non plus du contexte matériel, ce qui contredit les formes du discours philanthropique répandu depuis le début du siècle qui soutient que les classes laborieuses tendent vers le désordre et la criminalité en raison de la misère et de l'ignorance²⁴³. Il reste donc à considérer les valeurs des vilains pour comprendre leurs actions. D'abord, celles-ci vont à l'encontre des valeurs prônées par les héros, c'est-à-dire la loyauté, le sang-froid et le dévouement amoureux. Les êtres malfaisants travaillent essentiellement à leur propre intérêt ; ils n'ont pas de maître, ni de patrie, ni de responsabilité. De surcroît, ils ne détiennent aucune aptitude à pratiquer une

²⁴³ Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, nouv. éd., Paris : Plon et Perrin, 2002 [1958], p. 392-444.

sociabilité saine. Si Alexis Chedotel²⁴⁴, Eusèbe Asselin²⁴⁵ et Gaspard Labarou²⁴⁶ sont décriés par les narrateurs comme des êtres insociables : « maussade[s]²⁴⁷ », « misanthropes²⁴⁸ », « ingrat[s]²⁴⁹ », d'autres entretiennent des vices : jeu (Cambray), alcool (Rivard et Harthing), sexe (Rivard, Picounoc et Tourteau).

Notons que la rancœur envers son prochain et l'instinct de vengeance constitue un motif aussi méprisable, même s'il trouve sa source dans une injustice. La souffrance qu'ils ont subie aux mains des Blancs n'excuse pas Dent de Loup, Griffé d'ours et Loup-Cervier, non plus que sa condition de cousin négligé de la famille Labarou ne permet à Gaspard d'haïr Arthur. Wenceslas Eugène Dick le condamne d'ailleurs de l'épithète de « sauvage de race blanche²⁵⁰ », signe que le ressentiment se compare à un comportement primitif. En effet, le roman d'aventures inculque avant tout la soumission devant les épreuves et celui qui rejette sa condition ne peut que finir par accomplir le mal. Les intrigues montrent également les affres de la cupidité, le vilain convoitant plus d'argent qu'il ne lui est nécessaire et sans fournir d'efforts.

On pourrait ainsi conclure que les scélérats sont en tous points des individus dénués de valeurs positives ou de la moindre compassion pour autrui, qu'ils représenteraient en quelque sorte des modèles de sociopathes. Le remords fait défaut à la majorité d'entre eux, ou il n'est alors lié qu'à la peur de la punition, comme Lepage qui fait des rêves cauchemardesques mais refuse de reconnaître son crime devant les autorités, ou Antoine Bouet qui se pend au moment où ses meurtres sont découverts. Ils réalisent des efforts considérables pour échapper aux conséquences de leurs actions. Cambray simule la contrition pour échapper à la potence,

²⁴⁴ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 453.

²⁴⁵ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 16.

²⁴⁶ Dick, *Un drame au Labrador*, p. 56-57.

²⁴⁷ Chevalier, *ibid.*, p. 311.

²⁴⁸ Le May, *ibid.*, p. 16.

²⁴⁹ Dick, *ibid.*, p. 57.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 57.

Rivard fait chanter son complice Pluchon pour qu'il modifie son témoignage en cour, Charles Gagnon tente de s'évader ; Mirebelle et Lapierre se suicident. Aucun coupable, sauf Mélas, ne demande pardon à ses victimes ou n'éprouve de pitié pour elle.

On aurait tort toutefois de détecter dans le vilain une absence totale d'émotions car, au contraire, celui-ci se distingue du héros par son incapacité à contrôler ses pulsions et à accepter les contrariétés si on en juge par plusieurs scènes au cours desquelles l'individu cède à des crises de colère. Le courant gothique a introduit le prototype du vilain déchaîné dans *La fille du brigand* d'Eugène L'Écuyer où Maître Jacques se heurte à la résistance d'Helmina : « Maître Jacques s'arrachait les cheveux, se ruait sur les pierres avec frénésie...²⁵¹ ». Sans toutefois atteindre le même degré de folie, la plupart des traîtres qui suivent se distinguent des autres protagonistes par leur manque de sang-froid, même s'ils ont par ailleurs l'aptitude de conspirer la mort de leurs ennemis durant une longue période et quel que soit leur niveau social. Quand Bigot fracasse ses porcelaines de saxe en hurlant « Tonnerre de sort ²⁵²! » ou quand Antoine Bouet sent « le sang lui mont[er] au cerveau en bouffées brûlantes²⁵³ », ils prouvent que la colère incontrôlée, à laquelle ne céderait jamais un personnage héroïque, représente une des émotions les plus condamnables à une époque où on valorise la conformité des mœurs.

Selon André Cellard, qui a retracé l'évolution du phénomène de la folie tel que perçu dans la société québécoise, observe que le XIX^e siècle voit la montée de l'intolérance envers les gestes et les comportements qui témoignent d'un esprit dérangé ; on en vient alors progressivement à considérer comme dangereuse un personne qui ne se conforme pas, ne serait-ce qu'aux rituels religieux, aux bonnes manières ou aux règles de tempérance²⁵⁴. Or, si le vilain limite l'expression de ses colères dans le domaine privé, il s'avère par contre fermé à toute tentative de son entourage pour le raisonner et refuse lui-même de se contrôler. « Zidore

²⁵¹ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 302.

²⁵² Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 920.

²⁵³ Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 2, p. 189.

²⁵⁴ André Cellard, *Histoire de la folie au Québec de 1600 à 1850 : « le désordre »*, Montréal : Boréal, 1991, p.144-149.

Touteau n'avait pas coutume de brider son humeur. Il ignorait l'effort qu'on doit faire pour se vaincre, et il ne prenait conseil que de son instinct²⁵⁵. »

Alors que la plus grande faille psychologique des vilains demeure leur incapacité à accepter les bornes sociales, plusieurs d'entre eux se tiennent sur une mince ligne entre la norme et la folie et commettent l'irréparable au terme d'un processus de dégradation précipité par la jalousie amoureuse. Les cas d'Angélique de Méloizes dans *Le chien d'or* et de Mélas Vincent dans *Captive et bourreau* sont les plus représentatifs de la déchéance morale. La meurtrière de Caroline de Saint-Castin n'était au départ qu'une belle séductrice avide de mettre le grappin sur un bon parti comme l'intendant Bigot mais quand elle découvre que Bigot aime sa prisonnière Caroline, Angélique en conçoit une jalousie possessive qui se transforme en désir de tuer la rivale. Mais, peut-être parce qu'elle est femme et qu'aucune femme n'a encore tué dans la littérature québécoise, le narrateur la soumet à des scrupules.

Elle tremblait en cherchant la solution du problème. Un frisson courut dans ses veines comme si le souffle glacé d'un esprit malfaisant eut passé sur sa tête. Quelquefois un mineur, en perçant le terrain, détache une pierre cachée qui l'écrase. Ainsi Angélique touchait, dans les profondeurs de son âme, une pensée affreuse, redoutable. Elle fut effrayée tout à coup.

– Non ! s'écria-t-elle, ce n'est pas cela que je veux ! Mère de Dieu !...²⁵⁶

Angélique finit pourtant par se laisser submerger par sa haine pour sa rivale et fait appel aux services de la Corriveau afin qu'elle empoisonne Caroline. Il en va autrement pour Mélas, qui, dévoré par sa passion pour Alexandrine, décide d'éliminer son meilleur ami George par une décision rationnelle.

Il était déjà bien avancé dans le chemin de la jalousie immonde et basse. Il en fut surpris lui-même. Déjà le démon de la jalousie l'empoignait dans ses serres profondes, et il se prit à trembler en voyant l'abîme ouvert sous ses pieds et qu'il côtoyait sans crainte. Il y eut un moment de suspension dans le flux des paroles incohérentes qui se pressait sur ses lèvres depuis assez longtemps. Ce fut comme l'arrêt momentané de César revenant des Gaules, au

²⁵⁵ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 10.

²⁵⁶ Kirby, *Le chien d'or*, t.1, p. 220.

bord du Rubicon, comme lui aussi, il s'écria : « Le sort en est jeté, qu'il soit maudit puisqu'il est mon rival²⁵⁷ ».

Fatalité, dépit amoureux, influence d'une force maléfique, toutes les justifications conviennent aux vilains pour expliquer leurs actes. Notons toutefois que quoique la folie ne soit jamais invoquée par les narrateurs pour expliquer le comportement des meurtriers, l'aveuglement passionnel en revanche revient fréquemment dans la définition de leurs personnalités. Joseph Marmette affirme d'ailleurs de James Evil qu'il doit être bien insensé pour s'intéresser à la fille d'un vulgaire bourgeois, lui, un officier de la Couronne²⁵⁸. Contrairement au héros qui se dévoue pour la femme qu'il aime, le vilain veut posséder celle-ci à tout prix, et ce désir fait en sorte qu'elle souffre d'attaques physiques ou de chantage, d'autant plus que cet amour ne repose sur aucune base crédible, semblant surgir instantanément comme entièrement produit par l'orgueil ou le désir de possession. Les auteurs ne vont donc en aucun cas excuser l'attitude des coupables, car si la tentation existe, rien ne justifie d'y céder.

On peut en conclure que dans le roman d'aventures, la genèse d'un vilain ne doit pas être attribuée aux conditions sociales, mais à un ensemble de déficiences morales qui sont innées chez des individus telles l'égoïsme, l'obstination, le sentiment de supériorité et le manque de pitié. La malfaisance se présente ainsi comme un état progressif : un enfant qui lance des pierres à ses camarades (Raoul de Lagusse, *Pierre Hervart*) ou au curé (Zidore Tourteau, *Bataille d'âmes*), un homme qui va dans les chantiers comme Picounoc et qui ne remplit pas ses devoirs religieux entame sa descente irréversible vers une vie de crimes. Comme le Diable au bal dans le conte « L'étranger » de *L'influence d'un livre*, le mal, écrit Kirby, est un mendiant qu'on laisse entrer chez soi avec insouciance et qui refuse ensuite de partir²⁵⁹.

Il est possible de discerner le pouvoir rassurant derrière une idéologie de la criminalité innée dans l'optique où, en dissociant le crime de l'environnement, celle-ci ne remet pas en cause la pauvreté, les abus de l'industrialisation ou la dégradation du travail agricole. Il y a là

²⁵⁷ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 19.

²⁵⁸ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 176.

²⁵⁹ Kirby, *Le chien d'or*, t. 1, p. 220.

matière autant à inciter des classes bourgeoises à ne pas craindre les pauvres qu'à convaincre les ouvriers et le peuple entier qu'ils ne sombreront jamais dans le crime s'ils participent aux saines activités de groupe, respectent les hiérarchies et ne convoitent pas les biens ou les épouses des autres. Il y a matière à voir dans le discours la notion que l'homme doit se responsabiliser par rapport à ses agissements, notion qui est une autre manifestation d'une pensée individualiste.

Cependant, il convient de souligner les nuances, sinon les contradictions qui apparaissent dans ce discours. En général, la perception du monde agricole obéit au discours apologétique de l'agriculture en évoquant les exemples de bons habitants travailleurs tels Djos Letellier, Pierre Bouet et Paul Turcotte, mais il introduit en guise de contre-exemple une vision régressive de l'habitant qui ne s'épanouit pas au contact du sol ; il ment, vole et tue ; il boit, néglige la terre et lutine les jeunes filles. Certes, la méchanceté de Picounoc, Zidore Tourteau et Antoine Bouet, est l'illustration d'une pensée affirmant que les conditions agricoles à la fin du siècle ne constituent pas le facteur responsable de la misère des agriculteurs, que ceux qui veulent vraiment travailler parviennent à vivre heureux sur la terre. Mais leur cruauté révèle surtout que la vie à la campagne ne génère pas que des relations harmonieuses ; elle abrite l'envie, la superstition et la violence familiale. Les habitants méchants représenteraient alors le condensé de tous les actes répandus mais soigneusement occultés par les communautés. Le cas d'Aurore Gagnon, rendu public lors du célèbre procès en avril 1920²⁶⁰, représente la dénonciation la plus choquante de mauvais traitements faits à un enfant, mais les romanciers d'aventures avaient déjà évoqué ces pratiques plusieurs décennies auparavant.

Jusqu'à quel point une figure démoniaque comme Cambray ou Tourteau peut-elle être réaliste ? Est-ce que les vilains tiennent davantage de l'imaginaire littéraire, sortes de croque-mitaines dépourvus d'une véritable psychologie qui n'ont d'autre fonction que d'effrayer le lectorat ? Il est indéniable que le roman ne s'intéresse pas aux origines du mal parce qu'il s'attache à montrer les victimes en brandissant les conséquences de la cruauté sur les faibles. Peu importe pourquoi Bigot veut l'amour de Berthe, Claire ou Caroline, seule compte la souffrance des femmes enfermées. De même, les enfants des parents assassinés et les

²⁶⁰ Bizier, *Crimes et châtements*, p. 182.

individus menacés de voir leurs biens volés touchent davantage que les attermolements des criminels rongés par la colère ou un désir frustré.

Il a été mentionné également que dans la définition du vilain, la fonction du dévouement jouait un rôle important. En effet, pour un lectorat soumis à l'obligation de la conformité, le vilain incarne un fantasme libérateur ; sans morale ni regret, le traître n'obéit à personne, prend ce qui lui plaît, contrôle ceux qui l'entourent et ne ressent jamais la peur. Comment s'empêcher d'éprouver un soupçon d'admiration devant l'indépendance de Cambray quand il se confie à Waterworth ?

... c'est une lâcheté que de commettre des crimes et d'en jeter la faute sur une aveugle fatalité. Si je voulais, moi, je ne serais qu'un nigaud ! Mais je méprise tout ce que les hommes respectent, je foule au pied tout ce qu'ils adorent, et je vis aux dépens de tous : ce sont mes principes, des principes de mon choix et de mon goût. Je pourrais être tout autre chose, si je voulais²⁶¹.

Quel que puisse être cependant le degré d'identification associé aux vilains, il est communément admis dans le genre d'aventures – comme dans plusieurs manifestations de la littérature de divertissement, que les êtres malfaisants doivent payer pour le mal qu'ils font. Cet impératif est assez puissant pour que Kirby doive préciser, à la fin du *Chien d'or*, que son roman ne recèle aucune justice²⁶², signe que la destinée de ses protagonistes – Le Gardeur qui échappe à la vengeance de Philibert, Angélique qui n'est pas punie du meurtre de Caroline, Bigot finissant ses jours fortunés en exil – contrevient aux conventions du genre. Mais en général, la punition se révèle fortement chargée des valeurs sociales et des procédés littéraires d'usage. À cet effet, les intrigues mettent en application quatre catégories de sanction, c'est-à-dire le châtement judiciaire, la vengeance, le pardon et la justice poétique.

Avant d'aborder la question de la sanction légale, mentionnons qu'à l'époque où le roman d'aventures québécois prend naissance dans les années 1830, plusieurs pays occidentaux vivent depuis la fin du XVIII^e siècle d'importantes transformations dans le domaine de la répression du crime. Notamment, le spectacle de la punition physique fait progressivement place à l'emprisonnement dans les pénitenciers. Michel Foucault observe comment le

²⁶¹ Angers, *Les révélations du crime*, p. 117.

²⁶² Kirby, *Le chien d'or*, t. 2, p. 392.

développement du système carcéral se réalise en parallèle avec l'élaboration des sciences criminelles et l'émergence d'un questionnement axé sur la pertinence de la punition au regard de la réhabilitation des prévenus et de la sécurité publique²⁶³. Au Québec, la pratique de l'emprisonnement soulève le scepticisme des juristes comme François-Réal Angers qui voit dans les pénitenciers des écoles du crimes où on entre pour de légers délits et d'où on ressort en criminel endurci ; les auteurs en imputent la faute aux imperfections du code pénal, lesquelles ne contribuent qu'à favoriser la prolifération des bandits plutôt que dissuader le crime.

Dans l'état actuel des choses, quand un homme a le malheur de tomber dans nos prisons, il est perdu : il n'y a plus pour lui de barrière du premier au dernier pas ; le chemin du vice lui est aplani d'un seul coup ; les plus heureuses dispositions ne peuvent le sauver de l'air corrompu qu'il respire²⁶⁴.

Faisant écho à ce discours, le roman d'aventures démontre l'échec du système judiciaire à punir les vilains, d'abord par sa répugnance à traiter des sujets trop sensibles pour l'opinion publique. C'est le cas de Charles Gagnon, condamné pour vol et meurtre, mais qui ne portera jamais le blâme pour les morts qu'il a causées à Saint-Denis puisque l'accusation « eut ramené sur le tapis la question des patriotes et des bureaucrates²⁶⁵ ». Le même phénomène se produit en ce qui a trait à la violence sexuelle, qui reste un crime relativement peu poursuivi au XIX^e siècle. En France, par exemple, la crainte du déshonneur ressentie par les victimes s'ajouterait à la nécessité de prouver hors de tout doute qu'un viol a été commis par des traces de blessures ou la présence de témoins. Qui plus est, la femme porte souvent la responsabilité de n'avoir pu empêcher l'acte de s'accomplir. « La femme doit préférer la mort à l'outrage », disait Capuron en 1820²⁶⁶. C'est ainsi que Zidore Tourteau ne sera jamais inquiété pour le viol perpétré sur Lucette Longpré, la jeune femme ne portant pas d'accusation.

²⁶³ Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris : Gallimard, 1975, p. 14-15, 28-32.

²⁶⁴ Angers, *Les révélations du crime*, p. 36.

²⁶⁵ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 452.

²⁶⁶ Georges Vigarello, *Histoire du viol. XVI^e – XX^e siècle*, Paris : Seuil, 1998, p.151, 175.

En second lieu, le déroulement des intrigues laisse entendre que la punition légale n'est pas une solution adéquate pour rendre justice aux victimes de crimes violents ; à l'exception de Bénoni et de Lepage, qui, rassure Aubert de Gaspé, est pendu avec toute la souffrance que requiert l'odieux du meurtre commis, aucun vilain ne subit la peine de mort ; Cambray est déporté, Bigot, confronté à l'exil, Rivard, libéré par vice de procédure et Sougraine, acquitté. Seuls Charles Gagnon et Mirebelle n'échappent pas à la justice ; le premier est abattu en tentant de s'évader et le second se suicide en prison.

Si la loi n'exerce pas une force adéquate pour punir le mal, la vengeance assumée par la victime relève également de l'inacceptable dans la mesure où elle passe obligatoirement par un acte de violence qui rabaisserait le héros au rang de meurtrier. Du reste, les trois seuls vilains tués par leurs victimes (Harthing, Petrini et Darcy), meurent dans le cadre d'un duel honorable et non pas exécutés de sang-froid. Le pardon peut être réservé au coupable seulement s'il n'a pas commis de meurtre et uniquement au terme d'un purgatoire de plusieurs années. Saint-Felmar, par exemple, retrouve sa fille après une période de séparation qui prend fin lorsqu'il découvre que le gendre honni lui a jadis sauvé la vie. Mélas obtient le pardon des amis qu'il a tourmentés parce que, défiguré, amputé des deux bras et réduit à la mendicité, il a suffisamment expié, d'autant plus qu'il a racheté ses crimes par son héroïsme.

C'était une victime de 1837-1838 ; il avait versé son sang pour la patrie, pour la cause des Canadiens; et puis ceux qu'il avait persécutés n'étaient-ils pas heureux à cette heure ? Lui-même n'avait-il pas assez souffert ? Ils ne devaient donc pas être égoïstes dans leur bonheur²⁶⁷.

Comme les autorités judiciaires et les héros ne peuvent être investis du pouvoir de punition, plusieurs auteurs en confieront le soin à Dieu ou au destin, sous la forme de la justice poétique, un procédé littéraire éprouvé qui consiste notamment à introduire dans le châtement réservé au personnage immoral une ironie du sort intimement liée à son comportement²⁶⁸. Effectivement, les auteurs du corpus ne manquent pas d'ingéniosité quand il s'agit de châtier les coupables par la mort, l'humiliation ou la souffrance physique. Dans

²⁶⁷ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 61.

²⁶⁸ [S.A.] « Poetic Justice », in Joel Trapido (dir. publ.), *An International Dictionary of Theatre Language*, Westport (Conn.) : Greenwood Press, 1985, p. 664.

Une de perdue, deux de trouvées, le docteur Rivard échappe à la justice, uniquement pour se retrouver défiguré et aveugle dans l'incendie de sa maison. Rejeté par tous, celui qui n'avait d'autre souci que de préserver sa façade de respectabilité en est réduit à accepter la nourriture que Jérôme, le jeune handicapé qu'il a utilisé pour voler la fortune de Pierre, mendie pour lui.

Dans *Les souterrains du château de Maulnes*, Horace de Villermont, qui a causé la ruine d'une jeune fille, assistera à la mort de sa propre enfant et sombrera dans la folie. Griffes d'Ours, du *Chevalier de Mornac*, subira les tortures qu'ils se plaisait à infliger à autrui. Que dire aussi de la fin de Bigot imaginée par Marmette ? L'intendant, ayant pris la mer pour quitter la France avec l'argent des Canadiens, essuie un naufrage et se jette à l'eau, mais sa ceinture cousue d'or l'alourdit et il ne parvient pas à gagner une chaloupe avant qu'un requin ne fonde sur lui :

Un seul cri, mais horrible, épouvantable, retentit. Le monstre marin rentre sous les vagues. L'eau se teinte de sang et ballotte un instant quelques débris humains qui, eux aussi, finissent par disparaître sous les flots...

Après le châtimeut des hommes, était enfin venue la vengeance de Dieu²⁶⁹.

Non moins atroce est la punition de Picounoc, tombant dans un puits en tentant de fuir la justice, à l'endroit même où il avait vingt ans auparavant jeté le châte incriminant qu'il avait fait porter à sa femme pour inciter Djos à la tuer. Ironiquement, une diseuse de bonne aventure lui avait prédit que « jamais une main de vivant ²⁷⁰ » ne toucherait à cet objet.

En conclusion, le personnel du roman d'aventures est conçu en fonction des visées fantasmagiques et idéologiques. Sur le plan du fantasme, les personnages héroïques présentant des caractéristiques de beauté physique, de courage et de force morale incarnent des modèles auxquels les lecteurs aspirent. Même la séduction d'un vilain, dans le roman social, répond au désir des lecteurs de succomber à l'attrait du mal sans danger pour leur vie ou leur moralité. Sur le plan idéologique, les personnages agissent de manière à prouver la validité du projet de société adopté par les Canadiens français au lendemain des Rébellions. Obéir à l'autorité, quoi qu'il en coûte, soutenir la famille et accepter le sacrifice de ses intérêts, voire de son

²⁶⁹ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 1016.

²⁷⁰ Le May, *Picounoc le maudit*, p. 83.

bonheur, pour le bien public sont des comportements propices à la survie de la culture française et catholique.

L'idéologie du réconfort nie par ailleurs la relation de cause à effet entre le climat économique du Québec et les comportements criminels. Le mal, inné chez certains individus, est forcément détectable à court ou à long terme. Si l'appareil judiciaire ne punit plus de façon exemplaire, la justice poétique remplace le châtement public, rendu désormais désuet, par le spectacle horrible d'une punition du destin offerte aux yeux de tous. Elle témoigne en outre d'une croyance rassurante selon laquelle le mal va obligatoirement connaître une fin et que, si la justice des hommes est impuissante à s'exercer, la justice de Dieu, elle, est incontournable. Le troisième chapitre sera l'occasion d'approfondir ces notions et d'examiner comment le schéma narratif et le discours social émis par les auteurs articulent différentes visions réconfortantes de la justice, dénoncent les actes répréhensibles et avancent des solutions pour contrer une situation perçue comme un état d'inquiétude généralisé au sein de la société.

CHAPITRE 3

SOCIÉTÉ

3.1 Le nationalisme

3.1.1 La théorie du nationalisme

Le recours au terme moderne de nationalisme plutôt qu'à celui de patriotisme, plus adapté à l'époque, renvoie au concept de nation en tant qu'entité territoriale et étatique¹, alors qu'il sera essentiellement question du rapport qu'entretient le Québec, en tant que province du Canada, avec la Grande-Bretagne, les États-Unis et la France, ou, pour être plus juste, de la perception que les Canadiens français ont de ces pays. Si l'expression du sentiment nationaliste dans nos romans d'aventures se révèle protéiforme, j'aborderai ses manifestations plus militantes, lesquelles se présentent en termes d'opposition entre le Canada et d'autres modèles jugés inadéquats, sinon inférieurs, afin d'inculquer un sentiment de fierté aux Canadiens français. « Il en est tant de Canadiens, dans notre pays, » écrit Joseph Marmette :

... qui oublient ce qu'ils sont, ou ce qu'ils auraient dû être, qu'il faut bien que quelqu'un leur rappelle de temps, à autre, et leur redise ce qu'ils semblent avoir oublié, à savoir que nous n'avons pas à rougir de notre arbre généalogique, et que nous devons conserver, sans honte, la langue et les usages de nos pères².

¹ Je réfère à la définition de la nation proposée par Benedict Anderson comme d'une « communauté politique, imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine », *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Coll. « Sciences humaines et sociales », Paris : La Découverte, 2002, p. 19.

² Joseph Marmette, *Charles et Éva*, 2^e éd., Montréal : Lumen, 1945 [1866-1867], p. 173-174.

Il aurait également été possible d'étudier une forme de nationalisme pragmatique fondée sur les pratiques culturelles du milieu de vie, celles dont parle Henri-Émile Chevalier lorsqu'il évoque la douleur de la dépossession survenue dans la perte des repères familiaux³. C'est sans compter le nationalisme romantique qui se déploie dans l'amour exalté du territoire pan-canadien.

... nous habitons le plus beau pays de la terre. Le plus beau, le plus riche, le plus étrange, le plus grand et le plus heureux. Le plus beau, par son fleuve et ses rivières, ses montagnes, ses lacs et ses forêts [...] Le plus riche, par ses mines d'or, par ses mines de cuivre, par ses mines de fer, par ses houillères, par ses forêts. Le plus étrange, par la variété de ses saisons qui font passer tour à tour sous nos regards éblouis les jardins merveilleux de l'orient, avec leurs aromes [*sic*] troublants et leurs fleurs éclatantes ; les prairies du midi, avec leurs gerbes de lumière et les reposantes nuances de leurs gazons ; les moissons d'or du couchant, vastes comme des mers, avec leurs flots d'épis féconds qui roulent vers le Vieux Monde affamé ; avec les froides et blanches neiges du Nord qui font d'une terre de volupté un sol vierge et sans souillure où l'innocence et la pureté peuvent enfin trouver une image de leur éclat et de leur beauté [...]⁴

Sous quelque forme qu'il s'exprime, le nationalisme québécois n'en soulève pas moins toujours les mêmes questions encore débattues aujourd'hui : le Québec est-il une nation ? Peut-il exister dans l'inclusion des étrangers ou se condamne-t-il au repli perpétuel⁵ ? Avant d'approfondir la genèse de ces interrogations dans les romans publiés entre 1837 et 1900, une mise en contexte historique du discours national pendant et après les rébellions s'impose. Depuis les années 1990, des publications remettent en question l'interprétation longtemps admise des rébellions comme relevant principalement d'un conflit ethno-linguistique et portent l'attention sur les aspirations d'émancipation – coloniale, sociale et économique –

³ « Elle songeait, la pauvre Guyonne, à ses amis, à la chanson du soir, à la clochette de sa génisse qu'elle n'entendrait plus, à la chapelle du hameau, à sa chambrette qu'elle ne reverrait plus... puis elle songeait à ce je ne sais quoi, qui n'est rien, qui est tout – murmure, bruissement, sentier, corbeille, voix, ustensile de ménage, colifichet de fête, intérieur de famille, patrie ! » Henri-Émile Chevalier, *L'Île de sable*, *La Ruche littéraire*, février-décembre 1854, p. 309.

⁴ Pamphile Le May, *Bataille d'âmes*, Rémi Ferland (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1996 [1899-1900], p. 131.

⁵ Jocelyn Saint-Pierre, « Regards sur le nationalisme au Québec », in Michel Sarra-Bournet avec la coll. de Jocelyn Saint-Pierre (dir. publ.), *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XX^e siècle*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 3.

lisibles dans le discours des patriotes⁶. Cette approche tend ainsi à minimiser l'importance du projet national pour les patriotes dont la conception de l'indépendance, telle que véhiculée dans leurs journaux, se veut inclusive et implique l'instauration d'une république à l'image de sa voisine américaine, qui s'ouvrirait à tous les groupes⁷. Ce n'est qu'après 1840 que nous assisterons à l'émergence d'un nationalisme fondé sur l'identité linguistique, religieuse et culturelle, cherchant à se distancer de l'élément anglais, qu'il soit britannique ou canadien.

Le discours du roman d'aventures observe la même trajectoire en ce qui concerne la genèse du sentiment anti-anglophone qui exercera une influence marquante sur la représentation des événements historiques. Fait notable, « l'idéologie du ressentiment », pour reprendre l'expression de Marc Angenot⁸, continue de se diriger presque exclusivement contre l'armée et les institutions britanniques plutôt que sur le gouvernement canadien après la Confédération, peut-être parce que les romanciers d'aventures hésitent à juger ouvertement le gouvernement fédéral dans sa façon de traiter la communauté francophone. Se tourner vers la Nouvelle-France et les rébellions permet la mise en veilleuse des débats sur les conséquences de l'Union et de la Confédération, et si les romans plus contemporains se préoccupent de crimes et de sécurité matérielle en milieu urbain, sans établir de lien avec la politique, la glorification du courage des Canadiens français nécessite qu'on lui oppose une force dont la puissance et le potentiel de cruauté doivent frapper suffisamment les imaginaires. C'est ce rôle que la Grande-Bretagne sera appelée à jouer.

⁶ On peut notamment lire Gérard Bernier et Daniel Salée, *The Shaping of Quebec Politics and Society. Colonialism, Power, and the Transition to Capitalism in the Nineteenth Century*, Washington : Crane Russak, 1992 ; « Les patriotes, la question nationale et les rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada », in Sarra-Bournet et Saint-Pierre (dir. publ.), *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XX^e siècle*, p. 25-36 ; Allan Greer, *The Patriots and the people. The Rebellions of 1837 in rural lower Canada*, Montreal : McGill-Queen's University Press, 1993.

⁷ Louis-Georges Harvey, « La Révolution américaine et les patriotes, 1830-1837 », in Sarra-Bournet et Saint-Pierre (dir. publ.), *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XX^e siècle*, p. 24.

3.1.2 Le Québec et la Grande-Bretagne

La Grande-Bretagne représentée dans les romans qui portent sur la Conquête et les rébellions canalise en quelque sorte l'ensemble des récriminations qui pourraient s'adresser à tous les anglophones. Les romans d'aventures publiés en 1837 par François-Réal Angers et Philippe Aubert de Gaspé, ainsi que *La fille du brigand* d'Eugène L'Écuyer ne s'intéressent guère à la présence britannique dans la société canadienne, sauf lorsque Angers s'en prend aux insuffisances du système pénal où qu'il insinue la dangerosité criminelle des immigrants provenant des îles britanniques. C'est Joseph Doutre qui, en 1844, revient pour la première fois sur l'événement de la Conquête en évoquant la « nation jalouse » venue mettre un terme à l'« œuvre philanthropique » des Français au Canada⁹ et dénonçant l'arrogance et la cruauté des soldats qu'il dit voir chaque jour humilier les citoyens¹⁰. Dans les années 1850, la première partie de *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville et les romans d'Henri-Émile Chevalier ne touchent aucun événement majeur de l'histoire canadienne, toutefois, *La jolie fille du faubourg Québec* de Chevalier (1854) permet à son héros Alphonse de mépriser la politique anglaise qui entretient l'inégalité des classes, appauvrit les Canadiens, et maintient arbitrairement des coutumes françaises désuètes. Chevalier, en ardent républicain, n'adhère pas à la doctrine de la Conquête providentielle¹¹ selon laquelle Dieu aurait fait passer le Canada de la France à l'Angleterre pour le préserver des affres de la Révolution, comment le défendent plusieurs auteurs, dont Joseph Marmette.

⁸ Marc Angenot, *Les idéologies du ressentiment*. Coll. « Documents », Montréal : XYZ, 1996.

⁹ Joseph Doutre, *Les fiancés de 1812*, Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t.1, Montréal : Fides, 1996 [1844], p. 91.

¹⁰ L'opinion de Joseph Doutre semble être en partie fondée sur une perception commune entretenue par des rapport d'altercations entre des soldats britanniques et des Canadiens-français imprimés dans des journaux comme *La Minerve*. « Blows and Scratches, Swords and Guns : Violence between Men as Material Reality and Lived Experience in Early Nineteenth-Century Lower Canada. A paper for the 78th annual meeting of the Canadian Historical Association, Sherbrooke, June 1999 ». Page consultée le 10 octobre 2002. www.fl.ulaval.ca/hst/Profs/Dfyson/violence.htm

¹¹ Cette doctrine, énoncée pour la première fois par le juge William Smith en 1789, a longtemps été défendue et enseignée dans les écoles. Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne. 1760-1815*. Coll. « Les Cahiers de l'Institut d'histoire ». Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1970, p. 250.

Et si plus tard nos pères durent courber un moment la tête sous l'orage, pour la relever ensuite avec orgueil, c'est que la providence voulait nous sauver des plus grands dangers de la révolution française que Louis XV et sa voluptueuse cour attiraient déjà sur la France au moment de la Conquête du Canada par l'Angleterre¹².

La seconde version de *Une de perdue, deux de trouvées*, qui paraît entre 1864 et 1865, amorce une lignée de romans historiques consacrés aux patriotes, parmi lesquels se trouvent les fictions d'aventures *Pierre Hervart* (1874) de Wilfrid Dorion, *Captive et bourreau* (1882) de Charles-Arthur Gauvreau et *Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier (1893). Considérons aussi les récits mouvementés de la Conquête : *L'intendant Bigot* (1871) de Joseph Marmette, *Le chien d'or* (1884) de William Kirby et *Le château de Beaumanoir* (1886) d'Edmond Rousseau. Dans *Une de perdue*, le Louisianais Pierre Saint-Luc en séjour au Canada revêt la fonction d'observateur impartial par lequel Boucherville introduit sa défense des patriotes, dont les légitimes revendications ont été injustement interprétées comme une rébellion ouverte par des conspirateurs anglais¹³.

Des hommes hostiles aux Canadiens, qui ont intérêt à les calomnier, qui cherchent à les pousser à des actes de résistance qu'ils convertiront ensuite en actes de trahison, afin de les rendre criminels à vos yeux et aux yeux des autorités en Angleterre¹⁴.

Constamment traités de lâches par des oppresseurs qui vivent dans la peur de leurs sujets, les Canadiens français n'ont eu d'autre choix que de défendre leur honneur¹⁵.

¹² Joseph Marmette, *François de Bienville. Scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle*, Québec : Léger Brousseau, 1870, p. 255.

¹³ Boucherville, qui se met lui-même en fiction en tant que secrétaire des *Fils de la liberté*, aurait dit au héros Pierre Saint-Luc que le manifeste compromettant émis par le groupe fut rédigé en anglais par « une personne étrangère du pays » et qu'il fut signé en toute ignorance de cause, imputant ainsi la responsabilité des rébellions à des Anglophones. *Une de perdue, deux de trouvées*, Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal, Fides, 1996 [1864-1865], p. 681.

¹⁴ Boucher de Boucherville, *ibid.*, p. 682.

¹⁵ Boucher de Boucherville, *ibid.*, p. 730, 778. La peur des autorités britanniques envers les Canadiens français, qui devait engendrer la « mentalité de garnison » et favoriser une répression accrue au tournant du XIX^e siècle, a été étudiée par Franck Murray Greenwood dans son ouvrage *Legacies of Fear. Law and Politics in Québec in the Era of the French Revolution*, Toronto : The Osgoode Society et University of Toronto Press, 1993, p. X. André Lefebvre, pour sa part, a analysé le discours dirigé contre les Canadiens français dans la *Montreal Gazette* : *La « Montreal Gazette » et le nationalisme canadien (1835-1842)*, Montréal : Guérin, 1970.

L'hypothèse de la haine raciale resurgit dans les romans subséquents et contribue ainsi à justifier la rancœur qu'éprouvent les Canadiens français à l'égard de la « perfide Albion¹⁶ ». Il est évident, selon le quêteux représenté par Charles-Arthur Gauvreau en 1882 comme une figure de sagesse et un gardien de la mémoire collective, que les Anglais ont toujours visé la destruction de la race canadienne-française et l'acte de Québec de 1774 ne fut que la manifestation de la terreur dans laquelle les rebelles américains tenaient les Britanniques. Plus de cent ans plus tard, l'arrestation de Pierre du Calvet, le défenseur des libertés, apparaît encore comme une plaie ouverte¹⁷.

La mémoire historique du roman d'aventures se construit donc sur une stratification d'infamies générée dès 1759 quand la loi martiale établit « l'ère du despotisme¹⁸ », affirme Joseph Marmette dans sa narration des antécédents historiques de l'invasion américaine de 1775. Un « gouvernement despotique¹⁹ », renchérit Auguste Fortier en 1893. Gauvreau rappelle que « les Canadiens, écrasés par la faction dominante des Anglais²⁰ », ont reçu en 1837 l'appui de l'Irlandais O'Connell qui se serait « écrié en plein parlement anglais : « Si c'est ainsi que vous entendez la justice, le Canada n'aura bientôt plus rien à envier à l'Irlande²¹ ». Aux analyses politiques nuancées, Gauvreau privilégie de fortes associations qui critiquent la notion même d'impérialisme.

L'imaginaire du roman d'aventures, rappelons-le, se développe autour du conflictuel et du militaire, aussi la seule incarnation concrète du régime britannique se situe-t-elle dans la violence exercée par les habits rouges. Dans son évocation du débarquement de 1759, Marmette, pour se prémunir de toute accusation d'exagération, cite un témoignage anglais

¹⁶ Charles-Arthur Gauvreau, *Captive et bourreau*, tiré à part de *La Gazette des campagnes*, 1882, p. 21.

¹⁷ *Ibid.*, p. 6-11.

¹⁸ Joseph Marmette, *La fiancée du rebelle. Épisode de la guerre des Bostonnais*, Montréal : imprimerie de *La Revue canadienne*, 1875, p. 9.

¹⁹ Auguste Fortier, *Les mystères de Montréal*, Montréal : Desaulniers, 1893, p. 14.

²⁰ Gauvreau, *ibid.*, p. 52.

²¹ *Ibid.*

rapporté par Garneau, sur la base duquel il affirme que les « braves soldats observèrent la consigne avec une ponctualité toute britannique²² ».

Ils ne laissèrent partout derrière eux que cendres et ruines. Après avoir coupé les arbres fruitiers, ils brûlaient, avec les granges et les habitations, les grains qu'ils ne pouvaient emporter ; quand aux bestiaux, les maraudeurs les traînaient à leur suite ainsi que les femmes dont ils pouvaient se saisir²³.

Pour Marmette, l'isolement des Canadiens français et la sclérose économique dont ils sont victimes résultent directement de la conquête dévastatrice.

Réfugiés sur leurs terres, les habitants se livraient à l'agriculture, autant pour réparer leurs pertes que pour s'isoler de leurs nouveaux maîtres [...] Les quelques familles nobles qui restaient encore dans le pays, les anciens fonctionnaires, les hommes de loi, les marchands, repassèrent en France après avoir vendu ou abandonné leurs biens. Il ne resta plus dans les villes que les corps religieux, quelques rares employés subalternes, à peine un marchand, et les artisans. Les conquérants avaient déjà pris leurs mesures pour s'assurer de la libre possession de leur conquête. Afin de frapper davantage l'esprit des vaincus, on les mit tout d'abord sous le régime de la loin martiale²⁴.

La répression reprend de plus belle en 1837 quand la machine de guerre britannique « d'une brutalité révoltante²⁵ » écrase les « nouveaux Vendéens²⁶ » à Saint-Charles. En troupe, le soldat anglais montre une apparence froidement meurtrière et déshumanisée par la discipline, tandis que sur le plan individuel il se présente comme un concentré d'arrogance, de sadisme et de stupidité, sorte d'enfant capricieux dans un uniforme, qui n'hésite pas selon Joseph Doutre à cravacher les pauvres passants ou qui, dans *Pierre Hervart*, essaie de violer des Canadiennes françaises. Cette perception que les Anglais ont persécuté quotidiennement les Québécois depuis leur arrivée s'accroît de façon substantielle à partir des années 1870 ; le langage devient plus injurieux alors que les auteurs donnent volontiers la parole à des personnages d'habitants et de petites gens, dans l'expression d'une rancœur renouvelée qui

²² Joseph Marmette, *L'intendant Bigot*, Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 2, Montréal : Fides, 1996 [1871], p. 890.

²³ Joseph Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 890.

²⁴ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 7-9.

²⁵ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 91.

²⁶ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 53.

trouverait son explication dans la conjoncture historique. La Confédération fait craindre aux Canadiens français la dissolution dans la masse anglophone²⁷, surtout que la fragile unité canadienne est mise en péril par l'affaire Louis-Riel, alors perçue comme « le symbole de l'oppression britannique et protestante envers la population canadienne-française et catholique²⁸ ». Enfin, la publication en 1884 de l'essai *Les patriotes de 1837-1838*, de Laurent-Olivier David participe à la réhabilitation des Papineau, Nelson et de Lorimier, qui sont transformés en héros en même temps que les Anglais apparaissent comme des ennemis perfides²⁹.

Dans le domaine littéraire, la fin du siècle voit le développement de la presse à grand tirage et l'accès aux feuilletons est favorisé par la venue des quotidiens économiques comme *La Presse* et *La Patrie* et des périodiques à vocation populaire dont *L'opinion publique* et *Le Monde illustré*³⁰. De sorte que les auteurs s'adressent à un public plus diversifié que jamais, d'où la tentation de recourir aux dénominateurs communs, sinon à la démagogie. La fabrication de l'ennemi, auquel des chercheurs américains donnent le nom d'« ennifcation », met à contribution la distorsion du réel, la diabolisation de l'adversaire et l'exploitation de la peur de façon à monopoliser l'opinion publique en vue d'une action spécifique³¹. Le roman d'aventures, en même temps qu'il table sur la méfiance de l'Anglais, apporte deux types de réponses à cette peur, lesquelles ne sont pas à proprement parler des stades consécutifs dans la réaction à la domination anglaise, encore moins des stratégies

²⁷ En mars 1865, le député Antoine-Aimé Dorion se prononce : « Le gouvernement britannique est prêt à accorder de suite une union fédérale, et lorsqu'elle aura lieu, l'élément français se retrouvera écrasé par la majorité des représentants anglais ». Réal Bélanger, Richard Jones et Marc Vallières, *Les grands débats parlementaires, 1792-1992*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1994, p. 23-24.

²⁸ Gilles Laporte et Luc Lefebvre, *Fondements historiques du Québec*, 2^e éd., Montréal, Chenelière et McGraw-Hill, 2000, p. 115.

²⁹ Richard Chabot, « Les patriotes de 1837-1838 », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 564-565.

³⁰ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir. publ.), *1870-1894. Je me souviens*. T. 4 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1999, p. 191-195.

³¹ Robert W. Rieber (dir. publ.), *The psychology of War and Peace. The Image of the Enemy*, New York : Plenum Press, 1991.

contradictoires, mais bien des manifestations concomitantes du désir de se valoriser en tant que Canadiens français, et qui peuvent donc coexister à l'intérieur d'un même roman.

L'une de ces réponses consiste à détruire les Britanniques symboliquement ou effectivement. Symboliquement, il s'agit de repousser le régime anglais dans les marges du « non encore advenu ». Les romans de Joseph Marmette et de Régis Roy sur la Nouvelle-France renvoient à une époque où l'élément français exerce sa mainmise sur la plus vaste part du territoire nord-américain. Qui plus est, *L'intendant Bigot*, *Le chien d'or* et *Le château de Beaumanoir* abordent les événements qui entourent la bataille des plaines d'Abraham. L'attention est alors accordée à la résistance des Canadiens. Toutefois, la destruction réelle des Anglais se veut plus satisfaisante du point de vue militaire. C'est pourquoi *Charles et Éva* et *François de Bienville* montrent les Canadiens français tuant sans merci les colons de Schenectady en 1690 et les troupes d'invasion du colonel Phips en 1692. Dans leurs récits des rébellions, Wilfrid Dorion, Charles-Arthur Gauvreau et Auguste Fortier ont choisi de mettre l'accent sur la bataille de Saint-Denis, l'unique victoire militaire remportée par les Canadiens français sur les Britanniques depuis la Conquête. L'événement se rappelle à la mémoire avec d'autant plus de fierté qu'il a été interprété comme la démonstration du courage et du patriotisme l'emportant sur la supériorité numérique de l'adversaire. Le Canadien français prouve de surcroît qu'en matière de violence, il n'a rien à envier au Britannique. « Avez-vous tué plus de chiens que moi, Docteur ? » demande un habitant à Nelson après le combat³². Auguste Fortier attribue à son patriote fictif Mathieu Duval un des vers du poème « L'Avenir » de François-Réal Angers : « Que cette faulx [*sic*] qui a moissonné nos blés devienne une faulx de mort³³ ».

L'autre réaction à la domination du régime anglais consiste à tenter de transcender les inquiétudes et le ressentiment en affirmant d'abord une supériorité physique du Canadien français sur l'Anglais. Au corps à corps, « les Canadiens s'en sortaient presque toujours à

³² Wilfrid Dorion [sous le pseudonyme de Carle Fix], *Pierre Hervart, Album de La Minerve*, avril-juin 1874, p. 369.

³³ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 30. Auguste Fortier cite par la suite le poème entier d'Angers où se trouvent les vers suivants : « La faulx qui rasait nos campagnes/Soudain se change en faulx de mort. », p. 32.

leur avantage³⁴», écrit Boucherville, dont le héros, Pierre Saint-Luc, ainsi que Paul Turcotte, dans *Les mystères de Montréal*, se révèlent des bagarreurs redoutables quand il s'agit de défendre leur honneur contre des Anglais qui les ont provoqués.

– Cela est faux, fit le capitaine du Sovereign un peu plus hardi, et pour le prouver, je vous dis à la face que les patriotes de 37-38 étaient des lâches ; qu'ils...

Il ne termina point sa phrase. Le défenseur des Canadiens français lui appliquant un vigoureux coup de poing qui le fit rouler sur le pont à dix pieds plus loin.

– Bravo ! Bravo ! crièrent les jeunes gens qui étaient tantôt appuyés sur le bastingage de babord, s'approchant pour mieux voir³⁵.

Les scènes de rixes entre Québécois et étrangers, qu'ils soient Anglais ou Amérindiens, détiennent un statut particulier dans les romans car elles ont généralement cours dans les espaces publics, tavernes, places urbaines ou navires, et se concluent par la reconnaissance par les témoins de la supériorité du vainqueur. Toutefois, la violence revancharde, pour toute fortifiante qu'elle paraisse, reste un phénomène isolé, ainsi, les Canadiens français doivent-ils surtout affirmer leur valeur dans la négociation d'un *modus vivendi* avec leurs maîtres. Ils y parviennent en professant une loyauté qui ne tient pas tant de la soumission que d'une forme de tolérance bienveillante envers le conquérant. Joseph Doutre résume fort bien la vision consolatrice de la Conquête lorsqu'il écrit en 1844 :

Si, néanmoins, les démarches par lesquelles ce dernier peuple fit passer le Canada sous sa puissance ne furent pas dictées par une droite justice, les Français n'eurent pas à déplorer beaucoup ce changement de maître, par la manière sage et libérale dont ils furent administrés. Les nouveaux sujets, encore plus magnanimes que leurs dominateurs, surent par la suite reconnaître, par leur loyauté, les égards dont ils avaient été l'objet³⁶.

Dans *Le chien d'or*, on peut lire que la Providence, en autorisant la mort de Joseph de Jumonville à la Monongahéla en 1754, engagea la réaction en chaîne qui devait enlever le Canada à la France pour le donner à l'Angleterre. C'est alors qu'en 1775, les grands guerriers français refusèrent de prêter main forte aux Bostonnais par rancune envers ceux qui avaient

³⁴ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 656.

³⁵ Fortier, *ibid.*, p. 170.

³⁶ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 91.

tué leur héros. « Souvent la destinée d'un continent entier dépend de la vie ou de la mort d'un seul homme³⁷ », conclut le romancier, résumant l'idéal du héros canadien-français dont le sacrifice infléchit la destinée d'un peuple.

Ainsi, peu importe comment la Grande-Bretagne a pu s'emparer du Canada – par la force de ses armes, la trahison de Bigot ou la volonté de Dieu de soustraire ses chers enfants aux influences étrangères – elle n'a pu le conserver qu'avec l'assentiment de ses nouveaux sujets. À travers la voix de Pierre Saint-Luc, Georges Boucherville nie le caractère révolutionnaire de la démarche des patriotes en argumentant que les Canadiens français ont eu maintes occasions de s'insurger et ne l'ont pas fait.

C'est que le peuple qui ne voulut pas se joindre aux colonies anglaises révoltées, et qui préféra rester soumis à la Grande-Bretagne ; le peuple qui marcha joyeusement aux frontières en 1812 et versa son sang à Châteauguay et ailleurs pour défendre le drapeau anglais, ne doit pas légèrement être traité de rebelle³⁸.

Si les Canadiens défendent aussi âprement le souverain d'une nation qui les opprime, il faut admettre que les avantages des institutions anglaises pèseraient moins lourd dans la balance qu'un orgueil issu de la noblesse d'épée que les romanciers défendent comme une vertu patriotique. Les Canadiens sont loyaux parce qu'ils respectent l'autorité, quelle qu'elle soit, et les fils des preux qui ont versé leur sang sur les plaines d'Abraham ne s'abaisseront pas à récriminer pour des droits constitutionnels, sauf s'ils y sont contraints par les machinations d'Anglais haineux. Dans l'optique où, selon l'historiographie récente, les rébellions s'inscrivent dans un vaste mouvement de contestation des institutions socio-économiques de l'Ancien régime³⁹, le roman d'aventure ne souscrit absolument pas à cette pensée modernisatrice, s'accrochant plutôt au souvenir de la société féodale.

La loyauté est intimement liée au discours religieux, par une volonté d'accepter toutes les épreuves comme émanant de Dieu, mais elle emprunte aussi volontiers au roman de cape et

³⁷ William Kirby, *Le chien d'or*, t. 1. Coll. « Québec 10/10 », Montréal : Stanké, 1982 [1884-1885], p. 306.

³⁸ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 683.

³⁹ Bernier et Salé, « Les patriotes, la question nationale et les rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada », p. 25-36.

d'épée français, particulièrement les œuvres d'Alexandre Dumas qui, dans le prolongement de Walter Scott, ont fait la joie des lecteurs québécois⁴⁰. Comme D'Artagnan, le combattant canadien aime son suzerain en dépit de l'ingratitude qu'il reçoit en retour, il va se faire tuer où on lui dit d'aller se faire tuer et ne souffre d'insulte que du roi (et d'un cardinal)⁴¹. William Kirby et Joseph Marmette ne blâmeront pas Louis XV, attribuant plutôt la responsabilité de son inertie à l'influence néfaste qu'exercent sur lui ses ministres et sa maîtresse. Mais maintenir un attachement envers la France vaudra aux Canadiens la méfiance éternelle des Anglais, si l'on en croit Charles-Arthur Gauvreau, qui affirme que les conquérants haïssent les Canadiens français parce qu'ils les croient partisans de Napoléon. Or, les Canadiens se félicitent plutôt « d'avoir échappé au républicanisme français, eux, les descendants de la France monarchique⁴². »

3.1.3 Le Québec et la France

Le discours portant sur la France correspond de façon similaire à une tentative pour surmonter le ressentiment issu de l'abandon et pour promouvoir de même la fidélité des Canadiens français envers leur première métropole. Claude Galarneau qui a étudié le discours journalistique portant sur la France depuis la Conquête précise qu'au lendemain du Traité de Paris, l'opinion blâme avant tout la marquise de Pompadour et ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'imaginaire collectif rejettera la responsabilité sur le roi de France⁴³. De fait, les romans historiques participent à la propagation de la théorie du rejet désinvolte de la cour de Versailles, enfoncée dans « le bourbier de la corruption⁴⁴. » Auguste Fortier qui, en 1893, semble moins imprégné de loyalisme que ses prédécesseurs, accuse un roi sans cœur et d'une

⁴⁰ Marc Angenot, « Le roman français dans la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal (1845-1876) », *Littératures*, n° 1, 1988, p. 82.

⁴¹ Alexandre Dumas, *Les trois mousquetaires*, t. 1. Coll. « Folio », Paris : Gallimard, 1961 [1844], p. 23, 279-280.

⁴² Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 22.

⁴³ Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne*, p. 90.

⁴⁴ Kirby, *Le chien d'or*, t. 1, p. 13.

« inqualifiable lâcheté⁴⁵ », d'avoir investi dans des prostituées l'argent qui aurait dû servir à la défense de la colonie. Cet abandon se compare à celui d'une « cruelle mère [...] qui tournait le dos à ses enfants⁴⁶ », « une mère sans entrailles⁴⁷ ». Marc Évrard porte en silence sa souffrance comme un enfant qui grandit privé de l'affection maternelle.

Certes, il aimait bien toujours la France, mais cette affection inaltérable du Canadien pour la mère patrie, il la conservait soigneusement en soi, comme ces peines secrètes que les gens mélancoliques entretiennent en leur âme, souffrance idéale et qui, n'étant pas sans charme, leur fait plaisir à garder⁴⁸.

La théorie de l'abandon qui serait motivé par la pure absence de bonté d'âme et non par la précarité financière de la France, ou, pire encore, par la relative inutilité du Canada dans les possessions coloniales françaises⁴⁹, ne se réduit pas au roman d'aventures ; elle fait partie du schéma d'interprétation de la Conquête dans le discours historique au même titre que l'intervention providentielle. Mais elle prend une part active dans nos romans puisque le fier héros canadien-français ne saurait se complaire en pleurnicherie quand, laissé à lui-même entre une mère insensible et un père tyrannique, il ne peut que se forger sa propre identité. Joseph Marmette aura cette image d'un lyrisme incomparable pour rattacher le trauma de la session à la naissance d'une nation :

En inscrivant ce traité [de Paris], là-haut, l'ange qui tient les registres de Dieu laissa tomber une larme sur une malheureuse colonie si croyante et si dévouée à la mère patrie. Ce céleste pleur descendit sur le front de nos pères comme la rosée d'un nouveau baptême dont la vertu surnaturelle devait les aider, ainsi que leur postérité, à braver impunément les sentiments hostiles de races étrangères au milieu desquelles nous jetait, sans défense aucune, l'abandon de la France. Et voilà comment il se fait que nous marchons aujourd'hui la tête haute à côté des vainqueurs, qui n'ont pu réussir à arracher de notre diadème ces deux joyaux indispensables à la couronne d'un peuple, la langue et la religion de nos aïeux⁵⁰.

⁴⁵ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 22.

⁴⁶ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 997.

⁴⁷ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 22.

⁴⁸ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 36.

⁴⁹ Craig Brown, *Histoire générale du Canada*. Coll. « Compact », Montréal : Boréal, 1990, p. 227-228.

⁵⁰ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 999.

On observe ainsi comment s'élabore à travers la narration historique une ontologie défensive du nationalisme résumée par les mots d'ordres « seuls contre tous » et « conquis mais non vaincus ». Pourtant, en ce qui concerne l'identité des Canadiens français, la porosité d'une telle pensée invite les romanciers à chercher des formules compensatoires dans l'intention d'utiliser l'héritage français en tant que rempart contre l'assimilation. C'est ce qui explique pourquoi le roman d'aventures ne se détachera jamais du référent français en matière d'héroïsme. Il lui faut cependant escamoter la période révolutionnaire, aussi honteuse par son caractère impie que par sa violence débridée. Seul Henri-Émile Chevalier tente de justifier la Terreur par des siècles d'abus envers le peuple que les Nord-américains sont incapables d'imaginer⁵¹.

Certes, la France incarne la violence au combat, mais une violence ordonnée, placée entre les mains d'une élite pétrie de valeurs morales. Conséquemment, les succès de Napoléon et de sa Grande Armée rencontrent l'admiration des romanciers, alors qu'au tournant du XIX^e siècle la poésie et la chanson avaient plutôt salué les défaites de la France dans un esprit de loyalisme⁵². Charles-Arthur Gauvreau et Adèle Bibaud font l'éloge de l'empereur qu'ils considèrent le sauveur de la France, celui qui a mis un terme au chaos révolutionnaire et a fait plier les empires, preuve que les succès militaires de la France rejaillissent sur les descendants d'outre-Atlantique. De même, l'aventure se vit dans les échanges culturels avec la mère patrie. Si Joseph Doutre, Henri-Émile Chevalier et Wenceslas Eugène Dick dénoncent la pratique du voyage en France qui gonfle le Canadien d'orgueil et lui remplit la tête de chimères⁵³, Pierre Cholet s'identifie à son pays d'adoption au point de s'engager dans

⁵¹ Henri-Émile Chevalier, *Les souterrains du château de Maulnes*, *Le Moniteur canadien*, 21 juillet – 9 décembre 1853, 15 septembre.

⁵² Ces textes sont reproduits dans l'anthologie de Jeanne d'Arc Lortie, *Les textes poétiques du Canada français 1606-1867*, t. 1, Montréal : Fides, 1987. Consulter aussi Claude Galarneau, « La légende napoléonienne au Québec », in Fernand Dumont et Yves Martin (dir. publ.), *Imaginaire social et représentations collectives : mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1982, p. 163-174.

⁵³ « Quand ils laissent le Canada pour leur voyage d'outre-mer, mille amis les saluent avec regret. Quand ils reviennent, ils ne sont ni Canadiens, ni Anglais, ni Français [...] Ils étaient partis gamins, ils reviennent princes... princes de la fatuité. » Joseph Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 86. « Après une absence de dix-huit mois, et après avoir gaspillé quatre à cinq cent louis, notre touriste revint, rapportant de ses pérégrinations une plantureuse cargaison de suffisance... », Henri-Émile Chevalier,

la guerre contre la Prusse et Pierre Hervart s'installe en France où il agit à titre d'ambassadeur officieux pour les compatriotes de passage. Le discours souscrit ainsi à l'idéologie du messianisme⁵⁴ dans laquelle le Canadien français maintient son identité par la force de ses liens avec la France combattante, celle qui a conservé le meilleur de son passé.

Ce discours trahit d'ailleurs une préoccupation constante de préserver la continuité raciale, au sens familial où on l'entendait au XIX^e siècle⁵⁵. Des protestations de pureté ethnique telles que « Oh, le sang français n'avait pas dégénéré⁵⁶ » ; « l'élément français n'était pas dégénéré⁵⁷ » ; « bon sang ne peut mentir⁵⁸ » connotent la crainte que la rupture avec la France n'ait détruit le courage des Canadiens français, car, ainsi qu'en matière d'héroïsme, le référent reste exclusivement français, il est très rare qu'une appréciation soit faite de la valeur guerrière des Britanniques. On reconnaîtra certes leur efficacité destructrice mais la noblesse, l'esprit de sacrifice et l'amour des grands exploits demeurent des traits français, comme en témoignent plusieurs tentatives des auteurs d'affilier leurs contemporains aux ancêtres de la Nouvelle-France, voire même aux guerriers du Moyen Âge : « nous sommes les fils de ces anciens preux⁵⁹ », clame Edmond Rousseau à propos des Français d'avant la Conquête, alors que Joseph Marmette célèbre les gentilshommes canadiens qui semaient « partout l'héroïsme avec le même désintéressement que les preux du temps de

La jolie fille du faubourg Québec, Le Moniteur canadien, 30 mars 1854 ; voir aussi Wenceslas Eugène Dick, *Une horrible aventure, L'Événement*, 13-30 décembre 1875.

⁵⁴ La vocation messianique des Canadiens français, telle qu'élaborée à l'origine par l'ouvrage d'Edmond Rameau de Saint-Père, intitulé *France aux colonies* (1859), veut qu'ils soient appelés à maintenir le fait français et la religion catholique en Amérique du Nord, favorisant, selon Yvan Lamonde, une France américaine davantage qu'une Amérique française. « L'ambivalence historique du Québec à l'égard de sa continentalité : circonstances, raisons et significations », in Lamonde et Gérard Bouchard (dir. publ.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal : Fides, 1995, p. 68.

⁵⁵ Les romanciers emploient le mot « race » pour désigner la lignée des Canadiens français ou l'ascendance familiale, par exemple : «... en cela, Bigot tenait de sa race », écrit Joseph Marmette avant de dresser le portrait de ses ancêtres. *L'intendant Bigot*, p. 815.

⁵⁶ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 53.

⁵⁷ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 23.

⁵⁸ Régis Roy, *Le cadet de la Vérendrye ou le trésor des montagnes de roches*, Montréal : Leprohon, 1897, p. 3.

⁵⁹ Edmond Rousseau, *Le château de Beaumanoir*, Lévis : Mercier, 1886, p. VI.

Bayard, ce chevalier sans peur et sans reproche⁶⁰ », autant d'images évoquant un idéal que la société oisive de Versailles aurait détruit.

L'attachement sentimental à la France d'avant la guerre de Sept ans permet de surmonter le ressentiment de l'abandon tout en élevant le Canadien au titre de messie de la culture française, celle qui s'enracine dans la noblesse, le catholicisme et l'univers guerrier. Mais se manifeste alors chez les auteurs un profond malaise quand il s'agit de se positionner par rapport à la perception de l'identité canadienne ; le fantasme d'un peuple nord-américain émergent de la Conquête se heurte constamment à la peur de perdre l'héritage héroïque, de se dégrader jusqu'à devenir une nation « d'épiciers⁶¹ » au contact de l'influence anglaise. En somme, les nations britannique et française seront toujours convoquées l'une contre l'autre pour assurer aux Canadiens français la présence constante d'un protecteur face à une menace contre la survie de leur identité et il en ressort que les moindres velléités d'affranchissement colonial sont étouffées par l'incapacité du discours de concevoir les Québécois autrement que comme un peuple isolé et cerné de toutes parts, d'où la confusion entre le besoin d'exister en tant que nation et celui de se raccrocher à une conception familiale de l'impérialisme, qu'on en juge seulement à cette critique adressée par le royaliste Kirby⁶² au projet du dominion du Canada élaboré par l'Angleterre lorsqu'elle renonce à sa colonie :

Il existe des Voltaire et des Diderot anglais qui croient en l'efficacité de la pusillanimité nationale et qui l'enseignent. Ils sont comme cet homme poursuivi par les loups qui leur jetait de sa voiture tous ses enfants les uns après les autres, dans l'espérance d'assouvir la faim de ces animaux féroces, et de sauver son ignoble vie, au prix de tout sentiment de devoir et d'humanité, au prix de l'honneur et des droits que la nature elle-même avait à ce qu'il se sacrifiât pour le salut de ses enfants⁶³.

Cette impuissance se trouve au cœur du débat concernant les relations entre le Canada et les États-Unis, lequel se situe toujours dans la perspective de remplacer une alliance par une autre.

⁶⁰ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 856.

⁶¹ *Ibid.*, p. 894.

⁶² Mary Jans Edwards, « William Kirby », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Page consultée le 7 décembre 2006. <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=40948&query=>

⁶³ Kirby, *Le chien d'or*, t. 2, p. 180.

3.1.4 Le Québec et les États-Unis

Rappelons qu'au moment où émerge le roman d'aventure dans les années 1840, il existe un courant annexionniste au Bas-Canada qui sera à toute fin pratique anéanti durant la seconde moitié du siècle⁶⁴, mais dont nos romans ne traitent toutefois pas explicitement. Seul Alphonse, « l'intéressant républicain⁶⁵ » de *La jolie fille du faubourg Québec*, aspire à ce que le Canada puisse « prospérer en paix à l'ombre de la bannière étoilée⁶⁶. » Henri-Émile Chevalier, qui avait pratiqué le journalisme aux États-Unis avant de venir au Québec, partage avec son héros une admiration pour la terre de la liberté et de la richesse. Ainsi Alphonse devient-il l'un des plus importants constructeurs navals de New York, au cours d'un exil qui, quoique gratifiant économiquement, se révèle pénible du point de vue émotif et le Canadien français ne parviendra à atteindre le bonheur que lorsqu'il pourra amener Angèle avec lui et fonder une famille aux États-Unis. Dans *Les fiancés de 1812*, le libéral Joseph Doutre tisse un réseau de solidarités amicales entre des Canadiens et des Américains comme Brandsome ou la famille Thimcam à la faveur d'une guerre qui se présente davantage comme une ouverture de frontières qu'une débauche d'hostilités.

Les premiers romans tendent à atténuer les différences culturelles existant entre les deux nations, mais, par la suite, le discours anti-américain apparaît dans les récits à partir de la décennie 1860. Les romans historiques de Joseph Marmette présentent les Américains, d'avant et après leur indépendance, comme un peuple avide de s'emparer du Canada et qui diffère peu des Britanniques. Marc Évrard voit bien « des ennemis non moins dangereux que les conquérants dans ces Anglais d'Amérique⁶⁷ » qui feraient en sorte que « nous disparaîtrions comme race pour nous fondre dans la grande confédération américaine⁶⁸. » Les

⁶⁴ Yvan Lamonde, « L'ambivalence historique du Québec à l'égard de sa continentalité. Circonstances, raisons et signification », in Bouchard et Lamonde (dir. publ.), *Québécois et Américains*, p. 66.

⁶⁵ Chevalier, *La jolie fille du faubourg Québec*, *Le Moniteur canadien*, 11 mai 1854.

⁶⁶ *Ibid.*, 6 juillet 1854.

⁶⁷ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 36.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 36.

troupes d'invasion de 1775 se révèlent une bande de boutiquiers sans cœur au ventre qui fuiront lâchement les combats en abandonnant leurs blessés. Alice devra ainsi payer des soldats pour qu'ils acceptent de transporter Marc en sûreté.

Yvan Lamonde observe que si le sentiment anti-américain se répand chez les élites lettrées, les milieux populaires, c'est-à-dire les ouvriers et les travailleurs pauvres des villes, sont plus perméables à la culture du Sud propagée par le théâtre, la musique, les magazines et les catalogues commerciaux⁶⁹. En conséquence, le roman d'aventures sociales, qui aborde plus ouvertement la problématique de l'influence culturelle américaine qu'elle ne le fait pour la question de l'annexion, ne s'en prend pas directement aux pratiques ou aux goûts de ses lecteurs mais va plutôt attaquer les Canadiens français qui cherchent du travail aux États-Unis. Cet exode connaît son apogée durant les années qui suivent la Confédération en raison de la crise agricole ; plus de 150 000 personnes quittent le Québec au cours de cette période sur un total approchant les 900 000 pour la période de 1840 à 1930⁷⁰.

Fidèle au discours ambiant⁷¹, le roman d'aventures tend à culpabiliser les déserteurs en entretenant la perception que leur départ n'est pas motivé par la nécessité mais par l'attrait d'une vie facile, alors qu'un autre courant de pensée, admettant les besoins des Canadiens français, nie cependant les avantages économiques à émigrer. Napoléon Legendre se gausse des « grandins⁷² » qui reviennent faire miroiter leurs richesses devant les filles et leurs mères, tandis que Wenceslas Eugène Dick blâme « la maladie du yankisme⁷³ » à laquelle des milliers

⁶⁹ Lamonde, « L'ambivalence historique du Québec », in *Québécois et Américains*, p. 133.

⁷⁰ Gilles Laporte, Luc Lefebvre, *Fondements historiques du Québec*, p. 65 ; Yves Roby, « Émigrés canadiens-français, Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et images de la société américaine », in *Québécois et Américains*, p. 131.

⁷¹ Pour contrer ce qu'elles jugent être une menace pour la force, voire la survie de la société canadienne-française, les élites tentent de décourager les émigrés en leur faisant croire qu'ils sont la proie d'un mirage et qu'ils vont y perdre leur âme et leur santé. Yves Roby, « Émigrés canadiens-français, Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et images de la société américaine », in Bouchard et Lamonde, *Québécois et Américains*, p.132-134.

⁷² Napoléon Legendre, *Sabre et scalpel*, Rémi Ferland (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1998 [1872-1873], p. 18.

⁷³ Wenceslas Eugène Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 1, Québec : J. A. Langlais, 1890 [1880-1881], p. 64.

de ses compatriotes ne résistent pas. Il s'engage ensuite à démystifier cet « eldorado des jeunes gens⁷⁴ » en affirmant combien il est naïf de croire que l'enrichissement est plus favorable aux États-Unis qu'au Québec et donne en exemple la mésaventure de son vilain. Avidé de richesse mais peu porté sur le travail, Antoine Bouet confie sa terre en location et va travailler dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre. Il y dépense le maigre salaire amassé dans un dur labeur et revient plus pauvre qu'avant son départ pour apprendre que son locataire a vendu sa terre et s'est enfui. « C'était bien la peine, ma foi, d'aller au-delà de la ligne quarante-cinq apprendre à nasiller une langue étrangère et à faire de la brique⁷⁵! », conclut le narrateur.

Si, dans les faits, au moins la moitié des travailleurs s'installeront définitivement aux États-Unis⁷⁶, le roman d'aventures insiste plutôt sur leur retour, que ce soit pour prouver l'échec de l'entreprise ou pour montrer la contamination à laquelle les Canadiens américanisés exposent les bons citoyens restés au pays. Mais ce discours de dénigrement, bien que dominant, n'est pas exclusif et il persiste toujours une certaine idée que la république américaine incarne le modèle de la liberté et de la modernité en opposition aux institutions archaïques que le régime anglais perpétue au Canada. Auguste Fortier, notamment, ne tarit pas d'éloges envers le « pavillon, à l'ombre duquel tous les hommes se considèrent des égaux, des frères, et marchent ensemble dans la voie du progrès⁷⁷. »

Le modèle américain est suffisamment connu de ce côté de la frontière, grâce au commerce et aux réseaux d'échanges qu'entretiennent les émigrés avec leurs proches restés ici, pour qu'il s'avère de plus en plus difficile de le démoniser, d'autant plus que l'imaginaire d'aventures, qui recourt à l'exotisme américain pour plaire à son lectorat, ne peut s'accommoder entièrement de ce discours immobiliste. D'ailleurs, les éditeurs de feuilleton doivent tenir compte de l'importante communauté de lecteurs francophones concentrée dans

⁷⁴ Dick, *L'enfant mystérieux*, p. 64.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 65.

⁷⁶ Gilles Laporte, Luc Lefebvre, *Fondements historiques du Québec*, p. 65 ; Yves Roby, « Émigrés canadiens-français, Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et images de la société américaine », in Bouchard et Lamonde (dir. publ.), *Québécois et Américains*, p. 138.

⁷⁷ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 405.

les états du Massachussets, du Connecticut et du New Hampshire qui est toujours reliée au réseau culturel du Québec : en septembre 1899, *Le Monde illustré* annonce la publication du *Chevalier Henri de Tonty* de Régis Roy en assurant que « nos abonnés des États-Unis feront de la propagande en faveur de ce feuilleton, puisque l'action se passe chez eux⁷⁸. » En consacrant son récit à l'exploration du Mississippi par Cavalier de Lasalle en 1682, Régis Roy offre à ses lecteurs un sujet historique inédit et propre à susciter autant l'intérêt des Québécois nostalgiques d'une Nouvelle-France qui étendait son territoire jusqu'au Golfe du Mexique que des nouveaux Américains qui connaîtront mieux leur territoire d'adoption tout en se voyant accorder de l'attention.

C'est ainsi que la Louisiane, en tant que dernier bastion de la francophonie en terre américaine, devient le lieu par lequel il est possible d'envisager la culture de nos voisins du Sud en conformité avec notre discours nationaliste. Cette Louisiane agricole et hiérarchisée, ayant figé sur les bords de son grand fleuve ses valeurs familiales, conservatrices et européennes, fait contrepoids à l'industrialisation sauvage du Nord et permet aux Canadiensfrançais d'entretenir des liens culturels jugés sains avec les États-Unis. L'expérience américaine passe alors par la mise en scène de personnages créoles, comme Pierre Saint-Luc ou Alfred Labadie – fils d'un négociant de coton qui se lie d'amitié avec Paul Turcotte dans *Les mystères de Montréal* – quand elle ne rappelle pas avec tendresse la vie idyllique des planteurs comme la famille Privat évoquée dans *Le roi des étudiants*.

Le rapport conflictuel avec l'Amérique se mesure plus à une question de mode de vie et d'orientation économique qu'à la protection du territoire ou, encore moins, à la hantise de la fuite ; l'esprit d'aventure requiert que le Canadien français voie le vaste monde ; la satisfaction du lectorat en dépend fortement. Mais tous doivent retenir que les racines de l'identité québécoise s'ancrent dans la terre. Voilà pourquoi Paul Turcotte, héros millionnaire de la guerre du Mexique, termine ses jours au bord de la rivière Richelieu, et pourquoi plusieurs exilés, quêteurs d'or et marins rentrent au bercail pour épouser une compatriote et entamer la revanche des berceaux.

⁷⁸ [S.A.], « Feuilleton canadien », *Le Monde illustré*, 2 septembre 1899, p. 274.

En traitant d'un voyage suivi du retour aux origines les romanciers croient peut-être remplir les exigences du récit d'aventures sans déroger au discours patriotique. Au-delà du débat entre la conservation et le nomadisme qui divise l'imaginaire québécois, la perception relativement négative des États-Unis est symptomatique de la relation complexe que les Canadiens français entretiennent avec leur condition économique. L'aventure côtoie l'élaboration d'un nationalisme de plus en plus exclusif qui définit le Canadien-français par les expériences qu'il vit et qu'il est amené à rejeter. Le rejet de l'argent se confondra ainsi avec celui des autres nations : le Canadien ne sera pas un Britannique avide de conquêtes, ni un Français de la cour vautré dans la luxure, ni un Américain dévoré par l'appât du gain.

3.2 L'argent

3.2.1 Un état de pauvreté

Il est couramment admis que les Québécois ont longtemps eu honte de l'argent. En 2005, le magazine *L'Actualité* inclut l'argent parmi les cent un mots pour comprendre le Québec. « L'antimercantilisme » s'inscrivait dans *Les 36 cordes sensibles des Québécois*⁷⁹ de Jacques Bouchard, qui rappelait dans les années 1960 que pourtant nos ancêtres coureurs des bois et voyageurs avaient été de véritables hommes d'affaires. Mais la mémoire collective retient qu'après la Conquête le clergé, désireux de maintenir son ascendant sur la population, l'aurait encouragé à s'exclure de l'activité économique dominée par les Anglais à la faveur du principe séculaire qui dit que « bienheureux les pauvres, car ils verront Dieu⁸⁰. » Encore en 1902, Mgr Paquet défend cette pensée compensatoire dans un célèbre sermon :

Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées ; elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner le foyer lumineux de la

⁷⁹ Jacques Bouchard, *Les 36 cordes sensibles des Québécois*, Montréal : Les Éditions Héritage, 1978, p. 157-161.

⁸⁰ Bouchard, *Les 36 cordes sensibles*, p. 157. Notons que l'antimercantilisme a été retranché du récent ouvrage *Les nouvelles cordes sensibles des Québécois*. À la place, on y trouve le mercantilisme, indicateur qu'au cours des dernières années, les Québécois se seraient réconciliés avec l'enrichissement. Montréal : Les Intouchables, 2006, p. 23, 75-79.

religion et de la pensée... Laissons à d'autres nations, moins éprises d'idéal, ce mercantilisme fiévreux et ce grossier naturalisme qui les rivent à la matière⁸¹.

Or comment notre traditionnel dédain du matériel peut-il se concilier avec l'imaginaire d'aventure ? La poursuite de la richesse, ou du moins la quête d'un meilleur sort, se veut le premier motif de l'aventurier ; qu'on songe aux trésors de Long John Silver et de Monte-Cristo, à la fortune de Rodolphe qui fait tant de bien aux démunis de Paris, aux découvertes scientifiques qui rendent célèbres les héros de Verne ou aux faits d'armes qui valent leur promotion aux mousquetaires. Le discours du roman d'aventures québécois dévoile des efforts marqués de la part des auteurs pour aborder le phénomène de la pauvreté avec un jugement qui se conforme au conservatisme. Néanmoins, le déroulement des intrigues contredit l'idéologie de la résignation économique et laisse entrevoir le caractère ambitieux du Canadien français par un désir d'enrichissement qui diverge toutefois des pratiques économiques associées à la majorité anglophone du pays.

À en croire la tradition, la pauvreté s'est longtemps accrochée aux Québécois comme une teigne. Que d'expressions avons-nous adoptées à ce sujet ! « Être né pour un petit pain », « le Québec est pauvre en riches et riches en pauvres ». Elles nous ont renvoyé l'image d'un peuple incapable de surmonter une précarité économique perdurant depuis des siècles. Ce constat a d'ailleurs été étayé par des études économiques sur le XIX^e siècle⁸². Bien que le Québec connaisse durant la seconde moitié la période une croissance économique liée à l'industrialisation qui apporte la prospérité, les habitants en milieu rural restent affectés par la pauvreté à cause de l'endettement et d'une production relativement faible, jusqu'à ce que la spécialisation vers l'industrie laitière dans les années 1890, jointe à des efforts de colonisation, permette l'augmentation des revenus⁸³. Quant au prolétariat urbain qui se

⁸¹ Mgr Paquet, « Bréviaire du patriote canadien-français », 23 juin 1902, cité dans Bouchard, *ibid.*, p. 158.

⁸² Fernand Harvey, *Révolution industrielle et travailleurs. Une enquête sur les rapports entre le capital et le travail au Québec à la fin du XIX^e siècle*, Montréal : Boréal Express, 1978, p. 19-26 ; Jean Hamelin et Yves Roy, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, préf. d'Albert Faucher. Coll. « Histoire économique et sociale du Québec », Montréal : Fides 1971, p. 20-22.

⁸³ Laporte et Lefebvre, *Fondements historiques du Québec*, p. 94.

développe à la fin du siècle, il est soumis au chômage cyclique et gagne peu⁸⁴. Certes, l'industrialisation génère de la misère urbaine partout ailleurs en Europe et en Amérique du Nord, mais à Montréal, la domination économique des Anglophones donne aux Canadiens français la conviction d'être sciemment exclus de la production de richesses. En ce qui a trait à l'élite francophone, le roman d'aventures reconnaît les membres des professions libérales mais non la bourgeoisie d'affaires, les classes supérieures urbanisées étant plutôt montrées comme une sorte d'aristocratie foncière, héritière de l'élite seigneuriale⁸⁵. Malgré tout, la perception que les étrangers seuls détiennent les rennes du pouvoir économique influence de façon substantielle le rapport des Québécois avec l'argent.

D'emblée, on peut observer que la pauvreté est un phénomène omniprésent dans le roman d'aventures. Même si elle ne touche pas directement les personnages principaux, elle rôde en marge, dans les personnages secondaires ou les interventions auctoriales. François-Réal Angers s'en sert pour dénoncer le système législatif qui incarcère à la moindre offense celui qui a le malheur de tomber dans ses griffes. Le baron Von Koenig, « Tunique » pour les habitants, avait jadis fait partie d'un régiment allemand venu seconder les Britanniques en 1775. Installé à la Rivière-Ouelle avec une Canadienne, il dissipa les biens de sa famille puis, désarmé par la famine qui affligeait ses nombreux enfants, il commit un vol de pain qui le conduisit en prison. « Voilà, entre mille autres histoires du même genre aussi intéressantes, celle du Baron Tunique⁸⁶ ! » Pendant qu'il décrit l'épreuve de famine en forêt vécue par son contingent de guerriers dans *Charles et Éva*, Joseph Marmette se permet ce comparatif avec son époque :

... quel nom donner aux tortures que doit éprouver le malheureux qui promène son indigence méprisée dans les rues d'une cité riche et populeuse. [...] En vain, il tend la main; la foule indifférente passe et repasse sans le regarder [...] puis, après une course infructueuse il regagne son logis, il trouve pour accueillir sa misère une femme, de petits êtres transis de

⁸⁴ Laporte et Lefebvre, *Fondements historiques du Québec*, p. 120.

⁸⁵ Les auteurs recourent parfois au terme d'aristocratie pour désigner l'élite francophone urbanisée. « Le Québec aristocratique », Wenceslas Eugène Dick, *Le roi des étudiants*, p. 551 ; « l'aristocratie montréalaise ». Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 381.

⁸⁶ François-Réal Angers, *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices. Chroniques canadiennes de 1834*, Gilles Dorion (éd.). Coll. « NB poche », Québec : Nota Bene, 2003 [1837], p.125.

froid dont il est le père, et qui lui demandent à grands cris du pain qu'il ne peut leur donner [...] La souffrance qu'éprouve l'homme dévoré silencieusement par la faim dans la solitude des forêts, c'est la rage qui s'épuise en vain efforts [...] la torture de celui qui se meurt d'inanition au milieu de ses semblables pouvant lui venir en aide, c'est plus que la rage, c'est le désespoir [...] le supplice de Tantale⁸⁷...

Par « cette digression (qui peut certes avoir son utilité)⁸⁸ », le romancier escompte sans doute que son public saura autant s'émouvoir du sort de ses contemporains que de la condition de ses héros. Mais il sous-entend aussi, comme d'autres auteurs, que les inégalités créent l'envie et incitent au crime ; pas le crime odieux que commettent les vilains diaboliques, mais les petits larcins qui mènent les gens désespérés à la déchéance. Henri-Émile Chevalier abonde dans ce sens quand il affirme que la société « hypocrite » a fait de la jalousie une vertu qu'elle a appelée ambition⁸⁹. Wenceslas Eugène Dick rend-il compte de son expérience de médecin de village quand il dit que les habitants canadiens-français, quoique fondamentalement bons, n'aiment pas ceux qui se situent au dessus d'eux ? « Pour ce qui est des hommes de profession libérale, des marchands, des rentiers, ils sont tenus en continuelle suspicion ; le paysan les fréquente, parce qu'il en a besoin, mais dans ses rapports avec cette catégorie de co-paroissiens, il est toujours sur la défensive⁹⁰ ».

Les romanciers ont une opinion ambiguë de la classe paysanne qu'ils dépeignent. Tantôt observés avec tendresse, tantôt ridiculisés, les habitants sont toujours considérés avec une certaine condescendance par ces hommes instruits. Wenceslas Eugène Dick, pourtant aussi pauvre que ses concitoyens, soutient tout de même que, leur étant supérieur, il peut conséquemment les juger dans leur manière d'aborder les questions d'argent. De fait, la misère n'est pas perçue comme une condition qui rassemble les Canadiens français ; elle présente des degrés qui les divisent. L'indigence marginalise celui qui en est atteint, comme Pierre Cholet qui se voit souvent chassé avec brutalité des fermes où il va offrir ses services, à l'instar de plusieurs hommes de son temps qui se font main-d'œuvre agricole saisonnière, prennent le bois ou le chemin des usines américaines. Or, cette vie d'aventure éveille

⁸⁷ Marmette, *Charles et Éva*, p. 125-126.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 126.

⁸⁹ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 707.

l'inquiétude du clergé et des autorités civiles qui voient des hommes filer entre les mailles du tricot serré de la société canadienne-française. Les bûcherons et les « cageux » s'exposent à l'impiété, au jeu et à l'ivrognerie ; et de la débauche au crime, il n'y a qu'un pas, comme le prouvent les hommes de cage, Picounoc et José Racette, devenus voleurs dans *Le pèlerin de Sainte-Anne* de Pamphile Le May. Pour contrer la désagrégation sociale, la solution consisterait à promouvoir la vie dans une communauté homogène, paroisse rurale ou urbaine, où toutes les activités économiques et sociales seraient similaires et pratiquées au vu et au su de tous, mais, pour y parvenir, il convient dans un premier temps de justifier l'exclusion des Canadiens français sur le plan historique, ce à quoi le roman historique s'emploiera.

3.2.2 Les causes de la misère

Le corpus des récits historiques met en contraste l'époque de la Nouvelle-France, vécue comme le temps de l'innocence, et celle qui entoure la Conquête. Les romans de la Nouvelle-France tendent généralement à éclipser les considérations économiques dans les rapports sociaux, qui relèvent d'un ordre féodal utopique où chaque individu est pris en charge de la naissance jusqu'à la mort par son rang et par les autorités coloniales. Le manque de ressources procède exclusivement des conditions environnementales, comme le climat ou la guerre. Nos ancêtres se contentaient de peu, occupés qu'ils étaient à construire un pays : telle est la leçon que les lecteurs embourgeoisés doivent tirer du discours de Joseph Marmette, comme on l'a vu au second chapitre dans ses constantes interpellations aux demoiselles lisant ses œuvres, qu'il juge gâtées. La fin de cet âge doré approche avec l'arrivée au Canada d'administrateurs corrompus issus de la cour de France⁹¹, dont Bigot, le pire d'entre tous, s'est rendu coupable d'avoir détourné les impôts et volé le grain nécessaire à la survie des habitants. Dans une scène des plus mélodramatiques, Joseph Marmette nous fait assister à la mort par inanition du Baron de Rochebrune, le vieil officier réduit à la misère par les exactions de l'intendant :

⁹⁰ Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 2, p. 109-110.

⁹¹ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 838.

Et lorsque l'enfant cassait, le matin, de ses doigts gourds, le morceau de pain qui représentait son déjeuner, son père lui affirmait que, s'étant levé avant elle, il l'avait aussi devancée pour prendre son premier repas.

Quand arrivait le midi, le vétéran disait n'avoir pas faim à cette heure de la journée. Et comme Berthe était au lit quand il rentrait le soir, il était censé souper seul.

Le matin de la veille de Noël, Berthe n'eut pas assez de pain pour son déjeuner. Elle en demanda d'autre. Il n'en restait plus !

Le père, qui la regardait manger, laissa tomber sa tête sur la table où il était accoudé, et pleura.

L'héroïque vieillard n'avait pas pris autre chose que de l'eau froide depuis quatre jours⁹²!

Confrontés à l'ignominie, les Canadiens ne pourront plus rien attendre de leur courage et de leur loyauté. Bigot a fait perdre à la colonie quarante et un millions de francs⁹³ qui auraient pu la sauver. « Ce ne sont pas les armées anglaises qui ont pris Québec et forcé Montréal à capituler, c'est la rapacité, c'est le brigandage de Bigot. C'est la coupable indifférence de la luxurieuse cour de Versailles⁹⁴ ! » s'exclame William Kirby avant de conclure :

Aux pillards éhontés de l'Ancien Régime, succédèrent les orgueilleux tyranneaux de la race conquérante, et la province fut traitée en pays conquis.

D'un côté, l'autorité armée de verges ; de l'autre, une population soumise presque jusqu'au servilisme⁹⁵.

Le déterminisme historique ne fournit toutefois pas les raisons pour lesquelles les Canadiens français demeurent pauvres cent ans plus tard, mais blâmer l'hégémonie des anglophones revenait à dresser un constat d'échec, à affirmer que les Québécois, si on les avaient laissé faire, auraient pu prospérer autant que les Anglais. Or, cela eut signifié que nous étions disposés à adopter des valeurs mercantiles, et même à appuyer la bourgeoisie

⁹²Marmette, *ibid.*, p. 809. Pour justifier sa description des infortunes de la famille Rochebrune, Marmette cite une source historique : « On s'arrachait le pain à la porte des boulangers », dit l'auteur du *Mémoire sur les affaires du Canada depuis 1749 jusqu'à 1760*. « On voyait souvent les mères déplorer de n'en avoir pas assez à donner à leurs enfants, et courir à l'intendant Bigot, implorer son secours et son autorité ». » p. 807.

⁹³ Joseph Marmette s'appuie encore sur des données présentes dans les manuscrits de la Société littéraire et historique de Québec, *ibid.*, p. 1002.

⁹⁴ Kirby, *Le chien d'or*, t. 2, p. 385.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 387.

anglophone. Accuser les faiblesses de l'industrie agricole s'avère également impossible dans un contexte de glorification de la terre. Enfin, on ne peut évoquer le manque d'instruction puisque la question de l'éducation à des fins de progrès n'est que rarement considérée et encore l'est-elle uniquement comme un moyen de promouvoir la citoyenneté et non l'avancement économique. Philippe Aubert de Gaspé précise que Charles Amand eut échappé à sa pensée superstitieuse s'il avait reçu les bienfaits de l'éducation. Pamphile Le May, dans *Bataille d'âmes*, louange l'enseignement qui trempe les esprits dans la morale et la piété mais ne s'intéresse guère à la formation professionnelle.

L'opinion généralement répandue sur les causes de la pauvreté s'inscrit dans un discours libéral qui attribue aux individus la responsabilité de leur condition et qui place le travail comme première source de la prospérité. Si l'intempérance ne peut être pointée du doigt sans taxer la société québécoise d'ivrognerie, la culture des loisirs devient le principal facteur avancé pour expliquer la pauvreté des Canadiens français. Cette assertion repose sur la croyance que le sol canadien a toujours produit en abondance et que nos ancêtres du début du XIX^e siècle étaient plus heureux, car ils savaient limiter leur consommation de biens et travaillaient durement. Dans *Le manoir mystérieux*, Frédéric Houde traduit les préoccupations de ses contemporains au sujet des produits de luxe :

Jusqu'à l'établissement de la domination anglaise, le Canada consommait une quantité de marchandise de luxe importées, considérable eu égard au chiffre de sa population. Pendant un peu plus de trois quarts de siècle ensuite, les Canadiens français eurent des habitudes plus simples, puis leur goût pour le luxe reprit plus extravagant que jamais, et il est poussé si loin aujourd'hui que ceux qui s'intéressent à leur avenir comme race distincte appelée à jouer un rôle important en sont justement alarmés⁹⁶.

Le discours ne présente pas une vision homogène des conséquences que la consommation croissante des Canadiens-français durant la seconde moitié du siècle pourrait entraîner. Pour Frédéric Houde, leur intégration dans le marché nord-américain détruit leur vocation messianique de préserver des anciennes valeurs qui sont incompatibles avec l'économie actuelle. Auguste Fortier regrette d'ailleurs l'époque où dans les campagnes un simple

⁹⁶ Frédéric Houde, *Le manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition*, Montréal : Imprimerie Bilaudeau, 1913 [1880], p. 133.

serment suffisait à sceller une entente entre deux hommes⁹⁷. Pour Napoléon Legendre, le bonheur dans le mode de vie autarcique des paysans a été détruit par la consommation. « Heureuse simplicité des mœurs de nos campagnes qui va se perdant tous les jours pour faire place aux appétits du gain, aux exigences du luxe qui plisse les fronts, font pencher les têtes soucieuses et voilent les limpidités du regard⁹⁸ ! » Zidore Tourteau ne va-t-il pas tuer pour une montre en or ? Cette vision d'un paradis perdu par le matérialisme coïncide avec une valorisation de l'Amérindien que le roman d'aventures de la fin du siècle présente dorénavant comme un modèle de simplicité dans un monde corrompu par l'accumulation des biens. Les « enfants des bois », « instruits par la nature », montrent un plus grand héroïsme dans leur dénuement que nombre de Canadiens ayant « abusé de ce que le bon Dieu leur avait donné⁹⁹. » « Nous n'emportons rien d'inutile, et nous nous contentons de fort peu de choses¹⁰⁰ », énonce la Longue chevelure dans *L'affaire Sougraine*, alors qu'Auguste Fortier et Régis Roy créent des personnages d'indigènes qui connaissent l'emplacement de richesses inouïes mais ne les exploitent pas, préférant vivre de la nature.

La surconsommation, si elle ne contribue pas à l'assimilation des Canadiens français, risque de les maintenir dans un état distinct de pauvreté, ainsi que le soutient Pamphile Le May lorsqu'il affirme que le sol québécois a été maudit par Dieu à cause de l'orgueil et de la vanité des habitants. La déchéance économique refléterait la dégradation morale engendrée par l'achat de marchandises ; certaines personnes, rapporte-t-il dans *Le pèlerin de Sainte-Anne*, n'hésitant pas à se priver de nourriture pour se procurer un attelage avec lequel elles vont se pavaner¹⁰¹. Plus de vingt ans plus tard, dans *Bataille d'âmes*, le romancier rectifie son discours en admettant que le travail et la frugalité n'apportent pas nécessairement l'abondance, que des maladies, des dettes involontaires et des catastrophes climatiques

⁹⁷ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 48.

⁹⁸ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 118.

⁹⁹ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 37.

¹⁰⁰ Pamphile Le May, *L'affaire Sougraine*, Rémi Ferland (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1999 [1884], p. 54.

¹⁰¹ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, Rémi Ferland (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1998 [1877], p. 115, 211.

peuvent enliser l'habitant dans une situation pénible, comme Longpré qui, malgré sa vaillance et sa bonne conduite, se retrouve entre les griffes d'un usurier. L'origine du lectorat peut-elle jouer un rôle dans un semblable revirement ? *Le pèlerin de Sainte-Anne* paraît en 1877 chez Darveau dans une édition en deux volumes, ce qui constitue un achat substantiel réservé à un public restreint, alors que plus de vingt ans plus tard, *Bataille d'âmes* sera rédigé expressément pour *La Patrie*. « Toute la partie est de Montréal lira ce roman intéressant », clame l'annonce promotionnelle du feuilleton¹⁰². Le May aurait ainsi pu adapter ses opinions à un auditoire dont une bonne part a été confrontée aux problèmes financiers, à moins que les années n'aient inculqué à l'écrivain un sens de la nuance. Quoiqu'il en soit, Le May ne déroge pas à son saint précepte selon lequel le bonheur n'origine que de la « modicité des désirs et de la soumission à Dieu¹⁰³. »

Si les Québécois participent à l'économie continentale, ils perdront leur spécificité et s'ils n'y participent pas, ils se condamneront à une infériorité perpétuelle. Devant cette impasse, l'option la plus évidente et en même temps la plus désastreuse d'un point de vue économique consiste à favoriser l'acceptation de la pauvreté en l'érigeant en qualité morale. Le roman d'aventures sociales, qui souscrit particulièrement à cette pensée, multiplie les personnages secondaires de pauvres vertueux qu'accompagnent des jugements des narrateurs sur la supériorité des petites gens. D'abord, seul le pauvre connaît le véritable sens du travail et de l'économie. Morlaix le charretier de *La jolie fille du faubourg Québec*, et Pierre Bouet, de *L'enfant mystérieux*, se privent et mettent de l'argent de côté pour pourvoir aux besoins des filles qu'ils ont adoptées. Ensuite, le pauvre est plus enclin à partager son maigre avoir avec les autres que les individus aisés. « Ouvrez la porte de la chaumière », écrit Pamphile Le May, « souvent vous serez étonnés du calme et de la paix qui rayonnent sur la figure des pauvres de la terre, qui s'empresseront de vous offrir une part de ce pain de chaque jour qu'ils ont demandé à Dieu dans leurs prières¹⁰⁴ ». Que son héros appartienne à l'une des plus riches familles de Québec n'empêche pas Eugène L'Écuyer de s'insurger contre la cupidité et

¹⁰² [Anonyme], « Bataille d'âmes », *La Patrie*, 3 novembre 1899.

¹⁰³ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 94.

¹⁰⁴ Le May, *Picounoc le maudit*, Montréal : Hurtubise HMH, 1972 [1878], p. 56.

l'insensibilité des riches devant la misère des autres. « Mme La Troupe et sa fille vécutent pendant un an du secours des autres, non pas celui des riches, ils furent impitoyables aussitôt qu'ils virent qu'ils n'avaient plus rien à espérer, c'est l'ordinaire ; mais aux dépens des pauvres¹⁰⁵ ! »

La valorisation de la pauvreté, indissociable d'une vision idyllique de la paysannerie, chemine main dans la main avec la suspicion envers les riches et les classes urbanisées. Dans *L'enfant perdu et retrouvé*, le narrateur commente le contraste entre les campagnes éloignées où les gens sont généreux et les villes ainsi que leurs campagnes riches, centres « d'activité et de commerce », où « on ne donne rien pour rien¹⁰⁶ ». Pourtant, à Québec, Montréal et Ottawa, Pierre Cholet reçoit de l'aide des riches comme des pauvres alors que dans les villages, il lui arrive parfois d'être chassé ou exploité par des fermiers. Le manque de concordance entre la thèse défendue par l'auteur et sa représentation des événements et des personnages pourrait trouver une explication dans la confusion entre deux impératifs idéologiques exerçant une pression sur nos romanciers. L'une consiste à lutter contre la disparition de la société traditionnelle en prônant que la ville incarne le creuset de l'égoïsme et de la déchéance, où le pauvre ne peut attendre de secours, sinon des organismes de charité, alors que la campagne perpétue les traditions de solidarité comme les veillées et les corvées. Toutefois, une autre représentation de la société est donnée, particulièrement dans les romans urbains, de manière à contrer la peur des classes dangereuses et prouver ainsi que la pauvreté ne conduit pas inévitablement à la régression morale ou au crime. C'est ce qui expliquerait pourquoi les romans gothiques dévoilent des cas de miséreux réduits au vol ou à la prostitution, alors que la criminalité tend à devenir un état professionnel à mesure que l'on progresse dans le siècle. Le qualificatif « pauvres mais honnêtes¹⁰⁷ » utilisé par Auguste Fortier pour désigner les marins canadiens-français est symptomatique de cet élan visant à dissocier la misère et le mal. Même s'ils s'efforcent de respecter le discours normatif sur la peur de la ville, les

¹⁰⁵ Eugène L'Écuyer, *La fille du brigand*, Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996, p. 254.

¹⁰⁶ Jean-Baptiste Proulx, *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet*. Coll. « du Goéland », Montréal : Fides, 1978 [1887], p. 72.

¹⁰⁷ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 245.

auteurs ne peuvent aller à l'encontre d'un lectorat urbain croissant, d'où les tensions générées par ces discours contradictoires. Seul Hector Berthelot, sur le mode parodique, met en fiction une classe ouvrière paresseuse, voleuse et alcoolique. Cependant, l'intrigue des *Mystères de Montréal* ne révèle pas autant la médiocrité intrinsèque des bas milieux que le pouvoir corrupteur de l'argent, introduit par le trésor de l'aristocrate Bouctouche pour lequel les protagonistes mentent et assassinent.

Enfin, on ne saurait négliger l'apport des auteurs eux-mêmes dans la dévalorisation de l'argent. Les écrivains, qui ne vivent pas de leur art, seraient les premiers réconfortés par leur contribution à l'élaboration d'une littérature nationale qui compense pour le peu de rémunération et que le succès d'estime est préférable à une production alimentaire. C'est ce que croit Charles-Arthur Gauvreau.

Qui l'emportera dans cette lutte de l'esprit contre la matière ? Le plus noble des deux doit l'emporter, même en ce bas monde. Oh ! c'est là la suprême consolation de ces pauvres parias de la société qui ont du cœur et de l'intelligence, mais qui n'ont pas d'argent. Consolez-vous jeunes gens de mon pays, qui avez le cœur assez haut et noble pour ne pas vendre votre plume. Celui qui a de l'argent dédaignera vos efforts, mais il est des intelligences supérieures qui vous donneront leur amitié¹⁰⁸.

«... rentiers ventrus et journalistes diaphanes¹⁰⁹ », tel est le contraste souligné par Wenceslas Eugène Dick quand il oppose la bourgeoisie confortable aux misérables lettrés qui tentent de faire leur chemin dans le monde. Au reste, le personnage secondaire du bourgeois rassemble souvent les pires clichés : Saint-Felmar, colérique, vindicatif et envieux, a renié son nom de Duval pour se rapprocher de la noblesse qui lui échappe et assiste impuissant au mariage de sa fille avec son ennemi. Le vaniteux Maximus Crépin se laisse berner par des fraudeurs qui le flattent pour s'emparer de sa pupille. Quant à Cognard, il veut donner sa fille à James Evil pour entrer dans les grâces du gouvernement britannique. Par ailleurs, les personnages plus sympathiques, tels Monsieur Jobinet dans *La jolie fille du Faubourg Québec* et Monsieur Kisslips dans *Bataille d'âmes*, vivent dans la solitude, comme si la richesse ne pouvait se concilier avec une vie de famille épanouie. Si William Kirby s'efforce

¹⁰⁸ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 30.

¹⁰⁹ Dick, *Le roi des étudiants*, *L'Opinion publique*, juin-décembre 1876, p. 551.

de défendre la valeur du bourgeois Philibert qui demeure gentilhomme tout en pratiquant le commerce, son fils ne suivra pas ses traces, sa profession de soldat redorant la réputation d'homme déchu de son père, un ancien aristocrate réduit à pratiquer le commerce.

Au delà du mépris que tout bon chrétien devrait avoir du « vil métal¹¹⁰ », le discours révèle un profond malaise par rapport aux transformations de l'économie qui ont cours au XIX^e siècle. Ainsi les romanciers, qui, rappelons-le, sont presque tous formés pour des professions libérales ou intellectuelles, ne peuvent pourtant ignorer les nouvelles pratiques financières que sont la spéculation, le prêt bancaire et le marché boursier. Mais sur ce sujet, ils ne savent manifestement guère plus que la majorité de leurs lecteurs et leur réponse naturelle consiste à se distancier totalement du milieu des affaires, d'une part en mettant l'accent sur son caractère hermétique et en jugeant ceux qui y participent comme, au mieux des marginaux, au pire des benêts ignorants des pièges qu'il recèle. Alors que Wenceslas Eugène Dick se moque des financiers qui dans les soirées « préfèrent causer dépression commerciale ou change sterling, pendant que le commun des mortels s'amuse¹¹¹ », Pamphile Le May critique les Canadiens français négligeant leur travail pour se réunir, boire et discuter de finances sans pourtant rien y connaître¹¹². Braun, le beau-frère de l'héroïne Jeanne dans *Les mystères de Montréal*, d'Auguste Fortier, joue à la bourse les fonds de la maison de commerce qu'il représente et perd 62 000 \$¹¹³. Sa ruine le place sous l'emprise de Charles Gagnon qui l'implique dans sa conspiration pour forcer Jeanne à l'épouser.

De surcroît, le monde des affaires attire particulièrement les criminels et ainsi verra-t-on les vilains pratiquer ou prétendre pratiquer un métier relié à la finance : Charles Cambray, marchand de bois, Lapière, le « chevalier d'industrie », Raoul de Lagusse, alias Darcy le riche homme d'affaires et Charles Gagnon, alias le banquier de Courval. L'image négative du capitaliste contribue à distinguer nettement le bon aventurier, celui qui sacrifie sa vie au service d'une cause, et le mauvais, celui qui aspire à l'enrichissement et dont le goût du

¹¹⁰ Wenceslas Eugène Dick, *Le roi des étudiants*, p. 359.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 551.

¹¹² Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 115.

¹¹³ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 393.

risque n'implique ni héroïsme ni moralité. Ce sont souvent les vilains, comme le fraudeur Gilles Peyron dans *Sabre et scalpel* qui défendent les valeurs honnies qu'on associe à la pratique des affaires.

Je suis d'avis, au contraire, que cette carrière exige une intelligence peu commune de celui qui veut s'y maintenir et presque du génie de celui qui compte y faire fortune [...] Aujourd'hui, le commerce est une lutte où le plus rusé est certain de réussir. Le fond n'est pour rien ; tout est dans la forme. L'honnêteté est souvent considérée comme un obstacle pour arriver¹¹⁴.

La critique des hommes d'affaires témoigne des inquiétudes et du sentiment de colère ressentis dans les sociétés occidentales à l'égard d'activités controversées¹¹⁵, aura sans doute contribué à promouvoir la stratégie du repli dans le discours nationaliste des romanciers. En ce sens, la spéculation se présente comme non seulement immorale mais aussi anti-patriotique. Comment expliquer par ailleurs qu'aucun héros ne fait fortune sur le territoire québécois ? Toute forme d'enrichissement, qu'elle provienne du commerce ou d'une ressource naturelle, ne peut s'acquérir que par le contact avec l'étranger. S'il est acceptable pour un Québécois de faire fortune outre-mer par des moyens honnêtes, il ne peut cependant y parvenir au pays sans se mêler aux anglophones qui contrôlent l'économie. De fait, les romanciers empruntent surtout des anglicismes pour traiter des conditions matérielles : accéder au « high life¹¹⁶ », fréquenter « la fashion », « la gentry¹¹⁷ », s'habiller comme un « struggle for life¹¹⁸ » (un pauvre), ceci indiquerait que les Canadiens français ne disposent pas encore de l'outillage langagier nécessaire pour traiter ouvertement d'ascension sociale. Le discours assimile l'éthique religieuse du Moyen-âge qui réprime l'utilisation du temps à

¹¹⁴ Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 42.

¹¹⁵ Qu'on songe à cette citation fameuse d'Émile Zola : « Toute une vie de vols effroyables, non plus à main armée, comme les nobles aventuriers de jadis, mais en correct bandit moderne, au clair soleil de la Bourse, dans la poche du pauvre monde crédule, parmi les effondrements et la mort. » *Émile Zola (1840-1902)*. Page consultée le 8 décembre 2006.

<http://atheisme.free.fr/Biographies/Zola.htm> ; Jacques Wolff, *Histoire de la pensée économique. Des origines à nos jours*. Coll. « Domat Économie », Paris : Montchrestien, 1991, p. 79-91, 197-198.

¹¹⁶ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 395.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 4

¹¹⁸ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 231.

des fins de profit¹¹⁹ en arguant que les Canadiens français doivent laisser aux étrangers les échanges d'argent. Tandis que les faux-monnayeurs de Napoléon Legendre, des Italiens, écoulent leur production chez des Juifs et des Américains, le notaire Villebertin, amateur de luxe et de femmes, déplore que ses compatriotes se complaisent en prières. « Quoi d'étonnant qu'il y ait autant de pauvres ! Les protestants prient moins et travaillent plus, aussi, comme ils font de l'argent¹²⁰ ! » Et Pamphile Le May de répondre à son personnage que les Canadiens français prient parce que contrairement aux riches, ils ont besoin de ce réconfort et que, conséquemment, c'est à eux que Dieu répondra¹²¹.

Les interventions d'auteurs se conforment donc à l'idéologie messianique qui veut que les Canadiens français soient voués à perpétuer par leur humilité les valeurs morales du catholicisme tandis que les Anglais et les Américains perdent leur âme dans la quête du profit. Mais cette pensée s'avère évidemment un échec non seulement parce qu'elle ne peut détourner les Québécois de l'esprit mercantile ni des ambitions de richesse qui les poussent en masse vers les grandes villes québécoises ou les États-Unis, mais également parce qu'elle est inopérante d'un point de vue littéraire. En effet, comment la résignation pourrait-elle s'intégrer dans une véritable fiction d'aventures destinée à faire rêver le lectorat ?

3.2.3 L'argent et l'aventure

En réalité, l'argent constitue, après l'amour, le plus important enjeu de l'aventure. Sur vingt-neuf héros, cinq vivent dans l'opulence au début du récit, six acquièrent une fortune et les dix-huit autres maintiennent leur condition de vie ou l'améliorent sans toutefois atteindre la richesse, mais aucun récit ne voit la condition matérielle d'un héros se détériorer. Notons que la proportion de personnages riches est supérieure dans les romans gothiques et historiques parce que leurs intrigues mettent en valeur le caractère romantique et noble de

¹¹⁹ Michel Balard, Jean-Philippe Genet et Michel Rouché, *Le Moyen-Âge en Occident*, Paris : Hachette, 1990, p.146.

¹²⁰ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 124.

¹²¹ *Ibid.*, p. 124.

héros qui sont en quelque sorte déterminés par leur supériorité sociale, tandis que le nombre de personnages acquérant une grosse somme d'argent s'accroît à mesure que progresse le siècle et que le feuilleton devient plus accessible à un lectorat modeste par la presse à meilleur marché¹²². Quant aux anti-héros, presque tous deviennent riches ou le restent, par le crime ou le hasard ; seul le contrebandier Charles Hamelin, dans *L'enfant mystérieux*, se contentera d'améliorer sa situation en devenant capitaine de yacht.

Même si certains auteurs ont fait référence à l'impact des inégalités sociales, le discours dominant du roman d'aventures préconise principalement le nivellement des classes sociales de façon à éluder l'existence des injustices et à prouver à un public colonial que la noblesse est avant tout un état de supériorité morale qui ne se traduit pas forcément par la richesse. Si l'argent n'achète pas la noblesse, il ne procure pas non plus la sécurité ; pauvres et riches sont soumis à la même insécurité devant le crime, comme on le voit dans *Les révélations du crime*, quand Cambray et ses complices soumettent à leurs ravages aussi bien le clergé que les bourgeois et les humbles qui ont le malheur d'assister à leurs méfaits. Mais de manière plus subversive, le roman de François-Réal Angers illustre l'ascension d'un homme illettré au rang de riche criminel.

Je me suis vu dans les embarras de la pauvreté, j'ai presque éprouvé les atteinte de la misère, j'ai senti surtout l'orgueil et les dédains du riche et je me suis dit : « Le bonheur, la vertu et la distinction ne sont que le produit de l'or. » Je me suis dit cela, et depuis ce temps, je n'ai jamais été pauvre. Pourquoi ? C'est que le monde entier est mon trésor. Je vis sur la race humaine, ennemi juré de la société et des lois qui me destinent à mourir de faim¹²³.

La déportation de Cambray en terre australe, loin de sanctionner son avidité, permet d'extrapoler sur la nouvelle vie que l'aventurier pourrait s'y forger. *L'influence d'un livre* met aussi en relief le sens de l'entreprise chez deux hommes pauvres qui parviendront chacun à s'élever, l'un par le savoir, l'autre par la magie. Cependant, l'initiative individuelle pour acquérir la fortune ne sera plus encouragée dans les romans historiques, à cause, justement, du cachet d'immoralité associé à l'ambition dans la seconde moitié du siècle. À l'exception

¹²² Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1988, p. 295.

¹²³ Angers, *Les révélations du crime*, p. 115.

du chevalier de Mornac, pauvre émule de mousquetaire désargenté créé par Joseph Marmette – qui parvient à regarnir sa bourse au service de la colonie –, les héros du roman historiques ne ressentent pas le manque de ressources. Il faudra attendre *Le cadet de la Vérendrye* de Régis Roy, en 1899, pour voir des héros assoiffés d'or, quoique toujours en proie à la peur d'être détruits par l'argent¹²⁴.

Plus de la moitié des personnages se satisfont d'un modeste avoir acquis par l'exercice une profession respectable : fermier, médecin, maître d'école, etc. S'il s'avère indécent de souhaiter la fortune par le commerce ou le vol, amasser égoïstement un capital en épargnant frôle l'avarice et est décrié sur le même ton. L'amour de l'argent, peut-on en déduire, isole l'homme et le rend excentrique comme Charles Amand ou les frères Pape, deux ermites dans *L'enfant mystérieux* qui s'excluent de la communauté pour protéger leur magot enfoui dans la cave. Il soumet également ceux qui le possèdent aux convoitises criminelles, comme les victimes de Cambray qui cachent leur argent à la maison et le comte de Bouctouche, rassemblant sa fortune dans un coffre qui passe de main en main. Le piège protégeant le trésor de Bigot tue le valet Sournois, dans *L'intendant Bigot*, puis Thom Cambray, dans *Le manoir mystérieux*, quand les deux hommes tentent de s'en emparer. La ceinture d'or que transporte l'intendant lui vaut de tomber entre les mâchoires d'un requin à la fin du roman de Marmette. La sanction épouse la morale qui veut que le vilain périsse par où il a péché.

La fortune, qu'elle détruise le vilain qui la poursuit ou qu'elle récompense le héros qui ne l'a pas demandée, est traitée presque exclusivement dans sa matérialité : pièces et pépites d'or, bons d'obligations ou pierres précieuses. Près du tiers des œuvres comportent la recherche et la découverte d'un trésor ou dévoilent une caverne remplie de richesses appartenant à des brigands, cela sans compter l'ensemble des objets révélateurs, médaillons, bijoux, testaments et journaux, dont la découverte mène le héros ou l'héroïne à sa famille richissime. Malgré les commentaires des romanciers pour décrier l'importance de l'argent, la valeur de celui-ci va sans cesse augmentant au cours du siècle. La découverte d'une petite cassette contenant 500 dollars par Charles Amand en 1837 ne se compare en rien aux

¹²⁴ Avant même de partir en expédition, de *La Vérendrye* rêve qu'il trouve de l'or dans la maison paternelle et que son associé jaloux le poignarde pour s'en emparer. Régis Roy, *Le cadet de La Vérendrye ou le trésor des montagnes de roches*, Montréal, Leprohon, 1897, p. 15.

immenses fortunes qu'acquièrent les héros dans les œuvres publiées après 1875. Par exemple, Paul Turcotte se voit offrir par les Outeiros l'équivalent de quatre millions de dollars en diamants qu'il transporte dans un galion¹²⁵. Louis-Joseph de la Verendrye et Pierre Noyelles obtiennent chacun 100 000 livres pour l'or découvert dans les Rocheuses¹²⁶. Le trésor des Bouctouche se décrit comme une malle contenant vingt boîtes de fer remplies de certificats, mais surtout de valeurs monétaires, dont un montant de 450 000 dollars en monnaie de la Nouvelle-France, des « belles pièces d'or rutilantes à la lumière du gaz¹²⁷ ». L'imaginaire du trésor se rattache à la poétique du roman d'aventures au XIX^e siècle parce qu'il implique une conception primitive, sinon infantile, de la richesse, qui trouve un accueil chez les lecteurs qui ne possèdent pas d'argent et qui n'en saisissent pas les complexités. Il apparaît donc normal qu'une représentation de l'argent fondée sur son aspect matériel cohabite avec un discours qui rejette le passage de la société vers une économie virtuelle, car celle-ci échappe plus que jamais aux Canadiens français.

On ne peut en conclure pour autant que les romans ne révèlent aucun sens pratique chez les auteurs, au contraire, ceux-ci adorent compter l'argent, le décrire et le distribuer selon leur conception de la justice. Cette mesure détaillée des ressources financières confère des effets de réel aux intrigues et donne ainsi la pleine ampleur des enjeux qui sont y sont disputés, mais il ne fait pas de doute que tout cet étalage de sommes gigantesques vise par ailleurs à séduire le lectorat en le conviant dans un monde autrement inaccessible de richesse et de pouvoir. De toutes les œuvres, *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville est celle qui porte le plus grand intérêt à l'argent. Le récit s'amorce avec une lecture imitant dans le détail la procédure notariale du testament d'Alphonse Meunier. La liste des biens légués à Pierre Saint-Luc sous forme de propriétés, d'esclaves et de diverses actions comprend 56 entrées chiffrées totalisant cinq millions de piastres¹²⁸. En reprenant son

¹²⁵ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 411.

¹²⁶ Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 73.

¹²⁷ Hector Berthelot, *Les mystères de Montréal*, Montréal : A.P. Pigeon, 1898 [1879-1881], p. 71, 91.

¹²⁸ Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, *Album littéraire et musical de la Minerve*, janvier 1849, p. 19-20.

roman quinze ans plus tard, Boucherville ne révisera pas ces legs à la hausse, jugeant probablement qu'un tel héritage reste aussi alléchant en 1864. À tout le moins, celui-ci permet de jauger le pouvoir extraordinaire dont se trouve investi Pierre Saint-Luc, qui, à l'instar du prince Rodolphe dans *Les mystères de Paris*, partage magnaniment sa richesse avec ses fidèles en fonction des services rendus et guérit les maux dont il est témoin avec la même attitude paternaliste. Dans la seconde version, le chapitre XXXIII intitulé « L'époque du rachat », se présente comme une véritable leçon d'économie domestique à l'usage des esclaves.

« Écoutez encore un instant, mes enfants, je vais récapituler.

« Pour toi, Pompée, estimé \$1,200, chaque heure majeure te coûtera \$100 de rachat.

« Tes dimanches (50) te vaudront au bout de l'année \$100.

« Chaque heure majeure (libérée) de travail par jour te vaudra un peu plus de 16 cents, et au bout de l'année \$50.

[...]

5^e année.

Ton travail de 50 dimanches	\$ 100			
" " " 8 h. maj.	\$ 400	\$ 500	4	\$ 100
		\$ 1312.50	12	\$ 112.50

– Et je serai libre ! dit Pompée, en se jetant à genoux, oh ! mon maître ! Dans cinq ans...¹²⁹

Cette définition d'un plan d'émancipation qui confirme l'importance accordée au travail et à la gestion responsable montre l'effort d'un auteur pour s'intéresser aux questions socio-économiques, notamment aux moyens d'atteindre la prospérité collective par l'effort de chacun. Cependant, ce plan d'émancipation sera très mal reçu par le critique du *Courrier du Canada* qui reproche au héros de vouloir faire travailler les esclaves le dimanche, « ce qui n'est pas même chrétien¹³⁰ » avant d'ajouter qu'il vaut mieux sauver l'âme des Noirs que leur

¹²⁹ Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 646.

¹³⁰ Norbert Thibault, « Études littéraires », *Le Courrier du Canada*, 16 mars 1866.

corps. On voit que pour ce critique comme pour d'autres, la fiction ne s'est pas affranchie de sa responsabilité morale et que le travail et l'argent restent des sujets délicats à aborder jusqu'à la fin du siècle. Toutefois, la réaction des critiques est de bonne guerre car, si les auteurs prétendent eux-mêmes réformer la société par le roman, n'est-il pas normal que leurs pairs se prennent au jeu et mettent à l'épreuve leurs discours dans leur faisabilité ou leur moralité ?

Bien que le discours sur l'épargne et la tempérance convienne pour les masses laborieuses, il ne concerne absolument pas les héros qui acquièrent souvent leur argent par voie d'héritage. La transmission libre et assurée des biens représente l'un des plus importants thèmes du roman d'aventures ; un héritage substantiel apporte le bonheur aux personnages méritants mais non sans susciter la convoitise des vilains. Quoi de plus commun comme procédé criminel que de faire disparaître l'héritier dans l'espoir de s'emparer de la fortune ou d'éliminer la personne dont on est légataire ? C'est à ce stratagème que recourent les personnages de Boucherville, Napoléon Legendre, Wenceslas Dick, Pamphile Le May et Adèle Bibaud.

La problématique de l'héritage en péril ne touche pas tant le phénomène du meurtre que la destruction du patrimoine dans une société qui mise sur la préservation des acquis d'une génération à l'autre pour compenser la difficulté de s'enrichir. D'ailleurs, chez la plupart des personnages d'héritiers, l'acquisition de l'argent se réalise en même temps que la découverte de l'identité, comme Pierre Saint-Luc qui apprend qu'Alphonse Meunier était son véritable père au moment où il entre en possession de sa fortune. L'argent devient de fait l'un des instruments de transmission de la culture et les développements des récits adressent plusieurs questions de droit à ce sujet : une enfant adoptée d'origine ethnique inconnue comme Anna, dans *L'enfant mystérieux*, peut-elle prétendre aux économies de son père adoptif si le frère de ce dernier s'en trouve spolié ? Jeanne, l'héroïne des *Mystères de Montréal*, ne risque-t-elle pas, en confiant l'héritage reçu de son père à son beau-frère anglophone, de le voir tout perdre à la bourse¹³¹ ? Madame La Troupe n'aurait-elle pas sauvé sa situation et celle de sa

¹³¹ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 391-395.

filles si elle avait pu administrer les biens de son défunt mari au lieu de s'en remettre à son frère¹³² ?

Tout en formulant des revendications qui reflètent les débats engagés dans la société, le roman d'aventures avance deux types de résolutions au problème de la pauvreté apparemment insoluble par la voie pragmatique. Puisque les Canadiens français ne peuvent échapper au marasme économique sans dissoudre leur identité dans le magma du commerce à l'américaine, vaut mieux se glorifier à la certitude d'incarner le peuple élu de Dieu. Par contre, la valorisation de la pauvreté et le dénigrement du mercantilisme, s'ils permettent d'inscrire la fiction dans le respect du discours dominant, posent problème au niveau du récit parce qu'ils ne peuvent pas répondre aux critères du roman d'aventures. Alors, on assistera plus souvent à la restitution de la fortune perdue par l'intervention de la pensée magique : un trésor découvert par hasard, un héritage subit ou un bienfaiteur qui prend sous son aile le Canadien que le sort a injustement arraché à ce qui aurait dû être une vie de félicité. La pensée magique répond aux codes d'une littérature fondée sur l'intervention du hasard, élude les questionnements au sujet de l'inertie des Québécois dans le domaine économique et revêt enfin un caractère fantasmagorique qui rend le roman d'aventures inoffensif, dans la mesure où aucun lecteur ne se lancera à la recherche d'un trésor enfoui ou n'empoisonnera son père sur la base de ces récits. L'autre conclusion qui surgit de la relation que les romans entretiennent avec l'argent est qu'il paraît plus bénéfique pour les Canadiens français, sous les angles moral et culturel, de mettre à contribution le capital humain plutôt que matériel. Il est jugé préférable de travailler auprès des gens vertueux, de choisir judicieusement ses héritiers ou de se marier par amour plutôt que par intérêt.

3.3 L'amour et la sexualité

3.3.1 L'amour

Aucun enjeu n'occupe une aussi grande place dans la structure narrative et le discours du roman d'aventures que l'amour. Le cadre exotique et les batailles sanglantes ne constituent

¹³² L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 254.

jamais un obstacle pour les auteurs qui se font un devoir d'inclure une idylle dans les lieux qui pourtant attirent peu les dames, au cœur des forêts grouillantes d'Amérindiens, sur les îles désertes ou dans les montagnes Rocheuses. L'influence du lectorat féminin dans la constitution des intrigues a été évoquée dans les chapitres précédents ; j'ajouterais qu'il ne suffit pas aux auteurs d'interpeller les lectrices ou d'imaginer des héroïnes intéressantes à leur intention mais qu'ils tâchent aussi d'équilibrer le récit de façon à se concilier les auditoires plus avides d'action et ceux qui privilégient les développements sentimentaux. Ceci donne lieu parfois à des interventions conçues pour articuler les différentes portions de l'histoire, Joseph Marmette déployant un zèle particulier dans ce domaine.

Pendant que j'écrivais le récit des événements tumultueux qui précèdent, plus d'une fois il m'a semblé voir le doigt effilé de quelqu'une de mes lectrices tourner rapidement ces feuilles toutes remplies d'un bruit assourdissant de combats [...]

– Eh mais ! quand donc finirez-vous de nous raconter ces affreuses batailles qui ne sont rien moins qu'amusantes, pour nous parler un peu de votre héroïne à laquelle – il nous faut bien vous l'avouer – nous commençons à nous intéresser quelque peu !

– Vraiment, madame, cet aveu ainsi que votre impatience éveillent en moi quelque orgueil. Cependant vous avez dû prévoir, au début de ce livre, que ce n'était pas la simple histoire d'un amour heureux et paisible dont j'allais avoir l'honneur de vous entretenir, mais bien plutôt la narration d'événements heurtés, où l'éternel poème de deux cœurs fortement épris l'un de l'autre serait traversé par la plus violente des passions [...] Comme on l'a dit souvent, la seule grande et importante question qui remplisse toute la vie de la femme, c'est l'amour¹³³.

Contrairement à beaucoup de romans d'aventures européens où l'amour est absent ou n'agit qu'à titre accessoire pour étoffer le drame d'un personnage¹³⁴, le genre au Québec tourne essentiellement autour du motif de l'amour contrarié comme moteur principal de l'aventure. Cet amour relève du conte de fée : un jeune homme fait la rencontre d'une demoiselle, s'en éprend immédiatement et, à l'exception de Pierre Saint-Luc dans *Une de perdue, deux de trouvées* et d'Henri de Montalbert, dans *L'enfant perdue* d'Adèle Bibeau, qui se détournent momentanément de l'être aimé, il conservera cet amour jusqu'au dénouement,

¹³³ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 174-175.

¹³⁴ Pensons aux robinsonnades du type *L'île au trésor* et aux livres de Jules Verne qui, pour plaire au lectorat juvénile, comportent peu d'histoires d'amour ou aux romans d'Alexandre Dumas, particulièrement *Les trois mousquetaires* et *Le comte de Monte-Cristo*, dans lesquels les intrigues amoureuses ne comptent que pour une partie des nombreux rebondissements.

non sans qu'un rival, un père récalcitrant ou la guerre qui dicte son devoir au soldat ne l'aient momentanément entravé.

Il peut survenir aussi que l'amour s'épanouisse dans le danger, en particulier dans les œuvres d'Henri-Émile Chevalier et de Joseph Marmette. Ces auteurs, qui auront le plus discoursu sur l'amour, s'interrogeant sur ses motivations, les raisons qui poussent un être vil à aimer une innocente, sur la valeur du mariage. Si l'amour naît dans la protection qu'accorde le héros à la jeune fille ou dans les soins qu'elle lui donne lorsqu'il est blessé, peut-il survivre dans le quotidien ? À ce propos, les jugements des auteurs oscillent entre une vision utopique de l'amour chevaleresque et une autre plus cynique sur la vie de couple. Dans *Les souterrains du Château de Maulnes*, Chevalier décrit non sans émotion la dévotion mutuelle qui unit Louise de Villedieu à Henri Bravo, mais plus loin, l'héroïne critiquera la propension des femmes à mythifier l'objet de leur affection par le « délire d'une imagination malade¹³⁵. » Il récidive dans *La jolie fille du faubourg Québec*, alors qu'il s'émerveille de la beauté de l'amour qui réunit l'homme et la femme dans les épreuves mais qui se résume souvent à la rencontre de deux égoïsmes¹³⁶. Dans la peur de mourir, écrit-il, l'homme cherche le réconfort que seul le cœur féminin peut lui apporter. La femme, pour sa part, profitera de cet instant de dépendance pour influencer son comportement selon son caprice¹³⁷.

L'ambivalence du discours chez les auteurs semble résulter de la double impulsion de satisfaire le public, en traitant de l'amour courtois, et de lui faire part de leurs opinions personnelles. Joseph Marmette, qui unit ses personnages dans la vie comme dans la mort, hésite à concevoir le bonheur de ses couples sur la longue durée. Seul Mornac et Jeanne nous ouvriront les portes de leur demeure bénie de plusieurs enfants. Les autres personnages scellent leur amour éternel par la mort ou le mariage, ce qui, dans les deux cas, met un terme à l'aventure :

– Furent-ils heureux ?

¹³⁵ Chevalier, *Les souterrains du Château de Maulnes*, *Le Moniteur canadien*, 24 novembre 1853.

¹³⁶ Chevalier, *La jolie fille du faubourg Québec*, *Le Moniteur canadien*, 11 mai 1854.

Comme celle du dramaturge, la main de l'auteur se refuse de soulever la toile qu'il a prudemment laissée retomber sur les époux ; car derrière ce voile, il a pu entrevoir l'escorte de soucis et de souffrances bien souvent qui se joignent au cortège des nouveaux mariés et les tirent bientôt de leur extase d'un moment, pour les pousser dans l'âpre chemin de la vie réelle, où leurs pieds saignent avant longtemps, ainsi que les nôtres, en se heurtant contre les pierres de la route¹³⁸.

Il s'avérerait superflu de décliner les nombreuses remarques formulées par les auteurs à propos de la force du sentiment qui lie deux êtres, son origine dans les fluides magnétiques, l'intervention divine ou le caprice du destin. Qu'il suffise de prendre en considération les changements de sensibilités à l'œuvre dans la représentation de l'amour au cours du siècle. Dans le prolongement de l'esthétique romantique, les romans gothiques et historiques exaltent l'amour absolu, celui qui s'abreuve aux larmes et qui accompagne les épreuves collectives. « Est-il de pire état que d'être séparée de celui que j'aime¹³⁹ ? » Le cri du cœur de Louise Saint-Felmar résume assez bien le tourment qu'endurent les amants maudits de *L'influence d'un livre* jusqu'au *Chien d'or*. Les auteurs imaginent ainsi des scènes de deuil déchirantes : Guyonne expirant dans les bras de Jean au terme de *L'île de sable* ou Philibert assistant impuissant à l'agonie d'Amélie au couvent où elle a trouvé refuge dans *Le chien d'or*. « Amélie ! s'écria Pierre, Amélie ! ne meurs pas maintenant ! Dieu va se laisser attendrir... Amélie¹⁴⁰ ! »

Le roman d'aventures sociales, en revanche, présente une vision plus pragmatique de l'amour ; il n'y est plus question de mourir pour personne mais avant tout de concilier l'inclinaison personnelle avec la nécessité de trouver un bon parti et d'avoir les moyens de l'épouser. Les conventions bourgeoises, qui s'appliquaient moins dans les romans historiques où les personnages vivaient dans une chaste mais constante promiscuité, restreignent dorénavant les fréquentations prémaritales à quelques conversations de salon qui doivent

¹³⁸ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 1003.

¹³⁹ Doure, *Les fiancés de 1812*, p. 97.

¹⁴⁰ Dans la version originale de Kirby, Philibert avait eu le privilège de prendre la mourante dans ses bras, mais Pamphile Le May, choqué de cette ignorance flagrante des règles monacales par un Protestant, prend soin de mettre une grille entre le soldat et la nonne, limitant les échanges à des baisers sur les doigts. Dans une note, Le May admet avoir tout de même sacrifié la vraisemblance et un peu de décence aux exigences dramatiques. t. 2, p. 382.

déterminer la compatibilité de deux êtres. L'apathie des héroïnes, souvent ballottées d'un prétendant à l'autre pour des questions financières, a remplacé l'attitude déterminée d'une Louise Saint-Felmar ou d'une Alice Cognard, prêtes à fuguer et à se ruiner pour l'homme qu'elles aiment. Nonobstant ces métamorphoses dans la représentation des sentiments amoureux, le discours s'attache tout au long de la période à défendre des normes, à dénoncer des abus et à émettre des préoccupations qui touchent la société en ce qui concerne les risques reliés au mariage et les peurs liées à la sexualité.

Il va de soi que dans le roman d'aventures comme dans toute la fiction québécoise du XIX^e siècle, le mariage catholique constitue une obligation et l'issue vers laquelle tendent tous les héros et les héroïnes. Il appert aussi inconcevable que les personnages principaux connaissent une sexualité libre et qu'ils rompent leur union ; ainsi la femme n'appartiendra-t-elle toute sa vie qu'à un seul homme. Seul le Français Henri-Émile Chevalier osera montrer l'adultère de Louise de Villedieu avec Henri Bravo dans *Les souterrains du château de Maulnes* et l'épouse infidèle paiera cette faute en apprenant la mort de son amant. À ce moment, la focalisation qui s'était jusqu'à cette étape de la narration portée sur l'héroïne se porte sur le mari bafoué, privant ainsi le lecteur de tout accès aux pensées de la femme coupable. Malgré tout, le romancier essuie de très mauvaises critiques pour ses œuvres qualifiées d'immorales¹⁴¹.

Le mariage doit en outre souscrire aux principes conservateurs en matière de cloisonnement des classes. Si les mariages entre les races ne sont jamais représentés, l'interdit ne fait pas l'objet d'une formulation explicite, à l'exception d'une réplique de l'Amérindien Bison-des-plaines dans *Captive et bourreau* qui dit renoncer à l'amour d'Armande pour qu'elle épouse Laurent, lui qui a « un visage pâle comme elle¹⁴² ». Par ailleurs, on notera l'absence de la jolie Autochtone comme attrait sexuel pour le héros qui est présente la littérature d'aventures européenne¹⁴³. À ce sujet, j'émettrais comme hypothèse

¹⁴¹Stefán Ketseti, « Fortune littéraire et fortune critique d'une œuvre controversée : Henri-Émile Chevalier (1828-1879) », mémoire, Montréal, Université de Montréal, 1992, p. 12-19.

¹⁴²Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 46.

¹⁴³ Je signale entre autres au personnage de Kurtz et à sa maîtresse africaine dans le roman *Au cœur des ténèbres* (1902) de Joseph Conrad.

que, contrairement à la fiction française et britannique qui utilise la séduction d'une indigène par un Blanc de façon à promouvoir l'impérialisme culturel, notre imaginaire valorise le repli complet de la race canadienne-française sur elle-même.

L'interdit de « corruption » vaudrait aussi pour l'usage qui requiert que les époux appartiennent à la même classe et partagent la même condition financière. Quand l'homme est inférieur à la femme qu'il aime, le problème se pose toujours en termes d'argent ; six héros¹⁴⁴ doivent ainsi repousser leur mariage le temps d'y apporter le capital nécessaire de façon à ce que l'épouse n'ait pas à les soutenir. Cette attitude aurait pour but de conforter les lectrices dans leur désir de connaître un homme responsable et en contrôle de sa situation financière : « Je ne veux pas que l'on puisse dire que le chevalier de Mornac, pauvre et sans ressources, a épousé sa riche cousine afin de vivre des revenus de sa femme¹⁴⁵ ». Charles Hamelin se fait contrebandier pour « acquérir le droit d'épouser l'héritière de Pierre Bouet, sans s'exposer à des soupçons et des commérages, dont sa fierté ombrageuse n'aurait pu s'accommoder¹⁴⁶ ». L'orgueil masculin en matière d'argent constitue l'une des composantes de l'idéologie d'aventure et ne se trouve pas exclusivement dans le roman québécois. Dans *Les trois mousquetaires*, par exemple, Alexandre Dumas croit nécessaire de signaler aux lecteurs que deux siècles auparavant, il était considéré normal qu'une femme donne de l'argent à son amant¹⁴⁷.

Par contre, quand c'est la femme qui aime un homme de classe supérieure, la question de l'origine surgit immédiatement. « La naissance obscure¹⁴⁸ » marque du sceau de l'infamie Helmina dans *La fille du brigand*, Angèle, dans *La jolie fille du faubourg Québec*, Guyonne,

¹⁴⁴ Il s'agit d'Eugène dans *L'influence d'un livre*, de Gonzalve dans *Les fiancés de 1812*, de Robert dans *Le chevalier de Mornac*, de Paul dans *Le roi des étudiants*, de Charles Hamelin dans *L'enfant mystérieux* et de Rodolphe dans *L'affaire Sougraine*.

¹⁴⁵ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 232.

¹⁴⁶ Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 2, p. 57.

¹⁴⁷ « ...en ce temps de facile morale, ils [les hommes d'épée] n'avaient pas plus de vergogne à l'endroit de leurs maîtresses, et que celles-ci leur laissaient presque toujours de précieux et durables souvenirs, comme si elles eussent essayé de conquérir la fragilité de leurs sentiments par la solidité de leurs dons. On faisait alors son chemin par les femmes, sans en rougir. » t. 1, p.164.

¹⁴⁸ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 240.

dans *L'Île de sable*, et Aurore, dans *L'enfant perdue*. Alors que chez les héros, le statut de respectabilité est immédiatement établi – sauf pour Pierre Cholet qui, de toutes façons, vit dans une quasi mendicité et ne songe pas au mariage – les filles adoptées, en dépit de toutes leurs qualités morales, ne peuvent aspirer à un mariage avec un homme de bonne famille parce que leur filiation reste inconnue, de là le risque pour le prétendant de s'attacher à une femme qui trahirait sa pauvre condition et lui ferait honte, ou pire encore, se révélerait le fruit d'une union illicite. Dans de telles circonstances, il revient à la jeune fille de prendre conscience de son devoir, comme Guyonne qui, amoureuse de Jean de Ganay, se résout à ne devenir que la servante de ses enfants. L'opprobre guette pareillement Helmina si elle ose affirmer son amour pour Stéphane.

– Le malheureux ! s'enmouracher d'une pareille fille !

[...]

– Il le regrette beaucoup à présent, soyez-en persuadé, dit Émile.

– Il est bien temps vraiment de le regretter ; mais croyez-vous que la jeune fille l'aime de son côté ?

– J'en suis certain.

– L'insensée ! elle se connaît pourtant¹⁴⁹ !...

Même si l'amour d'un prince charmant pour une jeune femme modeste a tout pour séduire le lectorat féminin, le discours ne vise absolument pas la subversion des codes, les protagonistes se voyant plutôt prôner la patience et la soumission dans l'attente d'un événement qui dénouerait l'impasse. De fait, l'héroïne se révèle être une aristocrate privée de ses parents et confiée, pour sa propre sécurité, à de pauvres tuteurs. Il est également envisageable que la transmission de l'identité canadienne-française se conçoive principalement à travers les femmes. Les trois héroïnes qui ont un père d'ethnie ou de religion étrangère, Eva Moririer, Anna Walpole et Léontine d'Aucheron, ont eu des mères catholiques et françaises qui leur ont transmis leur foi et leur courage. Les jeunes filles préservent ces qualités en dépit d'influences étrangères et sont ainsi dignes de se marier avec un Canadien français. Selon cette logique, un homme pauvre ne peut se permettre de « gaspiller » en quelque sorte le potentiel d'une compatriote en la condamnant à un mariage sans ressources et conséquemment sans enfants. De même, la Canadienne française a le

¹⁴⁹ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 291.

devoir de perpétuer sa lignée. La mémoire des origines ne se limite pas au roman québécois, mais il est certain qu'elle a joué un rôle déterminant dans l'imaginaire de l'aventure pour appuyer l'idéologie de la survivance.

En théorie, la loi autorise les unions librement consenties entre les personnes d'au moins 21 ans et, dans les faits, l'évolution de la pratique légale tend vers une libéralisation des jeunes afin de limiter les tracasseries comme le rapt par séduction et les disputes devant tribunaux entre les conjoints et leurs parents. Malgré tout, les enfants majeurs subissent encore des pressions de leurs familles qui les menacent de diverses représailles, dont la destitution¹⁵⁰. En revanche, l'idéologie du roman d'aventures a fait du mariage l'un des moyens de préserver la culture canadienne-française et, en conséquence, il doit impérativement se réaliser avec l'assentiment paternel, lequel est synonyme de bénédiction divine. Au même titre qu'une mésalliance, un mariage qui n'aurait pas reçu l'approbation de la famille isole le couple, brise le lien entre les générations et met en péril la descendance qui se voit privée de sa légitimité, puisque une malédiction frappe toujours le couple et le sépare de son enfant.

Dans le récit de sa vie qu'il confie à Pierre Saint-Luc, Alphonse Meunier expose les circonstances qui l'ont amené à élever son enfant sans pouvoir le reconnaître. Il avait dans sa jeunesse fait la rencontre d'une fille de seigneur, Éléonore de M..., mais devant le dédaigneux refus du père de consentir la main de sa fille mineure à un roturier, les amants s'enfuirent au Vermont où ils contractèrent – sacrilège – un mariage protestant. Le père chassa la fautive de sa maison et le curé refusa de célébrer un mariage catholique sans le consentement paternel. Réduits à la pauvreté, les jeunes gens durent accepter la séparation, le temps que Meunier gagne quelque argent en mer. S'en suivit une longue série d'aventures pour le marin, dont le naufrage qui fit croire à sa mort. Monsieur de M... en profita pour annuler le mariage de sa fille, lui trouver un autre époux et se débarrasser de l'enfant bâtard

¹⁵⁰ Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 105-107.

que Meunier récupéra par la suite. « J'étais coupable », juge le père de Pierre. « Je fus la cause de cette faute qui devait avoir pour nous deux de si tristes conséquences¹⁵¹ ».

Il est intéressant de constater que tout en se tenant responsable de la conduite de leur couple, Meunier s'efforce avant tout de dédouaner son épouse. Privée de sa mère pour la guider moralement, élevée par un père « qui ne savait point parler au cœur de sa fille¹⁵² », Éléonore n'a pas su s'opposer à une entreprise vouée au déshonneur. Pierre, qui voit dans le mémoire de son père « l'expression d'une pensée divine » et « une grande leçon¹⁵³ », intime le lecteur à ne pas rejeter le blâme sur la femme : « Un fils ne juge pas sa mère !... Ce serait un blasphème¹⁵⁴ ! » Une situation similaire se produit quelques années plus tard dans *Le manoir mystérieux*, de Frédéric Houde, où, toutefois, l'héroïne porte une plus grande part de responsabilité dans le désastre de son mariage. Comme Éléonore de M..., Joséphine Pezard de la Touche n'a plus de mère pour lui inculquer la dignité de son sexe et elle s'éprend de l'intendant Hocquart qu'elle épouse sans la permission de son père. Ayant échoué à ramener son ancienne fiancée au bercail, Léon Gatineau Duplessis assiste impuissant à la déchéance de la jeune femme : dupée par son mari qui la renie pour planifier une union plus profitable avec une autre, elle est droguée, enlevée, puis enfin assassinée par le serviteur de ce dernier. Joséphine se trouve sanctionnée de la pire des façons pour avoir trahi son premier engagement et avoir refusé l'obéissance paternelle. « Ah ! plût au ciel que je fusse chez mon père ! Quand j'ai abandonné son toit, je ne croyais pas abandonner l'honneur et la paix de l'âme¹⁵⁵ », avoue-t-elle dans un moment de repentir.

Dans son adaptation du roman de Walter Scott, Frédéric Houde fait siennes des valeurs anciennes de respect au père et d'obéissance de la femme à l'homme. Mais la spécificité de l'imaginaire québécois aura été d'ignorer presque entièrement toute pensée de la révolte sur cette question. Même si plusieurs héroïnes contemplent une relation sans l'approbation

¹⁵¹ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 583.

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ *Ibid.*, p. 586.

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ Houde, *Le manoir mystérieux*, p. 201.

familiale, peu d'entre elles passent à l'action. Outre Joséphine, seules Louise Saint-Felmar, dans *Les fiancés de 1812*, et Alice Cognard, dans *La fiancée du rebelle*, fuiront, la première pour un mariage légitime qui méritera la bénédiction paternelle quelques années plus tard, la seconde pour une mort tragique en compagnie de son époux. La destinée d'une fille renégate se lie pour toujours, en bien ou en mal, à celle de son compagnon. « Tu sais, Marguerite, qu'une fille qui se marie malgré son père est rarement heureuse¹⁵⁶ ». Que Picounoc brandisse cette menace pour contraindre sa fille à un mariage avec un bandit constitue le nœud du problème le plus important lié au mariage.

Les intrigues du corpus, ponctuées de jugements de la part des auteurs, prouvent que le droit des parents de disposer des enfants mineurs représente un risque pour le bonheur et la sécurité de ces derniers ; c'est une réalité à laquelle beaucoup de lecteurs peuvent se montrer sensibles, peu importe leur âge ou leur classe. Il est d'ailleurs probable que quelques auteurs aient eu connaissance ou même fait les frais d'un de ces rejets paternels décrits dans leurs œuvres. C'est un triste sort pour un écrivain instruit et cultivé que d'aspirer à un mariage avec une jeune fille de bonne famille, et de ne pouvoir y parvenir pour des considérations monétaires. Alors que, selon la perception répandue dans les récits, le père détient l'autorité ultime, il revient à la mère de pousser sa fille dans un mariage rentable en lui prédisant une vie de misère et de souffrance auprès d'un mauvais parti. Dans un long soliloque précédé d'une référence intertextuelle au poète George Crabbe (1754-1832) – « The child of misery baptised in tears » – Eugène Saint-Céran s'insurge contre cet endoctrinement maternel :

Loin d'entourer leur enfance d'idées riantes, on a tapissé leur berceau de peintures de famine. Avant qu'elles connaissent l'amour, on leur a parlé de femmes malheureuses, entourées des enfants de la misère, baptisés dans les larmes [...] Pourquoi, mères barbares, ne leur avez-vous pas dit : cette femme est malheureuse parce qu'elle a épousé un homme dissolu ? Non, le mot d'or a trop d'attrait à vos oreilles, il fallait inventer un mensonge pour pouvoir parler de ce métal chéri. [...] elles diront à leurs filles : Vous ne pouvez plus songer à épouser un homme de rien, vous qui avez une fortune, il faut vous élever¹⁵⁷.

¹⁵⁶ Le May, *Picounoc le maudit*, p. 145.

¹⁵⁷ Philippe Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t 1, Montréal : Fides, 1996, p. 40.

C'est ainsi que dans *L'affaire Sougraine*, Elmire Audet, avec la complicité de son mari, utilise sa fille Léontine afin de s'assurer un gendre riche et puissant qui la mettrait à l'abri du scandale, elle, à la suite de sa malheureuse escapade avec un Amérindien.

– L'amour ! Une belle folie de jeunesse... On se marie pour s'établir, pour avoir une position... C'est ton bonheur que je veux, tu le verra plus tard.

– Laissez-moi donc le chercher où mon cœur espère le trouver.

– Je t'en supplie, Léontine, obéis, fais le sacrifice de ta volonté et le bon Dieu te bénira ; oui, mon enfant, il te bénira [...] Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement...¹⁵⁸ »

Ces exemples font soupçonner que romanciers et lecteurs ont un *a priori* commun de certains procédés employés par les parents pour convaincre leurs enfants de contracter un mariage de raison. La lutte entre la passion et le devoir, la volonté de la jeunesse et le pouvoir répressif, cause une attente anxieuse au terme de laquelle l'amour doit vaincre pour que le réconfort agisse. Mais dans la mesure où le schéma narratif ne peut aller à l'encontre du principe de l'obéissance paternelle sans être subversif, les interventions des auteurs auront pour but d'infléchir les mentalités en dénonçant cette croyance qui veut que la pauvreté mène au malheur, comme le discours a livré bataille contre l'idée qu'elle mène au crime. Selon Philippe Aubert de Gaspé, ce sont les mœurs du mari qui déterminent l'avenir conjugal : une jeune fille forcée de s'unir à un homme riche mais débauché finira ses jours dans une mesure « entourée d'une famille nombreuse [...] tandis que son époux, accroupi près du feu d'un estaminet ignoble, cherche à s'enivrer en se rappelant ses jours d'opulence et de grandeur¹⁵⁹. » Joseph Doutre adopte cette opinion ; un mariage fondé sur l'argent ne peut pas engendrer l'amour. Privé d'affection, l'homme se réfugie dans la poursuite des plaisirs où il épuise ses finances, de là les querelles domestiques et « la mauvaise éducation des enfants¹⁶⁰. » Même constatation de la part d'Henri-Émile Chevalier. « Les mariages d'argent – ces ventes qui font de deux êtres libres, jeunes – des esclaves pour l'avenir – sont des monstruosité : c'est dans le travail et l'amour que repose le bonheur réel¹⁶¹. »

¹⁵⁸ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 80-81.

¹⁵⁹ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 40.

¹⁶⁰ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 120.

¹⁶¹ Chevalier, *La jolie fille du faubourg Québec*, *Le Moniteur canadien*, 27 juillet 1854.

Les plaidoyers de Gaspé, Doutre et Chevalier font appel à la conscience sociale du public en affirmant que l'inimitié entre les couples porte préjudice aux enfants, ce qui sous-entend que la dégradation de l'institution familiale se perpétuera ainsi d'une génération à l'autre. Ils portent une attention particulière au bien-être affectif des enfants, considérations qui sont sans doutes destinées à rejoindre un lectorat féminin et juvénile. Il est très difficile cependant de distinguer la présence d'un discours adressé spécifiquement aux enfants puisqu'il n'y a presque aucune intervention auctoriale qui concerne le jeune public. Seul Henri-Émile Chevalier signale explicitement le jeune lectorat, dans *L'Île de sable*, en anticipant le rôle que chaque personnage est appelé à jouer pour un groupe de lecteurs en particulier.

– Mais Jean de Ganay ! Jean de Ganay ! le brave Jean de Ganay ! s'écrie ma lectrice en froissant ce livre de désapointment.

– Et Guyonne ! La divine, l'incomparable Guyonne ! réclame mon lecteur avec une impatience bourrue.

– Qu'est devenu ce bon Maléficieux ? Mon Dieu ! Je voudrais bien le savoir, demande une voix enfantine¹⁶².

Le roman d'aventures québécois ne s'adresse pas aux enfants, du moins, pas directement. On sait, par les articles critiques, qu'ils en lisaient et en recevaient en prix dans les écoles, mais les romanciers ne les mentionnent pas dans leurs adresses au lectorat comme ils le font pour les femmes. Certaines hypothèses peuvent nous permettre d'expliquer ce silence ; par exemple, la volonté de la part des auteurs de ne pas rabaisser le lecteur adulte en insinuant qu'il partage les goûts littéraires d'un écolier. Considérons par ailleurs que les auteurs, étant pour plusieurs d'entre eux à peine sortis de l'adolescence, n'auraient pas affiché ce même paternalisme didactique que des auteurs européens, comme Jules Verne, ont adopté comme stratégie discursive pour rejoindre un vaste public juvénile. Enfin, il faut admettre que, si la description des batailles et d'autres épisodes enlevants se veut attrayante pour les jeunes lecteurs, la mise en scène des déboires amoureux qui réside au cœur des intrigues n'est pas susceptible de les intéresser autant. Aussi, à quoi bon leur adresser les portions de discours qui concernent ce sujet ?

¹⁶² Chevalier, *L'Île de sable*, p. 742.

En revanche, les romanciers se réclament de l'idéologie bourgeoise en défendant la capacité de chacun à améliorer son sort par le travail, préoccupation d'adultes s'il en est une. Effectivement, le discours tel qu'il se propage dans plusieurs œuvres tout au long du siècle porte avant tout l'attention sur la quête du bonheur individuel, en particulier celui des femmes, qui risquent davantage que leurs conjoints dans une union d'intérêt. Voilà pourquoi, argumente Joseph Doutre, il vaut mieux se marier selon son libre choix et par amour.

Au contraire, une personne a-t-elle fait choix d'un ami dont le caractère et le cœur conviennent aux siens, fût-il simple héritier de Job, il fera le bonheur de sa vie. Si la fortune ne le favorise pas, la générosité de son naturel, nourrie par un amour constant, surmontera toutes les difficultés de la vie. Le morceau de pain qu'il offrira à son épouse vaudra plus pour elle que le brillant bracelet dont le millionnaire entoure le bras de sa compagne hautaine¹⁶³.

Paradoxalement, c'est une femme célibataire, Adèle Bibaud, qui aura le plus disserté sur l'amour et le mariage. Contrairement aux héroïnes vertueuses des auteurs masculins qui opposent des refus dédaigneux aux mauvais candidats pour se donner sans réserve aux héros chevaleresques, les héroïnes de *L'enfant perdue* dévoilent une personnalité nuancée, capable de cruauté comme de bonté. Elles réfléchissent constamment à leurs relations avec les hommes à travers des problématiques qui touchent les lectrices contemporaines appartenant, comme la romancière, à la bourgeoisie : comment éconduire un prétendant sans le blesser ni encourir de conséquences négatives pour soi ou sa famille ? Faire preuve de franchise et ne pas entretenir les illusions de l'homme¹⁶⁴. Que faut-il à une jeune fille pour se faire apprécier dans le monde ? Joindre les bontés du cœur à l'intelligence, montrer des « attentions délicates qui ménagent toutes les susceptibilités, qui font le charme de la société et attirent toujours l'affection du cercle que l'on visite¹⁶⁵. » Que les demoiselles ne soient pas dupes tout de même ; leurs qualités de cœur ne les préserveront pas des déceptions. Les hommes, commente Adèle Bibaud, épousent les femmes beaucoup plus pour leur beauté que pour leurs attraits de caractère. La romancière exploite cette préférence et joue avec les codes descriptifs, repoussant jusqu'à la limite la représentation des figures : « Maintenant, que

¹⁶³ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 120-121.

¹⁶⁴ Bibaud, *L'enfant perdue*, *La Presse*, 20 juillet 1888.

¹⁶⁵ *Ibid.*, 13 août 1888.

diriez-vous, lecteurs, si le visage était d'une laideur affreuse ? s'amuse-t-elle. « Indifférent moqueur du beau sexe, qui pour un instant venez de vous intéresser à l'une de celles qui jamais n'ont eu le don de vous plaire...¹⁶⁶ ». Mais en conformité avec les attentes, elle s'empresse de rassurer le public sur la beauté de ses héroïnes.

Hormis les conventions sociales qui favorisent l'apparence, Adèle Bibaud s'attaque aux pratiques des fréquentations, qui font que les jeunes filles ne connaissent pas suffisamment leurs fiancés et se bercent souvent d'illusions à leur égard. Une fois le mariage conclu, l'époux se pose en maître, « comme bon nombre d'hommes se conduisent envers celles qu'ils ont choisie pour être leur compagne, oubliant que leurs droits ne leur donnent pas le privilège de rendre malheureuse celle qu'ils ont promis, aux pieds des autels, d'aimer et de protéger¹⁶⁷. »

Ce qui arrive, hélas ! trop souvent, lorsque sans aucune réflexion, la jeune femme épouse un homme qu'elle n'a fait qu'entrevoir une dizaine de fois, sous l'œil de ses parents. Combien son cœur doit souffrir lorsqu'elle constate, chez son mari, l'absence de ces qualités qui pour elle devait être le bonheur, et qu'un instant elle avait cru discerner chez cet homme à qui elle était liée pour la vie. Chaque jour lui apporte de nouveaux désenchantements ; condamnée ainsi à regretter sans cesse cet acte solennel qui décide de la destinée et qu'elle a accompli dans un moment d'irréflexion, croyant y trouver la réalisation de ses désirs¹⁶⁸.

Notons que, bien qu'en insistant sur les conséquences funestes d'un mauvais mariage, le discours de *L'enfant perdue* ne fait en aucune occasion référence au divorce qui s'inscrivait pourtant dans les mœurs des Français à l'époque du récit¹⁶⁹. La romancière se rapporte davantage à la condition actuelle des Canadiennes françaises¹⁷⁰. Si la femme s'engage pour la

¹⁶⁶ Bibaud, *L'enfant perdue*, 6 août 1888.

¹⁶⁷ *Ibid.*, 23 juillet 1888.

¹⁶⁸ *Ibid.*, 14 août 1888.

¹⁶⁹ Roderick Philips, *Putting Asunder. A History of Divorce in Western Society*, Cambridge : Cambridge University Press, 1987, p. 256-278.

¹⁷⁰ Rappelons qu'au XIX^e siècle, les conditions d'accès au divorce sont très restreintes. Il faut notamment obtenir une loi d'intérêt privé du parlement. C'est pourquoi les Québécois requièrent davantage la séparation de corps. Comme l'a constaté Marie-Aimée Cliche, la procédure, souvent invoquée par les femmes pour cause d'alcoolisme du mari et de violence, devient plus accessible au cours des dernières décennies. Mais en matière d'adultère, il reste plus facile pour le mari que pour la femme de rompre son mariage. « Les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-

vie, elle détient la responsabilité de choisir judicieusement son compagnon, mais les relations mondaines sont factices, aussi la femme doit-elle s'assurer de repérer chez un homme un caractère chevaleresque. C'est pourquoi l'amour entre les multiples couples formés au long du récit s'épanouit dans un épisode de danger au cours duquel l'homme révèle sa véritable nature héroïque. Charles de Louvois empêche Mirebelle d'enlever Blanche, obtenant ainsi l'admiration de la demoiselle. «... il m'en coûte, ce sera la première fois qu'une injure grave n'aura pas été lavée par mon épée, mais pour vous je pardonne¹⁷¹. » Dans cette simple réplique s'établit une reconnaissance tacite : la dame constate la force de l'homme auquel elle envisage de s'unir et celui-ci consent à ce que sa violence soit bridée au service de son amante.

De telles scènes de sauvetage se reproduisent en cours d'intrigue : Marguerite rencontre Alphonse après un duel, puis le jeune homme la protège d'une tentative d'enlèvement, menace dont un autre personnage romantique, Eugène, sauve Églantine ; quant à Henri, il conserve intact son amour pour Aurore malgré son éloignement et les machinations de Gabrielle pour l'en détourner. *L'enfant perdue* multiplie les épisodes de séparation au cours desquels les protagonistes masculins vivent diverses tribulations qui sans faire office d'aventures héroïques visent néanmoins à montrer leur loyauté lorsqu'ils reviennent in extremis porter secours aux demoiselles en détresse. Le récit d'Adèle Bibaud, qui s'alimente tout à la fois du feuilleton sentimental et du récit de chevalerie dans la tradition de Chrétien de Troye, se veut la plus éclatante manifestation d'un imaginaire et d'un discours conçus à l'intention des femmes. Même si les relations de couple dont la romancière est contemporaine ne se fondent pas sur les duels et les enlèvements, les préoccupations qu'elle aborde restent familières : trouver un homme capable de soutenir sa femme, de maîtriser sa violence, de respecter ses désirs et de lui rester fidèle dans l'absence.

1879 », Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 49, n° 1, été 1995, p. 3-33 ; Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, p. 245.

¹⁷¹ Bibaud, *L'enfant perdue*, 21 juillet 1888.

La problématique soulevée par le mariage d'intérêt ne concerne pas que la société bourgeoise car, dans les milieux agricole et ouvrier, trouver un bon parti fait la différence entre un confort relatif et l'indigence, surtout si la fille constitue une charge financière pour sa famille. Pamphile Le May ironise sur cet état de fait. « Quand un jeune homme plaît au père et à la mère, il peut déplaire à la fille, mais il a quand même une forte chance d'épouser. Un bon parti, ça ne se refuse point. S'il est un peu vieux pour la petite, il ne l'aimera que mieux, et plus longtemps¹⁷²... » Dans des conditions financières plus difficiles où les hommes doivent attendre d'hériter de la terre ou travailler plusieurs années avant de se marier, nombre d'entre eux se trouvent souvent plus âgés que leurs promises. Pierre Cholet, ayant dépassé la quarantaine d'années, épouse une fille de 22 ans qu'il doit laisser avec leur petite fille en pension chez son frère pendant qu'il cherche sa subsistance ailleurs¹⁷³. Joseph Marmette met en garde les jeunes femmes contre leur propension à ignorer un garçon de leur âge pour lui préférer un homme plus âgé sous prétexte qu'il a de quoi entretenir une épouse.

Oh ! qu'il en est de jeunes filles qui effleurent ainsi, sans le savoir, un sentiment vrai, généreux, brûlant. Elles n'auraient qu'à tendre la main, qu'à pencher une joue rougissante en attirant avec adresse, sur des lèvres qui n'ont jamais su mentir aux élans du cœur, l'aveu de ce sincère amour qui ne se rencontre que chez de très jeunes gens, et elles verraient le bonheur escorter leur vie entière. Mais non, elles passent indifférentes et froides auprès de ce jeune homme franc et noble encore, et s'en vont plus loin mendier les regards d'un homme de trente ans qui ne croit plus à l'amour mais songe à s'établir et passe, surtout, pour en avoir les moyens. Celui-ci, du moins, est mûr pour le mariage... Quelques mois après, elles pleurent leurs beaux rêves à jamais envolés¹⁷⁴ !

On conçoit comment la prise de position des auteurs par rapport à la liberté de choix et à l'importance de l'amour puisse retenir l'estime du jeune lectorat des deux sexes. Ils peuvent anticiper que les garçons déçus dans leurs ambitions de mariage y trouveront l'exemple de héros qui parviennent contre les embûches à épouser la femme aimée, et que les lectrices se verront réconfortées face à leur peur de ne jamais réaliser leurs rêves d'amour sincère.

¹⁷² Le May, *Bataille d'âmes*, p. 14.

¹⁷³ Proulx, *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet*, p. 112-113.

¹⁷⁴ Joseph Marmette, *Le chevalier de Mornac. Chronique de la Nouvelle-France : 1664*. Coll. « Cahiers du Québec », Montréal : Hurtubise HMH, 1972 [1873], p. 81.

Les auteurs développent une réflexion moins poussée au sujet de l'attrance des vilains pour les héroïnes qu'ils maltraitent. Il s'agit pourtant, après la résistance parentale, du principal obstacle à la réunion des protagonistes. Dans l'ensemble, ils identifient assez mal les motifs qui incitent un être vil à vouloir l'amour d'une jeune fille pure, qu'elle possède ou non quelque bien. Certes, la dot de la demoiselle constitue un attrait suffisant pour un homme de bonnes manières mais désargenté. Or, en fait, la chasse à la fortune ne se justifie pas d'un point de vue social parce que tous les vilains, y compris ceux qui prétendant être attirés par l'argent, en possèdent amplement ou ont les moyens de s'en procurer par le crime. Comment expliquer par exemple que le faussaire Giacomo Petrini, ou que les aristocrates Mirebelle et Villarme convoitent une dot et doivent forcer une femme pour l'obtenir ?

Au reste, ces personnages renoncent vite à la perspective du gain pour céder à une passion irrationnelle envers la jeune femme. Si le héros et l'héroïne conçoivent rapidement de l'affection l'un pour l'autre avec peu de fréquentations, ils sont au moins réunis par le danger, ainsi leur relation se base-t-elle sur une confiance mutuelle. Il n'en va pas de même pour un scélérat qui essuie le refus de la jeune fille sans jamais renoncer. Pamphile Le May et Joseph Marmette comptent parmi les rares auteurs à avoir tenté d'expliquer ce phénomène, toutefois, l'auteur de *L'affaire Sougraine* a tôt fait de mettre sur le compte de la sottise la volonté d'un homme d'épouser une femme qui, ne l'aimant pas, « ne serait que sa servante dans sa maison¹⁷⁵ ». Quand il traite de l'attrance malsaine de James Evil pour Alice, Marmette conclut que « l'amour, qui vit surtout d'illusions, ne frappe-t-il pas tout d'abord d'aveuglement ceux qui en sont atteints¹⁷⁶? » L'auteur de *La fiancée du rebelle* ne dénigre pas les « fluides sympathiques¹⁷⁷ » favorisant la rencontre des personnes mais juge sévèrement les formes d'attachement fondées sur la pulsion mal réfrénée qui anime son vilain ainsi que la plupart des autres méchants du corpus. Il faut plutôt chercher dans les déclarations d'amour de ces individus les sources de ce désir qu'ils définissent tous comme

¹⁷⁵ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 119.

¹⁷⁶ Marmette, *La fiancée du rebelle*, p. 328.

¹⁷⁷ *Ibid.*

une impulsion incontrôlable qui les pousse à menacer autant la jeune fille que son amoureux ou à se confondre en supplications.

Pour ta possession, reprit-il, pour ta possession, Guyonne, je damnerais mon âme, je sacrifierais l'humanité entière !... Vois comme je t'aime ! Tu es en mon pouvoir ! et je te respecte, et moi qui ai entre mes mains le sort d'une centaine d'individus, moi, devant qui le fier marquis de la Roche plie le genou ; moi qui méprise la fureur des hommes, dédaigne la colère des flots, moi qui suis plus maître ici que le roi n'est maître en France, moi, j'implore ta pitié, j'implore ta compassion, Guyonne ! Je te supplie de consentir à être ma femme, de me donner un mot d'espoir... Tiens, veux-tu que je me prosterne à tes pieds, en présence de tout l'équipage ? dis, le veux-tu ?

- Non, répondit froidement Guyonne¹⁷⁸.

Cet aveu exalté montre le caractère ridicule de l'homme qui perd toute dignité parce qu'il ne sait pas réfréner ses pulsions. Il met aussi en relief le pouvoir de la femme, car, même sous la menace et dans la séquestration, celle-ci a le pouvoir d'anéantir moralement le vilain parce qu'il se voit encore plus prisonnier de son amour que l'héroïne ne l'est de lui. « ... revoir cet ange qui, je le sens bien, a emporté la moitié de ma vie avec elle en s'enfuyant¹⁷⁹ », avoue Bigot.

Le discours du roman d'aventure déploie deux représentations diamétralement opposées des relations entre hommes et femmes. La première relève d'une psychologie infantile héritée de l'idéologie du conte de fées où l'amour est réservé aux jeunes gens chastes et généreux qui voient au-delà des apparences. La fidélité des garçons se trouve récompensée lorsqu'ils apprennent que leur fiancée est aussi noble qu'eux ou lorsque les parents récalcitrants sont vaincus. Ces derniers se rendent à la raison et consentent au mariage, comme Amand et Saint-Felmar, ou ils s'avèrent simplement être des voleurs d'enfants n'ayant aucun lien légal, et donc moral, sur leur fille, comme Maître Jacques, Elmire d'Aucheron et Darcy. L'amour éternel et merveilleux né dans l'héroïsme et la liberté de l'aventure constitue en quelque sorte le vernis de beauté appliqué par les auteurs sur la dure réalité du mariage au XIX^e siècle, quand une décision prise au terme d'une poignée de rencontres faites sous l'égide d'un

¹⁷⁸ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 452.

¹⁷⁹ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 928.

chaperon détermine presque irrévocablement l'avenir de deux personnes. L'intervention du hasard remplit ainsi la même fonction que le trésor pour contrer la pauvreté, en ce sens que les auteurs y recourent dans l'optique de résoudre de manière réconfortante et instantanée pour le public en évitant aux personnages de poser des gestes de révolte offensants pour la morale dominante.

L'autre conception de l'amour témoigne d'un imaginaire mythique qui renvoie au souvenir de la société tribale : l'individu au faîte de sa puissance est « envoûté » par la meilleure femme de la communauté, qu'il convoite, au risque de perdre son équilibre mental, mais cette appropriation passe obligatoirement par la destruction des rivaux dans une épreuve de force. En se portant à la défense de la femme, le héros contribue à évincer du groupe un mâle dominant inadéquat qui n'agit pas pour le bien-être collectif. Le roman prône le triomphe des bons travailleurs et des guerriers, éléments utiles à la société, sur les aristocrates et les administrateurs corrompus. On observera d'ailleurs que les scènes de mariage suivent souvent de près les duels ; elles viennent légitimer la victoire du plus fort, celui qui est le plus apte physiquement, socialement et moralement à se reproduire. En somme, il existe peu de différences entre l'amour spontané du héros pour la jolie fille et celui du vilain, si ce n'est que le premier mérite l'approbation de la société ; celui qui ne sait pas aimer les autres ne mérite pas d'aimer une femme, faut-il conclure de cette logique, mais si, au bout du compte, l'amour spontané du héros ou du vilain pour l'héroïne ne déguisait en termes policés que le désir sexuel ?

3.3.2 La sexualité

La plus superficielle lecture des romans d'aventures québécois frapperait quiconque par son contenu sexuel, alors que la majorité des récits historiques, de mœurs ou de la terre en sont moins pourvus. Quoique les actes sexuels ne fassent jamais l'objet d'une description explicite – les échanges de baiser, même, sont rarissimes – la sexualité y est omniprésente ; elle affleure dans l'évocation des corps, s'introduit à mots couverts dans les dialogues et rôde en marge de actes d'enlèvement et des tête-à-tête entre les protagonistes. De fait, exotisme et licence vont parfois de pair dans l'imagination des lecteurs, qu'on songe à la version publiée en France de *L'Île de sable*, sous le titre *39 hommes pour une femme* (Paris, E. Dentu, 1862).

Difficile d'ignorer la jeunesse des auteurs devant des descriptifs tels « elle tomba violemment et ses pieds retenus sur le haut de son siège découvrirent tout ce qu'il y a de séduisant chez une femme¹⁸⁰ » et « une robe de mérinos rouge presque collée sur elle par la pluie¹⁸¹... » Chez Joseph Marmette, érotisme et mysticisme se conjuguent quand son héroïne Jeanne, qu'il compare à une déesse païenne, subjugue des Amérindiens menaçants avec sa gorge que les farouches guerriers voient « bondir et rebondir sur sa forte poitrine¹⁸² », ou quand elle s'abandonne à la prière.

Qu'elle était ravissante ainsi, avec ses belles mains croisées sur sa poitrine que de muets sanglots soulevaient sous un corsage de velours noir qui semblait, à grand'peine, empêcher son sein de bondir au dehors ! [...] tandis que de fauves reflets d'or se jouaient sur sa chevelure blonde. Et comme ses genoux reposaient dans l'ombre, on aurait dit que la jeune fille était soulevée sur un nuage de feu, et ravie dans une de ces extases mystiques telles qu'en avaient autrefois les saints¹⁸³.

Religion et sexualité ne sont jamais très éloignées l'une de l'autre. D'autres auteurs introduisent des chansons grivoises en intertexte pour révéler la personnalité luxurieuse de leurs vilains tout en puisant dans la culture populaire.

Écoute donc, ma femme,
J'suis pas dénaturé,
Mais cache-moi ta flamme
Comme à M. l'curé¹⁸⁴

Montre-moi ton petit poisson
« Montre-moi ton petit poisson. » En voilà une chanson, par exemple ! ton petit poisson ! Oh ! Oh ! O ! Il devait être un pêcheur celui-là qui l'a composée. Je voudrais bien savoir s'il était pêcheur au dard ou à la raie¹⁸⁵ ?

¹⁸⁰ Doutre, *La fiancée de 1812*, p. 217.

¹⁸¹ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 238.

¹⁸² Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 179.

¹⁸³ Marmette, *François de Bienville*, p. 242.

¹⁸⁴ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 97.

¹⁸⁵ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 538.

Évoquée par sous-entendus, faisant la part belle à l'humour ou se dissimulant sous le couvert d'événements dramatiques, la scène à caractère sexuel laisse une place importante à l'imagination. Le romancier tente ainsi de se prémunir contre la colère des bien-pensants, mais la manœuvre ne leur échappe pas toujours, comme en témoigne la réaction de la critique face à *Une de perdue, deux de trouvées*. Dans la première version du feuilleton, Georges Boucherville imagine un épisode romantique où Sara Thornbull, étant tombée de son cheval, reçoit l'aide de Cabrera qui lui dégage le col et lui bassine le front avant de l'embrasser « longuement, passionnément, ardemment¹⁸⁶ ». Le reste du paragraphe s'attache à décrire les sensations étranges qui habitent Sara, puis deux lignes de points de suspension séparent l'événement du lendemain matin quand les jeunes gens sont découverts par un esclave. Il n'en faut pas plus pour que le chroniqueur des *Mélanges religieux* s'insurge contre cette scène qui « dit et laisse comprendre plus qu'il n'est permis¹⁸⁷. » Georges Boucherville la supprime dans la seconde version et aucun autre roman n'adoptera un ton aussi scabreux dans la description de sentiments amoureux, la sexualité n'étant plus jamais abordée autrement que par ses déviances comme l'homosexualité, l'adultère, l'inceste et l'abus. En conséquence, le corpus se révèle un formidable indicateur du discours social en matière de tolérance sexuelle par le traitement accordé aux tabous et aux anxiétés face aux relations amoureuses.

Parmi toutes les questions sociales abordées dans le discours, la sexualité suscite une grande réticence de la part des auteurs qui y consacrent beaucoup moins d'interventions qu'en ce qui concerne l'argent ou le rapport avec les étrangers. Le sujet apparaît surtout dans les dialogues entre les personnages ou dans leurs confessions écrites. C'est ainsi qu'Alphonse Meunier avoue à son fils qu'il a contracté un mariage bigame¹⁸⁸, que Madame Péan, rongée par le cancer, bat sa coulpe pour avoir trompé son mari avec Bigot¹⁸⁹ et que Victor Letellier expose dans son plaidoyer les événements qui ont amené son père à soupçonner l'infidélité

¹⁸⁶ Boucher de Boucherville, *Ibid.*, *Album littéraire et musical de la Minerve*, p. 117.

¹⁸⁷ [Anonyme], « Album littéraire et musical de la Minerve », *Les Mélanges religieux*, 12 juin 1849, cité dans Maurice Lemire, « Une de perdue, deux de trouvées », *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 728.

¹⁸⁸ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 586.

¹⁸⁹ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 1008.

de son épouse. En déplaçant la focalisation d'un narrateur omniscient vers un personnage, les auteurs se permettent d'aborder de délicates questions en matière sexuelle sans pour autant porter de jugement, alors qu'il ne se privent pas de le faire pour d'autres sujets.

En l'absence de discours explicite, il s'avère difficile de mesurer jusqu'à quel point la sexualité constitue un objet de débat pour les auteurs, ou s'il ne s'agit vraiment que d'entretenir un certain voyeurisme chez le lectorat. En revanche, il nous renseigne autant par ses apories que par les sujets développés. De fait, le seul tabou à n'avoir jamais été abordé concerne la sexualité légitime, comme si la moindre référence à la normalité allait totalement à l'encontre de l'esprit d'aventure. Paul Zweig observe que le mariage tue souvent l'aventure en enchaînant au foyer le héros ou en le privant de toute opportunité de vivre l'aventure au niveau sexuel¹⁹⁰.

S'il est un autre tabou en particulier que le roman d'aventures n'aborde pas, c'est l'homosexualité¹⁹¹ car, outre la blague du docteur Rivard au sujet de la chansonnette « Montre-moi ton petit poisson », seul Joseph Doutre en fait brièvement mention dans *Les fiancés de 1812*. Ayant été capturée par « le Grand », Louise passe la nuit dans le repaire des brigands, lorsqu'à un moment, leur chef en état d'ébriété fait irruption dans la pièce, visiblement déterminé à séduire son jeune captif. « Je viens te rendre une visite d'ami, dis donc, jeune compère, il faudrait quelque chose pour égayer la nuit [...] Ô quelle charmante petite main !...¹⁹² » Le suspense s'installe : la jeune fille, à peine vêtue d'une chemise, va-t-elle trahir son sexe ? Heureusement, elle tire de son pistolet sur l'impudent, puis reçoit les secours de l'armée américaine. Le narrateur ne fera par la suite qu'une allusion aux « classes

¹⁹⁰ Paul Zweig, *The Adventurer*, New York : Basic Books, 1974, p. 69.

¹⁹¹ Dans ses mémoires, qui relatent plusieurs péripéties, Pierre de Sales Laterrière (1743-1815) parle de son gendre homosexuel François Lehoulie. L'homme est présenté comme un fourbe et un calculateur qui aurait épousé la fille de Laterrière par intérêt et qui l'aurait maltraitée. Je remercie Bernard Andrès de m'avoir signalé ce détail. (éd.), *Les mémoires de Pierre de Sales Laterrière. Suivi de correspondances*, Montréal : Tryptique, 2005 (1873), p. 214-232.

¹⁹² Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 135.

dégradées qui, à défaut de femmes, usent de tous les moyens que puisse suggérer une âme nourrie dans le vice le plus crapuleux¹⁹³. »

Un chercheur qui fouillerait le sous-texte homoérotique chez les auteurs trouverait très peu de ces amitiés viriles fréquentes dans les romans d'aventures européens qui prêtent le flanc aux soupçons d'ambiguïté sexuelle. Les héros Gonzalve et Paul Turcotte se lient d'amitié avec des Américains, mais ces amis demeurent présents uniquement le temps d'illustrer les différences entre le Bas-Canada et les États-Unis. Chez Joseph Marmette, le héros et son adjuvant plus âgé vivent une relation de serviteur à maître ou de père à fils. George et Mélas, les amis de *Captive et bourreau*, deviendront rapidement des ennemis par amour pour Alexandrine. La Vérendrye et Noyelles, quant à eux, consacrent l'essentiel de leur amitié à parler des jeunes filles. À toutes fins utiles, leurs débats sur les plus jolis types de femmes, leurs références récurrentes à la fiancée de La Vérandrye et l'intervention momentanée de Dona Maria pour séduire Noyelles serviraient à insister sur le fait que les héros aiment les dames. Toutefois, cet unique exemple de camaraderie masculine ne suffit pas à soulever un questionnement sur un sentiment homophobe dans un corpus où toutes les relations masculines gravitent autour des femmes. Mais l'association faite par Joseph Doutre entre homosexualité, criminalité et absence de femmes, correspond à perception entretenue au XIX^e siècle que l'homosexualité procède d'une dégradation morale et constitue un pis-allez dans des sphères exclusivement masculines. Or le roman d'aventures québécois se distingue de son pendant européen en ceci qu'il s'intéresse peu ou prou aux univers masculins. Si le héros ne se sépare jamais de l'élément féminin – fiancée, sœur, mère – il faudrait davantage relier ce phénomène à l'influence des lectrices et aussi à la composante matriarcale de notre culture traditionnelle centrée sur la famille.

Hormis l'homosexualité, peu de comportements sexuels sont passés sous silence et ainsi peut-on identifier des courants d'opinion dominants envers certains d'entre eux. Le discours de Victor, qui occupe tout le chapitre XVI de *Picounoc le maudit*, revêt une valeur de jugement sans égal puisqu'en imitant les stratégies rhétoriques employées devant jury, Pamphile Le May apporte un témoignage édifiant sur les prescriptions et les interdits partagés

¹⁹³ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 139.

par la population. L'avocat défend son père accusé d'avoir tué l'épouse de Picounoc en croyant qu'il s'agissait de sa propre femme qu'il soupçonnait d'adultère. Il commence par affirmer le caractère exceptionnel de l'affaire. Les Canadiens français, faut-il comprendre, ne passent pas leur temps à tuer leurs femmes, ni ces dernières à tromper leurs maris. Joseph et Noémie Letellier mènent une vie exemplaire jusqu'à ce que leur meilleur ami Picounoc se mette à convoiter la femme de son prochain et entreprenne de la discréditer à ses yeux.

Un jour enfin, l'accusé trop confiant dans l'ami qui l'abuse, aveuglé de plus en plus, s'imaginant avoir sous les yeux sa femme infidèle, oublieuse de ses devoirs les plus sacrés et de la foi jurée, entre dans une de ces colères qui rugissent à bon droit dans les profondeurs d'un cœur honnête quand un mari croit voir se consommer sa honte¹⁹⁴.

Djos était donc parfaitement justifié de vouloir tuer sa femme infidèle et son crime, en fait, aura simplement été de faire erreur sur la personne.

Il ne peut être coupable en conscience, car il était de bonne foi et sa conscience lui disait d'agir comme il l'a fait. C'est un crime purement matériel qu'il a commis, et qui n'offense pas Dieu. Les hommes seraient-ils plus sévères que Dieu lui-même? [...] Et puis s'il est permis de tuer pour sauver sa vie, il doit l'être davantage pour sauver ou venger ce qui est plus précieux que la vie, l'honneur¹⁹⁵.

Le jugement de Pamphile Le May fait reposer l'entière responsabilité de l'honneur sexuel sur les femmes. Dans cette perspective, Marguerite devra expier la faute de son père Picounoc en renonçant au mariage pour devenir religieuse. Son sacrifice brise la chaîne des ignominies sexuelles remontant au roman *le Pèlerin de Sainte-Anne*, dans lequel Picounoc, se livrant au brigandage à Québec avec sa bande, fait irruption dans une auberge et s'apprête à violer la fille de la tenancière. Des coups frappés à la porte par une force invisible les incitent à fuir ; la jeune fille doit son salut, apprend-on, au chapelet qu'elle et sa mère ont récité avant l'intrusion. Picounoc apprendra plus tard que cette jeune fille était sa sœur Emmelie dont il n'avait plus de nouvelles depuis que son père et lui avaient quitté le domicile familial quinze ans auparavant.

¹⁹⁴ Le May, *Picounoc le maudit*, p. 310.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 311.

L'inceste éveille la plus grande peur reliée à la sexualité car, bien que cet interdit ne se concrétise jamais en actes, il touche presque tous les personnages de frères et sœurs qui ignorent leur lien de parenté. Par contre, les intrigues n'abordent jamais l'abus sexuel d'un père envers une fille¹⁹⁶, du moins si on exclut la déclaration d'amour aussi spontanée qu'invraisemblable du tuteur d'Helmina dans *La fille du brigand*. Le traitement donné au phénomène de l'inceste entre frères et sœurs se rattache en partie à l'esthétique romantique de Châteaubriand. Joseph Doutre a voulu l'imiter dans sa nouvelle « Le frère et la sœur » (1846), dont l'intrigue reprend le thème de l'inceste développé dans *Les fiancés de 1812*¹⁹⁷.

En outre, la thématique de l'inceste fait écho à une certaine mentalité du repli qui se fonde sur la croyance qu'aucun lien ne peut supplanter ni égaler l'amour filial. Dans le roman de Doutre, le brigand Gustave ressent une affinité immédiate pour le jeune homme qu'il a capturé sans même soupçonner que celui-ci est la sœur qu'il n'a pas revue depuis son départ en Europe. Après avoir découvert l'identité de son ravisseur, Louise se voit incapable d'accepter les démonstrations d'affection de son frère qui a introduit une dimension sexuelle à leur relation alors qu'elle était sa prisonnière. « S'étant retournée sur le bruit de ses pas, elle laisse aussitôt ses fleurs et veut s'enfuir. Il la saisit en souriant, et l'attirant dans le berceau, il l'assied sur lui. Elle tremblait de tous ses membres¹⁹⁸. » Ce n'est que lorsqu'elle sera mariée, et que Gustave lui aura fait part de ses aventures amoureuses, que les deux parviendront à briser ce lien incestueux pour vivre comme frère et sœur.

Dans *Une de perdue, deux de trouvées*, Pierre Sainte-Luc éprouve momentanément un attachement ambivalent pour Asile qu'il ignore être sa sœur. Tous les aspects de ce lien – sauvetage de la demoiselle, fréquentations dans les activités mondaines, reconnaissance de l'autre comme une âme sœur – s'apparentent à ceux qui unissent des amoureux, au point où Clarisse Gosford, l'ultime intérêt du héros, concevra de la jalousie envers cette complicité.

¹⁹⁶ Marie-Aimée Cliche rend compte de cette réalité qui appartient à l'ordre du tabou dans un article intitulé « Un secret bien gardé. L'inceste dans la société traditionnelle québécoise. 1858-1938 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 50, n° 2, automne 1996, p. 201-226.

¹⁹⁷ Joseph Doutre, « Le frère et la sœur », in *Contes et Nouvelles du Canada français. 1778-1859*, t. 1, Ottawa : EUOQ, 1971, p. 168-192.

¹⁹⁸ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 184.

« Que je voudrais bien être à la place de mademoiselle Asile¹⁹⁹. » Se révèle ainsi une connexion instinctive mais trompeuse qui attirerait les membres d'une famille dispersée les uns vers les autres. La peur de l'inceste serait reliée au problème de la division familiale puisque tous les cas problématiques concernent des individus qui auraient évité cette déviance s'ils avaient eu connaissance de leur identité. À une époque où on échappe à un mariage malheureux en quittant le domicile avec ses enfants, comme le font certains protagonistes de Pamphile Le May, et où les enfants conçus hors mariage sont abandonnés, sinon adoptés secrètement par des membres de la communauté, les probabilités que des voisins partagent sans le savoir des liens de parenté ou que des personnes retrouvent leur paroisse après avoir perdu tout contact avec leurs proches semblent avoir été suffisamment importantes pour que le roman y porte attention. Ayant appris que sa mère a entretenu une liaison avec Sougraine, Léontine découvre que son prétendant, le ministre Le Pêcheur, est le produit de cette relation et appréhende un mariage incestueux. Heureusement, la découverte qu'elle est la fille disparue de Longue chevelure la protège du péché. De même, Pierre Hervart imagine que sa bien-aimée Christine pourrait avoir la même mère que lui lorsqu'il s'aperçoit qu'elle porte une bague identique à la sienne. « Christine n'est pas ma sœur ; cela ne se peut pas, ce serait trop affreux²⁰⁰ ! »

Inceste, bigamie et adultère constituent des interdits non pas tant en raison de la transgression religieuse et morale qu'ils impliquent qu'à cause des effets qu'ils produisent sur la légitimité de la famille et la valeur des enfants et à cet égard, le roman d'aventures québécois laisse entrevoir une obsession de la bâtardise. Il s'agit d'une préoccupation inscrite dans la culture occidentale et la production littéraire depuis fort longtemps, mais on observe que la quête de légitimité interpelle particulièrement nos auteurs car, sur trente-deux romans, douze traitent d'une héroïne ou d'un personnage secondaire masculin qui, ayant été élevé loin de sa famille, ignore ses origines et est soupçonné d'être un bâtard. Un enfant trouvé portant en lui la trace du péché, tous les discours axés sur la tolérance possèdent un cachet d'hypocrisie décelable au double langage et aux incohérences qui séparent le « dit » du

¹⁹⁹ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 699.

²⁰⁰ Dorion, *Pierre Hervart*, p. 417.

« montré ». Henri-Émile Chevalier s'élève contre « le Gibraltar de l'idiotie²⁰¹ », le préjugé social contre les enfants naturels.

Pauvre chère enfant, un mystère enveloppait sa naissance dans des plis ténébreux : elle ne connaissait ni père ni mère légitimés par la loi. Et cette même loi au front de la jeune fille gravait en lettre de feu le stigmate :

BÂTARDE !

Qu'importait alors sa beauté, ses agréments physiques ! Que faisaient alors ses vertus, son éducation, ses rares qualités intellectuelles.

Elle était bâtarde !

C'est-à-dire que le monde la rejetait de son sein, que son amant, à cet aveu allait fuir épouvanté et qu'il lui faudrait à elle inhumer la honte de ses parents dans un couvent²⁰²...

Pour combattre le préjugé, Chevalier ne voit qu'une façon : lire des romans. Le roman, explique-t-il, enseigne que « l'homme, sur cette terre, n'est responsable que de ses propres actions », que la noblesse héréditaire est « une absurdité » et « que les passions sont aussi nécessaires à l'existence d'un état social, que les aliments nutritifs à l'existence de l'homme²⁰³. » Ce que Chevalier tait, c'est que les romans feuilletons, quelles que soient leurs prétentions de réformer la société, doivent se conclure de la manière la plus satisfaisante possible pour le lectorat, autrement dit dans la disparition complète du doute qui pèse sur le personnage. Aussi, l'héroïne de *La jolie fille du faubourg Québec*, tout comme celle de *L'île de sable*, découvre-t-elle l'identité de ses parents, dûment mariés, il va de soi, car la véritable bâtardise n'existe pas chez les héros ; elle n'est qu'artifice destiné à émouvoir les lecteurs et à entretenir l'énigme jusqu'à la révélation finale.

Henri-Émile Chevalier écrit à une époque où l'ultramontanisme se développe au Québec²⁰⁴, mais n'a pas encore pris la direction du discours littéraire. Trente ans plus tard,

²⁰¹ Chevalier, *La jolie fille du faubourg Québec*, *Le Moniteur canadien*, 13 juillet 1854.

²⁰² *Ibid.*, 27 juillet 1854.

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ L'ultramontanisme, dont le terme vient de l'expression « par delà les montagnes », en référence à l'étendue de l'autorité papale, est une doctrine qui s'implante au Québec dans les années 1830 et 1840 et qui prône notamment la primauté de la vie religieuse sur la vie civile. Voir, par exemple, Nive Voisine et Jean Hamelin (dir. publ.), *Les ultramontains canadiens-français*, Montréal : Boréal Express, 1985.

Pamphile Le May présente des vues plus conservatrices sur la question en argumentant au contraire que la paix sociale ne s'installe que si les individus répriment leurs pulsions sexuelles. Pour lui, il n'est que deux sortes d'enfants, ceux de « l'amour chaste » et ceux « du crime²⁰⁵ », mais si « un sentiment plus juste » incite les hommes « dans ce siècle » à se juger selon leurs actes plutôt que leur naissance, ce n'est pas dans un esprit de républicanisme hérité de la Révolution qui rase « les têtes qui s'élèvent », mais par la volonté de Dieu qui voit leur valeur²⁰⁶. En dépit de cette vision charitable du monde que le romancier offre à ses lecteurs, son héroïne demande à entrer au couvent, « retraite naturelle de l'amour pur et des âmes chastes²⁰⁷ », pour laver la honte de ses parents et protéger son amoureux de l'humiliation.

La contradiction entre discours et sanction suggère que, si la société actuelle consent à tolérer la bâtardise, il vaudrait mieux que la personne illégitime s'en exclue volontairement, aussi Léontine ne pourra épouser Rodolphe que lorsqu'elle apprendra qu'elle est issue d'une union catholique. D'autre part, le véritable bâtard d'Elmire Audet, le ministre Le Pêcheur, est abattu par le mari jaloux d'Elmire qui a confondu la touchante scène de reconnaissance entre une mère et son fils avec un acte d'adultère. Le May impose ainsi une triple punition : à la fille volage de perdre son fils, à l'enfant coupable d'exister et au mari de s'être compromis avec une femme si peu digne. Ruiné, d'Aucheron ne sera toutefois pas accusé de meurtre. « L'erreur était évidente...²⁰⁸ » Tout comme il l'avait fait dans le cas de Djos Letellier, Le May affirme qu'un homme confronté à l'adultère de sa femme est en droit de la tuer.

Le grand crime d'Elmire Audet ne consiste pas à s'enfuir avec un Amérindien et à avoir un enfant hors mariage, mais à vouloir effacer cette faute et mener une existence respectable, une telle aspiration allant à l'encontre du jugement de Le May qui veut qu'une fille ayant eu des relations sexuelles hors mariage soit « perdue aux yeux de Dieu et des hommes²⁰⁹. » Il a

²⁰⁵ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 143.

²⁰⁶ *Ibid.*

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 205.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 215.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 170.

beau inculper le séducteur pour avoir abusé de la naïve enfant, ultimement, c'est Elmiré qui doit assumer la faute. Le romancier avait élaboré un cas encore plus probant dans *Le pèlerin de Sainte-Anne* : Geneviève Bergeron, relate-t-il, a été élevée par une mère « sans énergie ni piété²¹⁰ », ce qui l'a conduite à une vie de dissipation. Elle fréquentait les soirées sans ses parents, parlait aux garçons et parfois même dansait avec eux. Puis l'inéluctable se produisit : elle « s'oublia²¹¹ », puis, rejetée de toute la paroisse, elle devint la maîtresse du voleur José Racette. Ce personnage fait même une allusion voilée à un avortement, unique occasion où cet acte est évoqué dans un roman d'aventures. L'intervention du curé visant à ramener Geneviève dans le droit chemin combine la vertu moralisatrice et un sentiment compatissant pour la cause de femmes.

Fuyez cet homme qui vous tient sous un joug infâme, continue-t-il, il ne vous aime point. Après vous, une autre. Quand vous aurez perdu les charmes qui le retiennent, il vous rejettera comme on rejette un instrument brisé : il vous méprisera, car il aura connu votre faiblesse. Vous ne serez jamais heureuse dans le crime, parce que la vertu est le bien de Dieu. La vie passe vite et personne n'échappe à la mort. Quand vous mourrez, vous serez dans le désespoir, parce qu'il ne sera plus temps de revenir à Dieu²¹².

Même si Geneviève s'amende en arrachant la petite Marie-Louise aux griffes d'une maquerelle et en détectant les agissements criminels de Picounoc, elle sombre dans la folie et finit empoisonnée. Sa triste destinée est la sanction commune réservée aux personnages de la femme flétrie dans la littérature d'aventures. Songeons entre autres à la prostituée Fleur-de-Marie dans *Les mystères de Paris*, qui entre volontairement au couvent pour y mourir peu après, s'abstenant ainsi de déshonorer son père le prince du Gerolstein. Pour Pamphile Le May comme tous les autres romanciers d'aventures, la perte de la virginité constitue un tort irréparable et il devient évident qu'une « chose souillée²¹³ » ne peut prétendre à une relation avec un homme honnête. Aussi le corpus ne contient-il aucune héroïne veuve ou sexuellement expérimentée. Exigence esthétique du lectorat ou de la moralité ? La jeunesse et l'innocence composent les deux attraits les plus recherchés par les lecteurs chez une héroïne typique. La

²¹⁰ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 9.

²¹¹ *Ibid.*, p. 9.

²¹² *Ibid.*, p. 103-104.

²¹³ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 213.

jeune vierge est apte au mariage, aussi représente-t-elle un idéal. À l'opposé, la femme « ruinée », réduite à un rôle de courtisane, est certes un personnage fascinant d'un point de vue sexuel, mais elle ne semble pas être considérée comme une figure propre à susciter le sentiment amoureux du lecteur. On peut tomber amoureux d'une prostituée dans l'œuvre de Dumas fils, mais pas dans celle de Dumas père ! Au demeurant, les personnages se doivent aussi d'afficher leur pureté au regard de la société. Pamphile Le May, le seul auteur à avoir abordé la délicate question de la prostitution juvénile, le démontre lorsqu'il fait dire à sa tenancière de bordel qu'une fille engagée dans la prostitution à douze ans n'en sortira pas vivante puisque plus aucun membre de sa famille n'acceptera de la recueillir si elle s'échappe²¹⁴.

Que se passe-t-il cependant si la jeune femme ne choisit pas son sort funeste ? Le viol, le problème à caractère sexuel le plus fréquent, est évoqué comme une réalité, mais surtout un péril, dans quinze des trente-deux ouvrages. Toute aventure impliquant des personnages féminins contient un aspect scabreux que les auteurs ne manquent pas d'exploiter dans les nombreux épisodes de kidnapping, dont l'intérêt repose sur cette circonstance exceptionnelle où la femme se trouve dans un milieu isolé, loin de toute protection familiale. De fait, les romanciers ne se soucient guère du viol de guerre ou de l'abus sexuel à l'intérieur des familles et dans le milieu du travail, des phénomènes plus proches de la réalité que l'enlèvement d'une belle aristocrate par un Amérindien ou un intendant ; de fait, le viol romanesque appartient presque exclusivement au domaine du cauchemar et de l'excès.

Le terme de « viol » n'est employé que par Pamphile Le May dans *Bataille d'âmes*, en 1899, les autres auteurs y allant plutôt d'un traitement par euphémismes ou allusions : prendre, posséder, déshonorer, outrager ; les brigands « s'amuse à leur guise dans la noirceur²¹⁵. » En général, la définition du viol renvoie à son caractère destructeur pour la femme : « abîme d'infamie et de honte²¹⁶ », « sort bien plus effrayant que la mort²¹⁷ », le

²¹⁴ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 104.

²¹⁵ Angers, *Les révélations du crime*, p. 58.

²¹⁶ Doure, *Les fiancés de 1812*, p. 139.

²¹⁷ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 406.

« plus effroyable sort qui puisse atteindre une femme de votre caste²¹⁸. » Joseph Marmette, qui insinue à quelques reprises que la gravité d'une agression croît avec la classe de la victime, rejoint le discours latent de la plupart des romanciers dans leur manière d'envisager l'acte uniquement à travers ses conséquences sociales. Le viol déshonore la femme, ainsi que toute sa famille. Il l'arrache au bénéfice de la communauté en lui retirant définitivement la capacité de se marier et d'avoir des enfants, ce qui fait d'elle un fardeau pour la collectivité.

Seul Pamphile Le May présente une agression sexuelle du point de vue d'une victime de modeste condition et en évalue les effets psychologiques. Les circonstances précédant l'événement apparaissent sous un réalisme d'une actualité saisissante quand Zidore Tourteau aborde l'institutrice Lucette Longpré dans un sentier qu'elle emprunte pour se rendre chez elle. L'usurier, enhardi par la dépendance financière de ses parents vis-à-vis de lui, tente d'abord de séduire l'innocente. « L'homme se fâcha et perdit toute prudence... tout respect. Comme les assassins deviennent fous à la vue du sang, il devint fou du premier baiser²¹⁹. » Le romancier escamote pudiquement la suite, comme il convient, mais la tentative de suicide de Lucette, suivi du diagnostic du père Dupaty à propos de la « pauvre martyre²²⁰ » ne laissent aucun doute sur ce qu'il est advenu. Lucette expérimente ensuite une remise en question qui constitue le lot des victimes encore aujourd'hui : la culpabilité de s'être trouvée dans un lieu dangereux, le doute d'avoir provoqué l'agresseur, la peur de la réaction des proches, les cauchemars, la perte de la sécurité, etc.

Malgré toute la compassion dont Pamphile Le May entoure l'héroïne, le déshonneur associé à la flétrissure fait en sorte que Lucette doit consacrer le reste de sa vie à en payer le prix. L'assaillant ne sera pas accusé afin d'épargner du scandale famille et villageois, tandis que l'institutrice se réfugie à la ville pour cacher sa honte et doit refuser l'amour que lui voue Jean-Marcel en toute connaissance de cause avant d'entrer au couvent. L'intégralité du jugement entourant cette décision vise à juguler toute velléité de révolte, insistant sur la nécessité de boire jusqu'à la lie le calice de la souffrance.

²¹⁸ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 215.

²¹⁹ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 111.

²²⁰ *Ibid.*, p. 124.

Et le bon Dieu, qui a fait un miracle pour que Marie demeurât vierge en devenant mère, le bon Dieu ne s'est pas soucié de ses chastes ardeurs et ne l'a point protégée contre les complots du méchant !...

« Mon Dieu, j'adore vos décrets insondables ! » s'écria-t-elle tout à coup, craignant d'avoir péché en raisonnant ainsi [...] Les hontes imméritées, les avanies injustes, les persécutions, les deuils, la perte des biens, ce sont des choses accidentelles qui peuvent et qui doivent nous arriver, faire couler nos larmes [...] mais elles passent avec nos jours et finissent dans la tombe.

L'âme alors s'envole à son juge suprême et lui dit :

« Seigneur, mon corps a été soumis à la torture, il a été profané, il a été crucifié, et je l'ai laissé à la terre ; mon âme est restée belle et pure comme vous l'avez faite au premier jour de ma vie, je l'apporte au ciel²²¹ ...»

En dépit de cette pensée déculpabilisante pour la victime qui prône la supériorité de l'âme sur le corps, Pamphile Le May ne suggère absolument pas la réhabilitation sociale de la femme violée ; au contraire, si Dieu seul peut la comprendre, pourquoi ne se donnerait-elle pas à lui ? Dénouement commode à tous les points de vue puisqu'il ne se prête à aucune critique d'ordre moral et se veut réconfortant quant à la capacité des institutions religieuses de prendre en charge les victimes quand la loi et la famille n'y parviennent pas.

En somme, si la violence sexuelle faite aux femmes a pu être admise en tant que réalité, les auteurs ne semblent pas la considérer en termes de problème soluble aux niveaux juridique et social, peut-être en partie à cause d'une pudeur bourgeoise en face d'un phénomène délicat, mais aussi afin ne pas en diminuer le potentiel d'épouvante dans la dynamique du récit d'aventures. L'anticipation du viol sollicite les penchants voyeurs des lecteurs et constitue une source majeure de suspense, en particulier pour les lectrices, qu'on croit naturellement impliquées. Le défi du roman consiste à éveiller diverses émotions intenses – peur, colère, anticipation fébrile – sans pour autant atteindre le sordide. Au demeurant, la plupart des personnages menacés de viol y échappent grâce à trois types d'intervention : la première et la plus récurrente est celle du héros secourable utilisant la violence pour dompter l'agresseur, la seconde est celle du hasard providentiel – invasion, mutinerie, attaque de l'ennemi ou tout autre événement – qui détourne l'attention du violeur de l'acte projeté. La troisième intervention, enfin, provient de la victime elle-même qui, à

²²¹ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 283.

défaut de ne pouvoir opposer de résistance physique à son agresseur, menace de se tuer devant lui avec un pistolet ou un poignard miraculeusement à sa portée, quand elle ne décourage pas le vilain par son seul sang-froid.

Tant que le danger s'était montré vague et à demi caché sous un voile de mystère qui rendait les approches encore plus redoutables aux yeux de Berthe, la jeune fille avait eu peur. Mais maintenant que le péril se dessinait plus net à ses yeux, la fille des barons de Rochebrune sentait renaître son courage avec son indignation, à la seule prévision d'une insulte : chose à laquelle les femmes nobles ne sont pas habituées²²².

Spécialiste des scènes de courage féminin, Joseph Marmette suggère que les femmes détiennent la faculté de contrer leur agresseur, perspective sans doute rassurante aux yeux du public mais qui entretiendrait le doute du consentement envers une personne abusée, si la fascination pour la violence sexuelle ne constituait pas en fait l'une des composantes les plus apparentes de l'imaginaire féminin dans la littérature sentimentale²²³. L'origine en remonte au récit gothique, amplement produit par des auteurs féminins, qui exploitent la peur des jeunes filles prisonnières de sinistres individus aux intentions troubles. Puis au XIX^e siècle, le danger sexuel entre dans la sphère de l'actualité. Ainsi que le constate Judith R. Walkowitz dans son ouvrage *City of Dreadful Delight*, les journaux, les magazines et la fiction de la fin de l'ère victorienne dévoilent que la violence sexuelle représente une source de préoccupation, et même de divertissement, pour la société londonienne. Selon la chercheuse, cette fascination collective aura permis aux femmes de s'immiscer dans la sphère publique pour faire valoir leurs revendications concernant la santé et la sécurité²²⁴.

Plus que jamais, la sexualité dans l'imaginaire historique relève d'une lutte de pouvoir, mais l'émergence de cette idéologie pourrait se situer dans les premiers romans du XIX^e siècle dont la morale apparaît clairement : celui qui enfreint l'intégrité corporelle de la femme la tue socialement et verra à son tour son propre corps déchiqueté par l'intervention de la vengeance divine : Bigot, dévoré par un requin, Villarme et Griffé d'Ours, torturés par les

²²² Marmette, *L'intendat Bigot*, p. 849.

²²³ Janice Radway, *Reading the Romance : Women, Patriarchy, and Popular Literature*, Chapel Hill (N.-C.) et London : The University of North Carolina Press, p. 133-143.

²²⁴ Judith R. Walkowitz, *City of Dreadful Delight : Narratives of Sexual Danger in Late-Victorian London*, Chicago : University of Chicago Press, 1992.

Amérindiens, Zidore Tourteau, amputé d'une jambe et mourant de la gangrène. On peut donc appréhender la violence du roman d'aventures dans son rapport au lecteur comme la cohabitation de deux exigences pourtant contradictoires : apporter la peur par procuration et rassurer à l'aide d'un discours sur le contrôle social par les moyens de la loi et de la religion.

3.4 La sécurité

3.4.1 La violence

Si la fiction peut difficilement exister sans la présence de l'élément de conflit, il n'y a pas de roman d'aventures sans violence. Cependant, c'est une violence « nostalgique » qu'il exploite puisqu'au moment où il connaît son âge d'or à la fin du XIX^e siècle, les actes de piraterie, les grandes explorations et les guerres livrées aux Amérindiens sont pratiquement terminés. Il semblerait donc que, plus le refoulement des pulsions agressives dans les sociétés occidentales gagne du terrain, plus il se traduit par un engouement pour le simulacre de la transgression. Le roman d'aventures se met donc à exploiter le crime, la forme de violence qui se présente comme la plus susceptible de générer une réponse émotive de la part du lectorat puisque le discours prétend l'ancrer dans l'actualité. On notera à cet effet des stratégies narratives employées telles que l'insertion de références aux sciences de la détection comme l'anthropométrie mentionnée au second chapitre, ou la tendance à transformer l'événement isolé en réalité quotidienne : toutes les rues sont dangereuses la nuit, tous les banquiers cachent des perversions, tous les héritiers sont empoisonnés, etc.

Dès le XIX^e siècle, la littérature rend compte de ce paradoxe puisque si, dans les faits, les taux d'homicides et de crimes contre la personne diminuent de façon notable en France et en Angleterre, la perception d'une criminalité croissante et d'une dégradation des mœurs se généralise en corrélation avec le développement exponentiel de la presse²²⁵. Notons qu'il est uniquement question ici de violence interpersonnelle et non de violence étatique, manifestée

²²⁵ Hugues Lagrange, *La civilité à l'épreuve. Crime et sentiment d'insécurité*. Coll. « Sociologie d'aujourd'hui », Paris : Les Presses universitaires de France, 1995, p.1-6, 107-122.

dans la guerre, qui va en augmentant jusqu'à atteindre un paroxysme au XX^e siècle²²⁶. En France, notamment, la littérature d'aventures se décline en une variété de sous-genres définis en fonction de thèmes et de personnages, mais aussi du type de violence qu'on escompte y trouver. Par exemple, le roman de cape et d'épée glorifie le duel, le roman du martyr féminin dévoile les abus faits aux femmes, le roman de l'erreur judiciaire dénonce la répression policière, tandis que le récit d'espionnage accumule les poursuites et les meurtres dans l'ombre des ruelles et sur les frontières. La fiction québécoise ne présente pas de telles dominances dans les formes de violence, les œuvres en ayant pour la plupart assimilé toutes les manifestations en même temps, qu'il s'agisse de la guerre, du crime, des mauvais traitements dans la famille ou de l'agression sexuelle.

Tous ces actes d'agression renvoient cependant à un contexte socio-historique, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à l'ordre du plausible, sinon du vraisemblable. Le viol, le meurtre et la révolte populaire peuvent être documentés par les chercheurs des différentes disciplines, mais alors que les guerres coloniales et les rébellions de 1837 font l'objet d'abondantes monographies, la violence interpersonnelle a été moins étudiée, à l'exception de la violence faite aux femmes et aux enfants qui a sollicité plusieurs chercheurs au Canada et au Québec. Tandis que Jean-Marie Fecteau analyse la déviance sous l'angle du contrôle social et des appareils de répression²²⁷, Donald Fyson dégage l'importance des rapports de pouvoir dans la violence entre les hommes²²⁸. Par contre, l'impact de la violence sur l'anxiété collective a été relativement négligé, peut-être en raison du caractère insaisissable de la peur en tant qu'émotion. Comme les travaux de Jean Delumeau²²⁹ sur la peur en Occident à l'époque moderne en font foi, l'insécurité se mesure plus souvent par la réponse apportée que par

²²⁶ Lagrange, *La civilité à l'épreuve*, p. 9.

²²⁷ Jean-Marie Fecteau, *Un nouvel ordre des choses : la pauvreté, le crime, l'État au Québec de la fin du XVIII^e siècle à 1840*, Montréal : VLB, 1989.

²²⁸ Donald Fyson, « Entre hommes : la violence masculine au Québec/Bas-Canada (1780-1860) ». Page consultée le 21 novembre 2006. <http://www.fl.ulaval.ca/hst/profs/dfyson/mv> ; « Blows and scratches, swords and guns : violence between men as material reality and lived experience in early nineteenth-century lower Canada », <http://fl.ulaval.ca/hst/profs/dfyson/violence.htm>

²²⁹ Jean Delumeau, *La peur en occident (xive-xviii^e siècles) : une cite assiégée*, Paris : A. Fayard, 1978, p. 1-28.

l'aveu de la peur : l'histoire des compagnies d'assurance, des verrous et de la police révèle la recherche progressive du sentiment de sécurité, mais la peur, on le sait, n'est pas qu'un sentiment négatif ; elle est essentielle à la survie et devient même un plaisir lorsqu'elle se vit à distance du véritable danger et qu'elle se partage.

Quelle fonction la violence remplit-elle dans la fiction d'aventures ? un stimulus au plaisir de l'épouvante ? un défoulement compensant l'impuissance ? un instrument d'apprentissage moral ? un « guide de survie » à l'intention public inquiet ? Pour mieux répondre à ces questions, il faut retracer les perceptions les plus associées à la violence, ainsi que les valeurs, les normes et les interdits qui se dégagent des représentations d'actes violents. Se révélera alors l'importance des réponses à l'insécurité apportées par la loi et la religion catholique. Le roman d'aventures tend à recréer un univers réaliste dans lequel le lecteur se reconnaît en y incluant une part égale de rêve et de cauchemar qui échappe au quotidien, mais où se situe la limite entre la violence ludique et la violence réprouvée ?

Les premières œuvres de la production québécoise dressent le portrait d'une société urbaine extrêmement violente et dégradée dans les années 1830, en raison d'une montée fulgurante de la criminalité.

Des vols, des assassinats, des bris de maison, des profanations et des sacrilèges se succédèrent avec une inconcevable rapidité et jetèrent l'épouvante dans tous les rangs de la société. Jamais crimes et brigandages, accompagnés de circonstances plus atroces, n'avaient été commis avec plus d'audace et d'impunité au milieu d'une société comparativement peu nombreuse et proverbialement morale²³⁰.

François-Réal Angers explique cette débauche de violence par des facteurs indirects, dont la situation chaotique suivant l'épidémie de choléra et la vague d'immigration venue gonfler les rangs des miséreux dans les villes. Mais plus spécifiquement, c'est une bande de bandits très bien organisée qui sévit dans toute la région de Québec. Son audace et sa brutalité font oublier les petits larcins et les « espiègeries²³¹ des délinquants ordinaires ». Les forces de la police sont d'autant plus impuissantes à enrayer cette vague de crimes que surgissent des nouveaux malfrats qui font attribuer leurs méfaits au célèbre gang. La situation insoluble qui,

²³⁰ Angers, *Les révélations du crime*, p.27.

²³¹ *Ibid.*

selon le discours journalistique, dépasse les autorités et terrifie la population génère une culture du divertissement alimentée par les journaux qui s'emparent des événements « comme d'une bonne fortune, pour captiver l'attention du lecteur par des détails bien horribles, bien atroces²³². » Angers, qui effectue dès lors la distinction entre la violence vécue dans la peur et la violence vue comme un spectacle, s'adresse à un public suffisamment distancié dans le temps pour ne plus ressentir cette peur, mais pas au point de l'avoir oubliée. Eugène L'Écuyer fait appel à ce même souvenir de la période pour fonder la tension dramatique de *La fille du brigand* :

Tout annonçait une de ces nuits de vol et de meurtre que les citoyens ne voyaient arriver qu'avec crainte et qu'ils passaient dans des trances horribles. Québec vivait alors dans une époque de sang : époque à jamais mémorable dans les annales du crime, à jamais ineffaçable sur les murs des prisons, époque de dégradation, où on avait chaque jour à enregistrer un nouveau meurtre, à punir un nouveau crime²³³ !

Cette image d'une insécurité aiguë dans la population, bien que gonflée pour les besoins de la chose, rejoint la préoccupation des pouvoirs publics au début du XIX^e siècle. Ceux-ci voient dans le crime une maladie contagieuse transmise dans les prisons et les lieux de sociabilité comme les tavernes et les cabarets, d'où les efforts concertés pour juguler l'errance et les manifestations d'insubordination populaire²³⁴. D'autre part les guerres favorisent les désordres et, si les romanciers des rébellions portent leur attention sur les batailles rurales, Georges Boucherville évoque l'anarchie qui règne à Montréal à la veille de l'insurrection des patriotes, quand la police en nombre insuffisant n'arrive pas à réprimer les rixes quotidiennes. Moins alarmiste que ses prédécesseurs, Boucherville ne rapporte pas de meurtre. « On se servait de bâtons, quelquefois de gascettes, mais presque jamais de pistolets et de poignard. Mais si d'un côté il n'y eut point d'assassinat, il y avait presque tous les soirs de nombreuses contusions d'infligées, souvent, à des personnes fort inoffensives²³⁵. »

²³² Angers, *Les révélations du crime*, p.28.

²³³ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 235.

²³⁴ Fecteau, *Un nouvel ordre des choses*, p. 115-126.

²³⁵ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 656.

Le romancier tente aussi de convaincre son auditoire des différences entre les criminels endurcis, qui organisaient des vols, envahissaient les domiciles et allumaient des incendies, et les agitateurs formés de voyageurs et de cageux venus quêter l'alcool à moindre prix. Bien qu'il insinue ainsi que le public ne devrait pas tant tenir en horreur les petites brutes d'estaminets, il s'excuse de « conduire nos lecteurs en ces lieux que l'exigence de notre récit nous oblige de visiter²³⁶. » Cette prévention établit une distance entre le décor et le lectorat que l'on tient pour peu habitué au vice. Pourtant, la guerre contre l'intempérance est une préoccupation constante dans la société canadienne, ainsi qu'en témoignent les efforts du prêtre Chiniquy pour contrer ce qui est perçu comme un fléau²³⁷.

Le narrateur théâtralise la violence en la présentant comme un spectacle qu'il prétend être le reflet d'une réalité, mais d'une réalité avec laquelle son lectorat n'a personnellement rien à voir. Cette prévention a une double fonction : d'abord, elle vise à renforcer l'effet d'altérité en laissant croire au lectorat qu'il existe un monde de vice inimaginable à deux pas de chez lui et, ensuite, elle flatte ce lectorat en soulignant sa bonne morale. C'est une convention qui tend probablement à devenir superflue parce que la pratique de la prémunition diminue à mesure que le siècle progresse. Par exemple, les scènes de combat reproduisent toutes un schéma identique à ce qui s'écrit dans le domaine de l'aventure en Europe : agression du méchant, défense opposée par le héros, supériorité momentanée du vilain qui pavoise sur la mort de son adversaire, puis retournement de situation consacrant la victoire décisive du héros. Le narrateur, qui tient le rôle d'arbitre, décrit la séquence de façon à persuader le lecteur de s'investir émotionnellement en tant que témoin et, curieusement, la présence fréquente d'un personnage féminin au milieu de la scène offre un vecteur d'identification aux lectrices.

– Femme ! pas un mot, ou il est mort. Et la Chouette levait sur le pauvre petit innocent son couteau encore rouge du chien qu'il venait de tuer.

Que se passe-t-il dans le cœur de cette mère [...] Que ressentit-elle dans l'âme, en voyant son premier né entre les bras d'un être qui lui paraissait être Satan lui-même²³⁸ ?

²³⁶ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 657.

²³⁷ Yves Roby, « Charles Chiniquy, *Le dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Page consultée le 8 janvier 2007. <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=40151&query=chiniquy>

²³⁸ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 3.

... il se rue sur le capitaine Hamelin, le frappe violemment à la tête, le renverse... Alors, courbé sur son adversaire vaincu, l'écrasant de son genou, l'étouffant de sa main gauche, il tire un poignard de sa ceinture et le tenant levé au-dessus de la poitrine du marin :

– j'ai ta vie ! hurle-t-il.

– Pas encore ! répliqua le capitaine, cherchant à prendre son revolver.

[...] Le poignard s'abattit, rapide...

Cependant, il n'atteignit pas encore son but.

Par un effort surhumain, le commandant de L'Espérance venait de dégager son bras gauche et d'arrêter net le poignet de Tamahou, dans son puissant essor...²³⁹

Chaque acte de violence dispose d'une mise en scène scellée par une intervention narrative destinée à susciter la peur, la colère ou l'exaltation. « Alors, il se passa une scène terrible, quoique silencieuse²⁴⁰ » ; « Saint-Antoine et Saint-Denis furent le théâtre d'un magnifique spectacle²⁴¹ » ; « ... le drame horrible dont nous allons entretenir nos lecteurs²⁴². » Toutefois, pour qu'un partage d'émotions s'accomplisse, encore doit-il exister une entente tacite entre l'auteur et les lecteurs sur ce qui constitue une forme de violence choquante ou libératoire. À cette égard, la position de Boucherville à propos des Rébellions qui auraient favorisé le crime et celle de Gauvreau et de Fortier sur la bataille de Saint-Denis, vécue comme un jour glorieux pour les Canadiens, sont symptomatiques de la façon dont un changement de valeurs s'opère dans la fiction à la fin du siècle quant à la légitimité de la violence patriotique.

Avant de repérer l'évolution des formes de violence à travers la production, il peut s'avérer pertinent de rappeler les prescriptions fondamentales qui régissent l'exercice de la violence dans l'opinion publique au Québec aussi bien qu'ailleurs. D'abord, la violence d'un fort envers un faible est hautement répréhensible : un homme envers une femme, un adulte envers un enfant, un jeune envers un aîné, un maître envers un domestique, etc. Ensuite, la violence n'est tolérée qu'à forces égales. L'usage d'une arme sur une personne désarmée,

²³⁹ Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 2, p. 27.

²⁴⁰ *Ibid.*, t. 1, p. 225.

²⁴¹ Dorion, *Pierre Hervart*, p. 368.

²⁴² Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 24.

blessée ou prisonnière constitue une trahison et ce sont sur ces bases morales que se jugent les comportements des héros et des vilains. Notons cependant que moralité ne rime pas toujours avec légalité. Par exemple, le duel est frappé d'interdiction dans la plupart des sociétés, pourtant il se pratique jusqu'au XIX^e siècle dans la réalité et la fiction, avec l'indulgence du public sensible à la primauté de l'honneur sur l'obéissance civile²⁴³. Nos romans en montrent quelques-uns, mais toujours à l'épée, jamais au pistolet.

Enfin, dans le roman comme dans la société, la violence provient davantage des hommes que des femmes et, à preuve, la mémoire collective des Québécois n'a retenu qu'une poignée de criminelles, de la Corriveau à Monica la mitraille, de sorte que dans le corpus, la violence agressive n'est le fait que de quelques marâtres chez Marmette, Dick et Le May, d'une empoisonneuse dans *Le chien d'or* et d'une femme jalouse qui tire sur sa rivale dans *L'enfant perdue*. Les héroïnes sont familières avec le monde des hommes et leur violence : dans les romans historiques, elles rechargent les pistolets et savent les manier, mais elles ne s'adonnent qu'à une violence défensive et non sans s'évanouir ou fondre en larmes par la suite. La violence n'est acceptable chez une femme que si elle ne la désire pas. Elle doit y recourir seulement si un homme ne peut la protéger et elle ne doit pas en tirer de fierté, encore moins en faire une habitude. Les auteurs s'inspirent en cela de l'admiration publique pour les héroïnes d'un jour comme Madeleine de Verchères et Laura Secord.

Au delà de ces limites morales, le traitement esthétique et idéologique de l'agression tend à se transformer au cours du siècle avec les courants littéraires et les valeurs sociales. Les romanciers gothiques mettent ainsi l'accent sur le caractère immonde de l'acte en tant que tel dans l'esthétique du genre frénétique qui mobilise les contrastes et les images les plus frappantes, qu'il s'agisse de sang noir coulant sur la figure blanche de Louise Saint-Felmar dans *Les fiancés de 1812* ou giclant sur une bougie dans *L'influence d'un livre*. François-Réal Angers consacre un chapitre de cinq pages au meurtre du délateur James Stewart par ses complices au cours d'une description où les commentaires sur la beauté de la lune et les mâts

²⁴³ François Billacois, *Le duel dans la société française des XVI^e-XVII^e siècles. Essai de psychosociologie historique*. Coll. « Civilisations et sociétés », Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1986, p. 154-155, 315-317.

des navires se reflétant dans le « cristal des ondes²⁴⁴ » alternent avec les actes de brutalité déclinés avec force effets de style.

Il s'élançait hors des flots comme un monstre marin, saisit des deux mains son adversaire à la gorge, et suspendu dans cette position dans l'élément mobile qui fuit sous ses pieds, il le fixe d'un œil étincelant, le tient étranglé sous l'étreinte mortelle de ses doigts de fer, et dans l'agonie de sa fureur lui lance des imprécations.

– Traître ! Ce n'était que cela ! Ô joie d'enfer ! du moins nous périrons tous deux !... Défends-toi ; je ne lâcherai prise, que tu ne sois mort ! [...] Cette scène d'horreur se serait prolongée plus longtemps²⁴⁵ ...

Aubert de Gaspé en apporte un autre exemple par la mise en scène de l'assassinat de Guillemette dans le chapitre « Le meurtre » que l'auteur avait fait publier à titre d'extrait dans *Le télégraphe* afin d'encourager les souscriptions en misant sur la séduction de l'horreur. La description du forfait recourt à tous les débordements du genre frénétique, alors que ce qui paraissait une lâche et somme toute banale destruction d'un homme endormi devient une lutte épique entre le bien et le mal.

Le sang rejaillit sur lui et éteignit la lumière. Alors s'engagea dans les ténèbres une lutte horrible ! Lutte de la mort avec la vie. Par un saut involontaire, Guillemette se trouva corps à corps avec son assassin qui trembla pour la première fois en sentant l'étreinte désespérée d'un mourant et en entendant, près de son oreille, le dernier râle qui sortait de la bouche de celui qui l'embrassait avec tant de violence, comme un cruel adieu à la vie [...] il entendit, avec joie, le bruit d'un corps qui tombait sur le plancher ; le silence vint augmenter l'horreur de ce drame sanglant et la pendule sonna onze heures²⁴⁶.

Bien qu'ils mettent l'accent sur les scènes saisissantes avec la distance d'un témoin scandalisé, les romanciers du genre gothique évoquent sans les décrire les actes de cruauté envers les femmes, les vieillards et les enfants et s'en tiennent strictement à dépeindre la violence entre hommes. Angers, qui utilise la narration omnisciente dans ses scènes de violence élaborées, emprunte la voix de Waterworth quand il informe le lectorat que Cambrai bat son père et rosse à mort une prostituée, ou que ses hommes violent des femmes,

²⁴⁴ Angers, *Les révélations du crime*, p. 93.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 95-96.

²⁴⁶ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 25.

ne faisant ainsi qu'évoquer au passage et presque avec froideur des actions révoltantes pour la morale. Cette stratégie fait soupçonner que l'avocat n'est pas insensible à la cause des êtres sans défense mais qu'au contraire, une pudeur partagée par les autres auteurs l'incite à ne pas exploiter de tristes phénomènes. C'est là un autre indice qui montre que la violence devait avant tout avoir une fonction ludique dans ces premiers romans.

Toutefois, on ne saurait prétendre que les auteurs ignorent les problématiques sociales en matière de violence puisque l'imaginaire gothique met en relief le drame des gens seuls et sans protection dans un monde rempli de prédateurs. Les femmes que Cambray attaque dans leur maison, la prostituée Doren, le colporteur Guillemette et Louise Saint-Felmar sont des victimes isolées d'agresseurs sans identité qui frappent au hasard ceux qu'ils rencontrent, alors que dans le récit d'aventures sociales, la violence provient de la famille et des proches et touche les femmes et les enfants dans un traitement qui se veut plus explicite. La narration interpelle davantage dans sa simplicité dénuée de traitement emphatique, qui n'a plus pour but d'exciter le lecteur mais de l'émouvoir et de le conscientiser. En font foi ces scènes provenant de *L'enfant perdu et retrouvé* et des *Mystères de Montréal*.

Doucet pleurait. Le marchand s'arrêta : « Vas-tu cesser de crier, oui ou non ? » Pierre se tut pour deux ou trois minutes, puis il reprit à pleurer de plus belle. « Ou tu vas te taire, dit le marchand, ou tu vas pleurer pour de bon. » Il dépose Toussaint à terre, court chercher une hart, et en donne à Pierre trois ou quatre coups sur le dos. « Tais-toi, tu n'es pas raisonnable²⁴⁷. »

– Bénoni, il y a longtemps que tu m'achales pour de l'argent. Cré sans cœur ! tu viens trouver une créature pour avoir trente sous. Faut que ça finisse !

– Tire-moi un trente sous de suite où je te fais péter ma main sur les babines.

Ursule se replia le corps au-dessus de sa cuve et recommença à frotter son linge sur la planche.

Bénoni saisit son amante par son waterfall et la renversa.

Bénoni était en train de donner une tripotée à Ursule lorsque la comtesse parut²⁴⁸...

²⁴⁷ Proulx, *L'enfant perdu et retrouvé*, p. 23.

²⁴⁸ Berthelot, *Les mystères de Montréal*, p. 79.

Les scènes de martyre abondent surtout dans les romans centrés autour des destins de victimes, comme Pierre Cholet ou les personnages de Pamphile Le May et de Charles-Arthur Gauvreau, c'est-à-dire qu'à l'instar des récits gothiques, la violence ne trouve pas de réparation par la force parce qu'elle est infligée à des personnes sans défense. Il en résulte que ce type de violence, s'il vise à susciter la compassion et la colère, apporte peu au plaisir de l'aventure dans la mesure où on n'y retrouve pas d'appel à la vengeance. Or, les romanciers d'ici subissent l'influence des auteurs français qui ont créé de superbes figures de justicier telles Rodolphe et Monte Cristo. C'est dans l'intention de les émuler qu'ils produisent des récits de la revanche personnelle : *Pierre Hervart, Le roi des étudiants et Les mystères de Montréal*, d'Auguste Fortier, dans lesquels le héros rétablit lui-même la justice par des actes de violence. En conformité avec l'esprit de fair play, il ne commet pas des agressions de sang-froid mais le hasard le met plutôt à chaque fois en présence de son adversaire. Embuscades, poursuites, échanges de coups de feu ; la loi du far west investit le domaine urbain : ses parcs, ses banlieues et toute autre zone franche où la police se fait rare.

– Tant mieux ! murmurai-je, Lapierre marche sur moi comme je marche sur lui. Ce sera plus tôt fini.

Et je lâchai mon troisième coup.

Mais, rendu prudent par les sifflements désagréables que mes oreilles n'avaient que trop perçus, je m'étais aussitôt jeté à plat-ventre.

Cette précaution me sauva la vie, car Lapierre m'envoya sa quatrième balle à quelques pouces seulement au-dessus de la tête.

En ce moment, je vis pendant deux secondes sa silhouette se dessiner près d'un arbuste. Mon revolver était en position : je tirai.

Un cri terrible se fit entendre et j'entendis le bruit d'un corps pesant s'affaissant dans le feuillage.

– Justice est faite ! Je suis vengé ! m'écriai-je²⁴⁹.

Stratégiquement conçues pour apporter une satisfaction immédiate à la lecture par le triomphe du héros bafoué, les scènes comme celles qu'imagine Wenceslas Eugène Dick révèlent que les mécanismes engagés dans la narration de la violence – utilisation des lieux

²⁴⁹ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 334.

isolés, équilibre des forces, recours aux armes et enfin victoire de la victime – corroborent le droit de l'individu de faire sa propre justice en autant que sa violence ne trouble pas l'ordre public. Le traitement donné à l'agressivité masculine apparaît plus neutre, voire ordinaire. S'il est communément admis aujourd'hui que la télévision banalise la violence, il est évident que beaucoup de lecteurs de la fin du XIX^e siècle avaient déjà développé un certain niveau de tolérance par rapport à l'usage des armes à feu. La violence envers un innocent suscite souvent un jugement négatif de la part du narrateur, alors que les combats entre égaux, aussi violents qu'ils soient, s'accompagnent de peu d'effets de style destinés à choquer les lecteurs. C'est dans le roman historique au milieu du siècle que s'accomplit l'appropriation de la violence à des fins positives.

Le roman historique montre son caractère novateur par l'introduction la violence de groupe dans l'imaginaire d'aventures, qu'il aborde la guerre de 1812, les mutineries (*L'Île de sable*), la guérilla contre les Amérindiens (Joseph Marmette et Régis Roy) ou la lutte contre les Anglais (*Une de perdue, deux de trouvées*, *Le château de Beaumanoir* et *Le chien d'or*). Que la guerre s'avère le motif par excellence de violence dans l'aventure se justifie par l'accueil majoritairement favorable qu'elle trouve dans l'opinion publique confrontée à des enjeux de survie pour la nation. Un soldat fictif constitue une source de sécurité tout autant pour les lecteurs, en tant que citoyens, que pour les compatriotes du passé imaginaire dans lequel il évolue. Ce lien est renforcé par les admonestations des auteurs à propos de la reconnaissance que leurs contemporains doivent au sacrifice de ces aïeux.

Contrairement aux romanciers du genre gothique qui avaient mis en évidence l'agressivité des criminels, les auteurs de romans historiques montrent l'exercice de la violence par des héros, en la justifiant toujours sur le plan moral par une introduction historique où sont exposées les agressions d'un ennemi : les Américains envahissent le Canada (Doutre), ils soutiennent les Iroquois qui ont perpétré les massacres de Lachine (Marmette), les Britanniques attaquent Québec (Marmette, Kirby), puis ils écrasent les patriotes sous la dictature (Gauvreau, Dorion et Fortier). En conséquence, la nation canadienne-française a le droit de tuer pour défendre son identité, sa liberté et son mode de vie, notion étonnante si on considère qu'elle a fréquemment été associée au discours patriotique des Américains. Ainsi, le roman d'aventures postule l'existence d'une violence

fondatrice au Canada, au même titre, par exemple, que Fenimore Cooper dans *Le dernier de Mohicans*. À l'instar de l'écrivain qu'il prend pour modèle, Joseph Marmette pose la violence comme assise de l'identité canadienne-française, c'est-à-dire que faisant plus que la légitimer, il la glorifie.

Seul Mornac eut le temps de se défendre.

Le premier Iroquois qui s'approcha de lui reçut une balle au cœur et tomba roide mort.

Un second pistolet déchargé à bout portant dans la tête d'un autre Sauvage lui fit jaillir hors du crâne la cervelle et la vie.

Puis Mornac fit trois pas en arrière, dégaina son épée et tomba en garde.

Les cheveux aux vent, l'œil en feu, il était superbe²⁵⁰.

Joseph Marmette demeure l'auteur le plus violent de tout le corpus, toutefois, la violence de ses protagonistes ne se compare pas au sadisme maniaque des vilains de Gustave Aimard, le romancier français de l'Amérique, qui finira ses jours interné²⁵¹. Marmette fait preuve d'une conscience permanente de la violence qu'il déploie et tente de l'expliquer : « ... l'homme emporté, exalté, n'a plus l'instinct de la conservation et cherche à frapper, à frapper, à frapper toujours sur ce qui s'oppose à ses efforts²⁵². » À la guerre de lignes, Marmette préfère la guerre à l'indienne, sale, expéditive et impitoyable, où le sang coule à flots, où on démembre les corps, scalpe et défonce les crânes. Il révèle une aptitude extraordinaire à attribuer les actes violents aux personnages dans l'intention de générer une sensation de défoulement sans jamais entacher la vertu de son héros, scindant la violence héroïque en deux comportements. Celui de l'adjuvant assume une brutalité inouïe, par exemple, dans *Charles et Éva*, Thomas fracasse la tête de la vieille servante américaine d'Éva ; Bras-de-fer massacre des Iroquois pour venger la mort de Monsieur de Sainte-Hélène dans *François de Bienville* ; l'épilogue de *La fiancée du rebelle* montre Tranquille massacrant tous les membres d'une famille ayant dénoncé son maître aux Anglais, alors que dans *L'intendant Bigot*, Lavigneur précipite des soldats anglais en bas d'une falaise.

– Tu ne vas pas les jeter dans le gouffre ! dit Raoul avec un frisson d'épouvante.

²⁵⁰ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 112.

²⁵¹ Paul Bleton, « L'hypomaniaque oublié : Gustave Aimard et sa littérature pour adolescents », in Danielle Thaler (dir. publ.), *Littérature pour la jeunesse*, Cahiers de l'APFUCC, n° 2, 1988, p. 66.

²⁵² Marmette, *Charles et Éva*, p. 86.

– Ce chien d'Anglais m'a envoyé dans le bras gauche une balle qui y est de trop. Il faut qu'il meure !

– Je ne m'en mêle point, fit Raoul en reculant d'un pas.

– À votre aise ! grogna Lavigueur qui, à lui-seul, souleva les troncs d'arbres²⁵³.

Les adjuvants et la vengeance meurtrière qu'ils assouvissent sur les Britanniques et les Américains catalysent les sentiments de rancœur que le discours attribue aux lecteurs tandis que les héros respectent les limites de la violence disciplinée, qu'on présente comme l'héritage de la noblesse française ; à l'habitant la sale besogne et à l'officier la gloire. Marmette ainsi que tous les auteurs des romans historiques esquissent des tableaux remplis de chevaux cabrés et d'armes rutilantes : « il avait mis son épée au vent, et tandis que sa main droite brandissait la lame étincelante à la noirceur, sa main gauche armait un pistolet²⁵⁴ » ; « les baisers des fers se croisant²⁵⁵ » ; « Le sabre d'une main, un pistolet de l'autre, il était beau à voir notre héros, la figure noircie de poudre et les yeux semblables à deux charbons ardents. Chacun de ses coups portait la mort²⁵⁶. » Ils confèrent également à la mort des Canadiens une valeur sacrificielle selon le régime locutoire des révolutionnaires : « ... le sang de vos parents et amis égorgés²⁵⁷ » ; « le sang qui coula alors était un sang fécond : il vint arroser les pieds de cet arbre de la liberté constitutionnelle dont nous goûtons les fruits acquis au prix de plus grands sacrifices²⁵⁸. »

Outre le fait qu'il magnifie la violence, le roman historique en fait le principal instrument avec lequel les Canadiens français retrouvent la dignité perdue. Ainsi la compensation devient-elle le credo du roman d'aventures durant la seconde moitié du siècle, selon l'argument que tôt un tard, un abuseur devra payer de sa vie le mal qu'il aura fait aux autres,

²⁵³ Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 907.

²⁵⁴ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 710.

²⁵⁵ Régis Roy, *Le chevalier Henry de Tonty ou Main-de-fer*, *Le Monde illustré*, septembre-décembre 1899, p. 93.

²⁵⁶ Marmette, *Charles et Éva*, p. 90.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 32.

²⁵⁸ Charles-Arthur Gauvreau s'inspire d'une des lettres de Chevalier de Lorimier, qu'il citera plus loin : « Le sang et les larmes versées sur l'autel de la patrie arrosent aujourd'hui les racines de l'arbre... », *Captive et bourreau*, p. 54.

qu'il soit un habitant véreux, un brigand professionnel ou un officier de sa majesté. Mais la violence se prête à la controverse dans une société où le discours religieux a toujours réprimé la révolte et prôné la patience et la soumission²⁵⁹. Que se passe-t-il quand la vengeance se trouve hors de portée d'une faible femme ou d'un simple fermier sans éducation ni armement ? Entre les exigences du lectorat qu'il faut conforter dans son désir de compensation et l'opinion bien pensante qui défend la tranquillité et le pacifisme des Canadiens, l'intercession d'une idéologie médiatrice qui justifie moralement la violence à des fins de revanche semble soutenir la perception selon laquelle la loi échoue à protéger les victimes et à punir les coupables.

3.4.2 Le rôle de la loi

Le droit, l'exercice de la citoyenneté et la connaissance de l'opinion publique occupent une place prépondérante dans la vie des romanciers, dont cinq sont avocats, neuf s'adonnent au journalisme et plusieurs sont intimement liés au domaine de la loi. Eugène L'Écuyer et Charles-Arthur Gauveau pratiquent le notariat, tandis que Wilfrid Dorion, assistant secrétaire à la Cour supérieure de Montréal, a pour père le juge Wenceslas-Paul-Wilfrid Dorion alors que son frère, Achille, exerce aussi la magistrature²⁶⁰. L'illustre famille d'Adèle Bibaud ne l'aura certainement pas laissée étrangère au monde juridique : son grand père est l'historien et poète Michel Bibaud ; son père, Jean-Gaspard, fonde l'École de médecine de Montréal et son oncle, l'avocat Maximilien Bibeau, est à l'origine de l'École de droit du Collège Sainte-Marie et l'auteur du *Panthéon canadien*, dont Adèle prépare avec sa sœur Victoria la seconde

²⁵⁹ Je renvoie au mandement de Mgr Briand adressé à la population au cours de l'invasion américaine de 1775 ainsi qu'à celui de Mgr Lartigue émis le 24 octobre 1837. Adrien Thério (éd.), *Un siècle de collusion entre le clergé et le gouvernement britannique. Anthologie des mandements des évêques (1760-1867)*, Montréal : XYZ, 1998, p. 82, 175-181.

²⁶⁰ Aurélien Boivin, « Pierre Hervart », in Lemire (dir. publ.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 477.

édition en 1891. Ses romans, nouvelles et articles publiés dans divers périodiques montrent son attachement à la cause des femmes²⁶¹.

Par ailleurs, plusieurs auteurs s'engageront en politique au cours de leur vie, qu'on songe par exemple à Joseph Doutre et à sa célèbre défense de Joseph Guibord²⁶², puis à Frédéric Houde et Charles-Arthur Gauvreau, qui se feront élire députés²⁶³. C'est sans compter toutes les fonctions administratives que les auteurs remplissent à un moment ou un autre de leur carrière²⁶⁴. Même si dans la plupart des cas, l'œuvre littéraire précède la carrière publique, on peut déceler l'amorce d'un discours réformateur. Il en est ainsi de Joseph Doutre qui, dans sa préface des *Fiancés de 1812*, défend les aptitudes du roman-feuilleton à améliorer la société²⁶⁵. François-Réal Angers, lui, se prépare à entrer au barreau quelques mois après la parution des *Révélations du crime*. Gilles Dorion suppose que son ouvrage aurait pu servir à son admission²⁶⁶. Enfin, en ce qui concerne Pamphile Le May, il a exercé ses emplois aux deux gouvernements avant la parution de ses romans et son expérience en a influencé le discours, ne serait ce que dans *L'affaire Sougraine* où l'auteur écorche les politiciens qui gravitent autour des principaux protagonistes.

²⁶¹ Je mentionne entre autres *Un mariage forcé* (nouvelles et essais), Montréal [s.é.], 1901 et *Les fiancés de St-Eustache* [Montréal, s.é.], « Adèle Bibaud », Réginald Hamel, John Hare et Paul Wiczynski (dir. publ.), *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal : Fides, 1976, p. 63.

²⁶² Au terme d'une lutte devant les tribunaux, Joseph Doutre obtint en 1870 une sépulture chrétienne pour le typographe de l'Institut canadien qui avait été excommunié. Adrien Thério, *Joseph Guibord. Victime expiatoire de l'évêque Bourget*. Coll. « Documents », Montréal : XYZ, 2000, p. 135-187.

²⁶³ Laurent Houde, *Frédéric Houde, journaliste et député 1847-1884*, Mont Saint-Grégoire : Laurent Houde, 2002, p. 1 ; Albert Ferland, « M. Charles-A. Gauvreau, M.P. », *Le Monde illustré*, 8 janvier 1898.

²⁶⁴ Georges Boucher de Boucherville (Greffier au Conseil exécutif de la province de Québec) ; Joseph Marmette (transcripteur d'archives), Napoléon Legendre (fonctionnaire au conseil législatif du Québec) ; Pamphile Le May (traducteur parlementaire à Ottawa et conservateur à la bibliothèque de l'Assemblée législative du Québec). Hamel, Hare et Wiczynski (dir. publ.), *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, p. 75-76, 483-485, 432-433, 437-438.

²⁶⁵ Il énumère les changements apportés par *Les mystères de Paris* : « la répression d'un grand nombre d'abus, le dévoilement des vices de l'organisation sociale, le défaut d'institutions publiques pour l'encouragement de la vertu et la manière efficace d'opposer le torrent de crimes qui ravage le cœur de la France, comme celui de toutes les grandes villes d'Europe. » *Les fiancés de 1812*, p. 88.

²⁶⁶ Gilles Dorion, « Présentation », *Les révélations du crime*, p. 16.

Pour mieux saisir le discours axé sur la sécurité publique, il faut également prendre en considération l'instabilité du droit canadien au XIX^e siècle, lequel a connu de nombreux remaniements depuis l'époque de la Nouvelle-France. Les conquérants ont substitué à la Coutume de Paris le droit civil et criminel anglais. L'Acte de Québec de 1774 rétablit les anciennes lois françaises en matière civile mais la province ne se dote d'un code civil qu'en 1866²⁶⁷. Ainsi, le système juridique bicéphale laisse-t-il la place à la confusion et aux polémiques que les auteurs mettent à profit pour pointer du doigt des problèmes sociaux, mais sans toutefois proposer explicitement une refonte des lois, à l'exception de François-Réal Angers qui critique le système pénitentiaire et la politique répressive des juristes. La démarche des romanciers consiste plutôt dans l'ensemble à décrire l'exemple négatif de la violence et des abus, sans demander de réformes légales, confiant aux lecteurs le soin d'agir ou à tout le moins de s'émouvoir des malheurs de gens auxquels ils peuvent s'identifier. « Serions-nous d'ailleurs à une époque si dépravée pour que le spectacle de la vertu et les horreurs du vice fussent pour rien dans les efforts et les progrès de la civilisation²⁶⁸ ? » écrit Joseph Doutre.

L'un des aspects les plus manifestes de cette représentation de la violence est la recherche de la justification par la référence à l'autorité des documents. Plusieurs des romans publiés jusque dans les années 1870 réfèrent à des méta-textes littéraires, journalistiques et historiques, cités en notes ou insérés en intertextes, de manière à donner aux actes d'agression et de malversation un fondement réaliste. Angers prend à témoin les journaux qui ont couvert les crimes de Cambray, jure de l'authenticité du témoignage de Waterworth et se pose en témoin impartial des procédures judiciaires. Philippe Aubert de Gaspé relie les formules magiques invoquées par Amand au livre de magie populaire *Le petit Albert*²⁶⁹, avertissant les lecteurs que son héros a accès à une édition contrefaite, afin que personne n'ait la tentation de se procurer l'ouvrage pour l'imiter²⁷⁰. Les travaux de François-Xavier Garneau

²⁶⁷ Edmond Lareau, *Histoire du droit canadien depuis les origines de la colonie jusqu'à nos jours*, t. 1, Montréal : A. Périard, 1889, p. 138.

²⁶⁸ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 88.

²⁶⁹ Émile Santier (éd.), *Le Grand et le Petit Albert. Œuvres complètes*, Paris : Trajectoire, 1999.

²⁷⁰ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 21.

et d'autres historiens viennent appuyer Henri-Émile Chevalier et Joseph Marmette, ce dernier citant ses références chaque fois qu'un épisode présente une violence outrancière. Dans *Le chevalier de Mornac*, par exemple, il clôt une scène de torture par la mention que « cette scène paraît invraisemblable et, pourtant, elle n'est que la reproduction d'un épisode analogue raconté par le Père Jérôme Lalement²⁷¹. » Que le renvoi au document se raréfie au cours des dernières décennies signifie-t-il qu'une tolérance s'est installée à l'égard d'une violence qui, du reste, est attestée par tous les journaux et représentée dans la fiction étrangère ? Le roman d'aventures élabore-t-il plutôt progressivement ses propres conventions dans le traitement de la violence sans que les auteurs croient devoir céder à l'exigence de la véracité ? Répondre à cette question nécessite une comparaison entre la représentation des actes agressifs dans la fiction, la perception entretenue dans la presse et les faits documentés.

Quant il écrit en 1837 que « peu de sociétés, eu égard au nombre de la population, comptent autant de criminels que la nôtre²⁷² », François-Réal Angers soulève l'indignation de citoyens et de critiques qui lui reprochent de calomnier la nation canadienne et de provoquer la violence à force de la montrer²⁷³. Mais le romancier ferait preuve de justesse dans ses assertions si l'on en juge par la recherche de Donald Fyson sur la violence entre hommes au Bas-Canada au début du XIX^e siècle. Sur la base des archives judiciaires des districts de Montréal et de Québec, ainsi que certains journaux dans les deux langues, le professeur Fyson établit que la société du Bas-Canada accuse un retard dans la régression de la violence par rapport à la France, l'Angleterre et le nord des États-Unis. La situation de la province serait plutôt comparable à celle des villes ayant une même densité de population à la fin du XVIII^e siècle²⁷⁴. Il constate, cependant, que, même si le taux d'homicides par habitant est

²⁷¹ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 251.

²⁷² Angers, *Les révélations du crime*, p. 36.

²⁷³ Dorion, « Présentation », *Les révélations du crime*, p. 17.

²⁷⁴ Entre 1812 et 1817, le taux d'homicides par 100 000 habitants est de 2.0 dans le district de Montréal. Dans celui de Québec entre 1794 et 1817, il est de 1.7. En Angleterre, dans les régions à densité de population comparable du Kent et du Surrey, il est de 1.5 et 0.9 au début du siècle. En France, il est de 1.4 pour 100 000 habitants entre 1830 et 1850 et dans le Massachussets, il est de 1 durant les décennies de 1830 à 1850. Donald Fyson, « Blows and scratches, swords and guns ».

<http://www.fl.ulaval.ca/hst/Profs/Dfyson/violence.htm>

plus élevé ici que dans d'autres pays, l'agressivité entre hommes se manifeste surtout sous la forme d'altercations spontanées, à mains nues et relativement peu dommageables.

Par contre, les discours alarmistes augmentent dans la presse durant les années qui précèdent les rébellions. La perception que les armes prolifèrent à Québec se répand, comme en fait foi un chroniqueur de *La Minerve* : « jusqu'à quand permettra-t-on que des assassins parcourent les rues de cette ville, armés de pistolets et de poignards²⁷⁵ ? » L'année 1836 semble avoir été particulièrement inquiétante selon le journal : « les vols et les assauts nocturnes font maintenant le fond de toutes les conversations [...] chaque nuit presque, [feu le met] [*sic*] son ample contingent d'attentats contre les personnes et les propriétés²⁷⁶. » En 1845, la situation montréalaise semble aussi grave : « We had hoped there was and end of these attacks, but it would not seem so²⁷⁷, » commente le *Montreal Transcript* à propos d'un assaut à coups de pierres qu'aurait subi un groupe d'ouvriers par une troupe de délinquants.

Si la violence occupait autant l'esprit des citoyens durant la première moitié du siècle, pourquoi le livre *Les révélations du crime* a-t-il alors suscité une telle controverse ? Peut-on supposer que la structure narrative et le style de l'avocat ont permis de croire que son œuvre était une fiction, et donc ouverte à la polémique, contrairement aux comptes-rendus dans les journaux ? En examinant vingt-quatre articles critiques et un texte promotionnel publiés dans les journaux entre 1837 et 1897 sur les œuvres de neuf auteurs, je n'ai remarqué aucune dénonciation de la violence. Celle-ci n'est pas jugée révoltante ni dangereuse ; il semblerait donc que seul François-Réal Angers ait fait les frais de sa charge contre la criminalité. Dans les critiques consacrées aux autres romans, les rebondissements outranciers se voient plutôt tournés en ridicule et qualifiés d'invraisemblables. André-Romuald Cherrier, sous le pseudonyme de Pierre-André, s'indigne beaucoup plus de voir un habitant montréalais comme un avare qu'un tueur fracassant la tête d'un colporteur à coups de marteau dans un style

²⁷⁵ *La Minerve*, 17 mai 1832, cité dans Fyson, « Blows and scratches, swords and guns ».

²⁷⁶ *La Minerve*, 20 octobre 1836, *Ibid.*

²⁷⁷ *Montreal Transcript*, 13 mars 1845, cité dans Fyson, « Blows and scratches, swords and guns ».

« entraînant²⁷⁸. » Bien sûr, ce serait sans doute faire preuve de sensiblerie pour les critiques que de regimber devant une violence déjà répandue dans les littératures d'Europe et d'Amérique du Nord, aussi certains d'entre eux se contentent-ils d'émettre des réserves quant à la lecture d'un ouvrage par les familles²⁷⁹.

Jusqu'à quel point la fiction d'aventure est-elle justement réaliste ? La plus grande part des critiques en faveur des romans s'exprime dans la sémantique de l'innocuité et du plaisir par rapport à l'action : roman « agencé, émouvant, amusant²⁸⁰ », d'une « fécondité d'imagination²⁸¹ », « une bonne et saine littérature²⁸². » Ceux-ci paraissent distinguer les violences réelles et ludiques sans effectuer de rapprochement entre la lecture d'acte violents et la déchéance morale du lectorat. Par contre, les critiques négatives sur les questions de moralité jugent mal la mise en scène de criminels, une tendance qu'ils associent au courant réaliste. Ainsi, Jules-Paul Tardivel s'insurge-t-il contre *Le pèlerin de Sainte-Anne* :

Mettre à nu toutes les faiblesses, toutes les hontes, toutes les bassesses, tous les vices, tous les crimes qui affligent la société ; entraîner le lecteur dans les lieux infâmes pour lui exposer crûment tout ce qu'ils renferment de hideux et de repoussant ; élever les truands, les voleurs, les débauchés, les assassins au rang de héros, voilà le genre canaille. Les auteurs modernes appellent cela « peindre d'après la nature. » Les gens de goût l'appellent tomber dans le réalisme²⁸³.

²⁷⁸ Pierre-André [pseudonyme d'André-Romuald Cherrier], « De « l'Influence d'un livre » par P.A. de Gaspé, Jnr., *Le Populaire*, 11 octobre 1837.

²⁷⁹ « C'est une œuvre [*Les fiancés de 1812*] assez immorale pour que les pères en défendissent la lecture à leurs enfants, et pour que la femme, qui en commençait la lecture, ne pût s'empêcher de rougir et de rejeter loin d'elle une pareille production » [Anonyme], « À nos abonnés », *Mélanges religieux*, 17 novembre 1848. « Leurs descriptions [des lieux malfamés] sont de nature à éveiller chez un certain nombre de jeunes lecteurs une curiosité malsaine... », [Anonyme], « Bibliographie. *Le pèlerin de Sainte-Anne*, par Pamphile Le May », *Le Nouveau Monde*, 30 juin 1877.

²⁸⁰ [Anonyme], « Grand roman sensationnel. *Bataille d'âmes* par M. Pamphile Le May (spécialement écrit pour *La Patrie*) », *La Patrie*, 7 octobre 1899, cité dans Le May, *Bataille d'âmes*, p. 335.

²⁸¹ [Anonyme], « Bibliographie » [*Les fiancés de 1812*], *L'Aurore des Canadas*, 23 novembre 1844.

²⁸² [Anonyme], « *Une de perdue, deux de trouvées* », *Le Canadien*, 17 avril 1874.

²⁸³ Blagophobe [pseudonyme de Jules-Paul Tardivel], « *Le pèlerin de Sainte-Anne* », *Le Canadien*, 11 juillet 1877, cité dans Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 388.

Ce qu'un critique anonyme lui concède, bien qu'il trouve le roman de Pamphile Le May « remarquable » :

Plusieurs scènes de la vie réelle de ses héros devraient être retouchées, s'il veut ne pas blesser certaines susceptibilités très légitimes.

Pour une bonne partie des lecteurs, ces scènes sont tout à fait inoffensives, mais elles sont, pour d'autres, une révélation de nature à faire plus de mal que de bien²⁸⁴.

De même, Faucher de Saint-Maurice reproche-t-il à Napoléon Legendre son recours aux clichés et à la panoplie du roman noir sans se distinguer, ni par la couleur locale, ni par des valeurs morales, de ses modèles étrangers. « Cet inévitable coup de poignard sans cesse détourné et qui, depuis tantôt quatre-vingt-douze ans, trône majestueusement sur le roman à feuilleton [...] M. Legendre s'est trop appesanti sur le côté mauvais de la nature humaine²⁸⁵ »

Il n'existe pas de consensus entre les détracteurs du roman d'aventures en ce qui concerne l'impact négatif de la mise en fiction du mal ; ou bien le roman est irréaliste et montre une violence qui n'existe pas, ou bien il est réaliste et reproduit une réalité dont il ne faut pas parler, sous peine de perdre toute confiance en notre destinée messianique. Dans les deux cas, la critique des sujets abordés par le roman concernerait le rôle qu'il s'est donné : divertir le lectorat tout en exorcisant ses pulsions agressives ou, au contraire, occulter cette part sombre de la nature humaine pour faire la promotion des pensées religieuses et morales. La disparité des opinions générées par le roman d'aventures résulterait ainsi de sa prétention à, tout à la fois, guérir le mal et l'exploiter à des fins de divertissement, de là la difficulté à évaluer avec certitude son degré de réalisme. Les auteurs se sont présentés comme des observateurs rigoureux des mœurs et semblent avoir cru à l'authenticité des portraits qu'ils brossaient, bien qu'ils se soient surtout basés sur la perception publique d'une violence généralisée, entretenue par la colonne des faits divers locaux et internationaux, et par les historiens romantiques qui exaltaient l'héroïsme de nos ancêtres, pour le plus grand plaisir de lecteurs en quête d'émotions et de réconfort.

²⁸⁴ [Anonyme], *Le Journal de Québec*, 17 juillet 1877, cité dans Le May, *ibid.*, p. 395.

²⁸⁵ Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice. *Choses et autres*, Montréal : Duvernay et Dansereau, 1874, p. 137-143, cité dans Napoléon Legendre, *Sabre et scalpel*, p. 229-230.

Ce dilemme des romanciers obligés de répondre aux exigences morales de l'institution littéraire et aux critères des modèles de romans d'aventures qu'ils veulent reproduire expliquerait aussi pourquoi le discours ne contient que très peu de solutions pragmatiques au problème de la violence. De tout temps, la société occidentale entretient un rapport ambigu avec la loi, qui rassure mais restreint les liberté et n'est jamais parvenue à éradiquer la violence. La loi protège les possédants et ignore souvent les faibles, quand elle ne s'acharne pas sur eux ; telles sont les récriminations universelles qu'on lui adresse. Bien que forts de leurs connaissances des rouages de la justice, les romanciers épousent pourtant ces convictions populaires et dressent dans l'ensemble un constat négatif des institutions légales. Se dégage de leurs discours l'impression que la loi fonctionne comme une machine sujette à des ratés.

Certes, les auteurs y voient l'instrument de la reconnaissance publique, car seule la procédure légale, selon Georges Boucher de Boucherville, permet à Pierre Saint-Luc de capter son héritage. Cependant, les institutions légales sont inopérantes sans la contribution du héros qui démêle lui-même l'imbroglie du complot ourdi par le docteur Rivard, celui-ci parvenant par la manipulation du juge et les pots-de-vin à obtenir le non-lieu qui le sauve. Pierre Cholet, le protagoniste de *L'enfant perdu et retrouvé*, ne réussit à faire valider son identité par le représentant du comté qu'en présentant une preuve écrite, non pas son baptistère, mais l'annonce qu'il a fait paraître dans le journal plusieurs années auparavant pour retrouver ses parents. Ces intrigues donnent à lire que l'État n'aidera pas les individus et qu'ils doivent s'en sortir eux-mêmes avec l'aide de la presse, perçue comme l'instrument par excellence de la démocratie. Cette croyance est rassurante dans la mesure où elle accorde aux protagonistes la mainmise de leur succès dans le respect de l'idéologie de l'aventure. Malheureusement, la prise en charge de leurs droits par les Canadiens français est tournée en dérision quand elle donne naissance à des chicaneurs du type d'Antoine Bouet.

Normand, comme ses ancêtres, il se prit à adorer Thémis et à chérir les procès. Jamais on ne vit plaideur plus endiablé – et pourtant Dieu sait s'il s'en trouve de formidables dans nos campagnes avoisinant Québec ! Il plaidait pour tout, pour tous et à cause de tout. Une barrière restée ouverte, une clôture à laquelle il manquait une perche, un chien qui lui aboyait aux mollets [...] Les avocats de Québec étaient dans la jubilation et ne parlaient de rien

moins que de faire une souscription entre eux pour présenter à Antoine Bouet un témoignage non équivoque de leur estime²⁸⁶.

Qu'un vilain assume la fonction de huissier de campagne reflète l'ambivalence des discours par rapport à l'exercice judiciaire, nos auteurs privilégiant les avocats aux accusateurs, qu'ils perçoivent comme les représentants d'une force répressive. Aussi, pour faire éclater au grand jour les turpitudes des scélérats, n'existe-t-il rien de plus propre à attirer la sympathie des lecteurs que les figures de justiciers innocents, comme la vieille servante irlandaise « presque imbécile²⁸⁷ » qui parvient à identifier la bande de Chambers, alors que les agents de la paix ont été incapables de l'appréhender, ou Geneviève la folle qui surprend les complots de Picounoc. Toutefois, survivre au système judiciaire requiert de la ruse et de l'intelligence ; les plus vulnérables y sont broyés tandis que les criminels endurcis comme Cambrai en exploitent les failles. C'est pourquoi François-Réal Angers juge primordial de prévenir le crime et de réhabiliter les jeunes contrevenants en les soustrayant à la compagnie des criminels d'expérience pour les insérer dans des prisons réformatrices.

Angers s'inscrit dans le débat sur les prisons qui interpelle les élites depuis les années 1820 au Québec. Les efforts des réformistes pour contrer la pratique de l'enfermement commun des débiteurs, vagabonds, malades mentaux et criminels²⁸⁸ se heurte à un discours non interventionniste qui soutient que l'aide aux miséreux les encourage à la paresse et au vice. Pour Étienne Parent, laisser les pauvres aux institutions religieuses les inciterait davantage à adopter une bonne conduite. « Il y a du bien jusque dans les maux que Dieu nous envoie²⁸⁹ », écrit-il en 1852. Selon Angers, le système judiciaire punit mal et trop sévèrement, alors que l'abolition de la peine de mort permettrait au criminel de se repentir ou, du moins, son application limitée aux meurtres convaincrerait les voleurs de faire un moindre usage de la violence. La loi va à l'encontre du sentiment chrétien : « Songez-y bien, législateurs, et voyez

²⁸⁶ Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 1, p. 67.

²⁸⁷ Angers, *Les révélations du crime*, p. 29.

²⁸⁸ Fecteau, *Un nouvel ordre des choses*, p. 115.

²⁸⁹ Étienne Parent, « De l'intelligence dans ses rapports avec la société », *Journal de Québec*, 3 février 1852, cité dans Fecteau, *Un nouvel ordre des choses*, p. 265.

s'il n'y a pas quelque moyen de réformer les hommes au lieu de les tuer²⁹⁰. » Angers a beau attribuer la délinquance à la pauvreté et à la négligence des parents, son protagoniste principal n'en est pas moins un génie du crime motivé par sa seule soif de pouvoir. Cette disjonction entre le discours et le schéma narratif s'expliquerait par la double fonction de l'œuvre, qui est de concilier des thèses sociales et de divertir le public par la mise en fiction d'un brigand réel dont toute la duplicité se dévoile aux lecteurs voyeurs²⁹¹. La criminalité du pauvre, si elle émeut, ne génère pas la même réponse émotive qu'un scélérat corrompu contre qui toutes les haines se dirigent.

D'autres auteurs continuent à s'intéresser à la question de l'enfermement, particulièrement Georges Boucher de Boucherville qui plaide contre les hospices d'aliénés emprisonnant indéfiniment les malades sans leur apporter des soins appropriés. Par le biais du docteur Rivard, Boucherville dénonce la vénalité des médecins qui empochent les primes du gouvernement pour visiter les asiles : « qu'attendre de la bonté et des soins de ces hospices, où il semble que ces qualités soient incompatibles avec les fonctions que l'on doit y remplir²⁹²? » Par « ces hospices », Boucherville entend ceux de La Nouvelle-Orléans, mais son réquisitoire pourrait concerner certaines institutions du Québec. Durant la première moitié du siècle, l'enfermement des malades mentaux engendrait des problèmes de surpopulation car il existait peu d'institutions appropriées, comme la Montreal Lunatic Asylum²⁹³. En 1879, Hector Berthelot présente une vision du système carcéral similaire à celle de François-Réal Angers où s'entassaient les vieilles vagabondes, les hommes coupables d'une première offense et les habitués des tribunaux.

Pamphile Le May, l'auteur le plus expansif avec François-Réal Angers sur les questions de société, remonte d'abord à la racine des injustices. Il pointe les défaillances des appareils

²⁹⁰ Angers, *Les révélations du crime*, p.140.

²⁹¹ Charles Chambers, l'homme qui a servi de modèle à Cambray, était le frère du juge Chambers, de là le caractère scandaleux de l'affaire, d'autant plus que l'alias imaginé par François-Réal Angers ne trompait personne.

²⁹² Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 441.

²⁹³ André Cellard, *Histoire de la folie au Québec*, p. 169-176, 201.

légaux, par exemple les ambitions égoïstes des politiciens qu'il expose dans une analyse toujours d'actualité :

Les uns glorifiaient le premier ministre et ses collègues. Jamais hommes semblables ne nous avaient gouvernés. [...] Depuis leur arrivée au pouvoir, la province s'était enrichie, des travaux de toutes sortes avaient fourni du pain à l'ouvrier, l'économie était franchement à l'ordre du jour. Pas de bouches inutiles. Peu d'employés, mais des bons [...]

Les autres, d'une voix indignée [...] décrivaient, avec des larmes dans la voix, les hontes et les lâchetés des escrocs politiques qui escaladent le pouvoir afin de dépouiller la province et d'appeler leurs amis à la curée [...]

Le peuple écoutait toujours, avec un égal intérêt, ces diatribes échevelées et ces louanges stupides, trouvait que tout cela ne manquait point de bon sens, ni de vraisemblance ; qu'il y avait probablement du vrai, beaucoup de vrai, et finissaient par subir l'influence de quelque gros bonnet²⁹⁴.

Plus tard, dans *Bataille d'âmes*, l'écrivain caricature les policiers de Montréal, leur arrogance et leur zèle mal avisé, dans le chapitre intitulé « Deux policiers dans l'embarras » où Madame Tourteau se voit injustement accusée de vol. Les deux hommes se présentent comme des brutes sans trop de jugement, déchirés entre le désir de lui arracher des aveux et la peur de voir s'échapper ses complices. « Le zèle pour le bien public ou pour leur avantage les poussait...²⁹⁵. » Heureusement, l'innocente femme reçoit l'appui d'une charitable passante qui se porte garante d'elle avec un argument digne du mélodrame de l'erreur judiciaire : « On peut tromper un homme, même un homme de police [...] mais on ne trompe pas le cœur d'une femme²⁹⁶. »

Le May estime que l'opinion publique détient une part de responsabilité dans les imperfections du système, notamment en raison de l'obsession de la société à réclamer le plus rapidement possible un coupable, pression qui entraîne les erreurs judiciaires. Alors que de nobles et dévoués avocats de la défense sauvent les pauvres boucs émissaires d'une justice aveugle, le peuple doit s'unir pour exiger la clémence de la cour ; « Vox populi, vox Dei ! crie la foule de Québec en réclamant la libération de Djos Letellier dans *Le pèlerin de Sainte-*

²⁹⁴ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 178-179.

²⁹⁵ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 188.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 188.

*Anne*²⁹⁷. L'écrivain semble revenir sur son jugement naïf dans *L'affaire Sougraine* quand il énonce que la participation de plus en plus active du public aux procès introduit de l'émotivité dans la conduite de la justice et induit les jurés en erreur. La populace relie facilement le crime à la laideur physique et se montre ainsi trop indulgente pour les criminels séduisants qu'elle transforme en héros :

Le monde est tellement avide d'émotions qu'il serait capable de pousser au crime afin de voir juger un criminel. Si l'accusé n'a rien de remarquable, s'il est peu retors, laid, gauche, mal fait, on le verra condamner sans regret ; s'il est beau, rusé, ferme, de bonne mine, on le prend sous sa protection, on fait des vœux pour son acquittement, et, s'il est condamné, on crie à l'injustice. C'est comme au théâtre. On ne songe pas qu'un malfaiteur est d'autant plus à redouter qu'il a plus de qualités physiques ou morales, et que c'est n'est pas l'homme que la justice veut atteindre, mais le crime même. L'homme s'est fait l'instrument du mal, il faut qu'il devienne l'instrument de la réparation. Le mal doit être honni, poursuivi, puni partout et toujours, sans merci ni pitié, l'homme doit être un objet de commisération. Attendrissons-nous sur le sort du coupable, mais applaudissons au châtement de la justice²⁹⁸.

Le May nuancera plus loin son opinion en admettant que, même si le peuple exerce une influence considérable sur la pratique judiciaire, il n'en demeure pas moins « honnête et droit²⁹⁹. » Il défend le principe que les accusés échappent à la condamnation en l'absence de preuve, au grand soulagement de la société qui a peur de voir un innocent puni. Le romancier s'en prend ainsi à cette indulgence croissante du public pour une certaine criminalité romantique vers la fin du siècle, cette époque qui voit l'émergence des grands héros criminels qui ridiculisent la justice, tels Arsène Lupin. Malgré cette critique, Pamphile Le May, ainsi que la plupart de nos auteurs de romans d'aventures sociales, envisagent l'appareil judiciaire sous l'angle de la victimisation, de là l'importance que les innocents échappent à la condamnation, même si un coupable doit être libéré. Dans cette éventualité, la justice poétique, entre les mains de Dieu, prendra le relais.

Dans le second chapitre, il a été dit que, même lorsqu'ils sont condamnés, les criminels ne purgent aucune une peine de prison pour leurs crimes, la plupart se suicidant ou étant accidentellement tués avant de subir leur sentence. Denis Saint-Jacques et Pierre Hébert ont

²⁹⁷ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 191.

²⁹⁸ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 181.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 202.

analysé les crimes et les châtements dans les premiers romans d'aventures québécois, pour conclure que l'impunité légale des criminels obéit à un désir de subversion chez les auteurs³⁰⁰. En revanche, ils portent peu attention au concept de justice poétique. Or, la peine de mort symbolique contribue à assouvir l'instinct de vengeance du lectorat, en lui retirant de surcroît le sentiment de culpabilité qui accompagne l'exécution légale. Dans la mesure où toute sentence soulève la pitié de la communauté, le roman d'aventures épargne aux lecteurs ce sentiment de culpabilité pour donner la latitude à une jouissive réaction du type « bien fait pour toi ! » La fiction succède au châtement public traditionnel pour offrir le spectacle d'une sanction violente qu'il est impossible de se reprocher.

On y conforte aussi l'opinion selon laquelle la loi, non seulement n'élimine pas le malfaiteur, mais cautionne ses gestes à certaines occasions. Les romans n'évoquent pas la corruption de magistrats ; seul Régis Roy imagine un juge vénal, « créature de Bigot³⁰¹ », qui accuse faussement La Vérendrye et Noyelles de meurtre. Mais si la loi n'est pas foncièrement cruelle, elle fait preuve d'aveuglement en confiant à Antoine Bouet la garde d'Anna dans *L'enfant mystérieux* et celle des orphelins Letellier aux Asselin dans *Le pèlerin de Sainte-Anne*. Le complice du couple de bourreaux, José Racette, tente de faire accuser de vol Djos Letellier afin de l'empêcher de récupérer la garde de l'enfant qu'il destine au bordel. Dans une scène d'une grande tension dramatique qui révèle l'importance accordée à l'éloquence dans la défense des droits, Racette profite de l'arrestation du muet pour réclamer Marie-Louise.

Les constables mettent la main sur l'épaule du pèlerin :

« Au nom de la reine, vous êtes notre prisonnier. »

Le muet les regarde d'un œil qui veut dire :

³⁰⁰ Denis Saint-Jacques, « Crime et châtement dans les premiers romans d'aventures canadiens », in Ellen Constans et Jean-Claude Vareille (dir. publ.), *Crime et châtement dans le roman populaire de langue française au XIX^e siècle*, actes du colloque international *Littérature en marge*, Limoges, mai 1992, Limoges : Presses universitaires de Limoges, 1994, p. 179-192 ; Pierre Hébert, « De « l'assassinat » : réflexion sur nos premiers meurtres littéraires (1835-1837) », in Bernard Andrès et Marc André Bernier (dir. publ.), *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*. Coll. « de la République des lettres », Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 399-408.

³⁰¹ Roy, *Le cadet de la Vérendrye*, p. 27.

« Pourquoi ?

– Vous êtes accusé de vol, continue l'un des constables

[...] Le muet courbe la tête. [...] Toute résistance étant inutile en face de quatre hommes bien armés, il se laisse mettre les fers aux mains.

Racette, s'approchant de la maîtresse, lui dit :

[...] Je suis un brave et honnête homme, moi, ces messieurs le savent et peuvent le dire (il montre les constables, qui répondent par un signe de tête affirmatif). Je viens de découvrir ici une enfant à laquelle je m'intéresse beaucoup. Elle est ma petite nièce [...] Rendez-la moi, je vous en conjure...³⁰²

Pamphile Le May prête ses talents rhétoriques à ses scélérats pour montrer l'impuissance de ceux qui dans la société n'ont pas le don de la parole pour se défendre. Djos le muet, Geneviève la folle et l'épouse battue de Tourteau sont toutes les victimes, non d'hommes de justices cruels mais d'exécutants sans âme au service des monstres qui les manipulent. En outre, le caractère étranger du droit pénal contribue à creuser davantage le fossé qui sépare les Canadiens français du système judiciaire. « Un beau système tout de même. N'y touchons pas, l'Angleterre nous l'a donné ; c'est sacré. Honni soit qui mal y pense³⁰³. » Cette pointe d'ironie mise dans la bouche d'un Amérindien sorti de la forêt laisse croire que l'auteur lui-même aurait, en cette unique occasion, utilisé un personnage négatif pour faire passer une opinion. Dans le cadre de la parabase, cet énoncé lui aurait valu la réputation d'entretenir un ressentiment envers les institutions anglaises. Aussi Pamphile Le May blâmera-t-il plutôt le concept général de justice dans sa rigidité et son refus de se remettre en question.

On ne soupçonne pas la justice. Comme la femme de César, elle ne doit pas être souillée par l'ombre d'un soupçon. À l'abri de son immense égide, cette femme noble et sévère, cette vierge froide et rigoureuse, la justice, se rend coupable cependant de plus d'un amoureux larcin³⁰⁴.

La loi reste insensible aux malheureux et malléable par les coupables, mais les cœurs nobles et généreux sont à même de discerner le bien du mal. Les héros, le peuple et, par extension, les lecteurs qui partagent avec le narrateur le secret de tous les personnages,

³⁰² Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 143.

³⁰³ Le May, *L'affaire Sougraine*, p. 182.

³⁰⁴ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 165.

peuvent ainsi se liguer avec lui dans une dénonciation unanime du système légal. De fait, les multiples descriptions de procès qu'on retrouve chez Pamphile Le May et Auguste Fortier montrent que la justice n'est efficace que si le citoyen ordinaire se l'approprie, s'il maîtrise ses droits et connaît les rouages du système. Dans *Le roi des étudiants*, Wenceslas Eugène Dick met en scène un simulacre de procès au cours duquel les victimes de Lapierre règlent leurs comptes. Le roman se conclut avec la mise en accusation de l'espion et coureur de dot par Gustave Després lors d'une réception dans le salon de la riche veuve Privat, dont Lapierre a causé la mort du mari. Plutôt que de s'en remettre à la justice, la dame prend l'enquête en charge dans l'intention d'éviter un duel entre Lapierre et son accusateur.

Les affirmations de M. Després sont trop graves pour qu'il les ait faites à la légère ; en outre, elle[s] se rapportent à des personnes et à des événements qui ont tenu une place trop grande dans ma vie pour que je consente à les repousser sans examen [...] Maintenant, si l'honorable compagnie ne s'y oppose pas, nous allons nous constituer en cour de justice et écouter impartialement M. Després³⁰⁵.

Rien n'y manque : les huissiers improvisés qui condamnent les issues, le déplacement du mobilier, des avocats et un juge avenant présents parmi les convives, l'assistance choquée, le réquisitoire de Després formulé selon les règles de l'art et enfin la pièce à conviction livrée en coup de théâtre, le tout dans un jargon qui prouve que l'écrivain médecin connaît la procédure judiciaire, comme c'est probablement le cas de plusieurs citoyens instruits n'ayant pourtant pas fait d'études de droit. Ainsi les victimes se font-elles juges, jurés et bourreaux puisque Lapierre, condamné, se brûle la cervelle, alors qu'un véritable tribunal ne lui aurait pas permis de posséder une arme et l'aurait ultimement envoyé en prison.

Le roman d'aventures réalise le fantasme d'une justice perspicace qui ne punirait que les coupables et relâcherait les innocents, tout en émettant un discours très critique envers les institutions. Cependant, la perception qu'entretiennent les auteurs de la lutte contre la criminalité se situe presque exclusivement en aval, c'est-à-dire qu'il est question d'arrêter les criminels, de les juger et de les condamner, mais beaucoup moins de les dépister et encore moins de prévenir la violence. Le discours ne propose pas de moyens d'éviter la violence : s'abstenir de sortir le soir ou ne pas résister aux voleurs ne fait guère de différence dans un

³⁰⁵ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 597.

imaginaire peuplé d'invasions de domiciles et de cruautés sadiques. Par ailleurs, la police ne joue aucun rôle dans la protection des citoyens, alors qu'il revient aux héros de défendre les victimes et de traîner les scélérats devant la justice. Quand le crime ne laisse pas de traces, on veut croire que le méchant se trahira lui-même par son aveuglement ou le poids du remords. « Heureusement que le règne du crime n'est pas de longue durée ! L'homme coupable n'a pas d'impunité à espérer ! Tôt au tard son propre aveuglement le trahit et le livre pieds et poings liés à la justice de Dieu et des hommes³⁰⁶ » ; « C'est le remords qui venge la justice humaine impuissante car jamais le criminel ne parvient à s'y soustraire³⁰⁷ ». Ou encore :

L'homme coupable peut dormir quelque temps en sécurité ; mais lorsque la coupe du crime est remplie, une dernière goutte y tombe et, comme une voix descendue du ciel, vient faire retentir aux oreilles du criminel ces terribles paroles : c'est assez ! Puis alors, le remords commence son office de bourreau...³⁰⁸

La faillite interne du criminel se présente aux lecteurs par une autre mise en évidence de la pensée magique. Si la découverte d'un trésor vient combler la misère du protagoniste par un hasard indéterminé – puisqu'il est malvenu d'attendre de Dieu une rétribution matérielle – à l'inverse, la punition du mal relève entièrement de la Providence. La religion joue alors un rôle prédominant dans la justification de la violence et dans l'idéologie du réconfort.

3.4.3 Le rôle de la religion

En apparence, christianisme et aventure s'opposent, comme le font la soumission et l'orgueil. « L'action sans but est immorale, c'est un péché³⁰⁹ », constate Sylvain Venayre dans *La gloire de l'aventure*. Tout dépend de la définition que l'on donne à l'aventure car, si le missionnaire ne se considère pas comme un aventurier en raison du but désintéressé de son entreprise, les dangers qu'il expérimente, les déplacements qu'il effectue et l'issue incertaine de sa démarche peuvent être qualifiées d'aventures. Par ailleurs, religion et mysticisme ont

³⁰⁶ Angers, *Les révélations du crime*, p. 28.

³⁰⁷ Berthelot, *Les mystères de Montréal*, p. 97.

³⁰⁸ Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, p. 27.

³⁰⁹ Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris : Aubier, 2002, p. 211.

toujours trouvé une voie d'expression dans la littérature populaire, depuis les premiers récits grecs jusqu'à la littérature jeunesse du XIX^e siècle qui inculque aux enfants le respect de la foi tout en les amusant. L'idéologie religieuse trouve le terreau des îles désertes particulièrement fertile, comme en témoignent les nombreuses robinsonades où des familles pieuses et des jeunes gens bien instruits recréent la civilisation et convertissent des indigènes³¹⁰. Sur un plan plus vaste, le christianisme agit à titre de repère moral dans tous les sous-genres du roman d'aventures en déterminant la conduite des héros et le jugement des auteurs.

On ne s'étonnera donc pas que la pensée catholique investisse également le roman d'aventures. Elle lui donne la direction morale qu'aucun auteur ne saurait contourner. En revanche, il faut se questionner sur l'intervention de la religion dans le conflit idéologique qui oppose l'esprit d'aventures, fondé sur des valeurs telles l'individualisme, le voyage et la violence, et le messianisme canadien-français développé au milieu du XIX^e siècle. L'un prêche la pérennité des traditions, le respect de l'autorité et le pardon des offenses tandis que l'autre revendique le mouvement, l'affirmation de l'individu et la vengeance devant l'insulte. Examinons d'abord les points de convergence qui apparaissent surtout dans le roman d'aventures historiques. Le renvoi à l'époque de la colonisation favorise un certain idéal de recommencement religieux en ceci qu'il permet aux héros, non pas d'apporter la foi aux « Sauvages » ou de la préserver chez ses compagnons, mais de la recréer dans un idéal de simplicité hors des conventions sociales et des institutions ecclésiastiques.

Ces romans se signalent à cet égard par la rareté des prêtres et missionnaires, auxquels les héros vont se substituer. Ils réalisent en quelque sorte un fantasme théocrate qui diffère peu du prototype de l'aventurier-roi, dans la mesure où le héros utilise la religion afin d'assurer son emprise sur la communauté isolée et gagner la soumission des peuples autochtones. Dans *L'Île de sable*, Jean de Ganay maintient le mode de vie civilisé de son groupe par une lecture quotidienne de la Bible, ce qui, chez ce Huguenot, constitue une véritable innovation : une enclave protestante dans une colonie catholique. Rien de surprenant à ce que Henri-Émile

³¹⁰ Je signale *Le robinson suisse* de Johann Rudolph Wyss (1812) et *Le robinson des demoiselles* de Mme Woillez (1835), deux romans au fort contenu religieux.

Chevalier soit accusé de mépriser la « vérité religieuse et historique³¹¹ ». Outre la sensation de pouvoir qu'elle génère et que tout lecteur peut s'approprier en imagination, le thème de la conversion des indigènes fait appel à la compassion naturelle, car il abaisse le nouveau croyant au niveau de l'enfant que l'on instruit, action d'autant plus gratifiante qu'il se montre réceptif : « comme nos enfants sauvages se plaisent à l'entendre et à la voir³¹² ! » écrit la sœur Marie-Louise au sujet de Marguerite, la fille de Picounoc. De fait, la piété des femmes et des Amérindiens s'associent dans une foi naïve qui remplit Joseph Marmette de nostalgie pour une époque révolue.

Il devait être saisissant le spectacle de cette frêle enfant de la civilisation priant à côté d'un pauvre homme des bois à l'agonie [...] Il faut être homme du peuple, il faut être indien pour se laisser aller ainsi sans fausse honte à ces élans pieux. L'homme gâté par la civilisation peut prier lui aussi, mais il le fait le plus souvent avec contrainte et il semble fuir les regards de ses semblables pour parler à son Dieu. Aussi sont-elles différemment accueillies les prières du pauvre chasseur et de l'enfant de la nature, qui s'agenouillent sur la neige froide, et sous les arbres d'une forêt vierge, et celle de l'homme du monde qui prie avec distraction sous les voûtes dorées du temple³¹³ !

L'exotisme, le danger et la piété s'associent pour prouver que seules des circonstances exceptionnelles fortifient la foi. Cette perception correspond à une certaine critique de la pratique religieuse quotidienne au Québec. Le devoir religieux aurait abruti le chrétien avec des rituels observés machinalement. Des syntagmes tels « rongeurs de balustres » ou « grenouilles de bénitiers³¹⁴ » ridiculisent la piété ostentatoire qui trahit l'hypocrisie, comme l'affirme le libéral Joseph Doutre quand il revendique le droit d'un homme de penser librement en matière de religion sans se faire traiter d'impie, contrairement à l'homme d'affaires véreux qui traîne à l'église et marie son nœud de cravate au « cordon d'une relique sainte³¹⁵ » sans que personne ne l'accuse de malhonnêteté. Même la pensée ultra conservatrice de Pamphile Le May admet une telle duplicité alors que Picounoc et Zidore

³¹¹ [Anonyme], « Un terrible gens de lettres », *Le Courrier du Canada*, 21 mars 1859.

³¹² Le May, *Picounoc le maudit*, p. 324.

³¹³ Marmette, *Charles et Éva*, p. 130.

³¹⁴ Pierre Desruisseaux, *Dictionnaire des expressions québécoises*, 2^e éd., Montréal : Bibliothèque québécoise, 1990 [1980], p. 35.

³¹⁵ Doutre, *Les fiancés de 1812*, p. 191.

Tourteau, par exemple, accomplissent avec zèle leurs devoirs religieux pour mieux tromper leur entourage et prouver leur supériorité financière par une charité intéressée. Malgré tout, le romancier soutient que la ville est responsable de la perte de la foi en détournant le peuple des églises pour l'amener au cabaret alors que seule la campagne préserve encore le Canadien français du scepticisme.

Si la société industrialisée corrompt la pratique religieuse, l'épreuve dans l'aventure donne à l'homme l'occasion d'exprimer sa foi sans faire montre de faiblesse, à l'exemple du chevalier de Mornac : « Et lui, l'homme de cape et d'épée, le Gascon railleur, le bretteur, le coureur de ruelles, l'esprit fort, leva les yeux aux ciel et pria Dieu de sauver la jeune fille et de prendre plutôt sa propre vie en échange³¹⁶. » Pour sa part, Pierre Saint-Luc peut s'agenouiller sans honte pour se livrer à la prière lorsqu'il apprend la mort de son père :

La prière du capitaine Saint-Luc fut agréable à Dieu, parce qu'elle était sincère, parce qu'elle partait de l'âme, et il en fut récompensé. D'abondantes larmes coulèrent silencieusement de ses yeux, et soulagèrent sa poitrine ; il se sentit plus fort, car il avait demandé de la force au Dieu tout-puissant ; il se sentit plus calme, car il avait demandé du calme au Dieu de toutes consolations³¹⁷.

Les scènes de prières, rendues dans un style tantôt exalté, tantôt lyrique et ému, constituent d'intenses moments d'émotions dans la narration et suscitent fréquemment l'admiration des critiques, signe qu'elles rejoignent l'horizon d'attente. « Le miracle, surtout, fait honneur à la foi de l'auteur³¹⁸ », signale un chroniqueur en référence à la guérison de Djos dans *Le pèlerin de Sainte-Anne*. Un autre cite l'extrait de *Une de perdue, deux de trouvées* où Pierre Saint-Luc prie après avoir appris la mort de son père.

Le morceau est assez bien réussi ; on pourrait même presque dire, si quelques fautes de grammaire ne le déparaient, que c'est un chef-d'œuvre. Bien des romanciers, ont, en effet, essayé de faire prier leurs héros, mais il y en a peu qui soient arrivés, comme M. de Boucherville, à produire chez leurs lecteurs une émotion vraie et profonde³¹⁹.

³¹⁶ Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 122.

³¹⁷ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 523.

³¹⁸ [Anonyme], « *Le pèlerin de Sainte-Anne* », *Le Journal de Québec*, 13 juillet, 1877, cité dans Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 398

³¹⁹ Norbert Thibault, « Études littéraires », *Le Courrier du Canada*, 16 mars 1866.

En se donnant la licence de l'évasion, l'imaginaire de la fiction d'aventures se permet aussi de présenter le combat entre le bien et le mal sur le mode fantastique par l'intervention des forces divines et diaboliques. Le Diable apparaît à Rose Latulippe et à Rodrigue Bras-de-fer dans les légendes de *L'influence d'un livre*, le dieu amérindien du mal Athahensic se manifeste à Dent-de-loup dans *François de Bienville*, alors qu'un ange descend rassurer la fille du brigand prisonnière dans une grotte et que la Sainte Vierge sauve Émery des rapides qui l'emportent dans *Le chevalier de Tonty*. Fait curieux, Pamphile Le May, qui fait intervenir Dieu lui-même pour sauver Emmeline de viol, dans *Le pèlerin de Sainte-Anne*, censurera ce sauvetage providentiel dans la version remaniée de 1893, permettant à la victime de s'échapper avec l'aide des voisins. Le romancier aurait-il vu dans l'épisode initial l'un des développements invraisemblables signalés par la critique ?

Quoi qu'il en soit, ce type d'intervention divine est un indicateur des tensions qui divisent la fabula propre au genre de l'aventure et les exigences du catholicisme. En voulant résoudre un épisode de danger par l'intervention d'une puissance merveilleuse, le romancier aurait dépassé les bornes de son récit, par ailleurs réaliste. Il aurait ainsi trompé les attentes du lectorat. Qu'un ange apparaisse à Helmina, alors qu'elle est emprisonnée dans les ténèbres, épuisée et privée d'eau et de nourriture, évoque la possibilité de l'hallucination ; c'est un phénomène récurrent du genre gothique, mais que Dieu patrouille les rues de Québec comme un policier à la fin du siècle soulève un défi aux plus fervents croyants.

Le recours aux revirements de situation qui sauvent la vertu de l'héroïne, aux clichés et aux scènes de combat échevelées attaquent autant la morale que le bon goût littéraire, surtout si nos critiques ont déjà atteint le point de saturation envers les lieux communs du feuilleton, ainsi que l'indique Faucher de Saint-Maurice dans sa critique de Napoléon Legendre. Cependant, je n'ai pas relevé dans les vingt-cinq critiques étudiées de commentaires outrés à propos du contenu religieux ou du discours d'un auteur au sujet de la foi³²⁰. Ainsi peut-on soupçonner que l'intervention de la Providence, bien que faisant partie depuis longtemps de

³²⁰ Seul Pierre-André dans la critique de *L'influence d'un livre* trouve anormale l'inspiration subite qui pousse le curé à se précipiter au secours de Rose Latulipe. [pseudonyme d'André-Romuald Cherrier], « de « L'influence d'un livre » par P.A. de Gaspé, Jnr. », *Le Populaire*, 11 octobre 1837.

la pensée européenne – catholique et protestante – prendrait une aussi grande importance dans les intrigues et le discours pour justifier les dénouements communs au genre et leur conférer une valeur morale. Dans une vaste majorité, les récits d'aventures québécois exploitent le hasard sans pourtant reconnaître son existence puisque c'est Dieu qui arrête les balles, fait trébucher les vilains et se rencontrer le père et la fille disparue. Pour s'en convaincre, il suffit de porter une attention à la description narrative, aux portions de dialogues et aux interventions auctoriales qui définissent les scènes dramatiques qui se partagent en trois catégories, à savoir le sauvetage des héros, la destruction de l'ennemi et l'épisode de désespoir vécu par la victime. Les scènes au cours desquelles un personnage positif se retrouve en péril mortel s'élaborent fréquemment autour d'un pacte de sauvetage scellé entre l'individu et Dieu ou la Vierge. Ce pacte s'amorce par une reconnaissance de la menace de la part du personnage et par une prière de secours accompagnée parfois d'une offre de sacrifice. Ainsi dans *L'Île de sable*, Guyonne promet-elle d'entrer au couvent si elle échappe au glacier qui la tient prisonnière. « Seule la providence divine pouvait sauver l'infortunée. » « Ô ma patronne miséricordieuse, prêtez-moi la force nécessaire pour vivre encore, et je jure de consacrer le reste de mes jours au culte de notre miséricordieux sauveur³²¹ ! » Djos Letellier, pour sa part, promet d'accomplir le pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré s'il survit à la noyade. Notons que l'intervention divine ne retire pas au héros sa capacité d'agir et de survivre par lui-même, mais lui en procure plutôt la force ou le rassure, lui donnant un consentement à la survie, gage que la moralité et la valeur chrétienne de la victime a trouvé grâce aux yeux de Dieu.

Le refus d'honorer la promesse faite entraîne le courroux divin et la punition : Guyonne meurt en accouchant et Marie-Louise perd son fiancé, François, à la guerre, toutes deux ayant renié la promesse qu'elles avait faite à Dieu de lui donner leur vie. « Le Seigneur n'a pas voulu bénir notre union ; que sa sainte volonté soit faite. Puisse l'exemple de sa mère rappeler sans cesse au pauvre enfant qui vient de naître qu'il faut observer religieusement ses serments si l'on veut être heureux en ce monde comme en l'autre », admet Guyonne avant de s'éteindre. D'autre part, le pacte de sauvetage implique l'admission après coup par les héros

³²¹ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 718.

du rôle joué par Dieu dans leur survie. « Oh ! Sublime Jeanne ! ne voyez-vous pas que c'est vous seule qui m'aurez sauvé ! » s'exclame Mornac, lorsqu'il est arraché par Jeanne au supplice auquel veulent le soumettre les Amérindiens. Cette dernière avait profité d'un tremblement de terre pour se prétendre dotée de pouvoirs surnaturels. Marmette reproduit une scène éculée du récit exotique où l'homme Blanc exploite la peur que des indigènes ont de la nature pour s'imposer en tant que divinité. « Non pas moi seule, Robert, mais bien Dieu lui-même³²², » répond-elle humblement.

Par ailleurs, *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet* de l'abbé Proulx conçoit une vision profondément religieuse de l'aventure, ne serait-ce que dans son canevas de base : un enfant que tout le monde croyait mort revient à sa patrie comme un fils prodigue et doit affronter de multiples épreuves, chaque fois résolues par un hasard que le héros attribue à Dieu et la Sainte Vierge. « Nous tombâmes à genoux, et, chapeau bas, sous le beau soleil qui nous éclairait et nous réchauffait, le cœur plein de joie et de reconnaissance, nous récitâmes toutes nos prières à haute voix [...] Dans le besoin, dans le péril, l'homme comprend bien mieux comme il dépend de son créateur³²³ ! »

Si Dieu sauve immédiatement les personnes en danger, il se fait un peu plus attendre dans le soulagement des martyres et la punitions des vilains. Dans la mise en fiction d'injustices et de souffrances infligées à des innocents, les auteurs manifestent un besoin d'expliquer l'absence d'un réconfort instantané venant de Dieu. Pourquoi attendre autant d'années avant que les coupables ne paient leurs crimes ? La réponse se trouverait dans les conventions du genre puisque si le complot perdure, le triomphe du justicier n'en paraît que plus éclatant. Ainsi, la vengeance d'Edmond Dantes est-elle proportionnelle aux quatorze années d'emprisonnement dans le Château d'If. Mais parce que les romans ne comportent pas de héros matures, il appartient à la jeune génération de défendre la vieille, comme le fait Victor Letellier en sauvant son père dans *Picounoc le maudit*, ou Pierre Hervart en vengeant ses parents assassinés. Avec les années, la destruction d'un ennemi se motive de moins en moins par la colère et devient un acte de sang-froid qu'il convient de justifier moralement

³²² Marmette, *Le chevalier de Mornac*, p. 180.

³²³ Proulx, *L'enfant perdu et retrouvé*, p. 46.

selon le poncif séculaire que la vengeance appartient à Dieu. De fait, celui-ci est amené à jouer les rôles de témoin, juge et exécuteur dans l'application d'une justice distributive.

Dieu, tel qu'il est invoqué dans une grande part de l'imaginaire québécois au XIX^e siècle, correspond à l'image issue de l'Ancien Testament du créateur omnipotent et vindicatif qui exige les sacrifices et la soumission totale, faisant retomber les fautes du père sur les enfants et châtiant l'impiété. Les titres des chapitres et parties du *Manoir mystérieux* et de *Bataille d'âmes* contiennent de sinistres anathèmes : « l'expiation commence », « Sur le chemin de la mort ³²⁴ », « Pour qui sonne la cloche ? », « Le chemin du calvaire ³²⁵ ».

« Dieu est partout » ; maintes générations de Québécois ont retenu cette vérité du catéchisme et il semble d'ailleurs qu'il se trouve aussi dans la tête des méchants. Tous les auteurs adhèrent à la pensée selon laquelle Dieu surveille les vilains pas à pas, guettant le moment opportun pour créer la confusion dans leur esprit afin qu'ils commettent l'erreur qui les exposera au public. Quand la société échoue à déceler les fraudeurs et les meurtriers, « on dirait qu'il aveugle les scélérats, et qu'il fait commettre aux plus rusés des imprudences que les plus simples éviteraient ³²⁶ » ; « Dieu aveugle les criminels qu'il veut punir ³²⁷ ». L'imperfection du crime constitue l'un des postulats les plus communément répandus dans l'opinion publique en Occident à partir du XIX^e siècle, comme en font foi les clichés de type « le crime parfait n'existe pas » ou « le crime ne paie pas », largement assimilées à la littérature policière.

Le roman policier donne vie à des investigateurs de génie tels Dupin (Edgard A. Poe), Sherlock Holmes (Arthur C. Doyle) et Rouletabille (Gaston Leroux), justiciers sociaux qui résolvent les crimes par leur seul intellect et font montre d'une arrogance tout à fait légitime dans la mesure où celle-ci vient consacrer aux yeux des lecteurs le pouvoir répressif de la loi face au crime. À l'opposé, il ne sera pas permis aux héros québécois de tirer la moindre fierté de leur pouvoir de déduction puisqu'il a été entièrement guidé par Dieu. « Nul doute,

³²⁴ Houde, *Le manoir mystérieux*, p. 224-229.

³²⁵ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 139 et p. 148.

³²⁶ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 166.

³²⁷ Wenceslas Eugène Dick, *Un drame au Labrador*, Montréal : Leprohon, 1897, p. 121.

Laurent, que la Providence vous a choisi pour exécuter ses desseins. La souffrance résignée et pleine de foi devait être récompensée ici bas³²⁸. »

La Providence, dont le regard mystérieux suit le criminel à travers le labyrinthe sans issue de ses forfaits, a voulu faire de moi son instrument de tardive rétribution, en me jetant sur toutes les pistes ténébreuses laissées par le grand coupable que nous avons à juger, et je faillirais à mon devoir d'honnête homme, à ma tâche de vengeur providentiel, si j'hésitais à frapper, si mon cœur se prenait à faiblir³²⁹.

Dieu ne se contente pas d'exposer les criminels mais il guide également le bras qui les tue. Aussi tous les actes de violence d'un héros envers son ennemi ne seront-ils jamais accompagnés d'un quelconque sentiment de culpabilité ou d'une demande de pardon à Dieu pour avoir tué mais d'un jugement narratif qui déresponsabilise le personnage de son geste pour l'attribuer au « bras pesant de Dieu³³⁰. » « Le doigt de Dieu » apparaît à au moins cinq reprises, même en titre de chapitre dans *Le manoir mystérieux* et *Captive et bourreau*. La Providence légalise la vengeance du héros d'un point de vue moral quand vient le moment de s'accomplir au niveau narratif, de sorte que le recours à la religion permet aussi à l'auteur de préserver un vilain en milieu d'intrigue. Dans ce cas, c'est l'héroïne qui retient la violence de l'homme en se posant comme relais de la volonté divine. L'appel à la clémence dans la bouche d'une faible femme autorise le protagoniste masculin à ménager le vilain en vue d'autres aventures, sans qu'il fasse montre d'une lâcheté qui entamerait sa valeur virile aux yeux du lectorat. Dans *L'enfant mystérieux*, Anna empêche Charles de torturer l'Indien Tamahou pour lui faire révéler l'identité de son maître :

– Voilà de la générosité bien mal placée, ma chère Anna, je le crains [...] quoi qu'il en soit, nous finirons par débrouiller cet écheveau [...]

– À quoi bon ! répliqua, en joignant les mains, la pieuse jeune fille. Remercions plutôt la Providence qui me tire de cette douloureuse épreuve.

– Anna, répondit le marin ému, vous êtes une sainte et je devrais m'agenouiller devant vous ; mais je ne suis, moi, qu'un mortel ordinaire, sujet aux passions qui bouleversent l'âme, et j'ai bien peur de ne pouvoir, comme vous, étouffer la voix qui gronde dans ma poitrine et me crie : Vengeance !

³²⁸ Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 56.

³²⁹ Dick, *Le roi des étudiants*, p. 597.

³³⁰ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 136.

– Mon cher Charles, la vengeance appartient à Dieu : lui seul sait manier cette arme redoutable³³¹.

Joseph Marmette aussi affectionne les héroïnes rabat-joie qui mettent en garde les héros contre la tentation d'anticiper le futur en leur assurant que « l'avenir n'appartient qu'à Dieu³³² ; « l'avenir n'est qu'à Dieu seul³³³ ». Or leur tendance à prophétiser des malheurs qui se produiront inévitablement confirme leur rôle de médiation. Alors l'aventure se fonde sur l'irruption du hasard, les auteurs y substituent la Providence afin d'entretenir le suspense et l'incertitude quant à l'issue des intrigues et, si l'attente de la justice est sans cesse reportée, c'est parce que Dieu a de mystérieux desseins qu'il ne faut pas chercher à percer. Ne tentons pas de découvrir où Dieu finit et où le romancier commence ; le discours religieux, loin de n'être qu'un pensum couvrant les hasards invraisemblables et les développements arbitraires, concourt d'abord aux stratégies narratives et discursives visant à rassurer les Canadiens quant à des problèmes de pauvreté, d'exploitation et de violence que le discours perçoit.

Un aspect de ce discours porte sur le caractère implacable de la justice divine qui supplée à l'impéritie du système judiciaire, ceci se traduisant concrètement par la punition – plus souvent la mort – de l'homme coupable. Pour justifier les actions impunies des vilains dans *Le chien d'or*, Pamphile Le May offre cette consolation : « Et puis, l'heure de Dieu sonne quand il le faut. Sa justice est infaillible et la justice de l'homme est bien aveugle³³⁴ », alors que William Kirby avait simplement conclu : « There is in it neither poetic nor human justice³³⁵. » Qu'un accident survienne ou que le héros remporte un combat, l'auteur ponctue la défaite du vilain par une référence à la volonté de Dieu. Il faut de surcroît que le héros, le scélérat moribond ou un personnage secondaire reconnaisse cette volonté : « tu croyais qu'il n'existe pas dans le ciel un Dieu tout-puissant, vengeur de l'innocence, un Dieu juste et

³³¹ Dick, *L'enfant mystérieux*, t. 2, p. 33-34.

³³² Marmette, *L'intendant Bigot*, p. 951.

³³³ Marmette, *François de Bienville*, p. 248.

³³⁴ Kirby, *Le chien d'or*, t. 2, p. 392.

³³⁵ William Kirby, *The Golden Dog*, Lovell, Coryell. New York, 1984, p. 320.

inexorable pour punir le vice et bénir la vertu³³⁶ ! » s'écrit Monsieur des Lauriers devant le ravisseur de sa fille. De même l'ami de Pierre Hervart se pose en juge après la mort de Darcy en duel : « Amen ! fit Ernest, quant à Darcy, Dieu ne voulait pas qu'il mourût par une autre main que la tienne, car c'est à toi qu'il a fait le plus de mal³³⁷. » Et Wilfrid Dorion d'agréer : « Darcy avait reçu le châtement de tous ses forfaits, et son complice Puivert n'avait pas été épargné. Edmond et Victor avaient été punis du vol des bijoux. Les innocents seuls survivaient. Le doigt de Dieu était visible³³⁸. »

« La justice de Dieu peut être lente, car elle est certaine », écrit Pamphile Le May dans sa traduction « catholique » de *The Golden Dog*³³⁹, mais encore faut-il savoir attendre ce réconfort. Comment le discours religieux répond-il à la souffrance des victimes de la misère ou de la violence qui prient dans un moment de désespoir ? Il n'existe nulle forme de réconfort qui divergerait de l'idéologie de la résignation. Toutefois, les romanciers ne préconisent en aucun cas la révolte. Ils manifestent des pour adapter le concept de résignation aux attentes du lectorat en incluant la souffrance morale dans les diverses formes d'adversité inhérentes à l'aventure. D'après Henri-Émile Chevalier, l'infortune rapproche les antagonistes, nivelle les classes sociales et incite les riches à chercher le réconfort dans l'exemple des pauvres. À preuve l'idylle qui se tisse entre un comte et une poissonnière à la faveur de l'isolement, des périls et des rigueurs du climat. « La douleur, a dit l'abbé Contant, est la fatigue de l'humanité au progrès³⁴⁰. »

L'exotisme de *L'Île de sable* transporte les lecteurs hors du quotidien, mais on trouve aussi une forme d'exotisme dans les terribles malheurs des personnages enlevés, privés de leur famille assassinée, ruinés ou dominés par les Anglais. L'illustration de ces malheurs a pour but de fasciner le lectorat sans toutefois l'empêcher de s'y reconnaître, ne serait-ce qu'en partie. En somme, on peut supposer que ce discours entend fournir la cause des

³³⁶ L'Écuyer, *La fille du brigand*, p. 318.

³³⁷ Dorion, *Pierre Hervart*, p. 564.

³³⁸ *Ibid.*, p. 565.

³³⁹ Kirby, *Le chien d'or*, t. 2, p. 383.

³⁴⁰ Chevalier, *L'Île de sable*, p. 646.

épreuves auxquelles sont soumis les personnages des romans et encourager les Canadiens français à accepter les leurs. Le patriote qui sacrifie sa vie dans la guerre contre les Anglais ou la jeune femme qui renonce au bonheur pour tenir une promesse méritent la félicité après la mort, qu'elle se trouve au paradis ou dans la mémoire collective reconnaissante. Le ton est tantôt explicatif, tantôt lyrique.

Tu as souffert, pauvre enfant ! je le sais, et tu souffres encore ; mais plus on souffre ici sur la terre et plus on a de bonheur dans le ciel, après la mort. Ceux que l'on aime ici et qui ne nous aiment point, changent de cœur dans le ciel, et là ils nous aiment toujours³⁴¹.

Pauvres martyrs ! magnanimes héros ! Défenseurs d'un [sic.] cause que vous croyiez sainte et juste, soyez béni [sic.] à jamais. Votre nom durera aussi longtemps que le peuple Canadien [sic.] n'oubliera pas le passé, aussi longtemps qu'il grandira aux bords de notre fleuve géant, aussi longtemps que le monde restera sur ses bases solides et que le ciel ne se ploiera pas comme un vaste éventail sur les mondes détruits³⁴².

De manière générale, qu'il s'agisse de romans gothiques, historiques ou d'aventures sociales, le discours fait l'éloge du martyr consentant. Aller au devant de la défaite, subir sans broncher les injustices et refuser d'emprunter le chemin facile de l'évasion forment l'épine dorsale du véritable courage, qui, s'il ne résout pas les difficultés, apporte le repos et attire la pitié du Seigneur. «... c'était la volonté de Dieu, et il me donne la force de la supporter », assure Pierre Saint-Luc à propos de la perte de son père. Mme Régnaud le console : « Soumettons-nous avec résignation à ses volontés, c'est le moyen de lui être agréable et de reconnaître son infinie bonté³⁴³. » De tous les auteurs, Pamphile Le May est celui qui aura le plus préconisé la résignation, au point d'exalter la mortification comme la plus grande vertu chrétienne. Djos Letellier, qui se demande pourquoi Dieu permet qu'il souffre, conclut qu'il a des fautes à expier et « que le châtement, de quelque part, ou sous quelque forme qu'il vienne, le purifiera³⁴⁴ » Certes, Djos a blasphémé et mérite son calvaire, mais qu'en est-il de l'innocente Lucette Lonpré et de sa famille éclaboussée par le viol qu'elle a subi ?

³⁴¹ Le May, *Picounoc le maudit*, p. 236.

³⁴² Gauvreau, *Captive et bourreau*, p. 55.

³⁴³ Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, p. 524.

³⁴⁴ Le May, *Le pèlerin de Sainte-Anne*, p. 179.

L'épreuve était rude, la tentation était forte, l'inconstance et la fragilité des résolutions étaient grandes, mais il ne fallait pas détourner les yeux du Calvaire. Toute énergie invincible venait de cette croix noire, au sommet de ce mont sanglant. Tout chrétien sincère doit se rendre là, pour y être crucifié comme son Maître et Sauveur ; mais c'est le terme de la souffrance et le commencement de la glorification³⁴⁵.

Le cas de Lucette, qui refuse et mariage et entre au couvent, révèle la gravité de sa souillure, mais trahit par ailleurs un discours masochiste qui fait de la souffrance le seul moyen pour la victime de se valoriser : elle « retrouva la force de souffrir et la souveraine résignation. Puisque le bon Dieu avait permis cela, qu'elle fut la plus malheureuse des jeunes filles, c'est qu'il voulait l'appeler à lui par le chemin du Calvaire³⁴⁶. » Paradoxalement, *Bataille d'âmes* ne laisse entrevoir aucune joie dans la religion ; un vrai chrétien « cherche l'immolation et la trouve à chaque pas et à chaque jour³⁴⁷ » alors que celui qui ne prie pas et ne souffre pas n'obtiendra pas la justice. Par l'abnégation, la victime montre un héroïsme se voulant accessible aux individus qui ne peuvent pas se défendre dans la société, la seule forme de réconfort pour un lectorat urbain de condition modeste. « ... les classes populaires ont en elle [*sic*] un ami, un défenseur dévoué et intrépide³⁴⁸ », écrit le représentant de *La Patrie* pour venter les mérites de *Bataille d'âmes*.

Au niveau social, le discours religieux autorise le recours à la violence par les guerriers et les justiciers quand la loi échoue à réprimer le mal et prône le réconfort des faibles en leur donnant la seule arme dont ils peuvent disposer, la pitié du Seigneur, pour anticiper la cessation de leurs malheurs. Par contre, il est évident que l'idéologie de l'omnipotence divine promeut le statu quo vis-à-vis des problèmes de criminalité et de violence. Le mal reste une fatalité inexplicable ; si Dieu intervient dans la vie des toutes les bonnes gens pour les guider, pourquoi n'empêche-t-il pas les hommes de commettre de mauvaises actions ? Les héros n'ont pas de libre arbitre, pourquoi les vilains en ont-ils ? Pourquoi les petits pécheurs vont-ils en prison alors que les monstres machiavéliques s'en sortent pendant des années ? Il n'existe aucune explication sociale au crime par le contexte économique ou l'instinct

³⁴⁵ Le May, *Bataille d'âmes*, p. 137.

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 283.

³⁴⁷ *Ibid.*

d'agression, aussi, clame Pamphile Le May, est-il inutile et même blasphématoire d'aspirer à changer la condition dans laquelle Dieu nous a placés à notre naissance. Que chacun prie, cultive la terre et ne requière aucune amélioration de son sort et la pauvreté disparaîtra³⁴⁹.

La voie de la résignation sous-entend un manque de confiance envers les institutions gouvernementales pour soulager les maux de la société par l'entremise des lois et empêche les personnages de réclamer des droits civils autant qu'ils le devraient si les romanciers avaient, comme ils le soutiennent, voulu transformer la société. La Providence est une croyance qui, consciemment ou non, par dépit ou de manière proactive, nie à l'État son pouvoir compensatoire pour le remettre entièrement aux mains des œuvres de charité et autres institutions religieuses comme la Saint-Vincent de Paul à laquelle Pamphile Le May voue une telle admiration dans *Bataille d'âmes*.

Entre François-Réal Angers qui reconnaissait le pouvoir des lois de contrer la criminalité et Pamphile Le May qui ne croit qu'en Dieu, se déroule une longue période au cours de laquelle le roman d'aventures va perdre ses illusions jusqu'à ne devenir, sous la plume de Régis Roy, qu'une simple accumulation de péripéties sans considérations sociales d'aucune sorte. Pourtant Le May, en dépit de sa vision utopiste du bonheur agricole, fait peut-être preuve de plus de pragmatisme que l'auteur des *Révélation du crime* au sens où il semble admettre que les pauvres seront toujours avec nous et qu'il revient à chacun de choisir sa voie sans blâmer les mauvaises influences. Mais ce faisant, Le May et ses contemporains auraient à différents degrés absorbé la pensée du laisser-faire. Cependant, ce discours ne relève ni d'une pensée uniforme imposée aux auteurs ni même d'une réflexion approfondie. Que penser par exemple d'Auguste Fortier qui affirme que, si Dieu laisse faire les criminels, c'est parce qu'il veut les envoyer en enfer³⁵⁰ ; voilà une forme de perversité ayant peu à voir avec le dogme chrétien mais qui interpelle manifestement la soif de vengeance des lecteurs. À l'exception de *Bataille d'âmes*, l'œuvre la plus moralisatrice et socialement engagée de Pamphile Le May, les derniers romans du siècle témoignent d'une prise de conscience que le

³⁴⁸ [Anonyme], « Bataille d'âmes », *La Patrie*, 3 novembre 1899, cité dans Le May, *Ibid.*, p. 341.

³⁴⁹ Le May, *Picounoc le maudit*, p. 211.

³⁵⁰ Fortier, *Les mystères de Montréal*, p. 396.

discours social n'a plus beaucoup de place au sein du récit d'aventures, soit parce qu'il ne peut pas être formulé autrement que sous la forme d'une pseudo-pensée destinée à justifier une littérature d'évasion sur le plan moral, soit parce que les modèles français l'ont évacué. À partir de 1870, indique Marc Angenot, la rupture est consommée entre la littérature « canonique » à laquelle appartient le nouveau courant naturaliste, et les romans populaires indignes au goût des lettrés³⁵¹.

Les thématiques explorées dans ce chapitre ont toutes à voir avec le sentiment d'exclusion. Exclusion politique, d'abord : les Canadiens français représentés dans les romans n'ont jamais pu jouer un rôle satisfaisant dans la direction de leur pays. Aussi ont-ils cherché des modèles de référence auxquels s'identifier, mais ils n'ont pas réussi à concevoir des alliances rentables avec les Britanniques, les Français ou les Américains en raison d'une hantise permanente de la perte d'identité. Exclusion économique, ensuite : le roman d'aventures perçoit les Canadiens français comme un peuple défavorisé, conséquemment, la pauvreté est source de maints problèmes sociaux. Elle n'incite pas souvent au crime, puisque la propension au mal est perçue comme un phénomène inné, mais elle génère de l'envie et de la frustration, puis elle empêche les jeunes gens de faire un mariage heureux. Pour expliquer cet état de fait, le discours des romanciers impute l'infériorité des Canadiens français à la mauvaise gestion de l'ancienne métropole française, puis au contrôle que les Anglais exercent sur l'économie et, enfin, au mirage doré de l'Amérique qui prive la province de ses travailleurs. Cette pensée se présente comme doublement rassurante. Outre le fait qu'elle soulage le public de toute sensation de culpabilité par rapport aux problèmes économiques de la population, elle l'autorise, et même l'encourage à se glorifier de sa distinction. Le peuple canadien, quoique modeste, sait rester vertueux et fidèle à ses origines.

L'idéologie de la conservation s'adapte néanmoins à l'esprit d'aventure par la représentation de la violence. Celle-ci invite les lecteurs à laisser libre cours à leur besoin de défoulement et à leur colère envers les abus, sans pour autant enfreindre les limites imposées par le concept catholique de la résignation. Quant à se demander ce qui, de l'aventure ou du

³⁵¹ Marc Angenot, « Le roman français dans la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal (1845-1876) », *Littératures*, n° 1, 1988, p. 79.

conservatisme, l'a emporté, dans nos romans, la question n'a sans doute pas lieu d'être. Le sentiment de réconfort a besoin de l'apitoiement pour exister, comme la sécurité ne peut être appréciée par quelqu'un qui n'a jamais connu le danger. La descente aux enfers et la montée vers le paradis sont les deux facettes indissociables de l'esprit d'aventure québécois.

Toutefois, la représentation de ces deux états soulève une question qui pourrait nous permettre de cerner le sujet premier et le sens du roman d'aventures au Québec. Il s'agit du libre-arbitre. Le Canadien français est-il défini comme le produit impuissant d'une tragédie nationale survenue en 1759 et qui le condamne à une infériorité économique et sociale devant être simplement acceptée ? Est-il au contraire le maître de sa destinée ? Peut-il prendre ce qu'il croit lui revenir, quitte à voler et à tuer pour cela ? Tous les romanciers ont tenté de répondre à cette interrogation dans la double perspective de créer une littérature nationale originale avec des éléments qui avaient fait le succès des productions étrangères et de se ménager à la fois l'appui du lectorat et l'indulgence de la critique. Si, rétrospectivement, on voit bien le caractère insurmontable de cette tâche, il faut admettre que la simple existence d'une fiction d'aventures, dans un corpus du XIX^e siècle aussi soumis aux pressions des discours nationaliste et religieux, est en soi une remarquable preuve d'autonomie.

CONCLUSION

UN ROMAN POUR LA SURVIE

Cette thèse avait pour but de circonscrire un sous-genre méconnu de la fiction québécoise au XIX^e siècle, le roman d'aventures, qui n'avait jamais fait l'objet d'une analyse d'ensemble de la part des chercheurs. Si les projets du *Dictionnaire des œuvres littéraires au Québec*, puis de *La vie littéraire au Québec* ont recensé des œuvres appartenant à la catégorie de l'aventure, on comptait peu de tentatives pour les relier l'une à l'autre autrement que par l'identification générique de « roman d'aventures » ou de « roman gothique ». Deux questionnements principaux ont guidé mon projet : d'une part, si un corpus de romans d'aventures pouvait être recensé, est-il possible d'en identifier les traits structuraux, les thèmes narratifs et les schémas discursifs communs ? D'autre part, peut-on découvrir, par l'analyse des stratégies narratives et discursives employées par les auteurs, quelle fonction se donne ce type de fiction pour ses lecteurs canadiens-français à l'époque où elle est publiée ?

Les perspectives historique et sociale se sont imposées d'emblée lorsqu'il est apparu que la fiction québécoise est née avec la publication des romans au fort contenu d'aventures que sont *Les révélations du crime* et *L'influence d'un livre*, et que de surcroît, elle a émergé dans une période particulièrement difficile pour le Bas-Canada durant les décennies 1830 et 1840. Le choléra, la crise agricole, l'immigration massive en provenance des îles britanniques, les rébellions de 1837-1838 et l'Union des Canadas marquent les Canadiens français de tous les groupes, leur laissant croire que l'avenir de leur langue et de leur pratique religieuse est menacé et les amenant progressivement à adopter une stratégie de repli orientée sur la survivance culturelle. Cet état de fait m'a conduite à émettre une hypothèse selon laquelle la littérature d'aventures aurait élaboré une idéologie du réconfort. Je définis celle-ci comme une vision du monde et un ensemble de développements narratifs pensés dans l'intention

d'aider les lecteurs à qui ils se destinent à surmonter des anxiétés, à satisfaire des attentes par rapport à l'avenir et à espérer le redressement des torts subis. Le réconfort diffère de la consolation en ceci qu'il se veut moins une vision défaitiste devant les pertes qu'une aspiration à un futur meilleur. Dans cette optique, il s'avérait essentiel de concevoir le roman d'aventures à l'intérieur du grand projet de littérature nationale qui prend son élan au lendemain du rapport Durham pour culminer dans le mouvement de l'École patriotique de Québec à partir de 1860.

L'étude du paralittéraire – le terme s'emploie en tant qu'anachronisme de la recherche puisque la littérature « légère » du XIX^e siècle ne s'est pas encore détachée du canon – se prête à une pluralité de disciplines si considérable qu'il convient de rappeler celles qui sont intervenues dans ma démarche. L'approche générale se fonde sur la sociocritique et l'analyse du discours dans la foulée des recherches de Henri Mitterand et de Marc Angenot, plus particulièrement en ce qui a trait à l'étude des stratégies discursives destinées à un lectorat anticipé par les auteurs. L'objectif primaire du travail était le suivant : comprendre comment un corpus se développe en fonction de répondre à un public historiquement et géographiquement situé.

Au moins deux défis majeurs ont surgi d'une telle ambition, le premier étant d'opérer la distinction entre lecteur historique et le lecteur construit par le romancier. Si les principes de projection, d'identification ou de catharsis régissant l'acte de lecture d'hier à aujourd'hui, comment alors reconnaître le lecteur du XIX^e siècle ? La question en cachait une autre : en quoi le lecteur de 1840 différait-il de celui de 1890 ? La seconde difficulté consistait à extraire le Canadien-français de la masse des lecteurs de récits d'aventures en Occident à la même période, lesquels expérimentent aussi leur lot de guerres, d'épidémies et de misères diverses. Bref, existait-il un réconfort conçu spécifiquement pour les Québécois ?

Pour répondre à cette question, j'ai tenté dans la mesure des sources disponibles et en fonction de mes objectifs prioritaires de déterminer objectivement le lectorat d'aventures auquel les auteurs font référence. Les instances de diffusion qui se mettent en place au cours du siècle, de la souscription de pré-publication jusqu'à la venue du grand quotidien populaire, ont révélé que, petit à petit, le public du roman d'aventures augmente en quantité et se démocratise à mesure que l'accès à l'imprimé s'accroît avec les développements de

l'alphabétisation, particulièrement chez les femmes et les jeunes, grâce à l'amélioration du système d'éducation. Parallèlement, l'étude de la réception critique, réalisée à partir de vingt-cinq articles de périodiques, indique que l'attitude envers la littérature de divertissement est passée d'une hostilité marquée, au début du siècle, à la bienveillance, voire à l'indifférence, à la fin de la période. Voilà un indicateur que le roman d'aventures a acquis ses lettres de noblesse – ou perdu toute appartenance à la littérature substantielle – selon les points de vue. Mais que savons-nous en particulier de l'origine des lecteurs ?

Le choix de clore le corpus en 1900 se justifie par l'interruption des publications jusque dans les années 1920 avec l'émergence de récits en fascicules qui se subdivisent en romans d'aventures exotiques, policiers ou d'espionnage ayant chacun leur public. D'autre part, le XIX^e siècle consacre la pratique de la parabase, c'est-à-dire des interventions des auteurs dans lesquelles les lecteurs sont parfois interpellés et même imaginés. À la lecture de plusieurs de ces interventions, on conclut que les romanciers en général s'adressaient à un public diversifié, des hommes, des enfants, mais surtout des femmes, qu'ils avaient soin de flatter et de satisfaire en vue de réactions qu'ils anticipaient de leur part. Mais alors que les femmes comptent pour une part importante des lecteurs de fiction en Europe aussi, la différence réside dans le fait qu'au Québec, les femmes auraient lu autant de productions violentes et exotiques que les hommes. De leur côté, les lecteurs masculins auront sans doute vu plus d'histoires d'amour dans notre roman que les Européens, qui bénéficient d'une abondante littérature d'aventures où l'amour est évacué au profit d'une camaraderie faisant l'éloge de la masculinité.

Enfin, les éditions remaniées d'ouvrages tels *L'influence d'un livre*, *Une de perdue*, *deux de trouvées*, *Pierre Hervart* et *Le pèlerin de Sainte-Anne* prouvent que les romanciers et les éditeurs se soucient d'adapter les œuvres aux attentes du lectorat et aux exigences idéologiques de la société en évolution. De fait, pour mieux comprendre les besoins du public que le discours semblait identifier, il fallait en suivre l'évolution de certains groupes sociaux, aussi me suis-je efforcé de scruter par exemple la condition des femmes, de la bourgeoisie et des classes ouvrières, ainsi que la transformation des milieux de vie. L'urbanisation, entre autres, aura joué un rôle prédominant dans la constitution du lectorat d'aventures. Il demeure qu'en l'absence d'une véritable réception critique formulée par les lecteurs, j'ai plus souvent

été contrainte à formuler des spéculations par le biais des correspondances entre les conditions de vie des lecteurs, les circonstances entourant la production d'une œuvre et son contenu. En certaines occasions, toutefois, les recherches furent plus heureuses. Joseph Marmette, dans ses constantes interpellations de sa lectrice imaginaire qu'il décrit comme une jeune fille de qualité mais capricieuse et oisive, donne à voir la lectrice bourgeoise de Montréal ou de Québec à la fin du siècle, celle qui à l'instar d'Henriette Dessaulles confronte ses rêves d'amour aux conventions sociales étouffantes.

La méthodologie de travail a consisté dans un premier temps à établir les normes qui allaient décider du contenu du corpus. J'ai ainsi fait appel à la conception la plus large du roman d'aventures que les chercheurs aient avancée, celle d'une littérature aux codes spécifiques qui endosse une multitude de lieux et de thèmes mais avec la même intention de raconter des péripéties. Sur cette base, il a été déterminé qu'entreraient dans la catégorie de récit d'aventures tous les romans (mais non les nouvelles) qui contiendraient en prédominance de la violence et du mouvement, autrement dit, de nombreux changements de lieux où se suivraient les déplacements des personnages. De plus, la formule des romans est similaire : ruptures d'unité, multiplicité des personnages, dialogues abondants, suspense et revirements de situations. La lutte entre les forces du bien et du mal constitue le trait dominant de la fabula.

Par la suite, j'ai comparé les trente-deux œuvres correspondant à ces critères aux études portant sur la poétique de la fiction d'aventures du XIX^e siècle afin d'en identifier les sous-catégories. Il est apparu rapidement que leur évolution épouse une trajectoire générique, quatre romans typiquement gothiques amorçant le corpus jusqu'à la seconde moitié du siècle, alors qu'une douzaine de romans historiques, puis treize intrigues sociales situées en milieu rural ou urbain apparaissent. Enfin, trois romans inclassables appartiennent à plus d'un genre : *Une de perdue, deux de trouvées* se divise en un premier volet gothique et un second résolument historique, *L'enfant mystérieux* présente une intrigue à caractère social dans une ambiance gothique et *Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier est une synthèse touffue de terreur fantastique, d'exotisme, d'histoire épique et d'aventures urbaines.

J'ai tenté pour l'ensemble de la recherche d'observer cette catégorisation dans une perspective évolutive des romans. À la base, il était question que tous les ouvrages s'intègrent

dans la recherche sur un pied d'égalité, sans égard pour leur longueur, leur succès et encore moins leur valeur esthétique. Mais si je crois avoir réussi à éviter autant que possible les jugements de valeurs, il est évident que certains titres et auteurs se seront démarqués en cours de route pour la richesse de leurs interventions ou la puissance de leur imaginaire ; pensons à Joseph Doutre, Joseph Marmette, Henri-Émile Chevalier et Pamphile Le May. Néanmoins, les œuvres moins originales, comme celle d'Edmond Rousseau et de Frédéric Houde, et les romans laissés à l'état de feuilletons, comme *Les souterrains du Château de Maulnes* d'Henri-Émile Chevalier et *L'enfant perdue* d'Adèle Bibaud, auront tout autant contribué à l'analyse des sujets, chacun de ces titres s'insérant dans l'évolution du traitement donné à l'aventure. Au-delà des apparentes métamorphoses de genres qui se sont découvertes à la première lecture du corpus, des constances narratives, une typologie des lieux et des personnages, de même que des valeurs de société se révélaient avec une telle évidence qu'il s'est avéré nécessaire de renoncer à une présentation chronologique du corpus au profit d'une analyse diachronique, laquelle, selon l'objectif visé, allait baliser le thème de l'aventure sur toute sa surface. À partir de cette étape, l'analyse des textes s'est totalement axée sur le descriptif. La progression des scènes, les descriptions de personnages et les interventions des auteurs manifestent autant de jugements sur la société et établissent une communication entre le romancier et son lectorat visé.

La première des dimensions explorées a été l'espace, un domaine qui dépasse la simple notion de décor pour englober le rapport idéologique entre le Canadien français et son environnement physique. Forêt, ville, campagne, chaque lieu s'inscrit dans une hiérarchie de valeurs. Le second chapitre a été consacré aux personnages de héros, d'héroïnes et de vilains, analysés selon leur apparence physique ainsi que les actes, les valeurs et les destinées qui les opposent dans leur combat manichéen. Le dernier chapitre se veut une immersion dans la structure sociale du Québec, par l'étude de quatre thématiques occupant une place prédominante dans le schéma narratif et le discours explicite. La nation, l'argent, l'amour et la sécurité publique rallient autant des questions de groupes et de classes que de territoire et de projets de société.

Qu'on me permette néanmoins de considérer une approche chronologique afin de mieux articuler les conclusions émergeant des trois chapitres, ceci dans l'intention de proposer une

théorie générale du roman d'aventures québécois et de son apport à l'idéologie du réconfort. Nos premiers récits gothiques paraissent dans la conjecture du littéraire et de l'histoire, toutes deux baignées de sang. De l'Europe nous parvient une fiction de châteaux hantés et de prisons où des orphelins arrachés à leur milieu éprouvent une angoissante solitude. Plusieurs chercheurs ont relié cet imaginaire frénétique aux impacts socio-économiques de l'industrialisation et de la Révolution française. Pourquoi nos auteurs auraient-ils privilégié le genre à tout autre type de fiction populaire de la même période ? Serait-ce que lui seul pouvait rendre compte des perturbations qui troublaient notre société ? L'échec de l'insurrection de 1837 vaut à plusieurs l'emprisonnement et la mort en représailles, après quoi la majorité se voit confrontée, impuissante, à l'arrivée des immigrants anglophones qui doivent contribuer à son assimilation, mais cette masse pauvre et malade vient plutôt exacerber la hantise de l'intrusion. Canadiens français et étrangers se retrouvent conjointement inclus dans la menace des classes dangereuses, ainsi notre roman gothique exploite-t-il la peur paranoïaque du péril de l'intérieur : une bande d'Anglais qui attaque les domiciles la nuit tombée (*Les révélations du crime*), un modeste habitant s'adonnant à la magie noire, un guérisseur assassinant son ami (*L'influence d'un livre*), un tuteur devenu subitement kidnappeur et prédateur sexuel (*La fille du brigand*) ; la violence brutale que nul n'avait anticipée et contre laquelle tous sont impuissants.

Ce tableau funeste de la communauté canadienne se traduit sur le plan descriptif par des lieux clos et décrépits contrastant avec les grandes étendues du fleuve et des forêts battues par les éléments, dichotomie qui connote le dilemme du Canadien français partagé entre un monde détruit et un autre, de vastes possibilités, mais qui l'effraie considérablement. C'est en vain qu'il semble chercher un protecteur ; l'élément britannique a été exclu du roman gothique, comme un père que l'on ne peut affronter après avoir voulu le tuer et à l'instar de Rodolphe, qui tourne le dos au père qu'il a failli assassiner, les Canadiens s'engagent dans une période d'errance. À la différence qu'il ne sera jamais question d'abandonner le territoire. Notre imaginaire d'aventures ne se compare pas à l'instinct de fuite qui pousse les Écossais et les Irlandais à parcourir le monde dans l'entreprise coloniale, et qui a donné lieu aux récits exotiques de Robert Louis Stevenson et de John Buchan, entre autres. En ce sens, le sentiment d'impuissance exsudant de la fiction gothique, pour peu réconfortant qu'il paraisse alors, s'avère salutaire dans la mesure où il s'apparente à un passage à vide au cours

duquel il faut chercher la force de renouer avec l'espace qu'explorèrent nos ancêtres de la Nouvelle-France. Quelle image plus forte d'ailleurs que celle de Charles Amand bravant les flots du Saint-Laurent dans une frêle chaloupe ? Si le vaste territoire fait peur, il est aussi exaltant ; il confère à celui qui le conquiert un statut de héros. Pour rassurer ses lecteurs, le roman gothique va aussi leur montrer à reconnaître que la laideur, produite d'une tare congénitale, et non la pauvreté, constitue un indice de dégénérescence et de méchanceté. De cette façon, on croit qu'ils pourront déceler le mal chez les autres en attendant que le roman historique leur donne des ennemis d'ethnies clairement identifiables que le Canadien est en mesure de combattre.

Si *Les fiancés de 1812* introduit la dimension héroïque dans la littérature québécoise, c'est *L'Île de sable* qui fait le premier une belle part à l'exotisme et à l'imaginaire de la survie. Dès lors et jusqu'à la fin du siècle – mais plus particulièrement au cours des années 1870 et 1880 – les récits d'aventures historiques s'engagent dans l'effort collectif des Canadiens français pour se valoriser. Ces derniers y sont définis pour la première fois en tant que peuple, un peuple fort, physiquement et moralement sain, destiné à conserver l'héritage d'une France dont la gloire et la probité se sont effondrées avec la Révolution. Le retour à la Nouvelle-France favorise deux réalisations substantielles : prendre possession du territoire, en d'autres mots l'explorer, en vaincre les dangers et en purger les éléments hostiles – Amérindiens et Américains – mais surtout confronter son pire démon : comment les Anglais ont-ils pu abattre les fils des chevaliers français ? Entre les scènes de batailles où s'enchaînent les sacrifices héroïques, les auteurs mettent à contribution un vaste discours justificatif visant à persuader les lecteurs qu'au bout du compte, la Conquête s'accomplit à notre avantage. La France abandonna sa colonie, que Dieu livra aux Britanniques pour la protéger de la Révolution régicide, alors les valeureux Canadiens relevèrent fièrement la tête devant leurs maîtres incompetents et décidèrent de porter le flambeau de l'ancienne mère-patrie.

Le messianisme s'accorde aux impératifs du récit d'aventures en utilisant la guerre contre des Anglais et des Amérindiens comme un instrument de l'affirmation nationaliste. Encore fallait-il tuer ses ennemis sans culpabilité chrétienne, aussi emprunte-t-on à Fenimore Cooper l'implacable cruauté des autochtones et à Alexandre Dumas un sens du panache qui

transforme chaque bataille en un spectacle d'une violence ludique, voire splendide. Pour un temps, le roman historique s'attelle à la tâche de divertir et d'éduquer les Québécois tout en les rassurant sur leur bravoure et en leur offrant une voie de dévouement face à l'écrasante majorité anglophone. L'histoire de la Nouvelle-France ou des rébellions, quoique exaltante, ne se résume qu'à une fuite en arrière. Le roman d'aventures évolue pour tenir compte des réalités du public urbain dans sa peur de la déchéance, de la maladie, de l'exploitation et ses préoccupations par rapport à la violence envers les personnes vulnérables. C'est en réponse ces attentes que le récit d'aventures sociales prend le relais.

Dans le sillon des romans français d'Eugène Sue, Frédéric Soulié et Ponson du Terrail, mais aussi sous la pulsion du courant réaliste, l'aventure sociale fait éclater la réalité du Québec comme jamais auparavant. Tous les espaces : la campagne, la ville, les contrées étrangères, la mer et la montagne s'y succèdent comme tous les types humains s'y retrouvent, du chômeur à l'aristocrate en passant par la pauvre malade et l'habitant meurtrier. Le laid y côtoie le magnifique dans une vision du monde où les repères sont abolis, alors que la beauté et la richesse trahissent le mal et que la souffrance et la laideur deviennent la marque du martyr. Entre les deux, l'ordinaire caractérise la masse. Ni trop heureux, ni trop malheureux, les personnages ne se consolent plus dans le rêve d'une gloire passée mais dans l'acceptation de leur existence. Le roman d'aventures sociales consacre l'idéologie de la récompense, que celle-ci découle de l'effort personnel ou de la rétribution divine. La rhétorique des interventions autoriales manifeste des efforts pour comprendre les problématiques modernes à défaut de les solutionner. Ainsi, ce qui peut se résoudre par l'action des personnages l'est généralement. On démasque les menteurs et on amène les voleurs devant la justice. La loi contribue dans une faible mesure à appuyer les actes individuels, et les questions plus délicates en matière d'abus moraux et sexuels requièrent une réponse plus satisfaisante que celle que la société peut apporter, et qui recourt la loi du Talion. Le fait que seul Dieu puisse rendre la justice vient à la fois clore le récit d'aventures dans le respect de ses codes et alimenter la pensée ultramontaine qui exerce une influence majeure dans la sphère intellectuelle à la fin du siècle.

Je conclurais cette rétrospective par une analogie caricaturale entre la progression du Canadien français dans l'aventure et le cheminement de l'enfant abandonné : les suites

immédiates du traumatisme le laissent terrifié dans le noir, appréhendant le croque-mitaine, puis s'éveillent dans sa phase adolescente l'instinct de violence et le besoin de s'identifier à un groupe tout en confrontant ses parents indignes en quête de réponses. Enfin, la maturité amène l'acceptation vis-à-vis des multiples aléas de la vie, ainsi que l'aptitude à juger ce qui peut être combattu et ce qui doit se tolérer. Que les thématiques de la survie et de la compensation investissent les intrigues s'explique en partie par le jeune âge des auteurs, surtout quand on considère que Pamphile Le May, le romancier qui a le plus prôné la résignation et la soumission à Dieu, est également le plus âgé. D'un titre à l'autre se sont donc forgés les mécanismes de l'idéologie du réconfort dont les composantes seront définies.

Observons d'abord que dans l'action de réconforter se trouve celle de conforter, c'est-à-dire que le discours romanesque corrobore les inquiétudes de la population canadienne-française, discernables dans le discours journalistique et les travaux historiques, au regard du crime en prolifération et des exactions perpétrées par le régime britannique. C'est pourquoi la scélératesse prend corps dans des figures traditionnellement honnies des Canadiens : l'officier anglais, l'Iroquois, l'homme d'affaires profiteur, le tyranneau de paroisse et le Méditerranéen brandissant des couteaux. Toutefois, ces prototypes convoquent deux anxiétés majeures que constituent l'abus de pouvoir et le manque de maîtrise de soi. Celles-ci ont évolué en concomitance avec la culture occidentale au XIX^e siècle dans son souci pour le partage des pouvoirs entre les groupes sociaux et la répression des pulsions. Phénomène particulier au Québec, cependant, l'image des Canadiens de la Nouvelle-France dans les romans historiques contredit les représentations de leurs mentalités telles qu'elles ont été élaborées par les témoins de l'époque et les historiens. Ni paillard, ni rebelle, encore moins immodeste ou luxurieux, le colon incarne en tout point l'idéal moral du lecteur au XIX^e siècle : la femme guide son compagnon d'aventures avec force et humilité, tandis que l'homme acquiert une virilité définie par l'orgueil, la droiture et le sang-froid.

L'idéologie du réconfort cautionne les valeurs contemporaines quand il s'agit aussi de promouvoir la loyauté au chef, au père de famille ou au roi, qu'importe s'il en est digne. À cet égard, l'insurrection des patriotes est majoritairement perçue comme une réaction de défense contre des attaques de conspirateurs et non comme une révolte envers l'autorité, bien qu'elle soit méprisable. Le refus d'assumer le désir de subversion protège les usages

défendus par la société bourgeoise, à savoir le maintien de l'ordre, la courtoisie due à toutes les classes, de même que la protection des femmes, des aînés et des enfants. Ainsi, le roman est appelé à s'adapter aux idées les plus largement répandues, et non plus seulement au discours des élites. Par exemple, la doctrine de la tempérance a dans un premier temps rejoint les convictions libérales selon lesquelles le travail et la sobriété des mœurs assurent la prospérité, tandis que la pauvreté dérive d'un mode de vie dissolu. Or, cette croyance se trouve battue en brèche par la croissance du lectorat issu des milieux populaires vers la fin du siècle. Le roman discours va donc admettre l'existence de phénomènes jusqu'alors occultés par l'idéologie de la conservation, comme la misère rurale, le suicide et la violence conjugale. Pour satisfaire aux principes de l'aventure, ces thèmes sordides s'amalgament à des intrigues enlevantes où dominent les motifs du complot et de la revanche. L'injustice commise par un scélérat à l'endroit d'une victime vulnérable devient le principal générateur de la tension dramatique dans les œuvres des trois dernières décennies. Ceci dit, le spectacle de la souffrance humaine, bien que partiellement destiné à émouvoir le lectorat par un traitement mélodramatique, se veut aussi, si on en croit les auteurs, le miroir fidèle d'une réalité vécue par beaucoup de leurs contemporains.

L'idéologie du réconfort prétend toucher directement au cœur de l'expérience des Canadiens français et apporter des réponses à leurs inquiétudes sans pour autant quitter totalement le cadre défini du discours de la conservation. On constate que les romanciers respectent la suprématie de l'église catholique et la défense inconditionnelle du projet national, mais qu'ils doivent de plus en plus tenir compte d'une portion du public contestant le modèle de la société agraire, pauvre mais heureuse dans sa foi. L'idéologie du réconfort avance donc des solutions aux problèmes sociaux qui ménageraient toutes les attentes, d'où l'inadéquation récurrente entre les discours contenus dans les interventions auctoriales, résolument rangés du côté de l'institution, et la trame narrative qui obéit aux procédés du roman d'aventures. À titre d'exemple, le besoin d'argent, ne pouvant être comblé par le travail, le crime, ou l'émigration, appelle à la rescousse la pensée magique sous la forme du trésor ou de l'héritage venant récompenser un comportement adéquat, qu'il s'agisse de l'effort physique (*L'influence d'un livre, Le cadet de La Vérendrye*), de la fidélité au père (*Une de perdue, deux de trouvées*) ou de l'héroïsme (*Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier). Dans le même esprit, les discours tenteront d'infléchir l'attitude rigide des parents

afin que les jeunes gens puissent se marier par amour, en autant que les frontières de classes et de races ne soient jamais franchies.

Sur le plan de la sécurité publique, l'imaginaire du roman d'aventures fait état d'une violence permanente à travers le siècle. Ce sont d'abord les bandits et les meurtriers qui font régner la terreur, après quoi survient la répression sanglante des patriotes par les Britanniques, puis le roman social annonce le retour des voleurs et tueurs qui sévissent pendant plusieurs années en toute impunité. Même le roman historique accorde une place aux crimes d'empoisonnements et de détournements d'héritages. La question de la lutte à la criminalité complexifie de façon notable les mécanismes du réconfort en ceci que, dans ce domaine plus que tout autre, les antécédents de plusieurs auteurs les rendent difficilement aptes à satisfaire l'horizon d'attente qu'on entrevoit dans certains corpus étrangers, notamment en ce qui concerne la littérature policière. Quand la société demande la répression du crime, on peut s'attendre à ce que la fiction réponde par l'exemple de la loi triomphante. C'est partiellement dans cet objectif que se développe le roman policier en Europe et aux États-Unis. Mais au Québec, nos auteurs les plus influents sont des avocats et des hommes de droit formés à la rhétorique dans les collèges classiques, autrement dit, des hommes qui se perçoivent entièrement engagés dans la défense des citoyens contre les iniquités, en l'occurrence du système judiciaire.

Il en résulte que la notion de sécurité publique ne se concrétise qu'à moitié puisque si les innocents accusés de crime sont sauvés par des défenseurs perspicaces ; les coupables, pour leur part, échappent majoritairement à la punition légale. Attribuer la peine de mort aux vilains serait revenu en quelque sorte à donner raison à l'autorité civile, présentée comme oppressive ou incompetante. Voilà qui expliquerait pourquoi la majorité des romanciers n'y ont pas recouru, si tant est qu'ils aient eu seulement conscience de l'impasse morale dans laquelle ils se situaient. Mais considérons une autre piste : il est plausible que l'idéologie du réconfort ne vise pas tant la sanction légale, qui attirerait la pitié de la société sur le criminel, que le simple retrait du danger qu'il représente. Pamphile Le May se plaint de la sympathie que ses concitoyens accordent aux accusés et il réclame la sévérité de la loi, mais il n'en reste pas moins qu'il ne la laissera jamais châtier ses scélérats et les confiera à un bourreau plus implacable.

L'intervention de la Providence dans la réparation des injustices et la destruction du mal constitue la plus habile manifestation de la pensée du réconfort. Le recours à Dieu permet de résoudre le conflit d'intérêts des auteurs en leur retirant toute possibilité de se faire complices de la Couronne, et justifie de surcroît toute la violence à laquelle s'adonne le héros dans la défense de ses prérogatives. Dieu tue de façon plus brutale et plus mesquine qu'aucune pendaison ne pourrait le faire, à la grande satisfaction des lecteurs qui sont pris à témoins de la véritable justice fondée sur le principe de rétribution équitable. Roi et père, Dieu se substitue à tous les protecteurs que les Canadiens français ont cherchés vainement depuis la Conquête ; il allège la souffrance et favorise l'attente de jours meilleurs.

Par contre, le catholicisme comme source de réconfort laisse entrevoir ses limites lorsqu'il est question de la liberté des Canadiens français, ces derniers ne pouvant mériter la protection de Dieu que s'ils se soumettent de manière absolue à sa volonté. Ils devront en outre refuser de se reconnaître comme maîtres de leur destinée et s'effacer par modestie devant le succès de leurs actions, une obligation d'autant plus contraignante que, par ailleurs, il n'existe aucune voie de pardon pour le péché d'orgueil ou la faute sexuelle. Conséquemment, il appert que la pensée du réconfort représente un frein aux constituantes de l'aventure : le goût de l'évasion, la vanité du découvreur, le désir de conquête – territoriale ou sexuelle. Notre roman n'aura donc pas échappé à l'idéologie du repli, ce qui m'incite à dresser un parallèle avec l'actualité récente en considérant que le discours social sur la lutte contre le terrorisme appuie la croyance selon laquelle la sécurité s'est toujours achetée au prix de la liberté et que nous n'en sommes pas avares quand vient le temps de la concéder.

On en vient alors à se demander comment nos auteurs sont parvenus à produire des récits d'aventures conformes à une idéologie aussi manifestement engagée envers tout ce que l'aventure rejette, par exemple, la famille, le statu quo, l'immobilisme et la résignation. Plus important, comment faire triompher l'énergie brute de l'individu au regard d'une pensée tournée vers la solidarité, la communauté d'idées et le poncif de « tous pour Dieu et la patrie » ? Il est certain que notre roman d'aventures n'aurait pu exister sans la littérature populaire européenne. C'est elle qui lui a donné la structure de l'intrigue, le manichéisme, le jeu des contrastes géographiques et sociaux et l'investissement émotif du narrateur. C'est elle encore qui l'alimente quotidiennement dans les périodiques et qui, souvent, l'écrase de sa

popularité. S'il se trouve certains critiques pour dénigrer la propension de nos auteurs à imiter les feuilletonistes d'outre-Atlantique, plusieurs autres voudront encourager le public à lire un récit qui « se passe chez nous », peu importe le degré de violence qu'il renferme, plutôt que de se laisser assimiler par la concurrence étrangère. À cet égard, le roman d'aventures aurait pu être jugé comme un moindre mal ; moins édifiant que le roman de mœurs mais sûrement moins indécent que le courant réaliste en France.

Le traitement donné à la violence présente des stratégies fort habiles pour adapter les procédés de la fiction européenne à notre imaginaire, notamment le recours à la médiation des journaux. En reproduisant le ton et les formules de l'actualité journalistique – intertextualité du fait divers, mention des sources et des témoins, création d'effets de proximité – plusieurs auteurs ont conféré à leurs intrigues une apparence de réalisme. Certes, ce réalisme était biaisé par le caractère sensationnel de la presse, mais il n'en était pas moins la meilleure stratégie de légitimité à adopter dans un récit populaire, quand on s'en tient à l'adage selon lequel « les journaux ne mentent pas. » C'est d'ailleurs ce que la critique reprochera aux romans, c'est-à-dire de s'être trop abreuvés à la coupe du crime au détriment d'une image plus positive des mœurs canadiennes-françaises.

D'autre part, le traitement de la violence vise à légitimer le roman d'aventures par l'élaboration d'un discours sur l'héroïsme patriotique de nos ancêtres. La mise en fiction de la guerre de Conquête et des rébellions comme d'un sacrifice collectif au nom de la postérité témoigne d'une stratégie destinée en partie à contrer toute contestation de la violence. Comment nier en effet le caractère batailleur des Canadiens français sans par le fait même remettre en question leur participation à la lutte contre les Amérindiens, à la Guerre de Sept ans ainsi qu'aux conflits de l'Empire au XIX^e siècle ? Le Canadien n'est pas un lâche. Dans ce postulat indéniable se trouve le point de convergence de tous les courants de pensée et l'épine dorsale du nationalisme. Avoir le courage de se battre, venger une offense, protéger quelqu'un, subir un tort ou mourir représente les plus importantes valeurs de l'aventure, non seulement ici mais partout ailleurs.

Cette symbiose des valeurs dans les romans d'aventures incite à mettre en doute la notion de spécificité québécoise, dans l'optique où la société qui a été évoquée dans la fiction a évolué au même rythme que celles d'Europe et d'Amérique du Nord. La société canadienne-

française a témoigné de préoccupations pour les dangers de l'industrialisation, pour la condition des femmes, pour la croissance urbaine, le crime et la pauvreté. Elle a exprimé sa peur par rapport à l'instabilité des nouveaux échanges économiques et les mouvements de populations. Elle a prêché la tradition, la famille et la pureté sexuelle. Les personnages, notamment, sont déterminés non seulement par leur rôle dans la fabula propre au genre, mais aussi par l'évolution des sociétés occidentales en matière de contrôle du corps et de relations familiales.

Les seules disparités de notre imaginaire résident avant tout dans les efforts des romanciers pour adapter la forme et les thématiques de la littérature étrangère à notre contexte, pour leur donner de « la couleur locale ». Ceci constitue un exploit en soi, qui nécessitait des connaissances historiques, topographiques et ethnographiques chez des écrivains qui en étaient souvent à leur première expérience de publication. Sur ce point, notre roman d'aventures fait preuve d'une remarquable érudition. Cependant, le travail d'adaptation implique également un certain nombre de choix thématiques effectués en fonction des attentes que les auteurs ont perçues, ou cru percevoir, chez le lectorat, si on se base sur leurs discours. Ainsi, certains types de personnages et certaines sphères de la société ont été privilégiées. Les orphelins disparus à la naissance et les aristocrates y abondent. Ce sont là les signes d'une préoccupation pour la dissolution de la famille et d'un attachement aux valeurs féodales, telles que l'honneur et le sacrifice guerrier, que le discours présente comme en voie de disparition. D'autre part, notre imaginaire montre la crainte de la solitude et des grands espaces auxquels on préfère les communautés diversifiées, même lorsqu'il est question de petits groupes isolés sur la côte du Labrador ou sur les bords du Mississippi. Contrairement aux romans étrangers qui glorifient les vastes espaces comme le lieu par excellence de l'héroïsme, notre fiction valorise la communion des individus en société.

L'autre distinction par rapport à ce qui s'est réalisé en France et en Angleterre se situe dans le fait que nous avons produit un roman colonial et non colonialiste. Colonial parce qu'une multiplicité d'espaces et d'expériences s'y déploie. Nos villes ne sont pas assez vastes pour constituer un seul décor comme le font les métropoles européennes dans les récits comme *Les mystères de Paris*, aussi va-t-on plutôt retrouver dans une même intrigue la ville, la campagne, le fleuve, la mer, les Amérindiens, les marginaux et les agriculteurs, tous ces

éléments formant le microcosme de la société, comme pourrait le faire un roman issu d'une nation occupant un grand territoire à faible densité de population. *Le dernier des Mohicans*, entre autres, fait état d'une semblable mixité des expériences en faisant se côtoyer militaires anglais, demoiselles anglaises, fermiers américains, métisses et Amérindiens.

Colonial aussi parce que notre fiction a assimilé l'héritage des femmes comme bâtisseuses de la société et leur attribue un sens du leadership, une endurance physique et un immense potentiel à préserver le patrimoine du déracinement, des qualités qu'on associe traditionnellement aux pionnières et femmes de frontières dans la culture nord-américaine. En raison de leur éducation, du manque d'expérience ou par égard pour le lectorat féminin, les romanciers n'ont jamais mis en scène des milieux strictement masculins comme on en trouve ailleurs.

Dans son rapport au monde, le roman d'aventures ne rejoint pas non plus le goût de conquête du roman impérialiste de France et d'Angleterre. Peu lui importent les richesses des autres continents, sa pensée se concentre autour de la survie. Les Canadiens s'efforcent d'échapper aux tribus autochtones plutôt que de les chasser ou de les tuer comme les voisins du Sud et, contrairement aux Écossais, nous ne rejoignons jamais l'Angleterre dans sa quête impérialiste. L'idéologie du réconfort ne vise pas la réconciliation, bien au contraire, elle multiplie les antagonismes afin de maintenir les Canadien français dans une position de supériorité ethnique. Peut-on en conclure que notre roman fait preuve de racisme ? Sûrement pas davantage que la plupart des littératures d'aventures qui construisent leur dynamique sur une opposition des nationalités et des races, toujours à l'avantage du lectorat patriote.

D'autre part, plusieurs figures d'Amérindiens, de Noirs et d'indigènes, bien qu'infantilisées comme le veut la perception de l'époque, jouent un rôle substantiel dans les intrigues en sauvant des vies et en dénouant des situations complexes. Hormis les commentaires de Joseph Marmette sur la duplicité des Iroquois, on compte peu de discours explicitement dénigrants à leur égard. Aussi, aurais-je tendance à juger l'obsession des romanciers par rapport à l'exclusion des autres ethnies comme une manifestation d'ethnocentrisme et non de haine raciale, dans la mesure où l'enjeu de cette exclusion repose sur la préservation de la culture canadienne-française et répond à un réflexe issu de la peur de la dépossession plutôt que de refléter une arrogance impérialiste.

Ni misogyne, ni raciste, le roman trahit cependant un caractère réactionnaire dans sa nostalgie permanente de l'Ancien Régime. Il a montré peu d'intérêt pour les nouvelles technologies, le progrès des sciences et la lutte des travailleurs. Son imaginaire reste profondément attaché à la terre et au maintien des hiérarchies sociales. En France, cette idéologie aristo-militaire s'entrevoit surtout dans la fiction de cape et d'épée popularisée par Alexandre Dumas et Paul Féval. En Angleterre, elle a favorisé la reviviscence de la légende arthurienne dans la littérature et un certain art de vivre¹. Il flotte sur nos romans un parfum de nostalgie concocté à partir de deux influences : celle du roman français porté sur la fidélité à un idéal monarchique – lequel s'est adapté à notre contexte colonial quand on a remplacé les rois par l'élite seigneuriale de la Nouvelle-France – et celle du roman arthurien d'Angleterre mettant en valeur l'esprit chevaleresque. Cet idéal se prête à toutes les catégories de l'aventure afin de dépeindre un monde à l'évolution ralentie, mais également de ménager un espace de rêve où les hommes restent des gentilshommes les uns envers les autres tandis que toute jeune fille se rend au bal dans une robe somptueuse, est capturée par un monstre et sauvée par un prince. C'est ainsi que les actes de violence et les éléments d'exotisme n'auront pas servi qu'à stimuler une quête d'évasion, mais ils auront aussi contribué à promouvoir un comportement social policé et généreux.

Il faut à présent signaler les limites de la recherche au regard des objectifs établis à l'origine. Il s'est avéré impossible de déterminer jusqu'à quel point le lectorat a eu conscience du réconfort qui lui était offert pour mieux saisir l'ampleur de son efficacité. Où se trouve la frontière entre la volonté de se voir montrer la réalité et celle de la fuir ? Confrontés à des images terrifiantes et des crimes odieux, puis plongés dans la béatitude de la consolation divine ou témoins d'une vengeance impitoyable, les lecteurs ont trouvé dans l'aventure ce qu'ils voulaient bien y trouver : un défolement, le partage de leurs craintes avec d'autres âmes ou de délicieux frissons dans la tranquillité de leur intérieur.

¹ Mark Girouard, *The Return to Camelot : Chivalry and the English Gentleman*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1981.

Il aura aussi été tout aussi ardu de retracer l'évolution de l'idéologie du réconfort dans le temps en raison de la dispersion du corpus à travers le siècle, quand il aurait été plus probant d'évaluer trente-deux romans publiés en une année. Il serait envisageable de cerner davantage la question par l'étude de tous les feuilletons, toutes origines confondues, publiés dans les journaux du Québec au cours d'une période donnée pour en faire ressortir les lieux de rencontre et de contradiction existant dans les littératures des pays atlantiques. Si la paralittérature se construit mondialement par des transferts esthétiques et culturels issus d'une histoire commune – marquée par la moralité judéo-chrétienne et l'ambition de conquête – elle reste sensible aux caractères régionaux, aux variations dans l'expression des peurs et de tabous en fonction des identités démographiques et religieuses. Pourquoi, par exemple, les courants gothiques et fantastiques ignorent-ils les vampires alors qu'ils prolifèrent dans les fictions d'Europe et des États-Unis ? Rappelons également le peu de cas qu'on a fait du lectorat juvénile, alors qu'ailleurs, les héros-enfants comme ceux de *L'île au trésor* (1883) et des *Aventures d'Huckleberry Finn* (1884) se sont rapprochés des jeunes lecteurs.

Toutes ces questions pourraient être abordées dans le cadre d'une analyse comparative avec d'autres corpus d'aventures produits dans des conditions similaires, que ce soit dans les Amériques ou dans les dépendances britanniques, en Irlande et en Australie. Il y aura là l'occasion de tester l'idéologie du réconfort dans un autre contexte colonial, à condition, toutefois, d'affiner la recherche. Entre autres considérations, il serait de mise d'opérer une distinction entre les notions d'anxiété immédiate et d'anxiété sur le long terme. On pourrait alors mieux cerner la nature du réconfort conçu pour apaiser les préoccupations liées à la survie matérielle (manger, être en santé et en sécurité) et celles qui sont liées à l'identité culturelle (parler sa langue et préserver ses usages). La question linguistique est également cruciale. Au Québec, la publication en français garantit que l'idéologie du réconfort s'adresse spécifiquement au public canadien-français, mais la situation diffère en Irlande, par exemple, où le contexte linguistique favorise la production d'une fiction écrite localement mais publiée à Londres pour un public britannique.

Comme dans toute conclusion de roman, le temps est venu de demander : « qu'est-ce qui arrive à la fin ? » Le début du XX^e siècle voit la victoire du roman historique et du terroir sur les récits pantelants hérités d'Eugène Sue et d'Alexandre Dumas, jusque dans les années

1920, quand l'aventure s'intégrera dans la paralittérature en tant que pur divertissement pour un public d'amateurs. S'il faut faire le *post mortem* d'un corpus, avançons quelques hypothèses pour expliquer l'exclusion du roman d'aventures dans la constitution du canon québécois. On ne parle pas ici de *L'influence d'un livre*, des *Fiancés de 1812* ou de *Une de perdue, deux de trouvées* ; ces œuvres n'ont jamais vraiment été oubliées en raison de leurs qualités novatrices. Elles ont eu le mérite d'initier le genre romanesque et de marquer des générations de lecteurs avec leurs trésors d'imagination².

Par contre, *L'enfant perdue*, *Les mystères de Montréal* d'Auguste Fortier et *Le château de Beaumanoir* sont quelques-uns des romans négligés par les ouvrages d'histoire littéraire et les collections vouées à la réédition. Cet oubli peut être en partie attribué à leur valeur esthétique moyenne et en partie à la perte de leur lectorat. Le roman-feuilleton s'offre à tous les lecteurs des journaux, sans distinction de classe, de sexe ou d'âge. Avec la disparition de ce mode de publication au XX^e siècle, le roman d'aventures devient moins facile d'accès et ceux qui le lisaient passivement, comme une simple portion du journal, cessent sûrement pour la plupart de le faire. Le public du récit d'aventures se réduit conséquemment à un lectorat spécialisé qui prend l'initiative de se procurer des fascicules ou des volumes. Le temps fait ensuite son œuvre : les feuilletons détériorés et mal reproduits sur microfilms, sur lesquels peu de chercheurs s'obstinent à s'arracher les yeux, de même que les rares exemplaires en conservation dans les bibliothèques publiques n'intéressent plus personne.

C'est surtout l'histoire littéraire qui a procédé à l'exclusion du roman d'aventures du canon à cause, peut-être, de la nature même du genre qui était une transposition de la littérature populaire d'Europe au contexte québécois. Ni assez originaux ou bien écrits pour se distinguer de leurs modèles étrangers, ni suffisamment engagés socialement, ils ont tout simplement été écartés au profit des romans de mœurs et de la terre, qu'on jugeait plus représentatifs du corpus du XIX^e siècle. Dans la mesure où on défendait la notion que la littérature québécoise ne s'était pas encore autonomisée, alors il était concevable de retenir les romans du terroir pour illustrer le fonctionnement des idéologies de la conservation. À la

² Un prêtre octogénaire de Joliette m'avoua l'an dernier tout le plaisir qu'il avait eu durant son enfance à lire *Une perdue, deux de trouvées*.

décharge des historiens, il faut rappeler que l'institution favorisait la production de ces romans selon le principe qu'ils étaient les meilleurs fruits d'une imagination typiquement canadienne-française. Toutefois, l'approche initiale de l'historiographie a eu comme effet pervers de laisser entendre que toute la littérature du XIX^e siècle était entièrement soumise aux forces de l'orthodoxie et qu'elle reflétait l'idéologie dominante dans la société. Dans les années 1970, cette conception d'une littérature figée, pour ne pas dire « arriérée », a permis à des chercheurs de soutenir la thèse selon laquelle la littérature des années 1960 avait acquis sa pleine autonomie au moment même où la société québécoise sortait de « la grande noirceur ».

La recherche actuelle est tributaire de cette attitude à l'égard du fait littéraire au XIX^e siècle. Aussi n'ai-je pu résister à l'impulsion d'aborder le roman d'aventures par le biais des idéologies de la survivance. Cependant, il importe, dans l'avenir, de relire le corpus à la lumière des forces du progrès, en repoussant à la périphérie les questions de religion et de nationalisme. Ceci permettrait de suivre le cheminement des Québécois dans l'obtention de leurs droits ; en d'autres mots, leur marche vers la démocratie. Plus particulièrement, ce travail trouvera un prolongement dans l'analyse des contradictions de l'imaginaire québécois au XIX^e siècle, imaginaire trop longtemps réduit à celui d'un petit peuple pacifique et peu entreprenant, constamment à la remorque du reste du monde. Pourtant, la recherche historique a dévoilé la violence, le nomadisme et la soif de changement du Canadien français. À l'histoire littéraire de le suivre dans ses aventures.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres littéraires

a) Romans d'aventures et écrits québécois

Andrès, Bernard (éd.). *Les mémoires de Pierre de Sales Laterrière. Suivi de correspondances*, Montréal : Tryptique, 2005 [1873], 317 p.

Angers, François-Réal. *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices. Chroniques canadiennes de 1834*, Québec : J.-B. Fréchette, 1837, 73 p.

_____. *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices. Chroniques canadiennes de 1834*. Gilles Dorion (éd.). Coll. « NB poche », Québec : Nota Bene, 2003 [1837], 161p.

Aubert de Gaspé, Philippe-Ignace-François. *L'influence d'un livre*, Québec : William Cowan, 1837, 122 p.

_____. *Le chercheur de trésors ou l'influence d'un livre*, prés. par Léopold Leblanc avec ajouts en annexe des passages censurés. Coll. « Opuscule », Outremont (Qué.) : L'Étincelle, 1992 [1864], 160 p.

_____. *L'influence d'un livre*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996 [1837], p. 13-79.

Berthelot, Hector [sous le pseudonyme de Ladébauche]. *Les mystères de Montréal, Le vrai Canard*, 20 décembre 1879 - 31 juillet 1880 ; 13 novembre 1880 – 5 mars 1881.

_____. *Les mystères de Montréal*, Montréal : A. P. Pigeon, 1898 [1879-1881], 118 p.

Bibaud, Adèle. *Trois ans en Canada*, [Montréal] [s.é.], [1887], 44 p.

_____. *Les fiancés de St-Eustache*, [Montréal] [s.é.], 1910, 163 p.

Bibaud, Adèle [Sous le pseudonyme d'Eléda Gonneville]. *L'enfant perdue*, *La Presse*, 17 juillet – 23 octobre 1888.

Boucherville, Georges Boucher de. *Une de perdue, deux de trouvées*, *Album littéraire et musical de la Minerve*, janvier 1849 – juin 1851.

_____. *Une de perdue, deux de trouvées*, *La Revue canadienne*, janvier 1864 – juillet 1865.

- _____. *Une de perdue, deux de trouvées*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIXe siècle* t. 1, Montréal : Fides, 1996 [1849-1851;1864-1865], p. 357-837.
- Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier. *Charles Guérin. Roman de mœurs canadiennes*, Montréal : G.H. Cherrier, 1853, 359 p.
- Chevalier, Henri-Émile. *Les souterrains du Château de Maulnes*, *Le Moniteur canadien*, 21 juillet – 9 décembre 1853.
- _____. *La jolie fille du faubourg Québec*, *Le Moniteur canadien*, 2 février – 10 août 1854.
- _____. *L'Île de sable*, *La Ruche littéraire*, février – décembre 1854.
- _____. *Le pirate du Saint-Laurent* [nouvelle édition de *La jolie fille du faubourg Québec*], Montréal : John Lovell, 1859, 173 p.
- _____. *Le patriote* [nouvelle édition de *La jolie fille du faubourg Québec*], Eugène Achard (éd.), Montréal : La librairie générale canadienne, 1952, 139 p.
- Dick, Wenceslas Eugène. *Une horrible aventure*, *L'Événement*, 13 – 30 décembre 1875.
- _____. *Le roi des étudiants*, *L'Opinion publique*, 15 juin – 28 décembre 1876.
- _____. *L'enfant mystérieux*, *L'Album des familles*, 1^{er} février 1880 – 1^{er} juin 1881.
- _____. *L'enfant mystérieux*, Québec : J.A. Langlais, 1890, 2 vol.
- _____. *Un drame au Labrador*, *Le Monde illustré*, 6 mars – 17 juillet 1897.
- _____. *Un drame au Labrador*, Montréal : Leprohon, 1897, 123 p.
- Dorion, Wilfrid [sous le pseudonyme de Carle Fix]. *Pierre Hervart*, *L'Album de la Minerve*, 9 avril – 11 juin 1874.
- _____. *Vengeance fatale. Roman canadien. Nouvelle édition revue et corrigée de Pierre Hervart*, Montréal : Desaulniers, 1893 [1874], 184 p.
- Doutre, Joseph. *Les fiancés de 1812. Essai de littérature canadienne*, Montréal : Louis Perreault, 1844, 493 p.
- _____. *Les fiancés de 1812. Essai de littérature canadienne*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIXe siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996 [1844], p. 80-230.

- _____. « Le frère et la sœur », in *Contes et nouvelles du Canada français. 1778-1859*, t. 1, Ottawa : EUOQ, 1971 [1846], p. 168-192.
- Fortier, Auguste. *Les mystères de Montréal. Roman canadien*, Montréal : Desaulniers, 1893, 455 p.
- _____. *Les mystères de Montréal. Roman canadien*, Montréal : Nouvelle Société de publications françaises et Leprohon et Guilbault, 1894, 116 p.
- Gauvreau, Charles-Arthur. *Captive et bourreau*, tiré à part de *La Gazette des campagnes*, 1882, 61 p.
- Gérin-Lajoie, Antoine. *Jean Rivard le défricheur*, *Les Soirées canadiennes*, 1862, p. 65-319.
- _____. *Jean Rivard, économiste*, *Le Foyer canadien*, 1864, p. 15-371.
- Houde, Frédéric. *Le manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition*, *Le Nouveau Monde*, 20 octobre – 14 décembre 1880.
- _____. *Le manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition*, Montréal : Bileau, 1913, 250 p.
- Kirby, William. *The chien d'or (The Golden Dog). A Legend of Quebec*, New York et Montréal : Lovell et Adam Wesson, 1877, 678 p.
- _____. *Le chien d'or*. Trad. de l'anglais par Pamphile Le May, *L'Étendard*, 29 août 1884 – 16 février 1885.
- _____. *Le chien d'or*. Trad. de l'anglais par Pamphile Le May. 2 t. Coll. « Québec 10/10 », Montréal : Stanké, 1989, [1885].
- Lacombe, Patrice. *La terre paternelle*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996 [1846], p. 321-355.
- Langelier, Charles. *Éloge de l'agriculture. Prononcé devant l'Institut canadien à Québec, octobre 1891*, Québec : Belleau, 1891, 16 p.
- L'écuyer, Eugène [sous le pseudonyme de Piétro]. *La fille du brigand*, *Le Ménestrel*, 29 août – 19 septembre 1844.
- _____. *La fille du brigand*, in Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. 1, Montréal : Fides, 1996 [1844], p. 231-320.
- Legendre, Napoléon. *Sabre et scalpel*, *L'Album de la Minerve*, 1^{er} janvier 1872 – 23 janvier 1873.
- _____. *Sabre et scalpel*. Rémi Ferland (éd.). Coll. « Anciens », Ste-Foy : Les Éditions de la Huit, 1998 [1873], 237 p.

Page manquante

Proulx, Jean-Baptiste. *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet*, Mile-End, Institution des Sourds-Muets, 1887, 210 p.

_____. *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet*. Coll. « du Goéland », Montréal : Fides, 1978, 124 p.

Rousseau, Edmond. *Le château de Beaumanoir*, Lévis : Mercier et cie, 1886, 274 p.

Roy, Régis. *Le cadet de la Vérendrye ou le trésor des montagnes de roches*, *Le Monde illustré*, 7 novembre 1896 – 30 janvier 1897.

_____. *Le cadet de la Vérendrye ou le trésor des montagnes de roches*, Montréal : Leprohon, 1897, 73 p.

_____. *Le chevalier de Tonty ou Main de fer*, *Le Monde illustré*, 30 septembre – 2 décembre 1899.

_____. *La main de fer*, Montréal : Edouard Garand, 1931, 54 p.

Santier, Émile (éd.). *Le Grand et le Petit Albert. Œuvres complètes*, Paris : Trajectoire, 1999, 391 p.

b) Critiques des œuvres

[S.A.]. « Feuilleton canadien », *Le Monde illustré*, 2 septembre 1899.

[Anonyme] [s.t.]. [*Le pèlerin de Sainte-Anne*], *Le Journal de Québec*, 17 juillet 1877.

[Anonyme]. « Album littéraire et musical de la Minerve », *Les Mélanges religieux*, 12 juin 1849.

[Anonyme]. « À nos abonnés », *Mélanges religieux*, 17 novembre 1848.

[Anonyme]. « *Bataille d'âmes* », *La Patrie*, 3 novembre 1899.

[Anonyme]. « Bibliographie » [*Les fiancés de 1812*], *L'Aurore des Canadas*, 23 novembre 1844.

[Anonyme]. « Bibliographie. *Le pèlerin de Sainte-Anne*, par Pamphile Le May », *Le Nouveau Monde*, 30 juin 1877.

[Anonyme]. « Bibliographie » [*Les mystères de Montréal*], *L'Enseignement primaire*, 15 mars 1894.

- [Anonyme]. « Bulletin », *Mélanges Religieux*, 6 juin 1843.
- [Anonyme]. « Du feuilleton-roman – étude critique. *Le juif errant, Les mystères de Paris*, etc. Par M. Alfred Nettement », *Les Mélanges religieux*, 7 novembre 1845.
- [Anonyme]. « Études littéraires [*Une de perdue, deux de trouvées*], *Le Courrier du Canada*, 16 mars 1866.
- [Anonyme]. « Grand roman sensationnel. *Bataille d'âmes* par M. Pamphile Le May (spécialement écrit pour *La Patrie*) », *La Patrie*, 7 octobre 1899.
- [Anonyme]. « *Le pèlerin de Sainte-Anne* », *Le Journal de Québec*, 13 juillet, 1877.
- [Anonyme]. « Roman-feuilleton », *Mélanges religieux*, 11 octobre 1844.
- [Anonyme]. « Un roman canadien sous le titre de *L'enfant perdue* », *La Presse*, 16 juillet 1888.
- [Anonyme]. « Un terrible gens de lettres » [Henri-Émile Chevalier], *Le Courrier du Canada*, 21 mars 1859.
- [Anonyme]. « *Une de perdue, deux de trouvées* », *Le Canadien*, 17 avril 1874.
- Blagophobe [pseudonyme de Jules-Paul Tardivel]. « *Le pèlerin de Sainte-Anne* », *Le Canadien*, 11 juillet 1877.
- Boucher, Cyrille. « Notre feuilleton », *L'Ordre, Union catholique*, II, 132 (12 nov. 1860).
- C.R. « Bibliographie » [*L'enfant mystérieux*], *Le Canadien*, 24 mai 1890.
- Communiqué. « Lecture des romans », *L'Ordre, Union catholique*, 28 fév. 1860.
- Darveau, Louis-Michel. *Nos hommes de lettres*, Vol. 1, Montréal, A.A. Stevenson, 1873.
- Delta [pseudonyme de Benjamin Sulte]. « *Le pèlerin de Sainte-Anne* par M. Pamphile Le May », *L'Opinion publique*, 9 août 1877.
- Doutre, Gonzalve. « Essai sur les romans et les romanciers », *Le Pays*, 17 avril 1860.
- Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Édouard. *Choses et autres [Sabre et scalpel]*, Montréal : Duvernay et Dansereau, 1874.
- Ferland, Albert. « Les jeunes littérateurs canadiens », *La Feuille d'érable*, 25 juin 1896.
- Fontaine, Joseph-Octave. « Du mauvais goût dans la littérature » *Le Canadien*, 16, 18, 21 mars 1876.

Franc, Louis. « Mauvais livres et mauvais feuilletons », *La Revue canadienne*, vol. XXVI, 1891, p. 194-199.

J.B.P. « Quelques considérations sur la littérature canadienne », *La Gazette de Québec*, 10 février 1838.

_____. *Mélanges historiques et littéraires*, Montréal : Sénécal, 1877, 351 p.

LeBlanc de Marconnay, Hyacinthe, « De *L'influence d'un livre* », *Le Populaire*, 25 septembre 1837.

Le Constitutionnel. « *Les mystères de Paris* », *Mélanges Religieux*, VI, 21 (13 juin 1843)

Nestor [*Les mystères de Montréal*]. *L'Union nationale*, 20 janvier 1894.

Pierre-André [pseudonyme d'André-Romuald Cherrier]. « De *L'influence d'un livre* par P.A. de Gaspé, Jnr., *Le Populaire*, 11 octobre 1837.

Tardivel, Jules-Paul. « Le pèlerin de Sainte-Anne », *Le Journal de Québec*, 17 juillet 1877.

Thibault, Norbert. « Études littéraires », *Le Courrier du Canada*, 16 mars 1866.

c) Romans d'aventures étrangers

Conrad, Joseph. *Heart of Darkness & the Secret Sharer*. Intro. d'Albert J. Guerard. Coll. « Signet Classic », New York et Scarborough (Ont.) : New American Library, 1950 [1902], 160 p.

Cooper, James Fenimore. *Le dernier des Mohicans*, Paris : Flammarion, 1992 [1826], 556 p.

Dumas, Alexandre. *Les trois mousquetaires*. Préf. de Roger Nimier. Coll. « Folio », Paris : Gallimard, 1962 [1844].

_____. *Le comte de Monte Cristo*. Préf. de François Tallandier. 2 t. Coll. « Livre de poche », Paris : Librairie Générale Française, 1995 [1844-1845].

Féval, Paul. *Les habits noirs*. Préf. de Francis Lacassin. 2 t. Coll. « Bouquins ». Paris : Robert Laffont, 1987 [1863-1875].

Scott, Walter. *Ivanhoe*, Genève : Éditions de Fernier, 1967 [1820], 286 p.

Stevenson, Robert Louis. *L'île au trésor*. Marc Porée (éd.). Coll. « Folio classique », Paris : Gallimard, 2000 [1883], 313 p.

Sue, Eugène. *Les mystères de Paris*. Intro. d'Armand Lanoux. Préf. de Francis Lacassin, Coll. « Bouquins », Paris : Robert Laffont, 1989 [1842-1843], 1367 p.

Verne, Jules. *Voyage au centre de la terre*. Coll. « Le livre de poche », Paris : Hachette, 1966 [1864], 372 p.

_____. *Vingt mille lieues sous les mers*, préf. de Christian Chelebourg. Coll. « Le livre de poche », Paris : Librairie générale française, 2004 [1869], 606 p.

_____. *Le tour du monde en quatre-vingt jours*. Coll. « Lire et voir les classiques », Paris : Pocket 1990. [1873], 442 p.

Travaux de recherches

a) Monographies

Ambrière, Madeleine (dir. publ.). *Précis de littérature française du XIX^e siècle*, Paris : Les Presses universitaires de France, 1990, 637 p.

Anderson, Benedict. *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. 2^e éd., Coll. « Sciences humaines et sociales », Paris : La Découverte, 2002 [1983], 212 p.

Angenot, Marc. *Le roman populaire. Recherches en paralittérature*, Montréal : les Presses de l'Université du Québec, 1975, 145 p.

_____. *Les idéologies du ressentiment*. Coll. « Documents », Montréal : XYZ, 1996, 175 p.

Apostolides, Jean-Marie. *Héroïsme et victimisation : une histoire de la sensibilité*. Coll. « Essais », Paris : Exils, 2003, 385 p.

Ballard, Michel, Jean-Philippe Genet et Michel Rouché. *Le Moyen Âge en Occident*, Paris : Hachette, 1990, 320 p.

Bédarida, François. *La société anglaise du milieu du XIX^e siècle à nos jours*. Coll. « Points : Histoire », Paris : Seuil, 1990, 540 p.

Bélanger, Réal, Richard Jones et Marc Vallières. *Les grands débats parlementaires, 1792-1992*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1994, 487 p.

Bellerive, Georges. *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, Québec : Librairie Garneau, 1920, 137 p.

- Bellet, Roger (dir. publ.). *L'aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle*. Coll. « Littérature et idéologies », Lyon : Les Presses universitaires de Lyon, 1985, 220 p.
- Bellet, Roger et Philippe Régnier (dir. publ.). *Problèmes de l'écriture populaire au XIX^e siècle* (colloque *Mémoire historique et récit populaire dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Lyon, 30 jan. – 1^{er} fév. 1992). Coll. « Littératures en marge », Limoges : Les Presses de L'Université de Limoges, 1997, 284 p.
- Bender, Bert. *The Descent of Love. Darwin and the Theory of Sexual Selection in American Fiction 1871-1926*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1996, 440 p.
- Bernard, Jean-Paul. *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*, Trois-Rivières : Boréal Express, 1973, 149 p.
- _____. *Les Rébellions de 1837-1838. Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal : Boréal Express, 1983, 349 p.
- Bernier, Gerard et Daniel Salée. *The Shaping of Quebec Politics and Society. Colonialism, Power, and the Transition to Capitalism in the Nineteenth Century*, Washington : Crane Russak, 1992, 170 p.
- Bernier, Jacques. *maladies, médecine et société au Canada : aperçu historique*. Coll. « Brochure historique n^o 63 », Ottawa : La Société historique du Canada, 2003, 42 p.
- Berr, Gillian. *The Romance*, Londres : Methuen, 1970, 88 p.
- Berthelot, Francis. *Le corps du héros. Pour une sémiologie de l'incarnation romanesque*. Coll. « Le texte à l'œuvre », Paris : Nathan, 1997, 192 p.
- Billacois, François. *Le duel dans la société française des XVI^e-XVII^e siècles. Essai de psychosociologie historique*. Coll. « Civilisations et sociétés », Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1986, 539 p.
- Bisson, Laurence. *Le romantisme littéraire au Canada français*, Paris : E. Droz, 1932, 285 p.
- Bizier, Hélène-Andrée. *Crimes et châtements. La petite histoire du crime au Québec*, t. 2, Montréal : Libre expression, 1982, 251 p.
- Bleton, Paul. *Les anges de Machiavel*. Coll. « Études paralittéraires », Québec : Nuit blanche, 1994, 358 p.
- Bonville, Jean de. *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1988, 416 p.

- Bouchard, Jacques. *Les 36 cordes sensibles des Québécois*, Montréal : Les Éditions Héritage, 1978, 308 p.
- _____. *Les nouvelles cordes sensibles des Québécois*, Montréal : Les Intouchables, 2006, 260 p.
- Bradbury, Bettina. *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et suivi quotidien pendant la phase d'industrialisation*, trad. de l'anglais par Christiane Teasdale, Montréal : Boréal, 1995, 368 p.
- Brown, Craig (dir. publ.). *Histoire générale du Canada*. Coll. « Compact », Montréal : Boréal, 1990, 694 p.
- Brunel, Pierre (dir. publ.). *L'héroïsme*. Coll. « Prépas scientifiques », Paris : Vuibert, 2000, 127 p.
- Bumsted, J. M. *Les Écossais au Canada*. Coll. « Les groupes ethniques du Canada, n° 1 », Ottawa : Société historique du Canada, 1982, 20 p.
- Burke, Edmund. *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, 2^e éd., trad. de l'anglais par Baldine Saint-Giron. Coll. « Textes philosophiques », Paris : Vrin, 1998 [1759], 248 p.
- Campbell, Joseph. *The Hero with a Thousand Faces*, Princeton : Princeton University Press, 1949, 416 p.
- Carlyle, Thomas. *On Heroes, hero-worship, and the Heroic in History*, New York : J. Wiley, 1849.
- Casgrain, Henri-Raymond. *Œuvres complètes*, 3 t. Québec : C. Darveau, 1873.
- Cawelti, John. *Adventure, Mystery and Romance. Formula Stories as Art and Popular Culture*, Chicago : The University of Chicago Press, 1976, 336 p.
- Cazamian, Madeleine L., *Les doctrines d'action et l'aventure 1880-1914*, t. 3 de *Le roman et les idées en Angleterre. 1860-1914*. Coll. « Les Belles lettres », Paris : Société d'édition, 1955, 499 p.
- Cellard, André. *Histoire de la folie au Québec de 1600 à 1850 : « le désordre »*, Montréal : Boréal, 1991, 280 p.
- _____. *Punir, enfermer et réformer au Canada, de la Nouvelle-France à nos jours*. Coll. « Brochure historique, n° 60 », Ottawa : La Société historique du Canada, 2000, 29 p.

- Chevalier, Louis. *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, nouv. éd., Paris : Plon et Perrin, 2002 [1958], 566 p.
- Coates, Colin M. et Cecilia Morgan. *Heroines and History. Representations of Madeleine de Verchères and Laura Secord*, Toronto : University of Toronto Press, 2002, 368 p.
- Cohen Francis (dir. publ.). *Littérature et idéologies*, actes du colloque de Cluny, 2 – 4 avril 1970, Paris : Nouvelle critique, 1970, 320 p.
- Colin, Jean-Paul. *Le roman policier français archaïque. Un essai de lecture groupée*, Berne : Peter Lang, 1984, 294 p.
- Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir. publ.). *De la Révolution à la Grande Guerre*. T. 2 de *Histoire du corps*, Paris : Seuil, 2005, 442 p.
- Couégnas, Daniel. *Introduction à la paralittérature*. Coll. « Poétique », Paris, Seuil : 1992, 201 p.
- Dagneau, G.-Henri (dir. publ.). *De la Confédération à la charte de 1929*. T 4 de *La ville de Québec. Histoire municipale*. Coll. « Cahiers d'histoire n° 35 », Québec : La Société historique de Québec, 1983.
- Dandurand, Albert. *Le roman canadien-français*, Montréal : Albert Lévesque, 1937, 252 p.
- Danylewycz, Martha. *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*, Montréal : Boréal, 1988, 246 p.
- Delamotte, Eugenia. *Perils of the Night : a Feminist Study of Nineteenth-Century Gothic*, Oxford : OUP, 1990, 368 p.
- Delumeau, Jean. *La peur en occident (XVII^e - XVIII^e siècles) : une cité assiégée*, Paris : A. Fayard, 1978, 485 p.
- _____. *Rassurer et protéger : le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris : A. Fayard, 1989, 667 p.
- Desruisseaux, Pierre. *Dictionnaire des expressions québécoises*, 2^e éd., Montréal : Bibliothèque québécoise, 1990 [1980], 475 p.
- Dicaire, Daniel. « Police et société à Montréal au milieu du XIX^e siècle », mémoire de maîtrise, Montréal : Université du Québec à Montréal, 1999, 116 p.
- Dickinson, John A. et Brian Young. *Brève histoire socio-économique du Québec*, nouv. éd. mise à jour, trad. de l'anglais par Hélène Filion, Sillery : Septentrion, 1995, 383 p.

- Dionne, Narcisse-Eutrope. *Le parler populaire des Canadiens français*, Québec : Garneau, 1909, 671 p.
- Donhahue, Patricia. *Nursing, the finest art. An illustrated History*, St-Louis, Toronto et Princeton : The C.V. Mosby Company, 1985, 508 p.
- Dostaler, Yves. *Les infortunes du roman dans le Québec du XIXe siècle*. Coll. « Littérature », Montréal : Hurtubise HMH, 1977, 175 p.
- Duchet, Claude, (dir. publ.). *Sociocritique*. Coll. « Littérature française », Paris : Nathan, 1979, 223 p.
- Dumont, Fernand et Yves Martin (dir. publ.). *Imaginaire social et représentations collectives*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1982, 441 p.
- Dumont, Fernand, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir. publ.). *Idéologies au Canada français 1850-1900*. Coll. « Histoire et sociologie de la culture », Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1971, 327 p.
- Duperray, Max. *Le roman noir dit «gothique»*, Paris : Ellipse, 2000, 176 p.
- Bernard Dupriez, *Gradus, les procédés littéraires*. Coll. « Domaine français », Paris, Éditions 10/18, 1984, 540 p.
- Eco, Umberto. *L'œuvre ouverte*, Paris : Seuil, 1965, 176 p.
- _____. *Lector in Fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. de l'italien par Myriem Bouzahu, Paris : Grasset, 1985 [1979], 315 p.
- _____. *De Superman au surhomme*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris : Grasset, 1993, 245 p.
- Elias, Norbert. *La civilisation des mœurs*, trad. de l'anglais par Pierre Kamnitzer, Paris : Calmann-Lévy, 1973 [1969], 342 p.
- Évrard, Franck. *Faits divers et littérature*. Coll. « Université », Paris : Nathan, 1997, 127 p.
- Falardeau, Jean-Charles. *L'évolution du héros dans le roman québécois*, Montréal : Université de Montréal, département d'études françaises : Conférences J.A. de Sève, 1967-1969, 36 p.
- Falardeau, Jean-Claude. *Imaginaire social et littérature*. Coll. « Reconnaissances », Montréal : Hurtubise HMH, 1974, 152 p.

- Fauche, Xavier. *Roux et rousses. Un éclat très particulier*. Coll. « Découvertes », Paris : Gallimard, 1997, 96 p.
- Fay, Charles Eday. *Mary Celeste. The Odyssey of an Abandoned Ship*, Salem : Peabody Museum, 1942, 80 p.
- Fecteau, Jean-Marie. *Un nouvel ordre des choses : la pauvreté, le crime, l'État au Québec de la fin du XVIII^e siècle à 1840*, Montréal : VLB, 1989, 287 p.
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris : Gallimard, 1975, 318 p.
- Fraisse, Geneviève et Michelle Perrot (dir. publ.). *Le XIX^e siècle*. T. 4 de *Histoire des femmes en Occident*, sous la dir. de Georges Duby, Michelle Perrot, Paris : Plon, 1991, 627 p.
- Frégault, Guy. *François Bigot, administrateur français*. Coll. « Bibliothèque d'Histoire », Montréal : Guérin, 1994 [1948], 415 p.
- Frye, Northrop. *L'écriture profane. Essai sur la figure du romanesque*, trad. de l'anglais par Cornelius Crowley. Coll. « Bibliothèque critique », Paris : Circé, 1988, 200 p.
- Gagnon, Serge. *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1993, 300 p.
- Galarneau, Claude. *La France devant l'opinion canadienne. 1760-1815*. Coll. « Les Cahiers de l'Institut d'histoire ». Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1970, 401 p.
- Galarneau, Claude et Maurice Lemire (dir. publ.). *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 269 p.
- Gascar, Pierre. *Le cheveu. Essentiellement*, Paris : Nathan/Delpire, 1998, 124 p.
- Gauthier, Vivianne. « Imaginer les rébellions : 1837-1838 : dans le roman historique canadien-anglais et québécois francophone aux XIX^e et XX^e siècles », mémoire de maîtrise, Montréal : Université du Québec à Montréal, 2000, 163 p.
- Giralt, Emili (dir. publ.). *L'Europe et l'Amérique du Nord au XIX^e siècle*. Coll. « L'Histoire nouvelle, vol. 3 », Paris : Alpha, 1986, 271 p.
- Girouard, Mark. *The Return to Camelot : Chivalry and the English Gentleman*, New Haven (Conn.) : Yale University Press, 1981, 312 p.
- Goddu, Teresa. *Gothic America : Narrative, History and Nation*, New York et Chichester (R.-U.) : Columbia University Press, 1997, 226 p.

- Green, Martin. *Dreams of Adventure, Deeds of Empire*, New York : Basic Books, 1979, 429 p.
- _____. *Seven Types of Adventure Tales*, University Park (Penn.) : Pennsylvania State University Press, 1991, 244 p.
- _____. *The Adventurous Male. Chapters in the History of the White Male Man*, University Park (Penn.) : the Pennsylvania State University Press, 1993, 245 p.
- Greenwood, Franck Murray. *Legacies of Fear. Law and Politics in Québec in the Era of the French Revolution*, Toronto : The Osgoode Society et University of Toronto Press, 1993, 359 p.
- Greer, Allan. *The Patriots and the People. The Rebellions of 1837 in Rural Lower Canada*, Montreal : McGill-Queen's University Press, 1993, 385 p.
- Guérard, François. *Histoire de la santé au Québec*, Montréal : Boréal, 1996, 123 p.
- Halmeras, Henri d'. *Alexandre Dumas et Les trois mousquetaires*. Coll. « Les grands événements littéraires », Paris : Malfère, 1929, 133 p.
- Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski (dir. publ.). *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal : Fides, 1976, 723 p.
- Hamelin, Jean et Yves Roby. *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, Montréal : Fides, 1971, 436 p.
- Hamon, Philippe. *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluation dans l'œuvre littéraire*. Coll. « Écriture » Paris : Presses universitaires de France, 1984, 227 p.
- Harvey, Fernand. *Révolution industrielle et travailleurs. Une enquête sur les rapports entre le capital et le travail au Québec à la fin du XIX^e siècle*, Montréal : Boréal Express, 1978, 347 p.
- Haver, Gianni et Patrick J. Gyger (dir. publ.). *De beaux lendemains ? Histoire, société et politique dans la science-fiction*. Coll. « Media et histoire », Lausanne : Éditions des Antipodes, 2002, 213 p.
- Hayne, David M. « The Historical Novel and French Canada », thèse de doctorat, Ottawa : Université d'Ottawa, 1945, 188 p.
- Hayne, David M. et Marcel Tirol. *Bibliographie critique du roman canadien français 1837-1900*, Toronto : University of Toronto Press, 1968, 144 p.
- Hitsman, John Mackay. *The Incredible War of 1812. A Military History. Updated by Donald E. Graves*, 2^e éd., Toronto : Robin Brass Studio, 1999 [1965], 397 p.

- Hobsbawm, Eric J. *Les bandits*, trad. de l'anglais par J.P. Rospars, Paris : Maspero, 1972, 147 p.
- Houde, Laurent. *Frédéric Houde, journaliste et député 1847-1884*, Mont Saint-Grégoire : Laurent Houde, 2002, 30 p.
- Hurteau Mignon, Chantal. *L'émergence du magique dans la pensée. La pensée de secours*. Coll. « Psychologiques », Paris : L'Harmattan, 1999, 187 p.
- Iser, Wolfgang. *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, trad. de l'allemand par Évelyne Sznycer. Coll. « Philosophie et langage », Bruxelles : Pierre Mardaga, 1985, 405 p.
- Jankélévitch, Vladimir. *L'aventure, l'ennui, le sérieux*. Coll. « Présence et pensée », Paris : Aubier, 1963, 222 p.
- Jarbinet, Georges. *Les mystères de Paris d'Eugène Sue*. Coll. « Les grands événements littéraires », Paris : Société française d'éditions littéraires et techniques, 1932, 231 p.
- Jouve, Vincent. *L'effet-personnage dans le roman*, Paris : Les Presses universitaires de France, 1992, 271 p.
- Kafer, Peter. *Charles Brockden Brown's Revolution and the Birth of American Gothic*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 2004, 272 p.
- Kalifa, Dominique. *Crime et culture au XIX^e siècle*, Paris : Perrin, 2005, 331 p.
- Ketzeti, Stefán. « Fortune littéraire et fortune critique d'une œuvre controversée : Henri Émile Chevalier (1828-1879) », Montréal : Université de Montréal, département d'études françaises, 1992, 297 p.
- Lafortune, Monique. *Les romans québécois du XIX^e siècle: le roman historique et le roman d'aventures*. Coll. « Les essentiels », Laval : Mondia, 1995, 68 p.
- Lagrange, Huges. *La civilité à l'épreuve. Crime et sentiment d'insécurité*. Coll. « Sociologie d'aujourd'hui », Paris : Les Presses universitaires de France, 1995, 310 p.
- Lahaise, Robert et Noël Vallerand. *Le Québec sous le régime anglais*, 2^e éd., Montréal : Lanctot, 1999 [1980], 370 p.
- Lamarre, Jean. *Les Canadiens français et la guerre de Sécession. 1861-1865 : une autre dimension de leur migration aux États-Unis*, Montréal : VLB, 2006, 180 p.
- Lamonde, Yvan. *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1991, 293 p.

- _____. *Histoire sociale des idées au Québec. 1760-1896*, Montréal : Fides, 2000, 572 p.
- Laporte, Gilles et Luc Lefebvre. *Fondements historiques du Québec*, 2^e éd., Montréal et Toronto : Chenelière et McGraw-Hill, 2000 [1995], 342 p.
- Lareau, Edmond. *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal : John Lovell, 1874, 496 p.
- _____. *Histoire du droit canadien depuis les origines de la colonie jusqu'à nos jours*, 2 vol., Montréal : A. Périard, 1889.
- Lasnier, Louis. *Les noces chymiques de Philippe Aubert de Gaspé dans L'influence d'un livre*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2002, 328 p.
- Le collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal : Les Quinze, 1982, 521 p.
- Lefebvre, André. *La Montreal Gazette et le nationalisme canadien (1835-1842)*, Montréal : Guérin, 1970, 207 p.
- Lemire, Maurice. *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*. Coll. « Vie des lettres canadiennes », Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1970, 281 p.
- _____. *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec. 1764-1867. Essai*. Coll. « Essais littéraires », Montréal : L'Hexagone, 1993, 280 p.
- _____. *La littérature québécoise en projet au milieu du XIXe siècle*, Montréal : Fides, 1993, 276 p.
- Lemire, Maurice (dir. publ.). *1806-1838. Le projet national des Canadiens*. T. 2 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1992, 587 p.
- Lemire, Maurice et Denis Saint-Jacques (dir. publ.). *1840-1869 « Un peuple sans histoire ni littérature »*. T. 3 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1996, 671 p.
- _____. *1870-1894 « Je me souviens »*. T. 4 de *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1999, 669 p.
- Le Moine, Roger. *Joseph Marmette : sa vie, son œuvre*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1968, 250 p.
- Letourneux, Mathieu. « Poétique du roman d'aventures, entre civilisation et sauvagerie (1860-1920) », thèse de doctorat, Paris IV, 2001.

- Lévy, Maurice. *Le roman «gothique» anglais. 1764-1824*, 2^e édition, Paris : Albin Michel, 1995 [1968], 774 p.
- Linteau, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal : Boréal, 1992, 613 p.
- Lord, Michel. *En quête du roman gothique québécois (1837-1860). Tradition littéraire et imaginaire romanesque*. Coll. « Essais », Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, 1985, 155 p.
- Lortie, Jeanne d'Arc. *Les textes poétiques du Canada français 1606-1867*, t. 1, Montréal : Fides, 1987, 613 p.
- Lukacs, Georges. *Le roman historique*. 2^e éd., trad. de l'allemand par Robert Saille. Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris : Payot, 2000 [1965], 410 p.
- Lunde, Paul. *Crime organisé : un guide complet de l'industrie la plus rentable du monde*, trad. de l'anglais par Semie La Mascara, Montréal : Trécarré, 2003, 192 p.
- Martin, Denis. *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, Montréal : Hurtubise HMH, 1988, 176 p.
- Mathé, Roger. *L'aventure d'Hérodote à Malraux*. Coll. « Univers des lettres », Paris et Montréal : Bordas, 1972, 191 p.
- Mativat, Daniel. « Le personnage du diable dans le conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Étude socio-textuelle », mémoire de maîtrise, Montréal : Université du Québec à Montréal, 1979, 162 p.
- _____. *Le métier d'écrivain au Québec. 1840-1900. Pionniers, nègres ou épicier des lettres ?*, Montréal : Triptyque, 1996, 510 p.
- Meloy, J. Reid. *Les psychopathes : essai de psychopathologie dynamique*, Paris : Frison-Roche, 2000, 394 p.
- Miles, Robert. *The Gothic and Ideology*, New York : Modern Language Association of America, 2003, 310 p.
- Milza, Pierre et Serge Bernstein. *Histoire du XIX^e siècle*. Coll. « Initial », Paris : Hatier, 1994, 501 p.
- Miroux, Jean-Philippe et Claude-Alexandre Thomasset. *Le personnage de roman : genèse, continuité, rupture*, Paris : Nathan, 1997, 128 p.
- Mitterand, Henri. *Le discours du roman*, 2^e éd. Coll. « Écriture », Paris : Les Presses universitaires de France, 1986 [1980], 266 p.

- Monière, Denis. *Le développement des idéologies au Québec. Des origines à nos jours*, Montréal : Québec/Amérique, 1977, 381 p.
- Nerlich, Michael. *Ideology of Adventure. Studies in Modern Consciousness 1100-1750*, 2 vol. trad. de l'allemand par Ruth Crowley. Préf. de Wlad Godzich. Coll. « Theory and History of Literature, vol. 42 », Minneapolis : University of Minnesota Press, 1987.
- Neveu, Érik. *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985, 407 p.
- O'Leary, Dostaler. *Le roman canadien-français. Étude historique et critique*, Ottawa : Cercle du livre de France, 1954, 193 p.
- Olivier-Martin, Yves. *Histoire du roman populaire en France de 1840 à 1980*, Paris : A. Michel, 1980, 301 p.
- Perrot, Michelle (dir. publ.). *De la Révolution à la Grande Guerre. T. 4 de Histoire de la vie privée*, sous la dir. de Philippe Ariès et Georges Duby, Paris : Seuil, 1987, 636 p.
- Philips, Roderick. *Putting Asunder. A History of Divorce in Western Society*, Cambridge : Cambridge University Press, 1987, 672 p.
- Punter, David. *The Literature of Terror. A History of Gothic Fiction from 1765 to the Present Day*, Londres et New York : Longman, 1980, 449 p.
- Queffélec, Lise. *Le roman-feuilleton français au XIXe siècle*. Coll. « Que sais-je ? » Paris : Les Presses universitaires de France, 1989, 126 p.
- Radway, Janice. *Reading the Romance : Women, Patriarchy, and Popular Culture*, Chapel Hill (N.-C.) et London : The University of North Carolina Press, 1991, 276 p.
- Rieber, Robert W. (dir. publ.). *The Psychology of War and Peace. The Image of the Enemy*, New York : Plenum Press, 1991, 282 p.
- Robert, Lucie. *L'institution du littéraire au Québec*. Coll. « Vie des lettres québécoises », Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.
- Roche, Daniel. *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles. XVII-XIXe siècle*, Paris : Fayard, 1997, 329 p.
- Roy, Camille. *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, Québec : Action sociale, 1907, 81 p.
- Roy, Fernande. *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*, Montréal : Boréal Express, 1993, 127 p.

- Séguin, Normand. *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*. Coll. « Brochure historique n° 47 », Ottawa : La Société historique du Canada, 1989, 32 p.
- Simmel, Georg. *La philosophie de l'aventure : essais*, trad. de l'allemand par Alix Guillain. Coll. « Tête-à-tête », Paris : L'Arche, 2002, 120 p.
- Spenser, Norbert. *Le roman policier en Amérique française*, Québec : Alire, 2000, 418 p.
- Stevenson, Robert Louis. *Essais sur l'art de la fiction*, trad. de l'anglais par France-Marie Watkins et Michel Le Bris. Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris : Payot, 1992, 439 p.
- Tadié, Jean Yves. *Le roman d'aventures*. Coll. « Écriture », Paris : Les Presses universitaires de France, 1982, 220 p.
- Taylor, Margaret. « Le roman historique canadien-français », thèse, Montréal : McGill, 1942, 142 p.
- Tétreault, Martin. *L'état de santé des Montréalais. 1880-1914*. Coll. « RCHTQ. Études et documents, n° 5 » [s.l.] : Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, 1991, 225 p.
- Thério, Adrien (éd.). *Un siècle de collusion entre le clergé et le gouvernement britannique. Anthologie des mandements des évêques (1760-1867)*, Montréal : XYZ, 1998, 267 p.
- _____. *Joseph Guibord. Victime expiatoire de l'évêque Bourget*. Coll. « Documents », Montréal : XYZ, 2000, 270 p.
- Todorov, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, Paris : Seuil, 1970, 128 p.
- Vareille, Jean-Claude. *L'homme masqué, le justicier et le détective*. Coll. « Littérature et idéologies », Lyon : Les Presses universitaires de Lyon, 1989, 206 p.
- Venayre, Sylvain. *La gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne. 1850-1940*. Coll. « Historique », Paris : Aubier, 2002, 350 p.
- Verley, Patrick. *La Révolution industrielle*. Coll. « Folio Histoire », Paris : Gallimard, 1997, 543 p.
- Vigarello, Georges. *Histoire du viol. XVI^e – XX^e siècle*, Paris : Seuil, 1998, 325 p.
- Voisine, Nive et al. *Réveil et consolidation (1840-1898)*, t. 2 de *Histoire du catholicisme québécois*, par Philippe Sylvain et Nive Voisine, Montréal : Boréal, 1991, 507 p.

Voisine, Nive et Jean Hamelin (dir. publ.). *Les ultramontains canadiens-français*, Montréal : Boréal Express, 1985, 347 p.

Walkowitz, Judith R. *City of Dreadful Delight : Narratives of Sexual Danger in Late-Victorian London*, Chicago : University of Chicago Press, 1992, 353 p.

Warwick, Jack, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française. Essai*, trad. de l'anglais par Jean Simard. Coll. « Constantes », Montréal : Hurtubise HMH, 1972, 249 p.

Wein, Toni. *British Identities, Heroic Nationalisms, and the Gothic Novel. 1764-1824*, New York : Palgrave Macmillan, 2002, 290 p.

Weisgerber, Jean. *L'espace romanesque*. Coll. « Bibliothèque de littérature comparée », Lausanne : L'âge d'homme, 1978, 265 p.

Wolff, Jacques. *Histoire de la pensée économique. Des origines à nos jours*. Coll. « Domat Économie », Paris : Montchrestien, 1991, 305 p.

Zima, Pierre. *Manuel de sociocritique*. Coll. « Connaissance des langues », Paris : Picard, 1985, 252 p.

Zweig, Paul. *The Adventurer*, New York : Basic Books, 1974, 275 p.

b) Articles et chapitres de monographies

[S.A.]. « Aubert de Gaspé fils, Philippe-Ignace-François », in Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal : Fides, 1976, p. 12-13.

[S.A.]. « Aventure », in Alain Ray et Josette Ray-Debove (dir. publ.), *Le petit Robert*, 1990, Montréal : Les dictionnaires Robert-Canada, 1990, p. 142.

[S.A.]. « Poetic Justice », in Joel Trapido (dir. publ.), *An International Dictionary of Theatre Language*, Westport (Conn.) : Greenwood Press, 1985, p. 664.

[S.A.]. « Scélérat (*Villain*) », in Henry Suhamy (dir. publ.), *Dictionnaire Shakespeare*, Paris : Ellipses, 2005, p. 356-357.

Angenot, Marc. « Le roman français dans la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal (1845-1876) », *Littératures*, n° 1, 1998, p. 77-90.

_____. Marc Angenot. « Le discours social : problématique d'ensemble », in 1889. *Un état du discours social*. Coll. « L'Univers des discours », Longueuil : Éditions du Préambule, 1989, p. 13.

- _____. « Des romans pour les femmes : un secteur du discours social en 1889 », *Interventions critiques*, vol. IV : *Paralittératures, science-fiction, utopie, Discours socia/Social Discourse*, vol. XII, 2003, p. 123-124.
- Bard, Christine et Nicolle Pellegrin. « Introduction », in Le collectif Clio, *Femmes travesties, un « mauvais genre »*, Toulouse : Clio/Presses universitaires du Mirail, 1999, p. 7-19.
- Bernier, Gerald et Daniel Salée. « Les patriotes, la question nationale et les rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada », in Sarra-Bournet et Saint-Pierre (dir. publ.), *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XX^e siècle*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 25-36.
- Bleton, Paul. « L'hypomaniaque oublié : Gustave Aimard et sa littérature pour adolescents », in Danielle Thaler (dir. publ.), *Littérature pour la jeunesse*, Cahiers de l'APFUCC, n° 2, 1988, p. 63-88.
- Boivin, Aurélien, « Le conte fantastique au XIX^e siècle : essai de classification », in Aurélien Boivin (éd.), *Les meilleurs contes fantastiques québécois du XIX^e siècle*, Montréal : Fides, 1997, p. 7-23.
- Bouchard, Gérard. « Le Québec comme collectivité neuve. Le refus de l'américanité dans le discours de la survivance », in Yvan Lamonde et Gérard Bouchard (dir. publ.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal : Fides, 1995, p. 8-24.
- _____. « L'Histoire comparée des collectivités neuves ou cultures fondatrices », in *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal : Boréal, 2000, p. 11-36.
- Bourneuf, Roland. « L'organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires*, avril 1970, p. 77-94.
- Boyer, Alain-Michel. « Préface », in Boyer et Daniel Couégnas (dir. publ.), *Poétiques du roman d'aventures*. Coll. « Horizons comparatistes », Nantes : Cécile Defaut, 2004, p. 11-27.
- Brousseau, Jean-Baptiste. « Aventure », in Pierre Larousse (dir. publ.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 1, Genève et Paris : Slatkine, 1982, p. 1048.
- Brunet, Manon. « Les femmes dans la production de la littérature francophone au début du XIX^e siècle », in Claude Galarneau et Maurice Lemire (dir. publ.), *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 167-178.
- Burton, Sarah. « Women Soldiers in the Civil War », *The Beaver*, août-septembre 2002, p. 30.

- Campagnoli, Ruggero. « Figures et fantômes de l'industrie dans *L'Influence d'un livre* » *Voix et Images*, 1984, vol. IX, n° 2, p. 103-111.
- _____. « Une de perdue, deux de trouvées de Georges Boucher de Boucherville ou comment sortir du syndrome québécois », in *L'altérité dans la littérature québécoise*, actes du colloque de Bagni di Lucca, 22 – 23 octobre 1986, Bologne CLUEB, 1987, p. 85-100.
- Carpentier, André. « Notes en marge d'un historique du roman fantastique québécois au XIX^e siècle », *Voix et Images*, vol. 19, n° 1 (55), automne 1993, p. 105-120.
- Casgrain, Henri-Raymond. « Le mouvement littéraire au Canada », in *Œuvres complètes*, Montréal : C. Darveau, 1873 [1866], p. 83-85.
- Chabot, Richard. « Les patriotes de 1837-1838 », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900. T. 1 du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 564-565.
- Cliche, Marie-Aimée. « Les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-1879 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n° 1, été 1995, p. 3-33.
- _____. « Un secret bien gardé. L'inceste dans la société traditionnelles québécoise 1858-1938 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 50, n° 2, automne 1996, p. 201-226.
- Dechêne, Louise et Jean-Claude Robert. « Le choléra de 1832 dans le Bas-Canada : Mesure des inégalités devant la mort », in Peter Keating et Othmar Keel (dir. publ.), *Santé et société au Québec. XIX^e-XX^e siècle*, Montréal : Boréal, 1995, p. 115-132.
- Denis, Ariel. « Roman d'aventures », in Collectif, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préf. de François Nourissier. Coll. « Encyclopædia Universalis », Paris : Albin Michel, 1997, p. 649-656.
- Dèttore, Ugo. « Frollo, Claude », in Collectif, *Dictionnaire des personnages de tous les temps et de tous les pays*. Coll. « Bouquins », Paris : Robert Laffont, 1960, p. 399.
- Dionne, René. « Le roman du XIX^e siècle », *Revue de l'Université d'Ottawa*, 1979, vol. XLIX, n° 1-2, p. 30-38.
- Dorion, Gilles. « Un roman d'aventures québécois du XIX^e siècle, *La fille du brigand* d'Eugène L'Écuyer, ou : « de l'auberge à l'église », in Roger Bellet et Philippe Régner (dir. publ.), *Problèmes de l'écriture populaire au XIX^e siècle*. Coll. « Littératures en marge », Limoges : Les Presses universitaires de Limoges, 1997, p. 77-88.

- Ducharme, Isabelle. « L'offre de titres littéraires dans les catalogues de bibliothèques de collectivités à Montréal (1797-1898) », in Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dir. publ.), *Lire au Québec au XIXe siècle*, Montréal : Fides, 2003, p. 237-278.
- Ducharme, Nathalie. « L'archive et l'invention littéraire : le cas des *Mystères de Montréal* d'Auguste Fortier (1893), in Nancy Desjardins et Jacinthe Martel (dir. publ.), « Archives et fabrique du texte littéraire », *Figura. Textes et imaginaires*, Montréal : Université du Québec à Montréal, 2001, p. 77-86.
- _____. « La mise en fiction de l'invasion américaine de 1775. Sources et modalités », in Jacinthe Martel (dir. publ.), *L'archive littéraire, mémoire de l'invention. Tangence*, n° 78, été 2005, p. 21-43.
- _____. « Représentation et fonction du personnage de l'intendant dans le roman historique canadien-français au XIX^e siècle », *Québec français*, hiver 2006, p. 30-33.
- Eisenzweig, Uri. « L'espace imaginaire du texte et l'idéologie. Propositions théoriques », in Claude Duchet (dir. publ.), *Sociocritique*. Coll. « Université ». Paris : Fernand Nathan, 1979, p. 183-187.
- Ferland, Albert. « M. Charles-A. Gauvreau, m.d. », *Le Monde illustré*, 8 janvier 1898, p. 579.
- Ferland, Rémi. « Introduction », in Pamphile Le May, *L'affaire Sougraine*. Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 1999 [1884], p. VII-XIV.
- Galarneau, Claude. « La légende napoléonienne au Québec », in Fernand Dumont et Yves Martin, *Imaginaire social et représentations collectives : mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1982, p. 163-174.
- Giguère, Guy. « L'histoire se répète. Des enfants martyrisés », *Le Journal de Montréal*, 23 juillet 2006.
- Gillis, Stacy. « Introduction », in Stacy Gillis et Philippa Gates (dir. publ.), *The Devil Himself. Villainy in Detective Fiction and Film*, Westport (Conn.) : Greenwood Press, 2002, p. 1-9.
- Greer, Allan. « L'alphabétisation et son histoire au Québec : état de la question », in Ivan Lamonde (dir. publ.), *L'imprimé au Québec : aspects historiques (18^e-20^e siècle)*. Coll. « Culture savante, n° 2 », Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, p. 25-51.
- Guilhaumou, Jacques et Denise Maldidier. « Analyse discursive d'une journée révolutionnaire. 4 septembre 1793 », in Collectif, *Le discours social et ses usages. Cahiers de recherche sociologique*, vol. 2, n° 1, avril 1984, p. 137-158.

- Hamon, Phillippe. « Pour un statut sémiologique du personnage », in Roland Barthes, Wolfgang Kayser, Wayne C. Booth et Philippe Hamon, *Poétique du récit*. Coll. « Points », Paris : Seuil, 1977, p. 115-180.
- _____. « Héros, Héraut, hiérarchies », in J. Alsina (dir. publ.), *Le personnage en question*, Toulouse : Université de Toulouse-Le Mirail, 1984, p. 388-397.
- Harvey, Louis-Georges. « La Révolution américaine et les patriotes, 1830-1837 », in Sarra-Bournet et Saint-Pierre (dir. publ.), *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XX^e siècle*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 15-24.
- Hayne, David M. « Les origines du roman canadien-français », in *Le roman canadien-français. Évolution - Témoignages – Bibliographie*. T. 3 de *Archives des lettres canadiennes*, 3^e éd., Montréal : Fides, 1977 [1964], p. 37-6..
- _____. « Le chien d'or », in Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 115-119.
- _____. « L'influence des auteurs français sur les récits de 1820 à 1845 », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Le romantisme au Canada*. Coll. « Les Cahiers du CRELIQ », Québec : Nuit Blanche, 1993, p. 43-56.
- Hébert, Pierre. « De « l'assassinart » : réflexion sur nos premiers meurtres littéraires (1835-1837) », in Bernard Andrès et Marc André Bernier (dir. publ.), *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)* Coll. « Les collections de la République des lettres », Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 399-408.
- Hudon, Jean-Guy. « Introduction », in Eugène L'Écuyer, *La fille du brigand. Œuvres choisies*, Jean-Guy Hudon (éd.). Coll. « Anciens », Sainte-Foy : Les Éditions de la Huit, 2001, p. XVIII-CXXV.
- Keating, Caroline F. « Charismatic Faces : Social Status Cues Put Faces Appeal in Context », in Gillian Rhodes et Leslie A. Zebrowitz (dir. publ.), *Facial Attractiveness. Evolutionary, Cognitive and Social Perspectives*, Westport (Conn.) et Londres : ALEX, 2002, p. 153-192.
- Lacassin, Francis. « Préface », in Eugène Sue, *Les mystères de Paris*. Coll. « Bouquins », Paris : Robert Laffont, 1989, p. 19-27.
- Lamonde, Yvan. « L'ambivalence historique du Québec à l'égard de sa continentalité : circonstances, raisons et significations », in Yvan Lamonde et Gérard Bouchard (dir. publ.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal : Fides, 1995, p. 61-112.

- Landry, Kenneth. « Le roman-feuilleton français dans la presse périodique québécoise à la fin du XIX^e siècle : surveillance et censure de la fiction populaire », *Études françaises*, n° 36, vol. 3, 2000, p. 65-80.
- Lanoux, Armand. « Introduction », in Eugène Sue, *Les mystères de Paris*, préf. de Francis Lacassin. Coll. « Bouquins », Paris : Robert Laffont, 1989, p. 12-15.
- Laporte, Gilles, « Introduction », in Gérard Filteau, *Histoire des patriotes*, 2^e éd., Sillery, Septentrion, 2003 [1938], p. XI-XXXIII.
- Lemire, Maurice. « L'influence d'un livre », in Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 386-391.
- _____. « L'Iroquoise », in Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 396-397.
- _____. « Une de perdue, deux de trouvées », in Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900*. T. 1 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 720-728.
- _____. « Les revues littéraires au Québec comme réseaux d'écrivains et instance de consécration littéraire 1840-1870 », *Revue d'histoire d'Amérique française*, 1994, vol. 47, n° 4, p. 521-550.
- Le Moine, Roger. « Le roman historique au Canada français », in *Le roman canadien-français. Évolution – Témoignages – Bibliographie*. T. 3 de *Archives des lettres canadiennes*, Montréal : Fides, 1971, p. 69-87.
- _____. « L'intendant Bigot de Marmette. Le temps de l'intrigue et le temps de l'écriture », *Les Cahiers des Dix*, n° 53, 1999, p. 65-77.
- Lépine, Placide [pseudonyme de Henri-Raymond Casgrain]. « Georges de Boucherville », *L'Opinion publique*, 22 février 1872.
- Letourneux, Matthieu. « Le roman d'aventures relu par le Romance », in Jean-Michel Boyer et Daniel Couégnas (dir. publ.), *Poétique du roman d'aventures*. Coll. « Horizons comparatistes », Nantes : Éditions Cécile Defaut, 2004, p. 229-245.
- Marcotte, Gilles. « *Mystères de Montréal* : la ville dans le roman populaire du XIX^e siècle », in Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir. publ.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal : Fides, 1992, p. 97-148.
- Massicotte, Edouard-Zotique. « Le plus nomade des écrivains canadiens-Français », *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 52, n° 6, 1946, p. 167-168.

- Mathieu, Jacques. « Les figures héroïques », in André Champagne (dir. publ.), *Le Québec des XVIII^e et XIX^e siècles*. Coll. « Entrevues avec l'histoire », Québec : Septentrion, 1996, p. 205-216.
- Meyer, Jean. « L'évolution de la société en Europe (1780-1802) », in Collectif, *L'Europe à la fin du XVIII^e siècle (Vers 1780-1802). Scandinavie, Empire russe et Empire ottoman exclus*. Coll. « Regards sur l'histoire », Paris : Sedes, 1985, p. 373-430.
- Molino, Jean. « Qu'est-ce que le roman historique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n^{os} 2-3, mars-juin 1975, p. 195-234.
- Monette, Isabelle. « L'offre de titres littéraires dans les catalogues de la librairie montréalaise (1816-1879) », in Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dir. publ.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal : Fides, 2003, p. 201-236.
- Morissette, Jean-Guy et Aurélien Boivin. « *L'Île de sable* », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900. T. 1 du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 382-383.
- Mortimer, John. « Introduction ». in Mortimer (dir. publ.), *The Oxford Book of Villains*, Oxford et New York : Oxford University Press, 1992, p. VII-XII.
- Norton, Desmond. « Le Canada français et la milice canadienne 1868-1914 », in Jean-Yves Gravel, *Le Québec et la guerre*. Coll. « Études d'histoire du Québec », Montréal : Boréal Express, 1974 [article originellement publié en 1969], p. 23-46.
- Picard, Firmin. « Eugène Dick, romancier », *Le Monde illustré*, 25 avril 1897, vol. XIV, n^o 695, p. 276-277.
- Pierre-Deschêne, Claudine. « Santé publique et organisation de la profession médicale au Québec. 1870-1910 », in Peter Keating et Othmar Keel (dir. publ.), *Santé et société au Québec. XIX^e-XX^e siècle*, Montréal : Boréal, 1995, p. 115-132.
- Plante, Dominique. « L'archive et ses réseaux: Henri-Antoine Mézière et *L'Abeille canadienne* », *Postures: critique littéraire, dossier littérature québécoise*, n^o 6, 2004, p. 10-30.
- Queffélec, Lise. « La construction de l'espace exotique dans le roman d'aventures au XIX^e siècle », in Alain Buisine, Norbert Dodile et Claude Duchet (dir. publ.), *L'exotisme*, actes du colloque de Saint-Denis de la Réunion (7 – 11 mars 1988), Paris : Didier. Érudition, 1988, p. 353-364.
- Queffélec-Dumasy, Lise. « De quelques problèmes méthodologiques concernant l'étude du roman populaire », in Roger Bellet et Philippe Régnier (dir. publ.), *Problèmes de l'écriture populaire au XIX^e siècle*, actes du colloque « Mémoire historique et récit

- populaire dans la seconde moitié du XIX^e siècle ». Coll. « Littérature en marge », Limoges : Les Presses universitaires de Limoges, 1997, p. 229-266.
- Robin, Régine. « Présentation : le discours social et ses usages », in Collectif, *Le discours social et ses usages. Cahiers de recherche sociologique*, vol. 2, n^o 1, avril 1984, p. 5-17.
- Roby, Yves. « Émigrés canadiens-français, Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et images de la société américaine », in Yvan Lamonde et Gérard Bouchard (dir. publ.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal : Fides, 1995, p. 131-158.
- Roy, Pierre-Georges. « La bande de Chambers », *Cahiers des Dix*, n^o 3, 1938, p. 89-113.
- Rocard, Marcienne. « Approche gothique du paysage canadien : Death by Landscape de Margaret Atwood », *Le gothique et ses métamorphoses, Caliban*, n^o 33, 147-156.
- Saint-Pierre, Jocelyn. « Regards sur le nationalisme au Québec », in Michel Sarra-Bournet avec la coll. de Jocelyn Saint-Pierre (dir. publ.), *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XX^e siècle*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 3-12.
- Saint-Jacques, Denis. « Crime et châtement dans les premiers romans d'aventures canadiens », in Ellen Constans et Jean-Claude Vareille (dir. publ.), *Crime et châtement dans le roman populaire de langue française au XIX^e siècle*, actes du colloque international « Littérature en marge », Limoges, mai 1992, Limoges : Presses universitaires de Limoges, 1994, p. 179-192.
- Saint-Jacques, Denis et Marie-Josée Des Rivières. « La littérature populaire », in Denise Lemieux (dir. publ.), *Traité de la culture*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2002, 456-467.
- Savard, Pierre et Paul Wyczynski. « Histoire du Canada des origines jusqu'à nos jours », in Maurice Lemire (dir. publ.), *Des origines à 1900. T. 1 du Dictionnaire des œuvres littéraires au Québec*, Montréal : Fides, 1978, p. 347.
- Serman, William. « La noblesse dans l'armée française au XIX^e siècle (1814-1900) », in Collectif, *Les noblesses européennes au XIX^e siècle*. Coll. « École française de Rome, n^o 107 », Rome : École française de Rome, Università de Milano, 1988, p. 551-557.
- Sénécal, André. « L'autorité du sentiment dans *Les fiancés de 1812* », *Voix et Images*, automne 1981, vol. 7, n^o 1, p. 169-175.
- Sœur Saint-Bernard de Clairveaux. « Wenceslas-Eugène Dick, romancier inconnu » in *Le roman canadien-français. Évolution – Témoignages – Bibliographie. T. 3 de Archives des lettres canadiennes*, 3^e éd., Montréal : Fides, 1977 [1964], p. 89-103.

- Thiesse, Anne-Marie. « Le roman populaire d'aventures : une affaire d'hommes », in Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle*. Coll. « Littérature et idéologies », Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 199-208.
- Ubersfeld, Anne. « Mélodrame », in Collectif, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, préf. de François Nourissier. Coll. « Encyclopædia Universalis », Paris : Albin Michel, 1997, p. 450-456.
- Vareille, Jean-Claude. « Roman policier archaïque et aventure archaïque », in Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle*. Coll. « Littérature et idéologies », Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 185-198.
- Wyczynski, Paul. « Panorama du roman canadien-français », in *Le roman canadien-français. Évolution – témoignages – bibliographie*. T. 3 de *Archives des lettres canadiennes*, 3^e éd., Montréal : Fides, 1977 [1964], p. 11-35.
- Zysberg, André. « Présentation », in Dr Hubert Lauvergne, *Les forçats. 1841*, Grenoble : Jérôme Millon, 1991 [1841], p. 5-24.

c) articles en lignes

- [S.A.], « Des hôtels du XIX^e siècle ». Page consultée le 20 juillet 2006.
www.vieuxmontreal.qu.ca/tour/etape4/4textes5.htm
- [S.A.], *Émile Zola (1840-1902)*. Page consultée le 8 décembre 2006.
<http://atheisme.free.fr/Biographies/Zola.htm>
- [S.A.], *Gothic Studies*, vol. 4, n^o 2, novembre 2002, « The Sickly Taper ». Page consultée le 19 juillet 2007.
www.thesicklytaper.pagedepot.com
- Dorion, Gilles. « Jean-Baptiste Proulx », *Dictionnaire biographique du Canada*, version en ligne. Page consultée le 7 janvier 2007.
<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=41127&query=proulx>
- Edwards, Mary Jans. « William Kirby », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Page consultée le 7 décembre 2006.
<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=40948&query=>
- Fyson, Donald. « Blows and Scratches, Swords and Guns : Violence between Men as Material Reality and Lived Experience in Early Nineteenth-Century Lower Canada. A paper for the 78th annual meeting of the Canadian Historical Association, Sherbrooke, June 1999 ». Page consultée le 10 octobre 2002.
www.fl.ulaval.ca/hst/Profs/Dfyson/violence.htm

_____. « Entre hommes : la violence masculine au Québec/Bas-Canada (1780-1860) ». Page consultée le 21 novembre 2006. <http://www.fl.ulaval.ca/hst/profs/dfyson/mv>

Loeber, R. et M. Stouthamer-Loeber. « The Publication of Irish Novels and Novelettes, 1750-1829 : A Footnote on Irish Gothic Fiction », *Cardiff Corvey : Reading the Romantic Text 10* (june 2003). Page consultée le 26 octobre 2004. http://www.cf.ac.uk/encap/corvey/articles/cc10_n02.html.

Roby, Yves. « Charles Chiniquy », *Le dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Page consultée le 8 janvier 2007. <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=40151&query=chiniquy>

Sylvain, Philippe. « Doutre, Joseph », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. Page consultée le 16 août 2006. www.biographi.ca/FR/ShowBioasp?BioId=39611&query=doutre.

Willis, Chris. « The Female Sherlock. Lady Detectives in Victorian and Edwardian Fiction », janvier 2000. Page consultée le 24 juillet 2006. www.chriswillis.freemove.co.uk/femsherlock.htm